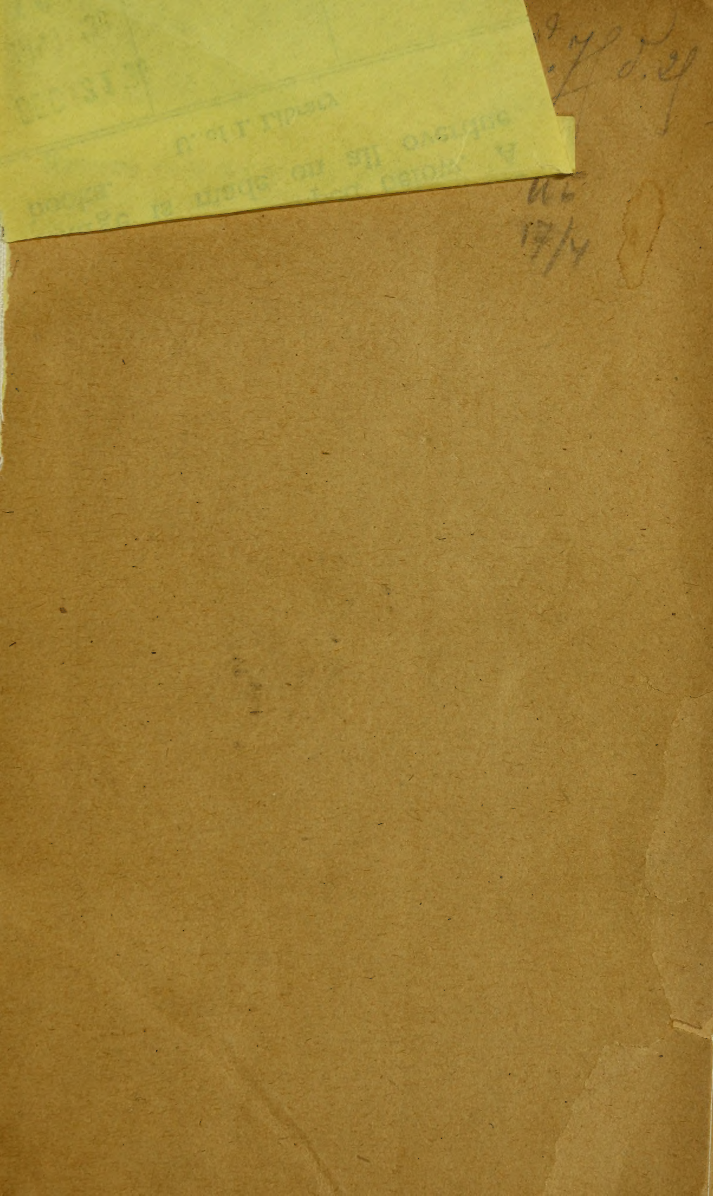
Notre Chateaubriand

H. DIDIER, EDITEUR





CHATEAUBRIAND

MORCEAUX CHOISIS



FIG. 1. — **Portrait de Chateaubriand.**

Ce portrait, peint par Girodet, est un des plus célèbres de Chateaubriand. On remarquera l'abondante chevelure, fouettée par le vent, qui le faisait si aisément reconnaître (cf. note p. 417), et aussi l'attitude méditative, rêveuse qu'il prenait volontiers lorsqu'il évoquait les grands souvenirs du passé.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE
Collection moderne de Classiques
Publiée sous la direction de M. Paul CROUZET

Chateaubriand

MORCEAUX CHOISIS

Extraits des Œuvres complètes

Avec une Introduction et des Notes

PAR

René CANAT

Docteur ès Lettres

Professeur agrégé au Lycée Louis-le-Grand

QUATRIÈME ÉDITION

H. DIDIER
Libraire-Editeur
6, Rue de la Sorbonne, PARIS

ED. PRIVAT
Libraire-Editeur
14, Rue des Arts, TOULOUSE

1919

PRÉFACE

Les éditions paraissant dans

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

ont pour caractère essentiel d'être faites surtout pour l'enseignement.

Elles ne sont pas des travaux d'érudition, mais des travaux de pédagogie pratique.

On y utilise autant que possible les plus récents travaux d'érudition, les meilleures éditions antérieures, auxquelles est dû sans doute le meilleur de celles-ci, et les résultats les plus certains de la science contemporaine (dont les progrès d'ailleurs sont si incessants que les éditions ont périodiquement besoin d'être renouvelées), mais sans exposer jamais la science pour elle-même et en se contentant d'adapter ses résultats aux besoins des classes.

C'est ainsi que persuadés de la nécessité, pour l'étude vraiment scientifique de la littérature, de replacer les auteurs et les œuvres dans leur milieu exact et à leur date, de ressusciter pour les yeux les époques et les circonstances où les œuvres ont paru, tous les auteurs de ces éditions ajoutent à la suite de l'œuvre elle-même une collection d'illustrations documentaires, souvent inédites ou peu connues, qui aide à donner à l'œuvre son vrai sens et sa vraie portée.

Ainsi est complétée notre *Histoire illustrée de la Littérature française*, qui fait, avec ses 324 illustrations, pour l'ensemble de la littérature, ce que ces éditions font pour chaque œuvre particulière.

Mais cette collection apporte aussi quelques autres innovations toutes destinées à justifier son épithète de *moderne.*

Elle est *moderne*, en s'efforçant de dégager, dans les notices et dans les notes, l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres (et cela d'ailleurs sans dénaturer ce qui était la vraie pensée de l'auteur à sa date). L'utilitarisme d'aujourd'hui est trop porté à considérer les grandes œuvres littéraires comme des vieilleries sans intérêt pour lui ; c'est les défendre à ses yeux, c'est surtout éveiller la curiosité de la jeunesse, que d'indiquer çà et là et *d'amorcer* (en laissant aux maîtres et aux élèves le soin de les continuer) quelques-uns des développements susceptibles de montrer que la pensée des grands classiques trouve des applications journalières dans notre société.

Elle est *moderne* en se mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire d'aujourd'hui. Cette clientèle est de plus en plus composée de gens qui ignorent les langues anciennes, ou qui, comme nous tous, par le seul effet de l'éloignement, comprennent de moins en moins la langue française classique. D'où la nécessité, non seulement de ne jamais citer du latin ou du grec, sans le traduire, mais encore de traduire souvent la langue même du 17e siècle. Voilà pourquoi ces éditions, diminuant les *notes d'érudition* qui risquent d'étouffer l'œuvre sous leur amas et qui ont peut-être quelque responsabilité dans la fameuse crise du français, multiplient au contraire les *notes d'explication.* Mais les notes multipliées sont un autre danger : l'élève s'y perd. Pour éviter ce danger, ces notes d'explication sont abrégées, réduites au minimum ; et surtout, autant que possible, classées de façon que la multiplicité des notes soit ramenée à quelques principes généraux. Dans chaque

œuvre il y a de nombreux passages qui exigent la même observation grammaticale ou littéraire : si on la répète, c'est fastidieux et encombrant — si on ne la répète pas et qu'on renvoie à un passage antérieur, c'est inutile, car l'élève va rarement au renvoi. Voici le moyen terme adopté ici : la première fois que se présente un fait grammatical, par exemple, nous formulons en note *(et imprimons en italique continue)* le principe général, dont il est l'application particulière — et surtout ce principe général nous le résumons dans un exemple simple et court :

Il se faut entr'aider (pour la place, fréquente au 17e siècle, du pronom personnel complément) :

Faire leçon (pour la suppression de l'article fréquente au 17e siècle) ;

La grecque beauté (pour la place de l'épithète), etc., etc.

Puis, à chaque nouvelle application particulière qui se présente, nous rappelons la *règle*[1] générale uniquement par l'*exemple* qui la résume : Règle : *Il se faut entr'aider*, etc., etc. Si règle et exemple ont été une fois bien compris, il est vraisemblable que ce simple rappel suffira à réveiller tous les souvenirs nécessaires, et surtout que l'élève, quand il achèvera l'étude de l'œuvre, sera en possession d'un certain nombre de principes généraux[2] qui lui expliqueront bien des détails. Tel est l'effort fait pour réduire les notes à la fois à l'essentiel et à l'unité.

Cette collection espère encore être *moderne* en reprenant une vieille tradition, dont on a dit trop de

1. Nous prenons le mot *règle* non pas dans son sens strict de règle de grammaire, mais dans un sens plus général, et parfois comme équivalent d'*habitude, fait général, tolérance grammaticale,* etc.

2. Les mêmes règles et les mêmes exemples se retrouvent dans tous les volumes de la collection, de façon à assurer pour les élèves la continuité d'une même méthode.

mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire. Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves, et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles et par suite actuelles, c'est encore être *moderne* que d'y insister.

Peut-être aussi voudra-t-on bien apprécier comme un effort *moderne* notre tendance aux méthodes concrètes et aux méthodes actives : d'une part, la publication de tous ces documents illustrés qui aideront à reconstituer les milieux dans lesquels les œuvres sont nées, d'autre part toutes ces invitations, multipliées en note pour les élèves, à des recherches et à des travaux personnels sur un texte précis, ou encore nos essais d'une explication des textes, non pas émiettée en remarques de détail, mais suivie, comme la demandent les plus récents Programmes et Instructions.

C'est l'ensemble de cette tentative pour mettre une nouvelle méthode et une nouvelle vie dans l'étude de la littérature que nous présentons au jugement éclairé du corps enseignant, dont nous sollicitons toutes les observations suggérées par l'expérience et capables de faire apporter toutes les rectifications et mises au point, exigées par l'expérience pédagogique de tous, à ce qui n'est le résultat que de l'expérience pédagogique de quelques-uns.

Paul Crouzet,

Professeur au Collège Rollin (Paris)



Un mot pour l'explication de la méthode particulière suivie dans tous les *Morceaux choisis* de la collection.

Un principe unique inspire cette méthode : si les *Morceaux choisis* sont un mal nécessaire, en ce sens qu'ils ont été trop souvent conçus de façon à faire perdre le sentiment et le goût de l'œuvre intégrale, on s'efforce d'atténuer le mal du passé par tous les moyens possibles, afin de développer au contraire le sens de l'intégralité de l'œuvre, ce qui est la méthode à la fois la plus pédagogique et la plus scientifique.

De ce principe découlent les applications suivantes :

1° *Classement.* — Plus de distribution de morceaux pris un peu partout en rubriques artificielles créées par l'annotateur « Politique, Voyages, Littérature, Pédagogie, Variétés, etc. » On ne connaîtra ici, autant que possible, d'autre ordre que l'ordre chronologique [1] des ouvrages, et d'autre principe d'unité que l'unité même de l'œuvre de l'écrivain.

2° *Analyse.* — Outre que chaque œuvre garde sa date et son indépendance, elle garde aussi sa suite des idées. Plus de fragments accolés sans lien, mais des extraits reliés par une analyse suivie [2], qui, d'une part, renseigne précisément sur ce qu'on n'a pu citer et donne l'impression de l'ensemble ; d'autre

1. Quand un extrait, pour une raison quelconque, n'est pas à sa date, la raison du déplacement est toujours donnée et l'extrait est signalé par un trait ondulé (〰〰) en marge.

2. Jamais une coupure n'est faite sans que le lecteur soit averti par des points de suspension, afin qu'il ne soit pas exposé à chercher la suite des idées où elle ne serait pas.

part, assure aux extraits cités leur véritable valeur, en les replaçant dans la suite des idées de l'œuvre entière.

3° *Titres*. — De même, les extraits conservent autant que possible leur vrai titre, quand l'auteur en a donné un, prennent par exemple pour eux l'en-tête du chapitre d'où ils sont tirés, etc., de façon à supprimer le plus possible l'abus des titres inventés par l'annotateur. Pourtant on ne s'est pas interdit l'habitude de résumer au début d'un morceau son idée générale, mais ces titres fictifs sont toujours encadrés [ ] pour n'être pas confondus avec des titres réels. Il ne faut pas qu'un moyen mnémotechnique utilisé par les éditeurs soit pris pour une œuvre de l'auteur et que les élèves croient que Musset, par exemple, a fait une pièce intitulée *Le Pélican*, pendant qu'ils ignoreront la *Nuit de Mai*.

4° *Choix*. — Enfin le choix des morceaux est aussi prudent que large. Le respect dû à la jeunesse, à toutes les consciences et à toutes les convenances, doit passer et passe ici avant tout, mais il est impossible de méconnaître que, de notre temps, les idées s'élargissent et que les scrupules, littéraires ou sociaux, par exemple, qui auraient fait autrefois éliminer certains morceaux, n'agissent plus aujourd'hui. Il ne suffit plus en particulier qu'un morceau touche aux questions contemporaines, pour que ce soit une raison de l'écarter : au contraire. Ainsi, l'intérêt des *Morceaux choisis* est augmenté et modernisé : ainsi la pensée de l'écrivain est plus intégralement représentée.

P. C.

AVERTISSEMENT

Cette édition classique ne s'adresse pas seulement aux élèves des classes pour lesquelles Chateaubriand est spécialement indiqué au programme. Si intéressant que soit le Chateaubriand des « récits, scènes et paysages », il n'est pas tout *Chateaubriand. Et il n'est guère possible d'ignorer, dans les classes du second cycle, un écrivain qui est comme la* clef *du 19*e *siècle. Au reste le programme des diverses sections des classes de seconde et de première permet au professeur de choisir ses textes d'explication dans les « Morceaux choisis des prosateurs » depuis le 16*e *jusqu'au 19*e *siècle inclusivement. Chateaubriand y a tout naturellement sa place, sans compter qu'on peut encore le ranger parmi les* moralistes *et aussi les* historiens *du 19*e *siècle, qui sont inscrits parmi les auteurs des diverses sections de seconde et de première.*

Il semble aussi que cette édition peut s'adresser et convenir au grand public qui voudrait avoir une idée complète de Chateaubriand et qui ne peut tout lire.

On trouvera ici des extraits de toutes *les œuvres de Chateaubriand, qui ont été publiées jusqu'à ce jour. On a utilisé les* Œuvres complètes *(éditées chez Garnier avec une* Préface *de Sainte-Beuve, 12 vol. in-8°) et, pour les* Mémoires d'Outre-Tombe, *l'excellente édition Biré (chez Garnier, 6 vol. in-18).*

Sans sacrifier les ouvrages qui sont particulièrement classiques ni les fragments qui, bien que déjà connus, doivent nécessairement figurer dans toute édition

de Chateaubriand, on a fait une large place à certains textes moins connus et dont la valeur pourtant n'est en rien inférieure à celle des autres. Il a semblé que, par exemple, les ouvrages de politique et d'histoire ne devaient pas être négligés. Ils font connaître un Chateaubriand original et assez différent, par le style comme par les idées, du Chateaubriand auquel on s'en tient ordinairement.

On a suivi strictement l'ordre chronologique des œuvres, sauf en deux ou trois points sans importance et pour des raisons très spéciales qu'on indiquera. Cet ordre s'imposait d'autant plus ici que Chateaubriand a souvent remanié des fragments de ses œuvres et qu'il a replacé dans tel ouvrage, en les retouchant, des passages qu'il avait déjà insérés dans des ouvrages antérieurs. On se rendra mieux compte par là des changements de son goût, toujours en éveil[1].

Un seul ouvrage n'est pas replacé à sa date : ce sont les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE. *Puisque ces mémoires racontent la vie de Chateaubriand et qu'ils éclairent la composition et la publication de ses œuvres, il a paru avantageux de les disséminer à travers tout le recueil. On a ainsi toute la vie de Chateaubriand, racontée par l'auteur depuis son enfance jusqu'à la veille de sa mort. Ces « Morceaux choisis » se présentent donc comme une* biographie *où les œuvres viennent prendre place à leur date. Les fragments des* MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE *sont indiqués par un trait ondulé dans la marge, pour qu'on les distingue aisément des textes pris aux autres œuvres.*

1. Voir par exemple la « Nuit d'Amérique » dans l'*Essai sur les Révolutions* et dans le *Génie du Christianisme.* Bien que cette édition, spécialement destinée aux élèves, élimine tout caractère proprement scientifique, on recommande, pour l'étude de ces modifications d'un même texte par Chateaubriand, le livre de M. V. Giraud, *Chateaubriand, études littéraires.* (Hachette).

On trouvera en tête du recueil une notice biographique très courte, puisque ce livre raconte la vie de Chateaubriand, nécessaire cependant pour relier entre eux les fragments des MÉMOIRES. *On y a joint quelques réflexions littéraires, également très courtes, pour indiquer aux élèves l'essentiel de ce qu'ils doivent connaître sur Chateaubriand. Chaque professeur trouvera aisément, dans les extraits, de quoi* illustrer *tout jugement critique sur cet écrivain. C'est également pour cette raison qu'il a paru utile de signaler aux élèves, non pas une bibliographie compliquée, fort inutile pour eux, mais certaines lectures intéressantes qui pourront les guider dans l'intelligence de divers passages.*

De même, les notes *grammaticales, historiques ou littéraires n'ont pas la prétention de tout éclaircir. Elles guideront simplement l'élève pour qu'il se reconnaisse dans certaines difficultés ou obscurités du passage à expliquer. On y trouvera assez souvent des rapprochements avec d'autres écrivains et quelques indications de* sujets *sur lesquels l'attention mérite d'être appelée.*

On a réservé pour l'appendice certaines questions littéraires qui, sans entraîner l'élève dans des études trop ambitieuses, lui permettront de mieux comprendre le génie de Chateaubriand et la nature de son influence.

RENÉ CANAT.

EXPLICATION

DES

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

SIGNES

Le signe § veut dire « paragraphe ».

Le signe = a été régulièrement employé, dans un but constant d'abréviation, pour remplacer les mots « *égale*, *équivaut à*, *signifie*, etc., et tous mots analogues.

Le signe * *(astérisque)* introduit un exercice, écrit ou oral, proposé sur un texte précis (exercice ayant pour but d'éloigner les élèves des vagues et amples considérations sur les œuvres, et de les habituer au contraire à des recherches exactes sur des points bien délimités).

Les titres encadrés [ ] résument l'idée générale du morceau et n'appartiennent pas à Chateaubriand.

Le trait ondulé (⌇) indique que l'Extrait n'est pas à sa place chronologique.

ABRÉVIATIONS

Dict.	= dictionnaire.	*éd.*	= éditeur, édition.
Cf.	= « Confer », mot latin pour dire « Comparez, voyez ».	*Op. cit.*	= ouvrage cité (latin *opus citatum*).
p., *pp.*	= page, pages.	*v.*	= vers.
p. ex.	= par exemple.	*n.*	= note.
sqq.	= et suivants.	*vol.*	= volume.

L'abréviation : CROUZET..., *Gr. Fr.*, renvoie régulièrement à

CROUZET, BERTHET, GALLIOT,

Grammaire Française simple et complète pour toutes les classes

(Privat-Didier, éd.)

CHATEAUBRIAND

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Première Période : **Avant l'apologie du Christianisme (1768-1800).**

Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 7 septembre 1768. Il fut très mal élevé ou plutôt il ne fut pas élevé du tout. Son père, autoritaire et taciturne, sa mère, effacée et toujours en soupirs ou en prières, le laissèrent vagabonder à sa fantaisie sur la plage de Saint-Malo, avec les polissons de la ville, plus tard à travers les grandes landes qui entourent le château de Combourg où toute la famille était allée s'enfermer. Son imagination s'exalta dans cette solitude, au milieu des forêts, des marais et des bruyères, en compagnie de sa sœur Lucile aussi rêveuse que lui. Il hésite longtemps sur la carrière qu'il suivra ; il est impropre à l'action. Nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, il passe quelques mois à Paris, il écrit des vers, il se lie avec quelques poètes, il assiste au début de la Révolution, mais il n'a pas oublié la mer, la grande enchanteresse. Au début de l'été 1791, il part pour l'Amérique dans l'intention de découvrir le passage nord-ouest. Mais il s'arrête aux Etats-Unis, dont-il explore une partie, moins étendue, à vrai dire, qu'il n'essaie de le faire croire dans son récit de voyage. La nouvelle de l'arrestation de Louis XVI lui rappelle ses devoirs de gentilhomme. Il rentre en France et s'engage dans l'armée de Condé. Blessé à Thionville, il laisse l'armée, erre misérablement en Belgique et s'embarque pour l'Angleterre où il passe plusieurs années dans la misère. Il publie à Londres l'*Essai sur les Révolutions* (1797). Quant au *Voyage en Amérique*, il le garde dans ses notes avec d'autres papiers. Il ne le publiera qu'en 1826.

Deuxième Période : **L'Apologiste du Christianisme (1800-1804).**

Il rentre en France en 1800 « avec le siècle », à la prière de son ami Fontanes. Sa mère est morte, le malheur l'a converti. Il re-

vient chrétien dans son pays d'où il était parti incrédule. Il songe à un grand ouvrage sur sa religion et il y travaille avec acharnement. Un épisode qu'il publie à part, le roman d'*Atala* (avril 1801), le fait connaître et lui apporte la célébrité. Le *Génie du Christianisme*, qui paraît quelques jours avant la restauration officielle du culte à Notre-Dame et la promulgation du Concordat (avril 1802), lui vaut l'admiration de tous les grands esprits du temps et la faveur de Napoléon. Il entre dans la diplomatie, il est nommé secrétaire d'ambassade à Rome. Mais, à la nouvelle de l'éxécution du duc d'Enghien, il envoie sa démission. Il sera désormais « de l'opposition » en politique et il ne cherchera à faire sa vie — jusqu'à une restauration fort désirée — que par la littérature. Le grand succès de son roman *René* (1802), fragment détaché, comme *Atala*, du *Génie*, les encouragements de certains de ses amis, les hostilités même qu'il rencontre chez les vieux classiques, tout l'encourage à suivre la voie que les circonstances lui ont ménagée.

Troisième Période : L'Activité littéraire (1804-1815).

Il est poète en prose, et poète descriptif. Il a senti, au succès d'Atala, que c'est par les descriptions et surtout par l'exotisme qu'il enchanterait les imaginations. Son séjour à Rome lui a inspiré la belle *Lettre sur la campagne romaine* qui a vivement remué les esprits. Pourquoi n'irait-il pas demander à d'autres pays des couleurs nouvelles ? Et puis il s'ennuie, et puis il a besoin d'images pour une épopée à laquelle il travaille. Le voilà parti pour l'Orient, pour Jérusalem en passant par la Grèce ; il revient par l'Egypte, le nord de l'Afrique et l'Espagne, puis il s'installe à son retour (1807) dans une petite propriété qu'il achète près de Paris, la Vallée-aux-Loups. C'est là qu'il publie *Les Martyrs* (1809), et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Elu membre de l'Académie française, il écrit un discours de réception si violent contre l'Empire, que Napoléon lui refuse les honneurs de la séance publique. Il continue à tonner contre « Tibère », et à beaucoup travailler.

Quatrième Période : La Vie politique (1815-1830).

Quelques-unes de ses brochures politiques, par exemple celle qu'il publie à la chute de l'Empire, *De Buonaparte et des Bourbons* (1814), le désignent à l'attention de Louis XVIII. Il est pair de France, ambassadeur à Berlin, puis à Londres et enfin ministre des affaires étrangères (1823). Il fait décider l'expédition d'Espagne

qu'il a toujours appelée « sa grande pensée politique ». Sans rechercher ici quelle fut sa valeur comme homme d'Etat, on peut croire que, dans ses diverses fonctions, il ne se montra pas inférieur à beaucoup, et on serait tenté d'admettre comme fondé tout ce que lui-même a dit de son mérite, en songeant aux jalousies qu'il éveilla. Une conspiration de certains monarchistes l'oblige à quitter le pouvoir. Il entre dans l'opposition (c'était sa destinée) et il commence à se lier avec certains « libéraux ». Par dépit ? oui, sans doute, mais aussi par conviction. Il avait toujours gémi sur les excès des *ultras*, il entendait bien que l'on gardât certaines précieuses conquêtes de la Révolution et, par exemple, il avait en plusieurs circonstances défendu la liberté de la presse. Il publie, à cette date, de nombreux pamphlets ou discours qu'on trouvera réunis sous le titre *Mélanges politiques*, *Polémique,* puis il songe à donner une édition de ses œuvres complètes. En 1826, il réédite donc ce qu'il a déjà publié et il y ajoute, entre autres choses très nouvelles, quelques œuvres de grande valeur auxquelles il travaillait depuis longtemps, le *Voyage en Amérique*, le *Voyage en Italie*, les *Aventures du dernier Abencérage* et surtout la formidable épopée des *Natchez*, qu'il traînait avec lui depuis son séjour à Londres et qu'il avait remaniée à la Vallée-aux-Loups, dans les années qui précédèrent la chute de l'Empire.

Cinquième Période : Les dernières Années (1830-1848).

La chute de la Restauration réveille son loyalisme : il est de l'opposition contre Louis Philippe comme il l'avait été contre Napoléon et contre Charles X. Mais son attitude ne manque ni de grandeur ni de noblesse. Il donne sa démission de pair de France et refuse le traitement affecté à ce titre, il ne veut rien devoir à la monarchie de juillet. Il complote, assez imprudemment d'ailleurs et aussi sans grande espérance ; il soutient les intérêts de la duchesse de Berry, et il accepte même une mission de confiance que lui a confiée la duchesse pour l'ancien roi Charles X. Le vieux chevalier part pour la Bohême et pleure d'y retrouver ses rois en exil. C'est sa dernière équipée. Il recommence à écrire pour vivre, il fait des travaux de librairie, par exemple cette *Histoire de France* qui contient de fort belles pages. Il suit avec une certaine inquiétude les progrès du romantisme : ici encore, comme avec la monarchie, il est de l'opposition contre ceux qui, sans lui, n'auraient pas existé. A l'occasion d'une traduction du *Paradis perdu*, il écrit un *Essai sur la littérature anglaise* (1836) qui est une condamnation du romantisme et de ses excès. — Il vit de plus en plus pour un

petit groupe d'amis, dans une retraite paisible qui le fera songer plus d'une fois à la vie des moines et qui l'inspirera lorsqu'il écrira la *Vie de Rancé,* le fondateur de la Trappe. Sa Trappe à lui, c'est la maison de Mme Récamier, la célèbre Abbaye-au-Bois qui s'ouvre à quelques fidèles. Il leur lit de temps à autre des fragments de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* auxquels il ne cesse de travailler et qui paraîtront seulement après sa mort. Les dernières années sont mélancoliques. Mme de Chateaubriand lui est enlevée ainsi que le fidèle Ballanche. Mme Récamier est aveugle et infirme; le solitaire René vieillit dans l'isolement.

Il mourut le 4 juillet 1848. Il fut enseveli dans la baie de Saint-Malo, dans ce rocher du Grand-Bé qu'il avait désigné depuis longtemps comme son lieu de sépulture, en face de cette mer qui avait bercé ses premiers songes et qui lui parut douce pour son grand sommeil.



Chateaubriand fut une âme solitaire. L'isolement fit sa volupté et son châtiment.

Sa sensibilité exaltée ramenait tout à elle-même. Orgueilleux et égoïste, débordant d'effusions brûlantes, « enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de son cœur », ainsi qu'il l'écrivait de *René,* il se prêtait sans se donner, il ne demandait à la vie et aux hommes que des émotions pouvant servir à la consommation de son cœur. L'individualisme le plus effréné s'étale dans son existence comme dans son œuvre.

« Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ! » Avant le *Moïse* de Vigny, il orchestra magnifiquement la plainte de Moïse. Il jouissait de ses émotions et même de ses souffrances qu'il exaspérait pour les mieux goûter, mais il restait inquiet, tourmenté, inassouvi. Il a été, pour tous les enfants du siècle, le grand chantre de la mélancolie. Sentiment de la solitude morale au milieu des hommes, poursuite incessante de sensations nouvelles, lassitude de la terre et de la vie, appel à un bien inconnu qui pût remplir le vide et le gouffre de cette âme : tout cela, sans doute, n'était pas nouveau, mais Chateaubriand y fit entendre un découragement, une plainte, une lassitude que l'on ne connaissait pas jusqu'à lui.

Et cela même n'est pas toujours très sain. Cette mélancolie est maladive. Chateaubriand, qui souffre de sentir le réel inférieur à ses rêves, s'imagine toujours que personne n'a été aussi malheureux que lui. Et il crée le type — dont on sait trop le succès — de l'*homme fatal,* victime d'une malédiction spéciale, né pour le malheur de ceux qui l'approchent, soulevant sur son passage les

orages du cœur et les convulsions de la nature, et finissant dans une horrible catastrophe.

Oui, il est plus d'une fois troublant. Il le serait moins s'il était moins séduisant.

*
* *

Car c'est un artiste incomparable, un magicien, comme je n'en connais pas dans notre langue. Il est le dernier *enchanteur Merlin* des forêts bretonnes.

Son orgueil même s'exprime en beauté. Il a aimé ses tristesses, parce qu'elles créaient de belles attitudes. Rien ne lui semblait plus admirable que l'écroulement de ses rêves et de ses illusions.

Il a goûté le christianisme comme croyant, sans doute, mais aussi comme artiste. Il a décrit la beauté des fêtes chrétiennes, des cimetières, des processions, des rogations, des églises gothique. Il cherchait à séduire le cœur et l'imagination plutôt qu'à convaincre la raison.

Malgré ses préférences pour les œuvres d'inspiration chrétienne, il était largement ouvert à toute espèce de beauté. Il a senti la haute et belle poésie de l'antique. Il a parlé d'Homère comme d'un aède divin. Il a dit du mal de la mythologie, mais il en pensait beaucoup de bien. Il a respiré, avec une joie toute païenne, le parfum de la Grèce antique.

Il a compris de même la beauté de notre moyen âge, la majesté et le mystère de nos vieilles églises. De lui date le réveil de la « cathédrale gothique » et la renaissance de cette vieille civilisation française dont les classiques avaient méconnu la splendeur.

Il a créé l'histoire moderne, cette histoire dont Michelet disait qu'elle devait être « une résurrection ». Il a évoqué, avec un relief extraordinaire, les âges disparus. Ici encore, son sens philosophique du transitoire, de l'écoulement des choses, favorisait son imagination qui cherchait partout des frissons de beauté et qui rayonnait sur l'univers.

S'il n'a pas créé l'exotisme, il se l'est vraiment approprié. Il est un merveilleux descriptif, un des plus grands qu'il y ait dans notre littérature. Il a fixé, en des traits immortels, la beauté particulière des paysages où son humeur rêveuse et vagabonde l'avait entraîné.

Il est enfin, par son style, l'écrivain peut-être le plus prestigieux que la France ait connu. Sa forme est un enchantement perpétuel, tantôt nerveuse, tantôt magnifique et calme, toujours expressive, mélodieuse et cadencée.

EXEMPLE DE LECTURE EXPLIQUÉE

D'UN PASSAGE DE *RENÉ*[1]

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

Les Circonstances. — René, le héros du roman, raconte à Chactas sa vie désolée et mélancolique. Il a déjà parlé de sa jeunesse rêveuse, de ses voyages qui l'ont déçu, de ses amitiés

1. Voir ce fragment, p. 170.

qui l'ont trompé, de son isolement au milieu des hommes, de ses désirs toujours inassouvis. Il fait ici la peinture de ce qu'on a appelé, depuis, *le mal du siècle*, caractérisé par le dégoût de la vie et les aspirations à l'infini. La scène se passe dans son pays natal où il est rentré, désabusé de tout. Ce pays n'est pas désigné, et d'ailleurs cela importe peu ici, puisque le drame est tout intérieur. On notera pourtant que certains mots (par exemple *bruyères*) éveillent le souvenir de la campagne bretonne où Chateaubriand passa son enfance. L'histoire de *René* étant, en partie, l'histoire de l'auteur, on ne s'étonnera pas de trouver ici certaines visions des landes de Combourg, à travers lesquelles le *chevalier* René de Chateaubriand promenait, vers la seizième année, son humeur inquiète. — La saison décrite ici est l'automne, la saison triste, la saison des orages et des tempêtes, si bien en harmonie avec l'âme orageuse de René. Nous savons que Chateaubriand fut toujours attiré vers elle. Il a écrit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, et précisément dans le livre où il donne ses impressions de Combourg : « Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi ; le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes. Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées. (*Première partie.* Livre III.) »

Impression d'ensemble. — Voici un exemple intéressant de « méditation lyrique » en prose. Chateaubriand est poète par la merveilleuse harmonie de son style, par la richesse et la splendeur des images dont quelques-unes sont symboliques, par l'art avec lequel il groupe ses impressions en des sortes de strophes. Ici nous avons, d'abord les *incertitudes* de René, puis ses *aspirations à un bien inconnu*, et, pour terminer, son *élan vers l'infini.*

I. *Les incertitudes de René.*

Il parle, tout au début, de ses *incertitudes.* Il ne sait pas ce qu'il veut, il désire toujours autre chose que ce qu'il possède, il se figure qu'il serait plus heureux s'il était autre chose que ce qu'il est.

Un de ces guerriers errant... — Souvenir d'*Ossian,* le célèbre poème anglais traduit en 1777 par Letourneur et dont l'influence fut si profonde sur les imaginations de la fin du 18e siècle et du début du 19e. Dans *Ossian*, les guerriers errent en effet au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; voici un fragment du poème : « L'automne est sombre sur les montagnes; une brume grise repose sur les collines. On entend sur la bruyère tourbillonner le vent... Les feuilles tourbillonnent à la brise, et la tombe du héros en est jonchée. De temps à autre, les ombres de ceux qui sont partis apparaissent en ce lieu, à l'heure où le chasseur pensif se promène seul et à pas lents sur la bruyère. (Ossian, *Poème Carric-Thura*, trad. Lacaussade, p. 37.) »

Pâtre. — Le rêve change d'objet et passe du grandiose au familier, par un procédé antithétique habituel à Chateaubriand. Remarquer aussi les détails réalistes et simples, le feu de broussailles au coin d'un bois, le berger qui réchauffe ses mains. L'auteur observe très bien la vie, comme on peut s'en assurer en lisant ses *Mémoires*, et beaucoup de traits, dans ses grandes œuvres, sont le fruit de son expérience personnelle. Ce pâtre, il l'a vu dans la campagne de Combourg.

Chants mélancoliques. — Chateaubriand aimait beaucoup les chants populaires. Dans son voyage en Grèce, il écoutait avec plaisir les romances de ses guides. Une chanson entendue en Auvergne lui donna l'air de sa célèbre poésie : « Combien j'ai douce souvenance... ». Remarquer le mot *mélancoliques* : il est très exact. Les chansons vraiment populaires sont des « complaintes », même lorsqu'elles expriment la gaieté. René le constate avec satisfaction, pour prouver la mélancolie de l'âme humaine.

Notre cœur est un instrument incomplet... — Voici, pour finir la strophe, la réflexion philosophique après le tableau. C'est le procédé habituel de l'auteur. Plus haut, René raconte ses promenades avec sa sœur et l'éveil de leur vocation poétique et il conclut : « Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies ». Ailleurs, il décrit les ruines des grandes cités, des palais et des mausolées et il termine ainsi : « Force de la nature et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais ! »

Une lyre. — Les poètes romantiques ont souvent comparé l'âme à une lyre. Lamartine surtout a usé, et même un peu abusé de cette image.

II. — *Les aspirations à un bien inconnu.*

Jusqu'ici la rêverie restait précise ; elle avait un objet *déterminé*, encore qu'inaccessible. Mais l'imagination de René ne peut pas longtemps se contenter du réel. Elle part du réel pour désirer autre chose, sans pouvoir d'ailleurs définir ce qui la contenterait. Elle ne se fixe à rien de sérieux, elle joue avec toutes les formes que lui prête l'univers.

Je m'égarais. — Très expressif. René va sans but, au hasard. Sa promenade réelle ressemble aux promenades de sa fantaisie. Chateaubriand, à Combourg, errait à l'aventure à travers les landes bretonnes.

De grandes bruyères. — Ce sont les bruyères de la campagne bretonne que Chateaubriand a décrites dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, « des bruyères guirlandées de bois » ; et ce sont aussi les bruyères des paysages décrits dans *Ossian*.

Qu'il fallait peu de chose !... C'est bien la joie et aussi le tourment de René. Il rêve trop aisément. La rêverie, dont il attend l'apaisement, excite sa mélancolie au lieu de l'endormir.

Une feuille séchée, etc. — Tous les détails de cette phrase sont en effet des plus ordinaires : une feuille, un peu de fumée, une roche, un étang..... Et pourtant ils suffisent à éveiller et à mettre en branle l'imagination de René. Mais dans quel sens ? et vers quel but ? Il ne le dit pas, parce qu'il ne le sait pas. Plus haut, il regardait des feuilles de saule emportées au cours d'un ruisseau et il s'amusait à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Ici, la feuille séchée est emportée par le vent, on ne sait où ; et l'imagination de René part à sa suite.

Une cabane dont la fumée... — La fumée qui s'échappe d'une chaumière éveille, dans les imaginations saines, des idées précises et consolantes. Tantôt, comme dans le vers de Virgile

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

(*Eglogues*, I, 83.)

« Et déjà au loin la fumée s'élève du toit des chaumières », c'est l'annonce du soir, et la poésie du foyer domestique après le travail du jour. Tantôt, c'est le détail familier par où s'ex-

prime le regret de la patrie absente. Ulysse, éloigné d'Ithaque, souhaite de revoir la fumée de sa maison. Du Bellay écrit dans les *Regrets* que lui inspire à Rome le souvenir de son Anjou :

> Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
> Fumer la cheminée !

Et Lamartine, dans *Milly ou la Terre natale*, évoque « dans son brillant exil » qu'était pour lui l'Italie le décor familier de son pays natal :

> Chaumière, où du foyer étincelait la flamme,
> Toit que le pèlerin aimait à voir fumer...

Rien de pareil dans *René*. La fumée qui se perd dans l'espace l'emporte avec elle vers des horizons inconnus.

Dépouillée, et plus loin *flétri*. — Toujours la même impression de désolation dans le paysage comme dans l'âme.

Où le jonc flétri murmurait. — Ce dernier mot qui arrête brusquement la phrase marque le repos, le silence de ce paysage désolé où l'on n'entend que le murmure du vent et le léger bruit des joncs agités.

Le clocher solitaire. — Avec l'étang, c'est encore un détail du paysage de Combourg. La première fois que Chateaubriand arriva à ce vieux manoir, il remarqua ceci, au sortir des bruyères : « Nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade ; les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant. (*Mémoires*, Première partie, Livre II.) » Remarquer le mot *solitaire*. Ce clocher qui se dresse isolé est l'image de l'isolement de René, et c'est pourquoi René se tourne vers lui avec sympathie.

Les oiseaux de passage. — Autre souvenir de Combourg. En automne, Chateaubriand s'intéressait à la migration des oiseaux. Il regardait partir les hirondelles et arriver les oiseaux du nord, poules d'eau, canards sauvages qu'il allait chasser avec son père. Ce qui n'est qu'indiqué ici a été *décrit* dans le *Génie du Christianisme* : « Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts,

c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. (*Génie du Christianisme :* Migration des Oiseaux.) » Mais ici, dans *René*, il n'y a pas de description. Tout se passe dans l'âme de René et ces oiseaux l'intéressent moins pour eux-mêmes que par les rêveries qu'ils suscitent en lui.

Je me figurais les bords ignorés... — Voilà un des traits les plus significatifs de l'âme romantique : le rêve de pays lointains et merveilleux, où tout doit être plus beau que dans nos climats. Notez que René ne précise pas, qu'il ne désigne pas, par exemple, l'Orient. Sa rêverie lui plaît d'autant mieux qu'elle est plus vague. Il ne sait pas où les oiseaux l'emmèneraient; l'essentiel serait qu'ils pussent l'emmener.

Un voyageur. — On surprend Chateaubriand en plein travail d'arrangement symbolique. S'il regrette de ne pas pouvoir partir avec ces oiseaux, ne serait-ce pas la preuve que l'instinct de migration est le plus fort de tous ceux qui poussent l'âme humaine ? On voit comment l'image, assez banale, de l'homme, voyageur sur cette terre, se renouvelle ici par ce rapprochement avec les oiseaux. René étouffe dans son horizon trop borné et voudrait partir ailleurs.

La saison de ta migration. — *Migration* est amené et préparé par ce qui précède. Mais quelle est cette migration ? Les « bords ignorés, les climats lointains » où les oiseaux entraîneraient René ne lui suffiraient pas encore. Car *cela* serait encore trop borné pour ses désirs. Après l'échappée dans l'espace, qui traverse un instant son imagination, il évoque la migration définitive, cette mort qui lui révèlera des horizons inconnus aux yeux humains et sans doute illimités.

Vent de la mort, et plus loin : *tu déploieras ton vol.* — Images préparées par ce qui précède. C'est du symbolisme, par analogie avec les vents de l'automne qui amènent les oiseaux migrateurs.

III. — *L'élan vers l'infini.*

C'est ici l'extase suprême de René. La réalité est complètement abolie autour de lui. Il est perdu dans l'infini. Il ne sent plus ni la pluie ni le vent. A la voix qui lui semble venir du

ciel, il répond par un cri d'impatience et de désir : « Levez-vous vite... », magnifique apostrophe de mélancolie et d'ennui.

Dans les espaces d'une autre vie. — Est-ce le sentiment *chrétien* qui s'exprime ici? Il ne semble pas, malgré les apparences. Cette autre vie, René ne la définit pas. Il croit sentir qu'elle sera *autre* que celle qu'il mène ici-bas, et riche en sensations nouvelles. Cela lui suffit : il ne précise pas. De même, lorsqu'il se compare à un *voyageur*, il utilise le langage chrétien, mais il le détourne de son sens.

Je marchais à grands pas, etc. — C'est ce qui arriva réellement à Chateaubriand, pendant son séjour à Combourg, dans ce que lui-même a appelé ses *années de délire* : « Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents... je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre... je ne sentais ni le froid ni l'humidité de la nuit ». (*Mémoires,* Première partie, Livre III.)

Le vent sifflant dans ma chevelure. — Comme un guerrier d'Ossian. René aime les « attitudes ». Plus haut, il s'évoque à la bouche de l'Etna, ailleurs sur un rocher au bord de la mer, dans une attitude pensive et mélancolique.

Enchanté, tourmenté... — Aveu précieux. René est-il heureux? est-il malheureux? On ne le sait pas et il ne le sait pas. La mélancolie qu'il décrit ici fait à la fois sa joie et sa tristesse. Il jouit de son imagination et il en souffre. Il savoure la volupté d'être si différent des hommes et d'évoquer d'incomparables visions, et il est désespéré de sentir le rêve toujours inférieur à ses désirs et de retomber en pleine réalité, l'âme inassouvie. C'est la conclusion morale de cette confession.

Le Style. — La beauté de ce passage n'est pas seulement dans les sentiments et dans les images. Elle apparaît aussi dans l'enchantement du style, dans la magie des mots et des tours. Et il ne suffirait pas de signaler que la phrase se déroule avec harmonie, qu'elle *chante* à l'oreille : car on en pourrait dire autant de n'importe quelle page de Chateaubriand. Il y a en outre une mélodie très particulière, par où s'exprime la mélancolie et l'exaltation de René.

D'abord les imparfaits, qui reviennent presque à chaque ligne, marquent par leur répétition et par leur lenteur la monotonie et l'ennui de cette existence. Il en est de même des sons traînants : *tempêtes, fantômes, broussailles, pâtre, bruyères, chêne,*

solitaire, etc., qui, par leur accumulation, produisent une impression de langueur. Les substantifs en *ée*, les participes passés au féminin (cf. dans la même phrase : *feuille séchée*, *fumée*, *dépouillée*, *écartée*), en obligeant la voix à traîner d'une façon assourdie, ajoutent encore à cet effet de pesante lassitude.

Dans la première strophe le rythme est coupé : *L'automne me surprit... j'entrai avec ravissement... Tantôt j'aurais voulu... tantôt j'enviais.* C'est la peinture des incertitudes de René. Parfois même la période est comme hésitante, allongée en incidentes et en complétives. « J'enviais jusqu'au sort du pâtre *que* je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles *qu'il* avait allumé..., (cf. de même la phrase suivante). Les phrases enfin semblent séparées par des silences, comme si René voulait marquer par là son indécision et ses hésitations.

La seconde strophe commence sur le même rythme lent et fatigué : « *Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie !* » Mais, peu à peu, grandit l'exaltation de René. Son aspiration à ce bien inconnu qu'il recherche sans le connaître se marque en des phrases de plus en plus pressantes. C'est d'abord l'énumération des objets auxquels il accroche ses rêves, une feuille, une cabane, un peu de fumée, de la mousse, une roche, un étang. La phrase majestueuse qui suit donne, il est vrai, une impression de *grandeur*, de *hauteur*, puisqu'elle dépeint l'élévation du clocher solitaire et le vol des oiseaux à travers l'espace ; mais la répétition du mot *souvent* est comme un appel de l'âme anxieuse de René. Et voici de nouveau les phrases précipitées : *Je me figurais...*, *j'aurais voulu...*, *un secret instinct...*, *je sentais...*, jusqu'à l'apostrophe de la voix céleste qui est une réponse à la muette interrogation de René.

Et c'est brusquement le cri « *Levez-vous vite, orages désirés...* » suivi d'une phrase morcelée, haletante, saccadée, où s'entassent les détails descriptifs, où les adjectifs *(enchanté, tourmenté, possédé)* se précipitent, se pressent les uns contre les autres, comme si cette marche hâtive de René, qui répond à l'exaltation de son âme, était le commencement de son départ et de sa *migration* définitive.

Conclusion. — Ce passage nous révèle donc une des formes de la misère de René et de sa solitude morale, la lassitude de la vie et du réel, les aspirations à un bien inconnu dont « l'instinct » le poursuit, le désir ardent d'un autre monde où il serait plus heureux. Sa plainte a retenti à travers tout le romantisme, et, par exemple, chez Lamartine, dans le poème *l'Isolement*,

dont les deux dernières strophes suivent de très près le passage de Chateaubriand et reproduisent jusqu'à l'élan de la fin :

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Il y a cependant certains traits que l'on n'a pas empruntés à Chateaubriand et qui définissent le ton de ce passage de *René*. C'est d'abord, dans son ennui, une majestueuse grandeur, une recherche des nobles attitudes, des puissants symboles, et, par endroits, cette volupté dans le malheur par où s'exprime l'orgueil d'une misère très distinguée. Et c'est encore l'art avec lequel il utilise une partie de ses impressions d'enfance et de ses visions de jeunesse, pour traduire d'une façon concrète les agitations de son héros. Il y a toujours lieu de rechercher ainsi, dans les descriptions de Chateaubriand, la manière dont il a utilisé ses souvenirs et dont il s'est, jusqu'à un certain point, confondu avec ses personnages.

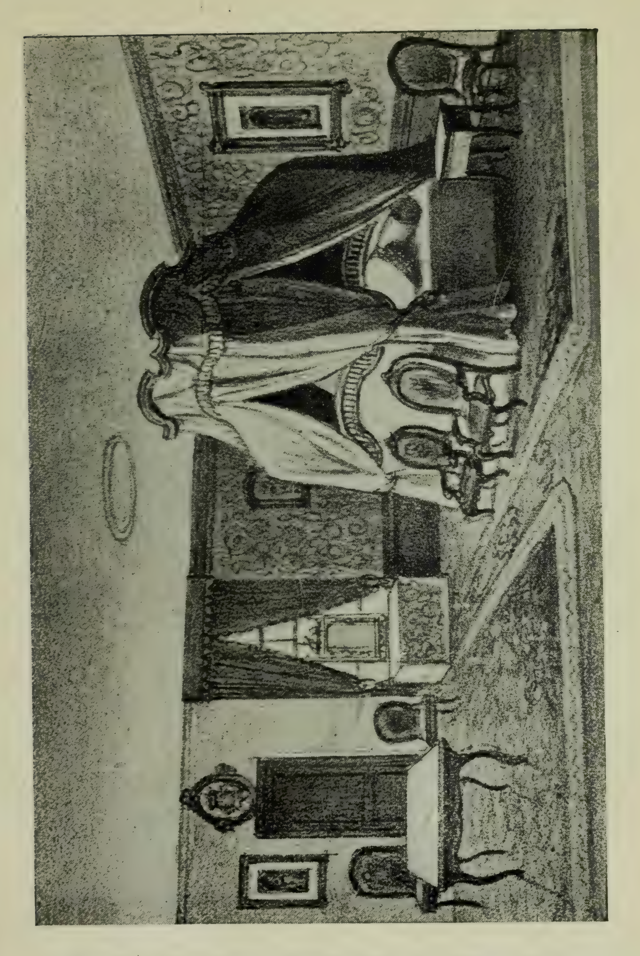


FIG. 2. — Saint-Malo. — Chambre où est né Chateaubriand.

On remarquera l'ameublement de l'époque, le style Louis XV. — Sur la naissance de Chateaubriand, cf. p. 29.

Première Période

AVANT L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME

1768-1800)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[*LES ANNÉES DE JEUNESSE (1768-1791)*]
(D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

[Le fond de Chateaubriand c'est **l'orgueil**, et surtout **l'orgueil de la souffrance**, le sentiment d'être supérieur et même unique par ses misères, la certitude d'être l'élu du malheur et d'avoir été choisi entre tous les hommes pour d'exceptionnelles mélancolies. Cette disposition morale, il prétend la justifier par les moindres détails de sa première enfance et par divers incidents du jour de sa naissance :]

Je viens au monde[1].

La maison qu'habitaient alors mes parents est située dans une rue sombre et étroite de Saint-Malo, appelée la rue des Juifs : cette maison est aujourd'hui transformée en auberge. La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville, et à travers les fenêtres de cette chambre on aperçoit une mer[2] qui s'étend à perte de vue, en se brisant sur des écueils. J'eus pour parrain, comme on le voit dans mon extrait de baptême, mon frère et pour marraine la comtesse de Plouër, fille du maréchal de Contades. J'étais presque mort quand je vins au jour.

1. A moins d'avertissement contraire, les titres des extraits seront toujours les titres mêmes de Chateaubriand. Ceux qui ne sont pas de Chateaubriand seront encadrés.

2. Voilà la première apparition de cette mer, la grande enchanteresse, qui ne cessera de hanter son imagination. C'est sur la plage de Saint-Malo, avec le joyeux compagnon Gesril, qu'il passa les meilleures heures de son enfance.

Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails ; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire[1]. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né[2], la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné[3] qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées. En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil ; on me relégua[4] à Plancoët, joli village situé entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe... Ma nourrice se trouva stérile : une autre pauvre chrétienne me prit à son sein. Elle me voua à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth et lui promit que je porterais en son honneur le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans. Je n'avais vécu que quelques heures, et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front[5]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*. Première partie. Livre Ier.)

[Avec cela, Chateaubriand avait **de l'esprit**, et nous en verrons maint exemple. Il a donné d'amusants tableaux de son enfance, qui ne fut pas toujours mélancolique. A sept ans, on le conduisit chez sa grand'mère, à Plancoët. Voici une piquante description d'une société de province :]

Plancoët.

Ma grand'mère occupait, dans la rue du Hameau-de-l'Abbaye, une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Mme de Bedée ne marchait plus, mais à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge :

1. Rien n'est plus normal qu'une tempête à Saint-Malo. Si Chateaubriand n'a pas imaginé cette coïncidence, il l'a dramatisée à l'excès.

2. Il dit plus loin, dans la description de sa ville : « Saint-Malo n'est qu'un rocher ».

3. Jean-Baptiste de Chateaubriand, plus tard petit-gendre de Malesherbes, et exécuté avec celui-ci le 22 avril 1794.

4. Remarquer les expressions *infligea la vie*, *traîné dans le malheur*, *premier exil*, *on me relégua*. Chateaubriand est une victime des hommes, de la nature et des dieux.

5. Voici la rançon de l'orgueil, l'apparition de la mélancolie. Elle ne s'explique point par ces petites disgrâces de la vie, car elle leur est antérieure. Elle explique qu'il les ait remarquées et dramatisées.

c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand[1], les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton[2]. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, Mlle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait aimé un comte de Trémigon, lequel comte, ayant dû l'épouser, avait ensuite violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poète. Je me souviens de l'avoir souvent entendue chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa sœur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette
Et, ce dit-on[3], il en était aimé,

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

Ah ! Trémigon, la fable est-elle obscure ?
Ture lure.

Que de choses dans ce monde finissent comme les amours de ma tante, ture, lure !

Ma grand'mère se reposait sur sa sœur des soins de la maison. Elle dînait[4] à onze heures du matin, faisait la sieste ; à une heure elle se réveillait ; on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa sœur, de ses enfants et petits-enfants. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité ; aujourd'hui, elle est une charge[5]. A quatre heures, on reportait ma grand'mère dans son salon ; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu ; Mlle de Boisteilleul frappait avec

1. Ne s'emploierait plus de même. On dit plutôt aujourd'hui d'une personne qu'elle a *grand air*.

2. C'était l'époque (entre 1770 et 1780) où les coiffures des élégantes étaient si compliquées, si hautes et si encombrantes qu'elles ne permettaient pas aux femmes de s'asseoir dans leurs voitures, mais les obligeaient à se tenir à genoux. La simple coiffe de dentelle, bien surannée, était tout à fait *province*.

3. Tour archaïque. Cf. La Fontaine :

Raton
N'était pas content, ce dit-on !

4. *Dîner* a longtemps désigné le repas du milieu de la journée et *souper* celui du soir.

5. A chaque instant reparaît la mélancolie et aussi la rêverie. Pour condamner le présent il embellit et exalte le passé, ainsi que font souvent les vieillards ; et Chateaubriand écrit cela dans sa vieillesse.

les pincettes contre la plaque de la cheminée, et quelques instants après on voyait entrer trois autres vieilles filles qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante.

Ces trois sœurs se nommaient les demoiselles Vildéneux ; filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties de leur village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logaient à sa porte et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille[1] de leur amie. Le jeu commençait ; les bonnes dames se querellaient : c'étaient le seul événement de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bedée, avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits du vieux temps ; mon oncle, à son tour, racontait la bataille de Fontenoy où il s'était trouvé et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches[2] qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient ; on se mettait à genoux et Mlle de Boisteilleul disait à haute voix la prière. A dix heures. tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin[3]. (*Ibid.*)

[Cependant, le petit chevalier s'élevait à la diable, sans direction et sans contrainte, sur les rochers de la plage où il courait avec les polissons de la ville. Un de ses premiers plaisirs fut de jouer avec les vagues et de lutter contre les orages. Il s'ouvrait ainsi à la grande poésie de l'Océan et, dans ses promenades à Plancoët ou à Combourg, il subissait la séduction de la campagne bretonne. Le grand **peintre de paysages** qu'il devait être, fixait déjà, en des visions précises, la beauté particulière de sa terre natale.]

Le Printemps en Bretagne.

Campagnes pélagiennes. — Coucher de lune sur la mer.

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux

1. Jeu de cartes, analogue à l'hombre.

2. *Franches* = *libres*.

3. Les *Mémoires* montreront ainsi en plus d'un endroit un Chateaubriand aimable, narquois et *simple*.

qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent[1] dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier avec ses fleurs carminées ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.....

Des vallons étroits sont arrosés par de petites rivières non navigables. Ces vallons sont séparés par des landes et par des futaies à cépées[2] de houx. Sur les côtes, se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions romaines, ruines de châteaux du moyen âge, clochers de la Renaissance : la mer borde le tout. Pline dit de la Bretagne : *Péninsule spectatrice de l'Océan*[3].

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes péla-

1. *Hébergent = séjournent.*

2. *Cépées*, touffe de branches sortant d'une même souche.

3.* Comparer la description de la Bretagne dans Michelet (*Tableau de la France):*

De mauvais ponts sur des marais, puis le bas et sombre manoir avec la longue avenue de chênes qui s'est religieusement conservée en Bretagne ; des bois fourrés et bas où les vieux arbres même ne s'élèvent jamais bien haut... Partout de grandes landes tristement parées de bruyères roses et de diverses plantes jaunes ; ailleurs, ce sont des campagnes blanches de sarrasin. Cette neige d'été, ces couleurs sans éclat et comme flétries d'avance, affligent l'œil plus qu'elles ne le récréent... En avançant vers Carnac, c'est encore pis. Véritables plaines de roc où quelques moutons noirs paissent le caillou.

Voir aussi P. Loti *(Pêcheur d'Islande) :*

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses, il n'y avait toujours que les ajoncs ras aux fleurs jaune d'or ; mais dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre le vent de la mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon. Elle ne voyait guère tout cela, elle, si vieille, sur qui s'étaient accumulées les saisons fugitives, courtes à présent comme des jours. Autour des hameaux croulant aux murs sombres il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et, jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attiraient les premiers papillons blancs.

giennes[1], frontières indécises des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit des *flottes de moutons*[2]. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès[3].

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer. Etablie par Dieu gouvernante de l'abîme[4], la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ; mais comme lui elle ne se retire pas solitaire : un cortège d'étoiles l'accompagne[5]. A mesure que sur mon rivage natal elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte[6], ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de se plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cîme des flots. La lune n'est pas plutôt[7] couchée qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité[8]. (*Ibid.* Livre II).

[Cinq années passées aux collèges de Dol et de Rennes ne paraissent pas avoir beaucoup agi sur son esprit ni sur son imagination. Ce qui

1. « Limitrophes de la mer » (du grec *pelagos*, mer).

2. L'explication de ces images n'est pas convaincante ; et ce n'est pas un signe distinctif de la Bretagne que cet échange, en somme assez banal, de deux images très anciennes.

3. Chateaubriand est un admirateur de la Grèce, à laquelle il empruntera très souvent des souvenirs ou des images. Les Néréides sont les Nymphes de la mer. Cérès est la déesse des moissons.

4. Veut dire que la lune *règle* les marées.

5. Image à la fois biblique et grecque. La lune est la reine des nuits et les étoiles l'entourent comme une cour. Cf. la fin de l'idylle du poète grec Théocrite, *Les Magiciennes;* « Salut, ô lune resplendissante et vous, astres, ses compagnons, autour du char de la nuit paisible. »

6. Mot rare, du langage géométrique.

7. Lapsus évident, pour *plus tôt*.

8. Les *clairs de lune* de Chateaubriand sont célèbres. Le style ici est un peu solennel et fait contraste avec la simplicité du reste du tableau.

*Comparer avec d'autres clairs de lune dans Chateaubriand. (Voir plus bas au *Génie du Christianisme* le fragment, *Deux perspectives de la Nature*, p. 100).

en ressort de plus clair, c'est son impuissance d'agir et de choisir une carrière, son ennui en face du réel, son éternelle mélancolie qui l'emporte dans la **rêverie**. Il va à Brest pour y chercher son brevet d'aspirant. La vue de l'océan, les récits des marins excitent ses instincts de voyageur et d'oiseau migrateur.]

Le Port de Brest.

Cette mer, que je devais rencontrer sur tant de rivages, baignait à Brest l'extrémité de la péninsule armoricaine : après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus; mon imagination se jouait dans ces espaces[1]. Souvent, assis sur quelque mât qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les mouvements de la foule: constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs débarquaient et s'embarquaient, des pilotes commandaient la manœuvre, des charpentiers équarrissaient des pièces de bois, des cordiers filaient des câbles, des mousses allumaient des feux sous des chaudières d'où sortaient une épaisse fumée et la saine odeur du goudron. On portait, on reportait, on roulait de la marine[2] aux magasins et des magasins à la marine, des ballots de marchandises, des sacs de vivres, des trains d'artillerie. Ici des charrettes s'avançaient dans l'eau à reculons pour recevoir des chargements ; là, des palans enlevaient des fardeaux, tandis que des grues descendaient des pierres et que des cure-môles[3] creusaient des atterrissements. Des forts répétaient des signaux, des chaloupes allaient et venaient, des vaisseaux appareillaient ou rentraient dans les bassins[4].

Mon esprit se remplissait d'idées vagues sur la société, sur ses biens et ses maux[5]. Je ne sais quelle tristesse me

1. Tout Chateaubriand est dans cette phrase. Son imagination se perd dans l'infini et *se joue* dans l'océan, symbole de l'infini.
2. Les bâtiments de la marine.
3. *Palans*, appareils composés de deux systèmes de poulies réunies par des cordages. — *Cure-môles*, machines servant à nettoyer les ports.
4. * Montrer que Chateaubriand a observé avec précision les détails de la vie maritime. Comparer ses observations sur la vie militaire et l'armée dans le fragment *Marché du Camp*, p. 66. Ce n'est point proprement curiosité intellectuelle mais sensation d'artiste.
5. Réflexion un peu inattendue et qui atteste l'influence de Rousseau. Du reste, cette rêverie de Chateaubriand au bord de la mer ou d'un ruisseau rappelle les méditations de Rousseau dans l'île Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne. (Voir ce passage dans les *Morceaux choisis* de Rousseau, par Mornet, p. 322, même collection.)

gagnait; je quittais le mât sur lequel j'étais assis; je remontais le Penfeld qui se jette dans le port; j'arrivais à un coude où ce port disparaissait. Là, ne voyant plus rien qu'une vallée tourbeuse mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine [1], jouissant du silence autour de moi ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat[2], je tombais dans la plus profonde rêverie. Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux. *(Ibid.)*.

[Il aurait dû, semble-t-il, s'embarquer alors, pour suivre ses goûts. Mais brusquement et sans qu'on sache pourquoi, sans que lui-même puisse expliquer son inconstance, le voilà qui rentre au château paternel où il tombe comme des nues, déclarant qu'il veut être prêtre, en réalité ne sachant ce qu'il veut et ne cherchant qu'à gagner du temps. Alors commença ce séjour de plusieurs années à Combourg, où s'exaltèrent, dans la solitude des forêts et des landes, ses passions, ses rêveries, ses mélancolies. Le château était triste et sévère.]

Description du château de Combourg.

Le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine[3] portant une galerie à mâchicoulis, denticulée[4] et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs[5]. Un large perron, raide et droit, de vingt-deux marches, sans rampes, sans garde-fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis. Il atteignait la porte du château percée au milieu de la courtine. Au-dessus de cette

1. Il suivra de même, dans la solitude de Combourg, le vol des oiseaux de passage.
2. Ouvrier qui bouche avec l'étoupe et la poix les fentes d'un navire.
3. *Courtine*, portion de rempart, servant de liaison à deux pièces de fortification situées en saillie.
4. *Denticulée = Découpée en forme de dents.*
5. *Etudier la différence entre le tour abstrait : *la nudité des murs* et le tour concret : *les murs nus.*

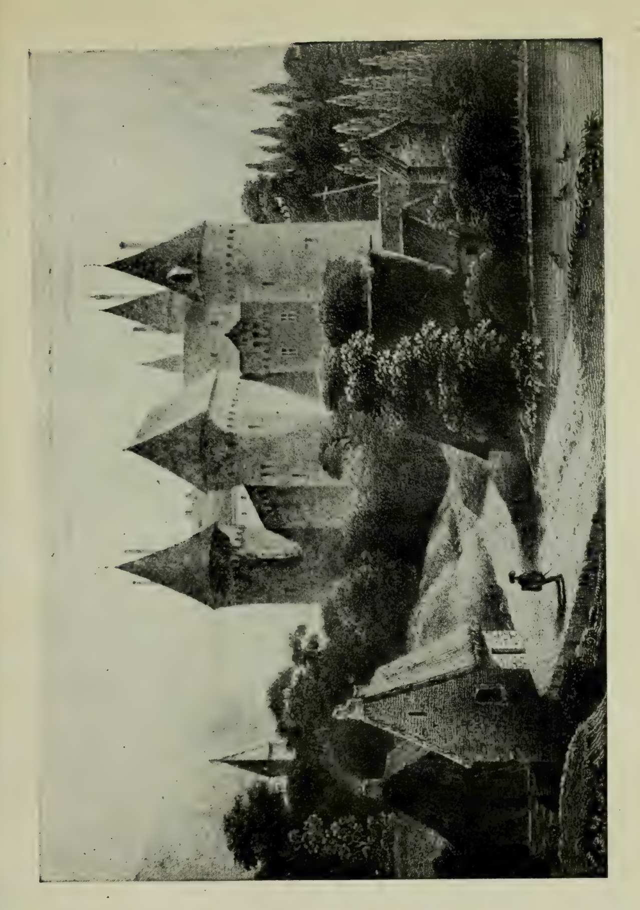


Fig. 3. — Château de Combourg.

Ce château est situé en Ille-et-Vilaine. Chateaubriand, qui y passa une grande partie de son enfance (cf. p. 36 et suivantes), l'a souvent évoqué dans ses ouvrages, dans *René* (p. 171), dans le *Dernier Abencérage* (p. 307).

porte on voyait les armes des seigneurs de Combourg et les taillades[1] à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

...Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule sonore, à voûte ogive[2], et de ce vestibule dans une petite cour intérieure. De cette cour, nous entrâmes dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang et jointif[3] des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la *salle des Gardes*. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités ; deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la cour verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au dessus de ces pièces était le salon des *Archives*, ou des *Armoiries*, ou des *Oiseaux*, ou des *Chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et trêflées étaient si profondes qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés dont les ramifications étaient inconnues ; partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg[4]. (*Ibid.* Livre II.)

[C'était une vraie forteresse, perdue dans une région désolée ; la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg. Ajoutez que les Chateaubriand ne voyaient âme qui vive, que des mois entiers s'écoulaient sans que personne frappât à leur porte, et que le petit chevalier y vivait dans la continuelle terreur d'un père autoritaire et taciturne.]

1. Les *taillades* sont les coupures verticales et parallèles des deux côtés de la porte, par où passaient les bras supportant le pont-levis.

2. *Voûte ogive = voûte en forme d'ogive* ; l'adjectif est *ogival.*

3. *Jointif = qui tient à*, mot rare.

4. Voilà en somme un vrai château *romantique* et bien en harmonie avec l'imagination de Chateaubriand dont il exaltait la mélancolie.

Vie à Combourg. — Journées et soirées.

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent[1] de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole[2]. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes[3]. Ma sœur[4] habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison[5] dans la grosse tour de l'ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures : il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on ser-

1. Au sens propre : à toutes les surfaces où court le vent.

2. Fusil très court à canon évasé.

3. La glacerie de Venise atteignit son apogée au 17e siècle : elle était *soufflée*. L'invention du *coulage*, par la manufacture de Saint-Gobain au 18e siècle, permit de fabriquer des glaces plus grandes et plus soignées pour la décoration des hôtels.

4. Il s'agit de sa sœur Lucile (voir p. 42); ses autres sœurs étaient mariées.

5. Le mot est amusant et d'ailleurs assez juste, le château étant une forteresse. Remarquer plus haut la précision des termes *gisaient*, *j'étais niché*.

vait à midi. La grand'salle[1] était à la fois salle à manger et salon ; on dînait et l'on soupait à l'une de ses extrémités, du côté de l'est ; après le repas on se venait placer[2] à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grand'salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François 1er jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble, jusqu'à deux heures. Alors, si, l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon[3] ; si, l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle où elle passait quelques heures en prière. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une *Sainte-Famille* de l'Albane[4], peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

Mon père parti et ma mère en prière, Lucile s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule ou j'allais courir les champs[5].

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait des chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons

1. *Grand'salle :* Comparer *grand'mère*, *grand'rue*, etc. L'apostrophe remplace en apparence un *e* muet. En réalité, dans notre ancienne langue, *grand* était la forme commune au masculin et au féminin.

2. Tour archaïque, très en usage au 17e siècle pour « on venait se placer ». Règle : *Lorsqu'un infinitif était précédé d'un verbe principal, le pronom complément, au lieu de s'intercaler entre le verbe et l'infinitif, se mettait plus volontiers devant le verbe.* La Fontaine dit : « Il se faut entr'aider ». Voir Crouzet, Berthet, Galliot : *Grammaire Française simple et complète*, § 163.

3. Se dit d'une certaine étendue autour d'un château qui revenait à l'aîné de la famille.

4. Peintre italien (1578-1660) très goûté de ses contemporains qui l'appelaient L'Anacréon de la peinture, pour ses toiles mythologiques où nous ne trouvons guère aujourd'hui qu'une fadeur galante. Son paganisme a fait oublier ce qu'il y a parfois de délicat dans ses peintures religieuses.

5. On voit que Chateaubriand fut élevé d'une façon déplorable, c'est-à-dire qu'il ne fut pas élevé du tout. Ni son père, très grondeur, ni sa mère, excellente personne mais timide et effacée, ne s'occupèrent de lui.

du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée[1], on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche[2] ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? ». Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère[3] et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante[4] de la petite tour

1. Etoffe de coton commune dans le genre des toiles qui venaient de Siam, généralement à fond blanc, rayée ou à carreaux.

2. Tissu de laine à longs poils frisés qui recouvrent l'une des faces de l'étoffe.

3. Remarquer le portrait de Mme de Chateaubriand qui ne sait que prier et soupirer.

4. *Dépendante* et non *dépendant*, en souvenir d'une règle du 17e siècle : *Au 17e siècle, on connaissait la règle d'après laquelle le participe présent est invariable quand il est verbe et variable quand il est adjectif verbal, mais on ne l'appliquait pas toujours, et le participe était souvent variable, même quand il était verbe.*

Faire la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants.

(La Fontaine.)

De cet usage nous sont restées les expressions : *les ayants droit, toute affaire cessante*. (Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, p. 161).

de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui[1]. (*Ibid.* Livre III.)

[La joie que laissait derrière lui le père de famille en se retirant n'était pas de longue durée. Arrivaient en foule les terreurs de la nuit. La mère et la sœur de Chateaubriand étaient fort peureuses ; avant de se coucher, elles le faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées. Aussi, lorsqu'il avait regagné le haut de sa tourelle, son imagination exaltée évoquait les spectres et les légendes du vieux château.]

Mon donjon.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres[2] et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets, qui durant l'été s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle

1. Admirable scène d'*intérieur*. Chateaubriand, qui a si bien peint les silences de la nature, a rendu avec bonheur les silences d'une vie de famille à laquelle a manqué le sens de la famille. Quel sentiment poignant d'ennui, d'isolement, de désenchantement ! Il y a plus d'allégresse et de vraie santé dans les *soirs* que Rousseau, le malade Rousseau, a vécus ou qu'il a imaginés.

* Comparer la *IIIme Lettre à M. de Malesherbes* où on le voit, au retour d'une promenade, jouer de l'épinette, après souper, sur sa terrasse, ou encore les passe-temps rustiques décrits dans la *Nouvelle Héloïse* et particulièrement les soirées des vendanges :

Après le souper, on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre : chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble ou bien alternativement, à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue... Quand l'heure de la retraite approche, Mme de Wolmar dit : « Allons tirer le feu d'artifice. » A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu, mais n'a pas cet honneur qui veut : Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou à celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage : fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon... Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues. (*Nouvelle Héloïse*, V, 7 : *Morceaux choisis* Mornet, p. 171.)

2. *Scolopendres*, fougères à longues feuilles non découpées, qui croissent dans les endroits humides.

s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers; quelquefois il laissait échapper des plaintes; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit[1]. *(Ibid.* Liv. III.)

[Qu'on imagine enfin, dans cette âme passablement surexcitée, la place prépondérante que ne tarda pas à y prendre sa sœur Lucile, visionnaire assez détraquée et déjà atteinte de cette maladie morale qui devait l'emporter jeune encore.]

Lucile.

Lucile était grande et d'une beauté remarquable mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Lucile et moi nous nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous[2] et qui ressemblait bien peu au monde véritable. Elle voyait en moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. Il lui prenait des accès de pensées noires[3] que j'avais peine à dissiper : à dix-sept ans, elle déplorait la perte de

1. Il était sans doute parfaitement déraisonnable d'isoler ainsi dans une tourelle un enfant aussi impressionnable. Mais à quelque chose malheur est bon, et, sans parler d'une *trempe* morale qu'y prit Chateaubriand, on voit assez le profit qu'en retira l'artiste plus tard : 1° pour peindre les *Nuits* et les bruits de la nuit dans les pays qu'il traversa; 2° pour reconstituer les légendes du moyen-âge avec leur décor habituel, le mystère des vieux châteaux.

2. Voilà la vraie définition du héros et de l'héroïne *romantiques :* le monde extérieur ne compte pas pour eux, ils ne se préoccupent que de leurs sentiments et de leurs rêves.

3. Nous dirions plutôt *idées* noires.

ses jeunes années; elle se voulait ensevelir[1] dans un cloître. Tout lui était souci, chagrin, blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée; retirée vers son cœur, sa vie cessait de paraître au dehors; son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté[2], elle ressemblait à un Génie funèbre. J'essayais alors de la consoler et, l'instant d'après, je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables[3].

Lucile aimait à faire seule, vers le soir, quelque lecture pieuse : son oratoire de prédilection était l'embranchement des deux routes champêtres, marqué par une croix de pierre et par un peuplier dont le long style[4] s'élevait dans le ciel comme un pinceau. Ma dévote mère, toute charmée[5], disait que sa fille lui représentait une chrétienne de la primitive Eglise, priant à ces stations appelées *laures*[6].

De la concentration de l'âme naissaient, chez ma sœur, des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule; elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. Se trouvant à Paris quelques jours avant le 10 août et demeurant avec mes autres sœurs dans le voisinage du couvent des Carmes, elle jette les yeux sur une glace, pousse un cri et dit : « Je viens de voir entrer la mort. » Dans les bruyères de la Calédonie[7], Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott[8], douée de

1. Sur la place du pronom complément, cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

2. *Vénusté = grâce.* Mot vieilli comme on en trouve souvent dans Chateaubriand.

3. Cette attitude de Chateaubriand explique la phrase du début : « Nous nous étions inutiles. »

4. *Style = colonne*, le peuplier se dresse tout droit comme une colonne.

5. *Charmée* plus fort que de nos jours. Le mot *charme* signifiait au 17e siècle *ensorcellement*. Cf. *Le Cid*, note du vers 3 (même collection).

6. On appelait *laures* des cabanes rustiques où se célébraient les offices de la primitive Eglise, dans les petits villages occupés et fondés par les anachorètes.

7. L'Ecosse.

8. *Walter Scott*, célèbre romancier écossais (1771-1832), dont l'influence fut profonde chez nous pendant le romantisme.

la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur[1]. *(Ibid.* Livre III.)

[Les deux jeunes gens qui s'ennuyaient au château partaient à travers la campagne pour de grandes promenades ; leur imagination s'exaltait dans la solitude. Tous deux faisaient des vers et se les communiquaient ; tous deux lisaient ensemble les passages les plus désolés de la Bible et des poètes latins. Chateaubriand fut, pendant deux années, dans un délire voisin de la folie.]

Deux années de délire.

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes[2].

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées[3].

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes[4], le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée[5] à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du

1. Remarquer le rapprochement de ces deux derniers mots. C'est une idée *romantique* que le « génie » est voué fatalement au « malheur ». Cf. Vigny et le poème *Moïse*.

2. Réflexion à la Rousseau. Voici encore une idée romantique : le bonheur d'être éloigné des hommes. Chateaubriand, après avoir souffert de l'isolement à Combourg, savoure la volupté d'être isolé.

3. Idée très importante pour comprendre le moral romantique. Si un paysage, comme on l'a dit, « est un état de l'âme », l'automne et les paysages d'automne symbolisent l'âme romantique. De part et d'autre, c'est la même tristesse ; la nature en automne est triste et désenchantée comme les cœurs. Cf. Lamartine : *L'Automne.* — Chateaubriand, ici, détaille avec un peu de complaisance et de recherche les analogies entre la nature et l'âme : il y a de l'affectation dans cette symétrie.

4. Sur ce bonheur, cette volupté à l'approche de la mauvaise saison, voir aux divers fragments donnés plus loin de *René*.

* Comparez le passage cité ici et la description de l'automne dans *René*.

5. *Perchée* = réunion d'oiseaux en train de se percher.

grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais[1] du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature[2]. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné[3] et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées[4] de l'automne ; le sillon qu'il creusait était le monument[5] destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démone[6]? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère[7] : je m'applaudissais d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis[8]: Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur[9]. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre[10] aux roseaux que leur poids courbait à peine et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

1. Le mot *lai* est connu surtout comme désignant au moyen âge une espèce de poésie lyrique. Mais il se disait aussi de certaines mélodies exécutées par des musiciens *bretons*. Il est donc de circonstance ici.

2. Peu clair. Entendez : « des objets avec lesquels ma nature sympathisait ».

3. *Germé, moissonné :* images un peu recherchées, surtout la première. Chateaubriand marque ainsi l'identité entre l'homme et les productions de la nature, choses également éphémères.

4. Antithèse à effet un peu trop forcé.

5. *Monument*, dans le sens latin de « *souvenir* laissé par quelqu'un ». Terme archaïque.

6. Cette « démone », c'est la *sylphide,* la femme idéale « magicienne et charmeuse » créée par sa brûlante imagination, fantôme d'amour dont il se fait une réalité.

7. Encore une rêverie de pays lointains et mystérieux. Voilà le commencement de la fascination de l'Orient.

8. Que lui disaient ces gazouillis ? Ils l'appelaient sans doute vers des terres lointaines et des pays mystérieux. Voir une poésie de Th. Gautier : *Ce que disent les hirondelles (Emaux et Camées)*.

9. Tavernier (1605-1686) voyagea en Turquie, en Perse et aux Indes et ses récits eurent un vif succès.

10. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait[1] ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois : j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. Dix heures sonnaient. A peine retiré dans ma chambre, ouvrant mes fenêtres, fixant mes regards au ciel, je commençais une incantation[2].....

Bientôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendais à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron comme un meurtrier, et j'allais errer dans le grand bois. Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre[3], objet de mes poursuites, je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre ; je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cîme dépouillée de la futaie ; j'aurais voulu habiter ce monde mort qui réfléchissait la pâleur du sépulcre[4]. Je ne sentais ni le froid. ni l'humidité de la nuit ; l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre[5]. (*Ibid.* Livre III.)

[On devine l'effet d'un pareil régime. Chateaubriand raconte qu'il voulut se tuer. Sa mère, épouvantée, lui demanda s'il avait vraiment la vocation ecclésiastique ; son père lui fit obtenir un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Voilà donc le jeune homme en route pour Paris où il retrouve sa sœur Julie, son frère, le « gros cousin Moreau », toute une aimable et piquante société. Il va rejoindre son régiment à Cambrai, revient quelque temps en Bretagne pour la mort de son père, puis accepte — comme un sacrifice, dit-il — d'être présenté à la cour.]

1. Chateaubriand a utilisé ces visions pour les passages du *Génie du Christianisme* où il parle des oiseaux et de leurs migrations.

2. Voilà le « délire » qui recommence ; il *évoque*, à la fenêtre de son donjon, la magicienne de ses rêves.

3. L'ombre de la Sylphide.

4. Cet appétit de la mort montre dans Chateaubriand un précurseur de ce qu'on a appelé le bas-romantisme, caractérisé par le dégoût de la vie et l'amour de la mort entrevue à travers les horreurs du tombeau.

5. Cette cloche du village ne lui inspire pas les pensées mélancoliques et pourtant consolantes qu'elle inspirera à un Lamartine. Pour Chateaubriand, la cloche du village, c'est la cloche qui tinte le glas des trépassés et qui fait penser à la mort.

* Comparer le chapitre sur les cloches dans le *Génie du Christianisme* où l'impression est plus consolante qu'ici.

Présentation à Versailles.

Le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif[1]. Mon frère m'y conduisit la veille de ma présentation et me mena chez le maréchal de Duras, galant homme dont l'esprit était si commun qu'il réfléchissait quelque chose de bourgeois sur ses belles manières : ce bon maréchal me fit pourtant une peur horrible.

Le lendemain matin, je me rendis seul au château. On n'a rien vu quand on n'a pas vu la pompe de Versailles, même après le licenciement de l'ancienne maison du roi : Louis XIV était toujours là.

La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé[2]. Mais quand j'entrai dans l'œil-de-bœuf[3] et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait ; j'entendais demander qui j'étais[4]. Il se faut souvenir[5] de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au débutant ; on lui épargnait l'air protecteur méprisant qui composait, avec l'extrême politesse, les manières inimitables du grand seigneur. Qui sait si ce débutant ne deviendra pas le favori du maître ? On respectait en lui la domesticité future dont il pouvait être honoré[6]. Aujourd'hui, nous nous précipitons dans le palais avec encore plus d'empressement qu'autrefois et, ce qu'il y a d'étrange, sans illusion : un courtisan réduit à se nourrir de vérités est bien près de mourir de faim[7].

1. Chateaubriand a répété souvent qu'il était très timide dans sa jeunesse. Ici, il y insiste avec une certaine complaisance pour faire ressortir le *sacrifice* qu'il s'imposait et n'avoir pas l'air d'être charmé par cette présentation au roi.

2. On dirait plutôt : « ne m'*en* a jamais imposé ». Chateaubriand parle toujours ainsi et on parlait ainsi au dix-septième siècle.

3. Salle d'attente du château, éclairée par un œil-de-bœuf.

4. Il n'est pas fâché de constater qu'il *attire* l'attention. Il n'a jamais pu supposer qu'il pourrait passer inaperçu. Sa timidité, comme chez beaucoup, est née de l'orgueil.

5. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider,* p. 39, n. 2.

6. Phrase concise, sèche et cinglante dans la manière de La Bruyère jugeant la cour et les courtisans.

7. Chateaubriand a écrit cette partie des *Mémoires* en 1817 et l'a revue en 1846, c.-à-d. à une époque où il jugeait sévèrement la royauté et son entourage

Lorsqu'on annonça le lever de roi[1], les personnes non présentées se retirèrent : je sentis un mouvement de vanité : je n'étais pas fier de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du roi s'ouvrit ; je vis le roi, selon l'usage, achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service. Le roi s'avança allant à la messe ; je m'inclinai ; le maréchal de Duras me nomma : « Sire, le chevalier de Chateaubriand. » Le roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir m'adresser la parole. J'aurais répondu d'une contenance assurée : ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée, au chef de l'Etat me paraissait tout simple, sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le roi, plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre[2]. Vanité des destinées humaines ! Ce souverain que je voyais pour la première fois, ce monarque si puissant était Louis XVI, à six ans de son échafaud ! Et ce nouveau courtisan qu'il regardait à peine, chargé de démêler les ossements parmi les ossements, après avoir été sur preuves de noblesse présenté aux grandeurs du fils de saint Louis, le serait un jour à sa poussière sur preuves de fidélité ! [3] double tribut de respect à la double royauté du sceptre et de la palme ! [4] *(Ibid.* Livre IV.*)*

[Chateaubriand assista à une partie de chasse à Versailles et ne reparut plus à la Cour. Il préférait la vie de Paris, les relations avec la société littéraire dont il a laissé de piquantes peintures.]

Gens de Lettres.

Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny[5] et je les sais encore. Je lui écrivis pour lui demander la

1. Est-ce un lapsus ? On dit *lever du roi*.

2. Jolie scène de comédie : « *Les Deux Timides* ». Mais il plaît à Chateaubriand que le roi ait été plus intimidé que lui.

3. Chateaubriand assista, au début de la Restauration, à l'exhumation des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Remarquer ici son loyalisme et sa conception de ce qu'il nommait l'*honneur*, c'est-à-dire la fidélité traditionnelle à la monarchie, malgré les fautes des rois. Cf. Vigny.

4. Chateaubriand considère Louis XVI comme ayant eu la palme du martyre.

5. Parny (1753-1814), né à l'île Bourbon, auteur d'élégies voluptueuses, eut une grande réputation à la fin de l'ancien régime et sous l'Empire.

permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment : je me rendis chez lui rue de Cléry. Je trouvai un homme assez jeune encore, de très bon ton, grand, maigre, le visage marqué de petite vérole. Il me rendit ma visite ; je le présentai à mes sœurs. Il aimait peu la société et il en fut bientôt chassé par la politique : il était alors du vieux parti. Je n'ai point connu d'écrivain qui fût plus semblable à ses ouvrages : poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier. Il redoutait le bruit, cherchait à glisser dans la vie sans être aperçu, sacrifiait tout à sa paresse et n'était trahi dans son obscurité que par ses plaisirs qui touchaient en passant sa lyre [1].....

Le Brun [2] était tout bonnement un faux monsieur de l'Empyrée [3] ; sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés. Son Parnasse, chambre haute dans la rue Montmartre, offrait pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillé, et la moitié d'un pot à l'eau [4] accotée [5] contre un fauteuil dépaillé. Ce n'est pas que Lebrun ne fût à son aise, mais il etait avare... Au souper *antique* de M. de Vaudreuil [6] il joua le personnage de Pindare. Parmi ses poésies lyriques, on trouve des strophes énergiques ou élégantes, comme dans l'ode sur le vaisseau le *Vengeur* et dans l'ode sur *les Environs de Paris*. Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme ; il a l'originalité recherchée, non l'originalité naturelle ; il ne crée rien qu'à force d'art : il se fatigue à pervertir le sens des mots et à les conjoindre [7] par des alliances monstrueuses. Le Brun n'avait de vrai talent que pour la satire : son épître sur *la bonne et la mauvaise plaisanterie* a joui d'un renom mérité. Quelques-

1. Pas très clair. Chateaubriand veut dire que Parny menait une vie retirée, mais que ses plaisirs lui inspiraient des vers qui le faisaient connaître.

2. Le Brun (1729-1807), Ecouchard-Lebrun ou Lebrun-Pindare, ainsi nommé parce qu'il fit des odes pindariques.

3. *L'Empyrée = le Ciel*, symbole pour désigner le lieu élevé où l'inspiration emmène les poètes.

4. Nous disons pot *à eau*.

5. *Accotée = appuyée de côté.*

6. Il y eut vers la fin du 18e siècle (surtout à partir de 1770) un retour à l'antique dans les arts et aussi dans les mœurs. Au souper de M. de Vaudreuil, les convives portaient des costumes à la grecque ; dans le menu, il y avait un « brouet spartiate ». Cf. Louis Bertrand : *La fin du 18e siècle et le retour à l'antique.*

7. Proprement, «unir par le mariage» : même métaphore que le mot *alliances* qui suit.

unes de ses épigrammes sont à mettre auprès de celles de J.-B. Rousseau : La Harpe surtout l'inspirait[1]...

Lorsque je relis la plupart des écrivains du 18e siècle, je suis confondu et du bruit qu'ils ont fait et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons marché vers la civilisation ou battu en retraite vers la barbarie[2], il est certain que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisaillé[3], d'inanimé, de froid dans les auteurs qui firent les délices de ma jeunesse[4]. *(Ibid.* Livre V.*)*

[La Révolution éclate : Chateaubriand en observe avec curiosité, et avec un peu d'inquiétude, les premiers symptômes. Voici un *portrait* et un *tableau* vigoureux et vivants :]

Mirabeau.

Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache[5], du Cardinal de Richelieu et du Cardinal de Retz, du roué de la Régence et du sauvage de la Révolution ; il avait de plus du Mirabeau, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante[6] : famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen âge se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante

1. Jugement très juste dans l'ensemble. Le Brun a fait d'excellentes épigrammes qui valent mieux que ses odes. — *J.-B. Rousseau,* poète lyrique (1671-1741). — *La Harpe,* critique français (1739-1803), auteur d'un *Cours de littérature* qui eut une vogue incroyable à la fin du 18e siècle et au début du 19e siècle. Sa réputation fut sérieusement discutée sous la Restauration. Cf. R. Canat : *La Renaissance de la Grèce antique, 1820-1850.*

2. Chateaubriand écrit ces lignes vers la fin de sa vie, c'est-à-dire à une époque où il jugeait sévèrement cette école romantique dont il était pourtant le chef. (Voir à la Ve partie de cet ouvrage.)

3. Qui a pris une teinte grise et effacée.

4. Nous aussi avons la même impression en lisant les écrits des derniers classiques. C'est qu'entre eux et nous il y a Chateaubriand.

5. *Gracchus :* Tiberius et Caïus, tribuns du peuple ; *Don Juan* est connu par la pièce de Molière ; *Catilina,* conspirateur romain ; *G. d'Alfarache,* héros d'un roman de Lesage.

6. Célèbre poète italien (1265-1321), auteur de la *Divine Comédie.*

figure du *Jugement dernier* de Michel Ange[1], compatriote des Arrighetti[2]. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur avaient plutôt l'air d'escarres[3] laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse[4]. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile ; il rappelait le chaos de Milton[5], impassible et sans forme au centre de sa confusion.

Mirabeau tenait de son père et de son oncle qui, comme Saint-Simon, écrivaient à la diable des pages immortelles[6] : on lui fournissait des discours pour la tribune : il en prenait ce que son esprit pouvait amalgamer à sa propre substance. S'il les adoptait en entier, il les débitait mal ; on s'apercevait qu'ils n'étaient pas de lui par des mots qu'il y mêlait d'aventure et qui le révélaient. Il tirait son énergie de ses vices ; ces vices ne naissaient pas d'un tempérament frigide[7], ils portaient sur des passions profondes, brûlantes, orageuses.....

Mirabeau était né généreux, sensible à l'amitié, facile à pardonner[8] les offenses. Malgré son immoralité, il n'avait pu fausser sa conscience; il n'était corrompu que pour lui[9]; son esprit droit et ferme ne faisait pas du meurtre une sublimité de l'intelligence ; il n'avait aucune admiration pour des abattoirs et des voiries. Cependant Mirabeau ne manquait pas d'orgueil ; il se vantait outrageusement ; bien qu'il se fût constitué marchand de drap pour être élu par le tiers-état (l'ordre de la noblesse ayant eu l'honorable folie de le rejeter), il était épris de sa naissance : *oiseau*

1. Sculpteur, peintre et architecte italien (1475-1564). La fresque du *Jugement dernier* est à la Chapelle Sixtine du Vatican.

2. Les Mirabeau étaient des *Riquetti*, descendants de la famille italienne des Arrighetti.

3. Croûte noirâtre qui se forme sur la peau et les plaies.

4. * Etudier dans cette phrase l'image et le rythme.

5. Poète anglais (1608-1674), auteur du *Paradis perdu.* Voir dans le *Génie du Christianisme* le fragment sur le *Paradis perdu.*

6. Son père était le célèbre et bizarre *ami des hommes,* ainsi nommé du titre de l'ouvrage qu'il publia en 1756. Son oncle le *bailli,* grand-croix de l'ordre de Malte, fut aussi un écrivain de talent.

7. *Frigide = froid.* Mot archaïque.

8. Emploi un peu suranné, mais dont il faut regretter la perte, de *facile à* dans le sens de *enclin à.*

9. La découverte de l'*armoire de fer* aux Tuileries démontra que Mirabeau s'était laissé corrompre et acheter par le parti de la cour.

hagard[1], *dont le nid fut entre quatre tourelles,* dit son père. Il n'oubliait pas qu'il avait paru à la cour, monté dans les carrosses et chassé avec le roi[2]. Il exigeait qu'on le qualifiât du titre de comte ; il tenait à ses couleurs et couvrit ses gens de livrée quand tout le monde la[3] quitta...

Mirabeau remuait l'opinion avec deux leviers : d'un côté il prenait son point d'appui dans les masses dont il s'était constitué le défenseur en les méprisant ; de l'autre, quoique traître à son ordre, il en soutenait la sympathie par des affinités de caste et des intérêts communs. Cela n'arriverait pas au plébéien, champion des classes privilégiées ; il serait abandonné de son parti sans gagner l'aristocratie, de sa nature ingrate et ingagnable[4] quand on n'est pas né dans ses rangs. L'aristocratie ne peut d'ailleurs improviser un noble, puisque la noblesse est fille du temps[5]. Mirabeau a fait école. En s'affranchissant des liens moraux, on a rêvé qu'on se transformait en homme d'Etat[6]. Ces imitations n'ont produit que de petits pervers : tel qui se flatte d'être corrompu et voleur n'est que débauché et fripon ; tel qui se croit vicieux n'est que vil ; tel qui se vante d'être criminel n'est qu'infâme[7]. (*Ibid.* Livre V.)

Société. — Aspect de Paris [en 1789-1790].

Je ne pourrais mieux peindre la société de 1789 et 1790 qu'en la comparant à l'architecture du temps de Louis XII et de François Ier, lorsque les ordres grecs se vinrent mêler au style

1. *Hagard*, étymologie *haie*. Se dit proprement du faucon que l'on prenait déjà adulte sur les *haies* pour le dresser à la chasse : — Celui qu'on prenait au *nid* s'appelait faucon *niais*.

2. Un peu sévère. Chateaubriand, lui aussi, ne s'en est-il pas souvenu ?

3. *La = la livrée :* RÈGLE : *Tandis qu'aujourd'hui quand un nom est indéterminé, aucun pronom ne peut s'y rapporter* (parce qu'un nom indéterminé, c'est-à-dire sans article ou avec un article indéfini, est, dit Vaugelas, comme une chose vague et en l'air, où rien ne se peut attacher) — *dans l'ancienne langue* (où en général l'article était moins obligatoire) *un pronom pouvait se rapporter à un nom indéterminé :* Voulez-vous avoir grâce ? Faites-la (MALHERBE.) Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.* § 140 B) 2°.

4. Mot forgé sans doute par l'auteur.

5. Chateaubriand, tout en malmenant la noblesse, sait à l'occasion en rehausser le prestige. Il est défenseur de la tradition.

6. Toute cette fin est sévère pour les hommes politiques que Chateaubriand apprit à connaître après 1815 et qu'il n'a guère ménagés. (Voir plus loin *Mémoires d'Outre-Tombe*, à partir de 1815.)

7. *Etudier l'art du portrait dans Chateaubriand d'après les

gothique, ou plutôt en l'assimilant à la collection des ruines et des tombeaux de tous les siècles, entassés pêle-mêle après la Terreur dans les cloîtres des Petits-Augustins[1] : seulement les débris dont je parle étaient vivants et variaient sans cesse. Dans tous les coins de Paris, il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles ; les renommées futures erraient dans la foule sans être connues, comme les âmes au bord du Léthé, avant d'avoir joui de la lumière[2]. J'ai vu le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplir un rôle, sur le théâtre du Marais, dans la *Mère coupable* de Beaumarchais. On se transportait du club des Feuillants au club des Jacobins, des bals et des maisons de jeu aux groupes du Palais-Royal, de la tribune de l'Assemblée nationale à la tribune en plein vent. Passaient et repassaient[3] dans les rues des députations populaires, des piquets de cavalerie, des patrouilles d'infanterie. Auprès d'un homme en habit français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, escarpins et bas de soie, marchait un homme, cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine[4]. Aux théâtres, les acteurs publiaient les nouvelles ; le parterre entonnait des couplets patriotiques.....

Le cordonnier, en uniforme d'officier de la garde nationale, prenait à genoux la mesure de votre pied ; le moine, qui le vendredi traînait sa robe noire ou blanche, portait le dimanche le chapeau rond et l'habit bourgeois ; le capucin, rasé, lisait le journal à la guinguette et dans un cercle de femmes folles paraissait une religieuse gravement assise ; c'était une tante ou une sœur[5] mise à la porte de son monastère. La foule visitait ces couvents ouverts au monde, comme les voyageurs parcourent, à Grenade, les salles abandonnées

portraits cités plus haut (son père, Lucile, gens de lettres) et d'après celui-ci.

1. La Révolution fonda, au cloître des Petits-Augustins, un Musée des Monuments français, placé sous la direction d'Alex. Lenoir. Michelet a raconté que c'est en cet endroit qu'il sentit s'éveiller sa vocation historique et son goût pour notre moyen âge.

2. Souvenir virgilien. Au VIe livre de l'*Enéide* les âmes de ceux qui naîtront plus tard à la lumière errent sur les bords du Léthé.

3. Inversion pénible et sans grand effet. Le verbe en tête de la phrase doit produire un effet calculé. Cf. Bossuet : *Restait* cette redoutable infanterie. (*Oraison funèbre de Condé*.)

4. C'est en effet à cette date qu'il se produit une vraie révolution dans le costume traditionnel, sous l'influence des modes anglaises.

5. *Sœur* ici au sens propre, et non dans le sens moderne de « religieuse », comme pourraient le faire supposer ce qui précède et ce qui suit.

de l'Alhambra ou comme ils s'arrêtent à Tibur, sous les colonnes du temple de la Sibylle[1]. Du reste, force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature ; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités placées au pied des événements[2].

Quand on s'était perdu de vue vingt-quatre heures, on n'était pas sûr de se retrouver jamais. Les uns s'engageaient dans les routes révolutionnaires, les autres méditaient la guerre civile ; les autres partaient pour l'Ohio, où ils se faisaient précéder de plans de châteaux à bâtir chez les sauvages ; les autres allaient rejoindre les princes, tout cela allègrement, sans avoir souvent un sou dans sa poche : les royalistes affirmant que la chose finirait un de ces matins par un arrêt du Parlement ; les patriotes, tout aussi légers dans leurs espérances, annonçant le règne de la paix et du bonheur avec celui de la liberté[3]. (*Ibid.* Livre V.)

[C'est alors (1791) que Chateaubriand, toujours travaillé par son humeur aventureuse et par son instinct des voyages, enflammé par les grands voyages d'exploration dont le goût était fort en honneur sous Louis XVI, résolut de partir pour les Etats-Unis et d'aller à la découverte du passage nord-ouest dans les mers polaires. Il s'embarqua au printemps de 1791 et revint, après quelques mois de séjour en Amérique. Ce voyage a eu une grande influence sur le développement de son génie.]

1. Chateaubriand aime *accrocher* ainsi à ses récits, sous forme de comparaisons, des impressions de voyages. Sur l'Alhambra, voir plus loin les extraits du *Dernier Abencérage* ; sur Tibur les extraits du *Voyage en Italie*, sous le titre « Tivoli ».

2. Antithèse romantique entre l'*éternité* des serments et la *fragilité* des événements.

* Comparez dans Diderot (*Jacques le Fataliste*), dans Musset (*Le Souvenir*) :

Oui, les premiers baisers, oui les pre-
[miers serments, etc.

une antithèse de même nature entre l'éternité des serments et la fragilité de la nature, prise à témoin des serments :

Tout mourait autour d'eux...

3. * Etudier les tableaux d'histoire dans Chateaubriand.

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

(Fait en 1791, publié en 1827.)

Analyse et Extraits.

[Il est établi aujourd'hui que Chateaubriand n'a pas eu le temps de voir tous les endroits qu'il affirme avoir visités[1]; mais, outre que certaines pages attestent une connaissance très précise de la nature américaine, il est sûr que ce qu'il a imaginé est presque toujours en parfaite harmonie de ton avec ce qu'il avait vu.

Le *Voyage en Amérique* n'a été publié qu'en 1826, et pourtant c'est ici qu'il convient de le replacer et de l'étudier, parce que la partie la plus intéressante pour nous, celle qui est intitulée *Journal sans date*, est composée de notes qui visiblement ont été écrites sur place et au premier aspect des lieux. Le reste de l'ouvrage, souvent remanié, comprend des études d'histoire naturelle sur les animaux du pays et une succession d'articles sur les mœurs des sauvages (costumes, fêtes, danses, moissons, chasse, guerre, gouvernement, etc.). Nous citerons très peu cette partie. Le meilleur en a passé dans l'épopée des *Natchez*[2].

Chateaubriand raconte son arrivée en Amérique, au printemps de 1791 et sa visite au général Washington, président des Etats-Unis. Il s'embarque à Albany, remonte la rivière l'Hudson et parvient chez les Iroquois où il lui arrive une aventure amusante à laquelle il ne consacre que quelques lignes dans ce *Voyage en Amérique*, mais qu'il a très agréablement contée ailleurs[3]. Tout ceci est comme le prologue. L'ouvrage réel ne commence

1. Voir l'étude si sagace de J. Bédier : *Vérité et fiction* dans son livre *Etudes critiques*. Voir aussi à la fin de ce livre-ci, dans l'appendice.

2. On voit donc que pour avoir une idée complète du voyage en Amérique, il faudra non seulement lire les extraits donnés ici du *Voyage en Amérique*, mais aussi divers passages des *Natchez*, d'*Atala* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'on trouvera, soit ici en notes à titre de rapprochements, soit plus loin dans les ouvrages mêmes dont ils font partie.

3. Voici l'histoire d'après les *Mémoires d'Outre-Tombe :*

Lorsque, après avoir franchi le Mohawk, j'entrai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je fus pris d'une sorte d'ivresse d'indépendance : j'allais d'arbre en arbre, à gauche, à droite, me disant : « Ici plus de chemins, plus de villes, plus de monarchie, plus de république, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes. » Et pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou.

Hélas ! je me figurais être seul dans cette forêt où je levais une tête si fière ! Tout à coup je vins m'énaser contre un hangar. Sous ce hangar s'offrent à mes yeux ébaubis les premiers sauvages que j'aie vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine, tant

qu'au moment où Chateaubriand est en pleine solitude ; il se divise en plusieurs parties, dont nous donnons l'analyse et les extraits, en respectant les titres de l'auteur :]

Les Onondagas[1]

A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara[2]. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï je me trouvai sur le roc vif où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal : j'étais à un

hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il se résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec le succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes sauvages du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait aux Iroquois : *A vos places*. Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. (*Mémoires d'Outre-Tombe.* Première partie. Livre VI.)

1. C'est le nom de la première peuplade iroquoise que visite le voyageur. Il se rend de là à la cataracte de Niagara.

2. Cet accident est très vraisemblable. Mais l'orgueil dont témoigne cette dernière phrase inspire quelque méfiance. Et puis Chateaubriand raconte encore un autre accident qui lui arriva au même Niagara : son cheval cabré au bord de l'abîme avait failli l'y précipiter. Trop est trop.

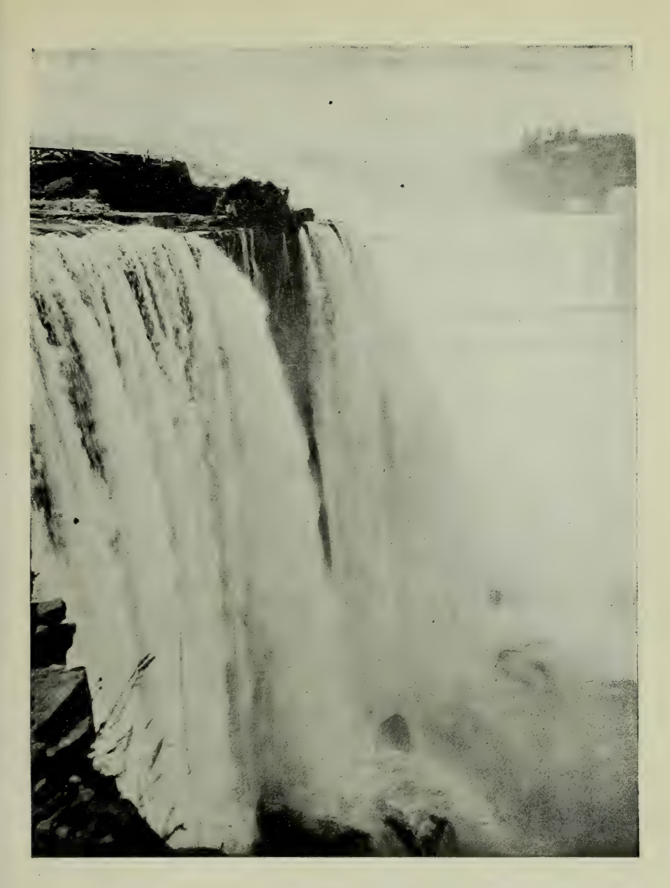


Fig. 4. — **Cataracte du Niagara.**

Chateaubriand a décrit plusieurs fois la cataracte du Niagara, dans le *Voyage en Amérique* (cf. notre p. 56), dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, à la fin d'*Atala*. (Cf. p. 159 n. 1.)

demi-pouce de l'abîme et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche : je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux[1].

Lacs du Canada.

[Chateaubriand décrit en quelques pages les lacs Erié, Ontario et Supérieur. C'est une description purement géographique et sans grand intérêt.]

Journal sans date.

[Ici l'auteur abandonne la forme du récit et publie sous ce titre « un commencement de journal qui ne porte que l'indication des heures ». C'est la plus belle partie de tout le *Voyage.*]

Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot qui fuit devant une légère brise[2]. A ma gauche sont des

1. Voici le récit de la même aventure, d'après les *Mémoires d'Outre-Tombe.* On comparera les différences de style :

Une échelle de lianes servait aux sauvages pour descendre dans le bassin inférieur ; elle était alors rompue. Désirant voir la cataracte de bas en haut, je m'aventurai, en dépit des représentations du guide, sur le flanc d'un rocher presque à pic. Malgré les rugissements de l'eau qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et je parvins à une quarantaine de pieds du fond. Arrivé là, la pierre nue et verticale n'offrait plus rien pour m'accrocher ; je demeurai suspendu par une main à la dernière racine, sentant mes doigts s'ouvrir sous le poids de mon corps : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai. Ma main, fatiguée, lâcha prise, je tombai. Par un bonheur inouï, je me trouvai sur le redan d'un roc où j'aurais dû me briser mille fois, et je ne me sentis pas grand mal ; j'étais à un demi-pied de l'abîme et je n'y avais pas roulé : mais lorsque le froid et l'humidité commencèrent à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché ; j'avais le bras gauche cassé au-dessus du coude. Le guide qui me regardait d'en haut et auquel je fis des signes de détresse, courut chercher des sauvages. Ils me hissèrent avec des harts par un sentier de loutres et me transportèrent à leur village. Je n'avais qu'une fracture simple : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. Je demeurai douze jours chez mes médecins, les Indiens de Niagara. (*Mémoires d'Outre-Tombe.* Première partie. Livre VI.)

2. * Comparer le récit des promenades en canot de Rousseau autour de l'île Saint-Pierre dans le lac de Bienne. (*Rêveries d'un Promeneur solitaire*) *Morceaux choisis* de Rousseau par D. Mornet, p. 325 (H. Didier, éditeur).

collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias[1], de longues graminées, des plantes saxatiles[2] de toutes les couleurs; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue : tantôt, ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues; ici, c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit les portiques sombres ; là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard et n'est embarrassé que du choix des ombrages[3]. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leurs cimes sur mon passage[4]. Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités[5], allez vous soumettre à vos petites lois, gagnez votre pain à la sueur de votre front ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître ; doutez de l'existence de Dieu ou adorez-le sous des formes superstitieuses : moi, j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée[6], je serai libre comme la nature, je ne reconnaîtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes[7].

1. *Convolvulus*, espèce de liseron ; *bignonias*, lianes de grande taille.

2. Plantes qui croissent dans les rochers.

3. C'est bien la définition de Chateaubriand et de son instinct *migrateur*.

4. Il semble que Chateaubriand se voie aux premiers âges du monde, seul et libre comme le premier homme. Remarquer aussi cet *hommage* de la nature à l'homme, son souverain.

5. Ce n'est pas seulement l'idée du passage qui nous ramène à Rousseau ; le ton, les apostrophes, le tour oratoire sont bien aussi dans la manière de l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* ou des *Lettres à M. de Malesherbes*.

6. Voilà un des hymnes à la liberté les plus ardents et les plus orgueilleux qui aient jamais été chantés.

7. *Etudier l'art de cette phrase, remarquable par son élan oratoire et sa plénitude. Si les phrases précédentes font songer à Rousseau, celle-ci, par l'idée et la forme, est tout à fait dans la grande manière de Bossuet.

[C'est cette ivresse de la liberté qui fait la souveraine beauté de ces lignes, de cette espèce de « prologue ». Viennent ensuite les impressions du voyageur, notées de distance en distance, et dont voici quelques exemples.]

Trois heures. — Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers un voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes : trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'épais humus composé des débris des végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres[1] et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi[2].

Six heures. — J'avais entrevu de nouveau une clarté, et j'avais marché vers elle. Me voilà au point de lumière : triste champ, plus mélancolique que les forêts qui l'environnent ! Ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans cette double solitude de la mort et de la nature : est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours[3] ?

Sept heures. — Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en dessous par la lueur scarlatine[4], le feuillage paraît

1. Nous dirions plus correctement : *les uns aux autres*

2. La majesté des grandes forêts, ce que Lamartine appelait *la sombre horreur des bois*, a souvent inspiré au 19e siècle les poètes et les romanciers, surtout lorsqu'il s'agit des pays où la végétation est plus vigoureuse que dans nos climats : Voyez Leconte de Lisle et Loti.

3. Il est hanté par l'idée de la mort. C'est d'abord qu'il était arrivé en Amérique avec des idées mélancoliques et pessimistes ; et c'est ensuite parce que ces grandes solitudes muettes de l'Amérique lui donnent l'impression d'un cimetière.

4. Mot spécial pour désigner une teinte particulière de rouge. C'est surtout Bernardin de Saint-Pierre qui a trouvé des mots précis pour rendre les diverses nuances du rouge. (Voir plusieurs de ses descriptions des nuages au soleil couchant et en particulier le passage cité plus bas en note du fragment de l'*Essai sur les révolutions* intitulé *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, p. 76.)

ensanglanté ; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde[1].

Minuit. — Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences[2]. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? D'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme[3].

Minuit et demi. — Le repos continue; mais l'arbre décrépit se rompt, il tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent ; ils meurent dans des lointains presque imaginaires; le silence envahit de nouveau le désert[4].

Une heure du matin. — Voici le vent ; il court sur la cime des arbres, il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède : la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière[5].

1. Toujours la même image de la mort.

2. Chateaubriand est un grand peintre des *silences*, surtout des silences de la nuit. Voir pp. 59 et 100, une impression de nuit en Amérique (racontée dans l'*Essai sur les révolutions* sous le titre *Nuit chez les sauvages d'Amérique* et dans le *Génie du Christianisme* sous le titre *Deux perspectives de la Nature.*)

3. Chateaubriand, dans les années qui précèdent sa conversion, amène souvent comme refrain l'idée de l'universelle misère. (Voir l'*Essai sur les révolutions.*)

4. Un des procédés descriptifs de l'auteur consiste à évoquer des bruits qui s'apaisent, de manière à rendre ensuite le silence plus profond.

5. * Comparer, dans Bernardin de Saint-Pierre, le morceau célèbre : *Les Forêts agitées par les vents.* Voici le passage le plus important :

Ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts, ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominante, mais des sons monotones, parmi lesquels se

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones ; on croit ouïr des glas continus ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie[1].

[La méditation finie, Chateaubriand décrit les monuments de l'Ohio, les bastions, les fortifications, les tombeaux, puis le cours du fleuve Ohio, les terrains qu'il traverse, la région du Kentucky. Il ajoute que son manuscrit contenait ensuite la description du pays des Natchez et celle du cours du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, mais qu'il a complètement transporté ces descriptions dans *Atala* et dans les *Natchez*. Le voilà donc — il le dit du moins — arrivé en Floride.]

Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides.

Un spectacle inattendu frappa nos regards : nous découvrîmes une ruine indienne : elle était située sur un monticule au bord du lac ; on remarquait sur la gauche un cône de terre de quarante à quarante-cinq pieds de haut ; de ce cône partait un ancien chemin tracé à travers un magnifique bocage de magnolias[2] et de chênes verts, et qui venait aboutir à une savane. Des fragments de vases et d'ustensiles divers étaient dispersés çà et là, agglomérés avec des fossiles, des coquillages, des pétrifications de plantes et des ossements d'animaux.

Le contraste de ces ruines et de la jeunesse de la nature[3], ces monuments des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, causaient un grand saisissement

font entendre des bruits sourds et profonds qui nous jettent dans une tristesse pleine de douleur. C'est un fond de concert, qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits. (*Harmonies de la Nature.* Livre II.)

1. Cette préoccupation de la mort (et, au moins en un endroit, l'aspiration à la mort) revient plusieurs fois dans cette description. Chateaubriand ne la sépare point du sentiment de l'infini éveillé en lui par les grandes solitudes de la nature.

*Etudier, dans ce passage, les procédés de couleur et de rythme par lesquels il donne la sensation de l'infini.

2. Arbres à grandes fleurs blanches.

3. Idée souvent exprimée par Chateaubriand. Voir au *Génie du Christianisme* le chapitre sur les ruines, pp. 125 et 128.

de cœur et d'esprit. Quel peuple avait habité cette île? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu ; il vivait peut-être lorsque le monde qui le cachait dans son sein était encore ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple est peut-être contemporain du bruit que faisaient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé elle-mêmes que des débris[1].

Nous examinâmes les ruines : des anfractuosités sablonneuses du tumulus[2] sortait une espèce de pavot à fleur rose, pesant au bout d'une tige inclinée d'un vert pâle. Les Indiens tirent de la racine de ce pavot une boisson soporifique ; la tige et la fleur ont une odeur agréable qui reste attachée à la main lorsqu'on y touche. Cette plante était faite pour orner le tombeau d'un sauvage : ses racines procurent le sommeil et le parfum de sa fleur, qui survit à cette fleur même, est une assez douce image du souvenir qu'une vie innocente laisse dans la solitude[3].

[Cette description de la Floride termine le récit du voyage. Mais Chateaubriand a joint au *Voyage en Amérique* deux passages très étendus. Le premier est consacré à « l'Histoire naturelle » de l'Amérique du Nord et décrit les animaux (castors, ours, cerfs, fouines, renards, oiseaux, poissons, serpents, etc.).]

Histoire naturelle : Castors.

Ces étonnantes créatures ont-elles rencontré un vallon où coule un ruisseau, elles barrent ce ruisseau par une chaussée ; l'eau monte et remplit bientôt l'intervalle qui se trouve entre les deux collines : c'est dans ce réservoir que les castors bâtissent leurs habitations. Détaillons la construction de la chaussée.

Des deux flancs opposés des collines qui forment la vallée, commence un rang de palissades entrelacées de branches et revêtues de mortier. Ce premier rang est fortifié d'un

1. Evocation grandiose des ruines humaines et de la brièveté des civilisations. C'est une idée que l'auteur a certainement prise à Bossuet ; c'est elle qui fait la poésie du *Discours sur l'Histoire universelle*. On a pu remarquer déja l'influence de Bossuet sur Chateaubriand : en voir plus loin d'autres preuves.

2. Amas de terres en forme de cône.

3. Image assez particulière en ce sens que le parfum de la fleur est le *symbole* du souvenir. Il y a là autre chose qu'une simple métaphore.

second rang, placé à quinze pieds en arrière du premier. L'espace entre les deux palissades est comblé avec de la terre.

La levée[1] continue de venir ainsi des deux côtés de la vallée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ouverture d'une vingtaine de pieds au centre ; mais à ce centre, l'action du courant opérant dans toute son énergie, les ingénieurs[2] changent de matériaux : ils renforcent le milieu de leurs substructions hydrauliques[3] de troncs d'arbres entassés les uns sur les autres, et liés ensemble par un ciment semblable à celui des palissades. Souvent la digue entière a cent pieds de long, quinze de haut et douze de large à la base; diminuant d'épaisseur dans une proportion mathématique à mesure qu'elle s'élève, elle n'a plus que trois pieds de surface au plan horizontal qui la termine.

Le côté de la chaussée opposé à l'eau se retire graduellement en talus : le côté extérieur garde un parfait aplomb[4].

Tout est prévu ; le castor sait par la hauteur de la levée combien il doit bâtir d'étages à sa maison future ; il sait qu'au delà d'un certain nombre de pieds il n'a plus d'inondations à craindre, parce que l'eau passerait alors par-dessus la digue. En conséquence, une chambre qui surmonte cette digue lui fournit une retraite dans les grandes crues ; quelquefois il pratique une écluse de sûreté dans la chaussée, écluse qu'il ouvre et ferme à son gré[5].

La manière dont les castors abattent les arbres est très curieuse : ils les choisissent toujours au bord d'une rivière. Un nombre de travailleurs proportionné à l'importance de la besogne ronge incessamment les racines : on n'incise point l'arbre du côté de la terre, mais du côté de l'eau, pour qu'il tombe sur le courant. Un castor, placé à quelque distance, avertit les bûcherons par un sifflement quand il voit pencher la cime de l'arbre attaqué, afin qu'ils se mettent à l'abri de la chute[6]. Les ouvriers traînent le tronc abattu à l'aide du flottage jusqu'à leurs villes, comme les Égyptiens,

1. Mot très précis, puisqu'il s'agit en effet d'une digue en terre.
2. Terme amusant et très juste.
3. Une *substruction* au sens propre est une construction souterraine : *hydraulique* désigne ce qui a rapport au mouvement ou à l'élévation des eaux.
4. Au sens précis du mot : « position verticale ».
5. Chateaubriand insiste sur l'ingéniosité, et l'on pourrait dire sur l'intelligence des castors.

* Utiliser cette page comme justification des idées de La Fontaine sur l'esprit des bêtes, dans *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

6. Autre exemple d'ingéniosité et de finesse.

pour embellir leurs métropoles[1], faisaient descendre sur le Nil les obélisques taillés dans les carrières d'Éléphantine[2].

[L'autre annexe du *Voyage*, beaucoup plus étendue que la précédente, est intitulée « Mœurs des sauvages ». Chateaubriand décrit les mariages, les funérailles, les moissons, les fêtes, la pêche, la chasse, la guerre, la religion, les formes de gouvernement, etc.]

Mœurs des Sauvages : la Guerre.

Les sauvages qui entendent les sons à des distances infinies, reconnaissent des empreintes sur d'arides bruyères, sur des rochers nus, où tout autre œil que le leur ne verrait rien[3]. Non seulement ils découvrent ces vestiges[4], mais ils peuvent dire quelle tribu indienne les a laissés, et de quelle date ils sont. Si la disjonction[5] des deux pieds est considérable, ce sont des Illinois qui ont passé là ; si la marque du talon est profonde et l'impression[6] de l'orteil large, on reconnaît les Outchipouois ; si le pied a porté de côté, on est sûr que les Pontonétamis[7] sont en course ; si l'herbe est à peine foulée, si son pli est à la cime de la plante et non près de la terre, ce sont les traces fugitives des Hurons[8] ; si les pas sont tournés en dehors, s'ils tombent à trente-six pouces l'un de l'autre, des Européens ont marqué leur route ; les Indiens marchent la pointe du pied en dedans, les deux pieds sur la même ligne. On juge de l'âge des guerriers par la pesanteur ou la légèreté, le raccourci ou l'allongement du pas. Quand la mousse ou l'herbe n'est plus humide, les traces sont de la veille ; ces traces comptent quatre ou cinq jours quand les insectes courent déjà dans l'herbe ou dans la mousse foulée ; elles ont huit, dix ou douze jours lorsque la force végétale du sol a reparu, et que des feuilles nou-

1. *Métropoles = capitales.*
2. *Eléphantine* était une île du Nil (Haute-Egypte), célèbre par ses carrières.
3. On a souvent signalé la finesse de la vue et de l'ouïe chez les peuples sauvages.
4. Au sens latin de *traces*, empreintes.
5. *Disjonction = séparation.*
6. Au sens physique de « *empreinte* ».
7. Chateaubriand, par un goût d'exotisme, énumère avec complaisance des noms extraordinaires de tribus sauvages.
8. Ces détails sont peut-être vrais, si extraordinaires qu'ils nous paraissent, mais Chateaubriand prend évidemment plaisir à nous étonner par cet entassement de détails un peu étranges.

velles ont poussé ; ainsi quelques insectes, quelques brins d'herbe et quelques jours effacent les pas de l'homme et de sa gloire.

Les traces ayant été bien reconnues, on met l'oreille à terre, et l'on juge, par des murmures que l'ouïe européenne ne peut saisir, à quelle distance est l'ennemi.

Rentré au camp, le chef fait éteindre les feux : il défend la parole, il interdit la chasse ; les canots sont tirés à terre et cachés dans les buissons. On fait un grand repas en silence, après quoi on se couche.

La nuit qui suit la première découverte de l'ennemi s'appelle la *nuit des songes*. Tous les guerriers sont obligés de rêver[1], et de raconter le lendemain ce qu'ils ont rêvé, afin que l'on puisse juger du succès de l'entreprise.

Le camp offre alors un singulier spectacle : des sauvages se lèvent et marchent dans les ténèbres, en murmurant leur chanson de mort, à laquelle ils ajoutent quelques paroles nouvelles, comme celles-ci : « J'avalerai quatre serpents blancs, et j'arracherai les ailes à un aigle roux ». C'est le rêve que le guerrier vient de faire, et qu'il entremêle à sa chanson. Ses compagnons sont tenus de deviner ce songe, ou le songeur est dégagé du service. Ici les quatre serpents blancs peuvent être pris pour quatre Européens que le songeur[2] doit tuer, et l'aigle roux, pour un Indien auquel il enlèvera la chevelure[3].

[Cependant Chateaubriand, à la nouvelle de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, sentit son loyalisme se réveiller en lui. Il interrompit son voyage et il rentra en France où il débarqua le 2 janvier 1792 après avoir essuyé une violente tempête et failli faire naufrage].

1. Voilà qui n'est pas toujours facile; et si vraiment on est obligé de raconter son rêve, beaucoup de récits doivent être mensongers.

2. Très rare dans le sens précis de « celui qui a un songe ». Se dit plutôt de quelqu'un qui « rêve en étant éveillé ».

3. Allusion à l'habitude qu'ont les Indiens de scalper leurs ennemis.

* Se reporter à certains fragments des *Martyrs* pour étudier la description de la guerre chez ces autres barbares qu'étaient les Francs. Cf. en particulier le fragment, *Bataille des Romains et des Francs.*

L'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS[1] (1797)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[L'*Essai sur les Révolutions*, le premier ouvrage publié par Chateaubriand, a été écrit à Londres où il parut en 1797. L'idée générale du livre est que la Révolution française n'est pas une expérience absolument nouvelle dans l'histoire de l'humanité et qu'elle présente de singulières analogies avec l'histoire des anciens peuples.

Il n'y a rien d'étonnant à cette curiosité de Chateaubriand pour la Révolution et à son désir d'en retrouver à travers les âges le fondement historique et philosophique. Depuis son retour d'Amérique il avait été non seulement témoin mais acteur dans le grand drame qui se jouait alors. Enrôlé parmi les émigrés et dans l'armée des princes, septième compagnie bretonne, couleur bleu de roi avec retroussis à l'hermine, il avait fait le siège de Thionville et mené quelque temps cette vie de soldat dont il a donné tant de tableaux dans ses *Mémoires*.]

Marché du Camp. — Aux avant-postes.

Il s'était formé derrière notre camp une espèce de marché. Les paysans avaient amené des quartauts de vin blanc de Moselle qui demeurèrent sur les voitures ; les chevaux dételés mangeaient attachés à un bout des charrettes tandis qu'on buvait à l'autre bout. Des fouées[2] brillaient çà et là. On faisait frire des saucisses dans des poêlons, bouillir des gaudes dans des bassines, sauter des crêpes sur des plaques de fonte, enfler des pancakes[3] sur des paniers. On vendait des galettes anisées, des pains de seigle d'un sou, des gâteaux de maïs, des pommes vertes, des œufs rouges et blancs, des pipes et du tabac, sous un arbre aux branches duquel pendaient des capotes de gros drap, marchandées par les passants. Des villageoises, à califourchon sur un escabeau

1. Le titre complet est *Essai sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leur rapport avec la Révolution française*. Avec l'épigraphe : *Dédié à tous les partis*.
2. *Fouées* = *flambées*.
3. Sorte de crêpes très épaisses.

portatif, trayaient des vaches, chacun présentant sa tasse à la laitière et attendant son tour. On voyait rôder devant les fourneaux les vivandiers en blouse, les militaires en uniforme. Des cantinières allaient criant[1] en allemand et en français. Des groupes se tenaient debout, d'autres assis à des tables de sapin, plantées de travers sur un sol raboteux. On s'abritait à l'aventure sous une toile d'emballage ou sous des rameaux coupés dans la forêt, comme à Pâques fleuries[2].....

Parmi mes compatriotes, j'avais rencontré Ferron de la Sigonnière, mon ancien camarade de classe à Dinan. Nous dormions mal sous notre pavillon ; nos têtes, dépassant la toile, recevaient la pluie de cette espèce de gouttière. Je me levais et j'allais avec Ferron me promener devant les faisceaux, car toutes nos nuits n'étaient pas aussi gaies que celles de Dinarzade[3]. Nous marchions en silence, écoutant la voix des sentinelles, regardant la lumière des rues de nos tentes, de même que nous avions vu autrefois au collège les lampions de nos corridors. Nous causions du passé et de l'avenir, des fautes que l'on avait commises, de celles que l'on commettrait; nous déplorions l'aveuglement des princes[4], qui croyaient revenir dans leur patrie avec une poignée de serviteurs, et raffermir par le bras de l'étranger la couronne sur la tête de leur frère[5]. (*Mémoires d'Outre-Tombe.* Première partie, Livre VII.)

[Ces dernières lignes montrent quel était le découragement de Chateaubriand, malgré son loyalisme. Sa tristesse augmenta encore lorsque l'armée fut obligée de lever le siège de Thionville. Blessé et malade, miné par la fièvre, atteint par la petite vérole, contraint d'abandonner ses compagnons, il commença un interminable et douloureux voyage à travers les Ardennes.]

1. Règle : *L'emploi du verbe* **aller** *avec le participe présent d'un verbe pour exprimer une idée de continuité était un tour très apprécié dans l'ancienne langue.* Ex. : Les plaisirs nous **vont décevant.** (Malherbe.) — Quel malheur me **va poursuivant** ? (Corneille.) Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 263.

* Étudier le goût de Chateaubriand pour des mots et des tours archaïques.

2. Peinture vivante et gaie et sans recherche de l'effet. — *Pâques fleuries = les Rameaux.*

3. Surnom par lequel les officiers désignaient un joyeux capitaine qui égayait de ses histoires les veillées aux avant-postes.

4. Est-il bien sûr qu'il ait été si clairvoyant et si bon prophète? Il est plus probable qu'il espérait, avec ses amis, rétablir l'autorité de Louis XVI. Il se fait la partie belle après coup.

5. Chateaubriand utilisera ces impressions pour écrire le livre VI des *Martyrs* (la campagne d'Eudore en Germanie). Se reporter aux citations données dans la *Bataille des Romains et des Francs.*

Les Ardennes.

Un bûcheron, avec des genouillères de feutre, entrait dans le bois : il aurait dû me prendre pour une branche morte et m'abattre[1]. Quelques corneilles, quelques alouettes, quelques bruants, espèce de gros pinsons, trottaient sur le chemin ou posaient[2] immobiles sur le cordon de pierres, attentifs à l'émouchet[3] qui planait circulairement dans le ciel. De fois à autre, j'entendais le son de la trompe du porcher gardant ses truies et leurs petits à la glandée[4]. Je me reposai à la hutte roulante d'un berger[5]; je n'y trouvai pour maître que chaton qui me fit mille gracieuses caresses. Le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours[6], ses chiens assis à différentes distances autour des moutons ; le jour, ce pâtre cueillait des simples[7], c'était un médecin et un sorcier ; la nuit, il regardait les étoiles, c'était un berger chaldéen[8].....

Ayant repris haleine, je continuai ma route. Mes idées affaiblies flottaient dans un vague non sans charme ; mes anciens fantômes, ayant à peine la consistance d'ombres aux trois quarts effacées, m'entouraient pour me dire adieu[9]. Je

1. C'est toujours le même refrain : « Si j'étais donc mort à ce moment là ! » etc. Il le reprendra plus d'une fois, jusqu'à en être irritant. On sent si bien qu'il veut nous faire répondre : « Combien nous aurions perdu ! »

2. *Posaient*, au sens neutre = *se posaient*. Archaïque dans ce sens.

3. Oiseau de proie, sorte d'épervier.

4. Au sens ordinaire, *récolte du gland*, ici, alimentation des bêtes, sous les chênes.

5. Cette hutte roulante se retrouve dans les *Martyrs* où Velléda dit à Eudore : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi. » C'est cette maison roulante que Vigny — peut-être après une lecture de Chateaubriand — prendra comme symbole pour une de ses plus belles poésies : *La Maison du Berger*.

6. *Parcours* est pris ici dans un sens très spécial et presque juridique. On appelle encore *droit de parcours* le droit de mener paître ses troupeaux soit sur un terrain communal, soit dans les propriétés d'autrui.

7. *Simples* = plantes (employées en médecine).

8. La Chaldée est l'ancien nom de la région de Babylone. Les pâtres chaldéens étaient célèbres dans l'antiquité pour leurs observations des astres et leurs connaissances en astronomie.— Remarquer la douceur aimable de ce tableau pastoral. Il évoque beaucoup de souvenirs antiques de la Bible ou des poèmes grecs. On songe au berger d'Homère qui regarde les étoiles et aussi à l'admirable fin de *Booz endormi* dans Hugo.

9. Quels sont ces fantômes ? Il les évoque plus bas. Ce sont des visions de malade, et, s'il faut l'en croire, de mourant. Mais on remarquera aussi qu'en

n'avais plus la force des souvenirs ; je voyais dans un lointain indéterminé, et mêlé à des images inconnues, les formes aériennes de mes parents et de mes amis. Quand je m'asseyais contre une borne du chemin, je croyais apercevoir des visages me souriant au seuil des distantes[1] cabanes, dans la fumée bleue échappée du toit des chaumières[2], dans la cime des arbres, dans le transparent des nuées, dans les gerbes lumineuses du soleil traînant ses rayons sur les bruyères comme un râteau d'or. Ces apparitions étaient celles des Muses[3] qui venaient assister à la mort du poète : ma tombe, creusée avec les montants de leurs lyres[4] sous un chêne des Ardennes, aurait assez bien convenu au soldat et au voyageur. Quelques gelinottes, fourvoyées dans le gîte des lièvres sous des troënes, faisaient seules, avec des insectes, quelques murmures autour de moi ; vies aussi légères[5], aussi ignorées que ma vie[6]. Je ne pouvais plus marcher ; je me sentais extrêmement mal ; la petite vérole rentrait et m'étouffait.

Vers la fin du jour, je m'étendis sur le dos à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'Atala [7], ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles ; nous nous couchions ensem-

pleine santé déjà, il alimentait son imagination de pareilles images. Voir son enfance à Combourg et son évocation de la *sylphide*, fantôme d'amour.

1. *Distantes = éloignées* de lui et *séparées* les unes des autres.

2. Cette fumée qui s'échappe du toit a souvent été évoquée par les écrivains. Virgile dit :

Et jam summa procul villarum culmi-
[na fumant.
(*Bucoliques*, I.)

Et déjà, dans le lointain, la fumée s'échappe du toit des chaumières.— La fumée qui sort du toit natal a toujours paru douce au voyageur exilé. Dans l'*Odyssée*, Ulysse souhaite de revoir la fumée d'Ithaque. Du Bellay écrit dans un sonnet fameux des *Regrets* :

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit
Fumer la cheminée ! [village

Et Lamartine, dans *Milly ou la Terre natale* :

Chaumière, où du foyer étincelait la
[flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fu-
[mer...

3. L'imagination de Chateaubriand, on le verra plus d'une fois, a été toujours hantée par les belles visions de la Grèce antique. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*.

4. Idée singulière et de fort mauvais goût, qui gâte un aimable tableau.

5. *Légères = fugitives, de peu d'importance.*

6. Toujours cette irritante modestie qui n'est qu'une forme très raffinée de l'orgueil.

7. Il avait dans son sac de soldat le manuscrit d'*Atala*.

ble[1], lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion[2] : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil. (*Mémoires*. Première partie, Livre VII.)

[Il est ramassé par les conducteurs des fourgons du prince de Ligne et emmené à Namur. Il traverse Bruxelles et arrive à Ostende où il s'embarque pour Jersey. De là il passe en Angleterre (1793). Il devait y rester plusieurs années. Il y fut malheureux, il connut les pires détresses. C'est dans cet état moral qu'il écrivit l'*Essai*[3].]

Analyse et Extraits.

[L'*Essai* est un beau chaos : Chateaubriand y a versé tout ce qu'il avait dans la tête à cette date, ses lectures, son érudition historique, ses idées philosophiques, ses rêveries. Il comprend deux parties.

La première étudie les révolutions en Grèce, en Egypte, à Carthage, en Perse. L'auteur veut prouver qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que la Révolution française rappelle les révolutions de l'antiquité. C'est pourquoi il use perpétuellement du *parallèle* soit pour les évènements, soit pour les caractères, soit pour les mœurs. Il s'ingénie à trouver entre le passé et le présent des analogies. Certaines sont exactes, d'autres piquantes, la plupart excessives et fausses.]

Caractère des Athéniens et des Français.

Quels peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne que les nations brillantes de l'Attique

1. Il faut à son imagination royale de ces rapprochements magnifiques et de ces antithèses éclatantes. — L'opposition entre l'éternité de la nature et la brièveté de l'homme est une idée romantique. Cf. Vigny dans la *Maison du Berger* où la Nature dit à l'homme :

Mon hiver prend vos morts comme son [hécatombe.

Chez Lamartine (*Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*), Harold mourant déclare que ce qu'il regrette

C'est le rayon brillant du soleil de midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi.

Harold, dans ses adieux, invoque la nature éternellement jeune et belle en face des créatures éphémères :

Le gland meurt, l'homme tombe, et tu [ne les vois pas !

2. Etait-il religieux à ce moment ? C'est douteux, puisqu'il raconte plus loin sa conversion. Ceci, comme plus haut sa prophétie en matière politique, paraît être une impression ajoutée après coup.

3. Sur sa misère à Londres, voir plus bas les notes du passage de l'*Essai*, intitulé *Aux Infortunés*, p. 74, n. 7.

et de la France? L'étranger, charmé à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitants de ces deux capitales du goût et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs[1]. C'est là qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres, parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle et répandre profusément les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons d'Anacréon[2] et de Voltaire, au milieu des vins et des fleurs.

Mais où court tout ce peuple furieux[3]? D'où viennent ces cris de rage dans les uns et de désespoir dans les autres? Quelles sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides[4]? Quel cœur ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils dévoré? Ce n'est rien : ce sont ces Epicuriens[5] que vous avez vus danser à la fête et qui ce soir assisteront tranquillement aux farces de Thespis[6] ou aux ballets de l'Opéra.....

Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité, nés pour tous les arts, civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'Etat, grossiers et sauvages dans leurs troubles politiques, flottant comme un vaisseau sans lest au gré de leurs passions impétueuses, à présent dans les cieux, le moment d'après dans l'abîme, enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, le second sans en sentir de remords, ne se rappelant ni leurs crimes ni leurs vertus, amants pusillanimes de la vie durant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles, vains, railleurs, ambitieux, novateurs[7],

1. Style à la mode, dans le goût pseudo-classique.

2. *Anacréon*, poète lyrique grec (Ve siècle av. J.-C.). Les poésies légères et galantes, mises sous son nom et appelées anacréontiques, ne sont pas de lui. Elles sont sensiblement postérieures. Elles ont inspiré nos poètes du 16e et du 18e siècle.

3. Autre procédé de la langue pseudo-classique : les brusques apostrophes et les interrogations.

4. Divinités de la mythologie grecque : les Furies.

5. Disciples d'Epicure, philosophe grec (342-270 av. J-C.), qui considérait le plaisir comme le but de toutes nos actions.

6. Thespis fut l'inventeur de la tragédie; par ce mot de *farces*, Chateaubriand indique dans sa note qu'il qualifie la grossièreté des premiers essais tragiques.

7. C'est bien en effet le portrait des Français à la fin du 18e siècle et c'est aussi celui qu'ont tracé des Athéniens les historiens grecs comme Thucydide et les orateurs comme Démosthène. — Ajouter à cela qu'à la fin du 18e siècle il y eut une renaissance de l'antique et qu'on essaya très réellement de revivre la vie des Grecs.

méprisant tout ce qui n'est pas eux, individuellement les plus aimables des hommes, en corps les plus détestables de tous, charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger, tour à tour plus doux, plus innocents que la brebis qu'on égorge et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime; tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui[1]. (*Essai.* Première partie, chap. XVIII.)

[La seconde partie étudie les révolutions à Sparte, en Sicile, résume en deux chapitres l'histoire du polythéisme et trace à larges traits l'histoire du christianisme et de la civilisation moderne jusqu'à la fin du 18e siècle. Quelques détails intéressants sont à tirer de tout ce fatras. Et d'abord on y saisit l'apparition de cette mélancolie qui sera bientôt la muse de l'auteur. Un chapitre surtout est à signaler :]

Aux Infortunés.

Ce chapitre n'est pas écrit pour tous les lecteurs : plusieurs peuvent le passer sans interrompre le fil[2] de cet ouvrage. Il est adressé à la classe des malheureux ; j'ai tâché de l'écrire dans leur langue, qu'il y a longtemps que j'étudie[3].

[Après cette entrée en matière, Chateaubriand étudie le malheur en lui-même et dans ses relations extérieures, c'est-à-dire dans la manière dont les grands, les riches et le peuple accueillent les misérables. Puis il donne très candidement les règles de conduite dans le malheur.]

Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On examine, on aime à toucher la corde des angoisses[4] pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent

1. Pour la forme, on remarquera la gaucherie de certaines phrases, la banalité de plusieurs images, la raideur du parallèle et des antithèses.— Pour le fond j'ai choisi le parallèle qui prête le moins à la discussion (on a souvent comparé les Français aux Athéniens) pour faire sentir tout ce que le procédé de Chateaubriand, malgré tout, a de factice et de conventionnel. Si l'on en excepte certains détails, les rapprochements ne s'imposent pas et ceux qui s'imposent s'appliqueraient également à d'autres peuples que les Athéniens et les Français.

2. Il serait plus correct de dire *rompre* le fil. Du reste Chateaubriand se flatte ici. Quel est le *fil* de l'*Essai ?*

3. Chateaubriand met en note cette phrase souvent citée : « Je me délectais à parler du malheur : j'étais là comme un poisson dans l'eau ».

4. Image bien singulière et qui n'est pas d'un très bon goût.

des animaux dans des tourments afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes. La première règle est donc de cacher ses pleurs[1]. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux ? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui, tous avec malignité. La prospérité est une statue d'or dont les oreilles ressemblent à ces cavernes sonores décrites par quelques voyageurs: le plus léger soupir s'y grossit en un son épouvantable.

La seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsque l'on souffre parce qu'elle est l'ennemie naturelle des malheureux ; sa maxime est: l'infortuné = coupable. Je suis si convaincu de cette vérité sociale que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle : Fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur[2]. Plus la fortune nous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère.

[Mais ces règles de conduite suffisent-elles pour adoucir le chagrin ? Chateaubriand ajoute quelques conseils pratiques, tirés de son expérience personnelle, qui permettront sans doute de soulager les misères :]

Je m'imagine que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement[3]. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : « Vous ne nous apprenez rien ; vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire, vous prouvez trop qu'il n'en existe point. » O mes compagnons d'infortune[4] ! votre reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le

1. Cette leçon de stoïcisme est en effet excellente. D'autres diront qu'il ne faut même pas pleurer. Vigny écrit dans la *Mort du Loup* :

Fais énergiquement ta longue et lourde [tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
Puis, après, comme moi, souffre et [meurs sans parler.

2. Cette réflexion semble ne pas s'accorder avec la règle précédente qui dit de baisser la tête dans les rues. Il n'y a pourtant pas de contradiction. Le malheureux baisse la tête dans les rues par prudence, pour éviter l'hostilité des regards, et non par humilité.

3. Mme de Staël dira au contraire (Préface de la *Littérature*) que les écrits des moralistes et les confidences de ceux qui ont souffert consolent les malheureux.

4. Voilà un très beau cri de détresse et qui nous change un peu de l'orgueil habituel de Chateaubriand. L'auteur ne croit plus être le seul à souffrir ; il a des compagnons de misère et il s'adresse à eux simplement et sans orgueil.

secours d'une main plus puissante que celle des hommés[1]. Cependant ne vous laissez point abattre ; on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essaierai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable ? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque.

Un infortuné parmi les enfants de la prospérité[2] ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour, le plus souvent même il ne sortira que la nuit[3]. Lorsque la brune[4] commence à confondre les objets, notre infortuné s'aventure[5] hors de sa retraite et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire où il puisse errer en liberté[6]. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée ; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités. Ici il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, lui qui eut aussi des fêtes et des amis ! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : « Là j'ai des frères[7] ». (*Essai.* Deuxième partie, Chap. XIII.)

1. Cette phrase annonce une transformation dans l'âme de Chateaubriand et fait pressentir la conversion prochaine.

2. Expression surannée et emphatique : c'est du langage de l'époque.

3. C'est ce que faisait Chateaubriand à Londres. Mais, quoi qu'il en pense, le remède est au moins singulier.

4. *La brune* = l'approche de la nuit.

5. *S'aventure,* mot très pittoresque, marquant le *danger* qu'il y a pour un malheureux à se risquer au milieu des hommes. Comparez Rousseau (Lettre à M. de Malesherbes), éd. Mornet, p. 289.

6. Toute cette méditation a inspiré un passage de *René*, p. 168, mais l'attitude de René est plus hautaine que ne l'est ici celle de Chateaubriand qui est plus attendrie et plus humaine.

* Se reporter au passage de *René* et comparer les deux fragments pour justifier ce mot de Sainte-Beuve sur le chapitre *Aux Infortunés :* « Il est déjà misanthrope, mais encore homme et simple mortel ; le dieu en lui n'a pas commencé ».

7. Tout ce chapitre « Aux Infortunés » a visiblement été écrit par un infortuné. Chateaubriand, lorsqu'il composa l'*Essai* à Londres, était dans une épouvantable misère ; il faillit mourir de faim et de froid. Le passage suivant des *Mémoires* est le vrai commentaire du chapitre cité ci-dessus :

Cette diète rigoureuse, jointe au travail, échauffait ma poitrine malade ; je commençais à avoir de la peine à marcher et néanmoins je passais les jours et une partie des nuits dehors,

[Il recommande encore de vivre dans la solitude au milieu de la nature et des bois, et d'étudier la botanique (idées de Rousseau) ou encore de lire, le soir, près d'un humble feu, un de ces livres romanesques qui nous attendrissent sur les infortunes imaginaires de héros ou d'héroïnes. Il se révèle disciple de Rousseau, et, en effet, un second trait intéressant de cet ouvrage, c'est l'influence profonde de la philosophie du 18e siècle sur l'esprit de Chateaubriand qui n'est pas encore chrétien.]

J.-J. Rousseau : l'Émile.

Émile est l'homme par excellence, car il est l'homme de la nature. Son cœur ne connaît point les préjugés. Libre, courageux, bienfaisant, ayant toutes les vertus sans y prétendre, s'il a un défaut, c'est d'être isolé dans le monde et de vivre comme un géant dans nos petites sociétés.....

Ce livre n'est point un livre pratique ; il serait de toute impossibilité d'élever un jeune homme sur[1] un système qui demande un concours d'êtres environnants qu'on ne saurait trouver ; mais le sage doit regarder cet écrit de Jean-Jacques comme son trésor. Peut-être n'y a-t-il dans le monde entier que cinq ouvrages à lire : l'*Emile* en est un.

Je commettrais un péché d'omission impardonnable si je finissais cet article sans parler de l'influence que l'*Emile* a eue sur ce siècle. J'avance hardîment qu'il a opéré une

afin qu'on ne s'aperçût pas de ma détresse. Arrivés à notre dernier shelling, je convins avec mon ami de le garder pour faire semblant de déjeuner.

Nous arrangeâmes que nous achèterions un pain de deux sous, que nous nous laisserions servir comme de coutume l'eau chaude et la théière, que nous n'y mettrions point de thé, que nous ne mangerions pas le pain, mais que nous boirions l'eau chaude avec quelques petites miettes de sucre restées au fond du sucrier.

Cinq jours s'écoulèrent de la sorte. La faim me dévorait ; j'étais brûlant, le sommeil m'avait fui, je suçais des morceaux de linge que je trempais dans de l'eau, je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais ; j'aurais mangé non seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles.

Le matin du cinquième jour, tombant d'inanition, je me traîne chez Hingant ; je heurte à la porte, elle était fermée ; j'appelle ; Hingant est quelque temps sans répondre ; il se lève enfin et m'ouvre. Il riait d'un air égaré ; sa redingote était boutonnée ; il s'assit devant la table à thé : « Notre déjeuner va venir », me dit-il d'une voix extraordinaire. Je crus voir quelques taches de sang à sa chemise ; je déboutonnai brusquement sa redingote : il s'était donné un coup de canif profond de deux pouces dans le bout du sein gauche. Je criai au secours. La servante alla chercher un chirurgien. La blessure était dangereuse. (*Mémoires d'Outre-Tombe*. Première partie. Livre VIII.)

1. *Sur* = *d'après*. L'emploi des prépositions n'est pas encore très sûr dans cette première manière de Chateaubriand.

révolution complète dans l'Europe moderne et qu'il forme époque dans l'histoire des peuples. L'éducation, depuis la publication de cet ouvrage, s'altéra[1] totalement en France, et qui change l'éducation change les hommes. Quel dût être l'étonnement des nations lorsque Rousseau, sortant du cercle obscur des opinions reçues, aperçut au delà la lumière de la vérité ; que, brisant l'édifice de nos idées sociales[2], il montra que nos principes, nos sentiments même, tenaient à des habitudes conventionnelles, sucées avec le lait de nos mères ; que par conséquent nos meilleurs livres, nos plus justes institutions, n'avaient point encore montré la créature de Dieu ; que nous existions comme dans une espèce de monde factice ! L'étonnement, dis-je, dut être grand lorsque Rousseau vint à jeter parmi ses contemporains abâtardis l'homme vierge de la nature[3]. (*Essai.* Deuxième partie, Chap. XXVI.)

[Après avoir fait l'éloge des philosophes du 18e siècle (ce dont il devait bientôt après faire pénitence), Chateaubriand résume les objections des encyclopédistes contre le christianisme : il les classe en objections philosophiques, objections historiques, objections contre le dogme, objections contre la discipline. Il étudie ensuite l'état du clergé en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, et il termine son ouvrage par un vigoureux éloge de la liberté, des sauvages, et des paysages américains. Voici une page qui, malgré quelques gaucheries, est déjà d'un grand artiste :]

Nuit chez les sauvages de l'Amérique.

La lune était au plus haut point du ciel ; on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses[4] de satin blanc, ou se

1. *S'altéra* = *devint autre* (sens étymologique).

2. *Cercle des opinions* reçues, *lumière de la vérité*, *édifice des idées*, autant de locutions banales faisant partie de la phraséogie du temps de la Révolution.

3. Se reporter aux *Morceaux choisis* de Rousseau (éd. Mornet), aux pages sur l'*Emile* et spécialement p. 220 sqq. On y verra en quoi Emile est « l'homme de la nature » et pourquoi Chateaubriand isolé des hommes devait l'aimer. En louant Emile, c'est lui-même qu'il célèbre ici.

4. Chateaubriand multiplie les adjectifs ; on sent qu'il recherche les effets de style.

transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois[1], la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer; une bouffée de vent venait encore déchirer le voile et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité[2].

La scène sur la terre[3] n'était pas moins ravissante; le jour céruséen[4] et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre[5], et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune[6] dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt selon le caprice des brises se confondaient

1. Liaison un peu gauche.

2. Phrase caressante et harmonieuse, en même temps que très pittoresque. Chateaubriand est un grand peintre des nuages, mais il faut dire qu'il avait été précédé, dans cette voie, par Bernardin de Saint-Pierre. Voici un passage des *Etudes de la Nature :*

J'ai aperçu, dans les nuages des tropiques, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rouges, de noires, de grises, de livides, de couleur marron et de celle de gueule de four enflammé... Quelquefois les vents alisés du nord-est et du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie..., ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournant sur leurs bords en formes de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers.

3. Les tableaux de Chateaubriand sont toujours très habilement composés. Après la peinture du ciel, voici la « scène sur la terre ».

4. *Céruséen* = *blanchâtre* (cf. blanc de céruse). Certaines éditions donnent *céruléen*, qui signifie *bleuâtre.* Il semble que *Céruléen* soit la vraie leçon, car Chateaubriand, reprenant sa description dans le *Génie*, a écrit : « Le jour *bleuâtre* et velouté de la lune ».

5. Détails exotiques. Chateaubriand est encore tout plein de ses visions américaines.

6. Remarquer l'emploi du substantif abstrait comme sujet. L'impression de sommeil et de repos en est fortifiée.

avec le sol en s'enveloppant de gazes[1] pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière[2]. Auprès tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte[3]; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires[4]. (*Essai*. Deuxième partie, chap. LVII).

1. *Gazes ;* plus haut *satin*, *moire*, termes empruntés à la langue des tissus pour définir non seulement les couleurs et les nuances de l'air, mais aussi la douceur moelleuse de l'atmosphère.

2. Détail admirable, d'un relief saisissant : Chateaubriand est déjà, dans ce passage, un grand coloriste. C'est un de nos plus admirables peintres de « clairs de lune ». On en trouvera plus loin, dans maint ouvrage, des exemples caractéristiques.

3. *Hulotte*, sorte de chat-huant.

4. Après le tableau, voici les impressions auditives, les bruits et les silences de la nature. Remarquer la façon dont il donne la sensation du silence. Il coupe ce silence par de petits bruits qui le rendent plus profond. Flaubert a repris ce procédé.

* Ce passage a été remanié, retouché et inséré dans le *Génie du Christianisme*, dans le chapitre intitule « Deux perspectives de la nature ». Plus loin le texte du *Génie* est cité p. 101. On comparera les deux fragments pour voir comment Chateaubriand se corrigeait : on recherchera ce que son goût lui a fait garder et supprimer du texte de l'*Essai*. — Du reste il a souvent retouché ce passage descriptif. Voir diverses versions dans V. Giraud, *Chateaubriand, études littéraires*, p. 181 sq.

Deuxième Période

L'APOLOGISTE DU CHRISTIANISME

(1800-1804)

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME (1802)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[La publication de l'*Essai* avait rendu Chateaubriand célèbre à Londres et dans le groupe des émigrés. Il commençait à se faire d'aimables relations, lorsqu'une lettre de sa sœur Julie, Mme de Farcy, lui apprit la mort de leur mère (1798).]

Mort de ma mère ; retour à la religion.

« Mon ami[1], nous venons de perdre la meilleure des mères ; je t'annonce à regret ce coup funeste. Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non seulement de piété mais de raison ; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire ; et si le ciel, touché de nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point pour nous tan-

1. Ce premier alinéa est la lettre de sa sœur, lettre touchante, très noble et très délicate. Mme de Farcy n'aimait pas la littérature, où elle voyait un grand danger pour les âmes, celles des écrivains et celles des lecteurs.

dis que tu nous manques et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort[1]. »

Ah ! que n'ai-je suivi le conseil de ma sœur ! Pourquoi ai-je continué d'écrire ? Mes écrits de moins dans mon siècle, y aurait-il eu quelque chose de changé aux événements et à l'esprit de ce siècle[2] ?

Ainsi, j'avais perdu ma mère ; ainsi, j'avais affligé l'heure suprême de sa vie ! Tandis qu'elle rendait le dernier soupir, loin de son dernier fils, en priant pour lui, que faisais-je à Londres ? Je me promenais peut-être par une fraîche matinée[3], au moment où les sueurs de la mort couvraient le front maternel et n'avaient pas ma main pour les essuyer !

La tendresse filiale que je conservais pour Mme de Chateaubriand était profonde[4]. Mon enfance et ma jeunesse se liaient intimement au souvenir de ma mère. L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles me désespéra : je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'*Essai*, comme l'instrument de mon crime ; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter ; je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva[5] d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du Christianisme.*

Ma mère, ai-je dit dans la première préface de cet ouvrage[6], après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira enfin sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand la lettre me parvint au delà des mers, ma

1. Elle est inquiète du sort *matériel* de son frère, dont elle a deviné la détresse, et aussi de son sort *moral*, de son avenir religieux.

2. Cette modestie apparente est une forme de l'orgueil. Chateaubriand, lorsqu'il écrivait ces lignes, savait bien que, sans ses écrits, il y eût eu quelque chose de changé à l'esprit du siècle.

3. Depuis que son livre l'avait mis en vue, il avait changé ses heures de promenade en sortant plus volontiers le jour que la nuit.

4. Sans doute, mais sa mère n'avait pas beaucoup compté dans sa vie (voir plus haut, pp. 38 et suiv., la peinture de son enfance). Dire que sa jeunesse se liait *intimement* au souvenir de sa mère est exagéré.

5. La pensée me *vint* de...

6. Cette *première* préface, qui était celle de la première édition, n'a pas été reproduite dans les éditions postérieures.

sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette morte qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru[1].

Je m'exagérais ma faute ; l'*Essai* n'était pas un livre impie mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage, se glisse un rayon de la lumière chrétienne qui brilla sur mon berceau. Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du Christianisme*[2]. (*Mémoires d'Outre-Tombe.* Première partie, Livre IX).

[Chateaubriand se mit immédiatement au travail[3], et il emportait avec lui quelques feuillets de l'ouvrage imprimé lorsqu'il entra en France en 1800. Voici ses impressions de retour dans la patrie qu'il n'avait pas revue depuis bien des années :]

J'arrive à Paris.

Sur la route[4], on n'apercevait presque point d'hommes : des femmes noircies et hâlées, les pieds nus, la tête découverte ou entourée d'un mouchoir, labouraient les champs : on les eût prises pour des esclaves. J'aurais dû plutôt être frappé de l'indépendance et de la virilité de cette terre où les femmes maniaient le hoyau tandis que les hommes maniaient le mousquet[5]. On eût dit que le feu avait passé dans les villages ; ils étaient misérables et à moitié démolis : partout de la boue ou de la poussière, du fumier et des décombres.

A droite et à gauche du chemin se montraient des châteaux

1. Aveu très sincère et très juste. Il n'est pas converti par des raisons philosophiques, mais par un besoin de son cœur et aussi de son imagination. Il justifie les idées de Pascal sur la foi qui est fille du *cœur* et non de la *raison*.

2. Ceci encore est exact. On a vu dans l'*Essai* quelques symptômes d'une conversion prochaine.

3. Dès 1799, au début de l'année, car dans le courant de l'année il avait déjà composé à Londres une partie de son ouvrage sur le christianisme et il cherchait à le mettre en vente à Paris.

4. Entre Calais et Paris.

5. Il insiste sur les résultats barbares de cette Révolution qui lui paraît n'avoir répandu sur la France que misères et que ruines.

abattus ; de leurs futaies rasées, il ne restait que quelques troncs équarris sur lesquels jouaient des enfants[1]. On voyait des murs d'enclos ébréchés, des églises abandonnées dont les morts avaient été chassés, des clochers sans cloches, des cimetières sans croix, des saints sans tête et lapidés dans leurs niches[2]. Sur les murailles étaient barbouillées ces inscriptions républicaines déjà vieillies : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, ou *la Mort*. Quelquefois, on avait essayé d'effacer le mot *Mort*, mais les lettres noires ou rouges reparaissaient sous une couche de chaux. Cette nation, qui semblait au moment de se dissoudre, recommençait un monde, comme ces peuples sortant de la nuit de la barbarie et de la destruction du moyen âge.

En approchant[3] de la capitale, entre Ecouen et Paris, les ormeaux n'avaient point été abattus ; je fus frappé de ces belles avenues itinéraires[4] inconnues au sol anglais. La France m'était aussi nouvelle que me l'avaient été autrefois les forêts de l'Amérique. Saint-Denis était découvert[5], les fenêtres en étaient brisées ; la pluie pénétrait dans ses nefs verdies et il n'avait plus de tombeaux ; j'y ai vu, depuis, les os de Louis XVI, les Cosaques, le cercueil du duc de Berry et le catafalque de Louis XVIII.....

C'était un dimanche : vers trois heures de l'après-midi, nous entrâmes à pied dans Paris par la barrière de l'Etoile. Nous n'avons pas une idée aujourd'hui de l'impression que les excès de la Révolution avaient faite sur les esprits en Europe, et principalement parmi les hommes absents de France pendant la Terreur ; il me semblait, à la lettre, que j'allais descendre aux enfers[6]... J'ouïs, à mon grand éton-

1. Antithèse entre la destruction et la jeunesse, entre la désolation du paysage et l'indifférence des enfants.

2. Détails exacts. Le vandalisme révolutionnaire s'attaqua aux églises et détruisit beaucoup de sculptures.

3. Règle : *Tandis qu'aujourd'hui le sujet d'une proposition subordonnée, infinitive ou participe, doit être le même que le sujet de la principale, dans l'ancienne syntaxe, plus libre, le sujet pouvait être différent :*

Ai-je mis dans sa main le timon de [l'Etat
Pour le conduire...
(= *pour qu'il le conduise*).

La fortune vient **en dormant** = (*quand on dort*) : dans cette expression l'ancien usage a subsisté, ainsi que dans : *L'appétit vient* **en mangeant**, etc. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 446.

4. *Itinéraire* est ici employé comme adjectif : il s'agit des routes pareilles à des avenues.

5. Sur cette désolation de Saint-Denis, voir le *Génie du Christianisme*, p. 134.

6. L'angoisse s'aggravait pour Chateaubriand de ce qu'il était rentré en France sous le faux nom de Lassagne, les lois contre les émigrés n'étant pas toutes abrogées.

nement[1], en entrant dans les Champs-Elysées, des sons de violon, de cor, de clarinette et de tambour. J'aperçus des *bastringues* où dansaient des hommes et des femmes ; plus loin, le palais des Tuileries m'apparut dans l'enfoncement de ses deux grands massifs de marronniers : quant à la place Louis XV, elle était nue ; elle avait le délabrement, l'air mélancolique et abandonné d'un vieil amphithéâtre[2] ; on y passait vite ; j'étais tout surpris de ne pas entendre des plaintes ; je craignais de mettre le pied dans un sang dont il ne restait aucune trace.....

Cependant, le monde ordonné[3] commençait à renaître ; on quittait les cafés et la rue pour rentrer dans sa maison ; on recueillait les restes de sa famille, on recomposait son héritage en en rassemblant les débris, comme, après une bataille, on bat le rappel et l'on fait le compte de ce que l'on a perdu. Ce qui demeurait d'églises entières se rouvrait ; j'eus le bonheur de sonner la trompette à la porte du temple[4]. On distinguait les vieilles générations républicaines qui se retiraient, des générations impériales qui s'avançaient. Des généraux de la réquisition, pauvres, au langage rude, à la mine sévère et qui, de toutes leurs campagnes, n'avaient remporté que des blessures et des habits en lambeaux, croisaient les officiers brillants de dorure de l'armée consulaire. L'émigré rentré[5] causait tranquillement avec les assassins de quelques-uns de ses proches. Tous les portiers, grands partisans de feu M. de Robespierre, regrettaient les spectacles de la place Louis XV, où l'on coupait la tête à *des femmes* qui, me disait mon propre concierge de

1. Il est certain que les années qui suivirent la Terreur amenèrent, par réaction, beaucoup d'orgies et une véritable folie de plaisirs. Chateaubriand, qui vivait sur les souvenirs de la Terreur, ne s'y attendait pas.

2. Image très réaliste et très exacte. Chateaubriand ne déteste pas les mots expressifs ou populaires. (Cf. un peu plus haut *bastringues*, *bals de cabarets ou de guinguettes*). Il s'agit de la place actuelle de la Concorde, où avaient lieu les exécutions pendant la Révolution.

3. C'est-à-dire la vie régulière et rangée.

4. Allusion au *Génie du Christianisme*. Cette description montre bien quel encouragement apporta à Chateaubriand, pour écrire son livre, cette vue des églises qui se rouvraient. Il sentit qu'il venait à son heure et qu'il avait bien fait de rentrer en France. Remarquer l'image symbolique qui est tout à fait de circonstance, dans ce réveil religieux.

5. Les émigrés, en effet, rentraient peu à peu. Et ce fut un spectacle douloureux pour Chateaubriand que cette réconciliation des victimes et des bourreaux, par la volonté de Bonaparte. (Voir plus loin, dans ses écrits politiques à partir de 1815, ses attaques contre les bourreaux et contre ceux des régicides avec qui Louis XVIII s'était réconcilié.)

la rue de Lille, *avaient le cou blanc comme de la chair de poulet*. Les septembriseurs[1], ayant changé de nom et de quartier, s'étaient faits marchands de pommes cuites au coin des bornes ; mais ils étaient souvent obligés de déguerpir, parce que le peuple, qui les reconnaissait, renversait leur échoppe et les voulait assommer[2]. Les révolutionnaires enrichis commençaient à s'emménager dans les grands hôtels vendus du faubourg Saint-Germain. En train de devenir barons et comtes, les Jacobins ne parlaient que des horreurs de 1793, de la nécessité de châtier les prolétaires et de réprimer les excès de la populace. Bonaparte, plaçant les Brutus et les Scévola à la police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir de titres[3], à les forcer de trahir leurs opinions et de déshonorer leurs crimes[4]. Entre tout cela poussait une génération vigoureuse, semée dans le sang, et s'élevant pour ne plus répandre que celui de l'étranger ; de jour en jour s'accomplissait la métamorphose des républicains en impérialistes et de la tyrannie de tous dans le despotisme d'un seul[5]. (*Ibid.* Deuxième partie, Livre I).

[La réouverture des églises fit comprendre à Chateaubriand que l'heure était propice pour célébrer le christianisme. Il y était encouragé par un groupe d'amis dont la sympathie lui fut précieuse à tous égards.]

Mme de Beaumont, sa société.

Mme de Beaumont[6], plutôt mal que bien de figure, est fort ressemblante dans un portrait fait par Mme Lebrun. Son visage était amaigri et pâle ; ses yeux, coupés en amande,

1. Les massacreurs des journées de septembre (2 au 6 septembre 1792).
2. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.
3. Antithèse ou plutôt alliance de mots inattendue mais très explicable, puisque ces titres sont un déshonneur pour ceux qui les acceptèrent. C'est une expression dans la manière de Tacite flétrissant les Césars et leurs courtisans.
4. Expression vigoureuse; puisqu'on ne déshonore que la vertu, on ne s'attendrait pas à un mot de cette nature. Mais les Jacobins s'étaient *honorés* de leurs crimes comme de belles actions ; ils les *déshonoraient* en les *désavouant*.
5. Le style de cette dernière phrase ressemble à celui de Montesquieu.
* Etudier, dans cette page, la vigueur, le réalisme et aussi l'ironie amère de ce tableau d'histoire.
6. Fille du comte de Montmorin, ministre des affaires étrangères sous Louis XVI, massacré à l'Abbaye en septembre 1792.

auraient peut-être jeté trop d'éclat si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. Son caractère avait une sorte de raideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur[1] qu'elle éprouvait. Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur; mais quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. L'extrême faiblesse de Mme de Beaumont rendait son expression lente, et cette lenteur touchait : je n'ai connu cette femme affligée qu'au moment de sa fuite[2]; elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. J'avais pris un logement rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Etampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg. Mme de Beaumont occupait dans cette dernière rue un appartement ayant vue sur les jardins du Ministère de la Justice. Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé[3], hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires.

Plein de manies et d'originalités, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui; il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher[4] d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres[5].

1. Mme de Beaumont souffrait d'une maladie de poitrine.

2. Elle se préparait à quitter Paris et à partir pour les eaux, puis pour Rome où elle n'allait pas tarder à mourir.

3. *Joubert*, philosophe et moraliste délicat (1754-1824) : ses *Pensées* ne furent publiées qu'en 1838 et par les soins de Chateaubriand. — *Fontanes*, littérateur et homme politique (1757-1826) : grand-maître de l'Université sous Napoléon. — *De Bonald* (1754-1840), philosophe et théoricien politique. — *Molé* (1781-1855) et *Pasquier* (1767-1862), hommes politiques. — *Chênedollé* (1769-1833), poète.

4. Règle : *Il se faut entr'aider*, p 39, n. 2.

5. Joubert était une nature très délicate de corps et d'âme. Il soignait sa santé, mais il soignait aussi ses amitiés et ses amis.

Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui, pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait. M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant, de la sorte, une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges[1]. Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie ; Platon à cœur de La Fontaine[2], il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air. » Mme Victorine de Chastenay prétendait *qu'il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait :* définition charmante et vraie[3].

Nous riions des ennemis de M. de Fontanes[4], qui le voulaient faire passer pour un politique profond et dissimulé : c'était tout simplement un poète irascible, franc jusqu'à la colère, un esprit que la contrariété poussait à bout et qui ne pouvait pas plus cacher son opinion qu'il ne pouvait prendre celle d'autrui. Les principes littéraires de son ami Joubert n'étaient pas les siens : celui-ci trouvait quelque

1. Ajoutez à cela que Joubert annotait ses livres de petits signes mystérieux où il était le seul à se reconnaître.

2. Platon, oui, mais La Fontaine n'est guère à sa place ici.

3. Portrait aimable, élogieux dans l'ensemble et doucement ironique.

4. Chateaubriand avait connu Fontanes en Angleterre ; c'est Fontanes qui le fit revenir en France et l'introduisit dans le cercle de Mme de Beaumont. Sur leur amitié à Londres, cf. *Mémoires d'Outre-Tombe* (Première partie, Livre IX). En voici un passage :

Nous allions nous promener dans la campagne ; nous nous arrêtions sous quelques-uns de ces larges ormes répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contait son ancien voyage en Angleterre avant la Révolution et les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster ; tours qu'il retrouvait debout comme il les avait laissées, durant qu'à leur base s'étaient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse.... Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillants des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville. Nous regagnions notre demeure, guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçaient à peine la route à travers la fumée de charbon rougissant autour de chaque réverbère : ainsi s'écoule la vie du poète.

chose de bon partout et dans tout écrivain ; Fontanes, au contraire, avait horreur de telle ou telle doctrine, et ne pouvait prononcer le nom de certains auteurs. Il était ennemi juré des principes de la composition moderne : transporter sous les yeux du lecteur l'action matérielle, le crime besognant ou le gibier avec sa corde, lui paraissait des énormités[1]; il prétendait qu'on ne devait jamais apercevoir l'objet que dans un milieu poétique, comme sous un globe de cristal. La douleur s'épuisant machinalement par les yeux ne lui semblait qu'une sensation du Cirque ou de la Grève[2]. Il ne comprenait le sentiment tragique qu'ennobli par l'admiration et changé, au moyen de l'art, en une *pitié charmante*[3]. Je lui citais des vases grecs : dans les arabesques de ces vases, on voit le corps d'Hector traîné au char[4] d'Achille, tandis qu'une petite figure, qui vole en l'air, représente l'ombre de Patrocle, consolée par la vengeance du fils de Thétis. « Eh bien ! Joubert, s'écria Fontanes, que dites-vous de cette métamorphose de la muse ? Comme ces Grecs respectaient l'âme ! » Joubert se crut attaqué et il mit Fontanes en contradiction avec lui-même en lui reprochant son indulgence pour moi. (*Ibid.* Deuxième partie, Livre Ier.)

[Toutes ces amitiés furent profitables à Chateaubriand. Elles lui permirent de travailler en paix à son grand ouvrage sur le christianisme ; elles lui apportèrent des encouragements et parfois, semble-t-il, d'utiles indications.

1. Ceci est dirigé contre le *romantisme.* On verra plus loin *(Essai sur la littérature anglaise)* les condamnations portées par Chateaubriand contre cette école *moderne.* Il aimait à dire que Fontanes lui avait appris « à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer » et à mettre la langue classique dans la bouche de ses personnages romantiques. Il a dit ailleurs (*Mémoires,* Première partie, Livre IX) :

Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française : toutefois mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage quand je lui lisais des fragments des *Natchez,* d'*Atala,* de *René* ; il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique, mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau..., il comprenait une langue qu'il ne parlait pas..., Il m'apprit à respecter l'oreille, il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples.

2. La place de Grève où avaient lieu les exécutions.

3. Expression de Boileau dans l'*Art poétique* (chant III).

4. Au lieu de *traîné par le char.* RÈGLE : *Au 17e siècle, la préposition* à *(comme la préposition* de*) tendait à remplacer toutes les autres :* à quelle utilité ? (*au lieu de :* pour quelle utilité ?) (LA FONTAINE.) L'usage persiste encore plus tard chez les écrivains qui, comme Chateaubriand, aiment les vieilles tournures. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.,* § 320.

Chateaubriand a expliqué dans ses *Mémoires* les raisons de toute nature, religieuses et littéraires, qui assurèrent le succès du livre, en dépit des protestations des voltairiens et des pseudo-classiques.]

Le *Génie* : chute annoncée, cause du succès final.

Tout paraissait annoncer ma chute[1] : quelle espérance pouvais-je avoir, moi sans nom et sans prôneurs[2], de détruire l'influence de Voltaire, dominante depuis plus d'un demi-siècle, de Voltaire qui avait élevé l'énorme édifice achevé par les encyclopédistes et consolidé par tous les hommes célèbres en Europe ? Quoi ! les Diderot, les d'Alembert, les Duclos[3], les Dupuis[4], les Helvétius[5], les Condorcet[6] étaient des esprits sans autorité ? Quoi ! le monde devait retourner à la *Légende dorée*[7], renoncer à son admiration acquise à des chefs-d'œuvre de science et de raison ? Pouvais-je jamais gagner une cause que n'avaient pu sauver Rome armée de ses foudres, le clergé de sa puissance ; une cause en vain défendue par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont[8], appuyé des arrêts du parlement, de la force armée et du nom du roi ? N'était-il pas aussi ridicule que téméraire à un homme obscur de s'opposer à un mouvement philosophique tellement irrésistible qu'il avait produit la Révolution ? Il était curieux de voir un pygmée

1. Il dit quelques pages plus haut :

L'empire voltairien poussa un cri et courut aux armes. Mme de Staël se méprit sur l'avenir de mes études religieuses : on lui apporta l'ouvrage sans être coupé ; elle passa ses doigts entre les feuillets, tomba sur le chapitre *la Virginité* et elle dit à M. Adrien de Montmorency qui se trouvait avec elle : « Ah ! mon Dieu ! notre pauvre Chateaubriand ! Cela va tomber à plat ! » L'abbé de Boulogne, ayant entre les mains quelques parties de mon travail, avant la mise sous presse, répondit à un libraire qui le consultait : « Si vous voulez vous ruiner, imprimez cela. »

2. Il avait Fontanes qui fut très ardent à défendre l'œuvre dans les journaux.

3. On connaît *Diderot* et *d'Alembert ; Duclos* (1704-1772), historien et moraliste.

4. *Dupuis*, écrivain fort oublié, auteur d'une *Origine des cultes* qui eut une vogue éphémère sous la Convention.

5. *Helvétius* (1715-1771), philosophe, auteur du livre de *l'Esprit*.

6. *Condorcet* (1743-1794), mathématicien et philosophe, auteur de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

7. Recueil de légendes chrétiennes, écrit au 13e siècle par le dominicain Jacques de Voragine.

8. Voir dans J.-J. Rousseau la lettre très éloquente qu'il écrivit à cet archevêque en réponse à un de ses mandements. Cf. *Morceaux choisis* de Rousseau, par Mornet, p. 264.

roidir ses petits bras pour étouffer les progrès du siècle, arrêter la civilisation et faire rétrograder le genre humain ! Grâce à Dieu, il suffirait d'un mot pour pulvériser l'insensé : aussi M. Ginguené, en maltraitant le *Génie du Christianisme* dans la *Décade*[1] déclarait que la critique venait trop tard, puisque mon rabâchage était déjà oublié. Il disait cela cinq ou six mois après la publication d'un ouvrage que l'attaque de l'Académie française entière, à l'occasion des prix décennaux, n'a pu faire mourir[2].

Ce fut au milieu des débris de nos temples que je publiai le *Génie du Christianisme.* Les fidèles se crurent sauvés : on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses qui venaient de la privation de ces consolations depuis de longues années. Que de forces surnaturelles à demander pour tant d'adversités subies ! Combien de familles mutilées avaient à chercher auprès du Père des hommes les enfants qu'elles avaient perdus ! Combien de cœurs brisés, combien d'âmes devenues solitaires appelaient une main divine pour les guérir ! On se précipitait dans la maison de Dieu comme on entre dans la maison du médecin le jour d'une contagion. Les victimes de nos troubles (et que de sortes de victimes !) se sauvaient à l'autel ; naufragés s'attachant au rocher sur lequel ils cherchent leur salut[3].....

Des écrivains me firent l'honneur d'imiter *Atala* et *René*, de même que la chaire emprunta mes récits des missions et des bienfaits du christianisme. Les passages dans lesquels je démontre qu'en chassant les divinités païennes des bois, notre culte élargi a rendu la nature à sa solitude ; les paragraphes où je traite de l'influence de notre religion dans notre manière de voir et de peindre, où j'examine les chan-

1. La *Décade philosophique, littéraire et politique*, journal de l'époque.

2. Allusion à un épisode qui se passa vers la fin de l'Empire. L'Académie négligea de proposer le *Génie* pour l'attribution des grands prix décennaux, et Napoléon, malgré son peu de sympathie pour l'auteur, s'en étonna.

3. Dans tout le passage précédent, Chateaubriand insiste avec un peu de complaisance sur son rôle. Assurément, son livre eut une grosse influence, mais il ne suffit pas, à lui seul, à déterminer la révolution religieuse. Il fut mis en vente le 14 avril 1802. Or, quatre jours après (le 18) c'était le Dimanche de Pâques, jour où fut promulgué le Concordat et où sonna, après dix ans de silence, le gros bourdon de Notre-Dame, pendant que le cardinal Caprara entonnait le *Te Deum* devant le Premier Consul. Le livre de Chateaubriand bénéficia sans aucun doute de ce mouvement religieux, autant qu'il le favorisa.

gements opérés dans la poésie et l'éloquence, les chapitres que je consacre à des recherches sur les sentiments étrangers introduits dans les caractères dramatiques de l'antiquité, renferment le germe de la critique nouvelle[1]. Les personnages de Racine, comme je l'ai dit, sont et ne sont point des personnages grecs, ce sont des personnages chrétiens : c'est ce qu'on n'avait point du tout compris.

Si l'effet du *Génie du Christianisme* n'eût été qu'une réaction contre des doctrines auxquelles on attribuait les malheurs révolutionnaires, cet effet aurait cessé avec la cause disparue ; il ne se serait pas prolongé jusqu'au moment où j'écris[2]. Mais l'action du *Génie* sur les opinions ne se borna pas à une résurrection momentanée d'une religion qu'on prétendait au tombeau : une métamorphose plus durable s'opéra. S'il y avait dans l'ouvrage innovation de style, il y avait aussi changement de doctrine ; le fond était altéré comme la forme, l'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits ; l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire ; dès lors, altération dans la chaîne des idées qui se lient les unes aux autres. On ne fut plus cloué dans sa place par un préjugé antireligieux ; on ne se crut plus obligé de rester momie du néant entourée de bandelettes philosophiques[3] ; on se permit d'examiner tout système, si absurde qu'on le trouvât, *fût-il même chrétien*.....

C'est encore à cet ouvrage que se rattache le goût actuel pour les édifices du moyen âge ; c'est moi qui ai rappelé le jeune siècle à l'admiration des vieux temples[4]. Si l'on a

1. On trouvera dans le *Génie* des passages qui précisent toute cette phrase de l'auteur (voir les 2e et 3e parties du *Génie*).

2. Après avoir étudié le *succès* du *Génie* (raisons religieuses et littéraires), Chateaubriand explique le prolongement de son *influence* : 1° en matière religieuse, 2° dans l'art et dans la réhabilitation de notre moyen âge, 3° dans la substitution d'un goût nouveau au style vieilli des pseudo-classiques.

3. Phrase obscure et assez mal écrite. Il veut dire que les philosophes ne dédaignèrent plus d'étudier le christianisme qu'ils avaient laissé de côté comme absurde. (Voir, plus bas, pour comprendre cette tirade, plusieurs passages de l'*Introduction* du *Génie*, p. 92.) Il ajoute ici :

Le heurt que le *Génie* donna aux esprits fit sortir le 18e siècle de l'ornière, et le jeta pour jamais hors de sa voie : on recommença ou plutôt on commença à étudier les sources du Christianisme ; en relisant les Pères (en supposant qu'on les eût jamais lus) on fut frappé de rencontrer tant de faits curieux, tant de science philosophique...

4. Antithèse un peu factice entre « *jeune* siècle » et « *vieux* temples ».

abusé de mon opinion, s'il n'est pas vrai que nos cathédrales aient approché de la beauté du Parthénon[1], s'il est faux que ces églises nous apprennent dans leurs documents de pierre des faits ignorés, s'il est insensé de soutenir que ces mémoires de granit nous révèlent des choses échappées aux savants Bénédictins, si à force d'entendre rabâcher du gothique, on en meurt d'ennui, ce n'est pas ma faute...

La controverse littéraire sur les nouveautés du style qu'avait excitée *Atala*, se renouvela à la publication du *Génie*. Un trait caractéristique de l'école impériale, et même de l'école républicaine, est à observer : tandis que la société avançait en mal ou en bien, la littérature demeurait stationnaire ; étrangère au changement des idées, elle n'appartenait pas à son temps... Le classique napoléonien était le génie du 19e siècle affublé de la perruque de Louis XIV ou frisé comme au temps de Louis XV[2]. Bonaparte avait voulu que les hommes de la Révolution ne parussent à la Cour qu'en habit habillé, l'épée au côté. On ne voyait pas la France du moment ; ce n'était pas de l'ordre, c'était de la discipline. Aussi rien n'était plus ennuyeux que cette pâle résurrection de la littérature d'autrefois. Ce calque froid, cet anachronisme improductif, disparut quand la littérature nouvelle fit irruption avec fracas par le *Génie*. La mort du duc d'Enghien eut pour moi l'avantage, en me jetant à l'écart, de me laisser suivre dans la solitude mon inspiration particulière[3], et de m'empêcher de m'enrégimenter dans l'infanterie régulière du vieux Pinde[4] ; je dus à ma liberté morale ma liberté intellectuelle. (*Mémoires*. Deuxième partie, Livre I).

1. Chateaubriand avait tout fait pour exalter le gothique dans le *Génie*. Mais il est très vrai qu'il s'en repentit un peu et qu'il ne pardonna jamais aux romantiques d'avoir abusé du moyen âge. Remarquer le ton du passage, à la fois excédé et agressif. Se reporter (pour bien comprendre cette méchante humeur contre les partisans du gothique), aux fragments donnés plus loin de l'*Essai sur la littérature anglaise*.

2. Jugement très juste contre ce qu'on a appelé le pseudo-classicisme, c'est-à-dire la littérature de la fin du 18e siècle qui imitait gauchement et sans poésie les modèles du 17e siècle.

3. Rapprochement historique un peu factice pour associer « la liberté morale et la liberté intellectuelle ». En réalité ce n'est pas la mort du duc d'Enghien, c'est le voyage en Amérique qui détermina l'indépendance littéraire de Chateaubriand.

4. Chaîne de montagnes en Grèce, prise ici comme symbole du classicisme et de la vieille poésie, parce que le Pinde était consacré aux Muses.

Analyse et Extraits[1].

[Le *Génie* commence par une indication très précise de ce que l'auteur voulait faire.]

INTRODUCTION

Ce n'étaient pas les sophistes qu'il fallait réconcilier à la religion, c'était le monde qu'ils égaraient[2]. On l'avait séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté[3] ; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières du genre humain ; on devait donc chercher à prouver au contraire que de toutes les religions qui ont jamais existé la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus

1. Il faudrait *chronologiquement* placer *Atala* avant le *Génie*, mais *Atala* n'est qu'un fragment du *Génie* que certaines circonstances (voir plus loin à *Atala*, p. 138) firent publier un peu avant le *Génie*. Chateaubriand, revenu d'Angleterre, avec quelques feuilles imprimées du *Génie*, s'était mis aussitôt, sur les conseils de Fontanes, à travailler pour la librairie Migneret, soit dans son entresol de la rue de Lille, soit dans la maison de campagne de Mme de Beaumont, à Savigny-sur-Orge où il passa les six derniers mois de 1801 en compagnie de Joubert et de la famille Joubert. Le philosophe se promenait à l'écart dans une allée sablée, le petit Joubert se roulait sur la pelouse, Chateaubriand rêvait et écrivait dans cet asile d'intimité. Il travaillait *comme un nègre*, écrivait Mme de Beaumont. C'est là qu'il termina son livre. On a vu qu'il le publia le 14 avril 1802.

2. Ce sera donc, d'abord, une œuvre destinée au *peuple* et non aux philosophes de métier. Ainsi le mérite principal du livre ne sera ni dans la philosophie, ni dans la science, ni dans la logique. Chateaubriand s'adressera aux imaginations et aux cœurs : les idées serviront de prétexte aux émotions et aux tableaux.

3. Remarquer ces deux derniers mots ; ils précisent nettement les deux reproches que l'on adressait au christianisme, celui d'être *absurde* au point de vue de la « raison », et d'être *grossier* au point de vue de la « beauté » de l'art, c.-à-d. inélégant dans ses dogmes et peu poétique comme source d'inspiration pour les artistes.



FIG. 5. — La Religion chrétienne civilisant les nations gothiques.

(Frontispice du *Génie du Christianisme*, édition de 1803.)

Dans ce frontispice, Boichot a résumé la thèse essentielle du *Génie* (cf. notre p. 92), en réunissant des personnifications ou des symboles de tous les arts que Chateaubriand montre favorisés par la religion chrétienne (peinture, sculpture, architecture, agriculture), les uns et les autres dominés par cette muse sacrée qu'il invoquera dans les *Martyrs*. (Cf. p. 297.)

pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste ; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine ; enfin il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés[1].....

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent ces reproches d'*absurdité*, de *grossièreté*, de *petitesse* qu'on fait tous les jours au christianisme ; il est temps de montrer que, loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'âme et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage qu'elle seront à la portée de tout le monde et qu'il ne faudra qu'un bon sens[2] pour en juger. On néglige peut-être un peu trop, dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs ; il faut être docteur avec le docteur et poète avec le poète. Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail[3].

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus; sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire[4],

1. Voilà la phrase la plus importante de l'introduction. C'est le programme du livre. Chateaubriand veut prouver qu'au point de vue de la *raison*, le christianisme n'est pas absurde et qu'il n'y a pas de honte à croire avec Bossuet et Pascal ; et ensuite qu'au point de vue de l'*art*, les dogmes chrétiens sont poétiques et capables d'inspirer les plus belles formes d'art qui aient jamais paru.

* Remarquer, à côté de détails très judicieux, certaines exagérations de la thèse, lorsque, par exemple, il rattache au christianisme l'agriculture des modernes.

2. *Un bon sens = du bon sens.*

3. Image poétique et gracieuse, comme il convient ici puisqu'il parle poésie, et aussi image évangélique, très à sa place puisqu'il parle religion. — On voit la méthode. Chateaubriand s'adresse au bon sens et à l'imagination de la foule.

4. Voltaire est un peu inattendu. Chateaubriand loue ici l'auteur de *Zaïre* et d'*Alzire*.

vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'histoire, l'éloquence, la philosophie? que n'ont point fait par son inspiration Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz ! Dans les arts ? que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques et ses prières admirables et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé, voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine[1], au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie ! Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe ; tantôt, avec le moine Maronite[2], nous habitons les sommets du Carmel et du Liban ; tantôt, avec la fille de la Charité, nous veillons au lit du malade ; ici, deux époux américains[3] nous appellent au fond de leurs déserts ; là, nous entendons gémir la vierge dans les solitudes du cloître ; Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse, les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne[4] ; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois ; et quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons seulement nos preuves dans les merveilles de la nature[5] ; enfin, nous essayons de frapper au cœur l'incrédule de toutes les manières, mais nous n'osons nous flatter de posséder cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine. La seconde et la troisième renferment la *poétique* du christianisme ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts. La quatrième contient le culte,

1. Au lieu de *en* Chine. On a déjà observé l'emploi archaïque de certaines prépositions.

2. Voir dans le *Génie* (4e partie) la peinture des couvents et ordres monastiques et des missionnaires.

3. C'est le sujet d'*Atala* (voir à *Atala*, roman détaché du *Génie*).

4. Voir spécialement les passages donnés plus loin sur la *poésie des ruines* : c'est une des parties les plus originales de l'œuvre. Cf. p. 125.

5. Voilà le grand mot lâché : Chateaubriand est surtout *peintre*.

c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'Eglise et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier[1]. (Première partie. I, 1).

PREMIÈRE PARTIE

DOGMES ET DOCTRINE

[Chateaubriand démontre dans le détail la *beauté* des dogmes chrétiens. Il parle d'abord des mystères (Trinité, Incarnation) et des sept sacrements :]

L'Extrême-Onotion.

Venez voir le plus beau spectacle[2] que puisse présenter la terre ; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde[3], il n'appartient plus à son pays, toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme ; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants[4], cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens[5] qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement[6] a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort[7]. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance[8] ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle

1. Ainsi il y a deux tendances dans l'ouvrage : une partie proprement *religieuse* où l'auteur démontre la beauté de sa religion (elle comprend les parties I et IV de l'ouvrage) ; une partie *critique* où il établit la beauté des œuvres que sa religion a inspirées (parties III et IV du livre).

2. La mort du fidèle est un *beau spectacle*, et Chateaubriand va en montrer la beauté *poétique* et même il va *dramatiser* cette scène (voir la fin du tableau).

3. C.-à-d. « l'homme *qui fait partie* du monde ». Le chrétien mourant n'est plus ni de sa société habituelle ni de son temps.

4. Socrate dont la mort est racontée dans le *Phédon* de Platon, que Lamartine a imité dans son poème *Mort de Socrate*.

5. *Le plus humble* des chrétiens.

6. Le baptême.

7. Antithèse trop jolie, bien que la phrase soit en elle-même harmonieuse et caressante.

8. Le rapprochement se continue : la mort est pour le chrétien une seconde naissance, naissance à la vie éternelle, dont l'extrême-onction est comme le baptême.

choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle[1] ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette Espérance divine, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant, l'ange de la Paix, descendant vers ce juste[2], touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur. (I, 11.)

[Puis il décrit les « vertus et les lois morales » (foi, espérance, charité, articles du décalogue), parle des « vérités des Ecritures » (dogme du péché originel et de la chute, déluge), et arrive à ce qui est visiblement pour lui le point essentiel de cette première partie : « L'existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature[3] ». Il fait servir très poétiquement, au profit de l'idée religieuse, ses impressions de voyageur, et les tableaux qu'il a observés dans la nature. Il appuie son raisonnement sur des descriptions. Et, par exemple, le chant des oiseaux est d'abord un hymne à l'Eternel et ensuite un enchantement pour l'oreille humaine, ces deux choses prouvant les desseins d'une Providence :]

Chant des oiseaux.

La nature a ses temps de solennité pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates[4] mer-

1. Les *attaches* qui le retiennent à la vie.

2. Description poétique, mais idéalisée. L'Espérance, personnifiée en quelque sorte, invite le juste à s'envoler vers le ciel ; et voici l'ange de la paix qui descend du ciel pour lui fermer les yeux.

3. On a fait observer que ces preuves — au point de vue philosophique — sont souvent assez médiocres ; que certaines ne sont pas très adroites ; que les chants des oiseaux ne démontrent pas la Providence et qu'en tout cas ce n'est pas démontrer le christianisme que de démontrer l'existence de Dieu, puisque ce raisonnement justifierait tout aussi bien une autre religion spiritualiste. C'est que Chateaubriand est *peintre* avant tout et qu'il veut agir sur l'esprit du lecteur, comme il l'a dit, par des suggestions et des *enchantements* plutôt que par une démonstration rationnelle.

4. Pièce de musique instrumentale composée ordinairement de trois ou quatre morceaux différents rattachés l'un à l'autre. Chateaubriand cherche des mots dans le langage musical. Voir à la fin *cantate*.

veilleuses, de vagabonds troubadours[1] qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit ; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Evandre[2] ; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie ; il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit[3] célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir ; le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses, il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait, il recommence ! Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt, ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt, c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie[4]. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un, mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et

1. Il y a souvent de l'affectation et trop de gentillesse dans ces descriptions.

* Etudier dans ce passage l'union des détails familiers, pris sur le vif, et de ceux qui sont trop recherchés.

2. Héros légendaire de l'Italie primitive et pastorale.

3. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

4. Chateaubriand aimait beaucoup la mélancolie de nos chants populaires et de nos vieilles romances. Sa célèbre poésie « Combien j'ai douce souvenance !.. » fut écrite pour un air qu'il avait entendu en Auvergne.

la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur[1]. (V, 5.)

[De même, les *nids* des oiseaux prouvent la Providence, et aussi leurs *migrations*.]

Migration des oiseaux[2].

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climat en climat leur mobile patrie[3], ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme ; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte ; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes, l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi[4] semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes[5].

A peine a-t-elle disparu qu'on voit s'avancer sur les vents du Nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du Midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne[6], lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traver-

1. * Comparer le chant du rossignol dans *Eloa*, de Vigny.

2. Lien du tableau et du raisonnement: les migrations des oiseaux attestent une volonté intelligente qui a su déterminer le départ de certains oiseaux et l'arrivée d'autres, selon des convenances pour les scènes de la nature et des rapports d'utilité pour l'homme.

3. Alliance de mots.

4. D'après la légende grecque, l'hirondelle était Procné, fille d'un roi d'Athènes, changée en oiseau pour avoir tué son fils. Son mari Térée fut changé en huppe et sa sœur Philomèle en rossignol.

* Relire dans Michelet (*L'Oiseau*) la célèbre description de l'hirondelle.

5. *Thèbes* en Egypte, la vieille cité dont les ruines ont si bien inspiré Loti dans *La Mort de Philæ*.

6. Etudier de très près tout le tableau qui commence ici. Ce sont des impressions très personnelles de Chateaubriand et des souvenirs de son séjour à Combourg. Dans les automnes passés à Combourg, il aimait à suivre des yeux — il l'a raconté — le passage des cygnes et des ramiers et le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang.

sent[1] en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre ; ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante[2], ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière qui, peut-être, brille à l'étroite fenêtre d'une tour[3], les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage : elle se promène dans les fossés du château ; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier[4]. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile; elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux chargées d'une laine empourprée[5]. (V, 7.)

[Chateaubriand n'utilise pas seulement les observations qu'il avait faites à Combourg ; il se sert aussi de ses impressions de voyage en

1. Voir Crouzet..., *Gr. Fr.*, §§ 357 et 359 pour l'accord du verbe avec un collectif au singulier.

2. Description très remarquable : c'est de la *peinture*.

3. Souvenir de la fenêtre de la tour où couchait Chateaubriand à Combourg. La nuit, les chouettes, les martinets venaient s'y heurter.

4. Très net et très réaliste ; après les impressions de peinture, voici les impressions de sculpture. Remarquer ce procédé descriptif par lequel l'auteur compare les objets réels et vivants aux imitations de ces mêmes objets par l'art (sculpture, orfèvrerie, etc.). Comparer à certaines descriptions de Théophile Gautier.

5. Fin un peu trop jolie, trop aimable, dans le ton du 18e siècle. Chateaubriand a des gentillesses dans le goût de l'abbé Delille.

Amérique, pour démontrer l'existence de Dieu. Voici le passage le plus fameux, dans cet ordre d'idées, pour prouver que les grandes solitudes, la mer et le désert, révèlent la présence d'un Dieu.]

Deux perspectives de la nature.

Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie[1] ; toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux[2] à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe[3] avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac[4] : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à[5] se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit[6], une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes compagnons, ôtant leur chapeau goudronné, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse

1. Un des États unis de l'Amérique du Nord, capitale Richmond.
2. *Vœux* = *prières*.
3. Dans l'ancienne marine, logement élevé sur la poupe d'un navire au-dessus du dernier pont.
4. C'est le pont d'un navire marchand.
5. *Prêt à* = *près de*. Expression du 17e siècle.
6. Rapprochement à effet et trop recherché ; il faut à l'auteur ce « glorieux triangle » pour la majesté de son tableau.

à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir[1].

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt[2], à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits[3] amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité[4].

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le

1. Phrase dont il faut louer l'éloquence, la grandeur et l'émotion. Il est seulement regrettable que le sentiment exprimé ici lui soit venu *après coup*, car sur le moment il ne fut point frappé par le caractère religieux de la scène. Il le dit dans ses *Mémoires* (Première partie, Livre VI) :

Quand je peignis ce tableau dont vous pouvez revoir l'ensemble dans le *Génie*, mes sentiments religieux s'harmonisaient avec la scène; mais, hélas! quand j'y assistai en personne, le vieil homme était vivant en moi. Ce n'était pas Dieu seul que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses œuvres.

Et il avoue qu'il évoquait alors ses fantômes d'amour et d'autres visions.

2. Cette seconde partie du tableau est le remaniement du passage de l'*Essai*, cité plus haut p. 76, sur une nuit d'Amérique. *Comparer les deux fragments.

3. Terme solennel : c'est une marque du style qu'on a appelé *style empire* en littérature et qui est caractérisé, entre autres choses, par des périphrases à effet. Lamartine dira : «le char vaporeux de la reine des ombres».

4. *Étudier la description des nuages par les métaphores et la douceur du style.

jour bleuâtre[1] et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles[2], le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte[3]; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires[4].

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes, mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu[5]. (V, 12.)

[Chateaubriand termine cette première partie par quelques chapitres sur « l'immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment ».]

1. Très précis. Bernardin de Saint-Pierre, dans son récit d'un pèlerinage au tombeau de Rousseau, avait déjà remarqué la teinte bleue des clairs de lune. Cf. Hugo :

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine.
(Eviradnus.)

2. Chateaubriand fait paraître le silence plus profond en le coupant, très habilement, par de légers bruits. Se reporter, pour l'explication de certains passages de ce texte, au texte de l'*Essai* déjà mentionné.

3. Sorte de chat-huant.

4. * Etudier l'harmonie de cette phrase.

5. * Etudier les procédés de « composition » dans ce grand tableau.

On remarquera que la conclusion est différente ici de ce qu'elle était dans l'*Essai* : c'est que dans l'intervalle des deux œuvres Chateaubriand est devenu chrétien. Voici la conclusion du fragment dans l'*Essai* :

Dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes et, pour ainsi dire, *à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.*

DEUXIÈME PARTIE

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME

[Chateaubriand y développe cette idée que le christianisme a renouvelé l'inspiration poétique. Dans l'*Epopée* d'abord, le grand genre, le genre poétique par excellence, n'est-il pas évident que le « merveilleux du christianisme » est plus beau que la mythologie des anciens ? Chateaubriand analyse longuement la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis perdu*[1].

Voici, simplement pour donner le *ton*, un fragment de jugement sur le *Paradis perdu :*]

Le Paradis perdu.

Le berceau de Rome chanté par Virgile est un grand sujet sans doute[2] ; mais que dire du sujet d'un poème qui peint une catastrophe dont nous sommes nous-mêmes les victimes, qui ne nous montre pas le fondateur de telle ou telle société, mais le père du genre humain ? Milton ne nous entretient ni de batailles, ni de jeux funèbres, ni de camp, ni de villes assiégées ; il retrace la première pensée de Dieu, manifestée dans la création du monde, et les premières pensées de l'homme au sortir des mains du Créateur[3].

Rien de plus auguste et de plus intéressant que cette étude des premiers mouvements du cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie, ses yeux s'ouvrent : il ne sait d'où il sort. Il regarde le firmament ; par un mouvement de désir, il veut s'élancer vers cette voûte, et il se trouve debout, la tête levée vers le ciel. Il touche ses membres, il court, il s'arrête ; il veut parler, et il parle. Il nomme naturellement ce qu'il voit, et s'écrie : « *O toi, soleil, et vous, arbres, forêts, collines, vallées, animaux divers !* et les noms qu'il donne sont les vrais noms des êtres[4]. Et pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux arbres ? « *Soleil, arbres*, dit-il, *savez-vous le nom de celui qui m'a créé ?* » Ainsi le premier sentiment que l'homme éprouve est le sentiment de l'existence de l'Être

1. La *Jérusalem délivrée*, épopée italienne du Tasse ; le *Paradis perdu*, épopée anglaise de Milton.
2. Le sujet de l'*Enéide*, c'est l'arrivée en Italie du Troyen Enée, fondateur de la race romaine.
3. Chateaubriand va parler avec émotion du poème de Milton. Il admirait si fort le *Paradis perdu* qu'il en donna plus tard une traduction complète et qu'il consacra dans son *Essai sur la littérature anglaise* plus de soixante pages à la vie et aux travaux de Milton.
4. L'admiration de Chateaubriand est, ici, vraiment puérile.

suprême ; le premier besoin qu'il manifeste est le besoin de Dieu[1] ! Que Milton est sublime dans ce passage ! Mais se fût-il élevé à ces pensées s'il n'eût connu la religion de Jésus-Christ ? (I, 3)

[Puis il montre que le christianisme, en obligeant l'homme à se replier sur lui-même et à connaître les mystères de son cœur, a porté à sa perfection dans l'épopée, dans le théâtre, dans le roman, la peinture des *caractères*. Son procédé de démonstration consiste dans les parallèles. Il prend les principaux caractères (les époux, le père, la mère, la fille), et, à propos de chacun d'eux, il oppose une œuvre moderne et chrétienne à une œuvre antique et païenne.]

La Fille. — Iphigénie

Iphigénie et Zaïre[2] offrent, pour le caractère de la *fille*, un parallèle intéressant. L'une et l'autre, sous le joug de

1. Voici le passage auquel Chateaubriand vient de faire allusion (je cite d'après la traduction de Chateaubriand). C'est au livre VIII du *Paradis perdu*. Adam raconte ses premières impressions à l'archange Raphaël :

Comme nouvellement éveillé du plus profond sommeil, je me trouvai couché mollement sur l'herbe fleurie, dans une sueur embaumée, que par ses rayons le soleil sécha en se nourrissant de la fumante humidité. Droit vers le Ciel, je tournai mes yeux étonnés et contemplai quelque temps le firmament spacieux, jusqu'à ce que, levé par une rapide et instinctive impulsion, je bondis, comme m'efforçant d'atteindre là, et je me tins debout sur mes pieds.

Autour de moi, j'aperçus une colline, une vallée, des bois ombreux, des plaines rayonnantes au soleil et une liquide chute de ruisseaux murmurants ; dans ces lieux j'aperçus des créatures qui vivaient et se mouvaient, qui marchaient ou volaient, des oiseaux gazouillant sur les branches : tout souriait ; mon cœur était noyé de joie et de parfum.

Je me parcours alors moi-même et, membre à membre, je m'examine et quelquefois je marche et quelquefois je cours avec des jointures flexibles, selon qu'une vigueur animée me conduit ; mais qui j'étais, où j'étais, par quelle cause j'étais, je ne le savais pas. J'essayai de parler et sur-le-champ je parlai ; ma langue obéit et put nommer promptement tout ce que je voyais.

Toi, soleil, dis-je, belle lumière ! et toi, terre éclairée, si fraîche et si riante ! vous, collines et vallées, vous, rivières, bois et plaines, et vous qui vivez et vous mouvez, belles créatures, dites, dites si vous l'avez vu, comment suis-je ainsi venu, comment suis-je ici ? Ce n'est pas de moi-même ; c'est donc par quelque grand créateur prééminent en bonté et en pouvoir. Dites-moi comment je puis le connaître, comment l'adorer, celui par qui je me meus, je vis et sens que je suis plus heureux que je ne le sais ?

2. *Iphigénie à Aulis*, pièce du poète grec Euripide ; le sujet en est connu. — *Zaïre*, tragédie de Voltaire, dont le sujet est le suivant : Lusignan, descendant des rois de Jérusalem, fait prisonnier par le sultan, rencontre dans le palais de ce dernier une jeune fille, Zaïre, en qui il reconnaît sa fille. Celle-ci, élevée depuis longtemps chez les infidèles est musulmane : son père la fait revenir à la foi chrétienne. Zaïre cherche à sauver les chrétiens prisonniers, bien qu'elle aime le sultan.

l'autorité paternelle, se dévouent à la religion de leur pays. Agamemnon, il est vrai, exige d'Iphigénie le double sacrifice de son amour et de sa vie[1], et Lusignan ne demande à Zaïre que d'oublier son amour ; mais pour une femme passionnée, vivre et renoncer à l'objet de ses vœux, c'est peut-être une condition plus douloureuse que la mort. Les deux situations peuvent donc se balancer quant à l'intérêt *naturel* : voyons s'il en est ainsi de l'intérêt *religieux*.

Agamemnon, en obéissant aux dieux, ne fait, après tout, qu'immoler sa fille à son ambition[2]. Pourquoi la jeune Grecque se dévouerait-elle à Neptune[3] ? N'est-ce pas un tyran qu'elle doit détester ? Le spectateur prend parti pour Iphigénie contre le Ciel. La pitié et la terreur s'appuient donc uniquement, dans cette situation, sur l'intérêt *naturel ;* et si vous pouviez retrancher la religion de la pièce, il est évident que l'effet théâtral resterait le même.

Mais dans *Zaïre*, si vous touchez à la religion, tout est détruit. Jésus-Christ n'a pas soif de sang ; il ne veut que le sacrifice d'une passion. A-t-il le droit de le demander, ce sacrifice ? Eh ! qui pourrait en douter ? N'est-ce pas pour racheter Zaïre qu'il a été attaché à une croix, qu'il a supporté l'insulte, les dédains et les injustices des hommes, qu'il a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume ? Et Zaïre irait donner son cœur et sa main à ceux qui ont persécuté ce Dieu charitable ? à ceux qui, tous les jours, immolent les chrétiens ! à ceux qui retiennent dans les fers ce successeur de Bouillon, ce défenseur de la foi, ce *père* de Zaïre ! Certes, la religion n'est pas inutile ici, et qui la supprimerait anéantirait la pièce[4].....

Nous pourrions maintenant chercher dans le sujet d'*Iphigénie* traité par Racine les traits du pinceau chrétien[5] ;

1. Son amour pour Achille.

2. Ce n'est pas exact. Agamemnon obéit aussi à sa foi, c.-à-d. à l'ordre des dieux.

3. Il s'agit d'assurer à la flotte grecque un heureux départ. De là le sacrifice à Neptune, dieu de la mer.

4. Sans doute il y a plus de religion dans *Zaïre* que dans *Iphigénie.* La religion est le point de départ de la pièce grecque ; elle est la condition de la pièce française. Mais cela ne prouve nullement que le rôle d'Iphigénie, en tant que *fille*, soit moins touchant chez Euripide que chez Voltaire. Chateaubriand oublie de montrer ce qu'il y a d'émouvant dans cette obéissance d'Iphigénie à son père, alors que sa jeunesse se révolte contre la mort, alors que son âme ne comprend pas bien la nécessité religieuse d'un pareil sacrifice.

5. On a souvent comparé les deux pièces, celle d'Euripide et celle de Racine. Chateaubriand se place au point de vue de la beauté spéciale que donne à chaque pièce le rôle d'Iphigénie, et d'Iphigénie considérée comme fille. Et il conclut à la supériorité de la pièce française.

mais le lecteur est sur la voie de ces études, et il peut la suivre : nous ne nous arrêterons plus que pour faire une observation.

Le père Brumoy[1] a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé selon la nature que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée[2]. L'observation est bonne en soi ; mais ce que le père Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le Ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale[3]. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération[4]. La fille d'Agamemnon, étouffant sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas[5]. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente sèche les pleurs qu'on versait pour elle[6]. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut surtout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine[7].

La religion chrétienne est si heureusement formée, qu'elle est elle-même une sorte de poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent nos martyrs chez nos peintres, les chevaliers[8] chez nos poètes,

1. Le P. Brumoy, savant jésuite (1688-1742), auteur d'un *Théâtre des Grecs* (1730), souvent traduit et réimprimé.

2. *Etudier, pour préciser ce jugement, la pièce de Racine (acte IV, sc. 4).

3. C'est inexact. Il y a dans la résignation d'Iphigénie, en même temps qu'une politesse mondaine, l'obéissance très aristocratique au chef de la famille. Rien de spécialement chrétien dans tout cela. Dire que, chez Racine, le *Ciel a parlé*, c'est très équivoque ; car, de quel ciel s'agit-il ? Et comment peut-on dire qu'Iphigénie est chrétienne ?

4. C'est la théorie de ce qu'on a appelé, de ce que Chateaubriand appelle lui-même plus bas le *beau idéal* dans l'art. L'archéologue Quatremère de Quincy, le philosophe V. Cousin en furent les défenseurs les plus ardents pendant la première moitié du 19e siècle.

5. Contestable. Les deux situations sont également belles et dramatiques. — *Davantage que* est d'une langue douteuse.

6. Admettons — ce qui n'est pas prouvé — qu'il en soit toujours ainsi. Il resterait à démontrer que si l'Iphigénie de Racine est stoïque, c'est par christianisme.

7. C'est la théorie platonicienne, fondement du spiritualisme, que Chateaubriand détourne ici dans un sens chrétien.

8. Remarquer ce réveil de la *chevalerie* coïncidant avec le réveil du christianisme.

etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir dans le christianisme la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus[1]. Ainsi les muses qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus ou au-dessous de l'homme. (II, 8.)

[Après les *caractères*, Chateaubriand aborde l'étude des *passions*, pour prouver qu'ici encore il y a eu progrès dans l'art par suite des modifications apportées par le christianisme. La séparation des caractères et des passions est un peu subtile. Disons que, par caractères, Chateaubriand entend plutôt les sentiments résultant des rapports naturels et sociaux des hommes entre eux — et, par passions, les sentiments exaltés, souvent sans objet, souvent très vagues, qui torturent l'âme. Ici, il étudie surtout l'amour. Il célèbre — naturellement — la *Phèdre* de Racine en qui il voit (et ceci peut se soutenir) non pas un caractère antique, mais une *chrétienne réprouvée ;* il admire *Paul et Virginie*. Il conclut en montrant que le christianisme a favorisé cet état de l'âme troublant, mais infiniment poétique, qu'il appelle le « vague des passions ».]

Du vague des passions[2].

Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des grandes passions, lorsque nos facultés jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, rendent habile sans expérience. On est

1. Ainsi donc — et voilà la conclusion de la partie qui intéresse les *caractères* — Chateaubriand estime que le christianisme a renouvelé la peinture du vice et de la vertu. Sa discussion est évidemment un peu subtile et tendancieuse. Ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela, c'est sa phrase sur le christianisme qui est *une sorte de poésie*.

2. Un des chapitres *les plus importants* du livre. C'est la définition de la mélancolie moderne et du mal du siècle que Chateaubriand rattache à l'influence chrétienne. — Le roman *René* a été présenté par Chateaubriand comme l'illustration de ce chapitre. Et en effet on pourra vérifier plus loin par les extraits du roman les idées qui sont indiquées ici. Cf. pp. 168 et 169.

détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout[1].

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du Champ-de-Mars, les affaires du forum et de la place publique, remplissaient leurs moments, et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur[2].

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant[3] : dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé, et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre[4].

1. Première cause du vague des passions : l'opposition entre l'imagination et la réalité, le contraste entre les rêves et l'expérience. L'âme ne trouve rien autour d'elle qui la satisfasse et soupire après un bien inconnu (influence de la *civilisation*).

2. Cette deuxième cause est bien exagérée. Si les anciens menaient une vie active, ils avaient aussi leurs tristesses. La mélancolie sans objet et sans fondement n'a pas été ignorée des Grecs ni des Romains. Musset a raillé les romantiques qui prétendaient avoir inventé la mélancolie.

Quoi! disions-nous, Sapho expirante, Platon regardant le ciel, n'ont pas ressenti quelque tristesse ?... Le beau Narcisse, couché dans les roseaux, n'était point malade de quelque dégoût des choses de la terre ? (*Lettres de Dupuis et Cotonet*, Première lettre.)

3. Antithèse entre *inconstance* et *constant*. Cf. la célèbre phrase de La Rochefoucauld « La constance en amour n'est qu'une inconstance perpétuelle... »

4. Troisième cause : la société des femmes qui amollissent nos énergies, et développent en nous une perpétuelle inconstance, si bien que nous ne pouvons nous fixer à rien de certain ni de solide et que nous en restons aux désirs et aux aspirations chimériques.— Mais comment se fait-il alors que les époques où la société des femmes a été particulièrement goûtée (par ex. le 17e siècle) soient justement celles où la mélancolie n'a guère été connue ? Ici Chateaubriand se fait visiblement l'écho de certaines idées affirmées par Mme de

Enfin les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés comme nous aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries[1]. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que *l'homme vit peu de jours* et que cet objet lui échapperait vite.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie[2]. L'invasion des Barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impresssion de tristesse et peut-être même une teinte de misanthropie qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvents, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentiments de la vie que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Mais de nos jours, quand les monastéres ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces âmes ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu

Staël dans sa *Littérature* (1800). Mme de Staël y disait entre autres choses que, si les Grecs n'avaient pas connu les passions ni la mélancolie, c'est que leur société ne faisait aucune place aux femmes.

1. Quatrième cause : le christianisme qui a détourné nos yeux du *présent* et du *réel* pour les diriger vers l'*infini*. Il en est résulté d'une part le sentiment de l'exil sur la terre, d'autre part l'attente d'un bien inconnu et les inépuisables rêveries. Cette raison en elle-même est discutable. Le vrai chrétien n'est pas mélancolique puisqu'il est affermi dans la certitude de sa foi ; il n'éprouve pas le vague des passions puisqu'il sait ce qu'il attend et il espère. — Mais il est juste d'ajouter que, pour les âmes mobiles, à demi chrétiennes, c'est-à-dire chrétiennes par sentiment plus que par conviction, le christianisme a pu, en effet, favoriser la rêverie mélancolique. Voir plus loin la fin de *René*, p. 170. Voir aussi Lamartine, à la fin de l'*Isolement :*

> Sur la terre d'exil pourquoi resté-je [encore ?

2. Comparer la définition de la mélancolie moderne dans Mme de Staël :

> Ces limites qui resserrent douloureusement notre cœur, une émotion vague, un sentiment élevé les fait oublier pendant quelques instants... Le dégoût de l'existence, quand il ne porte pas au découragement, peut inspirer de grandes beautés de sentiment.. A l'époque où nous vivons, la mélancolie est la véritable inspiration du talent. *(De la littérature.* II, 5.)

des hommes[1]. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde ; alors elles sont devenues la proie de mille chimères ; alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire[2]. (III, 9.)

[Après avoir analysé la poétique du Christianisme dans ses rapports avec les hommes, Chateaubriand l'étudie dans ce qu'il appelle « les rapports avec les êtres surnaturels ». Et d'abord, il montre que le christianisme, en ruinant la mythologie des anciens, a rendu à la nature sa vraie grandeur et a par conséquent renouvelé le sentiment de la nature.]

Que la mythologie rapetissait la nature.

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens[3] eussent manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le Christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes[4] pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie[5]. Les déserts ont pris sous notre

1. Raison historique (cinquième) : la Révolution, en dispersant les couvents, a rendu à la vie du monde bien des âmes qui en avaient perdu l'habitude et s'y sont trouvées désemparées. C'est très vraisemblable. Mais Chateaubriand n'eut pas besoin d'avoir passé par les couvents pour éprouver ce sentiment. Et que d'autres avec lui !

2. Pour le commentaire de cette phrase, voir *René :* tout le roman est le développement de cette pensée du *Génie.* Et d'ailleurs, l'épisode de *René* se plaçait primitivement ici, formant le quatrième livre de la deuxième partie du *Génie.*

3. Chateaubriand rend hommage aux anciens au moment où il va les condamner. C'est qu'il goûtait, en effet, la poésie des Grecs et des Romains ; et il a fallu toute la nécessité de démontrer sa thèse (supériorité du christianisme) pour lui faire renier ce qu'il admirait dans le secret de son cœur.

* Vérifier cela sur plusieurs pages du *Génie.*

4. *Satyres, nymphes* ; ce sont, dans la mythologie, les divinités des forêts et des fontaines (ou des fleuves).

5. * Comparer ces réflexions de Mme de Staël :

La religion chrétienne... a fait disparaître ce cortège d'imagination qui environnait l'homme aux portes du tombeau. La nature, que les anciens avaient peuplée d'êtres protecteurs, qui habitaient les forêts et les fleuves et présidaient à la nuit comme au jour, la nature est rentrée dans sa solitude, et l'effroi de l'homme s'en est accru. *(De la Littérature.)*

culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime : le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes[1] pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes ; le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature[2].

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers ; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra[3].

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades ; Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les zéphyrs menait des danses éternelles. Des sylvains et des naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits ; nous ne voulons point

> ..... chasser les tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux...[4]

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme ? Qu'en résulte-t-il pour le cœur ? Quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libres

1. Les fleuves étaient représentés sous la figure de divinités tenant des urnes d'où sortait la source (voir encore nos allégories modernes, en peinture et en sculpture).

2. Ne pourrait-on pas soutenir aussi, en sens inverse, que pour certains poètes chrétiens, Dieu entrevu dans l'univers a *masqué* en quelque sorte la vue de la nature ?

3. C'est un peu injuste : en particulier les Grecs, habitants d'un pays de lumière, n'ont-ils pas été sensibles autant que personne à ces « accidents de lumière » dont parle Chateaubriand ? L'*opéra* que Chateaubriand prend ici pour symbole eut un grand succès au 18e siècle et au début du 19e pour sa machinerie.

4. Taygète, montagne voisine de Sparte ; Sperchius, fleuve de Thessalie ; Ménale, montagne d'Arcadie ; Orphée, poète légendaire (l'histoire d'Orphée et d'Eurydice est très connue) ; Elore, fleuve à l'est de la Sicile ; Vertumne, dieu de l'automne : Priape, divinité des jardins. Les faunes, sylvains, dryades étaient des divinités des bois, et les naïades, les nymphes des rivières ; les tritons, au buste d'homme terminé en poisson, habitaient la mer. Les deux vers cités sont de Boileau (*Art poétique* III, 221).

de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées[1].

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde[2] : quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent ! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever ! Êtes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts ; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve ; il se sent inquiet, agité, et, dans l'attente de quelque chose d'inconnu, un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur[3].

Oui, quand l'homme renierait la Divinité[4], l'être pensant,

1. Ici encore, Chateaubriand est injuste en affirmant que les descriptions des poètes antiques ne laissent rien ni pour la pensée ni pour le cœur.

* Discuter ces idées de Chateaubriand et, en particulier, rechercher : 1° s'il est vrai que les anciens, en dehors de la mythologie, n'aient pas connu le sentiment de la nature ; 2° si la mythologie, là où elle apparaît, *rapetisse* la nature ; 3° si le christianisme a toujours favorisé le sentiment de la nature.

2. Voici de nouveau l'image à l'appui de l'idée : nous y gagnons une nouvelle nuit d'Amérique (voir plus haut, p. 100, *Deux perspectives de la nature).*

3. Très belle phrase, ample, grave, harmonieuse. Mais, au point vue de l'idée, elle ne se lie pas très bien à l'ensemble de la discussion. Si la pensée de l'homme va plus loin que les solitudes de la terre et si elle s'élève jusqu'à Dieu, ne peut-on en conclure que la nature favorise le sentiment religieux. au lieu que ce soit la religion qui favorise le sentiment de la nature ?

4. Chateaubriand suit l'idée du paragraphe précédent et, en y insistant, il découvre une raison de justifier encore plus sa thèse. Même si l'être pensant et solitaire ne croit plus en Dieu, il doit reconnaître que le christianisme a rendu service aux hommes en dépeuplant la nature de ses déités. Il s'est établi comme une harmonie entre le vide de l'univers et la mélancolie de l'âme moderne.

sans cortège et sans spectateur; serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la fable ; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature[1]. Eh! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes? Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ? Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée[2]; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers[3], qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur. (IV, 1.)

[Enfin Chateaubriand montre la haute valeur des livres sacrés et de l'Ecriture; et si l'on songe que, pour tous les romantiques de la première génération, la Bible fut le livre de chevet, on comprendra combien sa critique fut, sur certains points, excellente et féconde.]

Parallèle de la Bible et d'Homère[4].

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère, des femmes et quelquefois la fille même du roi conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver[5]

1. Voici l'indication de quelques thèmes romantiques. Cf. dans Lamartine, les vers inspirés au poète par la Méditerranée, lorsqu'il était dans le midi de l'Italie, à Naples, sur la plage de Sorrente, etc.

2. *Protée*, divinité de la mer. Il gardait les troupeaux de Neptune et se métamorphosait à son gré.

3. N'y a-t-il pas au contraire dans la poésie grecque, dans la poésie d'Homère, si l'on veut, un sentiment très vif de la grâce ou de la majesté de l'Océan ? Mais ici Chateaubriand veut discréditer le *merveilleux païen*, célébré par Boileau (*Art poétique*, III), pour exalter le *merveilleux chrétien* qu'il essaiera de justifier en écrivant *les Martyrs*.

4. Il use toujours de ce même procédé du *parallèle* qui lui semble tout éclaircir. En réalité, ici encore il est sévère pour Homère.—La comparaison entre la Bible et Homère porte sur plusieurs points : la simplicité, les images, le sublime, etc. Le fragment cité est celui qui vise « l'antiquité des mœurs ».

5. *Laver* pour *se laver*.

dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire, ornée d'un beau marche-pied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes et lui présentent les dons de Cérès[1] dans une corbeille, le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'*étranger*[2] de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présents, si mince qu'ait d'abord paru son équipage; car on suppose que c'est un dieu qui vient, ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou un homme tombé dans l'infortune et par conséquent le favori de Jupiter[3].

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller au-devant de son hôte; il le salue et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur* : il s'assied à terre et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point ; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Cet autel doit dire aux siècles futurs que deux hommes des anciens jours[4] se rencontrèrent dans le chemin de la vie ; qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux[5]. (*Ibid.* V, 3.)

1. *Cérès*, déesse des moissons. *Les dons de Cérès*, périphrase pour désigner le pain.

2. Il oppose ce terme à celui de *voyageur* par lequel la Bible désigne l'étranger.

3. Ainsi donc les Grecs, dans leur hospitalité, verraient l'occasion d'un repas somptueux a offrir et d'une curiosité à satisfaire par de beaux récits. Leur hospitalité en est-elle moins aimable ? Et quant au motif religieux qui leur fait accueillir le pauvre comme un dieu ou un favori des dieux, n'est-ce point là une idée déjà chrétienne ?

4. *Pierre du témoignage*, *hommes des anciens jour*, ces locutions font moins songer à la Bible qu'aux sauvages que l'auteur avait vus en Amérique. C'est le style d'*Atala* et des *Natchez*.

5. L'hospitalité biblique est assurément touchante, mais en quoi plus poétique que la gracieuse hospitalité grecque ? Le tort de Chateaubriand est de vouloir *préférer* quand même ceci à cela. — Et puis en quoi la Bible intéresse-t-elle plus particulièrement le *génie* du christianisme ? On comprendrait qu'une large place fût faite à l'Evangile.

* Comparer les scènes d'hospitalité chez les sauvages, d'après les *Natchez*, passim.

TROISIÈME PARTIE

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE

[Chateaubriand précise la *poétique* du christianisme, en étudiant son action sur les beaux-arts, sur la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture. Quelques affirmations sont contestables[1] ; d'autres sont intéressantes et neuves, par exemple ces réflexions sur les églises gothiques :]

Des églises gothiques[2].

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout à coup reporté à ces temps où les cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner[3] à l'autel et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre : on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui ; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie[4].

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier[5]. Les énor-

1. Par exemple, il s'ingénie à trouver l'inspiration chrétienne dans l'Hôtel des Invalides et le château de Versailles.

2. Le romantisme a porté très loin la curiosité du gothique (cf. Hugo : *Notre-Dame de Paris*), si loin que Chateaubriand s'en inquiéta. Mais c'est bien lui, ici encore, qui avait donné l'impulsion. Il a retrouvé le *sens* perdu de la *cathédrale*. Toute cette page est fort belle.

* Cf. certaines descriptions de Michelet dans son *Histoire de France* (voir surtout le tome II, l'invocation à la cathédrale gothique).

3. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

4. Méditation habituelle à Chateaubriand lorsqu'il évoque le passé. Cf. plus loin ses voyages, par exemple, dans l'*Itinéraire*, le fragment *Sparte*.

5. Il y a aussi, en Grèce, les ordres dorique et ionique qui ne peuvent s'expliquer ainsi. Ces théories sur l'origine de l'architecture sont fort aventureuses.

mes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée[1]. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères de la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel[2]. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leur faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leur antique voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds[3]. (I, 8.)

1. La comparaison qui va suivre entre les forêts et les cathédrales est de toute beauté. Comme *symbole* c'est parfait. Mais il ne s'ensuit pas que la forêt ait inspiré aux artistes les cathédrales gothiques. Celles-ci sont sorties peu à peu de la basilique romane, par une série de transformations et de perfectionnements.

2. Il admire beaucoup la beauté décorative et mystique de ces églises du moyen âge qui lui semblent bien supérieures aux églises modernes copiées sur les temples grecs. Il dit de l'église de la Madeleine :

> On aura beau bâtir des temples grecs bien élégants, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis et lui faire adorer un Dieu *métaphysique*, il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des âmes de ses pères.

3. * Etudier le style et le ton de ce passage : montrer la couleur du tableau et le caractère symbolique de la dernière partie.

[Dans la littérature, Chateaubriand étudie l'inspiration chrétienne chez les philosophes et les orateurs et la beauté qu'elle a communiquée à leurs œuvres. Voici deux portraits vigoureusement dessinés :]

Pascal.

Il y avait un homme qui à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*[1], avait créé les mathématiques ; qui à seize ans avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière sans l'entendement[2] ; qui à vingt-trois ans démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique[3], qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de son néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort[4] ; enfin, qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie et jeta sur le papier des pensées[5] qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement lorsqu'en ouvrant les *Pensées* du philosophe chrétien on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme[6]. Les sentiments de Pascal sont remarquables surtout par la profondeur de leur tristesse[7] et par je ne sais quelle immen-

1. C'est ainsi que Pascal enfant appelait les lignes et les cercles.
2. La machine arithmétique.
3. Cette légende était que « la nature a horreur du vide ». On connaît les expériences de Pascal au Puy de Dôme et à la tour Saint-Jacques.
4. Dans les *Provinciales* (1656).
5. *Les Pensées*, démonstration de la religion chrétienne.
6. Ce sont les chapitres où Pascal établit la grandeur et la misère de l'homme pour expliquer ensuite cette incompréhensible énigme par le dogme du péché originel. L'homme est un roseau en face de la toute-puissante nature, mais il est grand par sa pensée. Il est à la fois *ange et bête*. Or, le christianisme explique cette énigme en nous montrant que l'homme a été créé dans un état de perfection, mais qu'il a perdu sa pureté primitive par le péché originel.
7. De la tristesse oui, quand il établit la faiblesse humaine, mais de l'allégresse quand il relève l'homme par la pensée et qu'il résout par la foi l'énigme de cet être mystérieux. D'une ma-

sité ; on est suspendu au milieu de ces sentiments comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite* qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr parce qu'elle est invisible et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'âme : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal, commentées par les éditeurs[1]. On croit voir les ruines de Palmyre[2], restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt ». On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt*. Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal sophiste eût été inférieur à Pascal chrétien. Dans quelle partie de ses écrits le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies ? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, ***n'existeraient pas si Pascal eût été incrédule.*** (II, 6).

Bossuet orateur[3].

Que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? à qui le comparerons-nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres ?* C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi[4] semblent avoir été écrites : *L'or et les perles sont assez communs, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix.* Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur

nière générale, Chateaubriand fait un Pascal trop *romantique* et son article est tendancieux. C'est lui qui a commencé à mettre en circulation la légende d'un Pascal torturé par le doute. Il a *tiré* Pascal vers René. Il disait un jour de l'auteur des *Pensées* :

Il s'est fait chrétien en enrageant, il est mort à la peine. Je l'aime ainsi, je l'aime tombant à genoux, se cachant les yeux à deux mains et criant : *Je crois,* presque au moment où il lâche d'autres paroles qui feraient craindre le contraire. Lutte du cœur et de l'intelligence ! Son cœur parlait plus haut et faisait taire l'autre. (Rapporté par Sainte-Beuve. *Portraits contemporains,* V.)

1. Chateaubriand vise ici — comme il le dit dans une note — une édition des *Pensées* où les commentateurs s'ingéniaient à faire ressortir un Pascal incrédule et athée.

2. Les ruines de Palmyre, ville de Syrie, étaient à la mode depuis que l'encyclopédiste Volney en avait donné une description célèbre.

3. Il y a un chapitre sur Bossuet historien.

4. Le roi David.

les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort*[1], qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs[2]. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt, Madame est morte*[3] *!* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons ? jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance ? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire devant des milliers de témoins que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe et qu'il n'est lui-même que poussière[4].

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou d'éloquence ; la citation, si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin, la réflexion ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Eglise porte la clarté dans la discussion de la plus haute métaphysique ou de la théologie la plus sublime ; rien ne lui est ténèbres[5]. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'Ecriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes[6].

Ainsi lorsqu'il s'écrie, en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite !* pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite ?* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort qui lui est arrivé comme à la plus misé-

1. Très exact. Le fond de la prédication de Bossuet c'est le sentiment de la brièveté de la vie et la pensée de la mort.

2. Avec cette réserve, faite déjà à propos de Pascal, que la tristesse de Bossuet est corrigée par la sérénité de ses espérances et par la robuste énergie de son apostolat.

3. *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*

4. Excellent résumé des *Oraisons funèbres*, où l'on voit sans cesse Dieu faire la loi aux rois et leur donner, « quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons ».

5. Chateaubriand a très bien vu ce qu'il y a de *net* et de *pratique* dans l'éloquence de Bossuet. Remarquer la continuité de la même image dans cette phrase : *lumière de l'Eglise, clarté, ténèbres.*

6. Ceci encore est très juste. Bossuet a souvent le mot simple, l'expression familière.

* Etudier à ce point de vue la première partie du sermon *Sur la Mort.*

rable des femmes; c'est parce que ce verbe *faire* appliqué à la mort, qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées, qui ébranlent l'âme ; comme si pour peindre cet événement malheureux les termes avaient changé d'acception et que le langage fût bouleversé comme le cœur[1].

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de La Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique dont on fait aujourd'hui un si étrange abus[2].

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie? C'est qu'il a trouvé dans la religion une solitude[3]; c'est que son corps était dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri dans les tabernacles sacrés du Seigneur; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, « qu'on *le voyait* courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos et s'enfoncer dans son oratoire où, malgré le tumulte de la cour, *il* trouvait le Carmel d'Elie, le désert de Jean[4] et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus ».

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté[5].... Nous avions cru pendant quelque temps que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception du mouvement qui la termine[6], était généralement trop louée; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de l'oraison de Madame Henriette[7]; mais quand nous avons lu ce discours avec attention, quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit et donner comme en se jouant un chant d'Ho-

1. Voilà de l'excellente critique, ingénieuse et intelligente.

2. Chateaubriand insiste sur la mélancolie de Bossuet et de Pascal, avec toute la complaisance d'une âme mélancolique. Il les tire un peu trop vers le romantisme.

3. Ici reparaît la thèse ; la mélancolie d'un Bossuet fait la poésie de son éloquence, et c'est la religion qui a fait sa mélancolie.

4. *Elie* prophète biblique. — *Jean* est *Jean-Baptiste* qui vécut dans le désert de longues années et qui baptisa Jésus, après avoir annoncé la venue du Sauveur.

5. Ici Chateaubriand passe en revue les *Oraisons funèbres*.

6. C'est le fameux passage sur les *restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. (Péroraison.)

7. Henriette d'Angleterre, ou *Madame*. Son Oraison funèbre est en effet la plus émue, la plus pathétique du recueil.

mère[1]; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres; lorsqu'après avoir mis Condé au cercueil il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; lorsqu'enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux et le livre est tombé de nos mains[2]. (IV, 4.)

[Un genre littéraire auquel Chateaubriand s'arrête longuement, c'est l'*histoire.* Il commence par établir qu'en théorie le christianisme est favorable à son développement.]

Du christianisme dans la manière d'écrire l'histoire.

Si le christianisme a fait faire tant de progrès aux idées philosophiques, il doit être nécessairement favorable au génie de l'histoire, puisque celle-ci n'est qu'une branche de la philosophie morale et politique[3]. Quiconque rejette les notions sublimes que la religion nous donne de la nature et de son auteur se prive volontairement d'un moyen fécond d'images et de pensées.

En effet, celui-là connaîtra mieux les hommes, qui aura longtemps médité les desseins de la Providence[4]; celui-là aura démasqué la sagesse humaine, qui aura pénétré les *ruses* de la sagesse divine. Les desseins des rois, les abo-

1. C'est la partie de l'oraison où il raconte la vie militaire de Condé. Le passage le plus célèbre est le récit de la bataille de Rocroy.

2. L'admiration de Chateaubriand est très justifiée : il n'y a rien de plus beau que cette péroraison de l'*Oraison funèbre de Condé.* Le ton de Chateaubriand n'est pas seulement ému mais *oratoire,* comme pour imiter la grande et belle manière de celui qu'il loue si bien.

3. Ceci paraît étrange sous la plume de Chateaubriand. On répète volontiers qu'il a créé l'histoire *pittoresque,* dans ses *Martyrs,* laissant à d'autres le soin de l'histoire philosophique et morale. Mais il ne faut pas oublier que lui-même tenait beaucoup à la valeur philosophique de ses tableaux d'histoire. L'histoire moderne, au lendemain de la Révolution, ne pouvait être qu'une histoire à *thèse.* Elle fut cela tout d'abord. La vieille France que ressuscite Chateaubriand dans le *Génie,* c'est la France monarchique et chrétienne.

4. C'est l'idée de Bossuet (voir le *Discours sur l'Histoire universelle*) ; aussi Chateaubriand fait-il un grand éloge de « Bossuet historien ».

minations des cités, les voies iniques et détournées de la politique, le remuement des cœurs par le fil secret des passions, ces inquiétudes qui saisissent parfois les peuples, ces transmutations de puissance du roi au sujet, du noble au plébéien, du riche au pauvre : tous ces ressorts resteront inexplicables pour vous, si vous n'avez, pour ainsi dire, assisté au conseil du Très-Haut, avec ces divers esprits de force, de prudence, de faiblesse et d'erreur, qu'il envoie aux nations qu'il veut ou sauver ou perdre[1].

Mettons donc l'éternité au fond de l'histoire des temps[2] ; rapportons tout à Dieu, comme à la cause universelle. Qu'on vante tant qu'on voudra celui qui, démêlant les secrets de nos cœurs, fait sortir les plus grands événements des sources les plus misérables ; Dieu attentif aux royaumes des hommes, l'impiété, c'est-à-dire l'absence des vertus morales, devenant la raison immédiate des malheurs des peuples : voilà, ce nous semble, une base historique bien plus certaine que la première.

Et pour en montrer un exemple dans notre révolution[3], qu'on nous dise si ce furent des causes ordinaires qui, dans le cours de quelques années, dénaturèrent nos affections et affectèrent[4] parmi nous la simplicité et la grandeur particulières au cœur de l'homme. L'esprit de Dieu s'étant retiré du milieu du peuple[5], il ne resta de force que dans la tache originelle, qui reprit son empire, comme au jour de Caïn et de sa race. Quiconque voulait être raisonnable sentait en lui je ne sais quelle impuissance du bien; quiconque étendait une main pacifique voyait cette main subitement séchée[6] : le drapeau rouge flotte aux remparts des cités, la guerre est déclarée aux nations; alors s'accomplissent les paroles du prophète : « Les os des rois de Juda, les os des prêtres, les os des habitants de Jérusalem seront jetés hors de leur sépulcre[7] ». Coupable envers les souvenirs, on foule

1. Il y a ici un écho de Racine :

...Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
(*Athalie*, I, 2.)

2. Formule d'un raccourci saisissant; il y en a beaucoup de ce genre dans l'œuvre de Chateaubriand.

3. Chateaubriand parle de la Révolution française, comme Bossuet parle de la révolution d'Angleterre (dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*), pour montrer que cette révolution, née de l'irréligion, est incompréhensible si l'on n'admet pas les desseins d'une Providence.

4. Rapprochement assez malhabile des deux mots.

5. Formule biblique.

6. Chateaubriand réveille les images et les citations bibliques. Du reste tout ce passage ressemble à du Bossuet. Il est étonnant de voir combien Chateaubriand réussit, sans pastiche, à *faire* du Bossuet.

7. Jérémie.

aux pieds les institutions antiques; coupable envers les espérances, on ne fonde rien pour la postérité[1]; les tombeaux et les enfants sont également profanés.... Tandis que cet esprit de perte dévore intérieurement la France, un esprit de salut la défend au dehors. Elle n'a de prudence et de grandeur que sur sa frontière; au dedans tout est abattu, à l'extérieur tout triomphe....

Une telle combinaison de choses n'a point de principe naturel dans les événements humains. L'écrivain religieux peut seul découvrir ici un profond conseil[2] du Très-Haut: si les puissances coalisées n'avaient voulu que faire cesser les violences de la Révolution et laisser ensuite la France réparer ses maux et ses erreurs, peut-être eussent-elles réussi. Mais Dieu vit l'iniquité des cours, et il dit au soldat étranger : Je briserai le glaive dans ta main et tu ne détruiras point le peuple de saint Louis[3].

Ainsi la religion semble conduire à l'explication des faits les plus incompréhensibles de l'histoire[4]. (III, 1.)

[Comment se fait-il alors que les peuples modernes et chrétiens n'aient pas réussi dans l'histoire? Comment se fait-il en particulier que la France, la fille aînée de l'Eglise, n'ait produit que des *mémoires?* Une cause générale c'est.... le christianisme lui-même qui a détruit en partie ce qu'il édifiait par ailleurs. Le christianisme a adouci les mœurs, perfectionné l'homme moral, fait triompher les vertus qui, comme la pudeur ou la charité, produisent un effet moins important, dans la vie politique, que les vertus ou les vices des anciens. Donc les sujets modernes sont moins *beaux*, au point de vue historique, que les sujets antiques. Et voici une autre raison, particulière à la France :]

Pourquoi les Français n'ont que des mémoires[5].

Le Français[6] a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et sociable. Il réfléchit peu sur

1. L'antithèse est très bien exprimée, mais elle est injuste. On ne saurait reprocher à la Révolution de ne pas s'être occupée de la postérité : au contraire, elle a tout fait pour *réglementer* cette postérité. C'est une autre question de savoir *comment* elle l'a réglementée.

2. *Conseil = dessein* (sens du latin *consilium*).

3. Chateaubriand crée des phrases et des apostrophes qui ont la couleur biblique.

4. Comparez les idées de Joseph de Maistre (1754-1821), qui, dans ses *Considérations sur la France* (1796), expliquait déjà la Révolution française comme un fait providentiel, voulu par Dieu, malgré son caractère diabolique et satanique.

5. Chateaubriand déclare bien haut qu'il fait exception pour le *Discours sur l'Histoire universelle.*

6. Voir le portrait des Français dans l'*Essai sur les révolutions*, p. 70.

l'ensemble des objets, mais il observe curieusement les détails et son coup d'œil est prompt, sûr et délié ; il faut toujours qu'il soit en scène et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie[1]. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étais là, le roi me dit.... J'appris du prince.... Je conseillai, je prévis le bien, le mal.* Son amour-propre se satisfait ainsi ; il étale son esprit devant le lecteur, et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage ; et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien[2], il exerce à la fois sa vengeance et sa malice.

Depuis le sire de Joinville jusqu'au cardinal de Retz[3], depuis les mémoires du temps de la Ligue jusqu'aux mémoires du temps de la Fronde, ce caractère se montre partout ; il perce même jusque dans le grave Sully. Mais quand on veut transporter à l'histoire cet art des détails, les rapports changent ; les petites nuances se perdent dans de grands tableaux, comme de légères rides sur la face de l'Océan. Contraints alors de généraliser nos observations, nous tombons dans l'esprit de système. D'une autre part[4], ne pouvant parler de nous à découvert, nous nous cachons derrière nos personnages. Dans la narration, nous devenons secs et minutieux, parce que nous causons mieux que nous ne racontons ; dans les réflexions générales, nous sommes chétifs ou vulgaires, parce que nous ne connaissons bien que l'homme de notre société[5].

1. Explication ingénieuse et tout à fait conforme au « génie » de notre race. — *Génie* signifie ici le caractère distinctif.

2. Exemple : Chateaubriand jugeant les émigrés et les royalistes dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

3. *Joinville*, qui raconta la vie de saint Louis, fait partie du groupe qu'on a appelé les *chroniqueurs*. Ce sont Villehardouin, Joinville, Froissart et Commines. — Le *cardinal de Retz* a raconté les événements de la Fronde auxquels il avait été mêlé. *Saint-Simon*, dont il n'est point parlé ici, n'a été vraiment révélé qu'après Chateaubriand, aux environs de 1830.

4. *D'une autre part* = *d'autre part*. Très fréquent dans Chateaubriand.

5. Comparer les idées de Fénelon, dans la *Lettre à l'Académie* (chap. sur l'histoire). Fénelon explique par d'autres raisons l'absence des bons historiens chez nous.

Enfin, la vie privée des Français est peu favorable au génie de l'histoire. Le repos de l'âme est nécessaire à quiconque veut écrire sagement sur les hommes : or, nos gens de lettres, vivant la plupart sans famille ou hors de leur famille, portant dans le monde des passions inquiètes et des jours misérablement consacrés à des succès d'amour-propre, sont par leurs habitudes en contradiction directe avec le sérieux de l'histoire[1]. Cette coutume de mettre notre existence dans un cercle borne nécessairement notre vue et rétrécit nos idées. Trop occupés d'une nature de convention, la vraie nature nous échappe; nous ne raisonnons guère sur celle-ci qu'à force d'esprit et comme au hasard, et quand nous rencontrons juste, c'est moins un fait d'expérience qu'une chose devinée. (III, 4.)

[Après avoir passé en revue les différents arts dans leurs rapports avec le christianisme, Chateaubriand analyse « les harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain ». C'est ici qu'il étudie la poésie des ruines et surtout des ruines chrétiennes.]

Des ruines en général[2].

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse, en voyant[3] que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur

1. Cette raison, trop subtile, est beaucoup moins vraisemblable que la précédente. — Chateaubriand a toujours saisi l'occasion de railler les gens de lettres ; cf. divers portraits des *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 48.

2. Le 18e siècle finissant avait une vive prédilection pour les ruines. On en construisait de factices dans les jardins, on rêvait sur les ruines des grandes cités disparues. (Exemple : on a vu déjà Volney avec ses Ruines de Palmyre.)

3. *En voyant* = *quand nous voyons*. RÈGLE : *La fortune vient en dormant.*

elles[1]. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe: sans cesse occupée à reproduire[2], elle environne la mort des plus douces illusions de la vie[3].

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines : elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus

1. Au 18e siècle, le peintre Hubert Robert (1733-1808), se spécialisa dans les *tableaux de ruines*. Diderot a beaucoup parlé de lui dans ses *Salons* et il a dit, à ce propos, le plaisir que lui causait la vue des ruines.

* Comparer aux idées de Chateaubriand ces réflexions de Diderot sur la *moralité* des ruines :

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde ! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière, et je ne veux pas mourir ! et j'envie un faible tissu de fibres et de chair à une loi générale qui s'éxécute sur le bronze ! *(Salon de 1767.)*

2. La toute-puissance de la nature qui *crée* sans cesse a inspiré magnifiquement certains poètes romantiques. Cf. dans Lamartine cette invocation d'Harold mourant à la nature :

Dans ton sein que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être et la mort est féconde.
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours :
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours.
Uu astre dans le ciel s'éteint ? tu le rallumes.
Un volcan dans ton sein frémit ? tu le consumes.
L'océan de ses flots t'inonde ? tu les bois.
Un peuple entier périt dans les luttes des rois ?
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles.

(Dernier chant du Pélerinage d'Harold.)

3. Ce n'est pas tout à fait exact sous cette forme. La nature couvre de fleurs, à *la longue*, les ruines qu'elle a faites. Ces ruines vues au lendemain de la catastrophe sont loin d'être riantes.

violentes et plus complètes que celles des âges; les seconds minent, les premiers renversent[1]. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme, et le temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée[2]. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur : deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi-effacées, représentant la vie de saint Bruno[3]; un cadran était resté sur un des pignons de l'église, et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne[4] de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux[5].

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire[6]. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs dans une rue déserte, tout à coup le son d'un

1. L'antithèse n'est pas très juste. Les ruines des hommes, elles aussi, se couvrent de verdure à la longue et deviennent aussi riantes que les autres. Au reste, il n'y a pas de dévastation faite par la main des hommes qui soit aussi épouvantable que les bouleversements naturels.

2. La poésie de Fontanes est dans le *Génie*. (*Ibid.* V, 2.)

3. *Saint Bruno* (1030-1101), fondateur de l'ordre des Chartreux.

4. Sur le genre de *hymne*, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 59.

5. Description précise et poignante. Si Chateaubriand parle avec tant d'amertume des ruines faites par les hommes, c'est qu'il avait vu les désastres de la Révolution (voir plus haut, p. 81, son retour en France). Sur le contraste entre les souvenirs tragiques et l'indifférence du *manœuvre*, comparer ces lignes du roman *René*, où René raconte une de ses impressions de voyage en face de la statue d'un roi :

Le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait.

6. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes*[1], sortirent du fond d'une église voisine; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes; que j'abandonne parce que je punis? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main jusque sous les débris où je les écrase[2]. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre au milieu d'eux; nos larmes coulaient; nous dîmes, dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple; pardonne à notre raison ébranlée! L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort : son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines[3]. (*Ibid.* V, 3.)

Ruines des monuments chrétiens[4].

Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres[5], les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir[6],

1. « Louez le Seigneur, vous toutes nations! »

2. C'est en effet la *voix* que le chrétien doit entendre dans les catastrophes.

3. Cette définition de l'âme humaine a inspiré de nombreux poètes romantiques. Cf. Musset dans la *Lettre à Lamartine*, où il dit de l'homme :

Son misérable cœur est fait de telle sorte
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte...
Quel tombeau que le cœur et quelle solitude!

Tout ce passage de Chateaubriand est fort beau, à la fois profond et ému.

4. Il vient de dire que les ruines des monuments chrétiens n'ont peut-être pas la même *élégance* que les ruines de Rome et de la Grèce. Il va prouver que « sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. »

5. Désigne le plus souvent des piliers de forme carrée.

6. *Cueilloir*, au sens propre « corbeille pour faire la cueillette ».

deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe[1] se cramponne dans le ciment, les mousses emballent[2] d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian[3] a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinaï dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades[4], le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtes[5] embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne*[6] flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes : l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes ; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu[7].

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sur les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chantant avec le Psalmiste[8] : « Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! »,

1. Ce qu'on appelle communément l'artichaut sauvage. Les feuilles en sont disposées en rose et sont très décoratives.

2. Terme propre et très expressif.

3. L'influence des poésies écossaises d'Ossian a été extraordinaire sur les imaginations à la fin du 18e siècle et au début du 19e. — Voir Canat : *La Littérature française par les textes*, p. 471 sq.

4. Iles au nord de l'Ecosse.

5. Des golfes avec sables mouvants.

6. Nom donné à de petites montagnes (surtout dans les Antilles).

7. Poétique évocation du paysage souvent décrit dans les poésie d'Ossian.

8. Le *Psalmiste* désigne le roi David, auteur des *Psaumes*.

tantôt, assis dans la grotte de *Fingal*[1], près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job : « Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait[2] en sortant du sein de sa mère ? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites [3], retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages ; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur[4], qui ne périra point ! (V, 5.)

QUATRIÈME PARTIE

CULTE

[Sous ce titre général, Chateaubriand comprend bien des choses. Il parle d'abord des cérémonies générales de l'Eglise, des chants et des prières, du dimanche et de la messe, de quelques fêtes chrétiennes, des funérailles, des prières pour les morts, des tombeaux chrétiens, du clergé régulier et séculier, de la vie monastique, des missions, des ordres militaires de chevalerie, des services rendus à la société par la religion chrétienne en général (hôpitaux, institutions de charité, etc.). Citons quatre passages caractéristiques : *Des Cloches*, *Les Rogations*, *Cimetières de campagne*, *Saint-Denis* (abbaye où l'on enterrait les rois).]

Des cloches.

Lorsque, avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait[5] au lever de l'aurore les petites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des mois-

1. Fingal fut un héros écossais. La grotte de Fingal est une grotte dans une des îles Hébrides, situées également au nord de l'Ecosse.

2. Au lieu de *débordait*. C'est un archaïsme. Règle : *L'addition au verbe d'un pronom complément explétif était très fréquente dans l'ancienne langue.* On disait se *partir*, se *dormir*, se *demeurer*, etc. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 207.

Le premier qui les vit de rire s'éclata.
(La Fontaine, III, 1.)

3. *Cénobites,* mot formé de deux mots grecs, signifie *ceux qui vivent en communauté.*

4. Cette image, en soi assez banale, paraît neuve ici, à la suite de cette description des orages et des tempêtes.

5. Quand Chateaubriand écrivait son livre, les sonneries étaient encore interdites. Le bourdon de Notre-Dame sonna, pour la première fois, après dix années de silence, le jour de Pâques où fut promulgué le Concordat.

sons, pour réveiller les laboureurs, soupirait, sur quelque instrument des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que, si nous étions poète, nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes* dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils[1]. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique[2]; dans des calamités, au contraire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée ? Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappait l'âme de pitié et de terreur et faisait couler ainsi les deux sources des sensations tragiques[3]. (I, 1.)

Les Rogations[4].

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline,

1. A la fin du roman *René*, dans une tempête où les vagues déferlent, le glas d'une cloche de monastère se mêle au bruit du canon d'alarme.

2. Chateaubriand n'avait pas toujours été égayé par le son des cloches. Dans ses nuits d'insomnie à Combourg, il songeait à la mort en écoutant à l'aube la cloche du village sonnant pour les trépassés :

Cette sonnerie compose, de trois notes répétées, un petit air monotone, mélancolique et champêtre. Rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée que d'être rendue aux tribulations de l'existence par la cloche qui en annonçait la fin. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue, ensuite déposé dans un cimetière non moins ignoré. (*Mémoires d'Outre-Tombe*. I, 158.)

3. On sait que, d'après les classiques, la terreur et la pitié sont les deux ressorts de la tragédie. (Cf. Boileau : *Art poétique*. Ch. III.)

* Comparez les poésies de Lamartine sur la cloche du village.

4. Il a développé dans le chapitre précédent l'idée de la *convenance* des cérémonies chrétiennes, c'est-à-dire de leur harmonie avec les scènes de la nature

le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines[1], pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau[2]. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie pour recevoir ceux qui entrent[3] et ceux qui sortent de ce royaume de douleur. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l héritage de ce roi des sacrifices[4].

Cependant l'apôtre de l'Evangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants*, *mes chers enfants*, et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre[5].

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher

et avec le milieu où elles sont célébrées :

La fête du Créateur [la Fête-Dieu] arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles. La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois. Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village.

1. Voilà, dès le début, le ton de la pastorale.

2. Périphrases un peu contournées. Chateaubriand interprète le mot de *curé*, en le rattachant au mot latin *curatus*, signifiant *qui a soin de*. Le curé surveille son troupeau : de là l'épithète *laborieux*.

* Rechercher dans la suite toutes les périphrases qui désignent le prêtre, et les caractériser.

3. *Ceux qui entrent*, parce qu'il leur confère le sacrement de baptême.

4. Rien de plus naturel que ce puits, cette vigne, ces colombes et même ces peupliers. Et malgré cela, on sent que l'auteur dessine une cure idéale. Le puits, la vigne, les colombes sont des souvenirs bibliques, des images souvent associées aux idées religieuses.

* Etudier la description, très détaillée, du presbytère de Jocelyn, chez Lamartine (Sixième époque de *Jocelyn*, XXXVII.)

5. Chrysostome fut le plus éloquent des Pères de l'Eglise grecque. Son nom est formé de deux mots grecs signifiant « bouche d'or ». Il vivait à la fin du 4e siècle ap. J.-C. et il fut patriarche de Constantinople.

en chantant : *« Vous sortirez avec plaisir et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie »*. L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise[1].

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses *trésors* les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village[2] viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête, que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours ; et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux[3]. (I, 8.)

1. Dans cette peinture aimable d'une fête pastorale, au printemps, ce dernier détail est bien recherché et inattendu. On ne voit guère les animaux sortir des blés pour regarder passer la procession. Mais Chateaubriand est tout plein des souvenirs de son patron saint François d'Assise et il associe les animaux à la fête chrétienne. — *Pompe villageoise*, alliance de mots.

2. L'expression rappelle à la fois la Bible et les noms que donnent les Indiens aux vieillards de leur tribu composant le grand Conseil.

3. * Etudier dans ce passage le ton à la fois majestueux et gracieux, les images solennelles et les détails familiers. Cette description tient de l'idylle et de l'épopée.

Cimetières de campagne.

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne[1] : des prairies, des champs, des eaux et des bois, une riante perspective, mariaient[2] leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ornement des morts, et les buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance[3]. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos béni aboutissaient à l'église ou à la maison du curé ; ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Evangile[4] : l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts. (II, 7.)

Saint-Denis[5].

On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures fameuses entre les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y pui-

1. Les sépultures antiques avaient la nature pour cadre. Chateaubriand n'avait pas encore vu Rome ni la Grèce (voir l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* pour les tombeaux antiques).

2 Remarquer *mariaient* à l'imparfait, ainsi que ce qui suit. Il veut dire par là que beaucoup de ces cimetières ont été ravagés pendant la tourmente révolutionnaire.

3. Périphrase pour désigner le coq. Voilà le ton *empire* et le genre d'images qu'on retrouvera à satiété dans les *Natchez*.

4. A ajouter aux périphrases qui, dans les *Rogations*, désignent le curé.

5. Après avoir défini la poésie gracieuse des cimetières de campagne, Chateaubriand décrit la poésie sombre et mélancolique des tombeaux dans les églises,

saient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire[1] : *Ce royaume est réellement le plus grand parmi les nations*. Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore *comment le temple d'Ammon a disparu sous les sables des déserts*[2].

L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort[3] ne manquait point de gloire ; les richesses de la France étaient à ses portes ; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville de Henri IV et de Louis le Grand était assise dans le voisinage ; et la sépulture royale de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposait les débris du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français[4].

C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entre eux, et toujours le dernier descendu dans ces abîmes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'Œdipe[5], a disparu dans une tempête. Chose digne de méditation! le premier monarque que les envoyés de la justice divine[6] rencontrèrent fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient. Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain pour défendre son trône il parut se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain

et il arrive à cette abbaye de Saint-Denis qu'il avait eu la douleur, à son retour en France, (voir plus haut, p. 81), de trouver à demi-ruinée.

1. Saint Grégoire le Grand fut pape de 590 à 604. C'est à lui qu'on doit le chant grégorien.

2. Temple de Jupiter Ammon en Egypte.

3. *Vassaux de la mort*, image grandiose appliquée à ces rois qui sont les *suzerains* des autres hommes.

4. Remarquer le tour oratoire de ce paragraphe. Du reste tout le passage est d'une très belle éloquence.

5. Œdipe, à la fin d'*Œdipe à Colone*, tragédie de Sophocle, disparaît dans une tempête au fond d'un bois, enlevé mystérieusement par la divinité. Chateaubriand aime les images empruntées aux Grecs. Les deux fils dont il est question sont Louis XV dont le corps était beaucoup plus loin au fond de la galerie, et Louis XVI qui ne fut pas enterré là.

6. Ce sont les révolutionnaires qui, sous la Terreur, pillèrent l'abbaye et procédèrent en octobre 1793 à l'enlèvement des corps des rois et des reines.

son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis : tout fut détruit[1]. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements; elles sont plus haut[2].

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvait à peine déposer Madame Henriette[3], « *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs, *tant la mort est prompte à remplir ces places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur[4] ! Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil[5]. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressements[6] des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre qui semble filer dans ces cercueils les indestructibles réseaux de la mort[7] ! Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines ; et, à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croirait, pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés[8].

1. Il y a un peu de mélodrame dans cette évocation. En réalité le corps de Louis XIV ne fut trouvé que le troisième, après Henri IV et Louis XIII. Mais il plait à l'imagination de Chateaubriand que le grand roi, représentant le plus complet de la vieille monarchie, se soit dressé à l'entrée du caveau, contre les envahisseurs.

2. C'est l'idée même des *Oraisons funèbres* de Bossuet : Dieu donne aux rois « de grandes et de terribles leçons ».

3 Henriette d'Angleterre ou *Madame*. Voir l'*Oraison funèbre* de Bossuet.

4. Image dans la manière de Pascal et de Bossuet.

* Faire une comparaison précise en se reportant chez Bossuet au récit de la mort de Madame et à la méditation qui le suit.

5. Recherche de l'antithèse. Chateaubriand use beaucoup de ce procédé littéraire qui, souvent, donne de la vigueur à sa pensée et de la couleur à ses tableaux. Comparer V. Hugo.

6. *Des empressements* = *contre les empressements*, ce dernier mot signifiant ici les *attaques* des révolutionnaires.

7. Imagination très réaliste. Chateaubriand annonce déjà ce qu'on a appelé le *bas-romantisme* d'un Théophile Gautier ou d'un Baudelaire. (Cf. *La Comédie de la Mort*, de Gautier.)

8. Passage très caractéristique pour le *sens historique* dans Chateaubriand.

* Etudier la manière dont il

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leur sépulcres et fixer sur nous leurs regards, à la lueur de cette lampe ! Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois ; nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Hé bien, peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne ? Le trône vous tente-t-il encore ?... Mais d'où vient ce profond silence ? D'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes ? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière ; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils[1] ! (II, 9.)

[Après avoir ainsi passé en revue toutes les beautés du culte chrétien et tous les services rendus à l'humanité par la morale chrétienne, par les missions, les ordres militaires, les institutions de charité, Chateaubriand récapitule en quelques pages les idées principales de son livre et il termine par ce chapitre : « *Quel serait aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût point paru sur la terre — Conjectures* ». Il fait un tableau à larges traits de l'immoralité de la vie romaine, de la décadence provoquée dans l'humanité par le polythéisme. Il affirme que sans l'Evangile « le naufrage de la société et des lumières eût été total » ; il montre que le christianisme a recueilli les débris de la civilisation et des arts, restauré la poésie et, ce qui vaut mieux, la morale. Il déplore que le 18ᵉ siècle ait fait une guerre sans merci à cette religion qui a sauvé l'humanité. Il termine en citant une phrase de Pascal : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner respect ; après, la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie ; et puis montrer par des preuves incontestables qu'elle est vraie ».]

a rendu la fuite éternelle des choses et des êtres et traduit le frisson de la mort.

1. Bossuet, au début du sermon *Sur la Mort* demande : « Me sera-t-il permis d'ouvrir un tombeau devant la cour ? ». Chateaubriand ouvre ici, sans hésiter, les tombeaux des rois qu'il interroge. Cette fin est désolée. Les temps nouveaux sont si mauvais pour les royautés que les rois, si on leur offrait la vie, ne consentiraient pas à l'accepter. Leur silence est encore plus effrayant que leur mort. L'apostrophe aux *majestés du tombeau* est d'ailleurs un fort beau mouvement oratoire, encore que mélodramatique.

ATALA (1801)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

La publication[1].

C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans ce monde : je cessai de vivre de moi-même et ma carrière publique commença. Après tant de succès militaires, un succès littéraire paraissait un prodige ; on en était affamé[2]. L'étrangeté de l'ouvrage ajoutait à la surprise de la foule[3]. *Atala* tombant au milieu de la littérature de l'Empire, de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu. On ne savait si on devait la classer parmi les *monstruosités* ou parmi les *beautés* : était-elle Gorgone ou Vénus[4] ? Les académiciens assemblés dissertèrent doctement sur son sexe et sur sa nature, de même qu'ils firent des rapports sur le *Génie du Christianisme*. Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit.

Atala devint si populaire qu'elle alla grossir, avec la Brinvilliers, la collection de Curtius[5]. Les auberges de rouliers étaient ornées de gravures rouges, vertes et bleues, représentant Chactas, le père Aubry et la fille de Simaghan. Dans des boîtes de bois, sur les quais, on montrait mes

1. *Atala* devait être publiée dans le *Génie,* mais il paraît que, quelques épreuves s'étant égarées, Chateaubriand eut peur d'un vol et se décida à publier son roman avant le *Génie. Atala* était en principe, comme *René*, un épisode du *Génie*. L'œuvre parut le 17 avril 1801 sous le titre : *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert*.

2. Remarquer cet éternel besoin de se comparer, sous une forme ou une autre, à Napoléon.

3. L'*étrangeté* de l'ouvrage est encore mieux définie dans la *Préface d'Atala* (voir plus bas p. 139).

4. Personnages de la mythologie, pris ici dans un sens symbolique. *Vénus* est la *beauté* et *Gorgone* la *monstruosité*. Les Gorgones étaient trois femmes monstrueuses qui changeaient en pierre ceux qu'elles regardaient. L'une d'elles était *Méduse* à qui Persée coupa la tête.

5. A la fin du 18e siècle, l'Allemand Curtius avait installé à Paris un cabinet de figures en cire coloriée, représentant les personnages fameux. La Brinvilliers est une célèbre empoisonneuse du 17e siècle.

personnages en cire, comme on montre des images de Vierge et de saints à la foire. Je vis sur un théâtre du boulevard ma sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude* à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait aux Variétés une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le coche se marier dans leur petite ville ; comme en débarquant ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous[1]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*. Deuxième partie, Livre 1er.)

[Le dessein de Chateaubriand était double. Il voulait d'une part faire « l'épopée de l'homme de la nature », si bien qu'*Atala* se rattache de près au *Voyage en Amérique* et à la future épopée des *Natchez*. Mais il voulait aussi justifier ce qu'il appelait dans le *Génie du Christianisme* « les harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain », de telle sorte qu'*Atala* — qui, dans le dessein primitif faisait partie du *Génie* — s'y rattache étroitement, même étant publiée à part.]

Analyse et Extraits.

PRÉFACE D'*ATALA*

Atala a été écrite dans le désert et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poème, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts[2]. J'ai essayé de donner à cet

1. L'auteur eut à subir toutes sortes de parodies, caricatures et moqueries. L'abbé Morellet, vieux classique, publia contre lui une brochure assez inintelligente. Mais l'œuvre triompha malgré tout et Chateaubriand écrit, naïvement, mais sincèrement : « Je devins à la mode, la tête me tourna... Je me contemplais, je me disais : C'est pourtant toi, créature extraordinaire, qui manges comme un autre homme ! »

2. Après avoir écrit qu'il a composé un poème, Chateaubriand ajoute en note :

Je suis obligé d'avertir que, si je me sers ici du mot *poème*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'hom-

ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue, récit* et *épilogue*[1]. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *les Chasseurs, les Laboureurs*[2], etc. ; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*[3]. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.....

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir[4].

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages[5], et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme[6]. Avec ce mot de *nature* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres[7].

me par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

1. Chateaubriand a toujours aimé l'antiquité, même en ces années où il paraissait marcher contre elle (voir plus haut, dans le *Génie*). Il fut toujours classique de goût, et cette préface est un éloge des meilleures qualités du classicisme.

2. Lamartine imitera ce procédé dans *Jocelyn*.

3. C'était la théorie du 18e siècle et même celle de Mme de Staël. Chateaubriand en était-il aussi détaché qu'il affecte de le dire?

4. Chateaubriand est un adversaire du réalisme et de la laideur.

5. Il semble cependant que dans le *Voyage en Amérique* et dans l'*Essai* il les avait assez loués. Mais à ce moment, il se dégage de l'influence de Rousseau qu'il avait profondément subie jusque-là. Et il s'en détachera de plus en plus, jusqu'à vouloir contredire Rousseau en toutes choses.

6. Chateaubriand subit ici l'influence de Pascal.

7. C'est au nom de ce même principe que Chateaubriand dans la dernière période de sa vie condamnera le romantisme.

* Discuter l'esthétique de Chateaubriand dans cette *Préface*.

PROLOGUE

[Le prologue débute par une description de l'Amérique du Nord et du principal de ses fleuves, le Mississipi ou Meschacebé.]

Le Meschacebé.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appelent le *Nouvel Eden* et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*[1]. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri. l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain[2], les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens[3] : c'est le Nil des déserts[4]. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter, le long des rivages[5], des îles flottantes de pistia et de nénuphar[6], dont les roses jaunes s'élèvent com-

1. *Louisiane*, nom donné à cette région, en l'honneur de Louis XIV, par Cavelier de la Salle qui l'explora en 1682.

2. Nous disons plutôt *golfe du Mexique.*

3. Il a décrit quelques-nns de ces tombeaux dans le *Voyage en Amérique.*

4. Tout ce début est majestueux, imposant : la résonnance du style exprime le grondement du fleuve.

5. *Rivages*, parce que le fleuve ressemble à une mer (c'est d'ailleurs le mot propre pour désigner les rives d'un grand fleuve).

6. Plantes aquatiques à larges feuilles surmontées de fleurs.

me de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve[1].

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes[2] se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois, un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient[3] coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives[4].

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé et forme avec la première un admirable contraste[5]. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias[6], les coloquintes[7], s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au

1. Remarquer, dans cette fin : d'abord la grâce des détails et la souplesse harmonieuse, la douceur du style (surtout pour la dernière phrase), faisant contraste avec la majesté du début (Chateaubriand aime ces antithèses) ; puis l'abondance des détails exotiques, fleurs ou animaux ; enfin — et ceci est l'excès ou le défaut de cette aimable peinture — une recherche un peu maniérée de l'effet (le jeu des couleurs dans les animaux, la grâce apprêtée de cette colonie qui s'embarque sur un vaisseau fleuri).

2. *Savanes*, vastes prairies couvertes d'herbes.

3. Cf. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

4. La phrase, toujours harmonieuse, est ample et oratoire, et de plus très plastique. Voici une image presque mythologique (le dieu du fleuve que les anciens représentaient avec des cornes sur la tête) et une évocation sculpturale comme les aime l'auteur.

* Etudier dans Chateaubriand l'art des attitudes plastiques et sculpturales.

5. Tout ceci forme également antithèse : après la rive majestueuse et triste, la rive animée et gracieuse.

6. Sorte de grandes lianes.

7. Plantes à fleurs jaunes et à fruits verdâtres, de la grosseur d'une orange, dont l'intérieur est garni d'une pulpe blanche.

tulipier[1], du tulipier à l'alcée[2] en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia[3] élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches il domine toute la forêt et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure[4].

Une multitude d'animaux[5] placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux[6]; des cariboux[7] se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs[8], des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts[9] empourprés, des cardinaux[10] de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici au contraire est mouvement et murmure[11] : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements[12] d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissements

1. Très bel arbre qui ressemble au magnolia.

2. Plante à larges fleurs blanches. — On remarquera que Chateaubriand cherche les noms exotiques et qu'il décrit en effet les plantes caractéristiques de l'Amérique du Nord. Comparer, pour l'exotisme, les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie.*

3. Bel arbre à grandes fleurs blanches.

4. Toujours le même rythme, majestueux et berceur, à la fin des paragraphes.

5. De même que pour la flore du pays, Chateaubriand décrit avec précision la faune. Il y a même un peu de luxe dans ce bariolage de couleurs.

6. Cette fois, la peinture manque son but. Chateaubriand eût pu laisser ce détail qui produit un effet de comique et d'invraisemblance qu'il n'avait pas cherché.

7. Sorte de rennes.

8. En un seul mot. Petits oiseaux qui ressemblent au merle.

9. Oiseau du genre pie, à plumage jaune et vert.

10. Oiseau d'Amérique à plumage rouge.

11. C'est toujours la même netteté de composition et le même procédé d'antithèse.

12. Remarquer les mots *froissements*, *bruissements*, *gémissements*, *meuglements*, *roucoulements*, tous ces sons en... *ments* qui peignent les bruits sourds et multipliés de cette région.

d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie, Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature[1].

[Nous apprenons, par le prologue, que toute cette riche région appartenait à la France à la fin du 17e siècle et que les Français avaient fait alliance avec la tribu indienne des Natchez. Dans cette tribu vivait, au début du 18e siècle, un vieillard nommé Chactas qui avait voyagé en France sous Louis XIV et qui, revenu dans sa patrie, essayait de fortifier ses amis dans l'amour de la France. Sur ces entrefaites, un Français, nommé René, arrive en Louisiane (1725), remonte le Meschacebé jusqu'aux Natchez et demande à être reçu guerrier de cette nation. Chactas le prend en amitié et l'emmène, avec les principaux guerriers, à la chasse du castor. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, Chactas demeuré seul avec René lui fait le récit de ses aventures.]

LE RÉCIT

Les Chasseurs.

[Chactas, âgé d'une vingtaine d'années, est fait prisonnier par les Muscogulges, ennemis de sa tribu. On l'entraîne à travers la grande savane Alachua pour le brûler dans la capitale de la tribu. Mais une jeune indienne, Atala, éprise de lui, le délivre dans la nuit qui précède le jour où il devait être sacrifié.]

Délivrance de Chactas.

On m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils

1. Phrase harmonieuse et qui se termine sur la vision grandiose de ces *champs primitifs* de la nature, où la vie fermente et bouillonne sous toutes ses formes.

n'en[1] fussent avertis. La nuit s'avance ; les chants et les danses cessent par degré ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages ; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt[2].

C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture[3]. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude : m'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter[4] ! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours et que je mourrais avec joie pour elle.

Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort : des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes[5]. Je cédai malgré moi à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

Cette sensation devint si vive qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche.

1. Sur ce ne explétif, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 310, Rem., et § 311, 2°.

2. Ce sont des impressions *directes* de l'auteur, soit dans les solitudes américaines, soit aux avant-postes, à l'armée de Condé.

3. Détail très particulier, dans le goût des poètes grecs et surtout des Alexandrins. Apollonius de Rhodes, pour peindre le silence profond d'une nuit, écrit dans ses *Argonautiques* : « Le sommeil s'emparait même des mères dont les enfants sont morts ».

4. Atala avait, une première fois, délivré Chactas attaché à un arbre pendant une halte et l'avait prié de fuir. Mais Chactas n'avait pu se décider à quitter la jeune Indienne, bien qu'il eût la certitude qu'il serait brûlé.

5. Cette réflexion *date* l'œuvre: c'est le ton du *Génie*.

[Chactas et Atala fuient à travers la savane où ils échappent assez vite aux poursuites des *chasseurs* indiens. Cette savane est décrite avec magnificence dans ses repos et dans ses orages :]

L'orage dans la Savane.

C'était le vingt-septième soleil[1] depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu*[2] avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier[3] et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel[4]. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax[5], parmi des ceps de vigne, des indigos[6], des faséoles[7], des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux trem-

1. *Vingt-septième soleil = vingt-septième jour*. C'est le langage habituel de Chactas. Chateaubriand *transpose* les mots ordinaires en style indien. Voir pour plus de détails le récit de Chactas à René dans les *Natchez*.
2. Le mois de juillet.
3. Arbre spécial à l'Amérique du Nord.
4. La phrase majestueuse et lente, et le silence qui la termine peignent le repos des forêts. On peut en rapprocher, pour l'harmonie, cet autre passage d'*Atala* sur une autre nuit :

Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois ; on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

5. Arbuste épineux et grimpant.
6. Arbuste riche en matière colorante.
7. Nom général désignant les pois, haricots et autres variétés de légumineuses. Remarquez cette énumération de plantes et, plus bas, d'animaux du pays. Il y a un peu d'affectation dans cet étalage de *couleur locale* ici comme ailleurs.

*Etudier ce jugement de Sainte-Beuve sur *Atala* :

Je veux bien qu'on soit exact en fait de couleur locale et même je le désire ; mais il faut qu'alors le narrateur, surtout si c'est une aventure de sentiment et de passion qu'il nous raconte, soit exact d'un air naturel, sans paraître y viser et sans se piquer de trop faire attention à des hors-d'œuvre ; il faut qu'il nous donne ces détails accessoires comme involontai-

blait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous[1], les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

Cependant l'obscurité redouble[2] : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup; et, à travers ces crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flamme; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues, qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement[3]. Alors le Grand-Esprit[4] couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement[5] de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle[6] en s'éteignant dans les eaux.

rement, comme étant plein de ses souvenirs et de tout ce qui s'y rattache, et non pas qu'il aille choisir exprès dans ces mêmes souvenirs et dans leur expression je ne sais quoi, qui nous étonne, qui nous déconcerte, et qui ressemble toujours à une *niche* d'auteur qu'il nous fait.

1. Quadrupède de l'Amérique du Nord que Chateaubriand décrit en ces termes dans le *Voyage en Amérique :*

Le carcajou est une espèce de chat-tigre ou de grand chat. La manière dont il chasse l'orignal avec ses alliés les renards est célèbre. Il monte sur un arbre, se couche à plat sur une branche abaissée et s'enveloppe d'une queue touffue qui fait trois fois le tour de son corps. Bientôt on entend des glapissements lointains et l'on voit paraître un orignal rabattu par trois renards qui manœuvrent de manière à le diriger vers l'embuscade du carcajou. Au moment où la bête lancée passe sous l'arbre fatal, le carcajou tombe sur elle, lui serre le cou avec sa queue et cherche à lui couper avec ses dents la veine jugulaire.

2. Voici le commencement de la tempête et de l'orage. Le style haché peint la rapidité de l'ouragan et des phénomènes atmosphériques se déchaînant sans interruption.

3. Ce n'est pas Chactas, à proprement parler, qui raconte ceci. Chateaubriand se substitue à ses personnages dont la langue est souvent trop littéraire, trop poétique pour leur condition et leur situation.

4. *Grand-Esprit* = *Dieu*, dans la langue de Chactas.

5. Remarquer ici l'abondance des mots en *ment*.

* Comparer le même procédé à la fin du fragment *Le Meschacebé*, cité dans « Prologue ».

6. * Etudier les effets produits dans ce passage par l'emploi du présent, de l'imparfait, du passé. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, §§ 252 et 257, n. 5.

[Chactas et Atala surpris par cette violente tempête essaient de s'abriter contre les torrents de la pluie. Atala raconte qu'elle n'est pas la fille d'un Indien, mais d'un Espagnol nommé Lopez. Or, ce Lopez a été jadis le bienfaiteur de Chactas. Celui-ci est éperdu de bonheur à cette révélation. Tout à coup une cloche se fait entendre, un chien aboie. Survient un missionnaire portant une petite lanterne. Atala, qui est chrétienne, se jette aux pieds de l'ermite qui les emmène tous les deux se réchauffer dans sa grotte.]

Les Laboureurs.

La grotte du Père Aubry.

Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes[1]. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime[2]. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre[3].

Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du mis-

1. Le père Aubry a souffert de la vie. Chateaubriand montre ainsi la puissance d'une religion qui permet à l'âme de dominer ses passions.

2. Que la longue barbe ait quelque chose de « calme et de sublime », voilà une de ces réflexions qui firent sourire les adversaires de Chateaubriand et qu'ils ne manquèrent pas de relever. Chateaubriand dans la première édition avait écrit sur le nez du père et sa longue barbe qu'ils avaient « quelque chose d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre ». Il fit bien de supprimer.

3. Pour le chrétien, la vie est en effet un *voyage*.

sionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts[1] humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuille de papaya[2], une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier et, sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens[3].

L'homme des anciens jours[4] se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et, en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du Grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient ; les feux de l'incendie allumés dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain ; au pied de la montagne, un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, le corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au grand Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses[5], il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces nuages : croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de l'homme ? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux quand il sera digne de l'être ».

[Le lendemain matin, Chactas fait une visite à la mission avec le père Aubry.]

1. Espèce de potiron.

2. Le papaya est proprement le fruit du papayer ; c'est une grosse baie comestible.

3. Chactas n'est pas chrétien lorsqu'il arrive à la mission.

4. Encore une périphrase, comme celles qu'on a déjà relevées (cf. les *Rogations*, p. 131). Plus loin le père Aubry est appelé *serviteur du Grand Esprit*.

5. Atala est chrétienne, et c'est sa foi autant que son amour qui lui a inspiré la délivrance de Chactas.

Le village de la mission.

Nous découvrîmes le village de la mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ[1], qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant de ce qui se passait au village; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler et il mêlait Dieu à tous ses discours[2].

Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé[3] de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous est arrivé un frère et une sœur et, pour surcroît de bonheur, je vois que la divine Providence a épargné hier vos moissons: voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le saint sacrifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur humilié. »

Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce du mûrier, les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare[4] sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence[5].

1. Le nom de Jésus-Christ est mis ici avec intention. L'arrivée du Père Aubry cause une joie du même genre que celle qui jadis, dans les villages israélites, accueillait la venue du Christ.

2. Tout ce début est gracieux, idyllique.

3. *Avait accoutumé* = *avait coutume*; tour du 17e siècle.

4. *Se prépare* et plus bas *se puise*. On dirait aujourd'hui *est préparé*, *est puisée*. C'est un tour du 17e siècle : le réfléchi pour le passif. La Fontaine dit :

> Il arriva qu'au temps où la chanvre
> [*se sème*.....

5. L'imagination de Chateaubriand se plaît à évoquer les cé-

L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude[1]. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs[2]. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes le grand mystère ne s'accomplit et que Dieu ne descendit sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur[3].

Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez[4], nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines[5]. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant[6] le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés : l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont

rémonies du christianisme primitif, les messes en plein air au milieu des bois. Remarquer le mot *mystère*. Le divin mystère de la messe est en effet un *mystère* pour Chactas.

1. Sur le lever de l'aurore dans la savane, voir, plus bas, les *Funérailles* d'Atala, p. 156.

2. Chateaubriand éprouve le besoin de poétiser ce qui est déjà poétique. Cf. le même procédé dans le *Génie du Christianisme*. (*Deux perspectives de la nature*, p. 100) où le soleil, la lune et la trombe forment le décor de la prière du soir. Un peu de faux-brillant.

3. On voit très bien par ces lignes la nature *esthétique* du sentiment religieux dans Chateaubriand : la beauté du paysage et des cérémonies opère, dans l'âme de Chactas, le commencement de la conversion.

4. Il s'agit d'Atala (voir l'analyse plus haut).

5. Il semble qu'on assiste ici à l'origine de l'humanité et aux premiers travaux des champs. Cf. Lamartine : *Jocelyn*, le passage des *Laboureurs* (même titre qu'ici) et l'hymne au travail, au premier travail, le labourage.

6. Tour classique. On disait au 17e siècle : *Les plaisirs me vont décevant.*

je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme[1].

Le Drame.

[Le père Aubry et Chactas, en revenant de la mission, trouvent Atala mourante. Elle leur raconte le secret de sa vie et de sa mort. Sa mère avait promis à Dieu la virginité de sa fille encore au berceau, et avait fait jurer à celle-ci, devenue grande, de tenir le vœu par lequel elle s'était engagée. Atala, pour consoler les derniers instants de sa mère mourante, avait promis de faire tout ce qui lui était demandé. Il ne lui semblait pas d'ailleurs qu'elle fît un bien gros sacrifice. Mais Chactas est venu et elle l'a aimé, et depuis qu'elle l'a connu, elle a souffert de sentir entre elle et lui une barrière invincible. Le père Aubry essaie de rassurer Atala : l'évêque de Québec la relèvera aisément d'un vœu dont son imagination s'est alarmée. En entendant ces mots, Atala donne les signes d'une profonde douleur ; elle ignorait qu'elle pût être relevée de son vœu. Aussi, la nuit précédente, pendant l'orage, craignant de succomber à son amour pour Chactas, elle s'est empoisonnée. C'est en vain que le père Aubry tente l'impossible pour la sauver.]

Mort d'Atala.

Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir[2] : « Touche mes doigts, me disait-elle : ne les trouves-tu pas bien glacés ? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur ; ensuite elle ajoutait : « Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et

1. Vision grandiose et symbolique ; le symbolisme sera un des caractères du romantisme. (La Terre ici est personnifiée.)
* Comparer le symbolisme des *Laboureurs* chez Lamartine. Marquer les ressemblances et les différences.

2. *Refroidir* pour *se refroidir*, on a vu déjà maint exemple de cette prédilection de l'auteur pour le verbe intransitif au lieu du réfléchi.

voilà que je ne sens plus ta main, je n'entends presque plus ta voix, les objets de la grotte disparaissent tour à tour. Ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent? Le soleil doit être près de se coucher maintenant; Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe[1]! »

Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis; je suis bien faible, mais peut-être que je vais devenir plus forte[2]. Cependant mourir si jeune, tout à la fois, quand mon mon cœur était si plein de vie! Chef de la prière, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit contente et que Dieu me pardonne ce que j'ai fait[3]?

« — Ma fille », répondit le bon religieux en versant des larmes[4] et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés[5], « ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis; Dieu vous pardonnera à cause de la simplicité de votre cœur. Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait ont été plus coupables que vous ; ils ont passé[6] leurs pouvoirs en vous arrachant un vœu indiscret; mais que la paix du Seigneur soit avec eux! Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumière en matière de religion. Rassurez-vous, mon enfant : celui qui sonde les reins et les cœurs vous

1. Cette plainte d'Atala est touchante et, dans sa douceur même, très pathétique, bien qu'il y ait un peu d'affectation dans cet effet de lumière et dans cette perspective funèbre que se figure Atala.

2. Que veut-elle dire au juste? Ce n'est pas clair du tout. Si c'est une parole banale pour les rassurer, elle est en effet bien banale. Je crois plutôt qu'elle veut dire qu'elle va se montrer *forte* devant la mort, ne pas s'attendrir et ne pas les attendrir. Dans ce cas le mot *faible* désignerait non pas l'affaiblissement physique de la mourante, mais sa faiblesse morale.

3. Suit un discours très sage du missionnaire. Il éclaire Atala sur les vœux imprudents et sur « le défaut de lumière en matière de religion ». Et il prononce, sur la religion, de graves paroles, dignes de Bossuet.

4. On a déjà vu chez le père Aubry une facilité un peu singulière à pleurer. Ici, ce n'est guère de circonstance, puisqu'il s'agit de *fortifier* Atala. Au reste ce léger défaut, qui nous rend d'ailleurs le père Aubry très humain, n'enlève rien à la beauté et à l'énergie de son discours.

5. Le père Aubry avait été martyrisé par les infidèles.

6. *Passé* = *dépassé*. RÈGLE : *Un grand nombre de verbes simples avaient autrefois le sens que nous réservons à leurs composés :* connaître = reconnaître. Tenir = obtenir, etc. Généralement il est arrivé que le sens du simple s'étant affaibli, on l'a renforcé par l'emploi du composé. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 10.

jugera sur vos intentions, qui étaient pures, et non sur votre action, qui est condamnable.

« Quant à la vie[1], si le moment est arrivé de vous endormir dans le Seigneur, ah! ma chère enfant, que vous perdez peu de chose en perdant ce monde! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins : que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la société? si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eut été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes[2], et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois[3]!

« Est-ce votre amour que vous regrettez[4]?. Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas des liens éternels : un jour peut-être le dégoût fût venu avec la satiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. Sans doute[5], ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux, ils étaient innocents et immortels. Parfaits de l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Ève avait été créée pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur[6], quels couples le pourront après eux? .....

1. Après avoir rassuré Atala sur ses remords, il la tranquillise sur sa mort prochaine, puisqu'elle avait gémi de mourir si jeune.

2. L'épisode d'Atala se passe à la fin du 17e siècle puisque le vieux Chactas le raconte au début du 18e; le père Aubry désigne ici la misère d'Henriette de France, femme du roi d'Angleterre, Charles Ier, exécuté. Mais on peut supposer aussi que Chateaubriand, ici, se *substitue* au père Aubry et fait allusion aux malheurs de la Révolution.

3. Isolez cette phrase et demandez de qui elle est. Presque tout le monde répondra que c'est du Bossuet. On a déjà vu plus haut des ressemblances étonnantes d'idées et de style entre Chateaubriand et l'auteur des *Oraisons funèbres*.

4. Le discours est très nettement composé. Le missionnaire essaie d'apaiser dans Atala les remords de l'empoisonnement, le regret de la vie et de son amour pour Chactas.

5. Sens du 17e siècle : *sans aucun doute*.

6. Cet argument tiré de la Bible atteste d'abord l'importance naissante de la Bible qui deviendra le livre de chevet des romantiques (voir plus haut le *Génie du christianisme*, p. 113) et aussi l'influence profonde exercée sur l'imagination de

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous retire si vite de cette vallée de misère[1]. »

[Atala meurt chrétiennement, consolée par le discours du prêtre. Elle a fait promettre à Chactas qu'il deviendrait chrétien :]

... Les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein[2] ; c'est le seul bien que possède Atala. Lopez, ton père et le mien[3], l'envoya à ma mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère ! conserve-le en mémoire de mes malheurs[4]. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre union aurait été courte sur la terre, mais il est après cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparé de toi pour jamais ! Je ne fais que te devancer aujourd'hui et je te[5] vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui préparera notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi..... »

Navré[6] de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire, se levant

Chateaubriand par le *Paradis perdu* de Milton (voir dans le *Génie* le passage qu'il lui consacre, p. 103).

1. C'est bien le terme chrétien pour désigner la terre : vallée de misère, vallée de larmes.

2. Voici le passage qui rappelle ce souvenir d'Atala :

Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre,* avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein.

3. Chactas appelait aussi du nom de père Lopez qui avait été son bienfaiteur.

4. * Comparer le *Crucifix,* de Lamartine.

5. Sur la place du pronom, voir plusieurs exemples dans les textes déjà cités. Règle : *Il se faut entr'aider.* p. 39, n. 2.

6. Sens très fort, comme au 17e siècle : *le cœur percé de douleur.*

d'un air inspiré et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »,

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était enfermée une urne d'or couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes[1], et lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala[2] ? — Oui, mon fils, dit le vieillard, en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! » Atala venait d'expirer.

Les Funérailles.

[Le père Aubry essaie de consoler Chactas, écrasé sous la douleur. Il lui propose ensuite d'enterrer Atala avec toute la pompe chrétienne. Mais Chactas refuse ; il veut que la tombe d'Atala soit aussi inconnue que les malheurs et les vertus de la jeune fille. Tous deux roulent le corps d'Atala dans une pièce de lin et la couchent à l'entrée de la grotte sur un gazon de sensitives des montagnes. Le religieux prie toute la nuit, et Chactas reste assis sans rien dire au chevet du lit funèbre :]

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre[3].

1. C'est toujours le même besoin de *poétiser* qu'on a vu plus haut dans le *Génie* (cf. l'*Extrême-Onction*, p. 95).

2. Ici Chactas redevient le bon sauvage, naïf, qui ne comprend rien aux mystères de la religion. Certains critiques, quand parut l'ouvrage, contestèrent, non sans raison, l'unité de ton.

3. Le clair de lune, si aimé de l'auteur, *devait* apparaître ici.



Fig. 6. — Les funérailles d'Atala.

(D'après Girodet, Musée du Louvre.)

Ce tableau parut au salon de 1808, où il fut très admiré. Le peintre s'est inspiré pour sa toile du texte de Chateaubriand. (Cf. p. 156.)

On trouvera dans les gravures de la fin du volume des vignettes représentant diverses scènes d'*Atala*.

Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne[1]. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers[2]. De temps en temps le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée[3], puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé *Job* ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des champs[4].

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes[5]. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant[6] dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts[7]. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres[8], et l'on croyait entendre

1. Souvenir antique bizarrement amené. Chactas, dans le roman, parle tantôt comme un sauvage, tantôt comme un chrétien, tantôt comme un Grec ou un Romain.

* Etudier dans le roman le mélange de ces trois tons.

2. Cette phrase consternait l'abbé Morellet, homme très positif qui discuta toutes les beautés d'*Atala*. Il rappelait que beaucoup d'écrivains avaient décrit déjà la mélancolie des clairs de lune et il ajoutait :

Aucun n'a dit que cette mélancolie était un secret ; et si la lune le raconte, comment est-ce un secret ? et comment le raconte-t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers plutôt qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux fleuves ?

Cette critique est parfaitement inintelligente. L'idée de ce passage est très claire et la phrase est une merveille de douceur et d'harmonie. Elle ravissait Flaubert qui la répétait souvent.

* Etudier l'harmonie du style dans *Atala* et vérifier ce jugement de Sainte-Beuve sur l'œuvre : « C'est par cette harmonie, non moins que par l'éclat des couleurs, que M. de Chateaubriand est grand poète et grand magicien. A l'aide des sons et de certains mots bien placés, il produit des effets d'enchantement ».

3. Chactas ne peut pas dire de l'*eau bénite*. Il transpose, comme il fait souvent.

4. Bossuet a paraphrasé ce verset de *Job* dans l'Oraison funèbre de *Madame* :

Madame, cependant, a passé comme l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce, vous le savez ; le soir, nous la vîmes séchée.

5. Ici, c'est le *sauvage* qui parle.

6. Cf. Règle : *Quel malheur me va poursuivant ?*

7. Un peu *pompeux*. Il faut que toute la nature résonne des chants religieux et redise le nom du Créateur.

8. C'est l'idée romantique de la nature qui s'associe au deuil de l'homme malheureux.

dans les Bocages de la mort[1] le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'orient[2]. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rocher en rocher ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes[3]. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces[4]. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils[5] ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent.

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté[6] dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité[7].

1. Les cimetières.
* Recueillir et classer les nombreuses périphrases qu'on trouve dans le roman.
2. Flaubert, qui admirait beaucoup *Atala*, a imité cette phrase au début de *Salammbô* : « Une barre lumineuse s'éleva du côté de l'Orient... ».
3. Joli détail, gracieux et touchant, et si humain !
* Etudier dans ce récit, comme on l'a vu ailleurs, l'union de la simplicité et d'une certaine recherche.
4. Le peintre Girodet (1767-1824), a immortalisé cette scène dans le tableau célèbre, *Atala au tombeau* (Musée du Louvre).
5. Il s'adresse à René.
6. *Beauté*, et plus bas « le front de *dix-huit printemps*, — les grâces cachées *sous le rideau de l'éternité* » : langage pseudo-classique, d'une élégance vieillie.
7. Sauf quelques réserves, toute cette description des funérailles est une merveille de description, pour la couleur des détails, l'émotion et l'harmonie du style.
* Comparez les funérailles de *Manon Lescaut* dans le célèbre roman (1731) de l'abbé Prévost :

C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en

[Après avoir fait des adieux émus au père Aubry et à la tombe d'Atala, Chactas retourne près de sa mère.]

ÉPILOGUE

[C'est Chateaubriand qui reprend la parole et qui raconte en quelques pages la destinée du père Aubry et de Chactas, telle qu'il la connut dans son voyage en Amérique[1]. Le père Aubry fut brûlé par les Indiens et sa mission ravagée. Chactas[2] revint quelques années plus tard chercher les os d'Atala et du missionnaire[3].]

servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse, j'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle ; je la considérai longtemps, je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affaiblir et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable.

1. Chateaubriand, dans cet épilogue, place aussi certains détails de son voyage, par exemple la description de la cataracte du Niagara ; le tableau de la jeune mère indienne ensevelissant et berçant son enfant mort parmi les branches d'un érable : et enfin la peinture d'une tribu indienne qui emporte à travers le désert les ossements des aïeux, ce qui lui inspire cette réflexion :

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'avez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

2. On retrouvera Chactas dans les *Natchez*.

3. * Discuter les premières lignes de l'épilogue, où l'auteur apprécie ainsi qu'il suit la portée religieuse et morale de l'histoire d'Atala :

Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Evangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

RENÉ (1802)

Analyse et Extraits.

[*René* parut en 1802. Comme *Atala,* ce roman se lie à la fois au *Voyage en Amérique* et au *Génie.* Il fait même en un sens le pendant d'Atala : René raconte à Chactas sa jeunesse, comme Chactas lui conta la sienne. De plus, Chateaubriand se proposait d'illustrer ainsi le chapitre du *Génie* intitulé « Du vague des passions », de même qu'*Atala* lui avait servi à préciser le chapitre sur les « harmonies » de la religion chrétienne.

Est-ce un roman ? Les incidents sont peu nombreux. Il faut y voir surtout une étude morale, l'analyse de la mélancolie romantique. Au reste, René est Chateaubriand ; le roman est une suite de confidences personnelles, et bien des passages pourront être utilement comparés à ceux que Chateaubriand a écrits sur sa jeunesse, dans ses *Mémoires,* et dont les plus importants ont été cités au début de ce livre.]

L'enfance et la rêverie[1].

J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde..... J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel[2].

Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons, puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage[3].

Chaque automne je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, d'un lac, dans une province reculée[4].

1. Les titres donnés ici ne sont pas de l'auteur : le roman se poursuit sans divisions. J'ai cru cependant qu'il était utile pour plus de netteté, de le décomposer ainsi en parties. Ces titres sont encadrés.

2. Chateaubriand fut élevé à la campagne, loin de sa famille. Voir plus haut *Plancoët,* p. 30.

3. C'est bien l'humeur de Chateaubriand. Voir ses impressions d'enfance à Saint-Malo et ses escapades sur la plage avec les polissons de la ville. (*Mémoires d'Outre-Tombe,* Livre I).

4. Voir la description du *château de Combourg,* p. 36.

Timide et contraint devant mon père[1], je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur; elle était un peu plus âgée que moi[2]. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles: promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, vous ne perdez jamais vos douceurs[3]!

Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature[4]. Jeune, je cultivais les Muses; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies[5].

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs[6]. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance[7]. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son

1. Voir plus haut *Vie à Combourg*, p. 38.

2. Cf. plus haut *Lucile*, p. 42. Lucile en effet avait quelques années de plus que son frère.

3. Beaucoup de paragraphes se terminent par une réflexion morale: après le tableau, la méditation.

4. Chateaubriand et sa sœur s'exerçaient en effet à la poésie, dans la solitude de Combourg. Il a dit dans ses *Mémoires* (Première partie, Livre III):

Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit: «Tu devrais peindre tout cela.» Ce mot me révéla la Muse; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers comme si c'eût été ma langue naturelle; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons: je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature.

5. Réflexion mélancolique, regret d'un passé disparu à jamais.

6. Cf. dans le *Génie* le passage sur les cloches, p. 130.

7. Analyse très précise où se retrouvent les joies de la campagne et de la solitude, mêlées aux émotions religieuses et à la mélancolie des souvenirs du passé. Tout le monde connaît la célèbre romance de Chateaubriand « Combien j'ai douce souvenance... ». (Voir plus bas au *Dernier Abencérage*.)

berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur ; nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras[1]. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source, et, dans une sainte douleur, qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité[2] ?

Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids ; le soir même l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été[3].

1. Chateaubriand n'assista point à la mort de son père : il était à Cambrai.

2. Cette preuve de l'immortalité de l'âme n'est pas très convaincante. Cf. Lamartine : *Le Crucifix* :

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

3. Toujours la mélancolie et un étonnement douloureux en face des événements les plus ordinaires. — A la suite de cette mort, René rêve de se retirer



Fig. 7. — Deux scènes de « René ».

(D'après Le Barbier, édition de 1803.)

Dans l'une, René et Amélie (cf. p. 161) se promènent au milieu des sapins du manoir paternel. (Sur ces sapins cf. p. 171, n. 1.) Dans l'autre, René est assis sous les murailles du couvent où Amélie s'est retirée.

Les voyages et la mélancolie.

Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde dont je ne connaissais ni les ports ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus ; je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce[1], pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre[2] et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature et faiblesse de l'homme[3] ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais[4] !

Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève par intervalles dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée[5].

Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement à mes yeux sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés[6].

Mais je me lassai de fouiller dans les cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle[7].

dans un monastère ; mais il renonce à son projet (Cf. Chateaubriand lorsqu'il désirait à Combourg se faire prêtre.)

1. Encore un détail imaginé. Chateaubriand, lorsqu'il écrit *René*, n'a pas vu encore la Grèce ni Rome.

2. *Poudre = poussière.*

3. Idée de Pascal, reprise par tous les romantiques comme une belle antithèse.

4. La démonstration est discutable. Il arrive souvent dans Chateaubriand que des idées un peu puériles sont cachées sous la magnificence de la phrase.

5. Très belle image, et qui offre ceci de particulier qu'à l'inverse des images ordinaires, c'est le réel qui est expliqué par l'abstrait. Sainte-Beuve dit justement à ce sujet : « Il est naturel à René de mieux connaître encore son désert intérieur que celui de la campagne romaine et d'y tout rapporter. Cela lui est plus commode et plus familier. »

6. Tableau très habilement composé et terminé par une vision symbolique d'un effet grandiose. Chateaubriand personnifie volontiers les abstractions. Le *Génie des souvenirs* fait songer au *Génie des airs* dont il est parlé dans *Atala* : « La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins. »

7. *Criminelle* parce qu'elle atteste les crimes de ceux qui ont tué ou de ceux qui ont été les victimes.

Je voulais voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statüe qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice[1]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue ou taillaient des pierres en sifflant[2]. Je leur demandai ce que signifiait ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée[3].

Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins, qui chantent les dieux sur la lyre et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés[4].

Sur les monts de la Calédonie[5], le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse; un torrent coulait à nos pieds; le chevreuil passait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de

1. Cette cité est Londres et la statue, celle d'un roi d'Angleterre; le lieu indiqué est celui où Charles Ier avait été mis à mort.

2. Goût déjà signalé pour les antithèses. Ici c'est l'antithèse entre la grandeur de l'événement historique et l'indifférence humaine. Chateaubriand paraphrase le mot célèbre : « Vanité des vanités et tout est vanité ».

3. René termine toutes ses constatations par des réflexions mélancoliques (ou par des tableaux). Ces réflexions sont brèves comme des aphorismes et, malgré cela ou à cause de cela, très pénétrantes. Ici c'est le ton de la prédication.

4. Chateaubriand admirait les poètes et son rêve eût été de pouvoir s'exprimer dans leur langue divine. Aussi se mêle-t-il un peu d'ironie à son admiration.

5. *L'Ecosse.*

Cona[1]. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne[2]. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides[3].

L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits, qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts ou à la voix de Dieu dans son temple? L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens[4].

Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges, l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir[5].

[Les paysages eux-mêmes ne peuvent calmer la mélancolie de René ni apaiser son incurable ennui :]

Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée

1. C'est bien le paysage traditionnel des poésies d'*Ossian* : la bruyère, le torrent, et le vent qui siffle. — Ce passage atteste l'influence d'*Ossian* sur les imaginations romantiques. La supercherie de Macpherson qui prétendit au 18e siècle avoir retrouvé les poèmes du barde écossais eut cet heureux résultat de renouveler la poésie et de l'enrichir d'émotions nouvelles. Mme de Staël a fort loué Ossian, et les romantiques l'ont imité.

2. Antithèse à joindre à toutes les autres dont ce passage est rempli.
* Les relever.

3. Sur Fingal et la poésie d'Ossian, voir dans le *Génie* le chapitre sur les *ruines des monuments chrétiens*, p. 128.

4. Evocation de cette Italie qui n'allait pas tarder à enchanter l'imagination de Chateaubriand lui-même (voir plus loin le *Voyage en Italie*), puis de tous les romantiques (cf. plusieurs poèmes de Lamartine et de Musset).

5. Le passage finit encore par une image grandiose et symbolique. Remarquer dans toute cette page cet *ennui* de René qui ne s'intéresse à rien, parce que rien ne peut remplir le vide de cette âme desséchée par la rêverie.

comme un point à mes pieds et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur[1].

Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards[2], qu'un objet digne de votre pitié[3]; mais, quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible[4] et un abîme ouvert à mes côtés[5].

L'isolement au milieu des hommes.

[René, après avoir voyagé revient dans sa patrie où il se sent perdu plus que partout ailleurs. Sa sœur elle-même semble fuir sa présence.]

Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère[6]. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion

1. Chateaubriand, dans ses voyages, aimera ainsi à gravir le sommet des collines ou des montagnes et à embrasser d'un large coup d'œil l'horizon étendu à ses pieds. (Se reporter, dans le *Voyage en Italie*, au passage intitulé *Voyage de Naples*, p. 181, pour la description du Vésuve qui fait pendant à celle de l'Etna, décrit ici).

2. Il s'adresse à Chactas et à un missionnaire, le père Souël.

3. Voilà un aveu tout à fait caractéristique de l'âme de Chateaubriand et de son talent. Il aime les *attitudes à effet ;* son orgueil se plaît à s'évoquer ainsi à la bouche d'un volcan, pleurant sur les hommes et entouré d'une nature grandiose. Et il déclare qu'il est « digne de pitié », alors que, dans le fond de son cœur, il est enchanté de son sublime isolement et qu'il s'admire dans sa détresse.

4. Souvenir de Pascal. La *création imperceptible,* c'est l'humanité.

5. Pour finir, une image symbolique : l'abîme à ses côtés, c'est le vide qui l'entoure de tous côtés dans sa vie. — N'y a-t-il pas un souvenir du fameux « abîme » de Pascal qui, dans les dernières années de sa vie, croyait voir un vide à ses côtés?

6. * Etudier spécialement dans ce passage le sentiment de la solitude morale qui a été la forme la plus aiguë de la tristesse romantique et de ce qu'on a appelé « le mal du siècle ». Ce fut en particulier le mal de René

n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais[1]. Ce n'était ni un langage élevé ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré[2].

Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure* et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert[3] d'hommes !

Souvent assis dans une église peu fréquentée[4], je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ! Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste[5] !

qui se sentait *seul*, perdu au milieu des hommes et de l'univers. Cf. R. Canat, *De la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens.*

1. L'orgueil est toujours le principe de sa misère. — En réalité Chateaubriand a toujours plus *reçu* que *donné*, dans toutes les affaires de cœur.

2. Ainsi raisonnait Rousseau. Il y a du Jean-Jacques dans Chateaubriand.

* Cf. Ce fragment d'une lettre de Rousseau :

Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi qu'avec ceux que je vois dans le monde et la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux et consommé de mélancolie. O Monsieur ! combien vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étais, c'est à Paris qu'une bile noire rongeait mon cœur (*Morceaux choisis*, éd. Mornet, p. 285).

3. *Foule, désert*, antithèse vigoureuse, très explicable par ce que René nous a dit de ses sentiments.

4. Cf. dans l'appendice, sous le titre *Les Variantes de Chateaubriand*, certaines impressions de Chateaubriand enfant dans la cathédrale de Saint-Malo.

5. Cette plainte est très émouvante, mais atteste que dans René l'imagination est plus chrétienne que le cœur. La méditation dans les églises, en face de Dieu, n'apaise point les tourments de son âme ni son éternel ennui.

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite[1], je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles[2]. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires[3]. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami[4]. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique[5]; elle allait se répétant sur tous les tons, et à toutes les distances, d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes[6].

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées[7]. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux[8]. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre une carrière à peine commencée et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

1. *Retraite* est le mot propre. René s'est *retiré* des hommes, dans sa solitude.

2. Image grandiose, une de ces images à large envergure comme Chateaubriand les aime.

3. C'était la vie que Chateaubriand menait à Londres, dans ses années de misère : cf. plus haut, p. 74.

4. * Rapprocher ces lignes du chapitre de l'*Essai*, cité plus haut, p. 72, intitulé *Aux Infortunés.* L'inspiration générale est la même ; mais on remarquera dans *René* plus d'orgueil encore, une attitude plus fière et plus hautaine. Ici il constate qu'il n'a pas un ami. Dans l'*Essai*, il sentait qu'il avait des frères, malheureux comme lui.

5. Souvenir de l'Angleterre et de certaines impressions de Londres, autour de Westminster :

Je tournoyais au dehors de l'abbaye avec les corneilles ou je m'arrêtais à considérer les clochers, jumeaux de grandeur inégale, que le soleil couchant ensanglantait de ses feux sur la tenture noire des fumées de la cité.

Il raconte qu'un soir il se laissa enfermer dans l'Abbaye :

J'avais compté dix heures, onze heures à l'horloge; le marteau qui se soulévait et retombait sur l'airain était le seul être vivant avec moi dans ces régions (*Mémoires d'Outre-Tombe*, Première partie, Livre VIII).

6. L'imagination de René est très pessimiste. Elle ne cesse d'évoquer les tristesses de la vie ; elle se complaît dans la constatation des douleurs.

7. Tout fatigue René, la *répétition* des mêmes scènes aussi bien que le *renouvellement* des émotions. C'est une âme désenchantée.

8. Très bel aveu d'impuissance morale. René ne sait même plus ce qui lui ferait plaisir et il se décide avec élan pour la première fantaisie qui lui passe par la tête et il croit sincèrement y trouver le bonheur.

J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre[1] : hélas! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur[2] ?

La poursuite de l'infini.

[René se retire donc à la campagne, croyant guérir. En réalité sa tristesse augmente et aussi son exaltation et son délire. Nous retrouvons exactement dans les lignes suivantes le Chateaubriand d'autrefois qui avait passé à Combourg des journées entières de véritable folie[3] :]

Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre[4]! Et encore est-il vrai que bien des hommes atta-

1. C'est bien son portrait. René est la proie de son imagination; il épuise vite les plaisirs qu'il tient et s'étonne de leur peu de durée; il ne poursuit que des chimères au lieu de s'attacher à la réalité, et il se fatigue l'imagination et le cœur à varier ses divertissements qui le laissent abattu, inassouvi, découragé.

2. Il se connaît parfaitement ici, et cette formule définit son cœur. La rêverie procure, certes, de grandes jouissances, mais la rêverie s'épuise, soit qu'elle ne puisse sans cesse créer du nouveau, soit qu'elle fasse sentir la disproportion entre ce qu'elle imagine et ce qui existe. L'âme reste inoccupée, n'est remplie par rien; et, comme si elle était par avance dégoûtée du réel, elle aspire à l'infini.

3. * Comparez au passage suivant le chapitre donné plus haut : *Deux années de délire*. p. 44.

4. On n'a jamais traduit d'une façon plus émouvante et plus artistique le sentiment de l'ennui, le vide des journées inoccupées, et l'effort continuel pour s'intéresser à des riens, afin de traîner le temps. René « bâille sa vie ». Mais en même temps

chent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule[1].

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert[2] : on en jouit, mais on ne peut les peindre[3].

L'automne[4] me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes, tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait

il garde sa fière attitude de « philosophe » qui raisonne sur les détresses humaines et la faiblesse de notre « superbe » raison. Influence de Pascal.

1. Ces feuilles de saule deviennent l'image des frivolités dont s'enchantent la plupart des hommes ; c'est le procédé symbolique déjà constaté.

2. Phrase magnifiquement cadencée; et l'image est fort belle.

3. Cette expression « on en *jouit* » est très significative. Il semblerait que René dût être désespéré. Au contraire, il s'admire dans sa détresse et il est si orgueilleux qu'il se forme un bonheur avec sa souffrance. Son désespoir lui paraît très raffiné. De là l'impression très mêlée que nous donne sa confidence. Il faut ajouter qu'il est très artiste et que son cœur est très capable de *jouir* des sensations fugitives, même quand leur succession laisse son âme mélancolique et solitaire.

4. *Voir au début le fragment de lecture expliquée,* p. 20.

me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande ».

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

La maison paternelle.

[René raconte alors comment, dégoûté de tout et décidé à en finir avec la vie, il crut nécessaire de prendre quelques arrangements concernant sa fortune. Il écrivit à sa sœur qui vint le trouver aussitôt et lui fit jurer de ne pas se tuer. Quelques mois se passèrent dans une douce intimité. Mais un matin René ne trouva plus sa sœur. Elle était partie pour se faire religieuse. Il résolut de l'arracher à la vie monastique et, en se rendant au couvent, il alla dire adieu à la maison paternelle :]

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs[1]. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier[2] jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs[3] !

1. Cette description est faite de souvenirs et aussi d'inventions. Il n'y avait pas de sapins à Combourg, mais des noyers et des marronniers. En revanche il y avait un large perron de vingt-deux marches, sans rampes ni garde-fou.

2. *Violier*, autre nom de la giroflée.

3. Amélie, elle aussi, *a voulu* chercher des *pleurs* et des souvenirs. C'est bien un trait de l'âme romantique que cette recherche de l'émotion. Dans la *Nuit de Mai*, la Muse dit à Musset :

D'où vont venir les pleurs que nous [allons verser ?

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde[1], celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues[2], et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour, le souffle de Dieu la disperse comme une fumée[3]. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui. Il n'en est pas ainsi[4] des enfants des hommes[5].

1. Ici, ce n'est plus l'histoire de Chateaubriand qui naquit à St-Malo et ne coûta point la vie à sa mère.

2. *Détendues* veut dire que les tentures étaient enlevées.

3. * Comparez dans Lamartine *Milly ou la terre natale* et, particulièrement, le passage qui commence ainsi :

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.

Mais chez Lamartine le sentiment est plus *réel* que chez Chateaubriand qui ne goûta que médiocrement les charmes de la vie de famille.

4. C'est le procédé d'antithèse déjà signalé, entre la nature et l'humanité.

5. Plusieurs détails, ici, ne s'appliquent plus à Chateaubriand. Dans l'ensemble, la scène est inventée et ce qu'elle a de dramatique est imaginé. Chateaubriand, après avoir quitté Combourg, y revint trois fois, la première après la mort de son père, une autre pour accompagner sa mère, une troisième en allant s'embarquer pour l'Amérique. Sur ce dernier voyage il dit simplement dans ses *Mémoires* (Première partie, Livre III) :

Le château était abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur. Lorsque, en errant dans le grand Mail, j'aperçus du fond d'une allée obscure le perron désert, la porte et les fenêtres fermées, je me trouvai mal. Je regagnai avec peine le village ; j'envoyai chercher mes chevaux et je partis au milieu de la nuit.

On voit comment son imagination a tiré d'un fait réel un épisode fort dramatique et très poignant.

[René arrive au couvent, mais sa sœur ne peut le recevoir : elle va prononcer ses vœux. Nous assistons à une scène, assez mélodramatique, de prise de voile. Amélie s'évanouit, René s'enfuit et prend passage sur un navire qui doit le conduire en Amérique. Au moment où il s'embarque, il entend tinter la cloche d'alarme dans le monastère où est sa sœur. L'Océan est déchaîné, la tempête fait rage. René quitte l'Europe au milieu de la fureur des éléments. En arrivant en Amérique, il apprend la mort d'Amélie.]

René et le *Génie du Christianisme*.

[*René* est une œuvre d'art d'une très grande beauté, mais l'impression en est désolante et troublante, et l'on sait assez quelle singulière postérité nous valut le récit de ce désenchanté[1]. Il peut donc sembler étonnant que cette œuvre dût, en principe, faire partie du *Génie*. Mais le lien entre les deux œuvres apparaît dans les dernières pages où le missionnaire, le père Souël, dégage la « moralité » du récit de René :]

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu'on vous montre ici[2]. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, Monsieur[3], un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin[4]. Etendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants..... Que faites-vous seul au fond des forêts où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts. Ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre

1. Le *héros romantique, l'homme fatal* du théâtre de Hugo, Hernani, Ruy Blas, « l'*Enfant du siècle* » de Musset, sont les fils de René.

2. Allusion à Chactas qui, la confession terminée, a pressé René dans ses bras en pleurant et en lui disant :

Mon enfant, je voudrais que le père Aubry fût ici ; il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes ; c'était la lune dans une nuit orageuse. Les nuages errants ne peuvent l'emporter dans leur course ; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux.

3. *Monsieur :* le terme est dédaigneux ici et impérieux ; le père Souël est d'autant plus inflexible que Chactas s'est montré plus sensible.

4. Ce sont là de belles et fortes paroles, mais elles sont un peu tardives. L'événement n'a que trop prouvé que la jeunesse romantique fut plus séduite par la confession de René que par le sermon du père Souël.

leurs passions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres[1]. Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même[2], la solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu[3]; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer[4]. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable[5]. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire, et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous parle sévèrement ; il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison[6]. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

« Un jour le Meschacebé[7], encore assez près de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande des neiges aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes, il franchit ses rives, et désole ses bords charmants. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ; mais, voyant que tout devenait désert sur son passage, qu'il coulait abandonné dans la solitude, que ses eaux étaient toujours troublées, il regretta l'humble lit que lui avaient creusé la nature, les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compagnons de son paisible cours. »

1. Très exact, René *savoure* encore ses misères en les racontant; il s'y complaît non sans volupté.

2. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

3. Excellente condamnation de la solitude : on dirait une phrase de l'*Imitation*.

4. *Pour s'exercer* = *pour qu'elles s'exercent*. Tour du 17e siècle (très fréquent dans Chateaubriand).

5. Prophétie de ce qui arrivera à René (voir *toute* l'épopée des *Natchez*).

6. Chactas, lui aussi, prend sa part du sermon. N'avait-il pas été un René, au temps où il aimait Atala ?

*Comparer les deux caractères de René et de Chactas.

7. Et pour finir, voici la grande image symbolique tirée du paysage même qui sert de cadre au roman. Cf. la description du *Meschacebé*, au début d'*Atala*, p. 141.

Troisième Période

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE

(1804-1814)

LE VOYAGE EN ITALIE[1]

(Fait en 1803-1804, publié en 1826.)

Analyse et Extraits.

[Le *Génie du Christianisme* avait attiré sur Chateaubriand l'attention du premier consul. L'auteur fut attaché à la diplomatie et partit pour Rome en 1803 comme premier secrétaire d'ambassade. Il consigna ses impressions de voyage dans un journal intime et dans des lettres à ses amis. C'est en 1826 seulement que parut l'ouvrage ; mais, de même que pour le *Voyage en Amérique*, il convient de replacer à sa date une œuvre qui visiblement n'en peut être détachée. Au reste quelques fragments en avaient paru déjà, notamment la célèbre lettre à M. de Fontanes qu'on trouvera plus bas.

Il partit de Lyon dans l'été de 1803, se dirigea sur Chambéry, remonta la vallée de l'Isère et franchit les Alpes au Mont-Cenis :]

Journal (Les Alpes).

Les vallées où l'on entre au-dessus de Montmélian[2] sont bordées par des monts de diverses formes, tantôt demi-nus, tantôt revêtus de forêts. Le fond de ces vallées représente assez, pour la culture, les mouvements du terrain et les anfractuosités de Marly[3], en y mêlant de plus des eaux abon-

1. Voir, dans l'appendice, *Chateaubriand et l'Italie*.
2. Montmélian en Savoie, près de Chambéry.
Le *Journal* est envoyé dans la première lettre à M. Joubert, datée de Turin, le 17 juin 1803.
3. Il s'agit de Marly-le-Roy, près de Versailles.

dantes et un fleuve. Le chemin a moins l'air d'une route publique que de l'allée d'un parc. Les noyers dont cette allée est ombragée m'ont rappelé ceux que nous admirions dans nos promenades de Savigny[1]. Ces arbres nous rassembleront-ils encore sous leur ombre[2] ? Le poète s'est écrié dans un mouvement de mélancolie :

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir ![3]

Ceux qui meurent à l'ombre des arbres qui les ont vus naître sont-ils donc si à plaindre ?

Les vallées dont je vous parle se terminent au village qui porte le joli nom d'Aigue-Belle[4]. Lorsque je passai dans ce village, la hauteur qui le domine était couronnée de neige : cette neige, fondant au soleil, avait descendu en longs rayons tortueux dans les concavités noires et vertes du rocher : vous eussiez dit d'une gerbe de fusées, ou d'un essaim de beaux serpents blancs qui s'élançaient de la cime des monts dans la vallée.

Aigue-Belle semble clore les Alpes ; mais bientôt en tournant un gros rocher isolé, tombé dans le chemin, vous apercevez de nouvelles vallées qui s'enfoncent dans la chaîne des monts attachés au cours de l'Arche[5]. Ces vallées prennent un caractère plus sévère et plus sauvage.

Les monts des deux côtés se dressent ; leurs flancs deviennent perpendiculaires ; leurs sommets, stériles, commencent à présenter quelques glaciers : des torrents, se précipitant de toutes parts, vont grossir l'Arche, qui court follement. Au milieu de ce tumulte des eaux j'ai remarqué une cascade légère et silencieuse, qui tombe avec une grâce infinie sous un rideau de saules. Cette draperie humide, agitée par le vent, aurait pu représenter aux poètes la robe ondoyante de la Naïade[6], assise sur une roche élevée. Les anciens n'auraient pas manqué de consacrer un autel aux Nymphes dans ce lieu[7].

1. *Savigny-sur-Orge*, en Seine-et-Oise. Mme de Beaumont y avait sa maison de campagne où elle invitait ses amis Joubert et Chateaubriand.

2. Chateaubriand met en note : « Ils ne nous ont point rassemblés ». Joubert était mort (1824) quand parut le *Voyage en Italie* (1826). — Sur le portrait de Joubert, voir plus haut l'article « Mme de Beaumont ; sa société », p. 84.

3. Chaulieu, *Fontenay* (poésie).

4. Etymologiquement *Eau Belle.*

5. On dit plutôt l'Arc.

6. *Naïade* divinité des fontaines et des rivières.

7. Chateaubriand aime les antithèses. Il oppose la grâce de la cascade à l'impétuosité du torrent, et il y accroche une image aimable, un souvenir mythologique.

Bientôt le paysage atteint toute sa grandeur : les forêts de pins, jusque alors assez jeunes, vieillissent ; le chemin s'escarpe[1], se plie et se replie sur des abîmes ; des ponts de bois servent à traverser des gouffres où vous voyez bouillonner l'onde, où vous l'entendez mugir.

Ayant passé Saint-Jean-de-Maurienne, et étant arrivé vers le coucher du soleil à Saint-André[2], je ne trouvai pas de chevaux et fus obligé de m'arrêter. J'allai me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts, leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts et s'élevait vers leur cime.

J'entendais la voix du rossignol et le cri de l'aigle ; je voyais les aliziers[3] fleuris dans la vallée et les neiges sur la montagne : un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, montrait ses débris sur la pointe d'un roc. Tout ce qui vient de l'homme en ces lieux est chétif et fragile[4] ; des parcs de brebis formés de joncs entrelacés, des maisons de terre bâties en deux jours : comme si le chevrier de la Savoie, à l'aspect des masses éternelles qui l'environnent, n'avait pas cru devoir se fatiguer pour les besoins passagers de sa courte vie[5] !

[Il arrive à Milan, après avoir traversé la Lombardie. Si les environs de Turin l'enchantent peu, en revanche tout le reste du paysage

1. *S'escarpe* = *devient escarpé* (très rare).

2. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* où cette première partie du voyage est contée (Deuxième partie, Livre II) en termes presque identiques, Saint-André est devenu Saint-Michel.

3. *Alizier* ou *alisier*, arbre épineux de la famille des rosacées.

4. Ce sont de ces phrases qui donnent le « *ton Chateaubriand* ». Après la description grave et majestueuse, une réflexion sur la misère de l'homme.

5. Il faut distinguer la fin de cette lettre du début qui est plus sec. Il semble que Chateaubriand, traversant les Alpes, se soit mis en garde contre une admiration conventionnelle. Au reste il n'aimait pas beaucoup les montagnes ; Sainte-Beuve dit justement qu'il ne les aimait que *comme horizon*. Voir plus bas, le *Voyage au Mont-Blanc*.

Il termine ce *journal* à M. Joubert par ces lignes :

En général les Alpes, quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches ou même dans les hautes terres du Canada : la hutte d'un Siminole sous un magnolia ou d'un Chipowois sous un pin, a un tout autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer.

Il dit, dans ses *mémoires*, simplement ceci :

Quand, je me vis pour la première fois, au sommet des Alpes, une étrange émotion me saisit ; j'étais comme cette alouette qui traversait, en même temps que moi, le plateau glacé, et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi des neiges, au lieu de descendre sur des moissons. (Deuxième partie, Livre II).

lui paraît fort beau et il envoie aussitôt ses impressions à son ami Joubert :]

Lettre deuxième à M. Joubert[1].

[La Lombardie.]

Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble et vous dites : « C'est bien »; mais quand vous venez à détailler les objets, l'enchantement arrive. Des prairies dont la verdure surpasse la fraîcheur et la finesse des gazons anglais se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre[2], formant des guirlandes au-dessus des moissons; le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques sur des courants d'eau[3]. Cette scène se prolonge pendant quarante lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à Milan, centre du tableau. A droite on aperçoit l'Apennin, à gauche les Alpes.

On voyage très vite : les chemins sont excellents; les auberges, supérieures à celles de France, valent presque celles de l'Angleterre. Je commence à croire que cette France si policée est un peu barbare[4].

Je ne m'étonne plus du dédain que les Italiens ont con-

1. Datée de Milan, 21 juin 1803. — On trouvera la description de Milan dans les *Mémoires d'outre-tombe*, II, 341. En voici un passage :

Milan était occupé par nos troupes... Gardés çà et là par leurs camarades en sentinelle, ces étrangers de la Gaule, coiffés d'un bonnet de police, portant un sabre en guise de faucille par dessus leur veste ronde, avaient l'air de moissonneurs empressés et joyeux. Ils remuaient des pierres, roulaient des canons, conduisaient des chariots, élevaient des hangars et des huttes de feuillage. Des chevaux sautaient, caracolaient, se cabraient dans la foule comme des chiens qui caressent leurs maîtres. Les Italiennes vendaient des fruits sur leurs éventaires au marché de cette foire armée.

2. Chateaubriand a bien rendu la fertilité de la Lombardie et surtout sa grâce. Il note très exactement les détails significatifs et *nouveaux* pour lui. Ce qui fait qu'il n'aimait pas la campagne de Turin, c'est, disait-il, qu'« on peut se croire en Normandie, aux montagnes près ».

3. Chateaubriand sait observer. Les détails ici sont simples et d'un réalisme sobre. Rien qui sente l'apprêt ni la magnificence.

4. Il paraît qu'il était peu commode de voyager en France en 1803, et Chateaubriand ajoute en note à la date de 1826 « C'est

servé pour nous autres Transalpins, Visigoths, Gaulois, Germains, Scandinaves, Slaves, Anglo-Normands : notre ciel de plomb, nos villes enfumées, nos villages boueux, doivent leur faire horreur. Les villes et villages ont ici une tout autre apparence : les maisons sont grandes et d'une blancheur éclatante au dehors; les rues sont larges et souvent traversées de ruisseaux d'eau vive où les femmes lavent leur linge et baignent leurs enfants[1]. Turin et Milan ont la régularité, la propreté des trottoirs de Londres et l'architecture des plus beaux quartiers de Paris ; il y a même des raffinements particuliers : au milieu des rues, afin que le mouvement de la voiture soit plus doux, on a placé deux rangs de pierres plates sur lesquelles roulent les deux roues ; on évite ainsi les inégalités du pavé[2].

[Après quelques jours passés à Milan, il arrive à Rome (fin juin 1803), en traversant la Toscane, « jardin anglais au milieu duquel il y a un temple, c'est-à-dire Florence ». Il est ébloui de tout ce qu'il voit. Il va présenter ses hommages au pape. On attendrait ici la description de Rome et de sa campagne : cette description ne viendra que plus tard. Chateaubriand se réserve, ou plutôt il ne semble pas avoir *tout de suite* été séduit par la beauté du décor romain. Le récit du *Voyage en Italie* se continue donc par d'autres impressions. En plein hiver il se rend à Tivoli, l'ancienne Tibur :]

Tivoli[3].

10 décembre.

Me voilà seul arrivé à sept heures du soir, le 10 décembre, à l'auberge du *Temple de la Sibylle*. J'occupe une petite chambre à l'extrémité de l'auberge, en face de la cascade, que j'entends mugir. J'ai essayé d'y jeter un regard ; je n'ai découvert dans la profondeur de l'obscurité que quelques

bien pis aujourd'hui ». Il fut très agréablement surpris par le *confortable* de l'Italie autant qu'ému par la beauté du paysage.

1. Voilà le premier contact de Chateaubriand avec l'Italie. Ce qui l'enchante avant tout, c'est la douceur du climat et le charme de la vie en plein air. Un voyage qu'il avait fait en 1802 dans le midi de la France, par Avignon, Marseille et Montpellier (*Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 307 sq.) ne paraît pas lui avoir donné cette impression de douceur ni cet *avant-goût* de la riante Italie.

2. Même goût de la précision ; même admiration pour les *raffinements* italiens.

3. Ce sont des notes de voyage (10 et 11 décembre 1803), qu'il envoie avec d'autres à son ami Joubert. — *Tivoli*, l'ancienne Tibur, à dix lieues environ de Rome, était sous Auguste, une ville d'été somptueuse où les riches Romains habitaient de charmantes villas. Le poète Horace a chanté Tibur. Voir dans l'appendice, *Chateaubriand et l'Italie*.

lueurs blanches produites par le mouvement des eaux. Il m'a semblé apercevoir au loin une enceinte formée d'arbres et de maisons, et autour de cette enceinte un cercle de montagnes. Je ne sais ce que le jour changera demain à ce paysage de nuit[1]....

11 décembre.

Aussitôt que le jour a paru, j'ai ouvert mes fenêtres. Ma première vue de Tivoli dans les ténèbres était assez exacte; mais la cascade m'a paru petite, et les arbres que j'avais cru apercevoir n'existaient point. Un amas de vilaines maisons s'élevait de l'autre côté de la rivière; le tout était enclos de montagnes dépouillées. Une vive aurore derrière ces montagnes, le temple de Vesta[2], à quatre pas de moi, dominant la grotte de Neptune, m'ont consolé. Immédiatement au-dessus de la chute, un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux s'est rangé le long d'un banc de sable : toutes ces bêtes se sont avancées d'un pas dans le Teverone[3], ont baissé le cou et ont bu lentement au courant de l'eau qui passait comme un éclair devant elles pour se précipiter[4]. Un paysan sabin[5], vêtu d'une peau de chèvre et portant une espèce de chlamyde[6] roulée au bras gauche, s'est appuyé sur un bâton et a regardé boire son troupeau, scène qui contrastait par son immobilité et son silence avec le mouvement et le bruit des flots[7].....

J'ai jeté un dernier regard sur les montagnes du nord que les brouillards du soir couvraient d'un rideau blanc, sur

1. Voilà les premières *sensations* du peintre; puis, en attendant que le jour se lève, il s'abandonne à des rêveries dans sa chambre solitaire. Il se demande où il sera, ce qu'il fera dans vingt ans.

Toutes les fois que l'on descend en soi-même, à tous les vagues projets que l'on forme, on trouve un obstacle invincible, une incertitude causée par une certitude ; cet obstacle, cette certitude est la mort, cette terrible mort qui arrête tout, qui vous frappe, vous ou les autres.

2. Il décrira plus loin en quelques lignes le temple de Vesta et la grotte de Neptune. *Vesta* était la déesse du foyer domestique ; *Neptune* le dieu de l'Océan.

3. Le *Teverone* ou Anio, affluent du Tibre, sort de l'Apennin et forme les cascatelles de Tivoli.

4. Tableau très pittoresque ; scène champêtre qui rappelle certaines toiles.

5. La Sabine est la région au Nord de Rome.

6. Sorte de manteau des anciens Grecs.

7. Nous retrouvons un procédé bien connu : l'antithèse. Il oppose le calme du berger immobile à l'agitation des flots. Au reste ce détail lui paraît si intéressant qu'il le reprendra dans les *Martyrs* (voir plus loin le récit d'Eudore, au passage intitulé : *L'armée romaine en Batavie*). Après ce passage il

la vallée du midi, sur l'ensemble du paysage, et je suis retourné à ma chambre solitaire. A une heure du matin, le vent soufflant avec violence, je me suis levé, et j'ai passé le reste de la nuit sur la terrasse[1]. Le ciel était chargé de nuages, la tempête mêlait ses gémissements, dans les colonnes du temple, au bruit de la cascade : on eût cru entendre des voix tristes sortir des soupiraux de l'antre de la Sibylle[2]. La vapeur de la chute de l'eau remontait vers moi du fond du gouffre comme une ombre blanche : c'était une véritable apparition. Je me croyais transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique, au milieu d'une nuit d'automne[3]; les souvenirs du toit paternel effaçaient pour moi ceux des foyers de César : chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger[4].

[Revenu de Tivoli, il passe les fêtes de Noël à Rome, visite le Vatican, le Musée Capitolin, la Galerie Doria, griffonne quelques notes sur ce qu'il a vu, puis il part pour l'Italie méridionale :]

Voyage de Naples.

Terracine, 31 décembre 1803.

Voici les personnages, les équipages, les choses et les objets que l'on rencontre pêle-mêle sur les routes de l'Italie : des Anglais et des Russes, qui voyagent à grands frais dans de bonnes berlines, avec tous les usages et les préjugés de leurs pays; des familles italiennes qui passent dans de vieilles calèches pour se rendre économiquement aux vendanges; des moines à pied, tirant par la bride une mule rétive chargée de reliques; des laboureurs conduisant des

décrit sa promenade de quelques heures au milieu des ruines de Tivoli.

1. Chateaubriand aime les tempêtes et elles ont l'air de l'aimer. Il se souviendra toujours, et il rappellera souvent, qu'il naquit à Saint-Malo par un jour de furieuse bourrasque.

2. Evocation mythologique comme on en trouvera beaucoup dans Chateaubriand, lorsqu'il décrira des paysages romains ou grecs. — La *Sibylle* était une prêtresse à qui les Romains attribuaient la connaissance de l'avenir.

3. On a déjà vu (par ex. pp. 44 et 170) combien les solitudes bretonnes et les paysages d'automne remuaient l'âme de Chateaubriand. — L'Armorique est la Bretagne.

4. Remarquer la composition très habile de ce passage : la *description*, l'*évocation* (mythologique, puis personnelle), enfin la *méditation*.

charrettes que traînent de grands bœufs et qui portent une petite image de la Vierge élevée sur le timon au bout d'un bâton..., des fourgons attelés de mulets ornés de sonnettes, de plumes et d'étoffe rouge; des bacs, des ponts et des moulins; des troupeaux d'ânes, de chèvres, de moutons; des voiturins[1], des courriers, la tête enveloppée d'un réseau[2] comme les Espagnols; des enfants tout nus, des pèlerins, des mendiants, des pénitents blancs ou noirs; des militaires cahotés dans de méchantes carrioles; des escouades de gendarmerie; des vieillards mêlés à des femmes. L'air de bienveillance est grand, mais grand est aussi l'air de curiosité; on se suit des yeux tant qu'on peut se voir, comme si on voulait se parler, et l'on ne se dit mot[3].....

5 janvier 1804.

Aujourd'hui 5 janvier, je suis parti de Naples à sept heures du matin; me voilà à Portici[4]. Le soleil est dégagé des nuages du levant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone* pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi : nous partons.

Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers[5]. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessus des vapeurs descendues dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres : ce sont les ormeaux de l'ermitage[6]. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à gauche, au milieu des riches ceps du *Lacryma-Christi*[7]. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées, entremêlées de pins en forme de parasol, quelques aloès[8] dans les haies, d'innombrables pierres roulantes, pas un oiseau[9].....

1. Terme transposé de l'italien : celui qui loue à des voyageurs des voitures qu'il conduit lui-même.
2. Tissu de petites mailles de fil ou de soie.
3. Très jolies impressions de voyage; ce sont des notes prises sur le vif et rédigées dans un style alerte.
4. Ville au pied du Vésuve.
5. Détail très précis et qui donne son caractère au paysage.
6. Ermitage situé sur les flancs du Vésuve et dont l'ermite fait à Chateaubriand les honneurs de sa solitude.
7. Mot à mot *Larme du Christ*: vin muscat provenant de vignes situées sur les flancs du Vésuve.
8. *Aloès*, plante grasse dont les feuilles aiguës ressemblent à de grands sabres.
9. Chateaubriand excelle à peindre le silence et la tristesse des ruines ou des paysages désolés (Cf. plus bas la campagne romaine, p. 185).

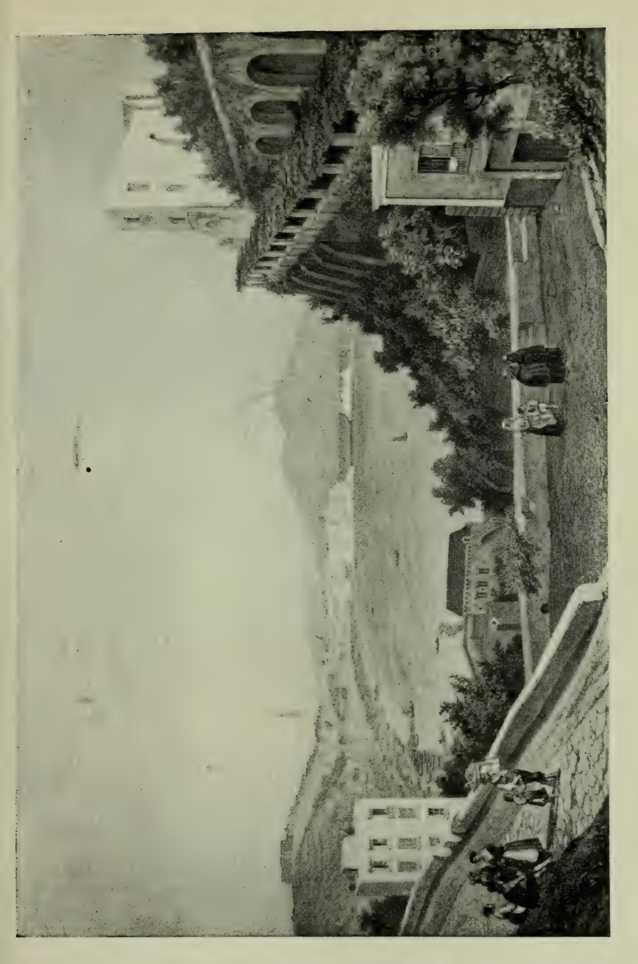


FIG. 8. — La baie de Naples.

Cette vue est prise du Pausilippe. Voir le récit de Chateaubriand pp. 182 et suivantes. On trouvera dans les gravures de la fin du volume une autre vue de la baie de Naples.

Je pars de l'ermitage à deux heures et demie ; je remonte sur le coteau de lave que j'avais déjà franchi : à ma gauche est la vallée qui me sépare de la Somma[1], à ma droite la plaine du cône. Je marche en m'élevant sur l'arête du coteau. Je n'ai trouvé dans cet horrible lieu, pour toute créature vivante, qu'une pauvre jeune fille maigre, jaune, demi-nue, et succombant sous un fardeau de bois coupé dans la montagne.

Les nuages ne me laissent plus rien voir ; le vent, soufflant de bas en haut, les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la chaussée de lave que je parcours : je n'entends que le bruit des pas de ma mule[2].

Je quitte le coteau, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan et que j'ai traversée plus bas en montant à l'ermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus au moment des éruptions du Vésuve.....

Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points; je découvre subitement et par intervalles Portici[3], Caprée,

1. L'un des sommets du Vésuve, séparé du sommet principal (1280 mètres) par une vallée de 500 mètres.

2. C'est un des procédés de Chateaubriand (voir *Génie du Christianisme : Deux perspectives de la Nature*, p. 100), de noter de légers bruits pour mieux faire ressortir le silence du paysage.

3. *Portici*, au pied du Vésuve. *Caprée*, île du golfe de Naples (ancien séjour de Tibère). *Ischia*, autre île du golfe, rendue célèbre par les poésies de Lamartine. Le *Pausilippe*, colline près de Naples, où se trouve, d'après la tradition, le tombeau de Virgile. Sur cette région, cf. Lamartine : *Milly ou la terre natale* (le début). Voici quelques vers :

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni ;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil.....
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume et l'Elysée : et mon cœur n'est pas là.

Ischia, le Pausilippe, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le paradis vu de l'enfer[1].

Je touche au pied du cône, nous quittons nos mules, mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit et l'obscurité redouble.

Me voilà au haut du Vésuve[2], écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère.....

La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles : la lave en quelques endroits est pleine d'azur, d'outremer, de jaune et d'orangé[3]. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe[4]. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles[5], des rubans ; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux, et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. J'ai remarqué sur un rocher bleuâtre un cygne de lave blanche parfaitement modelé ; vous eussiez juré voir ce bel oiseau dormant sur une eau paisible, la tête cachée sous son aile, et son long cou allongé sur son dos comme un rouleau de soie[6] :

Ad vada Meandri
Concinit albus olor[7].

Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique[8], lorsque, retenant

1. Goût de l'antithèse ; mais ici c'est bien de circonstance.

2. Chateaubriand aime cette attitude : se trouver seul au haut d'une montagne, surtout si cette montagne est un volcan. Se reporter à *René* où il décrit le « jeune homme plein de passions » assis à la bouche d'un volcan, p. 165.

3. Impressions de peintre avec des mots techniques (l'*outremer* désigne une couleur bleu d'azur). Bernardin de Saint-Pierre avait déjà orienté dans ce sens la littérature descriptive. — Remarquer ici encore une antithèse.

4. L'*acanthe* est une fort belle plante du midi dont la feuille a fourni le motif de décoration des chapiteaux corinthiens.

5. Mot d'origine italienne. Désigne au sens propre des pièces d'artifice groupées en forme de cône, puis par extension des candélabres bas à plusieurs branches qu'on plaçait au 18e siècle devant les glaces.

6. Chateaubriand aime à décrire les poses plastiques des animaux et surtout des oiseaux (Cf. *Migration des oiseaux* dans le *Génie du Christianisme*, p. 98).

7. « Près des eaux du Méandre chante le cygne blanc » (Ovide, *Héroïdes*). Chateaubriand, dans ses récits de voyages, multiplie volontiers les souvenirs classiques avec les antithèses.

8. Cf. p. 57, *Journal sans date.*

mon haleine, je n'entendais que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtements ou sifflent dans mon bâton ; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas en gravissant les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute et puis tout se tait[1]. Comparez ce silence de mort aux détonations épouvantables qui ébranlaient ces mêmes lieux lorsque le volcan vomissait le feu de ses entrailles et couvrait la terre de ténèbres[2].

[Chateaubriand visite Pompéi qu'il appelle Pompéia et qu'il décrit assez rapidement, puis il revient à Rome :]

A M. de Fontanes[3].

[Sur la Campagne romaine.]

10 janvier 1804.

Je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die una : sterilitas et viduitas*[4]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de

1. Cf. ces vers de Hugo, pour la chute finale :

La mélodie encor quelques instants se [traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine
Puis tremble, puis expire et la voix [qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose. Tout [se tait.
(*Eviradnus.*)

2. Ces quelques lignes rappellent la grande manière descriptive de Chateaubriand. Il faut les étudier comme on a fait plus haut pour les passages sur les nuits d'Amérique.

3. Voici la plus belle partie de tout le voyage en Italie, celle où Chateaubriand décrit en artiste, en poète, en peintre, en historien, la tristesse mais aussi la beauté de la campagne romaine et des ruines de Rome. On trouvera plus loin (*Quatrième période* : Vie politique) ses impressions sur la Rome moderne. Voir aussi, pour la Rome historique, certaines pages des *Martyrs.* — Sur *Fontanes*, cf. p. 86.

4. « Deux choses te viendront dans un seul jour : stérilité et veuvage. » (Isaïe).

l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain[1]. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux[2], ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires[3]. Souvent dans une grande plaine j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants[4]. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés[5]. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine[6].

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le

1. Procédé d'image déjà vu ; cf. *René*, où il écrit :

Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève par intervalles dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

Chateaubriand compare une chose concrète et réelle à une chose abstraite. Il renverse les termes habituels de la comparaison.

2. Chateaubriand va, en artiste, aux détails caractéristiques de la campagne : des bouts de voies romaines, des aqueducs, des tombeaux. On sait que les Romains bâtissaient leurs tombeaux le long des routes, dans la campagne. La *voie Appienne* surtout était bordée de tombeaux.

3. Image grandiose par le rapprochement d'un terme concret *(poussière des morts)* et d'un terme abstrait *(débris des empires)*. Cf. dans Hugo : « Vêtu de probité candide et de lin blanc » *(Booz endormi)* et encore :

Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain.

(A la Colonne.)

4. Chateaubriand est un peintre incomparable des ruines et de la désolation des paysages. Il est impossible d'évoquer la tristesse de la campagne romaine sans se reporter à ces lignes.

5. La fièvre ici c'est la *malaria*. — Chateaubriand évoque ici, comme à Combourg, les spectres des histoires gothiques et les fantômes des vieux châteaux.

6. Impression poignante d'isolement et d'abandon. *Cincinnatus*, type du vieux Romain, était à la charrue quand on alla le chercher pour le nommer dictateur.

Tombeau de Néron[1], que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude[2].

[Telle est la première impression. Et pourtant cette campagne n'est pas affreuse. Elle l'est si on la juge en « économiste », c'est-à-dire si on apprécie la beauté d'un paysage au nombre de ses champs de blé et de ses coteaux de vignes. Mais cette campagne, par ailleurs si lamentable, offre un merveilleux décor à l'œil de l'artiste et du poète. Elle est belle d'abord par les lignes de son horizon, par la pureté de sa lumière, par les teintes de son ciel au soleil couchant :]

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre[3]. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière[4]. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain[5] cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome !

1. A quelques kilomètres de Rome est un sarcophage du 2me siècle de notre ère que l'on donne à tort comme le tombeau de Néron.
2. Phrase solennelle et triste qui peint l'isolement de la ville éternelle. Ces réflexions semblent être un écho des psaumes bibliques sur la désolation de Jérusalem.
3. Les Romains furent en effet des constructeurs, des architectes merveilleux. L'image est ici très belle et très naturelle.
4. Après avoir défini les lignes du paysage et les *formes* du décor, Chateaubriand caractérise la lumière et la couleur. Excellente remarque sur les ombres de ces pays méridionaux qui ne sont jamais lourdes et noires.
5. Claude Gelée, dit *Claude Lorrain* (1600-1682), célèbre peintre de paysages, de *marines*, dont le décor représente justement un monument romain ou la campagne romaine. Claude Lorrain vécut longtemps à Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *villa* Borghèse[1] le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius[2] et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par Le Nôtre[3]. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole[4], pour jouir de cette grande scène de la fin du jour[5]. Les sommets des montagnes de la Sabine[6] apparaissent alors de lapis-lazuli[7] et d'opale[8], tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine[9]. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique[10]; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses césars, sous les derniers pas du dieu du jour[11]. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon; un crépuscule succède à un crépuscule et la magie du couchant se prolonge[12]. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes l'air ne retentit plus de chants bucoliques; les bergers n'y sont plus, *Dulcia linquimus arva*[13]! mais on voit encore les

1. Villa fondée au début du 17e siècle par le cardinal Borghèse et entourée d'un très beau parc.
2. Le mont Marius, appelé par les Romains *Clivus Cinnæ*, tire son nom de *Mario* Mellini qui fut, sous Sixte IV, propriétaire d'une villa bâtie sur son sommet.
3. La *villa Pamphili* fut construite par le prince Pamphili, neveu d'Innocent X. — *Le Nôtre* (1613-1700) fut le grand architecte des jardins au 17e siècle : on lui doit les parcs de Versailles, de Saint-Cloud, etc.
4. Le *Pons Mulvius* des latins.
5. Phrase majestueuse et qui annonce un tableau à effet.
6. La Sabine est une ancienne région de l'Italie centrale, au Nord de Rome.
7. Pierre d'un bleu opaque.
8. Pierre d'un éclat vitreux et de couleur variable (blanche, rouge, jaune, verte, grise).
9. On a déjà remarqué l'art avec lequel Chateaubriand caractérise les teintes et les couleurs.
10. Exemple de ce que l'on pourrait appeler l'imagination *mythologique* dans Chateaubriand. Les paysages des vieilles terres classiques lui font comprendre les antiques croyances des Grecs et des Romains. Il s'explique pourquoi les anciens ont vu dans les nuages les chars des dieux.
11. Voici, après l'imagination mythologique, l'imagination *historique*. Mais ici, l'idée de Chateaubriand est moins heureuse. Il veut dire que le ciel, couleur de pourpre au soleil couchant, rappelle les teintes rouges du costume consulaire et du manteau impérial. C'est bien recherché. Et d'ailleurs la phrase, trop solennelle, est contournée et obscure.
12. Description extrêmement précise, où le rythme de la phrase traduit ces réveils successifs de la lumière.
13. « Nous quittons nos campagnes chéries. » (VIRGILE. *Bucoliques* I.) Chateaubriand aime citer Virgile et certains accents de sa poésie pastorale. Remarquer la douceur mélancolique de tout le passage.

grandes victimes du Clitumne[1], des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre[2], ποίμενες λαῶν[3], alors que le Tibre s'appelait *Albula*[4], et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie, s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples, avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs Élysées[5], et toute cette terre virgilienne[6], présentent un aspect magique ; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine.

[Un autre élément de beauté ce sont les *ruines*, ruines chrétiennes, ruines païennes qui évoquent tant de glorieux souvenirs :]

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée[7], sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où

1. *Clitumne*, fleuve d'Ombrie. Les bœufs blancs, élevés sur ses bords, étaient emmenés à Rome où ils étaient sacrifiés à l'occasion des triomphes. Chateaubriand s'inspire ici de Virgile.

2. Personnage mythologique; serait venu d'Arcadie en Italie, aurait fondé Pallantium et bien accueilli Enée.

3. Expression homérique, «pasteurs des peuples.» (prononcez : *poïménés laôn.*)

4. C'était le nom du Tibre au moment où la légende dit qu'Enée aborda en Italie.

5. Ces noms propres sont expliqués plus haut (*Voyage de Naples*, p. 183, n. 3.)

6. Comparer Lamartine :

J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du [doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux
Et Cume et l'Elysée. [déroula,

(Milly ou la terre natale.)

Ce paysage est décrit par Virgile dans l'*Enéide*. (Livre VI où est racontée la descente d'Enée aux enfers.)

7. Le *Colisée* était un amphithéâtre très vaste, situé près du Forum et construit par Vespasien. Il en reste des ruines grandioses et son étymologie est sans doute *Colosseum*, le monument *colossal* : le grand axe a près de 200 mètres. On l'appelle aussi *Amphithéâtre flavien* en souvenir de son fondateur, chef de la dynastie des Flaviens. Le Colisée servait sous l'Empire aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Au moyen âge il devint une forteresse et aussi une carrière : on en tira des blocs de pierre pour en bâtir des palais. Au 18e siècle, les papes le sauvèrent de la destruction et le consacrèrent à la Passion de J.-C. en souvenir des martyrs chrétiens qui y avaient péri.

roulait jadis le torrent des peuples[1]; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires[2]. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines[3]. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion[4] : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre[5]. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem[6]. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue[7] ?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir

1. Phrase majestueuse et résonnante qui fait image.

2. Chateaubriand, comme on l'a vu, se plaît aux antithèses ; ici c'est le jeu de l'ombre et de la lumière.

3. Nouvelle antithèse : le bruit du passé et le silence d'aujourd'hui.

4. Ici, ce n'est plus une antithèse mais un rapprochement, et comme une *harmonie* entre le paganisme et le christianisme, symbolisés par les deux plus grands monuments de Rome.

5. Les descriptions des ruines aboutissent toujours, chez Chateaubriand, à de mélancoliques méditations sur la fuite des choses et des êtres. Il songe que tout passera et il évoque les plus grands monuments de l'histoire

6. C'est sous Vespasien que Titus, son fils, prit et détruisit Jérusalem.

7. Nous dirions plutôt : « *ne* soit *pas* digne d'être vue ». Paganisme, christianisme, judaïsme : les trois grandes civilisations sont en quelque sorte ramassées dans le même lieu. Chateaubriand excelle à faire de ces rapprochements, parfois inattendus, toujours grandioses. Cf. ces lignes des *Mémoires* sur ce séjour à Rome :

On m'avait recommandé de me promener au clair de lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices loin-

dans une autre saison et sous un autre aspect[1] : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre[2] d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents[3], ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur[4]. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant : l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris[5]. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une om-*

tains paraissent comme les ébauches d'un peintre ou comme des côtes effumées, vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où ne passait personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colisée. Qu'arriva-t-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux ? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques, après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Egypte ? Non seulement l'ancienne Italie n'est plus mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la Ville Eternelle : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris ; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes. (*Mémoires*, II, 347.)

1. Nouvelle antithèse : après le Colisée vu en été, le Colisée vu en hiver.

2. Courbure en forme de demi-cercle.

3. Ces *chagrins récents* désignent la mort de Mme de Beaumont, décédée à Rome quelques mois auparavant, le 4 novembre 1803. Chateaubriand l'avait menée un jour au Colisée :

C'était un de ces jours d'octobre, tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre et alla s'asseoir sur une pierre, en face d'un des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux ; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années et qui avaient vu tant mourir : les ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne et noyées dans la lumière. La femme expirante abaissa ensuite, de gradins en gradins jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil ; elle les arrêta sur la croix de l'autel et me dit : « Allons ; j'ai froid. » Je la reconduisis chez elle ; elle se coucha et ne se releva plus. (*Mémoires*, II, 369.)

4. Après les méditations sur les *ruines* des monuments, voici la plainte sur les hommes éphémères. Se reporter au chapitre du *Génie* sur les ruines, p. 125.

5. « L'homme à qui cette lettre est adressée n'est plus » (Note de Chateaubriand, édition de 1826). Fontanes était mort en 1821.

bre[1], c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendres du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa[2]; c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière*[3].

[Chateaubriand raconte ensuite à son ami ses autres pèlerinages à quelques lieux fameux de Rome ou de la campagne Romaine : à Tivoli, la villa Adriana, la maison d'Horace, la maison de Catulle, etc. ; à Frascati, les hauts pins près desquels Cicéron dictait ses *Tusculanes*, à Literne, les ruines de la maison de Scipion l'Africain, etc. *La Lettre à M. de Fontanes* termine le *Voyage en Italie*[4].]

1. Définition du poète grec Pindare.

2. Chateaubriand, avec tout son temps, écrit souvent *Pompéïa;* nous disons *Pompéï.*

3. Définition du prophète Job : après les Grecs, les Hébreux. Chateaubriand a souvent déploré cette misère du cœur qui *oublie* ceux qu'il a le plus aimés. Et justement à propos de Mme de Beaumont et en songeant à elle, il écrivait, trente-cinq ans après sa mort :

Que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher !... Nos amitiés trahies et délaissées nous reprochent les nouvelles sociétés où nous sommes engagés ; nos heures s'accusent : notre vie est une perpétuelle rougeur parce qu'elle est une faute continuelle. (*Mémoires,* II, 396.)

4. Cette lettre à M. de Fontanes est très belle et très poétique : Chateaubriand a parlé de Rome en artiste, en lyrique et en philosophe. Pour apprécier tout ce qu'il y a de pénétrant dans sa description, comparer la description de la même campagne romaine par Mme de Staël, à peu près à la même date, dans son roman de *Corinne* (1807). Voici d'abord la *tristesse de la campagne* désolée par la fièvre :

Le mauvais air (la malaria) fait, pour ainsi dire, le siège de Rome ; il avance chaque année quelques pas de plus et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire. Sans doute l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air, et c'est peut-être pour cela que les anciens romains avaient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues ; pourrait-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster ? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome et menace la ville d'une entière dépopulation ; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur : vous respirez un air qui semble pur et qui est très agréable ; la terre est riante et fertile; une fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour ; et tout cela c'est la mort. (*Corinne,* V, 3.)

La description des *jardins et des villas* a moins de poésie dans

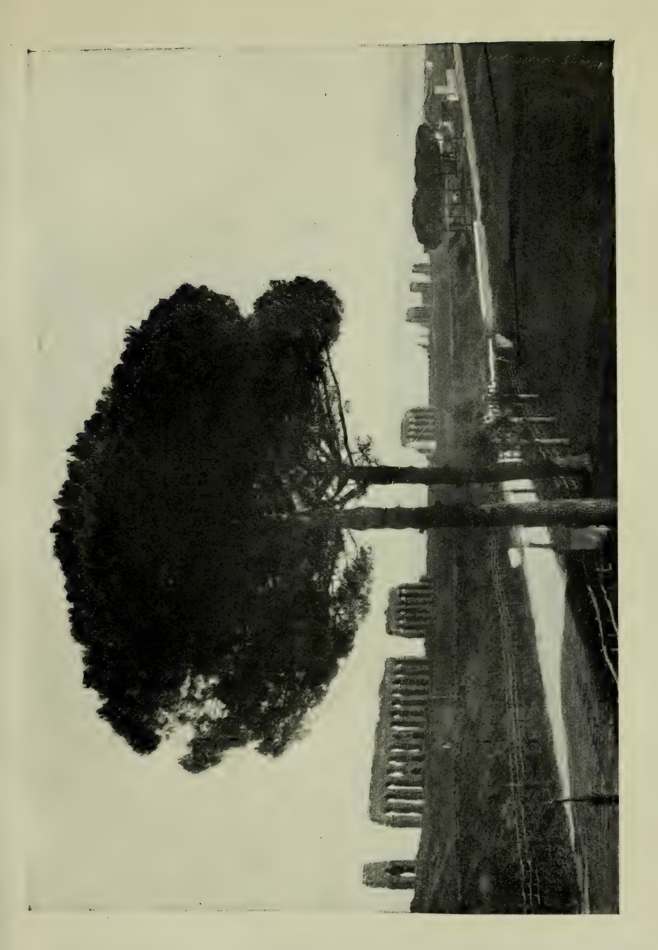


Fig. 9. — **Vue de la Campagne romaine.**

On remarquera deux des caractères distinctifs que Chateaubriand a signalés dans la célèbre *Lettre à M. de Fontanes* (cf. surtout pp. 186 et 188) : les ruines d'aqueducs et les pins.

Mme de Staël que dans Chateaubriand :

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet et rapprochés l'un de l'autre, forment, comme une espèce de plaine dans les airs dont l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure... Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêlent avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. *(Ibid.)*

Enfin, sur les *ruines*, Mme de Staël a des impressions précises, sans doute, mais un peu sèches ; elle n'est pas artiste. Voici le Colisée :

Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée ; l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts. Singulier mépris pour l'espèce humaine que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain ; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses. *(Ibid,* IV, 3.)

Voir, dans l'appendice, *Chateaubriand et l'Italie.*

LE VOYAGE AU MONT-BLANC[1] (1806)

Analyse et Extraits.

[La fin de l'année 1803 et l'année 1804 furent marquées pour Chateaubriand par de grandes tristesses. Ce fut d'abord la perte de Mme de Beaumont qui vint mourir à Rome et aux derniers moments de laquelle il assista. Puis, nommé ministre dans le Valais, il s'apprêtait à rejoindre son poste lorsque l'exécution du duc d'Enghien l'obligea à quitter la vie politique et à envoyer sa démission à Napoléon[2]. L'isolement de nouveau l'enserrait. Il essaya d'y échapper par des voyages à Vichy, en Auvergne et en Savoie, qui ne l'intéressèrent pas : il n'aimait pas les montagnes. Son récit de *Voyage au Mont-Blanc* n'est guère, à vrai dire, qu'une *méditation* sur le Mont-Blanc, un pamphlet contre la montagne et contre J.-J. Rousseau qui la chanta :]

J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru

1. Ce *Voyage au Mont-Blanc*, fait à la fin d'août 1805, publié en 1806, fut réimprimé en 1826 dans les récits de voyages (avec le *Voyage en Amérique* et le *Voyage en Italie*); il est extrêmement court, il se réduit à quelques pages.

2. Voici dans quelles circonstances il apprit la mort du duc d'Enghien :

Le 21 mars [1804], je me levai de bonne heure, pour un souvenir qui m'était triste et cher. M. de Montmorin avait fait bâtir un hôtel au coin de la rue Plumet, sur le boulevard neuf des Invalides. Dans le jardin de cet hôtel, vendu pendant la Révolution, Mme de Beaumont, presque enfant, avait planté un cyprès, et elle s'était plu quelquefois à me le montrer en passant : c'était à ce cyprès, dont je savais seul l'origine et l'histoire, que j'allais faire mes adieux. Il existe encore, mais il languit et s'élève à peine à la hauteur de la croisée sous laquelle une main qui s'est retirée aimait à le cultiver. Je distingue ce pauvre arbre entre trois ou quatre autres de son espèce; il semble me connaître et se réjouir quand j'approche; des souffles mélancoliques inclinent un peu vers moi sa tête jaunie, et il murmure à la fenêtre de la chambre abandonnée ; intelligences mystérieuses entre nous, qui cesseront quand l'un ou l'autre sera tombé.

Mon pieux tribut payé, je descendis le boulevard et l'esplanade des Invalides, traversai le pont Louis XVI et le jardin des Tuileries, d'où je sortis près du pavillon Marsan, à la grille qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue de Rivoli. Là, entre onze heures et midi, j'entendis un homme et une femme qui criaient une nouvelle officielle; des passants s'arrêtaient, subitement pétrifiés par ces mots : « Jugement de la commission militaire spéciale convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine de mort LE NOMMÉ LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, NÉ LE 2 AOUT 1772, A CHANTILLY». (*Mémoires* II, 400).

Il envoya immédiatement sa démission.

fort élevé du fond de la vallée de Chamouny[1]? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire[2].

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente quand ils sont trop rapprochés du spectateur sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails[3]. Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines; si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux pourraient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent des proportions ordinaires : alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration[4].....

On s'extasie sur les vallées de la Suisse[5]; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes l'œil, fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre,

1. Nous disons aujourd'hui *Chamonix*.

2. Comparer le début du *Voyage en Italie*. Chateaubriand est paradoxal. Si les montagnes paraissent à distance moins grandes qu'on ne se l'imaginait, elles reprennent leur grandeur lorsqu'on y pénètre.

3. Ce n'est pas très exact non plus. Le détail n'est pas toujours rapetissé par la masse de la montagne. Il arrive même que l'extrême variété des détails, que l'œil ne saisissait pas tout d'abord et qu'il découvre progressivement, donne une impression de grandeur et d'étendue.

4. Chateaubriand est trop préoccupé des antithèses, et il ne voit pas que celle qu'il établit ici est fausse. Lorsqu'on pénètre dans la montagne, on perd de vue la masse imposante de l'ensemble, et ce sont les détails qui s'agrandissent peu à peu, l'œil n'*oppose pas* la partie au tout.

5. Seconde partie du paradoxe. Après avoir refusé le *grandiose* aux montagnes, Chateaubriand leur refuse le *gracieux*.

retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation[1]. Mais en quoi cette verdure consiste-t-elle? En quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi et garanti avec soin des vents du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparaître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier[2].

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses[3].

Enfin je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau[4] que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets, voletant de glaçons en glaçons, des couples assez rares de corbeaux et d'éperviers, animent à peine[5] ces solitudes de neige et de pierre, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouvement

1. Quand ce serait vrai, en quoi l'impression de grâce serait-elle diminuée? Mais Chateaubriand fait bon marché de ce qu'il appelle dédaigneusement « un peu de verdure ». La végétation des montagnes, et spécialement celle des Alpes, est fort agréable à l'œil et d'un *vert* à la fois très riche et très caressant.

2. Injuste. D'abord les parties cultivées produisent dans les plaines comme dans les montagnes cette impression d'échantillons d'étoffes. Et puis Chateaubriand oublie les grands pâturages des Alpes qui ne répondent pas du tout à cette définition : il faudrait distinguer les prés des champs.

3. Toujours l'antithèse qui ne répond à rien de réel.

4. Voilà l'explication du mystère. Chateaubriand qui aimait Rousseau lorsqu'il écrivait l'*Essai*, ne l'aime plus depuis le *Génie* ; il critique donc ici tout ce que Rousseau admirait dans les Alpes.

5. Chateaubriand tient-il donc tant à l'*animation* des paysages? Il semble qu'il a pourtant assez bien senti, par ailleurs, la *beauté* de certaines solitudes. (Voir sa *Lettre à M. de Fontanes* sur la campagne romaine, p. 185).

qui frappe vos yeux. Heureux quand le pivert, annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins ! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui nous environne[1]. Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presque entièrement détruits; les marmottes mêmes deviennent rares et le petit savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes par des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres[2]. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriraient une scène aussi belle et ils auraient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poètes de l'antiquité[3].

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien, ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer[4]. Le montagnard, qui sent son mal, est plus sincère que les voyageurs : il appelle la plaine *le bon pays* et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs[5], sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de

1. Telle n'est pas l'impression de tous ceux qui ont étudié la montagne. Ces lignes de Taine, écrites en face des Pyrénées, sont une réfutation de Chateaubriand :

Rien n'est mort, et là-dessus nos organes impuissants nous trompent; ces squelettes de montagnes nous semblesinertes parce que nos yeux sont habitués à la mobile végétation des plaines; mais la nature est éternellement vivante, et ses forces combattent dans ces sépulcres de granit et de neige, autant que dans les fourmilières humaines ou dans les plus florissantes forêts. Chaque parcelle de roc presse ou supporte ses voisines; leur immobilité apparente est un équilibre d'efforts; tout lutte et travaille; rien n'est calme et rien n'est uniforme. Ces blocs que l'œil juge massifs sont des réseaux d'atomes immensément éloignés, sollicités d'attractions innombrables et contraires, labyrinthes invisibles où s'élaborent des transformations incessantes, où des fluides foudroyants circulent, où fermente la vie minérale, aussi active et plus grandiose que les autres. (*Voyage aux Pyrénées*).

2. Idée extraordinaire : comment peut-il le savoir?

3. Il va chercher des raisons bien surprenantes, comme un homme qui soutient une mauvaise cause. Est-il nécessaire que les troupeaux, pour être beaux, rappellent les descriptions des poètes antiques? Et puis, l'antiquité aurait-elle donc toujours placé dans la plaine ses scènes pastorales? Le berger de Virgile n'évoque-t-il pas ses chèvres « suspendues aux rochers garnis de ronces. » (*Bucoliques*, *I*).

4. Cela part d'un bon sentiment. Mais Chateaubriand, par hasard, n'aimerait-il donc pas la mer sous prétexte qu'elle est souvent très dure pour le pêcheur breton?

5. Mauvais style.

la Providence[1]. S'il est très attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause et les lieux où nous les avons éprouvées[2]; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs et même aux rigueurs de la maison paternelle[3]. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de sa vie. Il ne faut pas attribuer aux charmes des lieux qu'il habite, l'amour extrême qu'il montre pour son pays : cet amour vient de la concentration de ses pensées et du peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie? J'en doute; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade[4] est une fatigue, lorsque l'attention que vous êtes obligé de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayerait aux chimères*[5] en gravissant le Montanvert[6] pourrait bien tomber dans quelque

1. Le montagnard aime *sa* montagne autant que le marin aime *son* océan. Musset est bien plus dans la vérité lorsqu'il apostrophe ainsi le Tyrol :

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils suçent un sein dur, mère, tes nourrissons;
Mais ils t'aiment ainsi, sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.....
...Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue :
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

(La Coupe et les Lèvres.)

2. Mais cela est vrai pour tous les pays et n'est point particulier à la montagne et d'ailleurs ne prouve rien du tout contre le plaisir attaché précisément au souvenir des souffrances endurées.

3. Ceci encore n'est-il pas vrai pour tous ? Chateaubriand aimait Combourg malgré les *rigueurs* de la maison paternelle; Lamartine aimait Milly à cause des *douceurs* de la maison paternelle. Combourg et Milly sont dans la plaine. En quoi le raisonnement vaut-il spécialement pour la montagne?

4. Encore un sophisme. On ne se *promène* pas toujours en montagne. Si l'on ne rêve pas en gravissant une cime, on rêve une fois qu'on est au sommet et qu'on peut s'y installer en sécurité.

5. Expression de La Fontaine.

6. Le *Montanvert*, montagne faisant partie du massif du Mont-Blanc.

puits comme l'astrologue qui prétendait lire au-dessus de sa tête *et ne pouvait voir à ses pieds*[1].

1. Toute cette discussion est un amas de sophismes. Pour discuter Rousseau, Chateaubriand lui emprunte, semble-t-il, son goût habituel pour les paradoxes. Au reste, sur cette question très particulière de la montagne, Rousseau a vu *plus juste* que Chateaubriand.

* Opposer à tout ce passage la description suivante de la *Nouvelle Héloïse :*

Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré ; à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers et des champs dans des précipices. Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même ; tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects ! Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir... (I, 23.)

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

(Voyage fait en 1806. — Récit publié en 1811).

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[Chateaubriand revint du Mont-Blanc avec son éternelle misère. Il a raconté comment, en approchant de Lyon, il avait senti grandir en lui le désir de visiter la Terre Sainte et de s'en aller bien loin dans des pays inconnus :]

Retour à Lyon.

Mes années expirées ressuscitaient[1] et m'environnaient comme une bande de fantômes; mes saisons brûlantes me revenaient dans leur flamme et leur tristesse[2]... Je n'étais plus aux lieux que j'habitais, je rêvais d'autres bords[3]. Quelque influence secrète me poussait aux régions de l'Aurore[4] où m'entraînait d'ailleurs le plan de mon nouveau travail et la voix religieuse qui me releva du vœu de la villageoise, ma nourrice[5]. Comme toutes mes facultés

1. Cette *évocation* se passe au pied du fort l'Ecluse où Chateaubriand, parti de Genève, attendait pendant la nuit l'ouverture des portes pour continuer sa route vers Lyon.

2. Il réveille ici ses années de jeunesse et son *délire* de Combourg.

3. Se rappeler les rêveries du *petit chevalier* à Combourg, lorsqu'il suivait des yeux les oiseaux de passage et qu'il aurait voulu s'envoler sur leurs ailes. Ce temps était déjà loin, puisqu'ici Chateaubriand a trente-sept ans, et cependant la *flamme* est restée aussi brûlante.

4. A Combourg déjà, il rêvait d'*Orient* et de promenades avec la sylphide :

Il serait trop long de raconter... comment nous franchissions les mers... comment, au sommet de l'Himalaya, nous allions réveiller l'aurore; comment nous descendions les *fleuves saints* dont les vagues épandues entourent les pagodes aux boules d'or ; comment nous dormions aux rives du Gange, tandis que le bengali, perché sur le mât d'une nacelle de bambou, chantait sa barcarole indienne. (*Mémoires,* I, 153).

On sait l'importance de l'*orientalisme* pendant le romantisme.

5. Sa nourrice l'avait voué à Notre-Dame de Nazareth, patronne de Plancoët, et avait pro-

s'étaient accrues, comme je n'avais jamais abusé de la vie, elle surabondait de la sève de mon intelligence, et l'art, triomphant dans ma nature, ajoutait aux inspirations du poète[1]. J'avais ce que les Pères de la Thébaïde[2] appelaient des *ascensions* de cœur. Raphaël (qu'on pardonne au blasphème de la similitude), Raphaël[3], devant la *Transfiguration* seulement ébauchée sur le chevalet, n'aurait pas été plus électrisé par son chef-d'œuvre que je ne l'étais par cet Eudore et cette Cymodocée[4], dont je ne savais pas encore le nom et dont j'entrevoyais l'image au travers d'une atmosphère d'amour et de gloire.

Ainsi le génie natif qui m'a tourmenté au berceau retourne quelquefois sur ses pas après m'avoir abandonné[5]; ainsi se renouvellent mes anciennes souffrances; rien ne guérit en moi; si mes blessures se ferment instantanément, elles se rouvrent tout à coup comme celles des crucifix du moyen âge, qui saignent à l'anniversaire de la Passion. Je n'ai d'autres ressources, pour me soulager dans ces crises, que de donner un libre cours à la fièvre de ma pensée, de même qu'on se fait percer les veines quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête. Mais de quoi parlé-je? O religion, où sont donc tes puissances, tes freins, tes baumes[6]? Est-ce que je n'écris pas toutes ces choses à d'innombrables années de l'heure[7] où je donnais le jour à René? J'avais mille raisons pour me croire mort et je vis. C'est grand'pitié. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 485.)

mis que l'enfant porterait le bleu et le blanc jusqu'à sept ans. A sept ans, Chateaubriand fut relevé de ce vœu dans la chapelle de Notre-Dame de Nazareth; on lui enleva ses habits blancs et le prieur lui fit un discours où il lui disait qu'il visiterait peut-être un jour, dans la Palestine, cette Vierge de Nazareth. Chateaubriand, qui raconte la cérémonie (*Mémoires*, I, 37) ajoute: « Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem et j'ai fini par l'accomplir. »

1. Il préparait alors les *Martyrs* et il rêvait d'images pour son poème.

2. La *Thébaïde*, dans la Haute Egypte, désert où se retirèrent les solitaires chrétiens dans les premiers siècles de notre ère.

3. *Raphaël*, le grand peintre italien (1483-1520). La toile de la *Transfiguration* qui représente un des épisodes de l'Evangile, (Jésus transfiguré sur le Thabor) est à Rome, au musée du Vatican.

4. Ce sont les deux héros des *Martyrs*.

5. Il décrit ici cet état de *trouble* qui tourmenta sa jeunesse, qui lui inspira *René* et qui, à nouveau, le ressaisit.

6. Aveu très sincère et qui montre que la religion n'a pas tué en lui le vieil homme.

7. Ce livre des *Mémoires* (Deuxième partie, L. IV) a été composé à Paris en 1839, trente-sept ans après la publication de *René*.

[En arrivant près de Paris, il apprit la mort de sa sœur Lucile, Mme de Caud :]

Mort de ma sœur Lucile.

J'ai pris soin de beaucoup de tombeaux dans ma vie[1], il était de mon sort et de la destinée de ma sœur que ses cendres fussent jetées au ciel. Je n'étais point à Paris au moment de sa mort; je n'y avais aucun parent; retenu à Villeneuve par l'état périlleux de ma femme[2], je ne pus courir à des restes sacrés, des ordres transmis de loin arrivèrent trop tard pour prévenir une inhumation commune[3]. Lucile était ignorée et n'avait pas un ami; elle n'était connue que du vieux serviteur de Mme de Beaumont, comme s'il eût été chargé de lier les deux destinées. Il suivit seul le cercueil délaissé, et il était mort lui-même avant que les souffrances de Mme de Chateaubriand me permissent de la ramener à Paris.

Ma sœur fut enterrée parmi les pauvres : dans quel cimetière fut-elle déposée? dans quel flot immobile d'un océan de morts fut-elle engloutie? dans quelle maison expira-t-elle au sortir de la Communauté des Dames de Saint-Michel? Quand, en faisant des recherches, quand, en compulsant les archives des municipalités, les registres des paroisses, je rencontrerais le nom de ma sœur, à quoi cela me servirait-il[4]? Retrouverais-je le même gardien de l'enclos funèbre?... Puisque le ciel l'a voulu, que Lucile soit à jamais perdue! Je trouve dans cette absence de lieu une distinction d'avec les sépultures de mes autres amis. Ma devancière dans ce monde et dans l'autre prie pour moi le Rédempteur; elle le prie du milieu des dépouilles indigentes parmi lesquelles les siennes sont confondues : ainsi repose égarée, parmi les préférés de Jésus-Christ, la mère

1. Par exemple, à Rome, il avait fait élever, à ses frais, dans l'eglise Saint-Louis-des-Français, un monument à Mme de Beaumont.

2. *Villeneuve* est une petite ville de l'Yonne, où devait mourir Joubert qui s'y était installé. Mme de Chateaubriand y tomba dangereusement malade.

3. C'est tout un roman. Lucile, un peu folle, était allée demeurer aux Dames Saint-Michel, rue du faubourg Saint-Jacques, où Chateaubriand l'avait vue avant de partir pour Vichy et le Mont-Blanc. Mais Lucile alla s'installer ailleurs et Chateaubriand ne put savoir où elle était morte.

4. Lucile mourut dans le quartier du Marais, rue d'Orléans, n° 6, le 9 novembre 1804. (Note de M. Biré.)

de Lucile et la mienne[1]. Dieu aura bien su reconnaître ma sœur ; et elle, qui tenait si peu à la terre[2], n'y devait point laisser de traces. Elle m'a quitté, cette sainte de génie[3]. Je n'ai pas été un seul jour sans la pleurer. Lucile aimait à se cacher, je lui ai fait une solitude dans mon cœur : elle n'en sortira que quand j'aurai cessé de vivre[4]. (*Mémoires*, II, 503.)

[Chateaubriand rentra à Paris, fort découragé et tout brûlant du désir de quitter la France pour d'autres horizons : « J'étais impatient, dit-il, d'aller mêler mes délaissements aux ruines d'Athènes, mes pleurs aux larmes de Madeleine. » Il partit pour Trieste le 13 juillet 1806 ; sa femme l'accompagna jusqu'à Venise. Il visita la Grèce, la Palestine et fit son retour par l'Egypte, le nord de l'Afrique et l'Espagne. Il rentra à Paris en juin 1807. L'*Itinéraire* fut publié en 1811[5].]

Analyse et Extraits.

PRÉFACE DE L'*ITINÉRAIRE* (1re Edition).

Si je disais que cet *Itinéraire* n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirais la vérité et vraisemblablement on ne me croirait pas.

Je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire; j'avais un

1. La mère de Chateaubriand était morte presque dans la misère, pendant qu'il était en Angleterre.

2. *Qui tenait si peu à la terre* ne signifie pas *qui aimait peu la vie*, mais *qui était une créature céleste*, n'ayant rien de commun avec la terre.

3. Cette Lucile, fort détraquée dès sa jeunesse et qui mourut folle, avait en effet de remarquables dons poétiques.

4. Cette fin est très émue. Lucile avait été pour Chateaubriand la seule société de sa jeunesse. Sa mort l'atteignit *aux sources de son âme.*

C'était mon enfance au milieu de ma famille, c'étaient les premiers vestiges de mon existence qui disparaissaient. Notre vie ressemble à ces bâtisses fragiles, étayées dans le ciel par des arcs-boutants : ils ne s'écroulent pas à la fois, mais se détachent successivement; ils appuient encore quelque galerie, quand déjà ils manquent au sanctuaire ou au berceau de l'édifice.

5. Si l'on suivait scrupuleusement la date de publication des œuvres, il faudrait d'abord placer ici *les Martyrs*, qui parurent en 1809, mais il est plus logique de donner d'*abord* les impressions de voyage. On comprendra mieux les tableaux des *Martyrs*, après avoir lu les notes de voyage, d'où ils ont été tirés.

autre dessein : ce dessein, je l'ai rempli dans les *Martyrs*. J'allais chercher des images : voilà tout[1].

Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem, sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée, elles sont restées sur mon journal de route : je les publie aujourd'hui dans ce que j'appelle *Itinéraire de Paris à Jérusalem*.....

Je prie donc le lecteur de regarder cet *Itinéraire* moins comme un voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie. Je ne marche point sur les traces des Chardin, des Tavernier[2].... Je n'ai point la prétention d'avoir connu des peuples chez lesquels je n'ai fait que passer. Un moment suffit au peintre de paysage pour crayonner un arbre, prendre une vue, dessiner une ruine : mais des années entières sont trop courtes pour étudier les mœurs des hommes et pour approfondir les sciences et les arts[3].....

Dans un ouvrage du genre de cet *Itinéraire*, j'ai dû souvent passer des réflexions les plus graves aux récits les plus familiers : tantôt m'abandonnant à mes rêveries sur les ruines de la Grèce, tantôt revenant aux soins du voyageur, mon style a suivi nécessairement le mouvement de ma pensée et de ma fortune. Tous les lecteurs ne s'attacheront donc pas aux mêmes endroits : les uns ne chercheront que mes sentiments, les autres n'aimeront que mes aventures ; ceux-ci me sauront gré des détails positifs que j'ai donnés sur beaucoup d'objets; ceux-là s'ennuieront de la critique des arts, de l'étude des monuments, des digressions historiques. Au reste, c'est l'homme beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout; je parle éternellement de moi, et j'en parlais en sûreté, puisque je ne comptais

1. Sa première intention était donc d'aller chercher des *images* pour décorer son épopée des *Martyrs* dont il avait esquissé le plan. C'était un pélerinage de peintre plutôt que de croyant. L'*Itinéraire* commence ainsi :

J'avais arrêté le plan des *Martyrs* : la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés ; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu le pays où ma scène était placée : d'autres ont leurs ressources en eux-mêmes, moi j'ai besoin de suppléer à ce qui manque par toutes sortes de travaux. Ainsi, quand on ne trouvera pas dans cet *Itinéraire* la description de tels ou tels lieux célèbres, il faudra la chercher dans les *Martyrs*.

2. Voyageurs français en Orient, à la fin du 17e siècle.

3. En réalité, Chateaubriand ne dédaigna point l'archéologie pendant son voyage. Il s'était sérieusement documenté avant de partir, comme l'atteste l'*Introduction* de l'*Itinéraire*. Il chercha même à tirer gloire de quelques découvertes qu'il aurait faites dans son voyage et il ne réussit qu'à s'attirer les quolibets de certains savants, d'ailleurs malintentionnés et qui se montrèrent plus sévères que de raison. Cf. plus bas, p. 215, n. 3.

point publier ces Mémoires. Mais comme je n'ai rien dans le cœur que je craigne de montrer au-dehors, je n'ai rien retranché des mes notes originales. Enfin, j'aurai atteint le but que je me propose si l'on sent d'un bout à l'autre de cet ouvrage une parfaite sincérité. Un voyageur est une espèce d'historien. Son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre; et quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité[1].

PREMIÈRE PARTIE[2]

Voyage en Grèce[3].

[Chateaubriand vient à peine de quitter l'Italie, il est à peine en vue des îles Ioniennes qu'il est déjà tout rempli de l'antiquité grecque, tout captivé par la douceur du paysage, la beauté du climat, la pureté de la lumière, la *splendeur des nuits*:]

Les Nuits de la Grèce.

Le vent étant tombé vers les huit heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là[4] que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano[5], et celle de Corcyre qui s'allongeait à l'orient : on découvrait par dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Épire; les monts Acrocérauniens, que nous avions passés, formaient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchait par delà les côtes d'Otrante; devant nous était la pleine mer qui s'étendait jusqu'aux rivages de l'Afrique.

1. * Discuter les idées de cette préface.

2. L'*Itinéraire* se compose de plusieurs parties : je donne les titres de Chateaubriand *non encadrés*. Les autres sont ceux qu'il m'a semblé bon d'adopter pour marquer les différents points du voyage.

3. Voir dans l'appendice, « Chateaubriand et la Grèce. »

4. En mer, tout près de l'île de Corfou (ou Corcyre).

5. Petite île dans le voisinage de Corfou. — L'Epire est la partie du continent qui fait face à l'Italie.

Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre les nuages qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture : elles semblaient petites, peu rayonnantes, mais leur lumière était dorée et d'un éclat si doux, que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel[1]. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso[2] on apercevait une flamme allumée par des pêcheurs : avec un peu d'imagination j'aurais pu voir les Nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque j'entrevoyais au loin dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et de Buthrotum[3].

[Il débarque au sud du Péloponèse, près de Navarin et commence presque aussitôt sa route, dans un *équipage* qu'il décrit avec agrément et qui sera à peu de chose près celui de tout le voyage :]

En route !

A notre tête paraissait le guide ou le postillon grec à cheval tenant un autre cheval en laisse : ce second cheval devait servir de remonte en cas qu'il arrivât quelque accident aux chevaux des voyageurs. Venait ensuite le janissaire, le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté et un fouet à la main pour faire

1. Chateaubriand excelle à rendre la douceur *laiteuse* de ces nuits de la Grèce.
* Comparer les descriptions des mêmes nuits dans les *Martyrs* (voir plus loin le passage *Cymodocée s'égare.*)
2. Chateaubriand veut que l'île de Fano soit celle de Calypso. Dans toute cette fin — et ce sera son habitude pendant tout le pélerinage — il évoque les souvenirs classiques. Malheur, dit-il, à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère ! »
3. *Schérie* est Corfou ; *Buthrote* est en Epire, sur le continent. Les épisodes que réveille Chateaubriand sont tirés de l'*Odyssée* (Nausicaa habitait l'île des Phéaciens, c'est-à-dire Corfou) et de l'*Enéide* (au livre III, Andromaque, captive de Pyrrhus, roi d'Epire, est rencontrée par Enée, sur les bords du faux Simoïs). Rappelons aussi que Buthrote est le lieu où se passe l'*Andromaque* de Racine.

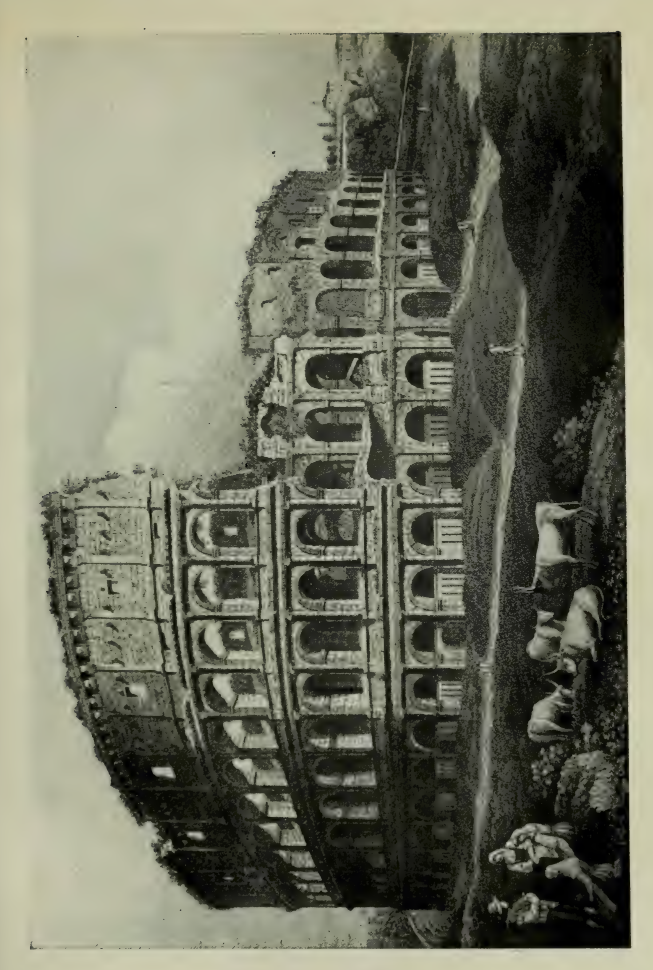


FIG. 10. — Le Colisée.

La description de Chateaubriand est une des plus belles parties de la *Lettre à M. de Fontanes*, p. 189. (Voir aussi, dans l'*Appendice*, certaines descriptions d'autres voyageurs.)

avancer les chevaux du guide. Je suivais, à peu près armé comme le janissaire, portant de plus un fusil de chasse; Joseph[1] fermait la marche. Ce Milanais était un petit homme blond à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable; il était tout habillé de velours bleu; deux longs pistolets d'arçon[2], passés dans une étroite ceinture, relevaient sa veste d'une manière si grotesque, que le janissaire ne pouvait jamais le regarder sans rire. Mon équipage consistait en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café et quelques schalls[3] pour m'envelopper la tête pendant la nuit. Nous partions au signal donné par le guide; nous grimpions au grand trot les montagnes, et nous les descendions au galop à travers les précipices : il faut prendre son parti[4]; les Turcs militaires ne connaissent pas d'autre manière d'aller, et le moindre signe de frayeur, ou même de prudence, vous exposerait à leur mépris. Vous êtes assis d'ailleurs sur des selles de mamelouck, dont les étriers, larges et courts, vous plient les jambes, vous rompent les pieds et déchirent les flancs de votre cheval. Au moindre faux mouvement, le pommeau élevé de la selle vous crève la poitrine, et si vous vous renversez en arrière, le haut rebord de la selle vous brise les reins. On finit pourtant par trouver ces selles utiles, à cause de la solidité qu'elles donnent à cheval, surtout dans des courses aussi hasardeuses.

Les courses sont de huit à dix lieues avec les mêmes chevaux : on leur laisse prendre haleine sans manger à peu près à moitié chemin; on remonte ensuite, et l'on continue sa route. Le soir on arrive quelquefois à un kan, masure abandonnée où l'on dort parmi toutes sortes d'insectes et de reptiles sur un plancher vermoulu. On ne vous doit rien dans ce kan lorsque vous n'avez pas de firman de poste[5] : c'est à vous de vous procurer des vivres comme vous pouvez. Mon janissaire allait à la chasse dans les villages; il rapportait quelquefois des poulets que je m'obstinais à payer; nous les faisions rôtir sur des branches vertes d'oli-

1. Son domestique. — Le *janissaire* est une sorte de gendarme turc accompagnant la caravane. — Plus bas *mamelouk* signifie, au sens propre, soldat d'une milice à cheval qui domina l'Egypte de 1254 à 1811.

2. Au sens propre, l'*arçon* est une pièce de bois cintrée faisant partie d'une selle.

3. S'orthographiera ainsi, au lieu de «châle», jusqu'au milieu du 19e siècle.

4. Au lieu de : «*en* prendre son parti.» Chateaubriand parle toujours ainsi.

5. Le *kan* ou *khan* est une station pour les caravanes. — Le *firman* est un passe-port délivré par les autorités turques. Il ne faut pas oublier que la Grèce n'était pas indépendante quand Chateaubriand la visita.

viers, ou bouillir avec du riz pour en faire un pilau[1]. Assis à terre autour de ce festin, nous le déchirions avec nos doigts; le repas fini, nous allions nous laver la barbe et les mains au premier ruisseau. Voilà comme on voyage aujourd'hui dans le pays d'Alcibiade et d'Aspasie[2].

[Le voilà donc dans les chemins du Péloponèse, évoquant les souvenirs classiques, faisant appel à son histoire, cherchant à lier conversation avec les Turcs et les Grecs. Il visite Coron où il est fort bien reçu par le consul de France, Vial; puis il se dirige vers le mont Ithome en laissant à gauche les ruines de Messène et il arrive près des hautes montagnes qui marquent la séparation de la Messénie, de l'Arcadie et de la Laconie. Le chemin devient difficile, la route est mal tracée et la région accidentée; il faut souvent mettre pied à terre pour

1. Riz accommodé à la graisse ou au beurre fondu.

2. *Alcibiade* (450-404 av. J.-C.), homme politique d'Athènes, célèbre par son élégance. — *Aspasie*, femme grecque célèbre par son esprit et sa beauté.

Cette description a une belle humeur et une ironie qu'on retrouvera, avec plus de malice encore, dans certains autres récits de voyageurs au 19e siècle, par ex. dans la *Grèce contemporaine* d'Edmond About. Chateaubriand a le sens du comique. Voici une aimable scène chez le pacha de Tripolizza :

Un Tartare me vint chercher et me conduisit chez le pacha. Son palais est une grande maison de bois carrée, ayant, au centre, une vaste cour, et des galeries régnant sur les quatre faces de cette cour. On me fit attendre dans une salle où je trouvai des papas et le patriarche de la Morée. Ces prêtres et leur patriarche parlaient beaucoup, et avaient parfaitement les manières déliées et avilies des courtisans grecs sous le Bas-Empire. J'eus lieu de croire, aux mouvements que je remarquai, qu'on me préparait une réception brillante: cette cérémonie m'embarrassait. Mes vêtements étaient délabrés, mes bottes poudreuses, mes cheveux en désordre, et ma barbe comme celle d'Hector : *barba squalida* (*). Je m'étais enveloppé dans mon manteau, et j'avais plutôt l'air d'un soldat qui sort du bivouac que d'un étranger qui se rend à l'audience d'un grand seigneur.

Joseph, qui disait se connaître aux pompes de l'Orient, m'avait forcé de prendre ce manteau : mon habit court lui déplaisait; lui-même voulut m'accompagner avec le janissaire pour me faire honneur. Il marchait derrière moi sans bottes, les jambes et les pieds nus, et un mouchoir rouge jeté pardessus son chapeau. Malheureusement il fut arrêté à la porte du palais dans ce bel équipage : les gardes ne voulurent point le laisser passer : il me donnait une telle envie de rire, que je ne pus jamais le réclamer sérieusement. La prétention au turban le perdit, et il ne vit que de loin les grandeurs où il avait aspiré.

Après deux heures de délai, d'ennui et d'impatience, on m'introduisit dans la salle du pacha : je vis un homme d'environ quarante ans, d'une belle figure, assis ou plutôt couché sur un divan, vêtu d'un cafetan de soie, un poignard orné de diamants à la ceinture, un turban blanc à la tête. Un vieillard à longue barbe occupait respectueusement une place à sa droite (c'était peut-être le bourreau); le drogman grec était assis à ses pieds; trois pages debout tenaient des pastilles d'ambre, des pincettes d'argent et du feu pour la pipe. Mon janissaire resta à la porte de la salle.

Je m'avançai, saluai Son Excellence en mettant la main sur mon cœur; je lui présentai la lettre du consul, et, usant du privilège des Français, je m'assis sans avoir attendu l'ordre.

(*) Barbe malpropre.

gravir des chemins taillés dans le roc. Mais le voyageur ne perd pas sa belle humeur :]

Mœurs grecques.

Nous nous trouvions dans le voisinage d'une des sources de l'Alphée[1]; je mesurais avidement des yeux les ravines que je rencontrais; tout était muet et desséché. Le chemin qui conduit de Borée à Tripolizza traverse d'abord des plaines désertes et se plonge ensuite dans une longue vallée de pierres. Le soleil nous dévorait; à quelques buissons rares et brûlés étaient suspendues des cigales qui se taisaient à notre approche; elles recommençaient leurs cris dès que nous étions passés : on n'entendait que ce bruit monotone, les pas de nos chevaux et la complainte de notre guide[2]. Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il commence une chanson qu'il continue pendant toute la route; c'est presque toujours une longue histoire rimée qui charme les ennuis des descendants de Linus[3]; les couplets en sont nombreux, l'air triste et assez ressemblant aux airs de nos vieilles romances françaises. Une, entre autres, qui doit être fort connue, car je l'ai entendue depuis Coron jusqu'à Athènes, rappelle d'une manière frappante l'air : « *Mon cœur charmé de sa chaîne*, etc. » Il faut seulement s'arrêter aux quatre premiers vers sans passer au refrain : « *Toujours! toujours!* » Ces airs auraient-ils été apportées en Morée par les Vénitiens? Serait-ce que les Français, excellant dans la romance, se sont rencontrés avec le génie des Grecs[4]? Ces airs sont-ils antiques?.... Je laisse ces questions à décider aux habiles[5].....

1. Rivière du Péloponèse qui coule du sud-est au nord-ouest et se jette dans la mer Ionienne en traversant la vallée où fut jadis Olympie.
2. Description très précise de la solitude, du silence, et de la sécheresse du paysage.
3. Personnage mythique de la Grèce, berger et poète, inventeur de chants mélancoliques.
4. La parenté du génie grec et du génie français a frappé beaucoup d'esprits dans le courant du 19e siècle. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*.
5. Ces questions sont en effet difficiles à résoudre. Rien n'est plus délicat que d'éclaircir ce qui a rapport à la poésie populaire. Il convient seulement de signaler ici la curiosité de Chateaubriand pour ces naïves romances des vieux âges, qui ont survécu dans l'âme des foules. Un grand nombre de *chants populaires* de la Grèce ont été recueillis par l'érudit Fauriel qui les publia en 1824-25. Ils eurent un vif succès et inspirèrent — assez maladroitement d'ailleurs — plusieurs de nos poètes. La thèse de Fauriel, dans son *Discours préliminaire*, était que ces chants et ces airs étaient antiques.

... M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra[1], appelé Ibraïm-Bey. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle était remplie de musulmans qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux ; je suspendis comme eux mes armes au mur au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin sans jeter les yeux sur moi[2].

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph ; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il aurait voulu : il avait un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétait-il en italien ; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa* ; et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté que j'aurais été chercher à Sparte ; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils, en leur donnant le bouclier : Ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τὰν, *avec ou dessus*[3].

Ibraïm me quitta après quelques instants pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café ; mais comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point de pilau[4] : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs : il en offrait sous main au janissaire, qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur[5].

1. Ville située à l'entrée de la Laconie pour qui arrive, comme Chateaubriand, du midi du Péloponèse. Elle n'est pas très éloignée de l'emplacement où fut Sparte.

2. Chateaubriand marque ici à la fois l'indifférence orientale et l'habitude qu'ont les Turcs de ces scènes d'hospitalité.

3. Les mères spartiates disaient à leur fils, en leur donnant le bouclier : « Reviens dessus ou dessous », c'est-à-dire « mort ou vainqueur » (prononcez : *ê tan, ê épi tan*). — Chateaubriand insiste sur la tendresse paternelle de son hôte, avec autant de sympathie qu'il raconte son hospitalité. Il n'est pas encore philhellène enthousiaste puisqu'il se plaît à vanter certaines qualités des Turcs. Ce n'est que plus tard qu'il fera servir l'*Itinéraire* aux revendications des Grecs.

4. Riz accommodé à la graisse.

5. Le janissaire est musulman et n'a pas le droit de manger de la viande de porc.

Je pris mon parti[1] : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre avec une grille en roseaux s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable[2]. Appuyé sur le coude[3], je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète[4], selon qu'ils étaient dans l'ombre ou la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas[5]. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre[6], sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie[7] !

[Il lui arrive quelques incidents, notamment des difficultés à propos de passeport avec le pacha de Tripolizza. Il entre en Laconie, traverse une région bien arrosée, plantée de mûriers et de figuiers. Arrivé au pied du Taygète, il se met à chercher l'emplacement de la vieille Sparte. Les récits des voyageurs antérieurs lui semblent erronés et il les rectifie. Quoi que l'on pense de sa découverte archéologique, il reste que sa *description de Sparte* est d'une très grande beauté au point de vue de l'art :]

Sparte
sous le soleil et dans la nuit.

Il y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janis-

1. *Je pris...* pour « *j'en pris* mon parti ». Très fréquent dans Chateaubriand.
2. Il retrouve partout les clairs de lune dont il a été le plus remarquable peintre parmi tous nos écrivains.
3. Voici un exemple encore de ce goût des *attitudes* qu'on a plusieurs fois remarqué.
4. Montagne qui domine Sparte.
5. C'est surtout sur l'emplacement de Sparte qu'il réveillera ces souvenirs antiques. — *Ménélas*, roi de Sparte, mari d'Hélène qui fut enlevée par le Troyen Pâris, ce qui causa la guerre de Troie.
6. On connaît ce trait de caractère. Chateaubriand se croit, plus que personne, autorisé à parler des vicissitudes humaines.
7. Il est certain que Chateaubriand à cette date, avait déjà beaucoup voyagé et qu'il avait repris partout la même méditation sur les agitations de la vie.

saire se tourne vers moi, et me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri[1] ! » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle ; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalciœcos[2], puisque celui-ci était dans la citadelle ; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville : Sparte était donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments[3]. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle[4].

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle ! mais qu'il était triste ! L'Eurotas[5] coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène[6]. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence

1. Signifie *la vieille ville*. Chateaubriand raconte plus haut comment il avait vainement demandé à son guide de lui désigner où fut Sparte : ce nom de Sparte était inconnu, aussi bien que celui de Lacédémone. C'est le mot de Palæochôri qui avait tout éclairci.

2. Chalciœcos signifie *maison d'airain*. Chateaubriand a beaucoup lu ses auteurs avant de faire son voyage. Il s'est soigneusement documenté, comme il y paraît dans la longue « Introduction » de l'*Itinéraire* et aussi dans les détails d'une érudition un peu trop riche dont l'*Itinéraire* est rempli.

3. Remarquer les *donc*, les déductions de l'auteur et son enthousiasme. On dirait qu'il *découvre* le premier la vieille ville.

4. Il est dans les habitudes de Chateaubriand de monter toujours sur les collines, s'il s'en trouve, pour juger d'un paysage. Il commence par promener son regard sur l'horizon, il prend une vue d'ensemble ; et ce n'est qu'ensuite qu'il entre dans les détails. Excellent procédé de peintre et d'écrivain descriptif. Sainte-Beuve dit de lui, à ce propos : « Il est peintre comme d'autres sont conquérants : *Veni, vidi, vici*. Il peint de haut et d'autorité, à vol d'oiseau, à vue d'aigle ».

5. Le fleuve qui arrosait Sparte.

6. En face des ruines ou des paysages illustres, Chateaubriand est d'abord saisi de torpeur. Il ne peut ni marcher ni penser. Il admire, immobile, ces lieux que l'histoire a consacrés et il souffre de leur désolation.

était profond autour de moi[1] : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas[2] ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié[3].

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des temps et des lieux sont quelque chose[4]. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire : rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie ; et c'était l'objet unique de la prière que les Spartiates adressaient aux dieux : « *Ut pulchra bonis adderent*[5] *!*..... »

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards, qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi-sauvages paissaient cà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques[6] ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès[7]. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez

1. On a vu (par exemple p. 59, 101) que Chateaubriand est un grand peintre du silence et de la solitude.

2. Idée assez singulière (mais la phrase est si belle qu'on n'y fait guère attention).

3. Tout ceci est fort bien écrit et d'une philosophie qui semble profonde : l'emplacement de Sparte lui-même a oublié le grand nom du héros. Mais remarquez qu'il suffirait d'une simple disposition du terrain pour qu'il y eût écho et pour que cet écho renvoyât le nom de Léonidas. La méditation désolée de Chateaubriand est donc accrochée à quelque chose de très spécial, où le hasard seul joue un rôle. Il arrive souvent chez cet écrivain que des idées banales ou fausses ne choquent point parce qu'elles sont merveilleusement orchestrées.

4. Après la description, la réflexion connue : tout est vain sur la terre et pourtant c'est quelque chose que ces grands noms historiques qui survivent à des réalités.

5. *Qu'ils ajoutassent la beauté à la vertu.* C'était plutôt une prière athénienne que spartiate. Pour les Athéniens l'homme parfait était *beau et bon.* — Après ce passage Chateaubriand s'oriente et essaie de retrouver l'emplacement des principaux monuments de Sparte.

6. *Pastèques,* sorte de melons verts.

7. * Etudier cette peinture du silence et de la solitude ; faire ressortir la désolation de cette terre privée de *vie.* Comparer à la peinture de la campagne romaine dans la *Lettre à M. de Fontanes,* p. 185.

considérable, a péri dans ce champ de mort : ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines[1].

Je descendis de la citadelle[2] et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses[3], et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif[4]. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de Καλλιδόναξ[5], *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide ; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*[6], car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles[7]. Apparemment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyndarides[8], et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau[9].....

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet de

1. Ruines sur ruines : c'est l'impression que donnent bien des pays fameux, et notamment cette Grèce où tant de civilisations se sont succédé. Chateaubriand sait pourtant que la *vie* réapparaîtra un jour dans ces régions qu'il a vues si désolées au cours de ses voyages. Il écrit dans ses *Mémoires* que les lieux changent constamment, que des villes s'élèvent en Amérique où il avait vu des forêts, et que la Grèce paraît vouloir sortir de son tombeau et ressusciter.

2. Après la description de l'emplacement de Sparte, voici celle de la vallée et du fleuve Eurotas.

3. Le *laurier-rose* fleurit dans les pays du midi, dont il est la plus belle, et pour ainsi dire la seule parure, pendant la saison brûlante.

4. Rien d'étonnant, puisque c'est le mois d'août. Mais eût-il fait moins chaud que Chateaubriand aurait quand même goûté à l'eau de l'Eurotas : c'était chez lui une habitude (il l'a dit) de boire dans tous les fleuves un peu fameux qu'il trouvait sur sa route.

5. Prononcez *Kallidonax*.

6. *Qui porte des cygnes.*

7. Platon raconte en effet dans le *Phédon* que les cygnes, consacrés à Apollon et ayant par conséquent le don de prophétie, chantent au moment de mourir parce qu'ils ont une vue anticipée de l'Olympe et qu'ils pressentent tout le bonheur qui suit la mort.

8. Les *Tyndarides* sont Castor et Pollux, frères d'Hélène, fils de Jupiter et de Léda. Jupiter, pour se faire aimer de Léda, s'était métamorphosé en cygne de l'Eurotas.

9. Ces impressions sur le cours de l'Eurotas sont confirmées par un voyageur en Grèce, Bory Saint-Vincent, membre de la

la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres ; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau[1] : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte ; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages ; ce sont les effets de la lumière : voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre[2].

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger[3]. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je

fameuse *Commission de Morée* (1829). Bory n'aimait pas Chateaubriand et cherchait toutes les occasions de le contredire, il a écrit pourtant sur l'Eurotas :

Le fleuve est encaissé ; son eau rapide est de la plus suave teinte ; d'abord captif dans ses berges de pierre à pic au fond d'une austère vallée, il s'ouvre ensuite à travers de grands nérions qu'enlacent des guirlandes de smilax. A partir du pont commence également cette abondance de cannevères *(arundo donax)* signalées comme des roseaux par les poètes et dont les belles touffes mollement caressées par des vents méritèrent au fleuve de Laconie l'épithète de *Callidonax.* Malgré tout ce qui se rattache de poétique à ce cours d'eau tant célébré, je dois avouer que ce n'est point à cause des traditions mythologiques qu'il m'occupa d'abord ; n'y ayant pas plus aperçu de ces cygnes dont le maître des dieux daignait emprunter la forme que de site convenable pour qu'une reine autre que celle des carpes s'y pût baigner, le désenchantement fût complet.

Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850,* p. 64 sq.

1. Antithèse entre les rives du fleuve et l'horizon limité par des montagnes.

2. Chateaubriand a souvent exprimé cette idée que c'est la lumière qui fait la beauté des paysages ; cf. plus haut la description de la campagne romaine. *(Lettre à M. de Fontanes*, p. 185*)*.

3. Il semblerait que Chateaubriand eût, le premier, réveillé la solitude de Sparte : en réalité d'autres voyageurs l'y avaient précédé. Plusieurs savants ne manquèrent pas de railler cette prétention de Chateaubriand. Un certain docteur Avramiotti, qu'il avait vu à Argos, publia en 1817 des « indications critiques » sur la partie de l'*Itinéraire* consacrée à la Grèce. Il s'efforçait d'y prouver que Chateaubriand avait sérieusement *idéalisé* son voyage à travers le Péloponèse, qu'il avait *inventé* beaucoup de détails ou d'incidents, et qu'en particulier il n'avait pas découvert, comme il le donnait à entendre, les ruines de Sparte, découvertes longtemps avant lui.

fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire[1]. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière.....

Après le souper[2] Joseph apporta ma selle, qui me servait ordinairement d'oreiller; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine, que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda[3]. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le bramement des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher, à demi éteint, rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes[4]. Tout cela plaît à vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même, et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi sibi somnia fingunt*[5], mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire[6]. Je dormirais encore volontiers au

1. Chateaubriand précise la date, comme s'il voulait marquer l'importance historique de cet événement.

2. Nous avons sous les yeux le paysage aux différents moments du jour, sous la lumière de l'après-midi et sous la clarté des étoiles.

3. L'image est ici de circonstance puisqu'il est dans le lieu même où Jupiter, métamorphosé en cygne, fut aimé de Léda.

* Comparer la célèbre description de Rousseau, le récit de la nuit passée à la belle étoile, près de Lyon. *(Confessions)*. Cf. *Morceaux choisis* de Rousseau (éd. Mornet), p. 300.

4. Se reporter, pour bien comprendre cette phrase, aux extraits du *Voyage en Amérique* et surtout p. 58. L'auteur réveille avec une précision singulière ses lointaines *impressions* de voyage et aussi ses *méditations* sur la liberté.

5. *Ils se forgent à eux-mêmes des songes.*

6. Cette phrase très significative marque un changement dans les réflexions du poète depuis les années où il explorait les Etats-Unis. En 1791 les paysages servaient de décor à ses rêves d'avenir; en 1806, ils prêtent leur cadre aux souvenirs historiques; et c'est du passé bien

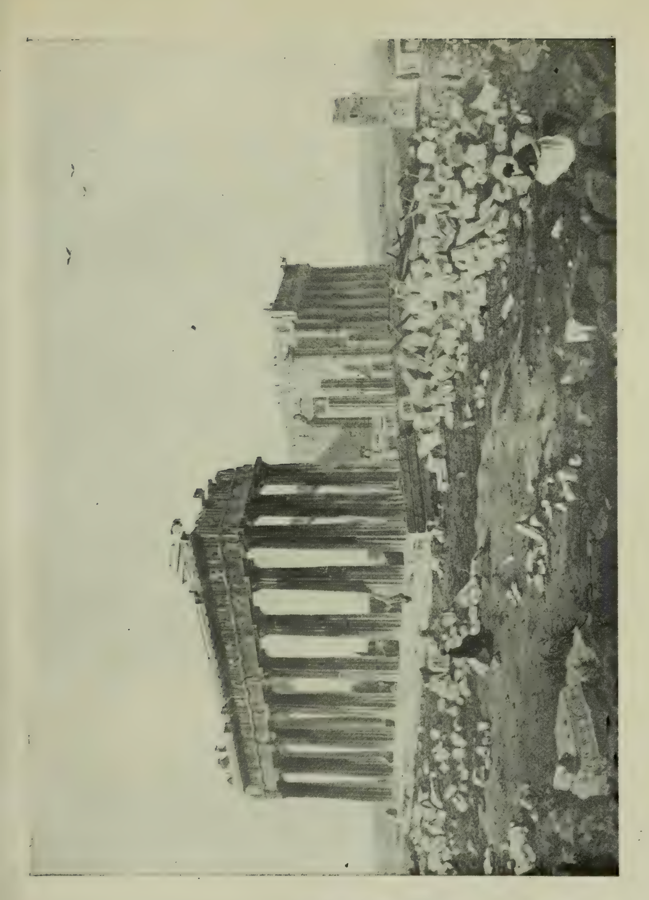


Fig. 11. — Ruines du Parthénon.

La description de Chateaubriand (p. 222) ne laisse entrevoir que discrètement la mutilation de ce temple fameux que l'image permet de deviner.

bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devaient visiter mon sommeil; mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa*[1]*!* des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme[2].

Athènes.
Le paysage; l'Acropole.

[En quittant Sparte, le voyageur visite les ruines d'Argos, de Mycènes et de Corinthe. Il franchit l'isthme et, par Mégare et la voie Sacrée, se dirige vers Athènes, objet de ses vœux et de ses longues rêveries. La *description d'Athènes* est un des passages les plus longs et les plus soignés du livre. Voici d'abord, comme toujours chez Chateaubriand, la description de la campagne qui entoure immédiatement la ville et le « coup d'œil » d'ensemble sur la ville elle-même :]

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops[3] arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Nègrepont[4]. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer, et l'Anchesme[5] coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon

plus que de l'avenir qu'il va s'occuper. Faut-il voir là, comme il le croit, un effet de l'âge? Il semble que les pays visités expliquent mieux ces dispositions nouvelles. Dans les solitudes du Nouveau-Monde, il explorait une terre encore vierge et peu riche en grands événements ; au contraire, dans ces pays fameux de la Grèce et de la Judée, il retrouve à chaque pas les grandes traditions d'un glorieux passé.

1. Expression de Virgile : *ossements grandioses.* Pharsale, ville de Thessalie où César vainquit Pompée (48 av. J.-C.).

2. Est-ce bien exact ? Cette sympathie pour les souffrances du passé ne me paraît pas le sentiment dominant du voyageur dans son pèlerinage. Fixer la beauté particulière de chaque paysage et méditer sur les ruines, voilà ses principaux soucis. Et s'il évoque la misère du passé, c'est plutôt pour se consoler lui-même, dans son grandiose ennui, que pour s'attendrir sur de lointaines visions.

3. *Cécrops* l'Egyptien passait pour avoir fondé Athènes au 16e siècle av. J.-C.

4. Le Pirée côté sud, Négrepont côté est — (Nègrepont ou Eubée est une grande île le long de la côte grecque).

5. Petite colline près d'Athènes.

étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire[1].

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau[2]. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée[3], les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens et les masures des musulmans[4].

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines, et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Pœcile[5], elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères; la

1. C'est heureux, puisque nous y gagnons une fort belle description ; mais l'on peut supposer que si Chateaubriand était arrivé par ailleurs, il aurait sûrement cherché autour d'Athènes le point d'où il pouvait le mieux observer la ville ; son sens d'artiste eût corrigé la mauvaise étoile. Remarquer d'ailleurs cet éternel refrain qu'il a tout vu *mieux* que les autres ou *autrement* que les autres. Il a dit de son voyage en Grèce :

Je suis en quelque façon le dernier visiteur de l'empire turc dans ses vieilles mœurs..... Je plains les voyageurs qui me suivront, ils n'auront point vu le vieux soleil de l'Orient et le turban de Mahomet. (*Mémoires*, *II*, 645).

2. L'*Hymette* est une montagne célèbre par ses abeilles et son miel.

3. Cette citadelle c'est le rocher de l'Acropole transformé en citadelle par les Turcs. Les *Propylées* sont le vestibule qui couronnait l'escalier par où on montait au rocher; le *Parthénon* est le célèbre temple de Minerve; le temple d'Érechthée ou *Erechtheion* tirait son nom d'un héros légendaire de la ville. Ces deux temples, bien que très mutilés, ont laissé des ruines imposantes.

4. A cette date, Athènes était une ville turque ; c'est ce qui explique la description et la méditation du paragraphe suivant.

5. Ne pas confondre avec le Pœcile qui était un portique orné de peintures.

seconde offrait un terrain labouré où l'on venait de faire la moisson; la troisième présentait un long bois d'oliviers, qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus[1], en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui par sa vieillesse semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre[2]. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachée du mont Hymette en surmonte le niveau et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.....

Des trois bandes ou régions qui divisaient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières, la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien, mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers : avant d'arriver au Céphise, on trouvait deux tombeaux et un autel de Jupiter l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordaient comme de vieux saules : je mis pied à terre pour saluer le fleuve et pour boire de son eau[3]; j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive; le reste avait été détourné plus haut pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie : ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus*[4]!

1. Une des deux rivières — et très petites rivières — qui arrosent Athènes; l'autre est le Céphise.

2. La légende rapportait que Minerve, protectrice d'Athènes, avait, dans son conflit avec Neptune, fait sortir de terre l'olivier sacré. Il y avait près d'Athènes des bois d'oliviers consacrés par toutes sortes de légendes, notamment le bois de Colone où Œdipe avait mystérieusement disparu, comme le raconte Sophocle dans sa tragédie d'*Œdipe à Colone.*

3. C'est une idée bien extraordinaire et bien enfantine.

4. « *Nous nous sommes assis et nous avons pleuré.* » Chateaubriand raconte avec complaisance ses voyages. Il donne une longue énumération des rivières qu'il a traversées, en buvant de leurs eaux. Il est heureux que ces réflexions, un peu puériles, soient corrigées et relevées par la belle image biblique de la fin, empruntée aux lamentations des Israélites pendant la captivité de Babylone.

[Chateaubriand est à peine arrivé dans Athènes qu'il brûle d'envie de monter à l'Acropole pour avoir une vue plus précise de la ville et de ses monuments. Il y grimpe le lendemain vers quatre heures du matin et après s'être orienté — comme toujours, — après avoir délimité l'horizon de la ville et de sa campagne, il décrit *Athènes au lever du soleil :*]

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes ou portant sur leur dos des provisions à la ville; il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses éclairées d'une lumière éclatante[1]. J'ai vu, du haut de l'Acropolis[2], le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour[3], des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles[4]; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher[5]; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'ani-

1. Dans cette première partie, il résume ses impressions de l'arrivée (voir plus haut, p. 218) : les trois zones de cultures, les ruines, les murs blanchis, les fûts de colonnes, et sur tout cela l'éclatante lumière de l'Attique.

2. Voici un des meilleurs passages de l'*Itinéraire*, pour le pittoresque et l'incomparable harmonie du style.

3. Impressions de peintre et auxquelles on n'est sensible que dans la mesure où on est sensible à la peinture. Il n'y a pas de *toile* qui puisse parler davantage aux yeux.

4. Remarquer toutes ces nuances dans le coloris : après le noir et le rose, voici la fumée bleue.

5. Très belle comparaison. Au reste Chateaubriand a trouvé d'autres images pour caractériser cette teinte ; il dit ailleurs :

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique *une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne.*

maient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief[1]; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu[2].

Du lieu où nous étions placés[3], nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos[4]; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube[5]; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène[6]. Mais, hélas! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre[7]. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse: Tout passe, tout finit en ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis[8]? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare[9], avait vu mourir la brillante Aspasie[10]. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais,

1. Après les impressions du peintre, celles du sculpteur.

2. Pour finir le tableau, un brusque élargissement de la vision et une image d'un effet grandiose. La citadelle de Corinthe, près de laquelle il était passé en venant de Sparte et qu'il n'avait pas eu la permission de visiter, lui avait fait l'impression « d'une masse irrégulière de granit *rougeâtre*, couronnée d'une ligne de murs tortueux. »

3. Après la description physique et concrète, voici l'*évocation* très plastique des souvenirs historiques, suivie d'une *méditation* pilosophique.

4. Chateaubriand décrira, dans les *Martyrs*, le vaisseau fleuri qui revient des fêtes de Délos, l'île sainte, située au milieu des Cyclades.

5. Le théâtre de Bacchus était taillé dans la colline de l'Acropole et regardait l'Hymette. Ceci est une allusion aux pièces de Sophocle et d'Euripide.

6. Allusion au rocher appelé *Pnyx*, situé à l'Ouest de l'Acropole, en face de l'Aréopage. C'était la tribune aux harangues des Athéniens.

7. Il y a ici une double antithèse : entre le bruit d'autrefois et le silence d'aujourd'hui, entre la liberté des temps antiques et l'asservissement des Grecs soumis aux Turcs.

8. C'est l'éternel et mélancolique refrain de Chateaubriand. « Mais où sont les neiges d'antan? » avait déjà dit Villon, en songeant aux *Dames du temps jadis*.

9. Ce détail fait allusion à un épisode de voyage, Chateaubriand, passant par Mégare, avait été appelé par un Grec pour soigner sa fille malade, sous le prétexte que tous les « Francs » avaient des connaissances médicales. Il avait donné du camphre à la malade et prié avec les assistants « Christos et la Panagia (la Vierge) ».

10. *Aspasie*, femme grecque du 5e siècle av. J.-C., célèbre par son esprit et sa beauté.

avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre[1].

[Chateaubriand avait trouvé un cicerone précieux dans le consul de France, Fauvel[2], installé depuis très longtemps à Athènes. C'est sous sa direction qu'il visita les lieux fameux et les monuments célèbres, le Pnyx, l'Aréopage, le Parthénon, le théâtre de Bacchus, les ports de Phalère et du Pirée, le bourg de Colone, etc.; et grâce à son guide il obtint « des idées claires sur les monuments, le ciel, le soleil, les perspectives, la terre, la mer, les rivières, les bois, les montagnes de l'Attique ». Voici un fragment de sa description du *Parthénon :*]

Le Temple de Minerve est ou plutôt était[3] un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle[4], d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte[5] : dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias[6], dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple; elles étaient sans base, cannelées[7] et d'ordre dori-

1. Encore un thème connu : les monuments passent, les civilisations passent, tout passe. Bossuet avait déjà développé cette idée. Voir surtout le *Sermon sur la Mort*.

2. *Fauvel* était venu à Athènes à la fin du 18e siècle et il y fut jusqu'en 1820 un cicerone incomparable pour tous les visiteurs. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850, chap. III.*

3. Le *Parthénon*, construit au 5e siècle av. J.-C., était déjà fort disloqué quand Chateaubriand le vit. Toute la voûte avait sauté au 17e siècle (en 1687), sous l'effet d'un bombardement vénitien, les Turcs ayant transformé le temple de Minerve en magasin à poudre.

4. Colonnade formant galerie autour de l'édifice. Le portique est l'esplanade devant l'entrée.

5. C'est plus que douteux. On ne sait pas très bien comment étaient éclairés les temples grecs, mais il est sûr qu'ils n'étaient pas obscurs comme des caves, ce qui aurait eu lieu s'ils n'avaient reçu le jour que par la porte. Cette question a été fort étudiée par la critique archéologique pendant le 19e siècle.

6. Cette statue, un des chefs-d'œuvre de Phidias, était chryséléphantine, c'est-à-dire faite d'or et d'ivoire comme le Jupiter Olympien du même sculpteur qui ornait le temple d'Olympie. Au 19me siècle, le sculpteur Simart a effectué, pour le duc de Luynes, une restitution en or et ivoire de cette statue. — *Phidias* (498-438) fut le plus grand sculpteur grec.

7. Les cannelures sont les lignes en creux le long d'une colonne.

que; elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entrecolonnement était de sept pieds quatre pouces, et le monument avait deux cent dix-huit pieds de long et quatre-vingt-dix-huit et demi de large[1].

Les triglyphes[2] de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle : des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la cella, était décoré d'un autre bas-relief représentant peut-être[3] la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple[4]..... Tel était ce temple qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes : l'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines, car on en aurait une très fausse idée si l'on se représentait un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance; ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté[5]. Voyez comme

1. Chateaubriand aime beaucoup à mesurer les monuments, (on remarquera qu'il n'emploie pas les termes du système métrique, dont il n'a cessé de dire du mal.) Il met une réelle coquetterie à paraître *précis* dans ses mensurations d'édifices comme dans sa topographie. Il s'est fait donner par certains savants plusieurs brevets d'exactitude, qu'il a consignés dans ses *Mémoires* en ajoutant :

Mon exactitude tient à mon bon sens vulgaire; je suis de la race des Celtes et des tortues, race pédestre; non du sang des Tartares et des oiseaux, races pourvues de chevaux et d'ailes. La religion, il est vrai, me ravit quelquefois dans ses bras; mais quand elle me remet à terre, je chemine, appuyé sur mon bâton, me reposant aux bornes pour déjeuner de mon olive et de mon pain bis. (*Mémoires*, II, 536.)

2. Les *triglyphes* étaient des ornements qui décoraient la frise du péristyle, c'est-à-dire la frise *extérieure* qui courait autour de l'édifice. Il y avait une autre frise, celle qui décorait le mur du temple proprement dit, celui qui se trouvait derrière le péristyle. — Le combat des Centaures et des Lapithes est raconté dans le poème de Chénier *L'Aveugle*.

3. Non pas *peut-être* mais *sûrement*. Quand Chateaubriand vit le Parthénon, cette frise des Panathénées était encore à sa place. Elle fut enlevée en 1811 par lord Elgin et transportée à Londres au Musée Britannique. — Les *Panathénées* étaient la fête annuelle de Minerve : une procession montait au Parthénon.

4. Inexact. Les deux *frontons* (on désigne par là les deux espaces triangulaires de la façade et de l'arrière du temple) étaient garnis de sculptures de Phidias ou de ses élèves. L'un d'eux est très mutilé.

5. Exagéré. N'a-t-on pas vanté l'élégance de nos églises gothiques ?

tout est calculé au Parthénon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde : Ictinus[1] a recours à son art; il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés : par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre; la frise de la cella[2] règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni : voilà tout, absolument tout[3]. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange; à nos colonnes fluettes, guindées sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des *portiques*[4]!

1. Architecte du Parthénon.

2. La *cella* est l'intérieur du temple.

3. Il est certain que l'art grec est admirable de sobriété et d'élégance, mais l'architecture d'un temple grec était plus compliquée que Chateaubriand ne l'imaginait : elle était réglée d'après des lois très subtiles que la critique des modernes a retrouvées. De plus la décoration sculpturale en était très travaillée. Enfin Chateaubriand ne pouvait pas savoir (ce qu'on a découvert après lui), que ces temples étaient peints extérieurement du haut en bas, d'après des teintes très vives et très habilement assorties. Sur tout cela, cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850.*

4. Il n'avait pas toujours été aussi sévère pour l'architecture gothique, lorsque par exemple il célébrait dans le *Génie*, les églises gothiques (p. 115.) Cf. la même injuste sévérité dans Fénelon, cet autre admirateur de l'art grec.

L'architecture gothique élève sur des piliers très minces une voûte immense qui monte jusqu'aux nues; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes; la pierre semble découpée comme du carton; tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par un vain raffinement, la simplicité grecque? *(Lettre à l'Académie.)*

Chateaubriand a vu la Grèce et l'art grec à travers Fénelon qu'il admirait beaucoup. Il a cité dans ses *Mémoires* (II, 541), la lettre où Fénelon écrivait à Bossuet son projet d'aller évangéliser la Grèce. En voici quelques lignes :

Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu; mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa République. Je monte au sommet du Parnasse, je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices de Tempé.

[Chateaubriand, en quittant Athènes, passa près du mont Pentélique célèbre par ses carrières de marbre. Il tomba presque aussitôt malade de la fièvre chez un Albanais de Kératia, passa quelques jours dans un ennui mortel et put enfin cingler vers le cap Sunium, illustré par son temple et par le souvenir de Platon. C'est là qu'il s'embarqua pour la Palestine et qu'il fit ses adieux à la Grèce :]

Adieux à la Grèce.

Les Grecs n'excellaient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux[1]. Ces monuments, environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté : la terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybèle qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre ses flots à ses pieds[2].....

Je découvrais au loin la mer de l'Archipel avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissait les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étais assis[3]. Les sauges et les genévriers[4] répandaient autour des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montait à peine jusqu'à moi[5].

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec

1. Chateaubriand a toujours goûté cette architecture décorative près des rivages. Et c'est sans doute pour cela qu'il a voulu avoir son tombeau sur un rocher au bord de la mer, à Saint-Malo.

2. Image grandiose et très bien amenée par ce qui précède : l'image mythologique est tout à fait de circonstance sur cette terre mythologique. — *Cybèle* était la déesse de la terre, la mère de Jupiter et de Neptune.

3. Il est assis près des ruines de *Sunium*. Sunium a été, au 19e siècle, un but de pélerinage pour la plupart des voyageurs. Certains poètes l'ont chanté, par exemple V. de Laprade dans une fort belle poésie.

4. Ce sont deux espèces de plantes aromatiques.

5. Phrase mélodieuse et caressante comme le paysage dont elle donne l'impression.

demeurèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer[1].

Au plus beau coucher du soleil avait succédé la plus belle nuit. Le firmament répété dans les vagues avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à[2] disparaître sous l'horizon; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et venaient expirer parmi les colonnes du temple avec un faible murmure[3].....

Le brisement de la mer, qui augmentait par degrés contre le rocher, m'avertit que le vent s'était levé et qu'il était temps de continuer mon voyage. Je réveillai Joseph et son compagnon. Nous descendîmes au bateau. Nos matelots avaient déjà fait les préparatifs du départ. Nous poussâmes au large, et la brise, qui était de terre, nous emporta rapidement vers Zéa. A mesure que nous nous éloignions, les colonnes de Sunium paraissaient plus belles au-dessus des flots : on les apercevait parfaitement sur l'azur du ciel, à cause de leur extrême blancheur et de la sérénité de la nuit. Nous étions déjà assez loin du cap que notre oreille était encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc, du murmure des vents dans les genévriers, et du chant des grillons qui habitent seuls aujourd'hui les ruines du temple : ce furent les derniers bruits que j'entendis sur la terre de la Grèce[4].

1. Chateaubriand aime ces attitudes à effet. De même que nous l'avons vu méditer sur les montagnes et sur un volcan, de même il lui plaît de s'asseoir seul en face de la mer et d'écouter le bruit des vagues.

2. Comme *près de*. Chateaubriand ne fait, pas plus que les classiques du 17e siècle, de différence entre *prêt à* et *près de*.

3. Encore une nuit de la Grèce et une admirable nuit. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que toutes ces nuits ont leur caractère spécial.

* Les étudier en définissant la beauté particulière de chacune.

4. Cette fin est d'une très grande beauté. Il est impossible de rendre par des mots plus suggestifs des impressions de la vue et de l'ouïe. La phrase est douce et moelleuse comme la nuit sereine et caressante qu'elle évoque; elle est mollement cadencée pour exprimer les derniers bruits entendus sur la terre de Grèce et, en quelque sorte, la dégradation insensible de ces bruits. En somme, ce que Chateaubriand a surtout aimé en Grèce, c'est la lumière, l'éclat des jours, la douceur des nuits.

DEUXIÈME PARTIE

Voyage de l'Archipel, de l'Anatolie et de Constantinople.

[Chateaubriand traverse les Cyclades. Il débarque à l'île de Zéa où il est reçu par le vice-consul de France et invité à un grand festin, à une noce de village où tout le monde chante en chœur pendant le repas. Il n'y passe qu'une journée, repart de nuit, par un assez vilain temps, sur un mauvais caïque dont l'équipage consistait en deux mousses et trois matelots. Le lendemain matin il est en vue de Tino, puis bientôt après il longe les îles les plus fameuses de l'Archipel :]

A travers les Cyclades.

La mer, comme disent les marins, était tombée, et le ciel s'était éclairci : je déjeunai sur le pont en attendant qu'on levât l'ancre; je découvrais à différentes distances toutes les Cyclades : Scyros où Achille passa son enfance; Délos, célèbre par la naissance de Diane et d'Apollon, par son palmier[1], par ses fêtes; Naxos, qui me rappelait Ariadne, Thésée, Bacchus, et quelques pages charmantes des *Études de la Nature*[2]. Mais toutes ces îles, si riantes autrefois, ou peut-être si embellies par l'imagination des poètes, n'offrent aujourd'hui que des côtes désolées et arides. De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers; ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore, et quelquefois environnés d'une double ou triple enceinte de murailles : on y vit dans la frayeur perpétuelle des Turcs et des pirates. Comme ces villages fortifiés tombent cependant en ruines, ils font naître à la fois dans l'esprit du voyageur

Le pays lui-même ne l'a pas enchanté. Sol nu, a-t-il dit, monotone, sauvage, sans fleuves et sans habitants :

Placez sur la pente d'un rocher une vedette délabrée, un couvent abandonné; qu'un minaret s'élève du sein de la solitude pour annoncer l'esclavage, qu'un troupeau de chèvres ou de moutons paisse sur un cap parmi des colonnes en ruines, que le turban d'un voyageur turc mette en fuite les chevriers et rende le chemin plus désert, et vous aurez une idée assez juste du tableau que présente la Grèce.

1. L'île de *Délos* était fameuse par le palmier de Latone, le seul palmier qu'il y eût dans cette île.

2. Il s'agit de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre que Chateaubriand admirait beaucoup. *Ariadne* ou *Ariane* est la fille de Minos qui donna à Thésée le fil à l'aide duquel celui-ci put sortir du labyrinthe.

l'idée de toutes les misères[1]. Rousseau[2] dit quelque part qu'il eût voulu être exilé dans une des îles de l'Archipel. L'éloquent sophiste se fût bientôt repenti de son choix. Séparé de ses admirateurs, relégué au milieu de quelques Grecs grossiers et perfides, il n'aurait trouvé dans des vallons brûlés par le soleil ni fleurs, ni ruisseaux, ni ombrages : il n'aurait vu autour de lui que des bouquets d'oliviers, des rochers rougeâtres tapissés de sauge et de baume[3] sauvage : je doute qu'il eût désiré longtemps continuer ses promenades, au bruit du vent et de la mer, le long d'une côte inhabitée.....

Nous vînmes mouiller pendant la nuit au port de Chio, « fortunée patrie d'Homère », dit Fénelon dans *les Aventures d'Aristonoüs*, chef-d'œuvre d'harmonie et de goût antique[4]. Je m'étais profondément endormi et Joseph ne me réveilla qu'à sept heures du matin. J'étais couché sur le pont : quand je vins à ouvrir les yeux, je me crus transporté dans le pays des fées ; je me trouvais au milieu d'un port plein de vaisseaux, ayant devant moi une ville charmante, dominée par des monts dont les arêtes étaient couvertes d'oliviers, de palmiers, de lentisques et de térébinthes[5]. Une foule de Grecs, de Francs et de Turcs étaient répandus sur les quais et l'on entendait le son des cloches[6].....

Une chose qui me frappa et qui me surprit, ce fut l'extrême douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique, avait cette teinte que les peintres appellent un *ton chaud*, c'est-à-dire qu'il était rempli d'une vapeur déliée[7] un peu rougie par la lumière. Quand la brise de mer

1. On voit que Chateaubriand ne *poétise* pas ces îles qu'il eût été facile d'embellir par une description faite en amateur. Tous les voyageurs, à la suite de Chateaubriand, ont signalé la sécheresse et la désolation des Cyclades.

2. Encore une attaque contre Rousseau (nous en avons trouvé une autre dans le *Voyage au Mont-Blanc*, p. 194).

3. Plantes odoriférantes.

4. Chateaubriand admirait beaucoup, dans Fénelon, l'imitateur de l'hellénisme, et son admiration était très légitime : Fénelon est avec Racine le seul de nos grands écrivains du 17e siècle qui ait été sensible à la grâce de l'art grec. Cf. plus haut, p. 224, n. 4.

5. *Lentisques*, arbustes de petite taille, variété de pistachier ; *térébinthes*, arbres résineux, toujours verts.

6. Cette île de *Chio* devait être, une quinzaine d'années plus tard, au début de la guerre de l'insurrection, ravagée par les abominables massacres que les peintres et les artistes (Hugo dans ses *Orientales*, Delacroix par sa toile, les *Massacres de Scio*,) ont immortalisés. Chio était la ville la plus riche, la plus élégante du monde grec et tous les voyageurs de 1806 à 1822 ont signalé à l'envi la gaîté de cet aimable séjour. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique 1820-1850*.

7. *Déliée* = *extrêmement fine et ténue.*

venait à manquer, je sentais une langueur qui approchait de la défaillance : je reconnus la molle Ionie[1].

[De Chio, il cingle vers Smyrne qu'il visite très rapidement en deux jours. Il en repart, — sur terre, cette fois — pour Constantinople, traverse l'Hermus, longe la mer et poursuit sa route dans la direction de Troie. Au bout de quelques jours, il s'aperçoit que ses guides l'ont égaré, pour ne pas traverser une région infestée de voleurs. Il maudit la fatalité qui l'empêche de visiter les champs où fut Ilion. Continuant son chemin vers le nord, il franchit le Granique et arrive à la mer de Marmara où il s'embarque pour Constantinople. Sa description de cette dernière ville est assez courte : « On a tant de relations de Constantinople, dit-il, que ce serait folie à moi de prétendre encore en parler ». Au reste, il semble s'y être ennuyé dans le peu de temps qu'il y passa. Et il fut bien heureux de se réembarquer et de voguer vers Jérusalem « sous la bannière de la croix qui flottait aux mâts de notre vaisseau ».]

TROISIÈME PARTIE

Voyage de Rhodes, de Jaffa, de Bethléem et de la Mer Morte[2].

[Il passa devant Troie, visita Rhodes et arriva sur la fin de septembre en vue des côtes de la Palestine et du mont Carmel :]

Apparition de la Palestine.

Le temps était si beau et l'air si doux, que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un petit coin du gaillard d'arrière à deux gros caloyers[3] qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. C'était là que je dormais, le 30 septembre (1806), à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix ; j'ouvris les yeux, et j'aperçus les pèlerins qui regardaient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'était ; on me cria : *Signor, il Carmelo!* le Carmel[4] ! Le vent s'était levé la veille à huit

1. Chateaubriand a bien senti le charme alanguissant, la volupté de cette molle Ionie. Un peu plus loin, il décrit la ville de Smyrne qui était la plus élégante de cette région, la cité «aux balcons fleuris» que beaucoup de voyageurs ont chantée.

2. * Comparer les descriptions de la Palestine dans les pages suivantes et dans les *Martyrs.* — Voir à la fin de ce livre, dans l'appendice : *Chateaubriand et la Palestine.*

3. Moines grecs. — Le *gaillard* se dit de chacune des extrémités du pont d'un navire.

4. Le *Carmel* est en réalité une chaîne de montagnes d'environ vingt-cinq kilomètres de longueur et dont les sommets ne dépassent pas 900 mètres. C'est

heures du soir, et dans la nuit nous étions arrivés à la vue des côtes de Syrie. Comme j'étais couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressait de me la montrer de la main; mais je n'apercevais rien, à cause du soleil qui commençait à se lever en face de nous. Ce moment avait quelque chose de religieux et d'auguste; tous les pèlerins, le chapelet à la main, étaient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la Terre Sainte[1]; le chef des papas[2] priait à haute voix ; on n'entendait que cette prière et le bruit de la course du vaisseau que le vent le plus favorable poussait sur une mer brillante. De temps en temps un cri s'élevait de la proue quand on revoyait le Carmel. J'aperçus enfin moi-même cette montagne comme une tache ronde au-dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce; mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de crainte et de respect[3]. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie ; j'allais aborder à ces rives que visitèrent comme moi Godefroy de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles, Tancrède le Brave, Hugues le Grand, Richard Cœur de Lion[4] et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pèlerin, comment oserais-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres ?

là que s'établit, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, un couvent fameux, habité par des anachorètes qui furent les premiers *carmes*, avant que la règle de leur ordre passât en Occident. Ces anachorètes s'étaient installés là pour honorer la mémoire du prophète Elie dont la grotte, disait-on, se trouvait sur le Carmel. Plus tard les carmes y honorèrent la Vierge qui avait apporté à l'un d'eux le scapulaire.

1. Chateaubriand excelle à décrire ces attitudes de recueillement et de prière.

2. Prêtres de l'église d'Orient.

3. Il faut savoir gré à Chateaubriand de sa franchise. Il *ne se force pas* pour trouver l'exaltation religieuse. Il indique d'ailleurs très nettement les deux espèces de souvenirs qui vont le hanter sur cette terre sacrée : les scènes de l'Evangile et les épisodes des croisades.

4. *Raymond de Saint-Gilles*, comte de Toulouse, fut un des chefs de la première croisade. — *Tancrède le Brave*, également de la première croisade, est l'un des héros de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. — *Hugues le Grand*, comte de Vermandois, fut aussi de la première croisade. — *Richard Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, fut de la troisième avec Philippe-Auguste et Frédéric Barberousse.

[Il débarque à Jaffa, où il reçoit une très aimable hospitalité chez les Pères. Le 3 octobre, il part pour Jérusalem à travers la plaine de Saron. Il rencontre à Rama, l'ancienne Arimathie, un interprète que lui envoyait le couvent de Jérusalem. Chevauchant nuit et jour, la caravane traverse la vallée de Jérémie et arrive à Jérusalem, où Chateaubriand est reçu au couvent des Pères latins. On s'attendrait à trouver ici les impressions sur Jérusalem. Mais Chateaubriand, sans donner ses raisons, quitte Jérusalem quelques heures après y être entré. Il va visiter Bethléem. Il décrit l'Eglise de la Nativité, puis il se dirige vers la grande solitude du Jourdain et de la Mer Morte :]

La Mer Morte.

Qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *Montagne d'Arabie*, est la plus élevée; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et par sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits[1].

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine[2]. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic, qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé[3].....

1. Chateaubriand évoque en quelques mots le *dessin* très particulier de chaque horizon (pour l'horizon romain voir la *Lettre à M. de Fontanes*, p. 187). Son art est très sobre : il lui suffit d'une image, comme ici, très habilement choisie.

2. Autre image où s'exprime encore, avec la même netteté, la *forme* du paysage et son aspect général.

3. Chateaubriand désigne-t-il ainsi le peuple juif tout entier? ou simplement cette partie du peuple juif qui habitait les villes de Sodome et de Gomorrhe sur les bords de la mer Morte et qui, à cause de ses crimes, dit la Bible, fut anéantie par la colère de Dieu?

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourris, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée[1]. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret[2] vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux fameux[3] par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots[4]. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever[5].

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur[6], mais lorsque, passant de solitude en soli-

1. La région qui avoisine la mer Morte est volcanique, ravagée par des cataclysmes. Chateaubriand décrit, avec son art ordinaire, la solitude épouvantable de cette terre maudite où les arbres sont couverts de *sel* et de *fumée*.

2. Expression énergique : le Jourdain, encombré de débris, ne coule pas; il est comme solidifié, épaissi par l'asphalte et le bitume (cf. page suivante une description plus complète du fleuve).

* Montrer que Chateaubriand est souvent poète en personnifiant des objets inanimés.

3. Chateaubriand suit toujours le même plan dans chacun de ses recits de voyage : après la description, voici l'évocation des souvenirs historiques, et ce sera ensuite la grande méditation philosophique.

4. Sodome, Gomorrhe et trois autres villes de moindre importance furent englouties dans la mer Morte.

5. L'eau de la mer Morte est en effet impropre à la vie à cause de sa composition (et surtout de sa richesse en chlorure de magnésium); elle est aussi très lourde et son poids spécifique est tel que le corps humain y plonge avec peine; enfin elle est très amère et l'on peut croire que Chateaubriand y goûta comme à celle du Jourdain dont il dit plus loin : « Je puisai de l'eau du fleuve dans un vase de cuir; elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, ainsi que le dit un bon missionnaire; je la trouvai au contraire un peu saumâtre. »

6. Cette désolation a été peinte de nos jours dans certains livres de Pierre Loti : *Le Désert*, *Jérusalem*. Voir dans l'appendice : *Chateaubriand et la Palestine*.

tude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète [1], qui loin d'abaisser l'âme donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là [2] : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète [3]. Dieu même a parlé sur ces bords [4] : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel [5].....

Nous levâmes le camp, et nous cheminâmes pendant une heure et demie avec une peine excessive dans une arène blanche et fine. Nous avancions vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins [6], qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent, et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevoyais comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol [7]. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène [8] de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaissie : c'était le Jourdain [9].

1. Il y a dans la Palestine deux régions assez différentes, l'une âpre, désolée, l'autre plus riante et plus aimable (celle du Nord, près du lac de Tibériade). Chateaubriand évoque de préférence celle où il sent revivre la sombre poésie de la Bible. De là les mots de *terreur secrète*.

2. Le soleil, l'aigle, le figuier sont en effet des images de la Bible et se retrouvent jusque dans l'Evangile.

3. Le style marque avec insistance et éloquence la poésie religieuse de toute cette région.

4. Admirable et d'un très bel effet. Remarquer la gradation et cette petite phrase détachée, éclatant soudain comme la voix même de Dieu.

5. Tout le paragraphe est d'une magnifique éloquence et l'image finale est remarquable d'originalité et de vigueur.

6. Les *tamarins* sont proprement les fruits du tamarinier.

7. Encore un de ces détails très courts, très sobres, qui fixent le caractère spécial d'un paysage.

8. *Arène* = *sable*, terme poétique, souvent employé par Chateaubriand. Cf. plus haut p. 232.

9. * Comparer cette description à celle de Tacite (*Histoires* V) :

Le Jourdain ne se rend point à la mer ; il traverse, sans rien perdre, un lac, puis un autre ; reçu dans un troisième, il n'en sort plus. Ce dernier lac, d'un circuit immense, pareil à une mer, avec une saveur plus insupportable, exhale une odeur fétide et pestilentielle. Les vents n'y soulèvent point de vagues ; il ne souffre ni poissons ni oiseaux aquatiques. Ses eaux, élément indécis, portent, comme une

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique[1] avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature, j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer[2].....

Pendant la nuit[3] que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléémites étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du cheik. Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur : quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée[4].

surface solide, les objets qu'on y jette. Le plus ignorant comme le plus habile dans l'art de nager sont également soutenus. A une certaine époque de l'année il rejette du bitume..... Non loin de là sont des campagnes qui, dit-on, fertiles autrefois et couvertes de cités populeuses, ont été dévorées par le feu du ciel. On ajoute qu'il y reste encore des traces de ce fléau et que la terre elle-même, dont la surface paraît brûlée, a perdu la force de produire. Tous les végétaux, nés sans culture ou semés de main d'homme, avortent en herbe ou en fleur; ou, s'ils parviennent à leur accroissement ordinaire, leur fruit noir et vide se résout en poussière. (Trad. Burnouf).

1. Chateaubriand rappelle avec complaisance ses voyages (cf. plus haut, p. 219).

2. Chateaubriand avait beaucoup pratiqué la Bible : Cf. plus haut, *Génie du Christianisme*, p. 113. Aussi n'est-il pas étonnant que son imagination réveille aisément en Terre-Sainte les grands souvenirs de l'Ecriture.

3. Ce passage n'est pas seulement un *tableau* ; il est présenté comme une preuve de l'attrait qu'ont les Arabes pour les récits.

4. * Etudier, au point de vue pittoresque et plastique, cette merveilleuse scène de nuit : insister sur les attitudes et sur la *coloration*.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PARTIES

Voyage de Jérusalem[1].

[Revenu à Jérusalem il visite l'église du Saint-Sépulcre, le Jardin des Oliviers, la sombre vallée de Josaphat :]

La vallée de Josaphat.

La vallée de Josaphat est encore appelée dans l'Écriture *vallée de Savé, vallée du Roi, vallée de Melchisédech*[2]. Ce fut dans la vallée de Melchisédech que le roi de Sodome chercha Abraham pour le féliciter de la victoire remportée sur les cinq rois. Moloch[3] et Belphégor[4] furent adorés dans cette même vallée. Elle prit dans la suite le nom de *Josaphat*, parce que le roi de ce nom y fit élever son tombeau[5]. La vallée de Josaphat semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem; on y rencontre les monuments des siècles les plus reculés et des temps les plus modernes; les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leur corps dans le champ de leurs aïeux. Les cèdres dont Salomon planta cette vallée[6], l'ombre du temple dont elle était couverte, le torrent qui la traversait[7], les cantiques de deuil que David[8] y composa, lès lamentations que Jérémie[9] y fit entendre, la rendaient propre à la tristesse et à la paix des tombeaux. En commençant sa Passion dans ce lieu solitaire, Jésus-Christ le consacra de nouveau aux douleurs : ce David innocent y versa, pour effacer nos

1. Cf. dans l'appendice, *Chateaubriand et la Palestine.*
2. *Melchisédech,* roi et prêtre contemporain d'Abraham.
3. *Moloch,* idole des Phéniciens, des Carthaginois : on lui offrait des victimes humaines.
4. Divinité des Moabites, peuple qui habitait au sud-est de la Palestine.
5. *Josaphat,* roi de Juda, 9e siècle av. J.-C.
6. On raconte que Salomon fit couvrir de cèdres une grande partie de la Judée. *Salomon* (1000-960 av. J.-C.), fils de David, construisit le temple de Jérusalem.
7. Ce torrent est le Cédron. Chateaubriand met en note que ce nom ne signifie pas torrent *des Cèdres* comme on pourrait le croire, mais veut dire en hébreu *noirceur et tristesse.* Le Cédron séparait Jérusalem du mont des Oliviers. Jésus-Christ le traversa la nuit de sa Passion.
8. *David,* roi des Juifs, auteur de *Psaumes* (env. 1050 av. J.-C.).
9. Un des grands prophètes juifs (7e siècle av. J.-C.), auteur des *Lamentations.*

crimes, les larmes que le David coupable y répandit pour expier ses propres erreurs. Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la vallée de Josaphat; vallée si pleine de mystères que, selon le prophète Joël, tous les hommes y doivent comparaître un jour devant le juge redoutable : *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi*[1] : « Il est raisonnable, dit le Père Nau, que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publiquement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont jugé si injustement. »

L'aspect de la vallée de Josaphat est désolé : le côté occidental est une haute falaise de craie qui soutient les murs gothiques de la ville, au-dessus desquels on aperçoit Jérusalem; le côté oriental est formé par le mont des Oliviers et par la montagne du Scandale, *mons Offensionis*, ainsi nommée de l'idolâtrie de Salomon. Ces deux montagnes, qui se touchent, sont presque nues et d'une couleur rouge et sombre : sur leurs flancs déserts on voit çà et là quelques vignes noires et brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages, des friches couvertes d'hysope, des chapelles, des oratoires et des mosquées en ruine. Au fond de la vallée on découvre un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron. Les pierres du cimetière des Juifs se montrent comme un amas de débris au pied de la montagne du Scandale, sous le village arabe de Siloan : on a peine à distinguer les masures de ce village des sépulcres dont elles sont environnées. Trois monuments antiques, les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon[2], se font remarquer dans ce champ de destruction. A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit[3]; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat[4].

1. « J'assemblerai toutes les nations et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat et là je discuterai avec elles. » *Joël* est un des douze petits prophètes.

2. *Absalon* et *Zacharie* furent des rois de Juda. (Absalon, 1000 av. J.-C., Zacharie, 750 av. J.-C.)

3 * Comparer la solitude de la campagne romaine (cf. plus haut *Lettre à M. de Fontanes*, p. 185) : c'est la même désolation des deux villes saintes.

4. Cette description finit, comme toutes les autres, par une de ces images grandioses qui surprennent d'abord par leur poésie

[C'est ici la partie la plus fastidieuse de l'*Itinéraire*. Chateaubriand décrit — sans émotion apparente — le Jardin des Oliviers, la montagne de l'Ascension, les principaux monuments de Jérusalem. Il fait l'historique de la Cité sainte en phrases de manuel très sèches et fort ennuyeuses. Il visite le quartier des Juifs, parle des murailles et des portes de la ville, énumère les rues principales, cherche dans les monuments les souvenirs laissés par les diverses civilisations qui ont passé sur cette terre, évoque le temple de Salomon et ses merveilles, décrit la mosquée d'Omar, passe aux divers couvents, et donne un grand luxe de détails sur la vie matérielle à Jérusalem, sur le prix des aliments, du logement et sur ce que peut coûter en moyenne un pèlerinage. Puis un matin, il sort de la ville, va s'asseoir près du sépulcre des rois, ouvre le poème du Tasse, la *Jérusalem délivrée*, dont il traduit et paraphrase plusieurs passages. Il a pris de la ville tout ce qu'elle pouvait lui donner. Mais avant de la quitter, il satisfait une dernière fois son orgueil en se faisant armer chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, et son imagination d'artiste en jetant un dernier coup d'œil d'ensemble sur Jérusalem, du haut du mont des Oliviers :]

Jérusalem.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres[1]. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals[2], ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et qui descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles[3] jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés

et qui cependant sont très logiquement amenées par ce qui précède.

1. C'est toujours la même idée de tristesse et de désolation sur laquelle il revient avec des images diverses. Mais il faut avouer que les villes orientales, par la forme même des maisons, éveillent particulièrement l'idée de *cimetières*.

2. *Nopal*, plante grasse, hérissée d'épines.

3. Ces *toiles*, dans les pays chauds, servent à préserver des ardeurs du soleil; cf. de même en Espagne, Cordoue et Séville pendant l'été.

et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère[1] et souvent ces boutiques mêmes sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi[2]. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide[3], on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin ou qui va piller le Fellah[4].

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants[5] trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères[6]. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre[7].

1. Tristesse extérieure et tristesse intérieure. Chateaubriand n'embellit pas la réalité et il note très exactement la saleté des villes d'Orient.

2. Un *cadi* est proprement un juge dans les pays musulmans.

3. Voilà l'explication de ce qui précède : Jérusalem, entre toutes les villes d'Orient, est particulièrement lugubre parce qu'elle a mis à mort Jésus-Christ.

4. Le *Bédouin* est l'Arabe du désert. — *Fellah* est le nom donné en Egypte aux paysans et aux ouvriers. — Entre la Palestine et l'Egypte s'étend le désert de Tîh ou désert des Amalécites, et il est probable que Chateaubriand désigne ici les excursions des janissaires aux confins de l'Egypte. Au reste tout ce tableau est un peu excessif; les détails trop ordinaires (celui du boucher) ou trop extraordinaires (celui du Bédouin) ne suffisent pas à justifier sa thèse de l'exceptionnelle désolation de la ville maudite.

5. *Indépendants*, c'est-à-dire qui ont échappé, par une indépendance *morale*, à la domination des musulmans.

6. Ici commence une de ces antithèses à effet comme il les cherche volontiers. Il oppose la sérénité des chrétiens de Jérusalem à la tristesse des Juifs.

7. Non seulement *autour* mais *à l'intérieur*. Chateaubriand décrit ainsi l'église du Saint-Sépulcre :

Des prêtres chrétiens des différente sectes habitent les différentes parties de l'édifice. Du haut des arcades, où ils se sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit; l'orgue du religieux latin, les

Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante[1]...

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert brillante de clarté*[2], jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple, voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre[3]. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira pendant la nuit l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui à leur tour le feront lire à leurs enfants[4]. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer[5]. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement.

cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille; vous ne savez d'où partent ces concerts; vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle.

1. Comparer, dans la même manière *idéalisée*, la description des chrétiens dans mainte page des *Martyrs*, par ex. dans le fragment *Aux avant-postes*, p. 268. En réalité les chrétiens, à Jérusalem, n'étaient point du tout persécutés quand Chateaubriand visita la ville.

2. Emprunté à la prophétie de Joad dans *Athalie*.

3. Ceci est plutôt à l'éloge du peuple juif. N'est-ce pas précisément ce que Chateaubriand, par ailleurs, a loué dans les martyrs chrétiens?

4. Ce livre est la Bible. Ces regrets du peuple juif et ces lamentations devant les ruines du Temple ont été magnifiquement décrits par Loti, dans *Jérusalem*.

5. C'est l'attente du Messie promis par les prophéties et qui doit rétablir le *royaume* d'Israël.

SIXIÈME PARTIE

Voyage d'Egypte[1]

[Le 16 octobre 1806, il s'embarque à Jaffa et arrive quelques jours plus tard en Egypte, à l'entrée du Nil, au promontoire d'Aboukir. Il décrit la côte et ses palmiers, et débarque à Alexandrie, chez le consul. Il prévient son lecteur qu'il ne décrira pas longuement l'Egypte parce que tout le monde la connaît — ce qui n'était pas le cas pour Athènes et Jérusalem. — Après une excursion à Rosette, il remonte le Nil, met sept jours pour atteindre le Caire et arrive en vue des Pyramides :]

Les Pyramides.

Nous découvrîmes le sommet des Pyramides : nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation, qui dura encore près de huit heures, je demeurai sur le pont à contempler ces tombeaux[2]; ils paraissaient s'agrandir et monter dans le ciel à mesure que nous approchions. Le Nil, qui était alors comme une petite mer; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire; les pyramides lointaines du Sacarah, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs; tout cela formait un tableau qui n'a point son égal sur la terre[3]. « Mais quelque effort que fassent les hommes, dit Bossuet, leur néant paraît partout : ces pyramides étaient des tombeaux! encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés et ils n'ont pas joui de leur sépulcre[4]. »

J'avoue pourtant qu'au premier aspect des Pyramides, je n'ai senti que de l'admiration. Je sais que la philosophie

1. Voir, à la fin du livre, dans l'appendice, *Chateaubriand et l'Afrique.*

2. Il aime ainsi à prendre une *première* vision des paysages et des monuments, soit du haut d'une colline, soit du pont d'un navire.

3. Il faut signaler — toujours — l'infaillible coup d'œil de Chateaubriand qui saisit immédiatement les traits essentiels du paysage et l'image ou la comparaison décisives. Ici les Pyramides semblent être les *réservoirs* du Nil. Plus loin il écrira : « Comme on les apercevait à travers la verdure des rizières, le cours du fleuve, la cime des palmiers et des sycomores, elles avaient l'air de *fabriques colossales, bâties dans un magnifique jardin.* »

4. *Discours sur l'Histoire Universelle*, III.

peut gémir ou sourire, en songeant que le plus grand monument sorti de la main des hommes est un tombeau; mais pourquoi ne voir dans la pyramide de Chéops[1] qu'un amas de pierres et un squelette? Ce n'est point par le sentiment de son néant que l'homme a élevé un tel sépulcre, c'est par l'instinct de son immortalité[2] : ce sépulcre n'est point la borne qui annonce la fin d'une carrière d'un jour, c'est la borne qui marque l'entrée d'une vie sans terme; c'est une espèce de porte éternelle, bâtie sur les confins de l'éternité. « Tous ces peuples (d'Égypte), dit Diodore de Sicile[3], regardant la durée de la vie comme un temps très court et de peu d'importance, font au contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire[4] que la vertu laisse après elle : c'est pourquoi ils appellent les maisons des vivants des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer; mais ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts, d'où l'on ne sort plus. Ainsi les rois ont été comme indifférents sur la construction de leurs palais; et ils se sont épuisés dans la construction de leurs tombeaux[5]. »

On voudrait aujourd'hui que tous les monuments eussent une utilité physique[6], et l'on ne songe pas qu'il y a pour les peuples une utilité morale d'un ordre fort supérieur, vers laquelle tendaient les législations de l'antiquité. La vue d'un tombeau n'apprend-elle donc rien? Si elle enseigne quelque chose, pourquoi se plaindre qu'un roi ait voulu rendre la leçon perpétuelle[7]? Les grands monuments font une partie essentielle de la gloire de toute société humaine.

1. *Chéops* (12e siècle av. J.-C.) a construit la plus grande des Pyramides; les deux autres sont celles de Chéphrem et Mycérinos.

2. Il est assez piquant de trouver Chateaubriand, pour une fois, rebelle à Bossuet. Mais sa discussion n'est pas convaincante. Est-ce pour attester leur immortalité, au sens religieux du mot, que les Pharaons ont fait élever ces magnifiques tombeaux? N'est-ce pas plutôt par amour de la gloire et par orgueil?

3. Historien grec du siècle d'Auguste.

4. *Mémoire* = *souvenir*, sens latin de *memoria*.

5. Ce n'est pas exact. Les palais de Thèbes étaient grandioses et n'étaient point des tombeaux.

6. La méditation et la discussion continuent. A remarquer que la partie proprement descriptive est très courte ici; Chateaubriand parlerait-il des Pyramides sans les avoir vues ? Il dit plus bas qu'il les a *vues* de ses yeux sans les avoir *touchées* de ses mains.

7. Cela dépend de la leçon. Et si l'on songe que, pour élever les Pyramides, des milliers d'existences humaines furent sacrifiées, la *leçon* que la postérité tire de ces tombeaux est bien différente de celle qu'en tire Chateaubriand. Vanité et tyrannie : on ne voit pas où est, dans ce spectacle, l'*utilité morale*.

A moins de soutenir qu'il est égal pour une nation de laisser ou de ne pas laisser un nom dans l'histoire, on ne peut condamner ces édifices qui portent la mémoire d'un peuple au delà de sa propre existence, et le font vivre contemporain des générations qui viennent s'établir dans ses champs abandonnés. Qu'importe alors que ces édifices aient été des amphithéâtres[1] ou des sépulcres? Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus. Quand l'homme a passé, les monuments de sa vie sont encore plus vains que ceux de sa mort : son mausolée est au moins utile à ses cendres[2]; mais ses palais gardent-ils quelque chose de ses plaisirs?

[Il visite ensuite le Caire, regrette que la campagne inondée l'empêche d'aller voir de très près les Pyramides et les tombeaux des Pharaons, redescend le cours du fleuve et arrive à Alexandrie :]

Alexandrie.

Si j'avais été enchanté de l'Egypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse de la maison du consul je n'apercevais qu'une mer nue, qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports presque vides, et le désert lybique s'enfonçant à l'horizon du midi : ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots : on aurait cru voir une seule mer dont la moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immobile et silencieuse[3]. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève; les pavillons des consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures et déployant au milieu des tombeaux des couleurs ennemies[4] : tel était le spectacle.

1. Comme le Colisée à Rome (cf. plus haut *Lettre à M. de Fontanes*, p. 189).

2. Bien exagéré. En quoi un mausolée est-il si particulièrement utile ? Et s'il ne s'agit que d'abriter les cendres, un tombeau quelconque n'y suffira-t-il pas ? Et tous ces ornements de gloire, comme les tombeaux des Pharaons, ne sont-ils pas des vanités ?

3. Voilà de ces phrases qui peignent en quelques mots tout un paysage.

4. Antithèse entre la mort qui réconcilie tout et les pavillons qui marquent les luttes et les conflits.

Quelquefois je montais à cheval avec M. Drovetti[1], et nous allions nous promener à la vieille ville, à Nécropolis ou dans le désert. La plante qui donne la soude[2] couvrait à peine un sable aride; des chacals fuyaient devant nous; une espèce de grillon faisait entendre sa voix grêle et importune : il rappelait péniblement à la mémoire le foyer du laboureur, dans cette solitude où jamais une fumée champêtre[3] ne vous appelle à la tente de l'Arabe. Ces lieux sont d'autant plus tristes que les Anglais ont noyé le vaste bassin qui servait comme de jardin à Alexandrie : l'œil ne rencontre plus que du sable, des eaux et l'éternelle colonne de Pompée[4].

M. Drovetti avait fait bâtir sur la plate-forme de sa maison une volière en forme de tente où il nourrissait des cailles et des perdrix de diverses espèces. Nous passions les heures à nous promener dans cette volière et à parler de la France. La conclusion de tous nos discours était qu'il fallait chercher au plus tôt quelque petite retraite[5] dans notre patrie, pour y renfermer nos longues espérances. Un jour, après un grand raisonnement sur le repos, je me tournai vers la mer et je montrai à mon hôte le vaisseau battu du vent sur lequel j'allais bientôt m'embarquer. Ce n'est pas, après tout, que le désir du repos ne soit naturel à l'homme; mais le but qui nous paraît le moins élevé n'est pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos vœux comme le palais[6].

Le ciel fut toujours couvert pendant mon séjour à Alexandrie, la mer sombre et orageuse. Je m'endormais et me réveillais au gémissement continuel des flots qui se brisaient presque au pied de la maison du consul[7].

1. Le consul de France qui l'avait aimablement accueilli.

2. La soude est retirée des cendres d'une plante qui croît sur le bord de la mer.

3. Rapprocher ceci de la campagne romaine et de la solitude de Jérusalem (pp. 185 et 237).

4. Sur la désolation de l'Egypte et, d'une manière générale, sur ces paysages du nord de l'Egypte, voir Loti : *La Mort de Philæ*, dans l'appendice.

5. Cette petite retraite, ce sera la *Vallée-aux-Loups*, qu'il achètera en rentrant de Terre-Sainte. (Cf. plus bas, p. 247).

6. Cette fin de l'*Itinéraire* est moins enthousiaste que le début. Chateaubriand n'a pas trouvé dans son voyage le bonheur qu'il en espérait et son âme reste inassouvie. Il soupire après la France après avoir tant désiré la quitter. Ce regret de la patrie absente, sentiment très humain, est encore aggravé chez lui par son éternel désenchantement, par le besoin de changer d'air, par son instinct migrateur et par ses continuelles désillusions. Remarquer la phrase finale, formule très heureuse pour traduire l'amertume des rêves rarement réalisés.

7. Autre motif de tristesse. Chateaubriand conclut en se citant lui-même et en s'appliquant les

SEPTIÈME PARTIE

Voyage de Tunis et retour en France[1].

[Chateaubriand quitta Alexandrie le 23 novembre, passa au milieu de décembre en vue de la Crète, entrevit Cythère, les côtes de la Grèce, essuya une violente tempête et n'arriva qu'en janvier 1807 à Tunis. Cette dernière partie de l'*Itinéraire* est plutôt historique que descriptive. L'auteur y raconte longuement les principaux événements dont cette région de l'Afrique du Nord fut le témoin; la matière était riche. Au point de vue pittoresque, voici un passage sur les ruines de Carthage (et ce n'est pas grand'chose) :]

Carthage.

Du sommet de Byrsa[2], l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février; les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles; de grandes angéliques et des acanthes[3] formaient des touffes de verdure parmi des débris de marbre de toutes couleurs. Au loin je promenais mes regards[4] sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets, et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages,

réflexions d'Eudore dans les *Martyrs* : « Le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ! »

1. Voir à la fin, dans l'appendice, *Chateaubriand et l'Afrique*.
2. La citadelle de Carthage.
3. Les *caroubiers* sont des arbres dont le bois est rouge et très dur; les *angéliques* sont des plantes odoriférantes; les *acanthes* sont remarquables par la beauté de leurs feuilles qui ont servi de modèles pour la décoration du chapiteau corinthien.
4. Attitude chère à l'auteur. Chateaubriand a été représenté « sur les ruines de Carthage ». assis et appuyé sur une roche, au pied d'une autre roche couronnée de deux palmiers, et rêvant la tête soutenue par la main gauche, près d'une colonne brisée.

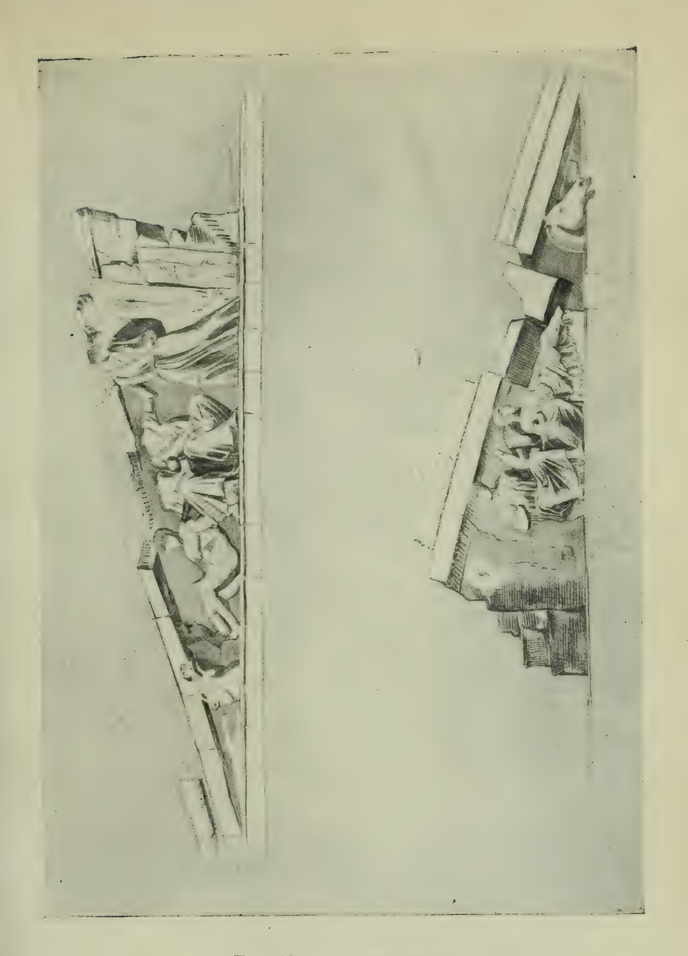


FIG. 12. — Le Parthénon.

Cette gravure représente les sculptures du fronton oriental. On remarquera, dans les angles, ces têtes de cheval si expressives, si frémissantes de vie. — Voir, dans les gravures de la fin du volume, le fronton occidental.

volaient au-dessus de ma tête[1]. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal[2]; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César; mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique: hélas les débris des palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton[3]! Enfin les terribles Vandales, les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offrait pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage[4].

[De Tunis il fit voile pour l'Espagne, débarqua à Algésiras et rentra en France par Cadix, Grenade, Madrid. Cette partie du voyage n'est plus racontée dans l'*Itinéraire*, mais elle a fourni à Chateaubriand ses images pour écrire le *Dernier Abencérage*. L'*Itinéraire* se termine par un touchant et solennel adieu aux lettres :]

Adieu aux lettres.

Quand les anciens pèlerins avaient accompli le voyage de la Terre Sainte, ils déposaient leur bourdon[5] à Jérusalem, et prenaient pour le retour un bâton de palmier : je

1. Cette fois la description est plus banale que toutes celles que nous avons vues. Elle ne donne ni la couleur du paysage ni le caractère des ruines. Flaubert a tenté de ressusciter la Carthage des guerres puniques dans *Salammbô*. On trouve dans ce roman des impressions africaines beaucoup plus plastiques que celles de Chateaubriand:

Une barre lumineuse s'éleva du côté de l'orient; à gauche, tout en bas, les canaux de Mégara commençaient à rayer de leurs sinuosités blanches les verdures des jardins. Les toits coniques des temples heptagones, les escaliers, les terrasses, les remparts, peu à peu se découpaient sur la pâleur de l'aube et tout autour de la péninsule carthaginoise une ceinture d'écume blanche oscillait, tandis que la mer, couleur d'émeraude, semblait comme figée dans la fraîcheur du matin. Puis, à mesure que le ciel rose allait s'élargissant, les hautes maisons inclinées sur les pentes du terrain se haussaient, se tassaient, telles qu'un troupeau de chèvres noires qui descend des montagnes. (*Salammbô*, chap. I.)

2. *Didon*, reine de Carthage, fut aimée d'Enée (épisode conté par Virgile au Livre IV de l'*Enéide*). — *Sophonisbe*, reine de Numidie, femme de Massinissa. — *Asdrubal*, chef carthaginois, se rendit à Scipion ; sa femme égorgea leurs enfants, les jeta dans les flammes du temple et s'y précipita après eux.

3. Il s'agit de *Caton d'Utique*, adversaire de César, qui se tua après Pharsale. Remarquer l'antithèse dans cette phrase.

4. Suit le très long récit de la dernière croisade de Saint Louis et de sa mort.

5. Bâton de pèlerin avec une gourde.

n'ai point rapporté dans mon pays un pareil symbole de gloire, et je n'ai point attaché à mes derniers travaux une importance qu'ils ne méritent pas. Il y a vingt ans que je me consacre à l'étude au milieu de tous les hasards et de tous les chagrins, *diversa exilia et desertas quœrere terras*[1] : un grand nombre de feuilles de mes livres ont été tracées sous la tente, dans les déserts[2], au milieu des flots[3], j'ai souvent tenu la plume sans savoir comment je prolongerais de quelques instants mon existence[4] : ce sont là des droits à l'indulgence et non des titres à la gloire[5]. J'ai fait mes adieux aux Muses dans *les Martyrs*[6], et je les renouvelle dans ces mémoires, qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage. Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie ; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers[7]. Je ne suis plus jeune, je n'ai plus l'amour du bruit ; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages[8] : dans tous les cas, j'ai assez écrit si mon nom doit vivre, beaucoup trop s'il doit mourir.

1. « Chercher des exils lointains et des terres désertes. »

2. Sous la tente, dans les déserts : ce sont les notes du *Voyage en Amérique*, p. 55.

3. Un peu exagéré.

4. Il fait sans doute allusion à son séjour de Londres lorsque, mourant de faim, il écrivait l'*Essai* (voir plus haut, p. 74, n. 7).

5. Ceci est une fausse modestie.

6. On les trouvera plus loin, à la fin des *Martyrs*. Je rappelle que les *Martyrs* furent publiés avant l'*Itinéraire* et que j'ai replacé celui-ci à la date même du voyage. — Cet adieu aux lettres ne fut pas définitif, comme on le verra. Bien que la vraie carrière littéraire de Chateaubriand s'arrête à 1815, quand commence sa vie politique, il écrira encore, et de fort belles choses, après 1815.

7. Il désigne sans doute ses embarras d'argent.

8. Sa vie politique allait lui attirer des orages beaucoup plus redoutables. Au reste, n'est-ce pas aux lettres qu'il dut sa consolation pendant tout le règne de Napoléon et quand il était ou se croyait persécuté par l'empereur ? Il est probable que les *orages* dont il parle ici désignent les critiques que souleva en 1809 son épopée des *Martyrs*, car le livre fut très discuté ; voir plus bas p. 249 et aussi le passage, *Examen des* MARTYRS.

LES MARTYRS (1809)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[*Les Martyrs* ont été publiés en 1809. Voici dans quelles circonstances et dans quel dessein ils furent écrits :]

J'achète la Vallée-aux-Loups.

Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre Sainte, j'achetai[1] près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances : *spatio brevi spem longam reseces*[2]. Les arbres que j'y ai plantés prospèrent, ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil[3]. Un jour en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis, autant que je l'ai pu, des divers climats où j'ai erré; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions[4]...

Vers la fin de novembre[5], voyant que les réparations de

1. C'est donc en 1807 qu'il achète la Vallée-aux-Loups. Le passage cité ici ouvre les *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il commença d'écrire en 1811. C'est à la Vallée-aux-Loups qu'il écrivit les *Martyrs*, l'*Itinéraire* et le *Dernier Abencérage*.

2. Mot à mot : «Puisque le temps de la vie est éphémère, coupe résolument les longs espoirs.» (Horace, *Odes*, I, 11). Chateaubriand détourne la citation de son vrai sens et lui fait dire : « Renferme tes longues espérances dans un espace étroit. »

3. Il y a beaucoup de grâce dans cette comparaison, et, tout de suite après, un peu de mélancolie.

4. Quelles *illusions* ? Ce n'est pas clair, et sûrement à *dessein*. Veut-il dire qu'il a encore l'illusion de la jeunesse en face de ces plantes si frêles ? Ou bien ces plantes, rapportées de divers pays, lui rappellent-elles certains gracieux *fantômes* de pays lointains, par associations d'images ?

5. Novembre 1807. Cette seconde partie de notre citation est tirée du début du tome III des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

ma chaumière n'avançaient pas, je pris le parti de les aller surveiller[1]. Nous arrivâmes le soir à la vallée. Nous ne suivîmes pas la route ordinaire; nous entrâmes par la grille au bas du jardin. La terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer; la voiture versa. Le buste en plâtre d'Homère, placé auprès de madame de Chateaubriand, sauta par la portière et se cassa le cou : mauvais augure pour les *Martyrs*, dont je m'occupais alors[2].

La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux et éclairée par des bouts de chandelle; elle ressemblait à un ermitage illuminé la nuit par des pèlerins, dans les bois. Charmés de trouver deux chambres passablement arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table. Le lendemain, réveillé au bruit des marteaux et des chants des colons, je vis le soleil se lever avec moins de souci que le maître des Tuileries[3].

J'étais dans des enchantements sans fin; sans être madame de Sévigné[4], j'allais, muni d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue, passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir, car alors l'avenir ne manquait point. En cherchant à rouvrir aujourd'hui[5] par ma mémoire l'horizon qui s'est fermé, je ne retrouve plus le même, mais j'en rencontre d'autres. Je m'égare dans mes pensées évanouies; les illusions sur lesquelles je tombe sont peut-être aussi belles que les premières; seulement elles ne sont plus si jeunes; ce que je voyais dans la splendeur du midi, je l'aperçois à la lueur du couchant[6]. Si je pouvais néanmoins cesser d'être harcelé par des songes !...

Mes arbres, étant encore petits, ne recueillaient pas les bruits des vents de l'automne; mais, au printemps, les bri-

1. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

2. Tout ce passage est vivant, gracieux et amusant. On a vu que Chateaubriand n'a pas toujours le style grandiloquent, et qu'il ne manque pas d'esprit.

3. Les démêlés de Chateaubriand avec Napoléon furent des plus vifs. Voir plus bas, Quatrième période, *De Buonaparte et des Bourbons*.

4. Il songe à Mme de Sévigné, dans sa campagne des *Rochers*, près de Vitré, en Bretagne.

5. Cette partie des *Mémoires* a été écrite en 1839.

6. Chateaubriand avait alors plus de 70 ans et il était toujours la proie de ses rêves et de ses chimères. Toutefois il en parle avec moins d'ardeur que dans sa jeunesse; la mélancolie est plus douce.

ses qui haleinaient[1] les fleurs des prés voisins en gardaient le souffle qu'elles reversaient sur ma vallée. Je fis quelques additions à la chaumière ; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides[2] de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes. Mon projet était d'ajouter une tour au bout de mon pavillon ; en attendant je simulai des créneaux sur le mur qui me séparait du chemin : je précédais ainsi la manie du moyen âge qui nous hébète à présent[3].

Publication des *Martyrs*.

Au printemps 1809 parurent les *Martyrs*[4]. Le travail était de conscience : j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boïssonade, Malte-Brun[5], et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois j'avais fait, défait et refait la même page[6]. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est la plus correcte[7].

Je ne m'étais pas trompé sur le plan ; aujourd'hui que mes idées sont devenues vulgaires, personne ne nie que les combats de deux religions, l'une finissant, l'autre commençant[8], n'offrent aux Muses un des sujets les plus riches, les plus féconds et les plus dramatiques. Je croyais donc pouvoir un peu nourrir des espérances par trop folles ; mais j'oubliais la réussite de mon premier ouvrage[9] : dans ce pays, ne comp-

1. *Haleinaient*. Vieux mot. On a déjà vu plusieurs exemples du goût de Chateaubriand pour les mots et les tours archaïques. Il emploie par exemple *oncques*, *ores que*, *vesprée*. Il crée aussi des mots savants tirés du latin : *redimer* (racheter), *équanimité* (indifférence), *solacier* (consoler).

2. Figures humaines supportant une corniche ; les Grecs en firent un grand usage.

3. Cette partie des *Mémoires* est écrite à une époque où Chateaubriand protestait contre la fureur romantique du moyen âge et du gothique.

4. En mars 1809.

5. *Fontanes* est connu : cf. p. 86. — *Bertin* est *Bertin aîné* (1766-1841), fondateur, après le 18 brumaire, du *Journal des Débats*, devenu en 1804 le *Journal de l'Empire*. — *Boissonade* (1774-1857), helléniste de grand talent, collaborateur aux *Débats*, ainsi que *Malte-Brun* (1775-1826).

6. C'est ce travail qui explique les grandes qualités de l'ouvrage et aussi, par endroits, sa *raideur*. Il y a des pages qui sentent l'effort.

7. Il fut très scrupuleux en effet sur la correction et aussi sur l'*harmonie* de la langue. (Cf. dans les *Martyrs* le fragment *Cymodocée revêt la robe des martyrs*, et les notes p. 292.)

8. Le sujet est la lutte, au 4e siècle, du christianisme et du paganisme.

9. Il désigne ici le *Génie* qui, d'ailleurs, n'est pas son premier ouvrage.

tez jamais sur deux succès rapprochés; l'un détruit l'autre[1]. Si vous avez quelque talent en prose, donnez-vous garde d'en montrer en vers[2]; si vous êtes distingué dans les lettres, ne prétendez pas à la politique[3] : tel est l'esprit français et sa misère. Les amours-propres alarmés, les envies surprises par le début heureux d'un auteur, se coalisent et guettent la seconde publication du poète[4]...

L'exécuteur de la justice des vanités[5] fut M. Hoffman[6], à qui Dieu fasse paix! Le *Journal des Débats* n'était plus libre; ses propriétaires n'y avaient plus de pouvoir, et la censure y consigna ma condamnation[7]. M. Hoffman fit pourtant grâce à la bataille des Francs[8] et à quelques autres morceaux de l'ouvrage; mais si Cymodocée lui parut gentille, il était trop excellent catholique pour ne pas s'indigner du rapprochement profane des vérités du christianisme et des fables de la mythologie[9]. Velléda[10] ne me

1. Ce n'est pas toujours vrai. Mais il est sûr que les envieux, mécontents du triomphe du *Génie*, cherchèrent toutes les occasions de prendre leur revanche.

2. On sent ici une secrète blessure. Chateaubriand fit des vers, une tragédie, etc. (cf. plus bas, *Mélanges et poésies*). Il aurait voulu être *poète* en vers, il crut l'être parfois, et il souffrit cruellement de ne pas trouver le succès qu'il escomptait. Ce passage est écrit en 1839, presque à la fin de sa vie.

3. Autre blessure. Chateaubriand se crut un homme d'Etat (cf. plus bas *toute la quatrième période*), et il fut désolé de sentir que sa gloire littéraire faisait tort à son « génie » politique.

4. Ici, il est pleinement dans la vérité.

5. Formule vigoureuse et qui annonce le style des œuvres *polémiques* de Chateaubriand. Cf. plus bas *Mélanges politiques et Polémique*.

6. *Hoffman* (1760-1828) publia sur les *Martyrs* des articles très durs dans les *Débats*. Il fit même là-dessus de grosses et lourdes plaisanteries. Il relevait d'une façon pédantesque les parties faibles de la composition et des caractères et jusqu'à de prétendues inexactitudes géographiques dont il faisait le compte. Il n'entendit rien du tout aux beautés de l'œuvre.

7. Le *Journal des Débats* avait en effet un *censeur* qui surveillait les articles. Chateaubriand était très mal vu de Napoléon depuis le fameux article du *Mercure* (juillet 1807) où il avait écrit : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. » Napoléon, en fureur, avait dit : « Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile ? Je le ferai sabrer sur les marches de mon palais. » Pour plus de détails sur cette question, cf. plus bas, Quatrième période, *De Buonaparte et des Bourbons* et dans les *Mélanges littéraires*, le fragment « *sur la mission de l'historien* ».

8. Cf. le fragment *Bataille des Romains et des Francs*.

9. Ironie cinglante. Chateaubriand prend sa revanche sur certains catholiques qui n'avaient pas été scandalisés de l'emprisonnement du pape Pie VII par Napoléon et qui « étaient tout émus de ses fictions, peu chrétiennes, disaient-ils. »

10. Cf. *Episode de Velléda*. — Sainte-Beuve a raconté que l'épisode de Velléda avait choqué

sauvait pas. On m'imputa à crime d'avoir transformé la druidesse germaine en gauloise, comme si j'avais voulu emprunter autre chose qu'un nom harmonieux[1].....

[Pourtant] les *Martyrs* se sont relevés..... La critique du fond a été promptement abandonnée. Dire que j'avais mêlé le profane au sacré, parce que j'avais peint deux cultes qui existaient ensemble et dont chacun avait ses croyances, ses autels, ses prêtres, ses cérémonies, c'était dire que j'aurais dû renoncer à l'histoire. Pour qui mouraient les martyrs? Pour Jésus-Christ. A qui les immolait-on? Aux dieux de l'empire. Il y avait donc deux cultes[2]. La question philosophique, savoir si, sous Dioclétien, les Romains et les Grecs croyaient aux dieux d'Homère et si le culte public avait subi des altérations, cette question, comme *poète*, ne me regardait pas; comme *historien*, j'aurais eu beaucoup de choses à dire[3].

Le défaut des *Martyrs* tient au merveilleux *direct* que, dans le reste de mes préjugés classiques, j'avais mal à propos employé. Effrayé de mes innovations, il m'avait paru impossible de me passer d'un *enfer* et d'un *ciel*[4]. Les bons et les mauvais anges suffisaient cependant à la conduite de l'action, sans la livrer à des machines usées. Si la bataille des Francs, si Velléda, si Jérôme, Augustin, Eudore, Cymodocée, si la description de Naples et de la Grèce n'obtiennent pas grâce pour les *Martyrs*, ce ne sont pas l'enfer et le ciel qui les sauveront[5].....

non seulement les ennemis de l'auteur mais, avant la publication, les amis qu'il convoquait chez lui, au printemps de 1808, pour leur lire quelque fragment du nouvel ouvrage. Mais la mauvaise impression se serait complètement dissipée à la seconde lecture.

1. Remarquer ce mot *harmonieux*. On verra, en maint endroit, cette recherche de l'harmonie, par ex. dans le chant de Cymodocée, au fragment *Cymodocée revêt la robe des martyrs*.

2. C'est l'évidence même et le style coupé, pressant, est de l'excellent style de plaidoyer ou de polémique.

3. La vérité historique des *Martyrs* avait été violemment attaquée dans sept articles du *Bulletin de Lyon* (à partir du 13 mai 1809). Chateaubriand eut un défenseur dans Guizot, encore tout jeune, qui inséra plusieurs articles dans le *Publiciste*. Chateaubriand lui écrivit plusieurs lettres pour le remercier et il en profita pour discuter plusieurs des critiques adressées à son livre. (Cf. Biré, *Mémoires*, III, 536 sq.)

4. D'après les idées classiques, il fallait un *merveilleux* pour constituer une épopée : cf. Boileau, *Art poétique*, III. Boileau interdisait le *merveilleux chrétien*. Chateaubriand, à la suite de Milton qu'il a si bien loué (p. 103), crut pouvoir l'employer.

5. Il a raison. Rien n'est plus fastidieux que les livres des *Martyrs* consacrés à la peinture du ciel et de l'enfer.

Le *Génie du Christianisme* restera mon grand ouvrage, parce qu'il a produit ou déterminé une révolution, et commencé la nouvelle ère du siècle littéraire : il n'en est pas de même des *Martyrs;* ils venaient après la révolution opérée, ils n'étaient qu'une preuve surabondante[1] de mes doctrines; mon style n'était plus une nouveauté, et même, excepté dans l'épisode de Velléda et dans la peinture des mœurs des Francs, mon poème se ressent des lieux qu'il a *fréquentés* [2] : le classique y domine le romantique [3]. *(Mémoires*, III, 10.)

Analyse et Extraits

PRÉFACE DES *MARTYRS*[4]

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée[5]. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie[6]. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple[7].

1. Pourquoi *surabondante ?* Chateaubriand dit plus justement dans sa *Préface* (cf. plus bas, même page), qu'il a écrit les *Martyrs* pour prouver par un exemple décisif une idée affirmée dans le *Génie.*

2. *Fréquentés* en italique ; Chateaubriand prend ici un mot de Boileau (*Art poétique* II) sur Régnier et ses satires qui se sentent des lieux « où fréquentait l'auteur. » — Il veut dire que son poème, tout *classique,* se ressent des pays *classiques*, comme la Grèce, qui lui ont fourni ses images, à la suite de son voyage.

3. Est-ce tout à fait juste? Sans disputer sur des mots aussi généraux, on peut dire qu'il y a un double classicisme dans les *Martyrs* : un mauvais classicisme avec toutes les recettes pitoyables du pseudo-classicisme de l'époque impériale, mais aussi un bon classicisme, le réveil de la beauté grecque et la divination des meilleures qualités de l'hellénisme.

On trouvera plus bas, à l'*Examen des* Martyrs par l'auteur, une discussion encore plus approfondie sur son œuvre. On complètera les deux fragments l'un par l'autre, (en y joignant aussi la *Préface* qui fait suite à ce passage-ci).

4. Cette préface indique le dessein des *Martyrs,* le lien qui unit cette épopée en prose au *Génie du Christianisme* et aussi à l'*Itinéraire.*

5. Cf. *Génie*, p. 103.

6. Cf. *Génie*, p. 110.

7. Les *Martyrs* sont donc « l'illustration » de deux thèses du *Génie :* l'une concernant la supériorité du christianisme en ce qui regarde la peinture des pas-

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes ; un sujet où le langage de la Genèse pût se faire entendre auprès de celui de l'*Odyssée*; où le *Jupiter* d'Homère vînt se placer à côté du *Jehovah* de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs[1].

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du 3e siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain, mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles[2].

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connaître ces personnages; le récit montre ensuite l'état du christianisme dans le monde connu, à l'époque de l'action; le reste de l'ouvrage développe cette action, qui se rattache par la catastrophe au massacre général des chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé fécond. On voit, en effet, au premier coup d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'empire romain; j'ai conduit le lecteur chez les Francs

sions, l'autre établissant la beauté poétique du merveilleux chrétien.

* Discuter ce jugement de Sainte-Beuve :

L'épopée des *Martyrs* n'est pas seulement une épopée d'art, d'étude et de réflexion; elle a cela de particulier qu'elle a été faite expressément à l'appui d'une théorie... On remarquera en effet qu'elle se ressent, par une certaine raideur, du raisonnement d'où elle est née et il y a de quoi s'étonner encore qu'elle reste en bien des parties si réellement belle... Je ne prétends pas d'ailleurs que l'auteur ait prouvé tout ce qu'il voulait. Même après l'avoir lu, on peut trouver qu'il excelle surtout à nous rendre les antiques beautés, les grâces païennes.

1. Il y aura des réserves à faire sur la *vraisemblance*. Certains traits de mœurs, de caractères ne donnent pas, dans ce poème, l'impression de la vérité ni de la vraisemblance. La couleur locale, très remarquable sur plusieurs points, ne l'est pas partout. Quant à la question de la *piété* qu'il n'a pas voulu « blesser », voir plus haut, p. 250, et plus loin dans l'*Examen des* MARTYRS.

2. Il est certain que l'époque du 4e siècle a été très bien choisie. C'est le moment où expire la civilisation païenne et où grandit la civilisation chrétienne. Chateaubriand a très bien vu quel effet dramatique et poétique pouvait naître de ces rapprochements et de ces contrastes.

* Montrer que les principales épopées ont pour sujet la lutte de deux civilisations l'une contre l'autre.

et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaïde, sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau[1]....

J'ai commencé les *Martyrs* à Rome, dès l'année 1802, quelques mois après la publication du *Génie du Christianisme*. Depuis cette époque je n'ai pas cessé d'y travailler[2]. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables, que pour les seuls livres des Francs et des Gaulois j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes en littérature. Enfin, non content de toutes ces études, de tous ces sacrifices, de tous ces scrupules, je me suis embarqué, et j'ai été voir les sites que je voulais peindre[3]. Quand mon ouvrage n'aurait d'ailleurs aucun autre mérite, il aurait du moins l'intérêt d'un voyage fait aux lieux les plus fameux de l'histoire[4]. J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte, et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem et Memphis. Ainsi, en lisant les descriptions qui se trouvent dans les *Martyrs*, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants[5], et non des descriptions vagues et ambitieuses.

1. Il n'y aura donc pas seulement dans l'ouvrage une *résurrection historique*, mais encore une *description géographique* très précise de l'ancien monde romain, dans ses paysages les plus célèbres.

2. Il est certain que les *Martyrs* représentent une érudition formidable, comme on peut s'en assurer par les très nombreuses *notes* que l'auteur a fait imprimer à la suite de son livre. Sa culture classique lui a beaucoup servi ; on pourrait même dire trop servi, car certains passages sont un peu laborieux, difficiles à entendre, et il est trop évident que l'auteur a cherché à introduire dans son livre tous les détails archéologiques qu'il connaissait.

3. Ce fut *un* des motifs de son voyage en Terre Sainte. Cf. p. 203.

4. C'est exact. Les descriptions des paysages sont très nombreuses dans l'ouvrage et Chateaubriand s'est servi de ses impressions de voyage.

5. Portraits ressemblants, oui, mais tout de même *arrangés*. Il y aura grand profit à comparer, pour un même paysage, la description donnée dans l'*Itinéraire* et celle qui est donnée dans les *Martyrs*. Le tableau est généralement plus simple, plus vrai dans l'*Itinéraire*; il est plus travaillé dans le poème, où l'écrivain cherche l'effet. On en verra plusieurs exemples. Il s'est produit ici ce qu'on a constaté pour le *Voyage en Amérique* dont certaines descriptions ont été reprises pour le *Génie*. Rappelons que, les *Martyrs* ayant paru avant l'*Itinéraire*, on fut peut-être moins sensible que nous ne le sommes aujourd'hui à cet « arrangement » des tableaux.

[Les *Martyrs* sont un poème épique en *prose*[1], de vingt-quatre chants. Nous sommes en Messénie, dans la Péloponèse, où habitent Démodocus, grand-prêtre d'Homère, et sa fille Cymodocée, élevée dans les plus beaux souvenirs de la Grèce païenne et consacrée au culte des Muses. Au retour d'une fête en l'honneur de Diane, à laquelle Cymodocée avait assisté avec sa nourrice, la jeune fille s'égare.]

Cymodocée s'égare[2].

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre[3] de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brillaient de la plus tendre lumière; une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier; Alcyon gémissait doucement sur son nid[4], et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame[5] et la voix lointaine de Neptune[6]. Assis dans la vallée, le berger[7] contemplait la lune au milieu du brillant cortège des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur[8].

1. Cette question d'une *épopée en prose* souleva aussi bien des orages. Chateaubriand s'en excuse dans sa *Préface*, en invoquant l'exemple du *Télémaque*, et il ajoute :

Je passerai, si l'on veut, condamnation sur le genre de mon ouvrage, je répèterai volontiers ce que j'ai dit dans la préface d'*Atala* : vingt beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine seront toujours incomparablement au-dessus de la plus belle prose du monde. Après cela, je prie les poètes de me pardonner d'avoir invoqué les Filles de Mémoire pour m'aider à chanter les *Martyrs*.

Voir plus bas, pour cette même question, à l'*Examen des* MARTYRS.

2. On consultera avec grand profit, pour l'annotation de plusieurs passages très étendus des *Martyrs*, le livre de M. et Mme P. Crouzet: *Le Français au brevet supérieur*, pp. 648-683, Paris, Didier.

3. Expression de poète qui prête une volonté et une âme aux phénomènes de la nature.

4. Il personnifie l'oiseau de mer, conformément à la tradition mythologique, pour donner à son style une couleur antique, en harmonie avec l'âme de Cymodocée.

5. *Dictame*, plante que les anciens regardaient comme propre à guérir les blessures et les plaies.

6. Pour la *mer*, même procédé que plus haut (n. 4). Remarquer les finales des deux derniers membres de phrase (dict*ame*... Nept*une*); ce sont des consonnances prolongées qui semblent mourir lentement dans l'air comme le bruit des vents et des flots.

7. Cette dernière phrase est presque entièrement traduite d'un passage de l'*Odyssée*.

8. Cette description de la nuit est célèbre à juste titre par

La jeune prêtresse des Muses marchait en silence le long des montagnes. Ses yeux erraient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter[1] pour enseigner que la religion et les lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenait pour elle un prodige; le vague murmure des mers était le sourd mugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie[2], et les rares gémissements du ramier étaient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs de Thuria[3].

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière[4], le Labyrinthe dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours[5], l'ingénieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne. Tout à coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs[6]... (Livre I.)

son pittoresque et son harmonie.

* Etudier les procédés de style par lesquels Chateaubriand a rendu la douceur harmonieuse de cette nuit, et comparer sa description avec une autre nuit de la Grèce citée plus haut (en tête de l'*Itinéraire*, p. 205.)

1. La légende la plus ordinaire disait que Jupiter avait été élevé en Crète sur le mont Ida ; Chateaubriand suit une autre tradition d'après laquelle il aurait été nourri sur le mont Ithôme, en Messénie.

2. *Œchalie*, en Messénie, était consacrée par les mystères de Cybèle.

3. Chateaubriand abuse un peu de l'érudition. Remarquer cependant l'art avec lequel il choisit des noms harmonieux. Ajoutez aussi que c'est un procédé commode pour nous faire comprendre, dès le début de son poème, l'*âme* de Cymodocée, toute remplie de mythologie.

4. *La Crète*. Chateaubriand a dit plus haut que Cymodocée était née dans cette île.

5. La danse crétoise, connue sous le nom de danse d'Ariadne, imitait, à ce que l'on croit, les circuits du labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille. — Dans la suite, Chateaubriand évoque les principaux souvenirs de l'île de Crète. On connaît la légende de *Dédale* qui, après avoir construit le Labyrinthe, s'échappa de l'île en volant dans les airs, celle d'*Icare* qui voulut voler avec des ailes d'oiseaux et tomba dans la mer, la cire ayant fondu au soleil. — *Phèdre* est l'héroïne de la tragédie de Racine. — Sa sœur *Ariadne* ou Ariane donna à Thésée le fil à l'aide duquel il put sortir du labyrinthe.— *Idoménée*, roi de Crète, prit part au siège de Troie.

6. * Apprécier ce jugement de Sainte-Beuve sur cette page :

Le talent propre à l'auteur se retrouve d'abord dans les descriptions... mais on sent le calcul et la mythologie de décadence ou plutôt de renaissance, un peu la mythologie d'opéra dans ces raffinements et ces ajustements tout symétriques.

[Elle rencontre au bord d'une source un jeune chasseur endormi, appuyé contre un rocher, Eudore, qui la reconduit au logis paternel. Démodocus et sa fille se mettent en route pour l'Arcadie, pour aller remercier Eudore chez son père Lasthénès. Ils trouvent la famille de Lasthénès dans les champs où elle fait la moisson. Le soir venu, maîtres, serviteurs et visiteurs rentrent à la ferme.]

Repas du soir.

Le soleil descendit sur les sommets du Pholoé[1] vers l'horizon éclatant d'Olympie; l'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne comme un large bouclier d'or[2]. Les bois de l'Alphée et du Ladon, les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée[3] se couvrirent de roses[4]; les vents tombèrent et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel[5]. Les moissonneurs quittèrent alors leur ouvrage : la famille, accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison. Les maîtres et les serviteurs marchaient pêle-mêle[6], portant les divers instruments du labourage; ils étaient suivis de mulets au pied sûr[7], chargés de bois coupé sur les hauteurs, et de bœufs traînant lentement les équipages champêtres renversés[8], ou les chariots tremblant sous le poids des gerbes[9].

1. Le *Pholoé* est une montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholos. Encore un nom harmonieux, comme les aime Chateaubriand lorsqu'il peint la Grèce. — *Olympie* est la ville célèbre où se célébraient les jeux olympiques. Chateaubriand met en note :

Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avait le mont Pholoé à l'occident, un peu vers le nord ; Olympie à l'occident vrai ; le Telphusse et le Lycée étaient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloraient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes ; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques.

2. Début majestueux, image éclatante. Cf. certaines descriptions de Flaubert : c'est le même style, et Flaubert en avait pris le goût dans Chateaubriand.

3. Le *Telphusse* est une longue chaîne de terre assez rocailleuse; le *Lycée* est une montagne voisine. — L'*Alphée* et le *Ladon* sont deux fleuves de Messénie ; le premier passait à Olympie, le second était célèbre par la beauté de ses eaux.

4. *D'une teinte rose.*

5. Remarquer la chute de la phrase et le silence qui semble suivre.

6. Lasthénès et sa famille sont chrétiens, et ce détail est une image de la fraternité évangélique.

7. Epithète dans le goût de celles d'Homère.

8. Ce sont les instruments qui ont servi à la moisson ; on les a renversés afin qu'ils ne pussent blesser.

9. Joli détail pastoral. Victor Hugo a montré, lui aussi,

Les grands chars gémissants qui re-
[viennent le soir.

(*Tristesse d'Olympio.*)

En arrivant à la maison, on entendit le son d'une cloche[1]. « Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthénès à Démodocus; nous permettrez-vous de vous quitter un moment, ou préférez-vous nous suivre? — Me préservent les dieux de mépriser les prières, s'écria Démodocus, ces filles boiteuses de Jupiter, qui peuvent seules apaiser la colère d'Até[2]! »

On s'assemble aussitôt dans une cour entourée de granges et des étables des troupeaux. Quelques ruches d'abeilles y répandaient une agréable odeur, mêlée au parfum du lait des génisses qui revenaient des pâturages. Au milieu de cette cour, on voyait un puits dont les deux poteaux, couverts de lierre, étaient surmontés de deux aloès qui croissaient dans des corbeilles. Un noyer, planté par l'aïeule de Lasthénès, couvrait le puits de son ombre[3]. Lasthénès, la tête nue et le visage tourné vers l'Orient[4], se plaça debout sous l'arbre domestique[5]. Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau, autour de leur maître. Le père de famille prononça à haute voix cette prière qui fut répétée par ses enfants et par ses serviteurs : « Seigneur, daignez visiter cette demeure pendant la nuit et en écarter les vains songes[6]! Nous allons quitter les vêtements du jour; couvrez-nous de la robe d'innocence et d'immortalité que nous avons perdue par la désobéissance de nos premiers pères! Lorsque nous serons endormis dans le sépulcre, ô Seigneur, faites que nos âmes reposent avec vous dans le Ciel[7]! .....»

1. On se servait dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les chrétiens grecs à la prière par le son d'une cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un. *(Note de Chateaubriand.)*

2. *Até* est la déesse de la vengeance. Allusion à l'allégorie des prières qu'Homère a mise dans la bouche d'Achille. (*Iliade*, ch. IX.) Démodocus interprète les paroles de Lasthénès au profit de la mythologie.

3. * Etudier dans ce paragraphe la couleur antique et la couleur biblique. Les troupeaux qui reviennent des pâturages font songer aux tableaux de Théocrite; le puits nous rappelle les puits de la Bible et de l'Evangile, celui de Rébecca et celui de la Samaritaine.

4. Du côté de la Palestine et de Jérusalem. Cette scène de famille est d'une grande beauté à cause de sa sérénité. La prière du soir demande tout naturellement à Dieu d'écarter les *songes* de la nuit, et passe non moins naturellement de la pensée du sommeil prochain à l'idée du sommeil éternel.

5. L'*arbre domestique* signifie que ce vieil arbre fait, pour ainsi dire, partie de la famille; l'expression est jolie et délicate.

6. *Vains songes* = *songes menteurs*.

7. Cette prière est, à peu de chose près, une prière de la liturgie catholique. Chateaubriand prévient le lecteur qu'il

Cependant les serviteurs ne savaient s'ils devaient apprêter le festin sous la vigne ou sous le figuier, comme dans un jour de réjouissance. Ils vont consulter leur maître. Lasthénès leur ordonne de dresser dans la salle des Agapes[1] une table d'un buis éclatant. Ils la lavent avec une éponge et la couvrent de corbeilles d'osier, pleines d'un pain sans levain, cuit sous la cendre. Ils apportent ensuite, dans des plats d'une simple argile, des racines, quelques volatiles et des poissons du lac Stymphale, nourriture destinée à la famille[2]; mais on servit pour les étrangers un chevreau qui avait à peine goûté l'arbousier du mont Aliphère et le cytise du vallon de Ménélée[3]......

Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre qui servait de tribunal à Lasthénès lorsqu'il rendait la justice à ses serviteurs[4].

Ainsi qu'un simple pasteur que le sort destine à la gloire, l'Alphée roulait au bas de ce verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise[5] allaient bientôt couronner. Descendu du bois de Vénus et du tombeau de la nourrice d'Esculape, le Ladon serpentait dans les riantes prairies, et venait mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Les profondes vallées, arrosées par les deux fleuves, étaient plantées de myrtes, d'aunes et de sycomores. Un amphithéâtre de montagnes terminait le cercle entier de l'horizon. La cime de ces montagnes était couverte d'épaisses forêts peuplées d'ours, de cerfs, d'ânes sauvages et de monstrueuses tortues, dont l'écaille servait à faire des lyres. Vêtus d'une peau de sanglier, des pasteurs conduisaient parmi les roches et les pins de grands troupeaux de

n'y a fait que peu de changements.

1. Les *agapes* étaient les repas primitifs des chrétiens.

2. Chateaubriand se sert ici de certains récits concernant la primitive église, où il est dit que les chrétiens ne mangeaient pas de grosse viande, mais plutôt du poisson, de la volaille et, de préférence encore à tout cela, du laitage, des fruits, des légumes.

3. Toujours la même recherche des noms propres harmonieux, doux à l'oreille. [Ici se place un épisode. Au moment où le repas commence, arrive un vieillard vénérable appuyé sur un bâton. C'est Cyrille, évêque de Lacédémone qui a déjà subi le martyre et qui est accueilli avec respect par la famille chrétienne.]

4. Cette coutume antique se retrouve dans la Bible et dans Homère, et Chateaubriand ajoute : « On aperçoit quelques traces de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité ».

5. *Pise* ou *Olympie*. Antithèse entre les vergers de l'Arcadie où coule d'abord l'Alphée ignoré, et la vallée de l'Elide où il passe au milieu des triomphateurs.

chèvres. Ces légers animaux étaient consacrés au dieu d'Épidaure[1], parce que leur toison était chargée de gomme qui s'attachait à leur barbe et à leur soie lorsqu'ils broutaient le ciste[2] sur des hauteurs inaccessibles[3].

Tout était grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante paraissait au milieu du ciel, comme les lampes demi-circulaires que les premiers fidèles allumaient aux tombeaux des martyrs[4]. (Livre II.)

[A la demande de son père, Cymodocée, pour charmer leurs hôtes, chante en s'accompagnant de la lyre; et, quand elle a fini, Eudore, à la prière de l'évêque Cyrille, entonne un cantique chrétien :]

Chants de Cymodocée et d'Eudore[5].

Elle commença par l'éloge des Muses.

« C'est vous, dit-elle, qui avez tout enseigné aux hommes, vous êtes l'unique consolation de la vie; vous prêtez des soupirs à nos douleurs et des harmonies à nos joies. L'homme n'a reçu du ciel qu'un talent, la divine poésie, et c'est vous qui lui avez fait ce présent inestimable. O filles de Mnémosyne! qui chérissez les bois de l'Olympe, les vallons de Tempé et les eaux de Castalie, soutenez la voix d'une vierge consacrée à vos autels[6]! »

Après cette invocation, Cymodocée chanta la naissance des dieux : Jupiter sauvé de la fureur de son père, Minerve sortie du cerveau de Jupiter, Hébé fille de Junon, Vénus

1. *Epidaure*, ville grecque célèbre par le culte d'Esculape.

2. Plante balsamique et odoriférante dont les fleurs sont roses ou blanches.

3. Toute cette fin n'est pas très *naturelle;* elle semble amenée de très loin et pour satisfaire une simple curiosité d'érudit.

4. Image ingénieuse et bien en accord avec le fond du récit puisque la lune éclaire une famille chrétienne dont plusieurs membres sont voués au martyre.

5. Chateaubriand aime ces antithèses : il va opposer un chant chrétien à un chant païen.

6. *Mnémosyne*, mère des Muses. — *Tempé*, vallée de la Thessalie, près de l'Olympe, célébrée pour sa fraîcheur. — *Castalie*, source au pied du Parnasse, consacrée aux Muses. — L'hymne à la Muse est le commencement obligé de tout chant épique dans l'antiquité. Les *Martyrs* eux-mêmes commencent par un couplet de ce genre.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre.

née de l'écume des flots, et les Grâces, dont elle fut la mère[1]. Elle dit aussi la naissance de l'homme animé par le feu de Prométhée, Pandore et sa boîte fatale, le genre humain reproduit par Deucalion et Pyrrha. Elle raconta les métamorphoses des dieux et des hommes, les Héliades changées en peupliers, et l'ambre de leurs pleurs roulé par les flots de l'Éridan. Elle dit Daphné, Baucis, Clytie, Philomèle, Atalante, les larmes de l'Aurore devenues la rosée, la couronne d'Ariadne attachée au firmament[2]. Elle ne vous[3] oublia point, fontaines, et vous, fleuves nourriciers des beaux ombrages. Elle nomma avec honneur le vieux Pénée, l'Ismène et l'Erymanthe, le Méandre qui fait tant de détours, le Scamandre si fameux, le Sperchius aimé des poètes, l'Eurotas chéri de l'épouse de Tyndare, et le fleuve que les cygnes de Méonie ont tant de fois charmé par la douceur de leurs chants[4].

Mais comment[5] aurait-elle passé sous silence les héros célébrés par Homère! S'animant d'un feu nouveau, elle chanta la colère d'Achille, qui fut si pernicieuse aux Grecs, Ulysse, Ajax et Phœnix dans la tente de l'ami de Patrocle, Andromaque aux portes Scées, Priam aux genoux du meurtrier d'Hector. Elle dit les chagrins de Pénélope, la reconnaissance de Télémaque et d'Ulysse chez Eumée, la mort du chien fidèle[6].....

Aux branches d'un saule voisin était suspendue une lyre

1. Les légendes que résume Chateaubriand sont empruntées aux *Métamorphoses* d'Ovide, à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* d'Homère.

2. *Pandore* avait reçu de Jupiter une boîte d'où sortirent tous les maux : l'espérance resta au fond. — L'*Eridan* est le Pô. — *Daphné*, jeune fille qu'Apollon changea en laurier. — *Baucis* femme de Philémon, fut métamorphosée en tilleul, et son mari en chêne. — *Clytie*, fille de l'Océan, fut changée en héliotrope. — *Philomèle* fut changée en rossignol. — *Atalante*, célèbre par sa légèreté à la course fut vaincue par Hippomène qui jeta devant elle des pommes d'or qu'elle ramassa.

3. Apostrophe qui varie l'énumération un peu fastidieuse. Tour emprunté aux poètes latins.

4. Le *Pénée*, fleuve de Thessalie, arrose la vallée de Tempé; l'*Ismène*, fleuve de Béotie, coule près de Thèbes; l'*Erymanthe*, rivière d'Elide, affluent de l'Alphée ; le *Méandre*, fleuve de Phrygie; le *Scamandre*, en Troade, passait près de Troie ; le *Sperchius*, rivière de Thessalie ; la *Méonie*, contrée de la Lydie en Asie-Mineure. Cette énumération est fastidieuse malgré l'habileté de Chateaubriand pour varier cette liste et malgré les épithètes descriptives ou les souvenirs mythologiques qu'il accroche à chaque nom.

5. Même procédé que plus haut; transition très factice.

6. Ce sont là des épisodes très connus de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cymodocée en chante d'autres qu'il est inutile de rappeler; on voit le procédé de l'écrivain.

plus forte et plus grande que la lyre de Cymodocée : c'était un cinnor hébreu. Les cordes en étaient détendues par la rosée de la nuit. Eudore détacha l'instrument, et, après l'avoir accordé, il parut au milieu de l'assemblée, comme le jeune David, prêt à chasser par les sons de sa harpe l'esprit qui s'était emparé du roi Saül[1]. Cymodocée alla s'asseoir auprès de Démodocus. Alors Eudore, levant les yeux vers le firmament chargé d'étoiles, entonna son noble cantique.

Il chanta la naissance du chaos[2], la lumière qu'une parole a faite, la terre produisant les arbres et les animaux, l'homme créé à l'image de Dieu et animé d'un souffle de vie, Ève tirée du côté d'Adam, la joie et la douleur de la femme à son premier enfantement, les holocaustes de Caïn et d'Abel, le meurtre d'un frère et le sang de l'homme criant pour la première fois vers le ciel.

Passant aux jours d'Abraham, et adoucissant les sons de sa lyre, il dit le palmier, le puits, le chameau, l'onagre du désert, le patriarche voyageur assis devant sa tente, les troupeaux de Galaad, les vallées du Liban, les sommets d'Hermon, d'Oreb et de Sinaï, les rosiers de Jéricho, les cyprès de Cadès, les palmes de l'Idumée, Éphraïm et Sichem, Sion et Solyme, le torrent des Cèdres et les eaux sacrées du Jourdain[3]. Il dit les juges assemblés aux portes

1. Image biblique tout à fait de circonstance, puisqu'Eudore va chanter des récits bibliques et qu'il va essayer de détruire l'impression religieuse, causée par le chant de Cymodocée.

2. Chateaubriand met en note « Pour le chant d'Eudore, voyez toute la Bible ». C'est un peu copieux ; et ici encore, comme plus haut, nous avons une énumération assez froide, malgré l'art de l'auteur et l'harmonie de son style. Louons-le cependant d'avoir révélé la poésie des épisodes bibliques et d'avoir montré encore, après le *Génie*, quel parti on pouvait en tirer. Les romantiques sauront s'en souvenir.

3. On retrouvera aisément les pays qu'il évoque. Remarquez cependant que par une affectation d'archaïsme il dit *Solyme* pour Jérusalem, et le *torrent des Cèdres* pour le Cédron. Cette description de la Palestine est loin d'avoir la valeur plastique de celle de Vigny :

Il [*Moïse sur le Nébo*] voit d'abord Phasga que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale.
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali.
Dans des plaines de fleurs, magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor. (*Moïse*).

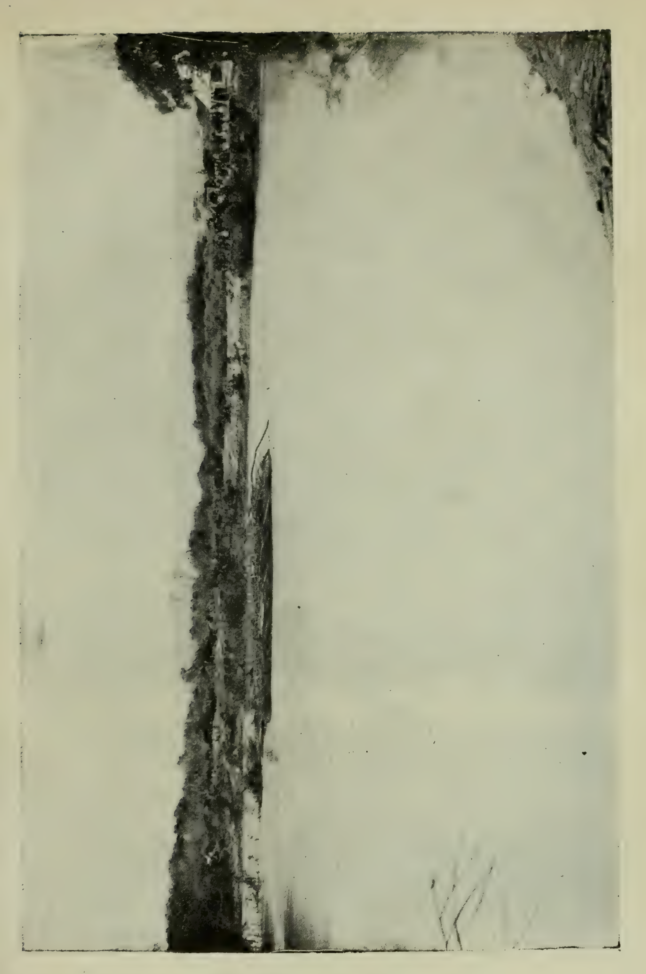


FIG. 13. — **Le Jourdain.**

On voit sur l'image ces petits bois de baume et de tamarins, au milieu desquels Chateaubriand nous montre (p. 223) le Jourdain se traînant péniblement.

de la ville, Booz au milieu des moissonneurs[1], Gédéon battant son blé et recevant la visite d'un ange, le vieux Tobie allant au-devant de son fils annoncé par le chien fidèle, Agar détournant la tête pour ne pas voir mourir Ismaël.....

Ainsi chante le fils de Lasthénès. Cet hymne de Sion retentit au loin dans les antres de l'Arcadie, surpris de répéter, au lieu des sons efféminés de la flûte de Pan, les mâles accords de la harpe de David. Démodocus et sa fille étaient trop étonnés pour donner des marques de leur émotion. Les vives clartés de l'Écriture avaient comme ébloui leurs cœurs, accoutumés à ne recevoir qu'une lumière mêlée d'ombres; ils ne savaient quelles divinités Eudore avait célébrées, mais ils le prirent lui-même pour Apollon[2], et ils lui voulaient consacrer un trépied d'or que la flamme n'avait point touché. Cymodocée se souvenait surtout de l'éloge de la femme forte, et elle se promettait d'essayer ce chant sur la lyre[3]. D'une autre part[4], la famille chrétienne était plongée dans les pensées les plus sérieuses ; ce qui n'était pour les étrangers qu'une poésie sublime était pour elle de profonds mystères et d'éternelles vérités. Le silence de l'assemblée aurait duré longtemps s'il n'avait été interrompu tout à coup par les applaudissements des bergers. Le vent avait porté à ces pasteurs la voix de Cymodocée et d'Eudore : ils étaient descendus en foule de leurs montagnes pour écouter ces concerts ; ils crurent que les Muses et les Sirènes avaient renouvelé au bord de l'Alphée le combat qu'elles s'étaient livré jadis, quand les filles de l'Achéloüs, vaincues par les doctes sœurs, furent contraintes de se dépouiller de leurs ailes[5]. (Livre II.)

[L'évêque Cyrille invite ses hôtes à la retraite. Pendant la nuit, un songe lui fait craindre que les persécutions ne recommencent. Il supplie

1. Lire Hugo, *Booz endormi.*

2. Eudore était un peu plus haut comparé à David; pour les imaginations païennes de Démodocus et de sa fille, il est Apollon, le dieu de la musique.

3. Il est un peu surprenant que ce soit là ce qui a le plus frappé Cymodocée. Voici cet éloge de la *femme forte* :

Elle a cherché la laine et le lin, elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses ; elle se lève pendant la nuit pour distribuer l'ouvrage à ses domestiques et le pain à ses servantes ; elle est revêtue de beauté. Ses fils se sont levés et ont publié qu'elle était heureuse ; son mari s'est levé et l'a louée.

4. *D'une autre part* = *d'un autre côté.*

5. Les *Sirènes*, filles de Calliope et du fleuve Achéloüs, avaient défié les Muses à un combat de chant. Les Muses, après les avoir vaincues, les dépouillèrent de leurs ailes et s'en firent des couronnes.

Dieu de le choisir comme victime pour le salut de son peuple. Sa prière monte au trône du Tout-Puissant :]

Le Ciel[1].

Des jardins délicieux s'étendent autour de la radieuse Jérusalem[2]. Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant ; il arrose le céleste Eden et roule dans ses flots l'amour pur et la sapience de Dieu[3]. L'onde mystérieuse se partage en divers canaux qui s'enchaînent, se divisent, se rejoignent, se quittent encore et font croître, avec la vigne immortelle, le lis semblable à l'épouse et les fleurs qui parfument la couche de l'époux[4]. L'arbre de vie s'élève sur la colline de l'encens[5] ; un peu plus loin, l'arbre de science étend de toutes parts ses racines profondes et ses rameaux innombrables : il porte, cachés sous son feuillage d'or, les secrets de la Divinité, les lois occultes de la nature, les réalités morales et intellectuelles, les immuables principes du bien et du mal. Ces connaissances qui nous enivrent font la nourriture des élus ; car dans l'empire de la souveraine sagesse, le fruit de science ne donne plus la mort[6]. Les deux grands ancêtres du genre humain viennent souvent verser des larmes (telles que les justes en peuvent répandre), à l'ombre de cet arbre merveilleux.....

C'est dans les parvis de la cité sainte et dans les champs qui l'environnent que sont à la fois réunis ou partagés les chœurs des chérubins et des séraphins, des anges et des

1. On sait que Chateaubriand, voulant prouver la beauté poétique du merveilleux chrétien et sa supériorité sur le merveilleux païen, a introduit dans son épopée le Paradis et l'Enfer pour rivaliser avec la peinture de l'Olympe et des Champs-Elysées dans les épopées antiques. Mais ses descriptions sont bien froides et il est loin d'avoir démontré ce qu'il avait avancé. Du reste, il ne se faisait guère d'illusion sur ce point ; cf. plus haut p. 251. Nous donnons ici un passage pour qu'on juge du ton et du style.

2. Le Ciel est la *Jérusalem céleste*. Chateaubriand s'est inspiré, pour cette description, des *Psaumes* bibliques, de l'*Apocalypse*, du *Paradis perdu* de Milton.

3. Par ce fleuve, Chateaubriand a voulu rappeler un peu le Paradis terrestre.

4. Souvenir du *Cantique des Cantiques*.

5. L'arbre de vie est un souvenir de l'*Apocalypse;* la colline de l'encens vient du *Cantique des Cantiques*. Chateaubriand cite, dans ses notes, tous ses textes et il ajoute : « J'espère qu'on ne me reprochera plus des descriptions où il n'y a pas un seul mot sans une autorité »

6. Tout ceci est bien abstrait et un peu ennuyeux.

archanges, des trônes et des dominations; tous sont les ministres des ouvrages et des volontés de l'Éternel : à ceux-ci a été donné tout pouvoir sur le feu, l'air, la terre et l'eau; à ceux-là appartient la direction des saisons, des vents et des tempêtes; ils font mûrir les moissons, ils élèvent la jeune fleur : ils courbent le vieil arbre vers la terre[1]... (Livre III).

[Du début du Livre IV jusqu'à la fin du Livre XI, on a ce qu'on appelle communément le « récit d'Eudore ». Dans une île située au confluent du Ladon et de l'Alphée se réunissent Cyrille, Démodocus et Cymodocée, à qui Eudore raconte l'histoire de sa vie. Il explique comment, jeune Grec chrétien, descendant d'une famille illustre dont le fils aîné devait toujours être envoyé à Rome comme otage dès qu'il aurait seize ans, il partit pour l'Italie et arriva dans la ville impériale.

Eudore est introduit à la cour de Dioclétien dont il fait le portrait, ainsi que celui de Galérius que Dioclétien a associé à l'empire. Il fait la connaissance du sophiste Hiéroclès, avec qui d'ailleurs il ne s'entend pas, et bientôt, gagné par la volupté de la vie romaine, il tombe dans tous les désordres de la jeunesse et oublie sa religion. Marcellin, évêque de Rome, lance l'excommunication contre lui. Eudore suit la cour à Naples dont il décrit les enchantements. Il y mène une vie de plaisirs avec deux jeunes gens intelligents et instruits qu'il a connus à Rome, Augustin et Jérôme[2]. Mais un jour que leur promenade les a menés

1. Chateaubriand décrit les fonctions des anges en s'appuyant sur un témoignage d'un Père de l'Eglise, Origène. — Il peint ensuite le bonheur des élus, la Trinité, etc. Tous ces tableaux remplissent le livre III.

2. Chateaubriand a imaginé qu'Eudore, dès son arrivée à Rome, s'était lié d'amitié avec trois jeunes gens, Constantin, Augustin et Jérôme, qui devaient être plus tard l'empereur Constantin, saint Augustin et saint Jérôme. Il fait observer dans une note qu'en ce qui concerne Augustin et Jérôme, il y eut anachronisme, mais qu'il y vit un procédé commode pour faire revivre ces grandes figures.

* Comparer ici la description suivante de la *baie de Naples* à celle du *Voyage en Italie*, p. 182, sq.

J'habitais avec Augustin et Jérôme la ville (*) de Constantin bâtie sur le penchant du mont Pausilippe. Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à paraître, je me rendais sous un portique qui s'étendait le long de la mer. Le soleil se levait devant moi sur le Vésuve, il illuminait de ses feux les plus doux la chaîne des montagnes de Salerne, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, les îles de Caprée, d'Œnaria et de Prochyta, la mer, le cap Misène et Baïes avec tous ses enchantements.

Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris, en arrivant au Portique, de me trouver au bord de la mer : car les vagues dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne; et, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond, qu'il me semblait que cet air divin transformait

(*) *Ville = villa.*

tous les trois au tombeau de Scipion, ils méditent sur la mort, sur les vains plaisirs de la vie, sur la pauvre existence qu'ils mènent. Un solitaire chrétien qui habite près du Vésuve leur vante les beautés du christianisme. Eudore revient à Rome fort troublé.]

Les Catacombes.

Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Égérie. La nuit me surprit : pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance[1]. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne[2] où s'étaient plongés les mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles[3].

ma propre substance, et qu'avec un plaisir indicible je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit.....

L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples autant de séductions pour les sens que tout repose et que rien ne blesse. Le Napolitain demi-nu, content de se sentir vivre sous les influences d'un ciel propice, refuse de travailler aussitôt qu'il a gagné l'obole qui suffit au pain du jour. Il passe la moitié de sa vie immobile aux rayons du soleil, et l'autre à se faire traîner dans un char en poussant des cris de joie ; la nuit, il se jette sur les marches d'un temple et dort, sans souci de l'avenir, au pied des statues de ses dieux. (Livre V.)

1. La *voie Appienne*, qui allait de Rome à Capoue, était bordée de riches tombeaux. Celui de Cœcilia Metella, femme de Crassus le triumvir, était une rotonde de 20 mètres de diamètre, jadis couronnée par une coupole qu'on détruisit au 13e siècle pour la remplacer par des créneaux.

2. Ici commence une description qui eut du succès et qui en a encore; d'ailleurs elle est très dramatique. Les catacombes, décrites ici, sont celles de Saint-Sébastien, ainsi appelées parce que ce martyr y fut enterré. Sébastien est nommé, à la fin de cette description, comme assistant à la cérémonie avec un autre chrétien, Dorothée, qui prendra plus tard Cymodocée sous sa protection.

3. Voilà Chateaubriand qui prend son *grand* style : *effrayante*, *éternellement immobile*, et, plus bas, *abîme de silence.*

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent[1] à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse: alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre[2]. Tout à coup une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins[3] accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin[4] célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes! Un mélange de honte, de repentir, de ravissement s'empare de mon âme. Nouvelle surprise! Je crois voir l'impératrice et sa fille[5], entre Dorothée et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur... Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : sou-

1. Le *présent*, dans tout ce récit, rend le tableau plus vivant et plus précis.

2. Description très émouvante du silence et de l'inquiétude d'un homme égaré.

3. Il multiplie les adjectifs, esprits *célestes*, demeures *sépulcrales*, *divins* accents. C'est un morceau trop soigné (cf. encore *magiques* concerts.)

4. Marcellin est l'évêque de Rome qui, au début, avait pris Eudore sous sa protection, puis avait gémi de ses égarements, et enfin avait dû lancer l'excommunication contre lui.

5. L'impératrice Prisca et sa fille Valérie.

dain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît[1]. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes. (Livre V.)

[Eudore, suspect aux chrétiens, devient suspect à la cour. On l'envoie en exil à l'avant-garde de l'armée de Constance qui dirige sur le Rhin une campagne contre les Francs. Le récit de cette expédition de Batavie est la plus remarquable partie de l'ouvrage, au point de vue de la résurrection historique :]

L'Armée romaine en Batavie.

Aux avant-postes.

Epuisé par les travaux de la journée, je n'avais, durant la nuit, que quelques heures pour reposer mes membres fatigués[2]. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune[3], et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane[4], j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en

1. Eudore avait été reconnu, et il était devenu suspect aux chrétiens, à cause de ses amitiés avec les jeunes païens Jérôme, Augustin et surtout Constantin. La vie de Rome lui avait fait perdre la foi, malgré les exhortations d'abord paternelles, puis irritées de l'évêque Marcellin.

2.* Comparer cette description au passage des *Mémoires-d'Outre-Tombe*, cité dans la première partie de ce livre, p. 66, racontant la campagne de Chateaubriand sur les bords du Rhin, lorsqu'il faisait partie de l'armée des émigrés. Il se sert ici, comme partout ailleurs, d'impressions personnelles.

3. *Destinée.* Il passait d'une vie aimable et molle, dans une société civilisée, à une vie périlleuse au milieu d'un peuple barbare.

4. Mauvais goût, véritable jeu de mots. Chateaubriand veut dire que les trompettes sonnent la diane, l'air du matin (*diane* vient sans doute de *dies*, jour). Et il fait de cette sonnerie l'air de la déesse Diane. Rappelons le vers de V. Hugo :

La diane au matin fredonnant sa fanfare.

(Napoléon II.)

balançant son cep de vigne[1], la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence[2], le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin[3], le victimaire[4] qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette qui regardait boire son troupeau[5].

Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome[6], mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs[7]. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars[8] des hordes des Francs, tandis que, l'arc à demi-tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité[9], je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des Barbares tyrans

1. C'était l'attribut des centurions (ceux-ci commandaient cent hommes). Voici la note de Chateaubriand :

La marque du grade de centurion était un bâton de sarment de vigne qui lui servait à ranger ou à frapper les soldats. Le centurion commanda d'abord 100 hommes quand la légion était de 3,000 hommes ; il n'eut plus sous ses ordres que 50 hommes quand la légion fut portée à 4,000 hommes.

2. Détail affecté. On ne voit pas bien la sentinelle dans cette position. Chateaubriand s'autorise d'un passage de Montfaucon, dans les *Antiquités romaines*.

3. Le cavalier traversait le Rhin.

4. Le sacrificateur.

Le victimaire préparait les couteaux, l'eau, les gâteaux du sacrifice ; il était à demi-nu et portait une couronne de laurier. Il y avait dans chaque camp romain un autel auprès du tribunal de gazon où siégeait le général. *(Note de Chateaubriand.)*

5. Ce détail semble peu naturel. Il est un exemple de ce qu'on a appelé le « paysage historique », le paysage arrangé en vue de produire un effet moral. Chateaubriand, qui recherche l'antithèse, oppose ici par deux images concrètes la guerre et la paix. Il est bien peu vraisemblable que dans ce grand combat entre Romains et Barbares un berger soit resté là. — Mais, à part quelques détails arrangés, ce tableau du réveil d'un camp est très pittoresque et très bien venu.

6. Les livres IV et V racontent la vie élégante et voluptueuse d'Eudore à Rome et à Naples.

7. Voici une seconde série de tableaux : après le paysage de Germanie, les visions de la patrie. Eudore est un descendant du patriote grec Philopoemen.

8. *Réguliers*, *épars* sont des traits à la fois pittoresques et symboliques. L'*armée* romaine, c'est la civilisation bien ordonnée ; les *hordes* barbares, c'est la force mal organisée.

9. Phrase descriptive : Chateaubriand est incomparable pour peindre le silence ou les bruits sourds des nuits et les lumières qui çà et là percent les ténèbres. Tous les détails sont pittoresques. Remarquer aussi, comme en beaucoup d'autres endroits, le sens des attitudes : Eudore, l'arc à demi-tendu, prêtant l'oreille.

de la Grèce, contre d'autres Barbares dont je n'avais reçu aucune injure[1]. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur : l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois, à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp[2]; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone[3], un Macédonien mettait la phalange[4] bien au-dessus de la légion et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère », s'écriait un soldat de Smyrne[5], et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux ou le combat d'Ajax et d'Hector[6] : ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisaient autrefois les vers d'Euripide pour se consoler de leur captivité[7].

Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous[8], nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser[9] sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune

1. Eudore est Grec; il lutte pour les Barbares, c'est-à-dire pour les Romains grossiers qui ont asservi sa patrie, contre ces autres Barbares que sont les Germains. Depuis 146 av. J.-C., la Grèce était province romaine.

2. *A la tête du camp = Devant le camp.*

3. Il y eut toujours rivalité entre Athènes, la ville des artistes, et Sparte, la ville des guerriers.

4. La *phalange* est un corps militaire que Philippe de Macédoine organisa pour conquérir la Grèce ; la *légion* est un des corps dont se composait une armée romaine : elle comprenait environ six mille hommes (la phalange 16,000).

* Etudier dans tout ce passage la mélancolie des regrets du pays natal et les formes que prend la nostalgie de la patrie.

5. *Smyrne* était une des sept villes qui prétendaient avoir vu naître Homère, les autres étant Chio, Colophon, Salamine, Rhodes, Argos, Athènes.

6. Ces épisodes sont aux chants II et VII de l'*Iliade*.

7. On raconte que pendant la guerre du Péloponèse, après la défaite de Nicias en Sicile, plusieurs Athéniens, devenus esclaves et condamnés au travail des mines dans les Latomies de Syracuse, obtinrent la liberté pour prix des vers d'Euripide qu'ils répétaient à leurs maîtres.

8. Nouvelle antithèse, entre les souvenirs et la réalité, entre le climat de la Germanie et celui de la Grèce.

9. Réalisme énergique et pittoresque. Eudore vient de la Grèce, et la Batavie lui semble affreuse.

couleur[1], quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche[2]. Quelque temps après, il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien[3]. (Livre VI.)

[Eudore décrit l'ordre de bataille de l'armée romaine dont il fait le dénombrement; puis il passe à l'armée barbare, commandée par Pharamond, Clodion, Mérovée. Cette armée des Francs est formidable, inquiétante : Eudore décrit la sauvagerie des combattants, de leurs costumes, de leur chant de guerre :]

Bataille des Romains et des Francs.

Bardit des Francs[4].

Parés[5] de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse[6]; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu[7]. La plupart

1. Il y a pourtant de la poésie dans ces climats du Nord et Chateaubriand, né en Bretagne, le savait mieux que personne. Mais il est sûr que la lumière de l'Italie et de la Grèce l'avait conquis lorsqu'il écrivait ces lignes. Sur cette *lumière* voir pp. 187, 206, 255.

2. Lâche, parce qu'il *n'osait pas* déserter.

3. Coup de théâtre final et conforme à la thèse générale des *Martyrs*. C'est encore un esclave *chrétien* qui sauvera Eudore (à la fin du Livre VI).

4. Les deux armées s'apprêtent au combat et les Francs entonnent leur chant de guerre, leur *bardit*.

5. Chateaubriand nous avertit dans une note que ce n'était pas l'habillement des Francs, mais leur *parure*, et qu'il s'est documenté aux bonnes sources. (On donne plus bas quelques-unes de ces sources.)

* Montrer que tous ces détails tendent à nous rendre les Francs plus redoutables.

6. Il garantit cette épithète d'après certains vers de Sidoine Apollinaire.

7. Ces associations d'idées, *sang*, *feu*, nous rendent les Germains plus redoutables.

ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups[1]. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés, mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort[2], et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine[3].....

Les Romains commencent le chant de Probus :

« *Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses*[4] *!* »

Les Grecs répètent en chœur le Péan, et les Gaulois

1. Chateaubriand ne craint pas, même dans une épopée, les mots réalistes qui donnent au tableau sa couleur sinistre et sauvage. Il recherche de même les détails pittoresques : la *francisque*, l'*angon* et la *framée*, sorte de javelot.

2. Selon les coutumes des barbares qui invectivent et crient pendant la bataille. (Cf. les combats dans l'*Iliade* et la *Chanson de Roland).*

3. Même impression de sauvagerie, produite par cette confusion de formes redoutables et indistinctes.

* Comparer ce portrait des Francs dans Tacite (que Chateaubriand a suivi pour plusieurs détails) :

Peu font usage de l'épée ou de la grande lance. Ils portent des piques ou, comme ils les appellent, des framées à fer étroit et court. Cette arme est fort acérée et si maniable qu'ils s'en servent, suivant l'occasion, de près comme de loin. Les cavaliers se contentent du bouclier et de la framée ; les gens de pied ont de plus des javelots ; chaque homme en lance plusieurs et à d'immenses distances. Ils sont nus ou couverts d'un léger sayon : ils ne font point leur gloire de la parure; seulement ils peignent leurs boucliers de couleurs variées et choisies. On voit peu de cuirasses dans leurs armées, à peine un ou deux casques. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par la beauté ni par la vitesse. On ne les dresse pas même comme chez nous aux évolutions ; ils les poussent en avant ou, pour toute manœuvre, ils les font tourner à droite, mais avec tant d'ensemble que pas un ne reste en arrière. *(Mœurs des Germains,* VI, trad. Burnouf.)

4. Le *chant de Probus* dit exactement : « Nous avons vaincu en une fois mille Francs, mille Sarmates ; nous cherchons mille et mille et mille et mille et mille Perses ». — *Probus* est un empereur romain (276-282) qui arrêta, sur les bords du Rhin, la première invasion des Germains.



FIG. 14. Vue de l'ancienne Jérusalem.

Cette gravure est comme l'illustration d'une scène des *Martyrs* (p. 287). Au premier plan, à gauche, la vallée de Josaphat; au milieu, le lit du Cédron ; à droite, le mont des Oliviers. — On trouvera, dans les gravures de la fin de cet ouvrage, une vue de la moderne Jérusalem.

l'hymne des Druides[1]. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher[2]; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit[3] à la louange de leurs héros :

« *Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée*[4].

« *Nous avons lancé la francisque à deux tranchants*[5]; *la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras*[6]. *Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes*[7] *poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps*[8]!

« *Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée*[9].

« *Nos pères*[10] *sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi; nos pères les rassasiaient de carnage*[11]! *Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils*[12]. *Pharamond, le bardit*

1. Le *Péan*, hymne en l'honneur d'Apollon, désigne aussi le chant que les Grecs entonnaient pour marcher au combat ou célébrer la victoire. — L'*hymne des druides* est le chant des bardes.
2. Chateaubriand reproduit en note une phrase de Tacite disant que les Germains « cherchent surtout la dureté des sons et un murmure étouffé, en plaçant le bouclier contre la bouche » [*Mœurs des Germains*]. La comparaison avec la mer est d'autant plus poétique que la mer est en vue.
3. Ce nom est emprunté à Tacite, même ouvrage.
4. L'hymne des Francs est adressé à leur chef dont le nom sonore est répété par deux fois. Ce refrain est un cri d'orgueil familial et personnel : l'épée était l'arme vénérée des Francs.
5. Image homérique.
6. Ces imparfaits marquent le style du récit épique : on relèvera aussi l'exagération des détails qui caractérisent la magnificence et l'horreur des exploits passés.
7. Epithète pittoresque, en parfait rapport avec le ton général de l'hymne. Ce sont des oiseaux de mer, des espèces de mouettes, qui mangent les cadavres.
8. Cette dernière phrase, par le détail qu'elle évoque, fait contraste avec ce qui précède et en même temps précise la volupté sauvage de ces vainqueurs qui se réjouissent de faire pleurer les femmes.
9. Le refrain est d'un grand effet. Par sa brièveté et sa rudesse, il accentue l'allure sauvage de l'hymne.
10. Le second couplet est une promesse de vaillance, en même temps qu'un salut aux ancêtres et un sourire aux descendants.
11. *Carnage* dans le sens concret de *chairs mortes*. Les Francs affirment ici, comme plus haut, la fraternité des guerriers et des oiseaux féroces.
12. Autre image sauvage. Tacite laisse entendre que les Germains éprouvaient un grand respect pour les femmes quand elles étaient vaillantes et fières.

est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir[1] ».

Ainsi chantaient quarante mille barbares[2]. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer[3]. (Livre VI.)

[Une terrible mêlée s'engage, suivie d'un combat singulier de Vercingétorix, chef des Gaulois, et de Mérovée, fils du roi des Francs. Vercingétorix est vaincu et les Romains plient. La légion chrétienne descend d'une colline et rétablit le combat. Les Francs se retirent dans leur camp où le combat va recommencer au lever du jour :]

Attaque du camp des Francs.

La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines[4]. Les Francs, vaincus mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces[5] : ils pleuraient les

1. Dans cette fin s'affirme, avec la philosophie rêveuse des Barbares, leur joie de mourir en combattant. Ils croyaient que les braves, tués à la guerre, entraient directement dans le Walhalla, leur Paradis.

Ils ont un autre chant, appelé *bardit,* par lequel ils excitent leur courage, et d'où ils augurent quel succès aura la bataille; car ils tremblent ou font trembler, selon la manière dont l'armée a entonné le bardit. (Tacite, *Mœurs des Germains*, III.) Saxo Grammaticus, l'historien de la Suède, Olaüs... nous ont conservé plusieurs fragments de ces chants des peuples du Nord, dont Charlemagne avait fait faire un recueil. J'ai imité ici le chant de Lodbrog, en y ajoutant un refrain et quelques détails sur les armes, appropriés à mon sujet :

Nous avons combattu avec les épées, etc.
La vierge a pleuré le carnage du matin,
Une proie abondante fut donnée aux [bêtes sauvages.
. . . .
Pour un homme brave, quoi de plus [assuré que la mort?
. . . .
Les heures de la vie sont écoulées,
Je mourrai en riant.

(*Note de Châteaubriand*).

2. Augustin Thierry a raconté comment cette scène éveilla sa vocation historique. Il était en 1810 au collège quand il lut les *Martyrs*. Le bardit l'enthousiasma : il le déclama à haute voix au milieu de l'étude où il était resté, pendant que ses camarades étaient en promenade.

3. La répétition du mot *fer* marque le rythme et la répétition du même bruit cadencé.

4. Eudore, après s'être vaillamment battu, juge maintenant la bataille en philosophe et en chrétien.

5. Chateaubriand, pour justifier ces hurlements, s'appuie dans une note sur l'autorité de Plutarque, parlant des Ambrons

braves qu'ils avaient perdus et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles[1].

Tous les chefs des Crétois avaient été tués. Le sang de Philopœmen paraissant à mes compagnons d'un favorable augure, ils m'avaient nommé leur commandant[2]. En attirant sur moi les efforts de l'ennemi, j'avais eu le bonheur de sauver la Légion de Fer d'une entière destruction[3]. La confirmation de mon grade, une couronne de chêne[4] et les éloges de Constance avaient été le prix de ce hasard heureux. A la tête des troupes légères, je touchais presque au camp des barbares, et j'attendais avec impatience le retour de l'aurore; mais cette aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusque alors.

Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous[5]. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher[6]. Au bas paraissaient Clodion et Mérovée : ils tenaient à la main, en guise de torches, l'hast[7] enflammé de deux piques

après la bataille d'Aix, où ils furent défaits par Marius.

1. * Rapprocher cette veillée nocturne, le soir de la bataille, de l'autre veillée qui précède le combat, p. 269.

2. Eudore descendait de Philopœmen, le héros de l'indépendance grecque. Remarquer la modestie d'Eudore pour expliquer le choix de ses compagnons.

3. La *Légion de Fer* et la *Foudroyante* étaient deux des plus célèbres légions romaines. Dans la bataille, elles avaient occupé le centre de l'armée de Constance.

4. C'était une récompense *civique*.

5. Chateaubriand invoque ici, dans une note, le témoignage de plusieurs écrivains latins. C'est bien inutile : un pareil trait de sauvagerie est tout à fait vraisemblable.

6. Exemple remarquable de ce « sens des attitudes sculpturales » que l'on a déjà admiré souvent dans Chateaubriand. Cf. dans *Salammbô* de Flaubert, l'attitude du Gaulois Autharite mis en croix :

> Autharite, immobile, roulait des yeux; sa grande chevelure. prise dans une fente de bois, se tenait droite sur son front, et le râle qu'il poussait semblait plutôt un rugissement de colère.

7. L'*hast* est le bois d'une pique.

rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots[1].

Nous restons muets d'étonnement[2] et de douleur; les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité[3]! Les larmes coulent de nos yeux à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes : chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié! Bientôt à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite[4]. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des barbares[5], vêtues de robes noires, s'élancent au-devant de nous, se percent de nos armes ou cherchent à les arracher de nos mains; les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat, les autres, comme des Bacchantes[6] enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux; plusieurs, se passant au cou un lacet fatal[7], s'atta-

1. * Etudier la composition et le pittoresque physique et moral de cette scène. Les Germains se montrent aussi farouches dans leur désespoir que dans leur joie guerrière.

2. Dans le sens très fort du 17e siècle : *stupéfaction*. — *Les mots ont une « vie » et fréquemment s'usent, s'affaiblissent en vieillissant.*

3. L'antithèse continue entre les deux sentiments, très naturels, qui se partagent l'âme des Romains.

4. La phrase est vive, rapide, comme l'attaque elle-même.

5. Chateaubriand s'appuie ici sur l'autorité de Plutarque qui a écrit, à propos de la défaite des Cimbres à Aix :

> Les femmes, vêtues de robes noires, étaient sur les chariots et tuaient les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils; et prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains et les jetaient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux et se tuaient ensuite elles-mêmes. (*Vie de Marius*).

Chateaubriand invoque aussi une phrase de Tacite (*Annales*, XIV, 30) :

> L'ennemi bordait le rivage : à travers ses bataillons épais et hérissés de fer, couraient, semblables aux Furies, des femmes échevelées, en vêtements lugubres, agitant des torches ardentes.

Il aurait pu également citer ceci (emprunté aux *Mœurs des Germains*, VIII).

> On a vu, dit-on, des armées chancelantes et à demi rompues, que des femmes ont ramenées à la charge par l'obstination de leurs prières, en présentant le sein aux fuyards, en leur montrant devant elles la captivité que les Germains redoutent bien plus vivement pour leurs femmes que pour eux-mêmes.

6. Les *Bacchantes*, prêtresses de Bacchus, accompagnaient avec des cris et des danses échevelées le char de leur dieu lors de certaines fêtes.

7. Une *corde :* langage de la tragédie classique.

chent aux cornes des bœufs et s'étranglent en se faisant traîner misérablement[1]... (Livre VI.)

[Les Francs vont succomber, lorsqu'une marée d'équinoxe (la mer n'est pas loin) envahit leur camp et oblige les Romains à fuir. Eudore, qui continue à combattre, tombe percé de coups; il est secouru par un esclave des Francs — un chrétien — qui le porte dans une caverne, et il devient lui-même esclave de Pharamond. Il trouve le christianisme déjà introduit chez les Francs et, après divers épisodes sans grand intérêt, il est libéré par Mérovée (Livre VII). Ici se place une interruption du récit d'Eudore et une description de l'Enfer (Livre VIII) : Satan, qui s'aperçoit de l'amour naissant d'Eudore pour Cymodocée et de celle-ci pour Eudore, veut profiter de cet amour pour troubler l'Eglise. Eudore reprend la parole. Après avoir quitté la Germanie, il est revenu à Rome. Constance, qui l'a bien accueilli comme l'ami de son fils Constantin, le nomme gouverneur de l'Armorique. Il s'y rend aussitôt et s'installe au siège de son gouvernement, dans un château solitaire, situé à quelques milles de la mer. Ses soldats l'avertissent que chaque soir une femme sort des bois et traverse le lac en barque :]

Episode de Velléda[2].

Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saie[3], et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée de sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute, et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif[4] suspendu au sommet d'une vague ;

1. Adverbe douloureux qui semble retarder lui-même péniblement la fin de la phrase.

2. La scène se passe chez les Rhédons (peuple de Rennes), dans cette Armorique, patrie de Chateaubriand, qu'Eudore décrit ainsi :

L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes, traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage.

3. Sorte de manteau sans manches que portaient les Gaulois. Eudore se déguise pour n'être pas reconnu.

4. Terme de la poésie *classique*. Lamartine l'emploiera souvent. Cf.

... Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents...
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon *esquif* en ruine fumante.

(Dernier Chant du pèlerinage d'Harold.)

* Relever dans Chateaubriand les emplois fréquents de mots nobles et poétiques de la langue classique.

il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée ; il approche du rivage. Une femme le conduisait[1] : elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tour à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent[2].

Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire[3], courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage[4]. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime[5]. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour[6]. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue[7]. A l'extrémité de cette

1. Sur le changement de temps et le sens que donne l'imparfait. cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, pp. 116, 117.

2. Chateaubriand cite en note les témoignages sur lesquels il s'appuie, et il fait observer que Velléda ne fait pas un voyage *particulier*, mais qu'elle va à une assemblée publique, et que sa barque est naturellement chargée des dons des peuples qu'elle offre pour ces peuples à la divinité du lac. — *Meules = masses*.

3. Elle porte une robe *noire*, parce qu'elle va vouer les Romains aux divinités vengeresses.

4. Chateaubriand utilise une description des femmes gauloises par Ammien Marcellin. Il fait ressortir le singulier mélange de beauté et de sauvagerie, de douceur et d'énergie, d'harmonie dans la voix et d'âpreté dans les paroles.

5. Observation très précise.

6. Même précision dans les détails. Chateaubriand décrit son pays breton qu'il connaît bien. Une *bruyère* est une lande couverte de bruyères.

7. Les régions sauvages et stériles paraissaient aux Gaulois les seules dignes de porter les

arène s'élevait une de ces roches isolées[1] que les Gaulois appellent dolmen, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides[2] : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux[3].

La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

« Au gui l'an neuf[4] ! »

A l'instant, je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières ; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois[5] ; les barbares sortirent en foule de leur retraite : les uns étaient complètement armés ; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite, et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

Des eubages[6] marchaient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devaient servir de victimes ; les bardes[7] suivaient, en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès[8] ; après eux venaient les disciples ; ils étaient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes, et tenant à[9] sa main

monuments sacrés. Elles étaient l'image de la liberté.

1. Ce sont les *menhirs*. Le *dolmen* est plutôt une table de pierre soutenue par des blocs énormes.

2. Les Pyramides d'Egypte étaient également des tombeaux. Le rapprochement est ingénieux.

3. Souvenir de Virgile :

Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra robigine pila.

(*Géorgiques*, I, 493.)

« Peut-être un jour viendra-t-il où le laboureur, remuant la terre de sa charrue recourbée, mettra au jour des javelots à moitié rongés par la rouille, etc. »

4. Le *gui* était le symbole de l'immortalité chez les Gaulois, parce qu'il reste vert sur le chêne pendant l'hiver. La phrase de Velléda est restée proverbiale dans certaines régions de la France. Chateaubriand se demande, dans une note, si le vieux refrain *ô gué*, qui termine une foule de vieilles chansons françaises, ne serait pas le cri sacré de nos aïeux.

5. Image hardie : les Gaulois se tenaient dissimulés derrière les arbres et se présentent à l'appel de Velléda.

6. Prêtres qui étaient à la fois devins et sacrificateurs.

7. Prêtres et poètes.

8. C'est l'Hercule gaulois.

9. *A* sa main = *dans* sa main. Cf. plus bas, p. 282, n. 9.

une branche de verveine entourée de deux serpents[1]. Trois sénanis[2], représentant trois druides, s'avançaient à la suite du héraut d'armes : l'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin la druidesse (je reconnus alors sa profession) venait la dernière[3]. Elle tenait la place de l'archidruide, dont elle était descendue.

On s'avança vers le chêne de trente ans où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les sénanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse ; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite ; les autres eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée[4].

Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau[5], on planta une épée nue, pour indiquer le centre du Mallus ou du conseil[6] : au pied du dolmen étaient appuyées deux autres pierres, qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les sénanis et les eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étaient secrètement attendris par cette scène[7], qui leur rappelait l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissaient tomber de grosses larmes qui roulaient sur leurs boucliers. Tous penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils semblaient déjà prêter l'oreille aux paroles de la druidesse.

Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus[8] ! », mot impie retombé main-

1. C'est à peu près ainsi que les Romains figuraient leur dieu Mercure, messager de Jupiter, qui avait des ailes aux pieds et portait le caducée.

2. Philosophes gaulois qui succédèrent aux druides.

3. Velléda.

4. C'est la célèbre cérémonie de la cueillette du gui, la plante sacrée des Gaulois.

5. Le dolmen.

6. Certains auteurs disent que les Gaulois avaient l'usage de planter une épée nue au milieu de leur *assemblée*. Le mot latin *mallus*, dit Chateaubriand, a donné notre mot *mail* qui désigne un lieu planté d'arbres.

7. * Etudier dans tout ce début — et jusqu'au discours de Velléda — la succession des tableaux très pittoresques.

8. *Væ victis*. C'est le mot du Gaulois mettant son épée dans la balance romaine, après la prise de Rome (390 av. J.-C.).

tenant sur sa tête ! On lisait sur le visage de la druidesse l'émotion que lui causait cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours :

« Fidèles enfants de Teutatès[1], vous qui au milieu de l'esclavage de votre patrie avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde[2] ? Où sont ces États florissants de la Gaule, ce conseil des femmes auquel se soumit le grand Annibal[3] ? Où sont ces druides qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse[4] ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une faible druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste pour accomplir vos sacrifices[5] ! O île de Sayne[6], île vénérable et sacrée ! je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservaient votre sanctuaire ! Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance[7] ? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes ? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le pre-

1. * Comparer cette invective contre les Romains, d'abord au discours du *Paysan du Danube* dans La Fontaine, puis au discours de Galgacus dans Tacite. (*Vie d'Agricola*).

2. Les Gaulois avaient pris deux fois Rome ; ils étaient allés en Grèce où ils avaient pillé le temple de Delphes, et ils avaient poussé jusqu'en Asie-Mineure où la Galatie conserve encore leur nom.

3. César, dans ses *Commentaires,* montre les Gaules tenant des espèces d'états généraux. Quant au conseil des femmes, Chateaubriand donne en note le témoignage d'un historien d'après lequel l'administration des affaires civiles et politiques aurait été confiée pendant assez longtemps à un sénat de femmes, choisies par les différents cantons. Annibal, dans son traité avec les Gaulois, aurait accepté la clause suivante : « Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême des femmes Gauloises ».

4. D'après Ammien Marcellin, les *druides,* qui vivaient en commun à la manière des disciples de Pythagore, enseignaient, dans leurs collèges, l'immortalité de l'âme. (Les *bardes* chantaient les héros sur la lyre, et les devins ou *eubages* cherchaient à connaître les lois de la nature.)

5. Remarquer cette éloquence énergique et douloureuse.

6. Actuellement *île de Sein* sur les côtes du Finistère.

7. Seconde partie du discours : après les regrets, les motifs d'espérance tirés d'abord de l'excès même de la servitude et du malheur. C'est le commentaire du vers latin : « Le seul salut qui reste à des vaincus, c'est de n'espérer aucun salut. »

Una salus victis, nullam sperare [salutem.

mier âge, que les Romains vous enlèvent. Que devenez-vous? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays[1] : la servitude, l'oppression et la mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert[2]. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer[3], pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur[4]. Apparaissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs, vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus[5]? Partez ! Obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent[6]. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une toute autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible[7]. Les tribus des Francs qui s'étaient établies en Espagne retournent maintenant dans leur pays[8]; leur flotte est à la vue[9] de vos côtes : ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas vos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien ! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu. Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, la terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir[10]. « (Livre IX.)

1. Allusion aux voies romaines qui sillonnaient la Gaule.
2. Personnification hardie et très poétique.
3. La plupart des gladiateurs étaient Gaulois.
4. Etymologie contestable. Chateaubriand cite un mot celtique *wallen* qui veut dire «voyager». Ne serait-ce pas l'origine aussi de ce fameux verbe *aller* qu'on ne sait à quelle étymologie rattacher ?
5. Le *Colisée*; cf. plus haut, p. 189.
6. Ironie douloureuse et procédé habile.

* Etudier le ton du passage, les formes d'éloquence et même les procédés de rhétorique.

7. Voici la seconde raison d'espérer, tirée de renseignements pratiques et précis.
8. Chateaubriand dit en note que les Francs avaient en effet pénétré jusqu'en Espagne vers ce temps-là et qu'ils y demeurèrent douze ans.
9. *A la vue de = en vue de...*
10. Cette conclusion est héroïque : c'est le conseil du désespoir. Il paraît que la dernière phrase fut réellement pronon-

[Eudore empêche la révolte des Gaulois, mais ne résiste pas à la passion de Velléda qui meurt pour avoir violé ses vœux (livre X). Alors, il entre dans la voie du repentir, fait publiquement pénitence, quitte l'armée et passe en Egypte pour demander sa retraite à Dioclétien. Il raconte son voyage au Nil et au désert[1], son séjour à Alexandrie, puis, sa démission une fois acceptée, son retour chez son père. C'est avec ce livre XI que finit le récit d'Eudore et que commence la seconde partie du poème : l'amour d'Eudore et de Cymodocée (livre XII), l'édit de Dioclétien ordonnant le dénombrement des chrétiens (livre XIII), les fiançailles d'Eudore et de Cymodocée (livre XIV), leur séparation à Athènes, Cymodocée partant pour la Palestine afin de se mettre sous la protection d'Hélène, mère de Constantin, Eudore allant à Rome défendre les chrétiens :]

Athènes[2].

Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes : le mont Hymette s'élevait à l'orient, comme revêtu d'une

cée par un vieux Germain. Du reste, Chateaubriand se fait presque une gloire de ne rien avancer qui ne soit légitimé par un témoignage ancien.

* Commenter une de ses réflexions « Les circonstances les plus indifférentes dans les *Martyrs* sont toutes fondées sur quelques faits. Je suis persuadé que sous ces rapports Virgile et Homère n'ont rien inventé : c'est ce qui fait que leurs poèmes sont aujourd'hui des autorités pour l'histoire. »

1. * Comparer à la description de l'Egypte dans l'*Itinéraire* (p. 242) ces lignes des *Martyrs* :

Figurez-vous, seigneurs, des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux ; çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierre élevés de loin à loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint, la lune éclairait le désert vide : on n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalle, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. (Livre XI.)

2. * Comparer la description d'Athènes dans l'*Itinéraire*, p. 217.

Remarquer ce qu'a de dramatique cette évocation d'une merveilleuse fête païenne au mo-

robe d'or; le Pentélique se courbait vers le septentrion, pour aller joindre le Permetta : le mont Icare s'abaissait au couchant, et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cithéron; au midi, la mer, le Pirée, les rivages d'Égine, les côtes d'Épidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe, terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux.

Athènes, avec tous ses chefs-d'œuvre, reposait au centre de ce bassin superbe : ses marbres polis, et non pas usés par le temps, se peignaient des feux du soleil à son coucher; l'astre du jour, prêt à[1] se plonger dans la mer, frappait de ses derniers rayons les colonnes du temple de Minerve : il faisait étinceler les boucliers des Perses, suspendus au fronton du portique, et semblait animer sur la frise les admirables sculptures de Phidias.

Ajoutez à ce tableau le mouvement que la fête des Panathénées[2] répandait dans la ville et dans la campagne. Là de jeunes canéphores[3] reportaient aux jardins de Vénus les corbeilles sacrées : ici, le péplus[4] flottait encore au mât du vaisseau qui se mouvait par ressorts; des chœurs répétaient les chansons d'Harmodius et d'Aristogiton[5], les chars roulaient vers le Stade; les citoyens couraient au Lycée, au Pœcile, au Céramique[6]; la foule se pressait surtout au théâtre de Bacchus, placé sous la citadelle; et la voix des acteurs, qui représentaient une tragédie de Sophocle, montait par intervalles jusqu'à l'oreille du fils de Lasthénès. (Livre XV.)

[Eudore arrive à Rome. Dans une vaste salle du Capitole, l'empereur préside la réunion qui doit décider du sort des chrétiens. Symmaque plaide la cause des anciens dieux de la patrie; Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, qui aime aussi Cymodocée, prononce un violent réquisitoire

ment même où Eudore, qui a renoncé à la religion de ses aïeux, part pour Rome où il subira le martyre.

1. *Prêt à = près de ;* fréquent chez Chateaubriand, cf. p. 100, n. 5.

2. Fête en l'honneur de Minerve. La célèbre frise du Parthénon représentait la procession sacrée. *Pour les autres noms propres qui précèdent*, se reporter à la description de l'*Itinéraire*.

3. Jeunes filles portant des corbeilles.

4. Le péplus ou *péplos* était un voile de couleur safran, tissé par les femmes athéniennes en l'honneur de Minerve. On le promenait dans Athènes, attaché au mât de la galère panathénaïque qu'on laissait au pied de l'escalier de marbre par où on montait aux Propylées, sur la colline de l'Acropole.

5. Héros athéniens qui étaient morts en essayant d'affranchir leur ville.

6. Divers endroits d'Athènes où se célébraient les fêtes.

contre les chrétiens; Eudore, choisi par les fidèles pour défendre leur cause, prend la parole en faveur du christianisme :]

Harangue d'Eudore[1].

Princes[2], je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers[3]; plusieurs empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale[4], et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi! Jésus-Christ serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches[5]!..... Le christianisme, dit-on, est sorti de la dernière classe du peuple[6], et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à cette religion ce qui fait sa beauté et sa gloire. Elle est allée chercher, pour les consoler, des hommes auxquels les hommes ne pensaient point et dont ils détournaient les regards; et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y ait de douleurs que sous la pourpre et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois[7]! Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites : est-il

1. Nous laissons de côté l'exorde assez long, dans lequel Eudore remercie Symmaque de sa modération envers les chrétiens et accuse Hiéroclès d'être un apostat.

2. Il s'adresse à Dioclétien et à Galérius. La première partie de son discours résume les preuves *dogmatiques* de la religion chrétienne. Cette harangue d'Eudore est le résumé, sous forme oratoire, de la thèse du *Génie* et des *Martyrs*. A ce titre, c'est un des passages les plus importants du poème.

3. Affirmation grandiose, mais très sujette à caution pour l'époque où parle Eudore.

4. Pline le Jeune a défendu les chrétiens.

5. Seconde partie du discours : beauté de la morale chrétienne qui inspire aux fidèles des actions si nobles et si pures. Hiéroclès avait représenté les chrétiens se repaissant de chair humaine et se livrant aux pires orgies.

6. Le christianisme fut d'abord embrassé par des esclaves, par des pauvres, qu'il traitait en égaux des puissants et à qui il ouvrait le champ infini des espérances célestes.

7. Excellent argument, très noble et très solide.

un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes[1]? Nous sommes si éloignés de la barbarie que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle. Nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir ommettre avec plaisir[2].....

Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux ; nous refusons d'adorer les images de l'empereur et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le père de la patrie[3]. Les chrétiens, des séditieux! Poussés à bout par leurs persécuteurs et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure; neuf fois ils ont été massacrés et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se soulever contre les tyrans[4]. Que Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince! Soldats chrétiens que j'aperçois ici, Sébastien, Pacôme, Victor[5], dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts! Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs, ou bien en affrontant, pour la gloire de vos princes, la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc?...

Dioclétien, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux, qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du Ciel[6]. Ce sont des hommes de vérité : leur langage ne diffère point de

1. * Comparer l'éloge des vertus chrétiennes dans *Polyeucte*, par la bouche de Sévère le païen :

Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux... (IV, 6.)

2. Allusion aux combats de gladiateurs.

3. Troisième partie du discours. Eudore réfute l'objection que les chrétiens sont ennemis des institutions, des lois et de la patrie. — *Séditieux* = *rebelles*.

4. C.-à-d. *sans s'associer aux rébellions* qui, de toutes parts, menaçaient sur les frontières la sécurité de l'empire. Les chrétiens auraient pu provoquer des guerres civiles.

5. Il désigne ceux qui deviendront les martyrs de ce nom.

6. Cette péroraison est admirable et commente avec foi et fermeté le mot de Jésus-Christ : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

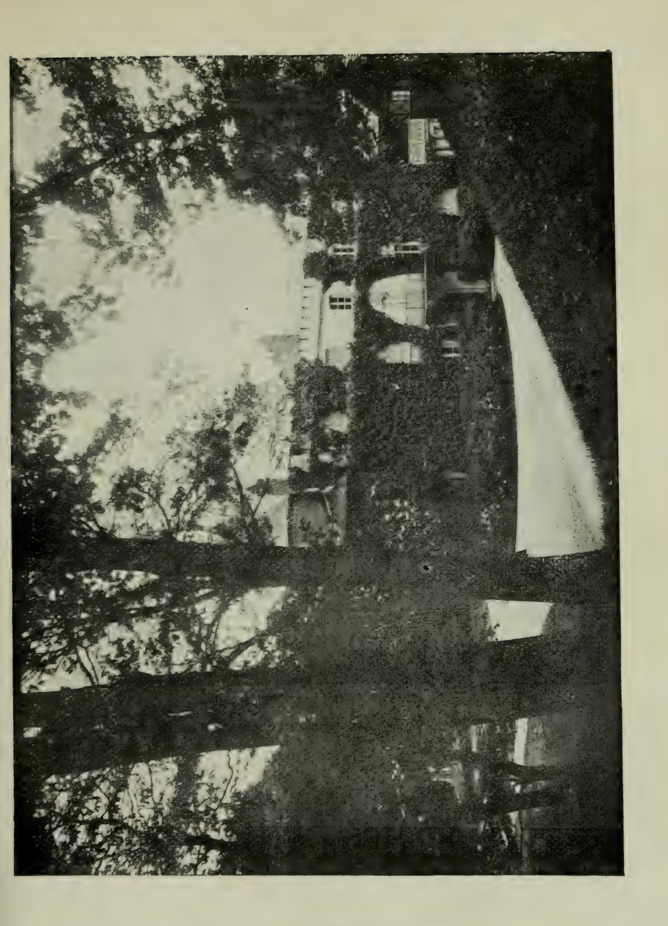


Fig. 15. — La Vallée aux Loups.

La description de cette maison, que Chateaubriand acheta à son retour de Terre-Sainte, est à notre page 247.

leur conduite, ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez à de tels hommes leur fortune, leur vie, leurs enfants; ils vous les donneront parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles, ils mourront! Pardonnez, princes, à cette liberté chrétienne : l'homme a aussi des devoirs à remplir envers le Ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les bourreaux : nous rendrons à César notre sang, qui est à César, et à Dieu notre âme, qui est à Dieu[1]. (Livre XVI.)

[Les harangues entendues, Dioclétien demande à prendre l'avis de la Sibylle de Cumes. Pendant ce temps, Cymodocée navigue à travers les Cyclades et débarque en Terre Sainte :]

Cymodocée monte à Jérusalem[2].

L'aube avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane[3]. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux; les ânes robustes, les cavales légères, portent les voyageurs. Cymodocée qui attirait tous les regards, était assise, avec sa nourrice, sur un chameau orné de tapis, de plumes et de banderoles...

On quitte les murs de Joppé[4], qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui dans l'Écriture partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pou-

1.* Etudier la composition de ce discours, son éloquence, la manière dont il justifie la thèse du *Génie* et dont il résume l'esprit général des *Martyrs*.

* Etudier le caractère d'Eudore, sa fermeté sans provocation, sa foi énergique et active; chercher les ressemblances et les différences avec le caractère de Polyeucte dans la pièce de Corneille.

2. Comparer à la description de *Jérusalem* dans l'*Itinéraire*, p. 237.

3. La caravane était composée de Cymodocée, de Dorothée, un catéchumène qui servait de guide à Cymodocée, et de pieux pèlerins allant à la Ville sainte. — Se reporter, pour la description du paysage et pour l'explication des noms propres, aux fragments donnés de l'*Itinéraire*, p. 235 à 239, et aussi, dans les *Martyrs*, p. 262.

4. *Joppé*, aujourd'hui *Jaffa*.

vait égaler la magnificence[1]. Bientôt on pénètre dans les montagnes de la Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix[2]. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs[3]! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin[4]; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clairsemés étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies : la terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille; les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile. Peu à peu la végétation se retire et meurt; les mousses mêmes disparaissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem! » et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète : « Jérusalem! Jérusalem[5]! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois, ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique, les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde! O muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce désert qui respire la divinité de Jéhovah[6] et la grandeur des prophètes!

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte[7] et les montagnes

1. Les *lis*. Cf. le verset de l'Evangile : « Les lis ne filent point et cependant Salomon, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. »

2. Le hameau de *Latroun*, patrie du *bon larron*.

3. Jérémie, le prophète des *Lamentations*, qui pleura sur Jérusalem à l'occasion de la captivité de Babylone.

4. David tua Goliath avec sa fronde.

5. C'est le cri des croisés du moyen âge lorsqu'ils arrivèrent en vue de la Ville sainte.

6. *Jéhovah* ou *Iaveh*, le dieu des Juifs.

7. Cf. la description de la *mer Morte* dans l'*Itinéraire*, p. 231.

lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures éparses, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem[1].

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur[2]. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel[3]. (Livre XVII.)

1. Voir dans l'*Itinéraire* la description de Jérusalem (p. 237). Tous les mots un peu difficiles dans le texte ci-dessus sont expliqués dans les notes de l'*Itinéraire*.

2. Tout le paragraphe suivant est presque identiquement reproduit dans l'*Itinéraire* (voir plus haut, pour les notes et le commentaire, le passage sur le *Jourdain et la Mer Morte*, p. 232).

3. On voit donc que Chateaubriand a publié des passages identiques ou presque identiques dans l'*Itinéraire* et les *Martyrs*. Voici encore un passage des *Martyrs* que l'on pourra comparer à la célèbre peinture du « Conteur arabe » sur les bords de la mer Morte, dans l'*Itinéraire*. (Cf. p. 234) :

Le jour étant trop avancé pour se mettre en marche, on s'arrête au bord du fleuve; on égorge un agneau qu'on fait rôtir tout entier..... La nuit vient. On s'assied autour d'un bûcher Attachés à des piquets, les chameaux forment un second cercle en dehors des descendants d'Ismaël. Le père de la tribu raconte les maux que l'on faisait souffrir aux chrétiens. A la lueur du feu, on voyait ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement dans l'action de son récit. Ses compagnons l'écoutaient avec une attention profonde : tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt ils poussaient un cri d'admiration, tantôt ils répétaient avec emphase les paroles de leur chef; quelques têtes de chameaux s'avançaient au-dessus de la troupe, et se dessinaient dans l'ombre. Cymodocée contemplait en silence cette scène des pasteurs de l'Orient; elle admirait cette religion qui civilisait des hordes sauvages, et les portait à secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que les faux dieux ramenaient les Romains à la barbarie, et étouffaient dans leur cœur la justice et la pitié. (Livre XIX).

[Cymodocée est bien accueillie par Hélène, mère de Constantin ; elle visite Jérusalem, le Saint Sépulcre ; elle assiste aux cérémonies de la semaine sainte et au transfert de la vraie croix. Cependant la Sibylle a ordonné la proscription des Chrétiens. Dioclétien abdique, Galérius devient empereur, Eudore est mis en prison pendant qu'un centurion est envoyé par Hiéroclès[1] en Palestine pour en ramener Cymodocée (livre XVIII). Cymodocée, protégée par Dorothée, quitte Jérusalem, retrouve prés de Bethléem Jérôme, l'ancien ami d'Eudore, devenu anachorète, qui la baptise dans les eaux du Jourdain. Elle s'embarque pour aller retrouver son père, mais une tempête suscitée par Dieu la fait aborder en Italie (livre XIX). Elle est arrêtée par les satellites d'Hiéroclès et emprisonnée comme chrétienne (livre XX). Eudore lui écrit une lettre pleine de foi et d'encouragements (livre XXI). Cependant Galérius et Hiéroclès préparent la dixième persécution :]

Le Repas libre.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public, appelé le repas libre[2]. Dans ce repas on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi ou brutale clémence de la religion : l'une qui voulait faire regretter la vie à ceux qui l'allaient perdre ; l'autre qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant[3].

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots et viennent pren-

1. Hiéroclès, l'ancien ennemi d'Eudore à Rome, le protégé de Galérius, est devenu gouverneur de l'Achaïe. Il s'est épris de Cymodocée.

2. Ce tableau du repas libre est le développement pittoresque de quelques lignes des *Actes des Martyrs* que Chateaubriand cite en note.

Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de faire à ceux qui sont condamnés aux bêtes un souper qu'on nomme le souper libre. Nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple ; les martyrs lui adressaient la parole de temps en temps... Ces paroles... jetèrent de l'étonnement et de la frayeur dans l'âme de la plupart... Plusieurs restèrent pour se faire instruire et crurent en Jésus-Christ.

3. Chateaubriand, conformément à sa thèse générale, enlève aux habitudes païennes la plus petite marque de vertu. L'usage du repas libre pouvait être inspiré par une espèce de charité à l'égard de ceux qui allaient mourir. Chateaubriand y voit un raffinement de cruauté ou une indulgence trop épicurienne.

dre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques et les autres confesseurs[1], par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas[2]. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits[3] en face de la foule : Eudore et Cyrille occupaient le centre de la table ; les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon[4]. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude, étonnée, faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité..... Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort[5] ; il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius, notre empereur ».

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius, leur empereur[6].

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre ou se lamenter sur la perte de leur vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient :

« Quelle est donc cette assemblée de Catons[7] qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice ?

1. *Confesseurs* = ceux qui *confessent* leur foi par la mort, c'est-à-dire les *martyrs*.

2. Eudore a déjà subi le martyre (livre XXI). On l'a étendu sur un chevalet, déchiré avec des ongles de fer et des tenailles, brûlé sur la chaise de fer rougie au feu.

3. Les Romains mangeaient étendus sur des *lits*, autour d'une table.

4. Pharaon, nom du roi d'Egypte.

5. Prendre cette locution au sens propre ; le peuple, au cirque, *applaudira* à la mort des martyrs, jetés aux bêtes.

6. Remarquer cette répétition de la dernière phrase de la prière de Cyrille. C'est comme un écho renvoyé par toute l'assemblée des martyrs.

7. Souvenir donné à *Caton d'Utique*, le philosophe qui, après la défaite de Pharsale, se perça de son épée, à la fin d'une nuit qu'il avait passée à relire le *Phédon* de Platon et les réflexions sur l'immortalité de l'âme.

Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux? Quelle majesté sur leur front! Quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage! »

La foule disait : « Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur; ils nous plaignent, ils nous donnent leur repas; ils sont couverts de plaies et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur[1], quelques autres se mirent à pleurer, et criaient : « Il est grand le Dieu des chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire et ils crurent en Jésus-Christ[2]. (Livre XXII.)

[Cependant Cymodocée, dans sa prison, reçoit le vêtement des femmes martyres; une tunique bleue, une ceinture noire, un manteau noir, et un voile blanc. Elle s'imagine, dans son ignorance, que c'est la robe nuptiale envoyée par Eudore :]

Cymodocée reçoit la robe des martyrs.

Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie[3], fendez la mer calme et brillante! Esclaves de Neptune[4], abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus[5].

1. Ce mot de *frayeur* est déjà dans les *Actes des Martyrs*. Il signifie que quelques assistants *ont peur* de se laisser convaincre et se retirent, pour ne pas confesser une foi qui les enverrait au martyre.

2. Ce récit est touchant et la simplicité du style en est le plus grand charme. On dirait que Chateaubriand a voulu imiter ici les récits de l'*Evangile* ou des *Actes*; c'est le même ton, le même naturel, la même grandeur. Cette phrase qui termine le récit est d'ailleurs empruntée textuellement (voir la note plus haut) aux *Actes des Martyrs*, p. 290, n. 2.

3. C'est le nom que les Grecs donnaient à toute l'Italie péninsulaire.

4. Ces *esclaves de Neptune* sont les *matelots* qui se *courberont sur la rame agile*.

5. Le *Pamysus*, avec l'Alphée, arrose la Messénie. On songe

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie[1] !

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour, si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle[2] !

« J'étais, semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes et nourrie au son des instruments champêtres[3]. Aujourd'hui dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès[4] !.....

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh ! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel[5] !

« Que mon père et mon époux tardent à paraître ! Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses !

ici à la poésie de Chénier, *La Jeune Tarentine* :

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de [Camarine.
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, [lentement
Devaient la reconduire au seuil de [son amant.

1. Regret touchant et gracieux de la patrie. Cymodocée, bien que chrétienne, a l'imagination toute remplie des souvenirs de son enfance païenne. Ce caractère est sensible dans tout le passage. — La *Messénie*, où se passa l'heureuse enfance de Cymodocée, descendante d'Homère, est décrite au début des *Martyrs*. Voici un passage :

Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon [l'agnus-castus] bordaient de toutes parts le lit des torrents et le cours des sources et des fontaines : souvent, au défaut de l'onde épuisée, ces buissons parfumés dessinaient dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs et remplaçaient la fraîcheur des eaux par celle de l'ombre..... Ce beau pays présentait ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour. (Livre I.)

2. Encore des souvenirs païens, surtout cette « lumière du jour » que regrettent tous les héros antiques au moment où ils vont mourir (voir les tragédies antiques). Cymodocée ne sait pas que sa mort est prochaine, mais il est tout naturel que dans sa sombre prison elle évoque le beau ciel de la Grèce.

3. Ceci est une image biblique plutôt que grecque.

4. Expression inattendue pour dire : *sur la paille*, ce qui n'aurait pu entrer dans un hymne aussi harmonieux ni dans cette épopée dont le style *devait* avoir une belle tenue. On sait du reste que Chateaubriand aime ces « transpositions » élégantes, cette manière poétique de désigner des objets familiers.

5. Plainte touchante, un peu enfantine.

* Comparez aux trois strophes précédentes *La Jeune Captive* d'A. Chénier.

Si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine[1] : reposons-nous sur la croix[2] ». (Livre XXIII.)

[Cymodocée voit entrer des soldats romains. Ce sont des chrétiens déguisés qui l'enlèvent de la prison et la rendent à son père. Le lendemain, Eudore est conduit au martyre dans l'amphithéâtre de Vespasien. Cymodocée, qui a appris la nouvelle, échappe à la surveillance de son père et vient trouver Eudore à l'amphithéâtre. Tous deux meurent, unis, cependant qu'on apprend que Constantin a été proclamé César et que le christianisme est vainqueur :]

Martyre des deux époux.
Triomphe de la religion chrétienne.

Elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et, enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée

1. Cymodocée est chrétienne depuis peu, et il est naturel que les images antiques se présentent à sa pensée.

2. Cet hymne de Cymodocée est un des morceaux les plus célèbres de l'ouvrage. Chateaubriand a dit que c'est le passage qu'il avait peut-être le plus soigné :

On peut remarquer qu'il ne s'y trouve qu'un seul hiatus [*est-ce : ravi au sein?*] encore glisse-t-il assez facilement sur l'oreille. J'aurais désiré que la chanson de mort de ma jeune Grecque fût aussi douce que sa voix et aussi harmonieuse que la langue dans laquelle Cymodocée est censée parler. Cette espèce d'hymne funèbre est dans le goût de l'antiquité homérique. Comment Cymodocée eût-elle soupiré ses regrets sur la lyre chrétienne ? Seule, plongée au fond d'un cachot, sans maître, sans instruction, sans guide, elle porte de nécessité dans ses sentiments les erreurs de sa première éducation; mais elle s'aperçoit pourtant qu'elle pèche et elle se reproche innocemment un langage que son ignorance excuse.

Que Cymodocée chrétienne parle comme une païenne, c'est naturel et c'est touchant. C'est également gracieux. L'hymne de « la jeune Grecque » a mérité sa célébrité; la langue en est *harmonieuse*, les sentiments et les images *aimables et doux*. Voilà pour les qualités qu'il sera facile de mettre en lumière. Mais tout de même, le morceau est trop joli, trop léché, trop arrangé. Il caractérise très exactement ce qu'on a appelé « le style empire », le pastiche grec, les images élégantes, les périphrases recherchées, la mélancolie un peu molle. Cydomocée elle-même, à la fenêtre de sa prison, est une de ces visions charmantes, mais un peu irréelles dans lesquelles Chateaubriand essaie de réaliser son rêve féminin et son « fantôme d'amour ». M. Lanson a dit de ces figures qu'elles étaient « de jolies statuettes d'albâtre » ou encore de « délicieux modèles de chromolithographie ».

dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée [1]. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue [2], descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait rompu le cou d'ivoire de la fille d'Homère [3]. L'ange de la mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée [4]. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin, qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces ; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon [5]. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix, où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau [6].

1. Le *Ménale* et le *Lycée* sont deux montagnes d'Arcadie, du pays où s'écoula la jeunesse de Cymodocée. L'image gracieuse est donc, en outre, très naturelle.

2. *Eulalie* a été chantée dans la *Cantilène de Sainte Eulalie*, un des premiers monuments de la langue romane. — *Félicité* était une dame romaine qui fut décapitée sous Antonin le Pieux, après avoir vu mourir ses enfants qu'elle avait exhortés au martyre. — *Perpétue*, de Carthage, fut tuée par un gladiateur dans l'amphithéâtre après avoir été meurtrie par une vache furieuse.

3. Cette peinture d'une mort horrible est très sobre, très réservée. Chateaubriand a toujours détesté ce qui remuait trop violemment les nerfs (et ce fut une des raisons de son hostilité contre les romantiques). Il met en note ici :

Le rideau tombe. Il eût été aisé de développer les particularités du martyre, mais j'aurais présenté un spectacle affreux et dégoûtant. Toute la terreur, s'il y en a ici, se trouve placée avant l'apparition du tigre ; le tigre une fois lâché dans l'arène, tout finit et l'on ne voit rien de ce qu'on s'attendait à voir. Cette tromperie est tout à fait commandée par l'art et convient à mon sujet qui doit montrer le martyre comme un triomphe et non comme un malheur. Ajoutez que dans les détails de la mort des deux jeunes époux l'imagination du lecteur eût toujours été plus loin que la mienne.

4. Image antique, bien qu'il soit question d'*ange*. Allusion à celle des Parques qui coupait le fil de la vie.

5. Encore une image antique et virgilienne. Voir dans Virgile l'épisode de Nisus et Euryale. (*Enéide*, Livre IX). Voici quelques vers sur la mort d'Euryale :

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

« On dirait une fleur brillante, tranchée par la charrue, qui s'affaisse et qui meurt, ou encore le pavot qui incline sur sa tige sa tête fatiguée, appesantie par la pluie. »

6. Avec les images grecques et latines, voici l'image bibli-

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin[1]; la foudre gronda sur le Vatican[2], colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois, à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT[3]. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal[4]; il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême; Dieu tonne du haut du ciel[5]; le signe du salut brille; Constantin frappe, Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde; les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait entassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans le cimetière où le

que. On dirait que Chateaubriand a voulu, dans son tableau final, donner le ton de l'ouvrage tout entier.

1. Le *Labarum* est l'étendard sur lequel Constantin avait fait représenter la croix avec l'inscription *In hoc signo vinces* : « Tu vaincras par ce signe. »

2. Le Vatican, colline sur la droite du Tibre, ainsi que le Janicule, n'était pas une des sept collines sur lesquelles était bâtie Rome (le Quirinal, le Viminal, l'Esquelin, le Capitolin, le Palatin, le Cœlius, l'Aventin). — Le Vatican allait bientôt devenir le siège de la papauté.

3. Chateaubriand termine son « martyre » par un miracle. — Il met en note : « L'ouvrage finissait ici; le paragraphe ajouté rend l'action plus complète. »

4. Galérius avait été frappé d'un mal mystérieux par l'Ange du Seigneur. (Livre XXII).

5. Encore un souvenir de Bossuet qui avait écrit à propos de Charles-Gustave, roi de Suède :

Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie; et la Pologne est délivrée. *(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)*

On a vu, dans beaucoup des extraits cités, des imitations du style de Bossuet.

* Comparez le style de ce dernier paragraphe avec celui des narrations historiques de Bossuet et notamment celui du passage dont je viens de citer quelques lignes. *(Oraisons funèbres*, éd. Jacquinet, pp. 286-289.)

fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles[1]. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs, Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire[2]. (Livre XXIV.)

[Le livre XXIV, qui est le dernier du poème, *commence* par des « adieux à la Muse » qu'il faut citer pour leur beauté poétique, pour les indications qu'ils fournissent sur les desseins de l'auteur, et aussi pour le rapprochement qu'on peut faire avec l'adieu aux lettres qui termine l'*Itinéraire* et qui est cité plus haut, p. 245.]

Adieux à la Muse.

O Muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures[3] ! J'aperçois les bornes de la course : je vais descendre du char[4] et pour chanter l'hymne des morts[5] je n'ai plus besoin de ton secours. Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres[6] ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? C'en est fait, ô Muse, encore un moment, et pour toujours j'abandonne tes autels ! Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes : il faut quitter la lyre

1. Allusion à un épisode du livre IV. Eudore, pendant son séjour à Rome, avait perdu la foi. Un jour qu'il était allé rendre visite à l'évêque de Rome, Marcellin, qui habitait le cimetière des chrétiens au delà du Tibre, le pontife le reçut, entouré de diacres et de prêtres, et lança l'anathème contre lui.

2. Cette fin présente dans un raccourci saisissant les événements qui se passèrent au moment où Constantin prit le pouvoir. Mais il y aurait bien des réserves à faire au point de vue historique. Bien des faits sont présentés comme simultanés qui furent successifs, et à de longues distances les uns des autres ; d'autres sont *arrangés* et présentés d'une façon trop habile et trop solennelle.

3. Les *Martyrs* s'ouvrent par une « Invocation à la Muse ». Il s'agit ici, évidemment, de la *Muse sacrée*.

4. C'est la continuation de la même image, empruntée aux courses de chars dans l'antiquité.

5. Le chant XXIV est le « chant du martyre ». Chateaubriand va décrire le martyre d'Eudore et de Cymodocée.

6. Allusion aux événements de la Révolution et aux « martyrs » de la Terreur, peut-être même aussi aux guerres du premier Empire.

avec la jeunesse[1]. Adieu, consolatrice de mes beaux jours, toi qui partageas mes plaisirs et bien souvent mes douleurs ! Puis-je me séparer de toi sans répandre des larmes ? J'étais à peine sorti de l'enfance, tu montas sur mon vaisseau rapide et tu chantas les tempêtes qui déchiraient ma voile[2] ; tu me suivis sous le toit d'écorce du sauvage et tu me fis trouver dans les solitudes américaines les bois du Pinde[3]. A quel bord n'as-tu pas conduit mes rêveries ou mes malheurs ? Porté sur ton aile, j'ai découvert au milieu des nuages les montagnes désolées de Morven[4], j'ai pénétré les forêts d'Erminsul[5], j'ai vu couler les flots du Tibre, j'ai salué les oliviers du Céphise et les lauriers de l'Eurotas[6]. Tu me montras les hauts cyprès du Bosphore et les lauriers déserts du Simoïs[7]. Avec toi je traversai l'Hermus, rival du Pactole[8] ; avec toi j'adorai les eaux du Jourdain et je priai sur la montagne de Sion[9]. Memphis et Carthage[10] nous ont vus méditer sur leurs ruines, et dans les débris des palais de Grenade, nous évoquâmes les souvenirs de l'honneur et de l'amour[11]. Tu me disais alors :

« Sache apprécier cette gloire dont un obscur et faible voyageur peut parcourir le théâtre en quelques jours[12]. »

O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé. Les talents de l'esprit que tu dispenses s'affaiblissent par

1. Pensée mélancolique, style harmonieux et caressant. Chateaubriand songe ici qu'il était l'auteur applaudi de *René* et d'*Atala*.

2. Ceci doit être pris au sens propre et au sens métaphorique. La vie de Chateaubriand — il l'a assez répété — a été agitée comme un navire sur les eaux ; mais, en outre, Chateaubriand fait allusion à son voyage en Amérique et aux tempêtes qu'il essuya à l'aller et au retour.

3. Le *Pinde*, montagne de la Grèce, était un des séjours des Muses. Cette phrase est un peu obscure et recherchée. Il veut dire que, si les bois du Pinde inspirèrent les poètes grecs, lui-même fut inspiré par les forêts vierges de l'Amérique.

4. Allusion à l'Angleterre et aux poèmes d'Ossian.

5. *Ermensul* ou Irmensul était la colonne de bois consacrée à Irmino, dieu des Saxons. Chateaubriand évoque ici son séjour sur les bords du Rhin à l'armée des émigrés.

6. Voir l'*Itinéraire*, p. 211 sq. Le *Céphise* coule à Athènes et l'*Eurotas* à Sparte.

7. Le *Simoïs* coule en Asie, non loin de l'ancienne Troie.

8. Ce sont deux torrents de l'Asie, qui roulent des paillettes d'or.

9. Cf. l'*Itinéraire*, p. 231 sq.

10. *Memphis*, capitale de l'ancien empire égyptien. — Sur l'Egypte et Carthage, cf. l'*Itinéraire*, p. 240 sq.

11. Voir les *Aventures du dernier Abencérage*, p. 302.

12. Double antithèse, entre la grandeur du passé et la petitesse du voyageur, entre le grand nombre des événements héroïques et le peu de jours qui sont nécessaires pour en parcourir le théâtre.

le cours des ans, la voix perd sa fraicheur, les doigts se glacent sur le luth[1]; mais les nobles sentiments que tu inspires peuvent rester quand tes autres dons ont disparu. Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux, laisse-moi l'indépendance et la vertu[2]. Qu'elles viennent, ces vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge; j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité[3].

EXAMEN DES *MARTYRS*

[On a vu, p. 249, que les *Martyrs* furent assez vigoureusement attaqués. Chateaubriand dut publier une défense de son œuvre. Dans son *Examen des Martyrs,* il commence par réfuter les *objections religieuses et morales* qu'on a faites à son poème. On a dit qu'il était impie d'employer le merveilleux chrétien. Mais alors que penser de la *Jérusalem délivrée* et du *Paradis perdu ?* — On a prétendu que l'auteur n'aurait pas dû mêler les peintures du christianisme aux tableaux du paganisme. Mais n'a-t-il pas raconté une époque où les deux religions étaient mêlées ? — On a attaqué l'épisode de Velléda. Mais en quoi est-il plus immoral que les histoires de Didon et d'Armide ? Chateaubriand passe ensuite aux *objections littéraires.* On contestait que le but de l'ouvrage (le triomphe de la religion) fût assez marqué. Il montre l'esprit général de son poème et l'importante spéciale de la fin du Chant XXIV (voir plus haut, p. 294). On a blâmé l'idée d'écrire une « épopée en prose ». Voici sa réponse :]

Les épopées en prose.

Je rapporterai seulement la réflexion d'un critique : « Si la versification fait l'épopée, a-t-il dit, il en résulte que

1. Il n'est pas nécessaire que le talent diminue avec l'âge. Et Chateaubriand se donnera à lui-même un éclatant démenti (voir plus bas, *toute* la quatrième période et *toute* la cinquième période de sa vie). Il n'a rien écrit de plus frais que certaines pages de sa vieillesse.

2. L'« indépendance » fait allusion à l'attitude que Chateaubriand prit à l'égard de Napoléon. (Voir plus bas, p. 315.)

3. C'est un adieu à la vie proprement littéraire, aux romans, aux épopées, et c'est un souhait de bon augure en faveur de son œuvre historique, ces *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'il venait de commencer. On remarquera ici un souvenir évident (dans l'intention sinon dans l'exécution) de l'adieu de Bossuet à l'Oraison funèbre, à la fin de l'*Oraison funèbre du prince de Condé.*

* Comparer les deux adieux.

l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, la *Jérusalem*, sont des romans dans nos traductions en prose et des poèmes en grec, en latin et en italien. » L'éloge le plus délicat qu'on ait peut-être fait du *Télémaque*[1] est celui que j'ai lu dans je ne sais quel journal[2]. Le censeur, pour mettre tous les partis d'accord, suppose que les aventures du fils d'Ulysse sont un beau poème traduit du grec par Fénelon. On s'est donné la peine de citer Anacréon, pour prouver que les compatriotes d'Homère pouvaient avoir une épopée en prose, mais que nous autres Français nous ne sommes pas si heureux[3]. On a eu tort d'aller si loin. Les hellénistes se taisent, mais ils rient[4]. Je ne relèverai point des erreurs trop affligeantes. En tout, je veux donner à mes censeurs l'exemple de la modération. S'ils n'ont pas craint de blesser mon amour-propre, je me fais un devoir d'épargner leur vanité. Ils attachent sans doute à leurs ouvrages beaucoup plus d'importance que je n'en attache aux miens[5] : puisqu'ils ont mis leur bonheur dans leurs succès littéraires, à Dieu ne plaise que je prétende le troubler! Ces censeurs ont quelquefois écrit des choses agréables et spirituelles; ce n'est qu'en parlant de moi qu'ils semblent parler de leur talent : je conçois qu'ils doivent me haïr[6]. D'ailleurs, si j'ai sur eux l'avantage de quelques lectures[7], je n'ai que ce que je dois avoir, puisque je me mêle de faire des livres[8].

Tout ceci soit dit sans ôter à qui que ce soit le droit de courir sus aux *Martyrs* comme épopée. Veut-on que ce soit un *roman?* je le veux bien; un *drame?* j'y consens; un *mélodrame?* de tout mon cœur; une *mosaïque?* j'y donne les mains[9]. Je ne suis pas poète, je ne me proclame point

1. Chateaubriand invoque souvent le *Télémaque* qui avait alors un grand succès et un regain de faveur.

2. « Dans le *Mercure*, peut-être : l'article, à ce qu'il me semble, était de M. Auger. » (*Note de Chateaubriand.*)

3. L'exemple était singulier et il faut avouer que l'ignorance en matière d'hellénisme était grande sous l'Empire.

4. Boissonade peut-être et quelques autres compétences en grec.

5. Fausse modestie. Chateaubriand aimait ses ouvrages. Mais il aurait sûrement préféré la gloire politique à la gloire littéraire. M. V. Giraud dit excellemment : « Mme de Staël disait que la gloire était pour elle le deuil éclatant du bonheur : la gloire littéraire a été, presque toujours, pour Chateaubriand, le deuil éclatant de l'action politique ».

6. Voir plus haut, *Publication des* Martyrs, p. 249.

7. Encore de la fausse modestie, mais si exagérée qu'on y devine, cette fois, l'ironie.

8. Toute cette tirade est excellente. Chateaubriand est un remarquable polémiste.

9. Il fait ses concessions sur un ton badin et allègre. Est-il sincère? Il semble que les critiques, qui refusaient à son œuvre le nom de *poème,* l'aient vivement troublé.



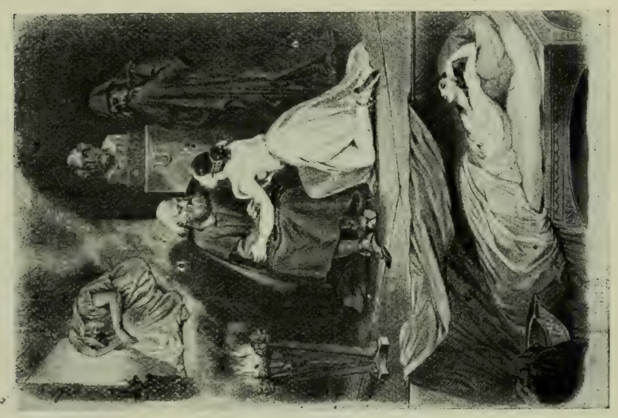


FIG. 16. — **Deux scènes des « Martyrs ».**

C'est le début et le dénouement. A gauche Cymodocée dans son milieu païen, auprès de son père Démodocus, le grand prêtre d'Homère, dont le buste est placé derrière lui. (Cf. p. 255.) A droite, Cymodocée, martyre du christianisme, au moment où elle aperçoit le tigre : « Elle se jette dans les bras d'Eudore... Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne. » (Cf. p. 294.)

poète[1], pas même littérateur, comme on me fait l'honneur de me nommer ; je n'ai jamais dit que j'avais fait un poème, j'ai protesté et je proteste encore de mon respect pour les Muses. Rien ne m'enchante comme les vers. Et n'ai-je pas passé une grande partie de ma jeunesse[2] à ranger deux à deux des milliers de rimes qui n'étaient guère plus mauvaises que celles de mes voisins[3]? Dans la suite, j'ai préféré un langage inférieur sans doute à la poésie, mais qui me permettait d'exprimer avec moins d'entraves l'enthousiasme que m'inspirent les sentiments des grands cœurs, les caractères élevés, les actions magnanimes, et le mépris souverain que j'ai voué aux bassesses de l'âme, aux petites intrigues de l'envie et à ces affectations effrontées de courage et de noblesse que dément à chaque pas une conduite servile[4].....

1. Voilà l'épine cachée et la secrète blessure. Que n'aurait-il pas donné pour être *poète en vers ?*

2. « Jeune, je cultivais les Muses. » (*René.*) Cf. plus bas, ce qui est cité sous le titre général de *Poésies.*

3. Ses voisins, les *pseudo-classiques.* Il a raison; mais cela ne signifie point que sa poésie valût grand'chose.

4. On sent l'orage dans toute cette fin. Il critique vigoureusement ceux qui, pour faire leur cour à Napoléon, attaquaient Chateaubriand, ennemi de Napoléon. Voici les dernières lignes de l'*Examen :*

C'est ici mon dernier combat : il est temps de mettre un terme à ces vaines agitations. J'ai passé l'âge des chimères et je sais à quoi m'en tenir sur la plupart des choses de la vie. Quelle que soit désormais la justice ou l'injustice de la critique, je lui abandonne mes ouvrages : on pourra les ensevelir, les exhumer, les ensevelir de nouveau, je ne réclamerai plus. Je suis las de recevoir des insultes pour remercîments de mes plus pénibles travaux. Dans aucun temps, dans aucun pays, un homme qui aurait consacré huit années de sa vie à un long ouvrage; qui, pour le rendre moins imparfait, eût entrepris des voyages lointains, dissipé le fruit de ses premières études, quitté sa famille, exposé sa vie; dans aucun temps, dis-je, dans aucun pays, cet homme n'eût été jugé avec une légèreté si déplorable. Je n'ai jamais senti le besoin de la fortune qu'aujourd'hui. Avec quelle satisfaction je laisserais le champ de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts faits, pour l'honneur des Muses et l'encouragement des talents! Non que je renonçasse aux lettres, seule consolation de la vie, mais personne ne serait plus appelé de mon vivant à me citer à son tribunal pour un ouvrage nouveau.

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE[1]

(Ecrit en 1807, publié en 1826.)

[Ce petit roman (ou poème en prose[2]) n'a été publié qu'en 1826, mais Chateaubriand nous apprend qu'il fut écrit au moment des *Martyrs*. Du reste, il est le couronnement de l'*Itinéraire*. Chateaubriand était revenu de Jérusalem par Grenade et l'Espagne, et il a imaginé un roman d'après ses impressions de voyage (puisque l'Espagne n'apparaît pas dans les *Martyrs*).]

AVERTISSEMENT

Les Aventures du dernier Abencérage sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années[3] : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Buonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore, et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché pour les victimes. La peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques, n'auraient pas été plus agréables à la censure, qui d'ailleurs commençait à se repentir de m'avoir tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères ! Ces morts que j'évoquais sans cesse faisaient trop penser aux vivants.

On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme pour faire ressortir la beauté des autres[4] : dans

1. Voir, dans l'appendice : *Chateaubriand et l'Espagne.*

2. Ou encore *nouvelle :* c'est le nom que lui donne l'auteur.

3. Ceci est écrit en 1826.

4. Après la critique de l'Empire, voici une attaque contre le romantisme naissant : nous en avons vu et nous en ver-

cette nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés mêmes de leurs pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

On s'apercevra facilement que cette nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil[1] et dont le cœur est tout à sa patrie.

C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra[2].....

[Cette nouvelle se passe au début du 16e siècle, une vingtaine d'années après que les Maures ont été expulsés d'Espagne. La tribu mauresque des Abencérages s'est fixée à Tunis. Le dernier Abencérage, Aben-Hamet, veut revoir le pays de ses aïeux et il s'embarque pour accomplir son pélerinage à Grenade[3]:]

Grenade et l'Alhambra.

Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom[4]. Deux rivières, le Xénil et le Douro[5], dont l'une roule des paillettes d'or et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine

rons d'autres, par exemple dans l'*Essai sur la littérature anglaise*.

* Montrer dans les œuvres romantiques des exemples du procédé indiqué par Chateaubriand.

1. Quel exil? Celui de Londres a eu son écho dans l'*Essai*; celui de l'armée de Condé, dans les *Martyrs* (récit d'Eudore). Mais le pèlerinage à Jérusalem doit-il s'appeler un exil?

2. Chateaubriand termine cet Avertissement en citant quelques lignes de l'*Itinéraire* (VIIe partie) dont sa nouvelle est le développement. Il a surtout insisté sur la *vérité* géographique et historique de ses peintures, Cf. par exemple, p. 254.

3. Ce n'était pas seulement un pèlerinage. Aben-Hamet avait un dessein « qu'il cacha soigneusement à sa mère » et que l'auteur nous cache aussi et qui ne sera éclairci qu'à la fin.

4. Ce n'est pas très frappant et il faut un peu d'imagination pour être frappé de la ressemblance.

5. On dit plutôt le *Darro*.

charmante appelée la Véga. Cette plaine, que domine Grenade, est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables[1]. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre[2]. On sent que dans ce pays les tendres passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire[3].

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol[4], il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencérage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance et la lune entrait dans son croissant[5]. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ?

— C'est l'Alhambra, répond le guide.

— Et cet autre château sur cette autre colline ? dit Aben-Hamet.

— C'est le Généralife[6], répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté de myrtes..... Plus loin vous voyez l'Albaïzyn[7], et plus près de nous les Tours vermeilles. »

1. Très exact. La vallée de Grenade, la *véga*, est extrêmement riche, bien arrosée ; c'est un des plus beaux paysages qui existent.

2. Voir la description de l'Andalousie dans Th. Gautier : *Voyage en Espagne*.

3. Il va justement montrer, dans ce pays langoureux, une aventure *cornélienne*, où l'amour est sacrifié à l'héroïsme.

4. Voilà une de ces réflexions qui, en effet, auraient attiré sur l'auteur la colère impériale.

5. Chateaubriand fait parler son héros comme un Oriental.

6. Le *Généralife* est sur une hauteur qui domine la colline de l'Alhambra. De ses jardins en terrasse, où l'eau coule sans cesse, provenant des neiges de la Nevada, on a une vue merveilleuse sur l'Alhambra et Grenade.

7. L'*Albaïzyn* ou *Albaycin* est une colline, séparée de la colline de l'Alhambra par un ravin étroit, à pic, et couverte d'aloës et de cactus. Elle est habitée par une colonie de gitanes qui ont creusé leurs habitations dans le rocher.

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet.

[Aben-Hamet s'égare dans sa promenade de nuit à travers la ville. Une jeune fille le remet dans son chemin. Il tombe amoureux d'elle, il cherche à la revoir et finit par la retrouver. Dona Blanca descend du Cid, ce qu'il ignore ; et lui-même, pour diverses raisons, ne lui apprend pas qu'il est le dernier Abencérage. Les deux jeunes gens s'aiment. La jeune fille lui fait visiter la ville[1] et le mène un jour à l'Alhambra :]

« **Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux[2], arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil[3]. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux s'ouvrait une porte appelée *la Porte du Jugement*. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes[4], près de laquelle Charles-Quint faisait alors élever un palais[5]. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule[6]. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée dont l'herbe cachait le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.**

1. Cette promenade de deux amoureux à travers une ville avait déjà été traitée par Mme de Staël dans son roman *Corinne* qui avait paru quelques années avant la composition du *Dernier Abencérage* (Corinne faisait visiter Rome à Oswald). Chateaubriand a pu s'en inspirer. Mais il faut dire aussi que cette promenade sentimentale dans Grenade, il la fit lui-même en revenant de son pèlerinage et qu'ainsi son roman est, en un sens, une confession. Paysages et émotions : ce sont là des impressions très personnelles de l'auteur.

2. On arrive à l'Alhambra, (qui occupe le vaste plateau couronnant la colline et fermé par des murailles) par un parc charmant, l'*Alameda*.

3. *Boabdil* est le dernier roi de Grenade. Il versa des larmes en quittant sa ville et sa mère lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! » — L'*Alhambra*, la merveille de l'architecture mauresque, fut construit au 13e siècle.

4. Place des *Algibes* ou des *citernes*, aujourd'hui fermées par des dalles.

5. Ce palais de Charles-Quint, vaste édifice en amphithéâtre, d'ailleurs inachevé, déshonore ce coin de l'Alhambra.

6. L'Abencérage est un galant chevalier. On verra, à divers épisodes, qu'il est aussi chevaleresque de sentiment que de manières.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour[1], saisirent le cœur du dernier Abencérage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies : il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires[2], s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et à travers les voûtes allongées des portiques il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier, semblait respirer dans ce magique édifice, espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie[3].

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à

1. Ce sont les deux sentiments qui vont partager l'âme de l'Abencérage. Il est Maure et il aime une Espagnole chrétienne dont les pères furent les ennemis des siens. La religion et la patrie les séparent, mais n'empêchent pas l'amour de se leurrer d'espérances, jusqu'a la révélation finale qui séparera à jamais les deux amants.

2. Allusion à la *Cour des Myrtes* et à la *Cour des Lions* qui tire son nom des lions de pierre qui supportent une fontaine.

3. Cette description est très pure de lignes et vraiment classique. Chateaubriand a bien saisi le caractère *mystérieux* de ce palais, avec ses petites salles, son labyrinthe de couloirs, ses retraites habilement ménagées, et aussi son caractère *décoratif* où l'écriture arabe joue un grand rôle. Mais on attendrait une description plus précise de l'édifice qui est une merveille de goût. On peut trouver en particulier que la *Cour des Lions* ne l'a pas beaucoup inspiré. Il aurait dû détailler les colonnes de marbre, les faïences, les mosaïques, etc.

Voici pourtant quelques lignes charmantes de ce pèlerinage :

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantait dans un cyprès qui perçait les dômes d'une mosquée en ruines et les échos répétaient ses plaintes.

chaque pas. « Si tu ne remplissais mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah! ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur, et moi...! »

[Dans cette promenade, les deux jeunes gens s'avouent leur amour. Le frère de Blanca, don Carlos, surprend le secret de sa sœur. Blessé dans son patriotisme et d'ailleurs irrité du choix de la jeune fille qu'il désirait unir au Français Lautrec, son ami, il va provoquer l'Abencérage. Aben-Hamet, vainqueur en combat singulier, l'épargne. Don Carlos, malgré son orgueil, est touché de tant de générosité ; Lautrec lui-même, le généreux Lautrec, pousse l'immolation jusqu'à pardonner à celui qui lui a ravi l'affection de la jeune fille. A défaut d'une sympathie réelle, le sentiment de l'honneur les lie. Et les voici réunis dans une fête de nuit à l'Alhambra :]

Fête de nuit à l'Alhambra.

Lautrec prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour [1] ?

1. C'est la description du château de Combourg, où Chateaubriand passa son enfance. La *Tour du Maure* est la plus grosse des quatre tours crénelées du château; elle fut construite en 1016 par l'évêque de Dol.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne!
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours[1]!

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France[2]. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déplorait comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savait qu'une romance, et qu'elle serait peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter : les larmes sont permises aux vaincus. — Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos pères, soumis autrefois au joug des Maures, nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade qu'il avait apprise d'un poète de la tribu des Abencérages :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne[3]
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perle fine
Je te destine
Pour nos amours.

1. Romance célèbre, et à juste titre, pour sa grâce mélancolique. Chateaubriand en composa les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne « remarquable, dit-il, par sa douceur et sa simplicité ». On a déjà vu qu'il aimait les chansons populaires. Cette fête à l'Alhambra lui est un prétexte à trois reconstitutions de vieilles romances, une française, une arabe, une espagnole. Chacune a sa couleur.

2. Lautrec a été blessé et fait prisonnier à Pavie; il a partagé la captivité de François Ier et quand le roi est retourné en France, il est resté en Espagne où il a été remis sur sa parole à don Carlos qui était son ami depuis Pavie.

3. *Mon cœur te donne* = *je* (sous-entendu) *te donne mon cœur.*

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants[1].....

La naïveté de ces plaintes avait touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il aurait bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même, mais par courtoisie pour Lautrec il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul :

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur[2].

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je vais montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté pour ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie[3],
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

1. Je ne donne que la moitié de la romance. Les trois autres strophes reprochent à Grenade d'avoir été parjure et maudissent les chrétiens qui ont pris l'Alhambra.

En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une *venta* [une auberge] située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressaient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantaient une romance dont je ne comprenais pas les paroles mais dont l'air était simple et naïf. Il faisait un temps affreux ; je restai deux heures à la *venta*. Mes jeunes hôtes répétèrent si longtemps les couplets de leur romance qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencérage. (*Note de Chateaubriand*).

2. Chimène est bien l'héroïne *cornélienne*, et Blanca, sa petite-fille, fera céder elle aussi l'amour à l'honneur.

3. Pour comprendre ce vers, il faut se reporter à cette note de Chateaubriand :

Tout le monde connaît l'air des *Folies d'Espagne*. Cet air était sans paroles, du moins il n'y avait point de

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur[1].

Don Carlos avait paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'aurait pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageait l'enthousiasme guerrier de son ami; mais l'Abencérage avait pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens appellent la Fleur des batailles, porte parmi nous le nom de cruel. Si sa générosité avait égalé sa valeur...

— Sa générosité, reprit vivement don Carlos interrompant Aben-Hamet, surpassait encore son courage, et il n'y a que des Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le jour.

— Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet, s'élançant du siège où il était à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux? »

[C'est ici le coup de théâtre. Aben-Hamet (et voilà le secret qu'il n'avait pas révélé à sa mère) était parti pour l'Espagne avec l'intention de venger sur les descendants du Cid, sur les Bivar, les outrages que les Bivar infligèrent, après la conquête de Grenade, aux malheureux Abencérages, et le meurtre du grand-père d'Aben-Hamet accompli — précisément — par le grand-père de don Carlos et de Blanca. Dans cette terrible situation tous se montrent héroïques. Le Maure ne se vengera pas, mais déclare qu'il n'épousera pas Blanca. Il la cède à Lautrec qui se jette dans ses bras, mais refuse un pareil sacrifice. Don Carlos propose à Aben-Hamet de livrer le combat qu'il est venu chercher et il lui offre la main de sa sœur. Mais Blanca, que l'on interroge, répond à celui qu'elle aime: « Retourne au désert », et elle s'évanouit.]

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencérage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer,

paroles, qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid.

1. Remarquer ce même mot d'*honneur* qui termine tous les couplets.

* Chateaubriand a dit : « Ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs vraiment nationaux. » C'est une fausse modestie. La valeur littéraire des trois romances est réelle. On recherchera comment il a exprimé dans chacune d'elles l'âme des trois peuples, par quelles émotions, par quelles images, par quels procédés rythmiques.

les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade[1]; elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point, elle ne pleurait point, elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet ; un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencérage.* Il n'a rien de remarquable, la pierre sépulcrale en est tout unie ; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel[2].

1. Tableau sobre et pathétique du désespoir de la jeune fille.

2. Cette fin est émouvante et d'une tristesse qui s'arrête à la mélancolie et n'a rien de déchirant ni de mélodramatique.

* D'après les fragments cités, discuter ces réflexions de Sainte-Beuve :

Rien de plus courtois, de plus accompli comme forme et comme sentiment, rien de plus artistement découpé que ce petit récit à quatre personnages. Chateaubriand n'a rien trouvé de plus pur ; mais, si je l'ose dire, le tout est trop jeté dans la forme chevaleresque et classique ; il y a un peu de sécheresse, de raideur et de maigreur ; on est loin de la sève surabondante d'*Atala*.... J'y sens continuellement le *drapé* comme dans les tragédies.... Les réponses sont toutes par contrastes et par compartiments, par ressorts.... L'antithèse des personnages, de tout ce qu'ils font et ce qu'ils disent, est trop fortement accentuée.

Quatrième Période

LA VIE POLITIQUE

(1814-1830)

[La chute de Napoléon marque le commencement de la carrière politique de Chateaubriand, qui se poursuivit jusqu'à la fin de la Restauration. Napoléon n'avait pas encore abdiqué qu'il lança sa brochure « De Buonaparte et des Bourbons » (30 mars 1814).]

DE BUONAPARTE ET DES BOURBONS (1814)[1]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[Depuis longtemps, Chateaubriand détestait Napoléon. Ici encore il faut recourir aux *Mémoires d'Outre-Tombe* pour comprendre dans quel état d'esprit et à la suite de quelles circonstances il publia sa fameuse brochure contre Napoléon. Et d'abord ses intentions générales sont indiquées à la fin d'un hymne à la jeunesse qui est comme le prologue de sa vie politique :]

Hymne à la jeunesse.

La jeunesse est une chose charmante[2] : elle part au commencement de la vie, couronnée de fleurs, comme la flotte

1. Cette brochure a été réimprimée dans les *Mélanges politiques et Polémique* publiés en 1826 (voir plus bas).

2. Cf. l'hymne à la jeunesse dans Bossuet, *Panégyrique de Saint Bernard*.

La jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, elle ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir ?... Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous som-

athénienne pour aller conquérir la Sicile[1] et les délicieuses campagnes d'Enna[2]. La prière est dite à haute voix par le prêtre de Neptune; les libations sont faites avec des coupes d'or; la foule, bordant la mer, unit ses invocations à celle du pilote; le pœan[3] est chanté, tandis que la voile se déploie aux rayons et au souffle de l'aurore. Alcibiade[4], vêtu de pourpre et beau comme l'amour, se fait remarquer sur les trirèmes[5], fier des sept chars qu'il a lancés dans la carrière d'Olympie[6]. Mais à peine l'île d'Alcinoüs[7] est-elle passée, l'illusion s'évanouit : Alcibiade, banni, va vieillir loin de sa patrie et mourir percé de flèches sur le sein de Timandra[8]. Les compagnons de ses premières espérances, esclaves

mes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne voit rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

1. En 415 avant J.-C., pendant la guerre du Péloponèse, une flotte athénienne partit pour conquérir la Sicile. L'expédition fut malheureuse. Elle a été racontée par Thucydide *(Histoire de la guerre du Péloponèse*, livres VI et VII). Voici le récit du départ chez Thucydide :

Au jour fixé, les Athéniens et ceux des alliés qui se trouvaient à Athènes descendirent au Pirée et, dès l'aurore, montèrent sur les vaisseaux prêts à les recevoir. Avec eux descendit presque toute la population, citoyens et étrangers. Les gens du pays accompagnaient leurs amis, leurs parents ou leurs fils... L'embarquement terminé, la trompette commanda le silence et l'on fit les vœux accoutumés avant le départ, non pas sur chaque vaisseau isolément, mais sur la flotte entière et par le ministère d'un héraut. Dans toute l'armée, on mêla du vin dans des cratères; chefs et soldats firent des libations avec des coupes d'or et d'argent. A ces invocations s'unissaient celles de la multitude restée sur le rivage, et composée de citoyens et d'assistants favorablement disposés. Le péan chanté et les libations achevées, la flotte prit le large. (VI, 30 à 32 ; trad. Bétant.)

2. *Enna*, ancienne ville de Sicile, au centre de l'île, sur une hauteur entourée de lacs et de bosquets magnifiques. La légende disait que Proserpine y avait été enlevée par Pluton. (Aujourd'hui *Castrogiovanni.)*

3. *Pœan* ou *péan*, hymne en l'honneur d'Apollon, qui se chantait en chœur avant le combat. Cf. *Les Martyrs*, p. 273, n. 1.

4. *Alcibiade* (450-404), célèbre homme d'Etat et général athénien, commanda l'expédition de Sicile et finit en aventurier. Condamné à mort par contumace, il s'enfuit chez les Spartiates, puis en Asie-Mineure, près du satrape Tissapherne.

5. *Trirèmes*, vaisseaux grecs à trois rangs de rames superposés.

6. Alcibiade envoya en effet aux jeux olympiques jusqu'à sept chars à la fois et obtint les trois premiers prix. Euripide chanta cette victoire.

7. *Corcyre* ou *Corfou*. Allusion au roi Alcinoüs qui accueillit Ulysse (*Odyssée*, chants VII et VIII). Homère appelle cette terre *l'île des Phéaciens*.

8. Alcibiade fut assassiné en Phrygie, sur l'ordre du satrape Pharnabaze. On cerna de nuit et on incendia sa maison; lui-même fut percé de flèches, avec Timandra, sa compagne.

à Syracuse[1], n'ont pour alléger le poids de leurs chaînes que quelques vers d'Euripide.

Vous avez vu ma jeunesse quitter le rivage[2]; elle n'avait pas la beauté du pupille de Périclès, élevé sur les genoux d'Aspasie; mais elle en avait les heures matineuses : et des désirs et des songes, Dieu sait[3]! Je vous les ai peints, ces songes[4] : aujourd'hui, retournant à la terre après maint exil, je n'ai plus à vous raconter que des vérités tristes comme mon âge[5]. Si parfois je fais entendre encore les accords de la lyre, ce sont les dernières harmonies du poète qui cherche à se guérir de la blessure des flèches du temps[6], ou à se consoler de la servitude des années[7].

Vous savez la mutabilité[8] de ma vie dans mon état de voyageur et soldat; vous connaissez mon existence littéraire depuis 1800 jusqu'à 1813[9], année où vous m'avez laissé à la Vallée-aux-Loups[10], qui m'appartenait encore, lorsque ma *carrière politique* s'ouvrit. Nous entrons présentement dans cette carrière : avant d'y pénétrer, force m'est de revenir sur les faits généraux que j'ai sautés en ne m'occupant que de mes travaux et de mes propres aventures : ces faits sont de la façon de Napoléon[11]. Passons donc à lui[12]; parlons du vaste édifice qui se construisait en dehors de mes songes. Je deviens maintenant historien sans cesser d'être

1. Les Athéniens faits prisonniers dans l'expédition de Sicile furent réduits en esclavage et condamnés au travail des mines dans les *Latomies* de Syracuse. Quelques-uns obtinrent leur liberté en chantant à leur maître des vers d'Euripide. Cf. *Les Martyrs,* p. 270.

2. Reprise harmonieuse et élégante de l'image. On voit avec quel art Chateaubriand transforme en *symboles* les souvenirs antiques et surtout les souvenirs grecs. Il est tout pénétré d'hellénisme. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, chap. Ier.

3. Voyez-en quelques-uns pp. 44, 161.

4. Un peu partout dans son œuvre et dans ses *Mémoires*; cf. le roman *René*.

5. Sa jeunesse était-elle donc si gaie ? Il ne semble pas. Et même on peut trouver que ce qu'il y a de plus *jeune* dans ses *Mémoires*, ce sont les impressions de sa vieillesse.

6. Il continue l'image d'Alcibiade, *percé de flèches*.

7. Il écrira encore beaucoup, comme on s'en assurera par les ouvrages qu'il publiera après 1815.

8. *Mutabilité = changements.* Mot bizarre. On a vu plusieurs exemples de mots identiques dans les *Mémoires*.

9. Ce sont les périodes II et III de sa vie. Cf. plus haut p. 79 à p. 312.

10. Voir sur la *Vallée-aux-Loups*, p. 247.

11. C'est-à-dire *sont l'ouvrage de...*

12. Il va en effet consacrer plus d'un volume entier de ses *Mémoires* à la vie de Napoléon, et, chemin faisant, il racontera ses rancunes et ses démêlés. Ainsi s'expliquera le ton de la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, analysée plus bas p. 321.

écrivain de mémoires; un intérêt public va soutenir mes confidences privées; mes petits récits se grouperont autour de ma narration. (*Mémoires*, III, 64.)

[Ainsi donc, de l'aveu de Chateaubriand, le récit de la vie de Napoléon et de cette prodigieuse aventure est le prélude nécessaire du récit de sa *carrière politique*, à lui Chateaubriand. C'est qu'en effet, ses démêlés avec l'Empereur sont très réellement le commencement de sa vie politique. On a vu, p. 194, dans quelles circonstances il s'était séparé de Napoléon, à la suite du meurtre du duc d'Enghien, et comment plus tard un article du *Mercure* avait déchaîné la tempête (p. 250, n. 7). L'affaire du *discours académique* fut plus grave. L'empereur empêcha que Chateaubriand, élu à l'Académie française le 20 février 1811 en remplacement de M.-J. Chénier, ne fût reçu en séance publique et ne prononçât son discours, qui était un violent réquisitoire contre l'empire. En voici un fragment :]

Affaire de mon discours académique.

« M. Chénier adora la liberté : pourrait-on lui en faire un crime[1]? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient de leurs tombeaux, suivraient la lumière de notre siècle[2]. On verrait se former cette illustre alliance entre l'honneur[3] et la liberté, comme sous le règne des Valois les créneaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie dans nos monuments les ordres empruntés des Grecs. La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le premier des besoins de l'homme? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire[4]. Les arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance parce qu'ils se servent d'une

1. Il est piquant de lui voir louer un conventionnel et un régicide. Il le fait par horreur de Napoléon et aussi par un sentiment très sincère de la *liberté* que la Révolution a donnée à la France.

2. Ce sera, de 1815 à 1830, l'éternel refrain de Chateaubriand aux légitimistes. Il leur conseillera de tenir compte des conquêtes de la Révolution et il bataillera contre les *ultras* pour la liberté.

3. *Honneur* = *loyalisme*, fidélité au souverain et à l'autorité.

4. C'était également l'idée de Mme de Staël qui eut, elle aussi, et même plus que Chateaubriand, à se plaindre des rigueurs de Napoléon. Précisément au moment où Chateaubriand écrivait ce discours de réception, elle venait d'être expulsée du territoire français pour son livre *De l'Allemagne* (1810).

langue à part qui n'est pas entendue de la foule[1]; mais les lettres, qui parlent une langue universelle, languissent et meurent dans les fers[2]. Comment tracera-t-on des pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire, en écrivant, tout sentiment magnanime, toute pensée forte et grande? La liberté est si naturellement l'amie des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples[3]; et c'est nous, Messieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales et de la venger de ses ennemis, de transmettre son nom et son culte à la dernière postérité. Pour qu'on ne se trompe pas dans l'interprétation de ma pensée, je déclare que je ne parle ici que de la liberté qui naît de l'ordre et enfante des lois, et non de cette liberté fille de la licence et mère de l'esclavage[4]..... Si l'écrivain dont vous déplorez la perte avait fait cette réflexion, il n'aurait pas embrassé dans un même amour la liberté qui fonde et la liberté qui détruit.....

« Quand mon tour sera venu[5] de céder ma place à l'orateur qui doit parler sur ma tombe, il pourra traiter sévèrement mes ouvrages; mais il sera forcé de dire que j'aimais avec transport ma patrie[6], que j'aurais souffert mille maux plutôt que de coûter une seule larme à mon pays, que j'aurais fait, sans balancer, le sacrifice de mes jours à ces nobles sentiments, qui seuls donnent du prix à la vie et de la dignité à la mort. Mais quel temps ai-je choisi, Messieurs, pour vous parler de deuil et de funérailles?

1. Ce n'est pas très clair ni très évident. Si les arts sont en un sens une *prédication* (et l'on sait qu'ils l'ont été à plusieurs moments), pourquoi ne seraient-ils pas soumis aux conditions d'existence des lettres?

2. Voilà une de ces phrases qui durent faire bondir Napoléon.

3. Cela est assez vrai pour quelques auteurs de l'époque impériale, mais est loin de l'être pour tous. Chateaubriand flatte ici ses collègues, dont plusieurs furent des créatures de Napoléon. Il n'est pas exact de prétendre que tous les écrivains gardent toujours, dans les époques de servitude, la fierté, la dignité, le sens de la liberté. En 1812, l'Académie française n'inscrivit point le *Génie du christianisme* sur la liste des prix décennaux. Ce fut sa réponse au discours de réception de Chateaubriand.

4. Il fait ici le procès de la *licence* révolutionnaire, *mère de l'esclavage* impérial. Napoléon comprit fort bien. Dans le manuscrit qui fut rendu à Chateaubriand, le paragraphe commençant par les mots : « M. de Chénier adora la liberté..... (c'est celui qui est cité ici) avait une *double rature* longitudinale.

5. Chateaubriand, pour finir, oppose son attitude de « bon Français » à celle de ceux qui ont « coûté des larmes » à son pays.

6. C'est exact. Chateaubriand a profondément aimé sa patrie et il a eu un sentiment très noble de la grandeur de la France.

Ne sommes-nous pas environnés de fêtes[1]? Voyageur solitaire, je méditais il y a quelques jours sur la ruine[2] des empires détruits[3] : et je vois s'élever un nouvel empire. Je quitte à peine ces tombeaux où dorment les nations ensevelies, et j'aperçois un berceau chargé des destinées de l'avenir[4]. De toutes parts retentissent les acclamations du soldat[5]. César monte au Capitole; les peuples racontent les merveilles, les monuments élevés, les cités embellies, les frontières de la patrie baignées par ces mers lointaines qui portaient les vaisseaux de Scipion[6] et par ces mers reculées que ne vit pas Germanicus[7]. (*Mémoires*, III, 46.)

1. Le *roi de Rome* venait de naître. Nous sommes ici en 1811.

Mil huit cent onze! O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le Ciel eût dit oui,
Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres
Comme un Mont Sinaï!

(HUGO, *Napoléon II.*)

2. *Ruine* = *écroulement* (sens latin de *ruina.*)

3. Il avait visité en Orient les pays autrefois illustrés par de grands empires.

4. Antithèse qui est bien dans sa manière.

5. Ce détail et ceux qui suivent désignent un *triomphe*, à la façon romaine. En cette année 1811, Napoléon était à l'apogée de sa gloire. Hugo a bien rendu ce sentiment dans *Napoléon II*.

6. Les *vaisseaux de Scipion* allèrent en Afrique. Les *mers reculées* que ne vit pas Germanicus désignent la mer du Nord et la Baltique. Remarquer ces deux noms de généraux romains opposés à *César* et symbolisant la vertu romaine de ces chefs qui n'avaient pas asservi leur patrie. Encore une attaque indirecte contre Napoléon.

7. Beaucoup d'écrivains du 19e siècle ont chanté la liberté. On trouverait de fort belles tirades chez les poètes romantiques, et par exemple ces strophes de Lamartine s'adressant à un de ses adversaires politiques :

La liberté! ce mot dans ma bouche t'outrage?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels
Entre Caton et toi doit rester un mystère,
Que la liberté monte à ses premiers autels?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,
Et que nous adorons notre honte et nos fers
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers?.....

[Chateaubriand suivit d'un œil attentif les convulsions des dernières années de l'Empire, la fin malheureuse de l'expédition d'Espagne, les désastres de la campagne de Russie dont il s'affligeait comme patriote, tout en voyant avec joie pâlir l'étoile de Napoléon. Toute la partie des *Mémoires*, où ces événements sont contés (*Troisième partie*), est riche en tableaux historiques fort intéressants. Voici la retraite de Russie :]

La Retraite de Russie.

Le 6 novembre (1812) le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro : tout disparaît sous la blancheur universelle. Les soldats sans chaussure sentent leurs pieds mourir ; leurs doigts violâtres et roidis laissent échapper le mousquet dont le toucher brûle ; leurs cheveux se hérissent de givre, leurs barbes de leur haleine congelée ; leurs méchants habits deviennent une casaque de verglas. Ils tombent, la neige les couvre ; ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux[1]. On ne sait plus de quel côté

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse du parvis, que leur pied déshonore,
La vengeance et l'injure aux portes des enfers !
Ecarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !
Sois la lyre vivante et non pas le cerbère
Du temple de la Liberté !

(A Némésis.)

1. Plusieurs détails identiques se retrouvent dans le célèbre poème de Hugo, *L'Expiation*. On comparera les deux passages :

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts. Au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs
Pleuvaient. Les grenadiers, surpris d'être tremblants,

les fleuves coulent ; on est obligé de casser la glace pour apprendre à quel orient il faut se diriger. Egarés dans l'étendue, les divers corps font des feux de bataillon pour se rappeler et se reconnaître, de même que des vaisseaux en péril tirent le canon de détresse[1]. Les sapins changés en cristaux immobiles s'élèvent çà et là, candélabres de ces pompes funèbres[2]. Des corbeaux et des meutes de chiens blancs sans maîtres suivaient à distance cette retraite de cadavres.

Il était dur, après les marches, d'être obligé, à l'étape déserte, de s'entourer des précautions d'un ost[3] sain, largement pourvu, de poser des sentinelles, d'occuper des postes, de placer des grand'gardes. Dans des nuits de seize heures, battu des rafales du nord, on ne savait ni où s'asseoir, ni où se coucher[4] ; les arbres jetés bas avec tous leurs albâtres[5] refusaient de s'enflammer ; à peine parvenait-on à faire fondre un peu de neige, pour y démêler une cuillerée de farine de seigle. On ne s'était pas reposé sur le sol nu que des hurlements de Cosaques faisaient retentir les bois ; l'artillerie volante de l'ennemi grondait[6] ; le jeûne de nos soldats était salué comme le festin des rois[7], lorsqu'ils se mettent à table ; les boulets roulaient leurs pains de fer au milieu des convives affamés. A l'aube que ne suivait point

Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait. Sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et chacun se sentant mourir, on était seul.

(*Les Châtiments*, Hetzel, éditeur.)

1. Les images empruntées à la navigation et à la marine sont très nombreuses dans l'œuvre de Chateaubriand. La mer l'a toujours *hanté*.

2. Image mélodramatique et qui n'est pas d'un très bon goût.

3. *Ost* = *armée*. Vieux mot. Mais Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, aime les archaïsmes.

4. Cf. une autre espèce de *veillée d'armes* dans les *Mémoires*, p. 67, et dans *Les Martyrs*, p. 269.

5. C'est la couche de neige durcie, blanche comme l'albâtre.

6. Très exact. L'armée française fut constamment harcelée par les Cosaques.

7. Idée bizarre. Cette image et la suivante (les *pains de fer*) ne sont pas heureuses.

l'aurore, on entendait le battement d'un tambour drapé de frimas ou le son enroué d'une trompette : rien n'était triste comme cette diane lugubre, appelant sous les armes des guerriers qu'elle ne réveillait plus[1]. Le jour grandissant éclairait des cercles de fantassins roidis et morts autour des bûchers expirés[2].

Quelques survivants partaient; ils s'avançaient vers des horizons inconnus qui, reculant toujours, s'évanouissaient à chaque pas dans le brouillard. Sous un ciel pantelant[3], et comme lassé des tempêtes de la veille, nos files éclaircies traversaient des landes après des landes, des forêts suivies de forêts et dans lesquelles l'Océan semblait avoir laissé son écume attachée aux branches échevelées des bouleaux. On ne rencontrait même pas dans ces bois ce triste et petit oiseau de l'hiver qui chante, ainsi que moi[4], parmi les buissons dépouillés. Si je me retrouve tout à coup par ce rapprochement en présence de mes vieux jours, ô mes camarades ! (les soldats sont frères), vos souffrances me rappellent aussi mes jeunes années, lorsque, me retirant devant vous[5], je traversais, si misérable et si délaissé, la bruyère des Ardennes[6]. *(Mémoires*, III, 320.)

1. Ceci est excellent. Voilà la vraie poésie de Chateaubriand.

2. Chateaubriand — comme Hugo — aime les attitudes sculpturales. Rappelons-nous, dans l'*Expiation* (cf. p. 318, n. 1), les clairons à leur poste gelés, debout, en selle et muets.

3. *Pantelant* signifie, au sens propre, *qui respire avec peine, haletant*. Le ciel est fatigué des tempêtes et il ne bouge plus ; les nuages y circulent lentement. L'image est cherchée bien loin.

4. Pourquoi faut-il donc qu'il mêle toujours sa personne à tous les tableaux ? Il sent si bien la bizarrerie de ce procédé qu'il essaie de le justifier, dans la phrase suivante.

5. Chateaubriand, à l'armée des émigrés, *se retirait* devant les troupes françaises.

6. Cf. p. 68. — Chateaubriand a plusieurs fois traité ce sujet de la *retraite de Russie*. Voici un passage de la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* (étudiée plus bas p. 322) :

On vit errer six cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France : on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie : tant ils éprouvaient les tourments de la faim ! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit ; et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu des frimas. Les seuls témoins des souffrances de nos soldats dans ces solitudes, étaient des bandes de corbeaux et des meutes de lévriers blancs demi-sauvages, qui suivaient notre armée pour en dévorer les débris.

M. V. Giraud voit dans ce passage et dans celui des *Mémoires* deux sources du poème de Hugo, *L'Expiation*. (Cf. V. Giraud, *Chateaubriand, études littéraires*, pp. 301-313.)

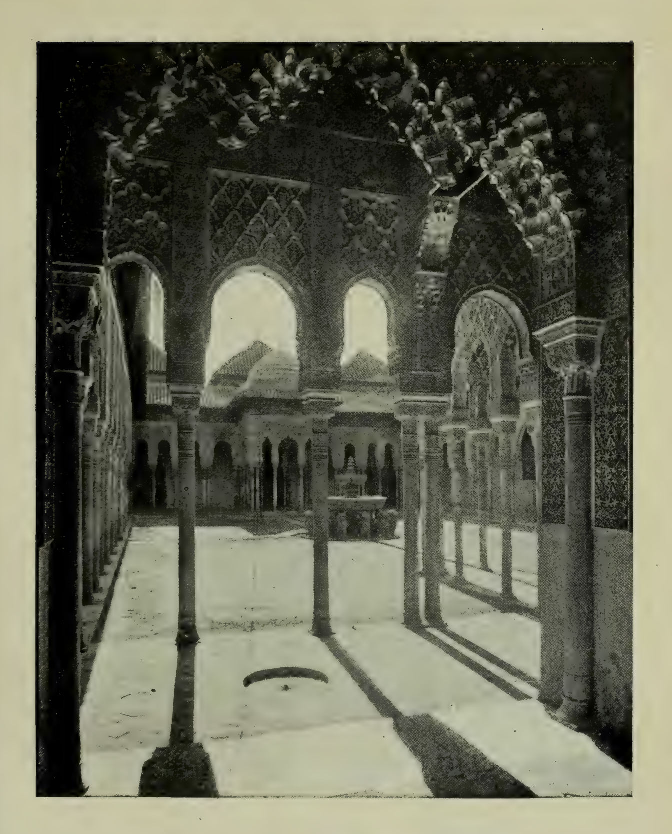


FIG. 17. — La Cour des Lions à l'Alhambra.

Cette image ne donne qu'une idée imparfaite de la Cour des Lions, qui est difficile à prendre en photographie. Du moins éclairera-t elle la description que donne Chateaubriand de l'architecture mauresque dans *le Dernier Abencérage*. (Cf. p. 306.)

Analyse et Extraits.

L'Œuvre de Napoléon.

[L'idée générale de ce pamphlet est que Buonaparte est *un faux grand homme, un insensé.* A l'intérieur, il a ruiné la France par une mauvaise administration, par l'abus de la conscription et surtout par une abominable tyrannie :]

Les crimes[1], l'oppression, l'esclavage marchèrent d'un pas égal avec la folie. Toute liberté expire, tout sentiment honorable, toute pensée généreuse deviennent des conspirations contre l'Etat. Si on parle de vertu, on est suspect ; louer une belle action, c'est une injure faite au prince[2]. Les mots changent d'acception : un peuple qui combat pour ses souverains légitimes est un peuple rebelle ; un traître est un sujet fidèle ; la France entière devient l'empire du mensonge[3]: journaux, pamphlets, discours, prose et vers, tout déguise la vérité. S'il a fait de la pluie, on assure qu'il a fait du soleil[4]; si le tyran s'est promené au milieu du peuple muet, il s'est avancé, dit-on, au milieu des acclamations de la foule. Le but unique, c'est le prince ; la morale consiste à se dévouer à ses caprices, le devoir à le louer. Il faut surtout se récrier d'admiration lorsqu'il a fait une faute ou commis un crime. Les gens de lettres sont forcés par des menaces à célébrer le despote. Ils composaient, ils capitulaient sur le degré de la louange[5]; heureux quand, au prix de quelques lieux communs sur la gloire des armes, ils avaient acheté le droit de pousser quelques soupirs, de dénoncer quelques crimes, de rappeler quelques vérités proscrites ! Aucun livre ne pouvait paraître sans être marqué de l'éloge de Buonaparte comme du timbre de l'esclavage[6]; dans les

1. Chateaubriand a raconté au début du pamphlet quelques-uns de ces crimes, et notamment le meurtre du duc d'Enghien.

2. Ces réflexions rappellent Tacite flétrissant les empereurs romains. On peut également en rapprocher certains chapitres des *Considérations* de Montesquieu (celui sur Tibère en particulier.)

3. L'idée est excessive, mais le style est très ferme et très vibrant grâce aux antithèses.

4. Détail un peu puéril.

5. La phrase n'est pas claire. Chateaubriand veut dire que les gens de lettres composent avec la vérité, qu'ils capitulent devant les menaces, et qu'ils ne se distinguent que par le degré dans la louange.

6. Image grandiose et d'une belle rhétorique.

nouvelles éditions des anciens auteurs, la censure faisait retrancher tous les passages contre les conquérants, la servitude et la tyrannie, comme le Directoire avait eu dessein de faire corriger dans les mêmes auteurs tout ce qui parlait de la monarchie et des rois. Les almanachs étaient examinés avec soin, et la conscription forma un article de foi dans le catéchisme. Dans les arts, même servitude : Buonaparte empoisonne les pestiférés de Jaffa : on fait un tableau qui le représente touchant, par excès de courage et d'humanité, ces mêmes pestiférés[1]. Ce n'était pas ainsi que saint Louis guérissait les malades qu'une confiance touchante et religieuse présentait à ses mains royales[2]. Au reste, ne parlez point d'opinion publique : la maxime est que le souverain doit en disposer chaque matin. Il y avait à la police perfectionnée par Buonaparte un comité chargé de donner la direction aux esprits et à la tête de ce comité un directeur de l'opinion publique. L'imposture et le silence étaient les deux grands moyens employés pour tenir le peuple dans l'erreur.

[A l'extérieur, Buonaparte s'est comporté, dans sa diplomatie, comme un *fou* ou un *enfant*; et quant à son fameux génie militaire, les événements viennent de montrer ce qu'il faut en penser :]

Absurde en administration, criminel en politique, qu'avait-il donc pour séduire les Français, cet étranger? Sa gloire militaire? Eh bien, il en est dépouillé. C'est en effet un grand gagneur de batailles, mais hors de là le moindre général est plus habile que lui[3]. Il n'entend rien aux retraites et à la chicane du terrain ; il est impatient, incapable d'attendre longtemps un résultat, fruit d'une longue combinaison militaire[4] ; il ne sait qu'aller en avant, faire des pointes, courir, remporter des victoires, comme on l'a dit, *à coups d'hommes*, sacrifier tout pour un succès sans s'embarrasser

1. Allusion au tableau de Gros, *Les Pestiférés de Jaffa.* La passion égare ici Chateaubriand, et il est regrettable qu'il se soit fait l'écho de commérages violents et injustes.

2. Toujours le goût des antithèses. Mais il faut se souvenir qu'il en a besoin pour justifier sa thèse qui est que la France doit revenir à ses chefs légitimes et à la monarchie traditionnelle des fils de Saint Louis.

3. Réflexion un peu enfantine. Si le but de la guerre est de gagner des batailles et si Napoléon s'y entendait, on ne comprend guère comment le moindre général peut être plus habile que lui. Chateaubriand va essayer de justifier son paradoxe.

4. Ceci encore est injuste; et d'ailleurs Chateaubriand n'est-il pas obligé d'avouer, dans une petite note, il est vrai : « Il a perfectionné ce qu'on appelle l'administration des armées et le matériel de la guerre. »

d'un revers, tuer la moitié de ses soldats par des mesures au-dessus des forces humaines. Peu importe : n'a-t-il pas la conscription et la *matière première?* On a cru qu'il avait perfectionné l'art de la guerre et il est certain qu'il l'a fait rétrograder vers l'enfance de l'art[1]. Le chef-d'œuvre de l'art militaire chez les peuples civilisés, c'est évidemment de défendre un pays avec une petite armée, de laisser reposer plusieurs milliers d'hommes derrière soixante ou quatre-vingt mille soldats, de sorte que le laboureur qui cultive en paix son sillon sait à peine qu'on se bat à quelques lieues de sa chaumière[2]. L'empire romain était gardé par cent cinquante mille hommes et César n'avait que quelques légions à Pharsale[3]. Qu'il nous défende donc aujourd'hui dans nos foyers, ce vainqueur du monde! Quoi! tout son génie l'a-t-il abandonné? Par quel enchantement cette France, que Louis XIV avait environnée de forteresses, que Vauban avait fermée comme un beau jardin, est-elle envahie de toutes parts[4]?.....

1. Encore une phrase injuste, inspirée par une aveugle passion.

2. Chateaubriand veut donner une rigueur logique à son paradoxe. Il définit très arbitrairement ce qu'il appelle « le chef-d'œuvre de l'art militaire », et il en tire, naturellement, des conclusions en faveur de sa thèse.

3. Ceci est très contestable; le fait fût-il vrai, que le raisonnement serait encore un sophisme. On ne peut pas conclure d'*un* fait à la généralité des cas.

4. Très beau mouvement oratoire. Remarquer les images (*forteresses*, *jardin*), les antithèses (*fermée*, *envahie*), et l'ironie (*Qu'il nous défende.....*). Chateaubriand a dessiné plusieurs fois le portrait de Napoléon; voici un fragment des *Mémoires* qu'on peut rapprocher de celui-ci :

Napoléon n'est plus le vrai Bonaparte, c'est une figure légendaire composée des lubies du poète, des devis du soldat et des contes du peuple : c'est le Charlemagne et l'Alexandre des épopées du moyen âge que nous voyons aujourd'hui. Ce héros fantastique restera le personnage réel; les autres portraits disparaîtront. Bonaparte appartenait si fort à la domination absolue, qu'après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous faut subir le despotisme de sa mémoire. Ce dernier despotisme est plus dominateur que le premier, car si l'on combattit Napoléon alors qu'il était sur le trône, il y a consentement universel à accepter les fers que mort il nous jette. Il est un obstacle aux événements futurs : comment une puissance sortie des camps pourrait-elle s'établir après lui? n'a-t-il pas tué en la surpassant toute gloire militaire? Comment un gouvernement libre pourrait-il naître, lorsqu'il a corrompu dans les cœurs le principe de toute liberté? Aucune puissance légitime ne peut plus chasser de l'esprit de l'homme le spectre usurpateur : le soldat et le citoyen, le républicain et le monarchiste, le riche et le pauvre, placent également les bustes et les portraits de Napoléon à leurs foyers, dans leurs palais ou dans leurs chaumières; les anciens vaincus sont d'accord avec les anciens vainqueurs; on ne peut faire un pas en Italie qu'on ne le retrouve; on ne pénètre pas en Allemagne qu'on ne le rencontre, car dans ce pays la jeune génération qui le repoussa est passée. Les siècles s'asseyent d'ordinaire devant le portrait d'un grand homme, ils l'achèvent par un travail long et successif. Le genre humain cette fois

n'a pas voulu attendre ; peut-être s'est-il trop hâté d'estomper un pastel. Il est temps de placer en regard de la partie défectueuse de l'idole la partie achevée.

Bonaparte n'est point grand par ses paroles, ses discours, ses écrits, par l'amour des libertés qu'il n'a jamais eu et n'a jamais prétendu établir ; il est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, un code de lois adopté en divers pays, des cours de justice, des écoles, une administration forte, active, intelligente, et sur laquelle nous vivons encore ; il est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie ; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, d'orgueilleux savants, des littérateurs anarchiques, des athées voltairiens, des orateurs de carrefours, des égorgeurs de prisons et de rues, des claquedents de tribune, de clubs et d'échafauds, pour les avoir réduits à servir sous lui ; il est grand pour avoir enchaîné une tourbe anarchique ; il est grand pour avoir fait cesser les familiarités d'une commune fortune, pour avoir forcé des soldats ses égaux, des capitaines ses chefs ou ses rivaux, à fléchir sous sa volonté ; il est grand surtout pour être né de lui seul, pour avoir su, sans autre autorité que celle de son génie, pour avoir su, lui, se faire obéir par trente-six millions de sujets à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes : il est grand pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées quelle qu'ait été la différence de leur discipline et de leur valeur, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre.

Le fameux délinquant en matière triomphale n'est plus ; le peu d'hommes qui comprennent encore les sentiments nobles peuvent rendre hommage à la gloire sans la craindre, mais sans se repentir d'avoir proclamé ce que cette gloire eut de funeste, sans reconnaître le destructeur des indépendances pour le père des émancipations : Napoléon n'a nul besoin qu'on lui prête des mérites ; il fut assez doué en naissant. (*Mémoires*, IV, 90.)

MÉLANGES POLITIQUES ET POLÉMIQUE (1826)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[Voilà donc les Bourbons rétablis et Louis XVIII faisant son entrée dans Paris :]

La vieille garde.

J'ai présent à la mémoire, comme si je le voyais encore, le spectacle dont je fus témoin lorsque Louis XVIII, entrant dans Paris le 3 mai[1], alla descendre à Notre-Dame : on avait voulu épargner au roi l'aspect des troupes étrangères ; c'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie, depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers[2], couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leur tête, qui sentaient le feu et la poudre; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps[3], non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front[4], faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux comme pour ne pas voir; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage; les autres, à travers leurs moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à

1. Le 3 mai 1814.
2. Sur la vieille garde de Napoléon lire : 1° dans Hugo, *L'Expiation* (dans les *Châtiments*), le récit de la bataille de Waterloo ; 2° dans Théophile Gautier *Les Vieux de la vieille* (dans *Emaux et Camées*).
3. Louis XVIII, déjà affaibli par l'âge, était en outre presque impotent.
4. Toute cette phrase est remplie de détails réalistes qui montrent que Chateaubriand savait voir et observer.

* Etudier, dans cette page, le réalisme de l'auteur.

une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre[1].

Au bout de la ligne était un jeune hussard, à cheval ; il tenait un sabre nu, il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi[2]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 440.)

[Chateaubriand, pendant cette première Restauration, commence à se montrer mécontent de la royauté qui lui semble commettre des maladresses. Il publie, en 1814, les *Réflexions politiques* qu'on trouvera plus bas, p. 334. Mais voici le retour de l'île d'Elbe et les Cent-Jours. Chateaubriand accompagne le roi à Gand. Il rentre en France après Waterloo. Nommé pair de France, il recommence à grogner contre la monarchie, en publiant, en 1816, sa *Monarchie selon la Charte*, qu'on trouvera plus bas, p. 341. Il est d'avis que la royauté favorise trop les régicides et il tiraille contre elle dans divers articles de son journal *Le Conservateur* (voir plus bas, p. 344). L'assassinat du duc de Berry (1820) fait tomber Decazes du pouvoir et amène une violente réaction. Chateaubriand contribue à la formation du ministère et reçoit l'ambassade de Berlin où il passe quelques mois de l'année 1821. Voici quelques impressions sur la ville et la société :]

Je suis nommé ambassadeur à Berlin.

La société à Berlin me convenait par ses habitudes : entre cinq et six heures on *allait en soirée ;* tout était fini à neuf, et je me couchais tout juste comme si je n'eusse pas été ambassadeur. Le sommeil dévore l'existence, c'est ce qu'il y a de bon : « Les heures sont longues et la vie est courte, » dit Fénelon. M. Guillaume de Humboldt[3], frère de mon illustre ami Alexandre[4], était à Berlin : je l'avais connu

1. Cette exagération finale s'accorde assez avec le ton violent du reste du récit.

2. Tableau d'un pittoresque achevé et d'un très grand relief.

3. Guillaume de *Humboldt* (1767-1835), philologue et diplomate. Un des signataires de la paix de Paris en 1814.

4. Alexandre de *Humboldt* (1769-1859), auteur du *Cosmos, essai d'une description physique du monde.*

ministre à Rome ; suspect au gouvernement à cause de ses opinions, il menait une vie retirée ; pour tuer le temps, il apprenait toutes les langues et même tous les patois de la terre. Il retrouvait les peuples, habitants anciens d'un sol, par les dénominations géographiques du pays. Une de ses filles parlait indifféremment le grec ancien ou le grec moderne ; si l'on fût tombé dans un bon jour, on aurait pu deviser à table en sanscrit.....

Le soir à l'Opéra, j'avais une loge auprès de la loge royale, placée en face du théâtre. Je causais avec les princesses ; le roi[1] sortait dans les entr'actes ; je le rencontrais dans le corridor, il regardait si personne n'était autour de nous et si l'on ne pouvait nous entendre ; il m'avouait alors tout bas sa détestation[2] de Rossini[3] et son amour pour Gluck[4]. Il s'étendait en lamentations sur la décadence de l'art et surtout sur ces gargarismes de notes destructeurs du chant dramatique : il me confiait qu'il n'osait dire cela qu'à moi, à cause des personnes qui l'environnaient. Voyait-il venir quelqu'un, il se hâtait de rentrer dans sa loge[5].....

Ce qu'on nomme le parc, à Berlin, est un bois de chênes, de bouleaux, de hêtres, de tilleuls et de blancs de Hollande[6]. Il est situé à la porte de Charlottenbourg et traversé par la grande route qui mène à cette résidence royale. A droite du parc est un Champ de Mars ; à gauche, des guinguettes.

Dans l'intérieur du parc, qui n'était pas alors percé d'allées régulières, on rencontrait des prairies, des endroits sauvages et des bancs de hêtre sur lesquels la Jeune Allemagne avait naguère gravé, avec un couteau, des cœurs percés de poignards : sous ces cœurs poignardés on lisait le nom de *Sand*[7]. Des bandes de corbeaux, habitant les arbres aux

1. *Frédéric-Guillaume III* (1770-1840), devenu roi en 1797. Il avait des goûts très simples. Chateaubriand le rencontrait tous les jours, conduisant lui-même une carriole découverte, casquette en tête, manteau grisâtre sur le dos, fumant son cigare.

2. *Détestation = action de détester, horreur.* Ce mot était plus fréquent au 17e siècle que de nos jours.

3. *Rossini* (1792-1868), célèbre musicien italien, auteur de *Guillaume-Tell*, du *Barbier de Séville*.

4. *Glück* (1714-1787), compositeur allemand, auteur d'*Iphigénie*, d'*Alceste*.

5. Chateaubriand a insisté sur le goût des Berlinois pour la musique.

Une réunion publique musicale avait lieu deux ou trois fois la semaine. Le soir, en revenant de leur ouvrage, de petites ouvrières, leur panier au bras, des garçons ouvriers, portant les instruments de leurs métiers, se pressaient pêle-mêle dans une salle ; on leur donnait en entrant un feuillet noté, et ils se joignaient au chœur général avec une précision étonnante.

6. Nom vulgaire du peuplier blanc.

7. Charles-Louis *Sand* (1795-1819), étudiant de l'Université d'Iéna, qui, le 23 mars 1819, avait assassiné le célèbre écrivain

approches du printemps, commencèrent à ramager. La nature vivante se ranimait avant la nature végétale, et des grenouilles toutes noires étaient dévorées par des canards, dans les eaux çà et là dégelées : ces rossignols-là *ouvraient le printemps dans les bois*[1] de Berlin. Cependant, le parc n'était pas sans quelques jolis animaux : des écureuils circulaient sur les branches ou se jouaient à terre, en se faisant un pavillon de leur queue. Quand j'approchais de la fête, les acteurs remontaient le tronc des chênes, s'arrêtaient dans une fourche, et grognaient en me voyant passer au-dessous d'eux[2]. Peu de promeneurs fréquentaient la futaie dont le sol inégal était bordé et coupé de canaux. Quelquefois je rencontrais un vieil officier goutteux qui me disait, tout réchauffé et tout réjoui, en me parlant du pâle rayon de soleil sous lequel je grelottais : « Ça pique! » De temps en temps je trouvais le duc de Cumberland[3] à cheval et presque aveugle, arrêté devant un blanc de Hollande contre lequel il était venu se cogner le nez.....

A Berlin et dans le Nord, les monuments sont des forteresses; leur seul aspect serre le cœur. Qu'on retrouve ces places dans des pays habités et fertiles, elles font naître l'idée d'une légitime défense; les femmes et les enfants, assis ou jouant à quelque distance des sentinelles, contrastent assez agréablement; mais une forteresse sur des bruyères, dans un désert, rappelle seulement des colères humaines : contre qui sont-ils élevés ces remparts, si ce n'est contre la pauvreté et l'indépendance[4]? Il faut être moi pour trouver un plaisir à rôder au pied de ces bastions, à entendre le vent siffler dans ces tranchées, à voir ces parapets élevés en prévision d'ennemis qui peut-être n'apparaîtront jamais. Ces labyrinthes militaires[5], ces canons muets en face les uns des autres sur des angles saillants et gazonnés, ces vedettes de pierre où l'on n'aperçoit personne et d'où aucun œil ne vous regarde, sont d'une incroyable morosité[6]. Si, dans la double solitude de la nature et de la guerre,

Auguste de Kotzebue, qu'il regardait comme le suppôt de l'absolutisme. Il fut condamné à mort et exécuté en mai 1820.

1. Mme de Sévigné, *Lettres*, 29 avril 1671.

2. Tableau gracieux; cf. une description d'Amérique, p. 143.

3. Ernest-Auguste, duc de *Cumberland*, cinquième fils du roi d'Angleterre, George III; il avait épousé une princesse de Mecklembourg; il devint, en 1837, roi de Hanovre.

4. Voici un Chateaubriand humanitaire que nous ne connaissions pas encore.

5. Il a très bien vu l'esprit *militaire* de la Prusse.

* Opposer son tableau à celui de Mme de Staël dans l'*Allemagne*. Mme de Staël a surtout représenté une Allemagne idyllique.

6. *Morosité* = *tristesse*.

vous rencontrez une pâquerette abritée sous le redan d'un glacis[1], cette aménité de Flore[2] vous soulage. Lorsque, dans les châteaux de l'Italie, j'apercevais des chèvres appendues[3] aux ruines et la chevrière assise sous un pin à parasol[4]; quand, sur les murs du moyen âge dont Jérusalem est entourée, nos regards plongeaient dans la vallée de Cédron[5] sur quelques femmes arabes qui gravissaient des escarpements parmi des cailloux: le spectacle était triste sans doute, mais l'histoire était là, et le silence du présent ne laissait que mieux entendre le bruit du passé[6]. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 191-220.)

[Chateaubriand, revenu à Paris pour assister au baptême du duc de Bordeaux (fin avril 1821) et réintégré dans ses fonctions de ministre d'Etat, ne retourna pas à Berlin. Il se retira des affaires en même temps que M. de Villèle quittait le ministère; mais quelques mois plus tard il fut nommé à l'ambassade de Londres (Janvier 1822).]

Je suis nommé à l'ambassade de Londres.

[Chateaubriand n'était pas retourné à Londres depuis les années bien éloignées où il y composait l'*Essai*[7] dans la plus profonde détresse. Il fut

1. *Redan*, ouvrage de fortification à angles saillants et rentrants; *glacis*, terrain en pente douce établi en avant d'un ouvrage de fortification.
2. *Flore*, déesse des fleurs dans la mythologie. L'auteur, comme il arrive souvent, plaisante aimablement avec des souvenirs antiques.
3. *Appendues* = *suspendues à*; le mot a vieilli.
4. Nous disons aujourd'hui *pin parasol.*
5. *Cédron* : ruisseau qui coulait le long de la colline de Jérusalem. Voir plus haut la description dans l'*Itinéraire*, p. 236.
6. Remarquer les mêmes réflexions morales et le même goût de l'antithèse auxquels l'auteur nous a déjà habitués. Chateaubriand paraît ne pas s'être beaucoup amusé à Berlin. Dans les nombreux loisirs que lui laissaient ses occupations, il fréquentait les gens de lettres (par exemple Chamisso). Un de ses gros chagrins fut d'apprendre la mort de Fontanes, décédé le 17 mars 1821. Il écrivit de Berlin une lettre (qui parut dans les *Débats* du 10 avril) où il faisait l'éloge de son ami. Il disait entre autres choses :

Personne (si ce n'est un de ses vieux amis qui est aussi le mien, M. Joubert) n'a mieux connu que moi cette bonhomie, cette simplicité, cette absence de toute envie, qui distinguent les vrais talents et qui faisaient le fond du caractère de M. de Fontanes. Singulière fatalité! notre amitié commença dans la terre étrangère, et c'est dans la terre étrangère que j'apprends la mort du compagnon de mon exil! Comme homme public, M. de Fontanes a rendu à son pays des services inappréciables; il maintint la dignité de la parole, sous l'empire du maître qui commandait un silence servile. (*Mémoires d'Outre-Tombe,* Ed. Biré, IV, 495.)

Sur Fontanes, cf. plus haut p. 86.

7. Voir plus haut l'*Essai sur les Révolutions*, p. 70.

frappé des changements accomplis depuis trente ans dans la vieille Angleterre. Il observa beaucoup la société mondaine, les hommes politiques dont il a tracé d'amusants et fins portraits.]

Il me semble que j'achève une course en Angleterre comme celle que je fis autrefois sur les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage. En appelant devant moi les siècles d'Albion, en passant de renommée en renommée, en les voyant s'abîmer tour à tour, j'éprouve une espèce de douloureux vertige. Que sont devenus ces jours éclatants et tumultueux où vécurent Shakespeare et Milton, Henri VIII et Élisabeth, Cromwell et Guillaume, Pitt et Burke[1]? Tout cela est fini : supériorités et médiocrités, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et la même poussière[2]. Quel néant sommes-nous donc, s'il en est ainsi de la partie la plus vivante de l'espèce humaine, du génie qui reste comme une ombre des vieux temps dans les générations présentes, mais qui ne vit plus par lui-même, et qui ignore s'il a jamais été!

Combien de fois l'Angleterre, dans l'espace de quelques cents ans, a-t-elle été détruite? A travers combien de révolutions n'a-t-elle point passé pour arriver au bord d'une révolution plus grande, plus profonde et qui enveloppera la postérité! J'ai vu ces fameux parlements britanniques dans toute leur puissance : que deviendront-ils? J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et dans son ancienne prospérité : partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray[3], partout des chemins étroits et sablés, remplis de vaches, des bruyères marbrées[4] de moutons, des parcs, des châteaux, des villes : peu de grands bois, peu d'oiseaux, le vent de la mer[5]. Ce n'étaient

1. *Shakespeare* vécut à la fin du 16e siècle. — *Milton,* auteur du *Paradis perdu*, au 17e. — *Henri VIII* (1509-1547) réalisa le grand schisme d'Angleterre. — *Élisabeth*, sa fille, consolida le protestantisme. — *Cromwell*, après avoir fait périr Charles Ier, gouverna de 1648 à 1658. — *Guillaume* (d'Orange) détrôna en 1688 Jacques II. — *Pitt*, adversaire de la France au 18e siècle, fit de l'Angleterre une grande puissance commerciale. — *Burke* fut un homme politique du 18e siècle.

2. C'est la reprise de l'éternelle méditation. Voir les descriptions de l'*Itinéraire*, p. 212 et 221.

3. *Gray*, poète (1716-1771), auteur d'une célèbre *Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, imitée par Chateaubriand dans ses poésies ; cf. p. 395.

4. Traversées par des teintes blanches comme les veines du marbre.

5. Quelques traits suffisent à l'auteur pour évoquer un paysage ; cf., dans le *Voyage en Italie*, la lettre à Fontanes sur la campagne romaine, p. 185.

pas ces champs de l'Andalousie où je trouvais les vieux chrétiens et les jeunes amours parmi les débris voluptueux du palais des Mores[1], au milieu des aloès et des palmiers :

Quid dignum memorare tuis, Hispania, terris
Vox humana valet ?

« Quelle voix humaine, ô Espagne, est digne de remémorer tes rivages? » Ce n'était pas[2] là cette campagne romaine[3] dont le charme irrésistible me rappelle sans cesse[4]; ces flots et ce soleil n'étaient pas ceux qui baignent et éclaire[5] le promontoire sur lequel Platon enseignait ses

1. Allusion à l'Alhambra de Grenade. Se reporter aux *Aventures du dernier Abencérage.*

2. Tout ce passage est triste. Chateaubriand a eu des impressions très mêlées à Londres. Certainement il était très heureux de se retrouver, brillant ambassadeur, dans ce pays où il avait été autrefois si malheureux pendant son exil (cf. p. 74, n. 7). Ce contraste lui plaisait fort, bien qu'il eût l'air souvent de regretter son passé, par un dégoût fort peu sincère de son rôle d'ambassadeur :

Quand je rentre chez moi en 1822, au lieu d'être reçu par mon ami tremblotant de froid, qui ouvre la porte de notre grenier en me tutoyant, qui se couche sur son grabat auprès du mien, en se recouvrant de son mince habit et ayant pour lampe le clair de lune, je passe à la lueur des flambeaux entre deux files de laquais, qui vont aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires. J'arrive, tout criblé sur ma route des mots : *Monseigneur, Mylord, Votre Excellence, Monsieur l'Ambassadeur,* à un salon tapissé d'or et de soie. — Je vous en supplie, messieurs, laissez-moi ! trêve de ces *Mylords !...* Revenez, beaux jours de ma misère et de ma solitude ! Ressuscitez, compagnons de mon exil ! Allons, mes vieux camarades du lit de camp et de la couche de paille, allons dans la campagne, dans le petit jardin d'une taverne dédaignée, boire sur un banc de bois une tasse de mauvais thé, en parlant de nos folles espérances et de notre ingrate patrie... (*Mémoires,* I, 322.)

Il a beau dire ici, le ton n'est pas sincère : sa situation nouvelle l'enchantait avec tous les honneurs et toutes les belles relations qu'elle lui apportait. Toutefois, un épisode imprévu l'attrista profondément (comme la mort de Fontanes l'avait attristé dans son ambassade de Berlin). Le 12 août 1822, le marquis de Londonderry, ministre des affaires étrangères, mourut subitement. De là un retour de Chateaubriand sur la pensée de la mort et la fragilité des choses humaines. Ajoutez qu'il voyait, avec beaucoup de clairvoyance, la vieille Angleterre se transformer dans un sens qui ne lui plaisait guère. Il voyait avec regret ce pays, jusque-là si conservateur, gagné par les idées de notre Révolution. Tout cela explique la mélancolie de la tirade ci-dessus.

3. Lire, dans le *Voyage en Italie,* la lettre à M. de Fontanes, p. 185. — Remarquer ici la continuation du même procédé, l'opposition pittoresque de l'Angleterre et des autres pays visités par l'auteur.

4. C'est à dire *m'appelle, m'attire, m'invite à y revenir.* Il n'allait pas tarder à y retourner comme ambassadeur (voir plus bas).

5. Syntaxe étrange. Sujet : *ceux qui* et malgré cela le verbe est au singulier. *Baignent* renvoie à *flots* et *éclaire* à *soleil.* Il faut sous entendre *celui qui* devant *éclaire.*

disciples, ce Sunium[1] où j'entendis chanter le grillon demandant en vain à Minerve [2] le foyer des prêtres de son temple; mais enfin, telle qu'elle était, cette Angleterre entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante et redoutable.

Aujourd'hui[3] ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des usines, ses chemins changés en ornières de fer[4]; et sur ces chemins, au lieu de Milton et de Shakespeare, se meuvent des chaudières errantes[5]. Déjà les pépinières de la science, Oxford et Cambridge, prennent un air désert : leurs collèges et leurs chapelles gothiques, demi-abandonnés, affligent les regards; dans leurs cloîtres, auprès des pierres sépulcrales du moyen âge, reposent oubliées les annales de marbre des anciens peuples de la Grèce; ruines qui gardent les ruines[6]. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, p. 279.)

[A la fin d'août 1822, Chateaubriand apprit qu'il était désigné pour représenter la France au Congrès de Vérone où devait être décidée l'intervention de la France en Espagne[7]. Ministre des affaires étrangères, il dirigea la guerre d'Espagne qu'il a appelée « le grand événement politique de sa vie » et qui se termina par le rétablissement de la monarchie absolue à Madrid. Mais à la suite de difficultés avec M. de Villèle, il fut brusquement, et presque brutalement, révoqué (6 juin 1824 :]

Ma destitution.

Les embarras de la richesse et les inconvénients de la misère me suivirent dans mon logement de la rue de l'Uni-

1. Se reporter à la dernière description de la première partie de l'*Itinéraire*, p. 225.

2. Il y avait à Sunium un temple de Minerve.

3. Nouvelle antithèse, mais cette fois entre l'Angleterre du passé et celle du présent.

4. Les premiers chemins de fer commençaient à sillonner l'Angleterre. Chateaubriand semble les avoir médiocrement goûtés.

* Comparer le passage de Vigny contre les chemins de fer dans la *Maison du Berger*.

5. Antithèse bizarre entre Milton et Shakespeare, symbolisant la poésie, et les *chaudières errantes*, récente conquête de la science positive et utilitaire.

6. Chateaubriand a souvent employé cette dernière image. — On voit qu'il s'élève contre l'utilitarisme du 19e siècle à ses débuts et contre les progrès de l'industrie. Il est persuadé (et il n'a pas tort) que de telles conquêtes marquent un recul de la poésie.

7. Le récit du *Congrès de Vérone* ne fut publié par Chateaubriand que bien plus tard; nous le retrouverons à sa date, avec le récit de la *Guerre d'Espagne*, qu'il dirigea comme ministre des affaires étrangères. Cf. *Cinquième période.*

versité; le jour de mon congé[1], j'avais au ministère un immense dîner prié; il me fallut envoyer des excuses aux convives, et faire replier dans ma petite cuisine à deux maîtres trois grands services préparés pour quarante personnes. Montmirel[2] et ses aides se mirent à l'ouvrage, et, nichant casseroles, lèchefrites[3] et bassines dans tous les coins, il mit son chef-d'œuvre réchauffé à l'abri. Un vieil ami vint partager mon premier repas de matelot mis à terre. La ville et la cour accoururent, car il n'y eut qu'un cri sur l'outrecuidance de mon renvoi après le service que je venais de rendre[4]; on était persuadé que ma disgrâce serait de courte durée; on se donnait l'air de l'indépendance en consolant un malheur de quelques jours, au bout desquels on rappellerait fructueusement[5] à l'infortuné, revenu en puissance[6], qu'on ne l'avait point abandonné.

On se trompait; on en fut pour les frais de courage : on avait compté sur ma platitude, sur mes pleurnicheries, sur mon ambition de chien couchant, sur mon empressement à me déclarer moi-même coupable, à faire le pied de grue[7] auprès de ceux qui m'avaient chassé : c'était mal me connaître. Je me retirai sans réclamer même le traitement qui m'était dû, sans recevoir ni une faveur, ni une obole de la cour; je fermai ma porte à quiconque m'avait trahi; je refusai la foule condoléante et je pris les armes[8]. Alors tout se dispersa ; le blâme universel éclata, et ma partie, qui

1. Il avait été en effet *congédié* « comme un valet coupable qu'on jette sur le pavé ». Le matin de la Pentecôte (1824), en entrant aux Tuileries, il reçut d'un huissier la lettre suivante de M. de Villèle :

J'obéis aux ordres du roi en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que sa Majesté vient de rendre : « Le sieur comte de Villèle, président de notre Conseil des ministres, est chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand. »

2. Son chef cuisinier.

3. Ustensile pour recevoir le jus ou la graisse d'un rôti.

4. On venait d'apprendre la délivrance du roi d'Espagne, Ferdinand VII, et le rétablissement, par la France, de la monarchie légitime. « Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol où naguère les armées d'un conquérant avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait pu prétendre à ce prodige ? » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 285).

5. Il ne croit guère au désintéressement humain.

6. *Revenu au pouvoir.*

7. Remarquer les expressions indignées, *chien couchant, pied de grue.*

8. Il passa en effet dans l'opposition.

Avec du silence et de la modération (comme on disait) j'aurais été loué de la race en adoration perpétuelle du portefeuille ; en faisant pénitence de mon innocence, j'aurais préparé ma rentrée au conseil. C'eût été mieux dans l'ordre commun ; mais c'était me prendre pour l'homme que point ne suis. (*Mémoires d'Outre-Tombe,* IV, 289).

avait d'abord semblé belle aux salons et aux antichambres, parut effroyable. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 287.)

[Chateaubriand commença en effet, presque immédiatement après sa chute, le combat contre la monarchie absolue et contre Villèle. Après une trêve, motivée par la mort de Louis XVIII (1824) et le sacre de Charles X, après un court séjour en Suisse, à Neuchâtel, il revint à Paris, et il groupa autour de lui des écrivains de valeur qui étaient de l'opposition libérale. Il collabora au *Journal des Débats*, il prononça des discours à la *Chambre des pairs*, contre l'absolutisme et en faveur de la liberté de la presse. Puis, comme il n'était pas riche, il songea à donner une édition de ses œuvres complètes. Cette édition parut de 1826 à 1831. Elle comprenait la réimpression de l'*Essai*, du *Génie*, de *René*, d'*Atala*, de l'*Itinéraire*, des *Martyrs*, du *Voyage au Mont-Blanc*; puis, *pour la première fois*, le *Voyage en Amérique* (cf. p. 55), le *Voyage en Italie* (cf. p. 175), les *Aventures du dernier Abencérage* (cf. p. 302), les *Natchez* (voir plus bas p. 353), et surtout un grand ouvrage de polémique, celui qui nous occupe ici, *Mélanges politiques et Polémique*.]

Analyse et Extraits.

[L'ouvrage *Mélanges politiques et Polémique* comprend d'abord la réimpression de la brochure de 1814 *De Buonaparte et des Bourbons* (cf. plus haut p. 312), puis une foule d'articles et de discours, publiés et prononcés de 1815 à 1826. L'ensemble est copieux et il faut naturellement faire un choix. Nous suivons l'ordre chronologique :]

Les *Réflexions politiques* (1814)[1].

[L'ouvrage est une réplique à un *Mémoire au roi*, adressé à Louis XVIII par Carnot, et tout rempli, disait Chateaubriand, de conseils hasardés et de leçons hautaines. Chateaubriand commence par dire qu'un ancien régicide devrait avoir au moins la pudeur de se taire et de se faire oublier :]

Un juge établi sur un tribunal d'après les anciennes constitutions du pays, et non par le fait d'une révolution vio-

1. Chateaubriand a dit de cette publication, qui parut en décembre 1814 :

Le roi paraissait toujours charmé des services que j'avais le bonheur de lui rendre ; le ciel semblait m'avoir jeté sur les épaules la casaque du héraut de la légitimité ; mais plus l'ouvrage avait de succès, moins l'auteur plaisait à Sa Majesté. Les *Réflexions politiques* divulguèrent mes doctrines constitutionnelles ; la cour en reçut une impression que ma fidélité aux Bourbons n'a pu effacer. Louis XVIII disait à ses familiers : « Donnez-vous garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 457).

lente, a condamné un homme à mort. Cet homme a été justement condamné : il était coupable des plus grands crimes. Mais cet homme avait un frère; ce frère n'a pas pu et n'a pas dû se dépouiller des sentiments de la nature : aussi, entre le juge du coupable et le frère de ce coupable, il ne pourra jamais s'établir aucune relation. Le cri du sang a pour toujours séparé ces deux hommes.

Un juge établi sur un tribunal[1] d'après les anciennes constitutions du pays, et non par le fait d'une révolution violente a condamné un homme à mort. Cet homme n'était pas coupable du crime dont on l'accusait, mais, soit prévarication, soit erreur, le juge a condamné l'innocence. Si cet homme a un frère, ce frère, bien moins encore que dans le premier cas, ne peut jamais communiquer avec le juge.

Enfin, un homme a condamné un homme à mort[2] : l'homme condamné était innocent, l'homme qui l'a condamné n'était point son juge naturel; l'innocent condamné était un roi, le prétendu juge était son sujet. Toutes les lois des nations, toutes les règles de la justice ont été violées pour commettre ce meurtre. Le tribunal, au lieu d'exiger les deux tiers des voix pour prononcer la sentence, a rendu son arrêt à la majorité de quelques voix. Afin d'obtenir cette majorité, on a même été obligé de compter le vote des juges qui avaient prononcé la mort conditionnellement. Le monarque, conduit à l'échafaud, avait un frère. Le juge qui a condamné l'innocent, le sujet qui a immolé son roi, pourra-t-il se présenter aux yeux du frère de ce roi? S'il ne peut se présenter devant lui, osera-t-il pourtant lui écrire ? S'il lui écrit[3], sera-ce pour se déclarer criminel, pour lui offrir sa vie en expiation? Si ce n'est pour dévouer sa tête, c'est du moins pour révéler quelque secret important[4] à la sûreté de l'Etat? Non : il écrit à ce frère du roi pour se plaindre d'être injustement traité[5]; il pousse la plainte jusqu'à la menace[6],

1. Reprise de la même hypothèse que dans le premier paragraphe. Mais à partir d'ici les autres hypothèses vont peu à peu changer. Remarquer l'habileté et l'art dont fait preuve l'auteur pour *serrer* de plus près le cas du régicide Carnot.

2. Ici ce n'est plus une hypothèse imaginaire : Chateaubriand présente, sous une forme très générale, le cas particulier du procès de Louis XVI.

3. Remarquer la *reprise* des mots, et cette succession de suppositions, habilement graduées, pour amener le coup de théâtre de la fin.

4. *Important* = *qui importe à.*

5. Voilà le coup de théâtre préparé par tout le développement précédent et d'autant plus dramatique que Chateaubriand a très habilement accumulé toutes les raisons qui devraient commander le silence au régicide.

6. C'est évidemment exagéré, mais Chateaubriand poursuit une vigoureuse antithèse.

il écrit à ce frère, devenu roi, et dont, par conséquent, il est devenu le sujet, pour lui faire l'apologie du régicide, pour lui prouver, par la parole de Dieu et par l'autorité des hommes, qu'il est permis de tuer son roi[1]. (Chap. Ier.)

[Toute une partie de l'ouvrage est une riposte vigoureuse aux arguments de Carnot et de certains mécontents. — Il est rentré trop d'émigrés : mais voudrait-on que le roi eût éloigné de la France ceux qui furent jadis ses compagnons de malheur ? — Le roi, si bien accueilli à son retour, laisse renaître les partis et la division : mais est-il vrai que la joie de la Restauration fût sans mélange et que les partis n'aient pas toujours existé ? — Le roi a repris l'ancienne formule : *Par la grâce de Dieu*, etc. : mais veut-on, oui ou non, une monarchie ? et si on la veut héréditaire, pourquoi trouver mauvais que le roi dise : Je règne parce que mes ancêtres ont régné ? Puis Chateaubriand aborde la question de la *Charte*, et montre que la constitution nouvelle peut satisfaire tous les partis. Il répond à quelques objections des républicains : il répond surtout aux objections des royalistes avancés et d'abord à celle-ci que la monarchie constitutionnelle est une invention anglaise, ne s'accordant nullement avec nos mœurs ni avec nos traditions. N'avons-nous pas eu, sous l'ancien régime, le Parlement de Paris qui, après l'échec des vieux Etats-Généraux, fit contrepoids à l'absolutisme royal ? :]

Ce corps puissant s'était élevé lentement et en silence : d'abord ambulant, ensuite sédentaire à Paris, il avait acquis, par son intégrité et ses lumières, une considération méritée. Dès son origine, il avait sapé les fondements de la féodalité et circonscrit les juridictions seigneuriales. La cour des pairs, laïques et ecclésiastiques, qui formait la haute cour ou le grand conseil du roi, se réunissait au Parlement, dans les causes importantes, avec les princes du sang, et quelquefois avec le roi même. Cette réunion donna au parlement quelque chose de la composition des Etats Généraux. Ceux-ci n'étant convoqués que de loin à loin[2], le peuple s'habitua à regarder le parlement comme le corps qui les remplaçait dans l'intervalle des sessions. Le droit de remontrance[3] fit entrer dans ce corps une partie du droit public relatif à la levée des impôts. Ainsi croissant

1. Même exagération ; mais c'est de l'excellent pamphlet, et d'ailleurs, même là où le raisonnement pèche, l'auteur en cache habilement les faiblesses. — On remarquera aussi que, dans cette attaque des régicides, Chateaubriand fait indirectement la leçon au roi Louis XVIII, trop indulgent pour ceux qui ont tué son frère.

2. *De loin à loin* = *de loin en loin*.

3. Le *droit de remontrance*, enlevé au Parlement sous Louis XIV, lui fut rendu, pendant la minorité de Louis XV, sous la régence du duc d'Orléans, puis fut ensuite limité par diverses ordonnances, dans le cours du 18e siècle.

en renommée par la vertu, la science et la gravité de ses magistrats, par la sagacité de ses décisions, le parlement se trouva peu à peu investi d'une puissance politique d'autant plus respectable qu'elle était jointe à la puissance judiciaire. A l'époque des troubles de la Ligue, placé à la tête d'une faction[1], il exerça presque toutes les fonctions des Etats Généraux et décida les droits de Henri IV à la couronne. Les Etats Généraux convoqués sous Louis XIII n'ayant rien produit[2], et Richelieu ayant achevé la ruine du pouvoir aristocratique, le parlement resta seul chargé de défendre le peuple contre la couronne, et une véritable révolution fut accomplie dans l'État. On a pu reprocher aux parlements quelques erreurs, mais ces erreurs ne peuvent balancer les services qu'ils ont rendus à la France : ils l'ont éclairée dans les temps de ténèbres, défendue contre la barbarie féodale et, après l'érection de la monarchie absolue sous Louis XIV, ils ont été, de fait, les seuls représentants, et souvent les représentants courageux de nos libertés[3]. (Chap. XVI.)

[Au reste, quand bien même il serait vrai que la vieille monarchie fut absolue, les temps sont aujourd'hui bien changés, et il n'est au pouvoir de personne de ressusciter complètement le passé. Après avoir fait un tableau de l'ancienne France, Chateaubriand écrit :]

Malheureusement ce bel édifice est écroulé. Il ne s'agit pas de savoir s'il était plus solide et plus parfait que celui qu'on vient d'élever, si l'ancien gouvernement, fondé sur la religion comme les gouvernements antiques, produit lentement par nos mœurs, notre caractère, notre sol, notre climat, éprouvé par les siècles, n'était pas plus en harmonie avec le génie de la nation, plus propre à faire naître de grands hommes et des vertus que le gouvernement qui le remplace aujourd'hui. Il n'est pas question d'examiner encore si ce qu'on appelle le progrès des lumières[4] est un progrès réel ou une marche rétrograde de l'esprit humain, un retour vers la barbarie, une véritable corruption de la

1. Lorsque le roi Henri III quitta Paris en 1589, certains membres du Parlement le suivirent et s'installèrent à Tours ; ceux qui étaient restés à Paris formèrent le parlement de la Ligue. C'est le groupe de Tours qui enregistra la déclaration de Henri IV, au mois d'août 1589.

2. Etats généraux de 1614.

3. Ce résumé du rôle du Parlement est très exact, ainsi que les conclusions qu'en dégage Chateaubriand.

4. Expression employée au 18e siècle et qu'on retrouve, au début du 19e, dans les écrits de Mme de Staël (par ex. dans sa *Littérature.*)

religion, de la politique et du goût. Tout cela peut se soutenir : ceux qui prendraient en main cette cause ne manqueraient pas de raisons puissantes et surtout de sentiments pathétiques pour justifier leur opinion. Mais il faut dans la vie partir du point où l'on est arrivé[1]. Un fait est un fait. Que le gouvernement détruit fût excellent ou mauvais, il est détruit : que l'on ait avancé, que l'on ait reculé, il est certain que les hommes ne sont plus dans la place où ils étaient il y a cent ans, bien moins encore où ils étaient il y a trois siècles. Il faut les prendre tels qu'ils sont, et ne pas toujours les voir tels qu'ils ne sont pas et tels qu'ils ne peuvent plus être : un enfant n'est pas un homme fait, un homme fait n'est pas un vieillard. Quand nous voudrions tous que les choses fussent arrangées autrement qu'elles le sont, elles ne pourraient l'être. Déplorons à jamais la chute de l'ancien gouvernement, de cet admirable système dont la durée seule fait l'éloge ; mais enfin notre admiration, nos pleurs, nos regrets ne nous rendront pas Du Guesclin, La Hire et Dunois[2]. La vieille monarchie ne vit plus pour nous que dans l'histoire, comme l'oriflamme[3] que l'on voyait encore toute poudreuse dans le trésor de Saint-Denis sous Henri IV : le brave Crillon[4] pouvait toucher avec attendrissement et respect ce témoin de notre ancienne valeur; mais il servait sous la cornette blanche triomphante aux[5] plaines d'Ivry[6], et il ne demandait point qu'on allât prendre au milieu des tombeaux l'étendard des champs de Bouvines[7]. (Chap. XIX.)

1. Chateaubriand se montre ici politique avisé et *réaliste*, amoureux des faits dont il veut tenir le plus grand compte.

2. *Duguesclin* (1320-1380) ; *La Hire* et *Dunois*, capitaines français au service de Charles VII, compagnons de Jeanne d'Arc.

3. Ce fut la bannière des rois de France au moyen âge jusqu'à la bataille d'Azincourt (1415).

4. *Crillon* (1541-1615), général français, ami de Henri IV.

5. **Aux** *plaines* = dans les *plaines*. Règle : *A quelle utilité ?*

6. *Ivry* : victoire de Henri IV sur les Ligueurs en 1590. La cornette blanche était l'étendard de Henri IV.

7. *Bouvines* : victoire de Philippe-Auguste (1214). Comparer aux idées de ce paragraphe les idées de Tocqueville dans son livre *La Démocratie en Amérique* (1836) et notamment ces lignes, où il montre que la France moderne marche vers la démocratie :

Lorsqu'on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui, depuis sept cents ans, n'aient tourné au profit de l'égalité... Partout on a vu les divers incidents de la vie des peuples tourner au profit de la démocratie; tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts : ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès et ceux qui ne songeaient point à la servir, ceux qui ont combattu pour elle,

[Chateaubriand termine sa brochure en adjurant tous les Français de se grouper autour du trône pour la grandeur de la France :]

Nous sommes encore ce que nous étions. Un million de soldats sont encore prêts, s'il le faut, à défendre des millions de laboureurs[1]. Notre terre, comme une mère prévoyante, multiplie ses trésors et ses secours bien au delà du besoin de ses enfants. Quatre cent mille étrangers et nos propres soldats ont ravagé nos provinces[2], et deux mois après on a été obligé de faire une loi pour la libre exportation des grains. Que manque-t-il à cet antique royaume de Clovis dont saint Grégoire le Grand[3] louait déjà la force et la puissance? Nous avons du fer, des forêts et des moissons. Notre soleil mûrit les vins de tous les climats les bords de la Méditerranée nous fournissent l'huile et la soie, et les côtes de l'Océan nourrissent nos troupeaux. Marseille, qui n'est plus, comme du temps de Cicéron, *battue des flots de la Barbarie*, appelle le commerce du monde ancien[4], tandis que nos ports, sur l'autre mer, reçoivent les richesses du Nouveau Monde. A chaque pas se retrouvent dans la France les monuments de trois grands peuples, des Gaulois, des Romains et des Français[5]. Cette France fut surnommée la mère des rois : elle envoya ses enfants régner sur presque tous les trônes de l'Europe et jusqu'au fond de l'Asie[6]. Sa gloire, qui ne passera point, croîtra encore dans l'avenir. Transformés par de nouvelles lois, les Français recommencent des destinées nouvelles. Nous aurons même un avantage sur les peuples qui nous ont précédés dans la carrière où nous entrons; car ils y

et ceux mêmes qui se sont déclarés ses ennemis; tous ont été poussés pêle-mêle dans la même voie, et tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu... Le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites.

1. L'idéal militaire de Chateaubriand, c'est la guerre *défensive*. Sur cette protection des laboureurs par les soldats voir plus haut ce qu'il dit dans sa brochure : *De Buonaparte et des Bourbons*, p. 323.

2. Campagnes de 1813-1814.

3. *Saint Grégoire le Grand* ou Grégoire Ier (590-604), pape auquel on doit le chant *grégorien*. (Le calendrier *grégorien* est celui qui fut réformé en 1582 par le pape Grégoire XIII).

4. L'Extrême-Orient, l'Asie et le nord de l'Afrique ainsi que tout le bassin méditerranéen.

5. Ces Français, ce sont les *Francs* qu'il a dépeints dans les *Martyrs* (voir plus haut les extraits du livre VI, p. 271).

6. Exagéré; mais tout le passage a une couleur oratoire très marquée.

ont déjà vieilli, et nous, nous y descendons avec la vigueur de la jeunesse[1].

Accoutumés aux grands mouvements[2] depuis tant d'années, remplaçons la chaleur des discordes et l'ardeur des conquêtes par le goût des arts et les glorieux travaux du génie. Ne portons plus nos regards au dehors; écrions-nous, comme Virgile, à l'aspect de notre belle patrie :

Salve, magna parens frugum.....
Magna virum[3]!

Et pourquoi ne pas le dire avec franchise? Certes, nous avons beaucoup perdu par la révolution, mais aussi n'avons-nous rien gagné[4]? N'est-ce rien que vingt années de victoires[5]? N'est-ce rien que tant d'actions héroïques, tant de dévouements généreux? Il y a encore parmi nous des yeux qui pleurent au récit d'une noble action, des cœurs qui palpitent au nom de patrie.

Si la foule s'est corrompue, comme il arrive toujours dans les discordes civiles, il est vrai de dire aussi que dans la haute société les mœurs sont plus pures, les vertus domestiques plus communes[6]; que le caractère français a gagné en force et en gravité. Il est certain que nous som-

1. Cf. Chénier, *l'Hymne à la France :*

France! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.....
La Provence odorante et de Zéphyre aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive, aux liqueurs savonneuses.....
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux.....
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois, et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.....
O France! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux! (*Hymnes*, I.)

2. *Mouvements* = *bouleversements.*

3. « Salut, ô mère des moissons, mère des héros. » (Virgile, *Georgiques*). Chateaubriand avait déjà fait cette citation dans sa *Lettre à M. de Fontanes*, mais en l'appliquant, comme chez Virgile, à l'Italie et à Rome.

4. Chateaubriand se montre ici très équitable, très avisé. Il dresse le bilan de la Révolution.

5. Il disait pourtant le contraire dans sa brochure *De Buonaparte*. Il est ici plus équitable pour l'œuvre de Napoléon.

6. Assertion douteuse, et d'ailleurs difficile à vérifier.



Fig. 18 — La Salle des Abencérages à l'Alhambra.

Cette salle s'ouvre sur la cour des Lions. Au milieu, le bassin où tombèrent, dit la légende, les têtes des Abencérages massacrés sur l'ordre du sultan.

mes moins frivoles, plus naturels, plus simples; que chacun est plus soi, moins ressemblant à son voisin[1]. Nos jeunes gens, nourris dans les camps ou dans la solitude, ont quelque chose de mâle ou d'original qu'ils n'avaient point autrefois.....

Cessons donc de nous calomnier, de dire que nous n'entendons rien à la liberté : nous entendons tout, nous sommes propres à tout, nous comprenons tout..... La Convention nous a guéris pour jamais du penchant à la république : Buonaparte nous a corrigés de l'amour pour le pouvoir absolu. Ces deux expériences nous apprennent qu'une monarchie limitée, telle que nous la devons au roi, est le gouvernement qui convient le mieux à notre dignité comme à notre bonheur[2]. (Conclusion.)

La *Monarchie selon la Charte* (1816)[3].

L'ouvrage comprend deux parties. La première, toute théorique, est, comme le disait l'auteur, un « catéchisme constitutionnel ». Elle expose les principes et les éléments de la monarchie représentative, définit les prérogatives royales, les droits des Chambres, les privilèges des pairs, les rapports de la Chambre des députés et des ministres, la liberté de la presse, le rôle de la police, et surtout le rôle des ministres conformément à l'esprit de la Charte :]

Les ministres doivent, en administration, suivre l'opinion publique, qui leur est marquée par l'esprit de la Chambre des députés. Cet esprit peut très bien n'être pas le leur, ils pourraient très bien préférer un système qui serait plus dans leurs goûts, leurs penchants, leurs habitudes; mais

1. Il est certain que la Révolution, en brisant la vie de société, a libéré l'individu et a permis la manifestation, et même le débordement, de l'originalité.

2. Chateaubriand a toujours défendu la cause de la liberté, sous Napoléon (cf. plus haut, p. 315) et sous Louis XVIII contre les ultras (cf. plus bas, p. 350).

3. Chateaubriand a dit de cette publication :

Elle a été une des grandes époques de ma vie politique : elle me fit prendre rang parmi les publicistes; elle servit à fixer l'opinion sur la nature de notre gouvernement. Les journaux anglais portèrent cet écrit aux nues; parmi nous, l'abbé Morellet même ne revenait pas de la métamorphose de mon style et de la précision dogmatique des vérités. *La Monarchie selon la Charte* est un catéchisme de droit constitutionnel.... Les principes constitutionnels étant posés dans la première partie, j'examine dans la seconde les systèmes des trois ministères qui jusqu'alors s'étaient succédé depuis 1814 jusqu'à 1816; dans cette partie se rencontrent des prédictions depuis trop vérifiées et des expositions de doctrines alors cachées.

il faut qu'ils changent l'esprit de la majorité ou qu'ils s'y soumettent. On ne gouverne point hors la majorité.

Je dirai ailleurs comment on est arrivé à cette hérésie politique, que le ministère peut marcher avec la minorité; cette hérésie fut inventée en désespoir de cause, pour justifier de faux systèmes et des opinions imprudemment avancées.

Si l'on dit que les ministres peuvent toujours demeurer en place malgré la majorité, parce que cette majorité ne peut pas physiquement les prendre par le manteau et les mettre dehors[1], cela est vrai. Mais si c'est garder sa place que de recevoir tous les jours des humiliations, que de s'entendre dire les choses les plus désagréables, que de n'être jamais sûr qu'une loi passera, tout ce que je sais alors, c'est que le ministre reste et que le gouvernement s'en va[2].

Point de milieu dans une constitution de la nature de la nôtre : il faut que le ministère mène la majorité ou qu'il la suive[3]. S'il ne peut ou ne veut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, il faut qu'il chasse la chambre ou qu'il s'en aille; mais aujourd'hui, c'est à lui de voir s'il se sent le courage d'exposer, même éventuellement, sa patrie pour garder sa place; c'est à lui de calculer en outre s'il est de force à frapper un coup d'Etat, s'il n'a rien à craindre aux élections pour la tranquillité du pays, s'il a le pouvoir de déterminer ces élections dans le sens qu'il désire ou si, n'étant pas sûr du triomphe, il ne vaut pas mieux se retirer ou revenir aux opinions de la majorité[4].

Dans ce dernier cas, se décider promptement est chose nécessaire; car il n'est pas clair qu'une majorité trop longtemps aigrie et contrariée consentît à marcher avec le ministère quand il plairait à celui-ci de rentrer dans la majorité[5]. (Première partie, chap. XXXIX).

1. Chateaubriand n'a pas peur des images réalistes et familières qui donnent en effet beaucoup d'énergie et de relief à sa polémique.

2. Antithèse vigoureuse et qui exprime, en une formule très concise, une idée fort juste.

3. Remarquer le même goût des *formules* à effet : c'est de l'excellent style de polémique ou d'éloquence parlementaire.

4. La phrase est pressante et l'argumentation très ferme et très judicieuse. Chateaubriand défend ici un principe, devenu évident, mais qui ne l'était pas alors, comme l'ont prouvé les événements. Le ministère, auquel il s'attaque ici indirectement, gouvernait *contre* la volonté de la Chambre. Au reste, il importe peu que cette Chambre fût plus royaliste que le roi lui-même ne l'avait souhaité. Au point de vue parlementaire, Chateaubriand a strictement raison.

5. Encore une pensée très judicieuse, traduite dans un style

[La seconde partie est historique. Chateaubriand y fait l'historique des trois ministères qui se succédèrent depuis la Restauration ; il fait ressortir leurs erreurs, ou plutôt leur seule et unique erreur qui fut de gouverner contre la majorité et de soutenir les principes révolutionnaires. Il prouve que les royalistes sont la majorité en France, démasque la conspiration d'une certaine faction contre la monarchie légitime, critique la politique de ce qu'il nomme les « intérêts révolutionnaires » et expose le système d'administration qu'il convient d'employer :]

Il faut conserver l'ouvrage politique, résultat de la Révolution, consacré par la Charte, mais extirper la révolution de son propre ouvrage, au lieu de l'y renfermer[1], comme on l'a fait jusqu'à ce jour.

Il faut, autant que possible, mêler les intérêts et les souvenirs de l'ancienne France dans la nouvelle, au lieu de les en séparer ou de les immoler aux intérêts révolutionnaires[2].

Il faut bâtir le gouvernement représentatif sur la religion, au lieu de laisser celle-ci comme une colonne isolée au milieu de l'État.

Ainsi je veux toute la Charte, toutes les libertés, toutes les institutions amenées par le temps, le changement des mœurs et le progrès des lumières[3], mais avec tout ce qui n'a pas péri de l'ancienne monarchie, avec la religion, avec les principes éternels de la justice et de la morale, et surtout *sans* les hommes trop connus qui ont causé nos malheurs[4].

Quelle singulière chose de prétendre donner à un peuple des institutions généreuses, nobles, patriotiques, indépendantes et d'imaginer qu'on ne peut établir ces institutions qu'en les confiant à des mains qui n'ont été ni généreuses, ni nobles, ni patriotiques, ni indépendantes[5]! de croire

ferme et vigoureux. Remarquer ce mot de *majorité* qui revient, comme à la fin du paragraphe précédent, en manière de refrain.

1. Chateaubriand pose très nettement les questions et ses formules sont précises, parfois même sèches et cinglantes : c'est de l'excellent style de journaliste ou d'orateur politique.

2. Chateaubriand trouvait que le ministère poursuivait une politique trop avancée, au lieu de se soumettre aux volontés de la Chambre.

3. *Lumières*, terme de la philosophie politique du 18e siècle : Chateaubriand s'en est déjà servi dans les *Réflexions politiques*. Cf. p. 337, n. 4.

4. Ceci éclaire la tactique de Chateaubriand depuis le commencement de la Restauration. Il trouvait singulier que le nouveau gouvernement acceptât le concours d'anciens révolutionnaires et même de régicides. Voir le début — cité plus haut — des *Réflexions politiques*, p. 334.

5. La reprise des adjectifs, formant antithèse, est d'un bel effet oratoire. Chateaubriand n'abuse pas du procédé : il s'en sert très habilement, et il est certain qu'il donne ici une très ferme impression de logique et

qu'on peut former un présent sans un passé, planter un arbre sans racine, une société sans religion! C'est faire le procès à tous les peuples libres, c'est renier le consentement unanime des nations, c'est mépriser l'opinion des plus beaux génies de l'antiquité et des temps modernes.

Mon projet a du moins l'avantage d'être conforme aux règles du sens commun et d'accord avec l'expérience des siècles. L'exécution en est facile; il vaut la peine d'être essayé. Qu'avons-nous gagné à suivre l'ornière où nous nous traînons depuis trois ans? Tâchons d'en sortir. Nous avons déjà brisé le char une fois[1]; si nous nous obstinons de nouveau, nous n'arriverons pas au terme du voyage. (Deuxième partie, chap. XLIX.)

[L'ouvrage fut suivi d'un post-scriptum assez vif, où Chateaubriand attaquait l'ordonnance du 5 septembre 1816 qui prononçait la dissolution de la Chambre de 1815, dite *Chambre introuvable;* il ne ménageait pas le duc de Richelieu, ni Decazes, le favori de Louis XVIII. La police saisit les paquets qu'on ne lui rendit qu'après ordonnance du chancelier; il fut rayé de la liste des ministres d'Etat[2]. De 1816 à 1820, il fut de l'opposition, attaqua le ministère par ses discours à la Chambre des pairs et par des articles insérés au *Conservateur* qu'il fonda en 1818 avec Bonald et Lamennais.]

Les articles du « Conservateur » (1818)[3].

[Voici un exemple de ces articles. Il concerne la *morale des intérêts et celle des devoirs.* Il convient de le citer parce que l'auteur a dit qu'il

de passion. Tout le paragraphe, d'ailleurs, est pressant, ému, ardent.

Remarquer le plaidoyer en faveur de la religion.

1. Il emploie volontiers les images familières. La métaphore du *char* continue celle de l'*ornière.*

2. Il fut obligé, pour se faire un peu d'argent, de vendre sa bibliothèque et sa *Vallée-aux-Loups* (cf. p. 247).

3. Il écrit dans ses *Mémoires :*

La censure étant établie sur les feuilles périodiques quotidiennes, je ne pouvais remplir mon dessein qu'au moyen d'une feuille libre, semi-quotidienne, à l'aide de laquelle j'attaquerais à la fois le système des ministres et les opinions de l'extrême-gauche imprimées dans la *Minerve* par M. Etienne. J'étais à Noisiel, chez Mme la duchesse de Lévis, dans l'été de 1818, lorsque mon libraire, M. le Normant, me vint voir. Je lui fis part de l'idée qui m'occupait; il prit feu, s'offrit à courir tous les risques et se chargea de tous les frais. Je parlai à mes amis, MM. de Bonald et de Lamennais, je leur demandai s'ils voulaient s'associer. Ils y consentirent, et le journal ne tarda pas à paraître sous le nom de *Conservateur*... Ainsi les royalistes me durent l'avantage de sortir du néant dans lequel ils étaient tombés auprès des peuples et des rois. Je mis la plume à la main aux plus grandes familles de France. J'affublai en journalistes les Montmorency et les Lévis; je convoquai l'arrière-ban, je fis marcher la féodalité au secours de la

s'élevait au dessus de la portée d'un journal et qu'il n'avait point vieilli : il est du 5 décembre 1818.]

Le ministère a inventé une morale nouvelle, la morale des intérêts; celle des devoirs est abandonnée aux imbéciles. Or cette morale des intérêts, dont on veut faire la base de notre gouvernement, a plus corrompu le peuple dans l'espace de trois années que la révolution dans un quart de siècle[1].

Ce qui fait périr la morale chez les nations, et avec la morale les nations elles-mêmes, ce n'est pas la violence, mais la séduction, et par séduction j'entends ce que toute fausse doctrine a de flatteur et de spécieux. Les hommes prennent souvent l'erreur pour la vérité, parce que chaque faculté du cœur ou de l'esprit a sa fausse image : la froideur ressemble à la vertu, le raisonner à la raison[2], le vide à la profondeur, ainsi du reste.

Le dix-huitième siècle fut un siècle destructeur : nous fûmes tous séduits[3]. Nous dénaturâmes la politique, nous nous égarâmes dans de coupables nouveautés en cherchant l'existence sociale dans la corruption de nos mœurs. La révolution vint nous réveiller : en poussant le Français hors de son lit, elle le jeta dans la tombe[4]. Toutefois, le règne de la terreur est peut-être, de toutes les époques de la révolution, celle qui fut la moins dangereuse à la morale parce qu'aucune conscience n'était forcée : le crime paraissait dans sa franchise[5].....

Sous Bonaparte la séduction recommença[6], mais ce fut

liberté de la presse. J'avais réuni les hommes les plus éclatants du parti royaliste, MM. de Villèle, de Corbière, de Vitrolles, de Castelbajac, etc. (*Mémoires*, IV, 151.)

1. Il est assez piquant de voir l'auteur rendre hommage à la Révolution : car c'est bien lui rendre hommage que de la juger *moins immorale* que le gouvernement de la Restauration.

2. Cf. le vers célèbre de Molière :

Et le raisonnement en bannit la raison.

(*Femmes savantes*).

Remarquer aussi l'emploi classique du verbe *raisonner* comme substantif. RÈGLE : *Les infinitifs employés substantivement étaient très fréquents dans l'ancienne langue* (surtout chez La Fontaine) :

.....Vendre le *dormir*,
Comme *le manger* et *le boire*.

(LA FONTAINE, VIII, 2.)

3. Dans le sens indiqué quelques lignes plus haut.

4. * Relever plusieurs exemples du goût de l'auteur pour les images réalistes et familières.

5. Il poursuit le paradoxe qu'il indiquait un peu plus haut. Il montre que la Terreur fut morale par la franchise du crime et par l'héroïsme des dévouements.

6. *Recommença* signifie que l'Empire succéda aux années de plaisir du Directoire, comme la Révolution avait suivi la corruption du 18e siècle.

une séduction qui portait son remède avec elle : Bonaparte séduisait par un prestige de gloire, et tout ce qui est grand porte en soi un principe de législation. Il concevait qu'il était utile de laisser enseigner la doctrine de tous les peuples, la morale de tous les temps, la religion de toute éternité[1].....

Remarquez ceci : les intérêts ne sont puissants que lors même qu'ils prospèrent ; le temps est-il rigoureux, ils s'affaiblissent. Les devoirs, au contraire, ne sont jamais si énergiques que quand il en coûte à les remplir. Le temps est-il bon, ils se relâchent. J'aime un principe de gouvernement qui grandit dans le malheur : cela ressemble beaucoup à la vertu.

Quoi de plus absurde que de crier aux peuples : Ne soyez pas si dévoués ! n'ayez pas d'enthousiasme ! ne songez qu'à vos intérêts ! C'est comme si on leur disait : Ne venez pas à notre secours, abandonnez-nous si tel est votre intérêt. Avec cette profonde politique, lorsque l'heure du dévouement arrivera, chacun fermera sa porte, se mettra à sa fenêtre et regardera passer la monarchie[2]. (*Le Conservateur* I, p. 466.)

Articles divers.

[Il faut évidemment faire un choix dans les nombreux articles réunis sous ce titre. Voici d'abord un exemple de la polémique dans les articles du *Journal des Débats*. L'auteur expose ses idées sur la monarchie constitutionnelle telle qu'il l'avait toujours entendue :]

De la rédaction actuelle des lois[3].

La monarchie s'est rétablie sans efforts en France, parce qu'elle est de droit parmi nous, parce qu'elle est forte de

1. Le balancement des membres de phrase amène à la fin une expression un peu contournée. Il veut dire que la religion chrétienne est celle qui est vraie de toute éternité, qui fut *prévue* par Dieu depuis le commencement du monde, et qui sera la religion de la vie future puisque cette vie future se confondra avec elle.

2. Deuxième exemple d'image familière et puissante, dans ce fragment. Cette fin est admirable. Il y aurait plaisir, s'il ne fallait se borner, à citer plusieurs articles vigoureux de Chateaubriand, dans ce journal. — Le *Conservateur* cessa de paraître au mois de mars 1820. Commencé à la fin de 1818, il aurait donc vécu un an et demi et non deux ans et demi, comme le dit M. Biré par un léger lapsus. (*Mémoires*, IV, 490.)

3. Article du 5 Juillet 1824.

toute notre histoire, parce que la couronne est portée par une famille qui a presque vu naître la nation[1], qui l'a formée, civilisée, qui lui a donné toutes ses libertés[2], qui l'a rendue immortelle : mais le temps a réduit cette monarchie à ce qu'elle a de réel[3]. L'âge des fictions est passé en politique : on ne peut plus avoir un gouvernement d'adoration, de culte et de mystère[4]; chacun connaît ses droits, rien n'est possible hors des limites de la raison, et jusqu'à la faveur, dernière illusion des monarchies absolues, tout est pesé, tout est apprécié aujourd'hui.

Ne nous y trompons pas, une nouvelle ère commence pour les nations. Sera-t-elle heureuse? La Providence le sait. Quant à nous, il ne nous est donné que de nous préparer aux événements de l'avenir, que de pressentir ce qui sera, pour éviter des résistances inutiles.

L'homme qui pouvait seul retarder le mouvement du siècle n'est plus[5]; le bras qui fendit les rochers du Simplon[6] pour tracer un chemin à notre gloire a été brisé à son tour ; le formidable oppresseur des libertés publiques a été jeté, pour mourir, aux pieds des peuples du Nouveau-Monde où ces libertés fermentent[7]; mais en passant il a mûri le siècle : lui-même, au milieu des vieux empires, était une étonnante nouveauté, et s'il gênait par son despotisme le développement des idées, il favorisait par son côté extraordinaire ce qu'il y avait de grand et d'inconnu dans l'esprit des temps[8].....

Ne nous figurons pas que nous puissions rétrograder; il n'y a de salut pour nous que dans la Charte[9]. Qu'avons-

1. Exagération oratoire.

2. Ceci encore est excessif, mais il faut se rappeler la thèse de l'auteur, telle qu'on l'a vue dans les *Réflexions politiques*, p. 336, à savoir que l'ancien régime connut pendant longtemps la monarchie constitutionnelle.

3. Chateaubriand veut être un *réaliste* en politique, et l'on doit reconnaître qu'il n'était pas de ces royalistes qui prétendaient oublier le passé. Lui acceptait la Révolution comme un fait dont il était impossible de ne pas tenir compte.

4. Cette phrase marque une intelligence très avisée des nécessités politiques.

5. Napoléon était mort quelques années auparavant (1821). Chateaubriand a raconté dans ses *Mémoires* (IV, 96 à 111) l'internement et la mort de Napoléon à Sainte-Hélène.

6. Napoléon avait fait tracer la route du Simplon entre le Valais et l'Italie.

7. Exagéré pour les besoins de l'antithèse. Sainte-Hélène, où mourut Napoléon, est près de l'Afrique et non de l'Amérique.

8. On a vu que plusieurs articles de polémique après 1815 avaient déjà atténué ce que la brochure de *Buonaparte et des Bourbons* avait d'excessif et d'injuste. Cf. p.340, n. 5.

9. Cf. *La Monarchie selon la Charte*, p.341.

nous fait depuis dix ans que nous luttons contre l'esprit de nos institutions[1]? Nous n'avons réussi qu'à mettre la France dans un état de gêne insupportable : essayons de la bonne foi, ne fût-ce que comme un moyen nouveau d'administration.

Nous l'espérons; le système antinational, antifrançais que l'on a suivi jusqu'ici expirera avec le présent ministère[2]. Tous les hommes valant quelque chose, las de tant de déceptions, las de se faire une guerre qui ne tourne qu'à leur détriment, qu'à l'affaiblissement de l'Etat, sont prêts à se réunir dans un amour sincère de la légitimité et des libertés publiques[3]..... (*Œuvres complètes*, VIII, p. 68.)[4]

[Il fut un sincère ami des Grecs dès les débuts de leur insurrection; voici un extrait d'un article « De la cause des Hellènes » qui eut un grand retentissement (23 octobre 1825).]

De la cause des Hellènes.

Les Grecs semblent encore avoir échappé à la destruction dont ils étaient menacés à l'ouverture de la dernière campagne : ils se sont montrés plus intrépides que jamais. Le siège de Missolonghi[5], soit que ce siège ait été levé ou qu'il se soutienne encore, soit que la ville foudroyée doive succomber ou sortir triomphante du milieu des flammes; ce siège, disons-nous, attestera à la postérité que les Hellènes n'ont point dégénéré de leurs ancêtres[6]. Si les gouvernements étaient assez barbares pour souhaiter la destruction des Grecs[7], il ne fallait pas laisser aux derniers

1. Chateaubriand s'attaque à la fois aux royalistes avancés et aux révolutionnaires libéraux. Il combat Villèle comme il avait combattu Decazes.

2. Il avait fait pourtant partie de ce ministère, mais la guerre d'Espagne l'avait empêché de surveiller la politique intérieure.

3. C'est la thèse de la *Monarchie selon la Charte*.

4. Cet article du 5 juillet 1824 se trouve reproduit avec des variantes dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, p. 319.

5. Ville située au nord du golfe de Corinthe. Le poète anglais Byron mourut en défendant Missolonghi.

6. Un grand argument des philhellènes, c'était la vaillance des Grecs qui n'avaient point dégénéré de leurs illustres aïeux, les Thémistocle, les Philopœmen, etc. La phrase est un écho du fameux serment de Démosthène dans le *Discours sur la Couronne :* « Non, vous n'avez point dégénéré de vos ancêtres, je le jure par ceux qui sont morts à Marathon, à Salamine, etc. »

7. Les gouvernements se prononçaient *contre* les Grecs révoltés contre leur *souverain légitime*, le Turc : singulière ap-

le temps de déployer un si illustre courage. Il y a trois ou quatre ans qu'une politique inhumaine aurait pu nous dire que le fer musulman n'avait égorgé qu'un troupeau d'esclaves révoltés : mais aujourd'hui serait-elle reçue à parler ainsi d'un sang héroïque? L'univers entier s'élèverait contre elle. On se légitime par l'estime et l'admiration qu'on inspire : les peuples acquièrent des droits à la liberté par la gloire[1].....

On nous dit que les flottes russes vont venir à leur tour dans la Méditerranée juger des coups et assister à la lutte de quelques chrétiens abandonnés de la chrétienté entière[2], contre un peuple de barbares qui a menacé le monde chrétien et qui fait encore peser son joug sur une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Le spectacle est digne en effet de l'admiration des hommes[3] : mais nous plaindrions les spectateurs qui pourraient en être les témoins sans en partager l'honneur et les périls.

En attendant que les cabinets se réveillent, nous, simples particuliers, nous qui n'avons aucune raison pour séparer la justice et l'humanité de la politique, formons des vœux pour nos frères en religion. Que tous ceux dont le cœur palpite au nom de la Grèce, que tous ceux qui apprécient à sa juste valeur le grand nom de chrétien, que tous ceux qui estiment le courage, qui aiment la liberté, détestent l'oppression et ont pitié du malheur, que tous ceux-là s'empressent de soutenir une cause que la civilisation ne peut abandonner sans une lâche ingratitude[4] : la foi de nos pères et la reconnaissance du genre humain doivent prendre sous leur protection la maison de saint Paul et les ruines d'Athènes[5].

Une autre campagne en Grèce peut avoir lieu ; il faut pourvoir d'avance aux besoins des braves qui seront appelés sur le champ de bataille : déjà nous avons ouvert

plication des principes de la Sainte Alliance! Cf. sur le philhellénisme à cette époque, R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, chap. II.

1. Très belle pensée et qui, à cette date, était tout à fait de circonstance.

2. Un second argument en faveur des Grecs, c'est leur christianisme.

3. Réflexion d'une ironie amère et cinglante.

4. Il groupe très habilement toutes les raisons en faveur des Grecs : leur fière indépendance qui devait leur gagner l'appui de tous les libéraux ; leur christianisme qui devait toucher les légitimistes ; leur glorieux passé qui devait leur assurer la sympathie de tous les amis des arts et de la civilisation.

5. Saint Paul avait visité Athènes et fait un discours à l'Aréopage.

un asile aux deux enfants de Canaris[1]; leur mère a été massacrée, leur père qui, décidé à mourir pour la patrie, les regarde déjà comme orphelins, sera-t-il abandonné par nous? Pouvons-nous mieux répondre à la touchante confiance qu'il nous témoigne qu'en lui fournissant les moyens de recevoir dans ses mains triomphantes les chers gages qu'il a déposés dans le sein de l'honneur français[2]? Ce sont les orphelins de la Grèce qui implorent aujourd'hui à nos; foyers notre piété nationale; qui mieux que des Français peut sentir la sympathie de la gloire et du malheur[3] ? *(Œuvres complètes,* VIII, p. 117)[4].

[Enfin, une question que Chateaubriand a souvent traitée avec beaucoup de cœur et de talent, c'est celle de la *liberté de la presse*. Il a écrit là-dessus de très nombreux articles. Il disait dans la *Préface* de son édition de 1828 : « La liberté de la presse a été presque l'unique affaire de ma vie politique ; j'y ai sacrifié tout ce que je pouvais y sacrifier, temps, travail ou repos ; j'ai toujours considéré cette liberté comme une constitution entière ». Voici les titres de quelques-unes de ses brochures réunies sous le titre général DE LA PRESSE : *De la censure ; Du rétablissement de la censure ; Opinion sur le projet de loi relatif à la police de la presse ; Marche et effets de la censure.*

Citons l'*Avertissement* de cette dernière brochure :]

De la liberté de la presse.

Lorsqu'en 1820 la censure mit fin au *Conservateur*[5], je ne m'attendais guère à recommencer sept ans après[6] la même polémique, sous une autre forme et par le moyen d'une

1. Célèbre marin grec : Hugo l'a célébré dans les *Orientales*.

2. Image un peu singulière : on sent venir la péroraison.

3. Appel très habile à la pitié et à la chevalerie françaises.

4. Chateaubriand faisait partie du comité grec qui s'était fondé à Paris. Il écrivit une *Note sur la Grèce* (1825) qui reparut en 1826 avec de nouveaux développements. Il avait mis en tête cet *Avertissement :*

Ce n'est point un livre, pas même une brochure qu'on publie ; c'est, sous une forme particulière, le prospectus d'une souscription et voilà pourquoi il est signé : c'est un remerciement et une prière qu'un membre de la Société en faveur des Grecs adresse à la piété nationale; il remercie des dons accordés, il prie d'en apporter de nouveaux ; il élève la voix au moment de la crise de la Grèce ; et comme, pour sauver ce pays, les secours de la générosité des particuliers ne suffiraient peut-être pas, il cherche à procurer à une cause sacrée de plus puissants auxiliaires.

5. Voir plus haut pour la création de ce journal, p. 344.

6. La publication des *Mélanges politiques et Polémique*, commencée en 1826, se poursuivit en 1827 dans la publication des *Œuvres complètes.*

autre presse. Les hommes qui combattaient alors avec moi réclamaient, comme moi, la liberté de penser et d'écrire ; ils étaient dans l'opposition comme moi, dans la disgrâce comme moi, et ils se disaient mes amis[1].

Aujourd'hui, arrivés au pouvoir encore plus par mes travaux que par les leurs, ils sont tous contre la liberté de la presse ; de persécutés il sont devenus persécuteurs ; ils ont cessé d'être et de se dire mes amis[2]. Qui a changé ?

Tel que le temps m'a laissé, tel il me retrouve : soutenant les mêmes principes et n'ayant point rencontré au poste éminent où j'ai passé[3] les lumières qui ont obligé mes ci-devant amis à abandonner leurs doctrines. Il faut même que les ténèbres qui m'environnent se soient étendues sur eux lorsque j'étais ministre, car ils soutiennent que la licence de la presse n'a commencé que le 6 juin 1824[4].

Leur mémoire est courte : s'ils relisaient les opinions qu'ils ont prononcées, les articles qu'ils ont écrits contre un autre ministère et pour la liberté de la presse, ils seraient obligés de convenir qu'ils étaient au moins en 1818 et 1819 les sous-chefs de la licence[5].

D'une autre part, mes anciens adversaires sont revenus au principe de la liberté de la presse ; ils se sont rapprochés de moi : cette marche est naturelle[6], celle de mes premiers compagnons est contre nature. Qu'on se soit éclairé

1. Ironie et amertume.

2. Reprise, comme un refrain, de ce mot *mes amis*. Remarquer le ton sec et tranchant de tout le paragraphe.

3. Le ministère des affaires étrangères.

4. Date où Chateaubriand fut *remercié* et remplacé au ministère; cf. plus haut p. 332. Toute l'argumentation est ironique et subtile.

5. Voici un exemple d'un discours de Chateaubriand à la chambre des pairs, le 19 janvier 1818, sur un projet de loi relatif à la liberté de la presse :

Un homme mêle du poison dans un breuvage : prêt à donner la coupe à sa victime, il est découvert et la loi le condamne à mort, bien que sa méchante action n'ait pas eu le résultat qu'il s'en promettait ; de même un ouvrage corrupteur doit être retranché de la société avant qu'il y ait porté ses ravages. — La poésie est belle, mais il faut éviter d'en mettre dans les affaires. Quelle comparaison peut-on faire entre un crime physique, si je puis m'exprimer ainsi, et un crime moral ? Un livre, si détestable qu'on veuille le supposer, agit-il instantanément ? va-t-il en un moment mettre le feu aux quatre coins de la France ou pervertir la jeunesse ? N'aurez-vous pas toujours le temps de l'arrêter au moment même de son apparition dans le monde ? Je comprends que, si on le laisse étalé sur les quais, vendre dans toutes les boutiques ; que si on n'applique pas à son auteur nos terribles lois contre la liberté de la presse, je comprends qu'il y aura à la longue du danger ; mais si les poursuites sont actives, si la justice est prompte et sévère, pourquoi violer les notions du bon sens et les règles de l'équité en s'obstinant à considérer le dépôt comme une véritable publication ? (*Œuvres complètes*, VIII, 294.)

6. L'auteur ici fait des avances aux libéraux, au groupe de ceux qui fondèrent le journal *Le Globe*.

par l'usage même du gouvernement constitutionnel, rien de plus simple; mais que de purs royalistes, sans doute attachés de cœur à l'ancien régime, aient rompu de grandes lances pour la Charte et pour les libertés publiques dans un temps où ces libertés, peu connues, semblaient avoir des périls; qu'aujourd'hui, lorsque tout est calme et qu'ils sont puissants, ils s'épouvantent en pleine paix de ces mêmes libertés, la chose est étrange. S'élever du mal au bien est ordre, descendre du bien au mal est désordre.

Vieux capitaine d'une armée qui a déserté ses tentes[1], je continuerai, sous la bannière de la religion, à tenir d'une main l'oriflamme de la monarchie et de l'autre le drapeau des libertés publiques[2]. Aux antiques cris de la France de saint Louis et de Henri II, *vive le roi! Montjoie! Saint-Denis*[3]*!* je joindrai les cris nouveaux de la France de Louis XVIII et de Charles X, *tolérance! lumière! liberté!* Peut-être rattacherai-je avec plus de fruit au trône et à l'autel les partisans de l'indépendance que je ne ralliai à la Charte de prétendus serviteurs du trône et de l'autel[4].

L'honneur[5] et mon pays me rappellent sur le champ de bataille. Je suis arrivé à l'âge où les hommes ont besoin de repos[6]; mais si je jugeais de mes années par la haine toujours croissante que m'inspirent l'oppression et la bassesse, je croirais avoir rajeuni[7]. *(Œuvres complètes*, VII, 491.)

1. Toujours les mêmes images grandiloquentes, la même admiration pour lui-même, la même condamnation sévère de ses anciens amis.

2. *Bannière, oriflamme, drapeau*, voilà bien des fanions. Mais nous sommes peut-être devenus un peu sévères pour ces images qui se sont transformées en clichés dans la langue politique de nos jours.

3. Les *Montjoies* au moyen âge étaient des monticules servant de ralliement pour le *ban* et sur lesquels on plantait des bannières et des étendards. L'étymologie en paraît être *mons Jovis*, mont de Jupiter : c'étaient presque des lieux saints. Par extension le mot désigna un cri de guerre. Mais pour caractériser les races, il était suivi d'un autre mot. C'était « Montjoie Saint-Denis » pour les ducs de France, « Montjoie Saint-André » pour les ducs de Bourgogne, etc.

4. C'est toujours la même tactique *libérale* de Chateaubriand qui se pose en champion des libertés et condamne sévèrement les royalistes impénitents.

5. L'*honneur* fut toujours un sentiment très vif chez Chateaubriand. Nous le verrons, après 1830, rester fidèle à cette monarchie de Charles X qu'il condamne ici si vivement. — Comparer l'attitude de Vigny dont l'honneur fut la vraie religion.

6. Il avait à cette époque près de soixante ans.

7. Très belle pensée, d'une réelle noblesse.

LES NATCHEZ

(Ecrit en 1796, publié en 1826.)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[Les *Natchez* ont été publiés en 1826, dans l'édition des *Œuvres complètes*. Mais il y avait une trentaine d'années que l'auteur avait rédigé son volumineux manuscrit, dont l'histoire est assez compliquée. La voici telle qu'il l'a racontée :]

La publication.

Lorsqu'en 1800 je quittai l'Angleterre pour rentrer en France sous un nom supposé[1], je n'osai me charger d'un trop gros bagage : je laissai la plupart de mes manuscrits à Londres. Parmi ces manuscrits se trouvait celui des *Natchez*, dont je n'apportais à Paris que *René*, *Atala* et quelques descriptions de l'Amérique[2].

Quatorze années s'écoulèrent avant que les communications avec la Grande-Bretagne se rouvrissent[3]. Je ne songeai guère à mes papiers dans le premier moment de la Restauration; et d'ailleurs comment les retrouver? Ils étaient restés enfermés dans une malle, chez une Anglaise qui m'avait loué un petit appartement à Londres. J'avais oublié

1. Sous le nom de Lassagne, parce qu'il était compris sur la liste des émigrés; cf. p. 82.

2. *Atala* et *René* étaient primitivement des fragments des *Natchez* (sur ce lien, voir pp. 139 et 160). Chateaubriand écrivait dans la préface de la première édition d'*Atala :*

J'étais encore bien jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des *Natchez* à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

3. A cause des difficultés politiques entre Napoléon et l'Angleterre.

le nom de cette femme; le nom de la rue et le numéro de la maison où j'avais demeuré étaient également sortis de ma mémoire[1].

Sur quelques renseignements vagues et même contradictoires, que je fis passer à Londres, MM. de Thuisy eurent la bonté de commencer des recherches; ils les poursuivirent avec un zèle, une persévérance dont il y a très peu d'exemples : je me plais ici à leur en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Ils découvrirent d'abord avec une peine infinie la maison que j'avais habitée dans la partie ouest de Londres[2]. Mais mon hôtesse était morte depuis plusieurs années, et l'on ne savait ce que ses enfants étaient devenus. D'indication en indication, de renseignement en renseignement, MM. de Thuisy, après bien des courses infructueuses, retrouvèrent enfin, dans un village à plusieurs milles de Londres, la famille de mon hôtesse.

Avait-elle gardé la malle d'un émigré, une malle remplie de vieux papiers à peu près indéchiffrables? N'avait-elle point jeté au feu cet inutile ramas de manuscrits français?

D'un autre côté, si mon nom sorti de son obscurité avait attiré dans les journaux de Londres l'attention des enfants de mon ancienne hôtesse, n'auraient-ils point voulu profiter de ces papiers, qui dès lors acquéraient une certaine valeur?

Rien de tout cela n'était arrivé : les manuscrits avaient été conservés; la malle n'avait pas même été ouverte. Une religieuse fidélité, dans une famille malheureuse, avait été gardée à un enfant du malheur[3]. J'avais confié avec simplicité le produit des travaux d'une partie de ma vie à la probité d'un dépositaire étranger, et mon *trésor* m'était rendu avec la même simplicité. Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de cette pauvre famille anglaise. *(Préface de 1826.)*

[Voilà donc le manuscrit entre les mains de Chateaubriand. Il jugea bon de n'y faire que peu de changements pour le publier; il s'en est expliqué dans ses *Mémoires* :]

Un manuscrit dont j'ai pu tirer *Atala*, *René*, et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du Christianisme*, n'est

1. C'est un peu extraordinaire, puisqu'il avait laissé là une malle en dépôt, contenant une œuvre aussi précieuse.

2. Dans cette maison de Londres, tout en travaillant à l'*Essai sur les Révolutions*, il avait retouché la première rédaction des *Natchez* et transformé la manière narrative en manière « épique ».

3. C'est le nom qu'il se donne volontiers. Tout son roman de *René* (cf. p. 160) développe cette idée.

pas tout à fait stérile[1]. Ce premier manuscrit était écrit de suite[2], sans section; tous les sujets y étaient confondus : voyages, histoire naturelle, partie dramatique, etc.; mais auprès de ce manuscrit d'un seul jet, il en existait un autre partagé en livres. Dans ce second travail, j'avais non seulement procédé à la division de la matière, mais j'avais encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures[3], doit produire le chaos ; mais aussi dans ce chaos il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur : c'est de relire après trente années un manuscrit que j'avais totalement oublié.

J'avais un danger à craindre. En repassant le pinceau sur le tableau, je pouvais[4] éteindre les couleurs ; une main plus sûre, mais moins rapide, courait risque, en effaçant quelques traits incorrects, de faire disparaître les touches les plus vives de la jeunesse : il fallait conserver à la composition son indépendance, et pour ainsi dire sa fougue; il fallait laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui[5], il y a aussi des choses que je ne voudrais plus écrire, notamment la lettre de René dans le second volume[6]. Elle est de ma première manière et reproduit tout *René*[7] : je ne sais ce que les *René* qui m'ont suivi ont pu dire pour mieux approcher de la folie[8]. (*Mémoires*, III, 57.)

1. Ce manuscrit comprenait deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio.

2. C'est-à-dire *sans solution de continuité, d'un seul jet.*

3. On en a une autre preuve dans l'*Essai sur les Révolutions* ; cf. p. 70.

4. *Je pouvais* = *j'aurais pu.* C'est un latinisme. En latin l'indicatif imparfait et parfait des verbes *devoir*, *pouvoir* a le sens du conditionnel. Ce tour est encore usité de nos jours, mais l'était davantage au 17e siècle. Dans *Britannicus*, Agrippine dit à Burrhus.

Vous, dont *j'ai pu* laisser vieillir l'am- [bition
Dans les honneurs obscurs de quelque [légion !...

5. Il a raison, d'autant que son goût devenait de plus en plus circonspect. Sainte-Beuve a opposé la sève abondante des *Natchez* à la sècheresse du *Dernier Abencérage* (cf. plus haut, la note qui termine ce dernier ouvrage, p. 311, n. 2.)

6. Cf. plus bas, p. 381.

7. C'est même pis que *René*, c'est du *René* exaspéré.

8. Encore une ironie envers ses fils, les *René* du romantisme. Il y en a bien d'autres dans son œuvre. Cf. surtout plus loin l'*Essai sur la littérature anglaise.*

Analyse et Extraits.

PRÉFACE

J'ai déjà dit qu'il existait deux manuscrits des *Natchez :* l'un divisé en livres, et qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage ; l'autre qui contient le tout sans division, et avec tout le désordre de la matière. De là une singularité littéraire dans l'ouvrage tel que je le donne au public : le premier volume s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans *les Martyrs ;* le second volume descend à la narration ordinaire, comme dans *Atala* et dans *René*[1].

Pour arriver à l'unité du style, il eût fallu effacer du premier volume la couleur épique ou l'étendre sur le second[2] : or, dans l'un ou l'autre cas, je n'aurais plus reproduit avec fidélité le travail de ma jeunesse[3].

Ainsi donc, dans le premier volume des *Natchez* on trouvera le *merveilleux*[4], et le merveilleux de toutes les espèces : le merveilleux *chrétien*, le merveilleux *mythologique*, le merveilleux *indien* ; on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié[5]. Ce volume offre des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons multipliées, les unes courtes, les autres longues, à la façon d'Homère[6], et formant de petits tableaux.

Dans le second volume, le *merveilleux* disparaît, mais l'intrigue se complique et les personnages se multiplient : quelques-uns d'entre eux sont pris jusque dans les rangs inférieurs de la société. Enfin, le roman remplace le poème, sans néanmoins descendre au-dessous du style de *René* et

1. Il y a donc deux parties dans l'ouvrage. La première est une épopée en 12 livres ; la seconde n'est plus qu'un simple récit pour lequel l'auteur, renonçant à la forme épique, adopte celle de la narration. (Dans nos *Extraits*, la 1re partie va jusqu'à la page 371.)

2. Chateaubriand est toujours fort préoccupé du *genre littéraire* dans lequel on placera ses œuvres. Voir toute la polémique à propos des *Martyrs* (pp. 249 sq.).

3. Cf. page précédente.

4. Sur le *merveilleux* dans l'épopée, cf. pp. 251 et 252.

5. Tout cela fera souvent un beau chaos.

6. Il aime à invoquer l'autorité d'Homère, en toute circonstance. Cf. en particulier la composition d'*Atala* pour les souvenirs de l'épopée antique, p. 140, n. 1.

d'*Atala*, et en remontant quelquefois, par la nature du sujet, par celle des caractères et par la description des lieux, au ton de l'épopée[1].

Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas[2] et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre[3]. C'est à la fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV, et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature : on verra quel juge décide la question.

Pour faire passer sous les yeux de Chactas les hommes illustres du grand siècle, j'ai quelquefois été obligé de serrer les temps, de grouper ensemble des hommes qui n'ont pas vécu tout à fait ensemble, mais qui se sont succédé dans la suite d'un long règne. Personne ne me reprochera sans doute ces légers anachronismes que je devais pourtant faire remarquer ici[4].

[René, fuyant sa patrie, arrive en Amérique, au début du 18e siècle, dans la tribu des Natchez, au moment où les Français qui commandent en Louisiane préparent une attaque contre les Indiens (livre I). Il est reçu par le sachem Chactas qui lui donne l'hospitalité :]

René chez Chactas[5].

Le soleil ne faisait que de paraître à l'horizon lorsque le frère d'Amélie[6] ouvrit les yeux dans la demeure d'un sauvage. L'écorce qui servait de porte à la hutte avait été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René

1. Cette discussion nous semble aujourd'hui aussi vaine que les *Examens* de Corneille, essayant de justifier la *régularité* de ses tragédies.

2. Le *commencement* de cette histoire, c'est le roman d'*Atala* (cf. p. 138.)

3. Encore un besoin d'antithèse, et aussi une idée du 18e siècle. On songe aux théories de Rousseau.

4. Certains de ces anachronismes sont plus graves qu'il n'a l'air de le croire. Mais il faut dire qu'il en est de même de *presque tous* les romans historiques (et cette partie des *Natchez* est un roman historique: cf. plus bas, p. 361.) Le *Cinq-Mars* de Vigny est, en plusieurs endroits, parfaitement conventionnel.

5. Il n'y a pas de titres dans les *Natchez*. Tous ceux que je donnerai ne sont donc pas de Chateaubriand.

6. Amélie apparaît dans le roman *René*.

se trouvait couché sur sa natte, de manière que sa tête était placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant[1] d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux, et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouaient dans les branches de ces beaux arbres et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées[2]. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçait ses regards dans ce dôme qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René[3], reposait au fond de son âme, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs[4].

Un mouvement dans la cabane[5] tira le voyageur de sa rêverie : il aperçut alors le patriarche des sauvages assis sur une natte de roseau. Auprès du foyer, Saséga, laborieuse matrone, faisait infuser des dentelles de Loghetto avec des écorces de pin rouge qui donnent une pourpre éclatante[6].

1. Règle : *La fortune vient en dormant.*

2. Nous avons déjà vu au début d'*Atala* (les deux rives du Meschacebé, p. 141) ce paysage de la Louisiane. — Remarquer ici les adjectifs : feuilles *satinées*, dôme *azuré*, etc.

3. Voir plus haut, pour cette mélancolie, le roman *René*, surtout p. 166.

4. La phrase est très belle, très harmonieuse et l'image de l'âge d'or est bien à sa place ici. Toutefois il y a un peu de recherche dans cette comparaison des *ruisseaux de lait*. Et puis nous commençons à saisir ici un procédé qui deviendra à la longue très fatigant. Les paragraphes se terminent souvent par une comparaison : *tel* etc., *telle* etc. C'est le ton *épique*.

5. Cette cabane est ici très sommairement décrite; mais l'auteur aura plus d'une fois l'occasion de dépeindre les huttes des sauvages. Il cite, en appendice, une *Description du pays des Natchez*, du P. Charlevoix, à qui il a emprunté plusieurs détails pour son poème :

Les cabanes du grand village des Natchez, le seul que j'aie vu, sont en forme de pavillon carré, fort basses et sans fenêtres; le faîte est arrondi à peu près comme un four. La plupart sont couvertes de feuilles et de paille de maïs; quelques-unes sont construites d'une espèce de torchis qui me parut assez bon, et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du grand-chef est fort proprement crépie en dedans... J'y trouvai pour tout meuble une couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois pieds : apparemment que quand le grand-chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

6. Comme dans les *Martyrs* et avec plus d'excès encore, Chateaubriand va multiplier, dans son poème, les détails de couleur locale.

Dans un lieu retiré, la nièce de Chactas empennait[1] des flèches avec des plumes de faucon. Céluta, son amie, qui l'était venue visiter[2], semblait l'aider dans son travail; mais sa main, arrêtée sur l'ouvrage, annonçait que d'autres sentiments occupaient son cœur[3].

Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature[4]. (Livre II.)

[Pendant que Chactas est au conseil, René sort dans la campagne et il arrive auprès de la cabane où Céluta habite avec son frère Outougamiz. Sans être vu, il les observe. Elle est occupée à broder pendant que son frère sculpte une pagaye. Lorsqu'ils l'aperçoivent, ils lui font fête. Outougamiz conclut avec René le pacte de l'amitié, suivant le rite indien (livre III)[5]. Chactas fait à René le récit de sa vie ; il lui raconte l'histoire d'*Atala*[6], et la suite de ses propres aventures après la mort de la jeune fille. Ce récit remplit quatre livres (V-VIII). Chactas, fait prisonnier par les Français, a été amené en France[7] :]

Chactas aux galères.

Un Français, mon frère de chaîne, s'était rendu coupable d'une action qui l'avait fait condamner au tribunal de tes vieillards[8]. Jeune encore, Honfroy prenait légèrement la vie. Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontait ses aventures ; il me disait : « Chactas, tu es un sauvage et je suis un homme civilisé. Vraisemblablement tu es un honnête homme et moi je suis un scélérat. N'est-il pas singulier que tu arrives exprès de l'Amérique pour être mon compagnon de boulet, en Europe, pour montrer

1. *Empenner*, garnir une flèche de plumes.
2. RÈGLE : *Il se faut entr'aider* p. 39, n. 2.
3. Céluta commence à aimer René.
4. Voilà l'antithèse, déjà étudiée dans l'*Essai* et le *Voyage en Amérique*, entre l'homme de la nature et l'homme de la société : influence de Rousseau. Cf. pp. 58 et 76.
5. Le livre IV est un intermède, tout rempli par le *merveilleux*. Sainte Catherine et sainte Geneviève supplient la Vierge de demander à Dieu d'épargner toute catastrophe à la Louisiane.
6. Cf. plus haut, p. 138.
7. Le récit de Chactas, dont on trouvera ici quelques extraits, est une peinture, généralement ironique sous une forme candide, de la société française à la fin du 17e siècle. L'Indien observe le règne de Louis XIV comme le Persan de Montesquieu regardait l'époque de la Régence.
8. Exemple de transposition dans le style *indien*. Il s'agit des juges.

la liberté et la servitude, le vice et la vertu, accouplés au même joug? Voilà, mon cher Iroquois, ce que c'est que la société. N'est-ce pas une très belle chose? Mais prends courage et ne t'étonne de rien : qui sait si un jour je ne serai point assis sur un trône? Ne t'alarme pas trop d'être appareillé avec un criminel au char de la vie : la journée est courte et la mort viendra vite nous dételer[1]. »

Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme : il y avait dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondait. Quelle est, disais-je en moi-même, cette étrange nation où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteraient le plaisir? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur; il me fit sentir qu'il y avait lâcheté à se laisser vaincre du chagrin[2]. Ce malheureux me persuada : je consentis à vivre et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

Le soir, après le travail, mes compagnons s'assemblaient autour de moi et me demandaient des histoires de mon pays. Je leur disais comment nous poursuivions les élans dans nos forêts, comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants. A ces peintures de la liberté, je voyais des pleurs couler sur toutes les mains enchaînées[3]. Les galériens me racontaient à leur tour les diverses causes du châtiment qu'ils éprouvaient. Il m'arriva à ce sujet une chose bizarre : je m'imaginai que ces malfaiteurs devaient être les véritables honnêtes gens de la société, puisqu'ils me semblaient punis pour des choses que nous faisons tous les jours sans crime dans nos bois[4]. (Livre V.)

[Chactas a trouvé des amis qui s'intéressent à son sort et à celui des autres chefs indiens arrêtés avec lui. Ils sont mis en liberté et on les

1. Ce discours est d'un homme résigné, clairvoyant et ironique.

• Etudier le ton satirique, la critique de la société, le rapprochement de l'honnête homme et du criminel, les images narquoises : *char de la vie, dételer*.

2. Au lieu de : *par* le chagrin. Tour du 17e siècle. Cf. CROUZET... *Gr. Fr.* § 320. RÈGLE : *Au 17e siècle, la préposition* **de** *(comme la préposition* **à***) tend à remplacer toutes les autres*, **en particulier la préposition par après un verbe passif.**

Je suis vaincu **du** temps.

(MALHERBE.)

3. • Comparer dans les *Martyrs* la veillée aux avant-postes, lorsque les soldats évoquent les souvenirs de leur passé, les riantes images de la patrie et de la liberté. Cf. p. 270.

4. Chactas répond ici aux secrètes aspirations de René en condamnant les institutions de la société.

invite à venir à Paris pour être présentés au roi Louis XIV. Ils s'empressent de s'y rendre, dans l'espérance de voir des merveilles :]

Chactas à la cour et à Paris.

Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village[1] : les chemins étaient sales et étroits; nous remarquâmes des huttes de commerce et des troupeaux de serfs comme dans les rues de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac[2]. La cabane était pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village, où nous allumerions le feu du Conseil avec le chef des chefs[3]. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du sauvage[4] lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte du chef des chefs[5], en moins de temps qu'un sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, met à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des guerriers libres? » Nous trouvâmes le soleil[6] assis comme un génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les

1. Paris. — Les *huttes de commerce* sont les boutiques des marchands.

2. *Frontenac* est le nouveau gouverneur du Canada qui protège Chactas. « *Ononthio* est le nom que les sauvages donnaient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie la grande montagne. » (*Note de Chateaubriand*).

3. C'est une des nombreuses périphrases indiennes par lesquelles Chactas désigne Louis XIV ; cf. plus bas *père des Français*, *soleil*, *premier sachem*, etc. — *Allumer le feu du conseil*, et ailleurs *fumer le calumet* signifient « conclure une alliance ».

4. *Travaux*, *loisirs*, nouvel exemple de l'antithèse vue p. 359, n. 4.

5. Versailles.

6. Le *soleil* désigne Louis XIV; mais ce n'est pas parce que ce roi se faisait appeler le *Roi Soleil;* c'est une simple coïncidence. Dans la langue des Natchez, le *soleil* est le nom donné au grand-chef, comme on le voit dans le passage du P. Charlevoix que Chateaubriand a mis en appendice aux *Natchez*. — Remarquer, quelques lignes plus bas, l'expression *grand-chef*, autre nom du *soleil*.

peuples[1]. Onontbio nous présenta à ce grand-chef en disant : « Sire, les sujets de Votre Majesté... »

Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations[2] et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux »; et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier sachem : « Puissant soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jusqu'au milieu de la terre! Ononthio vient de prononcer une parole qu'un génie ennemi lui aura sans doute inspirée; mais toi qu'Athaensic[3] n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour te persuader que nous soyons tes esclaves ».

A ces paroles, qui sortaient ingénument[4] de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours :

« Chef des chefs, tu nous as retenus dans la hutte de la servitude[5] par la plus indigne trahison. Si tu étais venu chanter la chanson de paix chez nos vieillards, nous aurions respecté en toi les Manitous[6] vengeurs[7] des traités. Cependant la grandeur de notre âme veut que nous t'excusions, car le souverain Esprit ôte et donne la raison comme il lui plaît et il n'y a rien de plus insensé et de plus misérable qu'un homme abandonné à lui-même[8]. Enterrons donc la hache dont le manche est teint de sang. Eclaircissons la chaîne d'amitié[9], et puisse notre union durer autant que la terre et le soleil! J'ai dit ».

1. Le sceptre royal.

2. Ce sont les chefs indiens qui avaient été faits prisonniers avec Chactas.

3. La divinité de la vengeance.

Athaensic est la *femme-chef* des mauvais *manitous*.... Le Grand-Lièvre la précipita d'un coup de pied sur la terre : elle tomba sur le dos d'une tortue... Cette tortue, en nageant, écarta les eaux avec ses pattes, et découvrit la terre. Ainsi c'est la vengeance qui est la mère de la nouvelle race des hommes. (Chateaubriand, *Voyage en Amérique)*.

4. Chactas est en effet très ingénu. Mais il est bien étonnant qu'on ne lui ait pas fait la leçon avant de le présenter au roi. Au reste, il y a un peu de convention dans ce pastiche, d'ailleurs ingénieux, du langage d'un Indien.

5. Le bagne; cf. plus haut les *huttes de commerce* pour les *boutiques*.

6. *Manitous* = divinités des sauvages.

7. Protecteurs des traités (sens latin de *vindex*, vengeur).

8. Chactas est audacieux, il ne cache pas la vérité et il rappelle le paysan du Danube parlant devant le Sénat romain.

9. *Enterrer la hache*, *éclaircir la chaîne d'union ou d'amitié*, *fumer le calumet de paix* sont des images qui reviennent souvent dans les *Natchez* pour dire : *faire la paix*. Voir au livre II les discours prononcés dans l'assemblée des chefs indiens ; et, pour la cérémonie toute spéciale de la chaîne d'amitié, la cérémonie d'union entre René et Outougamiz, au livre III :

René fit présent à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne, car il l'animait de ses sentiments, et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitterait qu'avec la vie.

En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au soleil[1], mais sans doute quelque génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front; on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.....

Nous quittâmes les galeries et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes. Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte[2], je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissant au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des esprits célestes, des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erraient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie[3], tout ce spectacle enfin saisit fortement mon âme. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois, je rougis de ma superbe[4] du désert.

Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un génie à la surface des bassins[5]. Ces génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents, les autres sonnaient des conques[6] recourbées ;

1. Ce détail est parfaitement invraisemblable et Chateaubriand dépasse la mesure, en fait de couleur locale. Quelle apparence y a t-il que Chactas ait justement sur lui le calumet de paix pour le tendre à Louis XIV ! L'excès ici frise le ridicule. Voici la cérémonie du calumet chez les Natchez, d'après le P. Charlevoix :

Ceux qui portent le calumet dansent en chantant... et frottent ensuite le grand-chef avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête. Alors ils remplissent le calumet de tabac et, tenant du feu d'une main, avancent tous ensemble vers le grand-chef et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre et la troisième autour de l'horizon... Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du soleil... Alors, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étaient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du soleil... Un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le soleil leur demande des nouvelles de leur santé.

2. Chactas couchait, dans sa tribu, sur une *natte*, symbolisant la vie frugale et heureuse. Il ne croyait pas, jusqu'alors, qu'il y eût rien de plus beau que son existence d'Indien.

3. Voilà une phrase, trop balancée, qui *ne sent plus* l'Indien ; la *guerre* rappelle les *héros*, l'*amour* les *belles femmes*, et le *génie* les *esprits les plus divins*. C'est trop joli et trop symétrique.

4. Ceci encore n'est plus *indien*. Chactas parle le grand style des classiques et des tragiques. — *Superbe* = *orgueil*.

5. Ce sont les statues décorant les fontaines et les bassins.

6. Coquilles dont les dieux marins de la mythologie se servaient comme de trompes.

ceux-ci étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire[1]. La rêverie vint planer autour de moi ; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente[2].

Nous abandonnâmes enfin la hutte des rois, et la nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village. (Livre VI.)

[Chactas reste assez longtemps à Paris, où il observe les mœurs de la société. Il est invité à une fête chez Ninon de Lenclos, puis introduit à la Société du Temple. Il est présenté à La Fontaine, Racine, Molière, Boileau ; il assiste à une exécution en place de Grève ; il visite les théâtres, les églises, les tribunaux. Voici un passage sur les juges et les prédicateurs :]

Arrivé dans une île[3] au milieu d'un grand village, je traversai des huttes obscures et désertes, et je parvins au lieu où résidait le conseil[4]. De vénérables sachems, vêtus de longues robes rouges et noires, écoutaient un orateur qui parlait d'une voix claire et perçante : « Voici, dis-je intérieurement, les vrais sachems ; les autres, je le vois à présent, ne sont que des sorciers et des jongleurs[5] ».

Je me plaçai dans le rang des spectateurs avec mon guide, et m'adressant à mon voisin : « Vaillant fils de la France, lui dis-je, cet orateur à la voix de cigale parle sans doute pour ou contre la guerre, ce fléau des peuples ? Quelle est, je te supplie de me le dire, l'injustice dont il se plaint avec tant de véhémence ? »

L'étranger, me regardant avec un sourire, me répondit : « Mon cher sauvage, il s'agit bien de la guerre ici ! De la guerre, oui, à ce misérable que tu vois et qui sera sans doute étranglé pour avoir eu la faiblesse de confesser dans

1. Nous avons vu le Chactas *indien*, puis le Chactas *classique*. Et voici un Chactas *romantique*, un Chactas rêveur qui s'isole mélancoliquement de ses compagnons. Cf. Chateaubriand dans ses voyages, et René dans le roman de ce nom, p. 160.

2. Le regret de la patrie est un sentiment très vif dans l'œuvre de Chateaubriand. Voir surtout *Les Martyrs*, p. 270 ; *Le Dernier Abencérage*, p. 304.

3. La Cité.

4. Le Palais de Justice.

5. Chactas avait, auparavant, été introduit dans une société de vieux savants d'où il était sorti un peu ahuri :

Un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : Cet homme est rouge, non par nature, car il a la peau blanche comme l'Européen. Un autre soutint que la nature m'avait donné une peau rouge ; un troisième fut d'avis de m'adresser des questions ; mais un quatrième s'y opposa, disant que d'après la conformation extérieure de ma tête il était impossible que je comprisse ce qu'on me demanderait.

les tourments un crime dont il n'y a d'autres preuves que l'aveu arraché à ses douleurs[1] ».

Je conjurai mon conducteur de me remener à la hutte d'Ononthio[2], puisqu'on s'amusait partout de ma simplicité.

Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsqu'en passant devant la cabane des prières[3], nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avait dans cette cabane une fête de la Mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y pénétrâmes par une ouverture secrète. On se taisait alors pour écouter un génie[4] dont le souffle animait des trompettes d'airain : ce génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice, enveloppées d'étoffes noires, auraient versé à leurs pieds une obscurité impénétrable si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordaient des chefs de la prière, s'élevait le simulacre d'un cercueil[5]. L'autel et les statues des hommes protecteurs de la patrie se cachaient pareillement sous les crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du soleil[6] contenaient de plus puissant et de plus beau était rangé en silence dans les bancs de la nef[7].

Tous les regards étaient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout, dans une galerie suspendue[8], les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtait à commencer un discours[9] : il semblait perdu dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent, sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même

1. Tous les Français qu'interroge Chactas lui répondent avec une ironie un peu compliquée pour un sauvage. Chactas a déjà bien d'autres raisons d'être étonné.

* Etudier le ton et les procédés de cette ironie (se reporter au discours d'Honfroy, cité plus haut : *Chactas aux galères*).

2. *Ononthio* est son protecteur Frontenac. Cf. p. 361, n. 2.

3. Voici de nouveaux exemples de transposition. Dans tout ce passage : *cabane des prières = église; chefs de la prière = prêtres; trompettes d'airain = orgues; galerie suspendue = chaire à prêcher; fête de la mort = funérailles.*

4. Chactas met des *génies* partout. Il ne comprend pas grand chose à nos inventions scientifiques et il suppose que ce sont des esprits divins qui y sont cachés. Il s'agit ici de l'orgue.

5. Il s'agit d'un *catafalque.*

6. *Cabane du soleil = palais du roi;* cf. plus haut p. 361, n. 6.

7. Pourquoi la *nef?* Et comment Chateaubriand n'a-t-il pas ici, comme ailleurs, cherché une transposition ? Il est illogique que Chactas ne puisse dire *église* ou *prêtre* et qu'il emploie le mot beaucoup plus compliqué et savant de *nef?*

8. *Galerie suspendue = chaire.* Cf. plus haut, n. 3.

9. *Bossuet*, dit la note de l'auteur.

du Grand-Esprit[1]. Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendais parfaitement le chef de la prière[2] ! Il me semblait parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimait étaient naturels à mon cœur[3] ! (Livre VI.)

[Chactas quitte Paris, suit la vallée de la Loire, admire la richesse de la France et s'embarque à Rochefort pour regagner sa patrie. Une tempête le jette à la mer en vue de l'Amérique (livre VII). Il aborde à Terre-Neuve et de là gagne le Labrador :]

Chactas chez les Esquimaux.

Nous[4] arrivâmes à une contrée où le soleil ne se couchait plus. Pâle et élargi, cet astre tournait tristement autour d'un ciel glacé; de rares animaux erraient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendaient des champs de glace, contre lesquels se brisait une mer décolorée ; de l'autre, s'élevait une terre hâve[5] et nue, qui n'offrait qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés[6]. Nous cherchions quelquefois un asile dans des trous de rochers, d'où les aigles marins s'envolaient avec de grands cris. J'écoutais alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne, et le gémissement des glaces qui se fendaient sur la rive.

Et cependant... il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne peut donner une idée du moment où le

1. *Grand-Esprit* = l'*Etre suprême.*
2. *Chef de la prière*, cf. plus haut p. 365 n. 3 et dans *Atala*, p. 153.
3. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Chactas entend le langage chrétien (et particulièrement à propos de la mort). Cf. la mort d'*Atala* et le discours du père Aubry, p. 153.
4. Il a rencontré une famille d'Esquimaux avec laquelle il fait route le long des rochers du Labrador.
5. *Hâve* = *dépouillée,* sans végétation.
6. Remarquer la quantité d'adjectifs, *glacé, décolorée, hâve et nue, décharnés* qui peignent la désolation du paysage polaire.
* Cf. cette description de Loti : C'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite, commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique. L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer ; d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur — et puis, plus rien ; cela n'avait ni horizon ni contours. La fraîcheur humide de l'air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et, en respirant, on sentait très fort le goût du sel. Tout était calme, et il ne pleuvait plus ; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s'expliquait pas. (*Pêcheurs d'Islande*, Calm-Lévy, éd.).

soleil, touchant la terre, semblait rester immobile, et remontait ensuite dans le ciel, au lieu de descendre sous l'horizon[1]. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes[2], toute cette scène, éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brillait des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savait si on assistait à la création ou à la fin du monde[3]. Un petit oiseau, semblable à celui qui chante la nuit dans nos bois, faisait entendre un ramage plaintif.....

Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus. Une aurore stérile, qui n'enfanta point l'astre du jour, parut dans le septentrion[4]. Nous marchions à la lueur du météore[5], dont les flammes mouvantes et livides s'attachaient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse.

Les neiges descendirent : les daims, les caribous[6], les oiseaux mêmes disparurent; on voyait tous ces animaux passer et retourner vers le midi; rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul. Quelques coups de foudre qui se prolongeaient dans les solitudes où aucun

1. L'éternel soleil, qui avait un peu trempé son bord dans les eaux, recommença à monter lentement. (LOTI, *Pêcheurs d'Islande*).

2. *Glaces flottantes* et, quelques lignes plus haut, *baies solitaires* : ces deux expressions se retrouvent dans la description de la Bretagne par Renan, au début de la *Prière sur l'Acropole :*

On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont des mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des *baies solitaires*... J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires, je fus bercé au souvenir des *glaces flottantes*...

Il est sûr que Renan s'est inspiré de Chateaubriand. Et lorsqu'il parle, dans ce même passage, de la mer sombre de sa Bretagne, « *hérissée de rochers, toujours battue par les orages* », comment ne pas voir ici encore un écho des lignes des *Martyrs* où Eudore décrit l'Armorique avec ses côtes « *hérissées de rochers... battues d'un océan sauvage* » ?

3. Cf. encore Loti (*ibid.*) :

Autour d'eux, c'étaient des aspects de non-vie, *de monde fini ou pas encore créé;* la lumière n'avait aucune chaleur ; les choses se tenaient immobiles et comme refroidies à jamais, sous le regard de cet espèce de grand œil spectral qui était le soleil... Le soleil déjà très bas, s'abaissait encore. A mesure qu'il descendait dans les zones couleur de plomb qui avoisinaient la mer, il devenait jaune et son cercle se dessinait plus net, plus réel. On pouvait le fixer avec les yeux comme on le fait pour la lune. Il éclairait pourtant ; mais on eût dit qu'il n'était pas du tout loin dans l'espace ; il semblait qu'en allant avec un navire, seulement jusqu'au bout de l'horizon, on eût rencontré là ce gros ballon triste, flottant dans l'air à quelques mètres audessus des eaux.

4. *Le Nord*, emploi des mots poétiques.

5. C'est l'aurore boréale.

6. Sorte de rennes, voir plus haut p. 143.

être animé ne les pouvait entendre[1] semblèrent séparer les deux scènes de la vie et de la mort. La mer fixa ses flots; tout mouvement cessa et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel[2].....

L'hiver finissait; la lune avait regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissaient point son image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du midi et s'évanouit : elle revint, s'agrandit et se colora. Un Esquimau, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil allait paraître : nous sortîmes en foule du souterrain pour saluer le père de la vie[3]. L'astre se montra un moment à l'horizon, mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui, élevant sa tête rayonnante du séjour des morts, se recoucherait dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre[4] : nous poussâmes un cri[5] de joie et de deuil.

Le soleil parcourut peu à peu un plus long chemin dans le ciel. Des brouillards couvrirent la terre et la mer. La surface solide des fleuves se détacha des rivages; on entendit pour premier bruit le cri d'un oiseau; ensuite quelques ruisseaux murmurèrent : les vents retrouvèrent la voix. Enfin les nuages amassés dans les airs crevèrent de toutes parts. Des cataractes d'une eau troublée se précipitèrent des montagnes; des monceaux de neige tombèrent avec fracas des rocs escarpés : le vieil Océan, réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et, vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ses rivages les marées mugissantes[6].

1. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

2. * Etudier de près cette double description du paysage polaire, d'abord sous la « perpétuelle clarté », puis dans « le silence universel » de la nuit.

3. On sait que Chateaubriand est un très grand peintre des levers de soleil. Cette description est particulièrement émouvante, puisqu'elle marque le retour si impatiemment attendu de l'astre, après trois mois d'une nuit profonde.

4. Comparaison grandiose, où apparaît l'imagination *biblique* de l'auteur.

5. Cf. le lever du soleil, au début de *Salammbô* : « Il parut; Spendius, levant les bras, poussa un cri. » On a déjà vu, dans Flaubert, certains souvenirs de Chateaubriand ; cf. plus haut, dans *Atala*, p. 158, n. 2.

6. Autre forme d'imagination, *classique*, cette fois, et *antique*. Chateaubriand personnifie le vieil Océan. Il est à remarquer que tous les tons se trouvent dans les *Natchez* et qu'il y a un mélange, parfois disgracieux, d'antiquité et de modernisme. Par exemple, dans le livre X où il décrit la bataille, Chateaubriand, reprenant les formules des écrivains grecs et latins, écrit solennellement : « Maintenant, ô Calliope! quel fut le premier Natchez qui signala sa valeur dans cette mêlée sanglante? » Il y a quelque chose qui jure dans ce rapprochement des deux noms *Calliope* et *Natchez*.

A ce signal, les pêcheurs du Labrador quittèrent leur caverne et se dispersèrent : chaque couple retourna à sa solitude pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours. (Livre VIII.)

[Chactas rentre dans sa patrie. La fin du livre VIII marque la fin du récit qu'il fait à René. Cependant, les orages menacent de toutes parts la malheureuse tribu des Natchez. Les Français installés au fort Rosalie préparent contre eux (livre IX) une expédition qui aboutit à une sanglante bataille, longuement racontée dans le style des épopées antiques (livre X). D'autre part, une petite armée de Natchez, dont fait partie René, est allée en guerre contre la tribu des Illinois; ses chefs sont faits prisonniers; le plus vieux d'entre eux est attaché à un poteau et brûlé (livre XI). René va subir le même sort lorsqu'il est délivré par son ami Outougamiz :]

Délivrance de René par Outougamiz[1].

Au moment où le flambeau abaissait sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces[2], des tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi des clameurs confuses on entend retentir le cri des Natchez; un parti de cette nation portait la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se mettent dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie[3]; les jongleurs[4] prennent la fuite; les femmes et les enfants les suivent : on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés, la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la hache à la main, devance ses compagnons. Qui

1. Cet épisode d'amitié est inspiré à Chateaubriand par certaines peintures des épopées antiques, en particulier par la touchante histoire de Nisus et Euryale dans l'*Enéide*. Mais il faut reconnaître que l'auteur est resté original.

2. René a été attaché à un poteau au pied duquel s'élevait un amas d'écorces.

3. C'est René (voir le roman *René*).

4. Ces jongleurs assistaient et prenaient part aux sacrifices. Quand on avait brûlé le vieux sachem, un jongleur s'était précipité sur lui, lui avait arraché la peau de la tête et avait répandu des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. Chateaubriand, dans le *Voyage en Amérique* (chapitre *Guerre*) a défini le rôle des *jongleurs*. Au moment du recensement de l'armée, c'est le grand jongleur qui appelle les combattants par leur nom et reçoit de chacun d'eux son manitou, qu'il place dans une corbeille de joncs. C'est lui aussi qui bénit les plantes médicinales et les instruments de chirurgie; lui qui, pendant la marche, règle la route, d'après les bons ou les mauvais présages; lui qui dit les prières, fixe les heures de repos et celles du départ.

déjà ne l'a nommé? C'est Outougamiz. Il est au bûcher; il a coupé les liens funestes!

Toutes les paroles de tendresse et de pitié prêtes à s'échapper de son âme par lui sont étouffées[1]. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé; un seul instant de retard le peut perdre[2]. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez; il se rassemblent avec des cris et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin : mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie; ses blessures le rendent boiteux et pesant; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules ; le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes : le frère de Céluta glisse sur la pointe des herbes[3]; on n'entend ni le bruit de ses pas ni le murmure de son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compagnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restait seul.

Déjà la nuit était descendue; déjà Outougamiz s'était enfoncé dans l'épaisseur des taillis, où, déposant René parmi de longues herbes, il s'était couché près de lui; bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois[4].

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune sauvage, mais celui-ci lui ferme la bouche : il connaissait l'oreille subtile des Indiens[5]. Il se lève, trouve avec

1. Inversion (style poétique).

2. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

3. On peut se rappeler ici les vers de l'*Enéide* sur l'héroïne Camille :

Illa vel intactæ segetis per summa [volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset [aristas
(VII, 808.)

« Elle aurait volé au sommet des tiges de la moisson encore sur pied et elle n'aurait point blessé dans sa course les tendres épis ».

La Fontaine a dit :

L'herbe l'aurait portée; une fleur n'au- [rait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

4. Cette scène est vive et dramatique. Le candide Outougamiz, qui révélait dans ses paroles une âme un peu naïve dans sa touchante bonté, se montre, dans l'action, hardi, courageux, ingénieux et décidé. Ce n'est plus le simple, le crédule Outougamiz; c'est un chef expérimenté qui a combiné l'attaque des Illinois et qui a su la mener à bonne fin.

5. Les Indiens ont la vue et l'ouïe très subtiles. Pour la vue, cf. plus haut, p. 64. — Dans le *Voyage en Amérique* (article *Guerre*), Chateaubriand a beaucoup insisté sur tout cela.

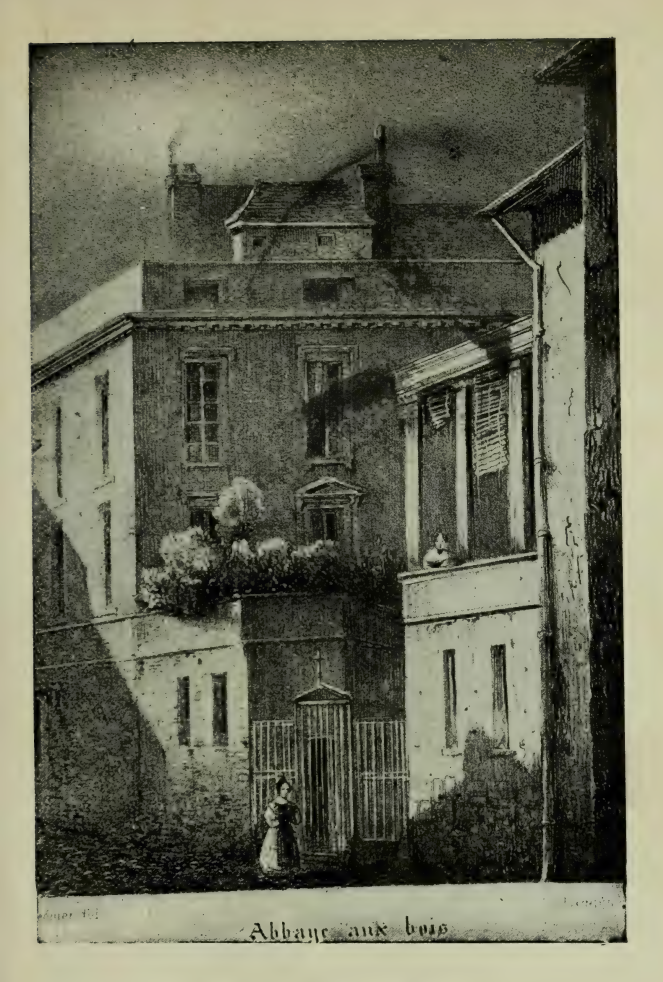


Fig. 19. – L'Abbaye aux Bois.

Pour la description de l'*Abbaye aux Bois* (où Chateaubriand vint souvent, dans les dernières années de sa vie, rendre visite à Mme Récamier), cf. surtout p. 444.

joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur ceinture ; tantôt ils montrent à peine la tête au-dessus des eaux. Ils se frayent une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux[1] desquels ils se reposent.

..... Mère des actions sublimes ! toi qui, depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde ! toi qui, parmi ces déserts, es pleine de grandeur, parce que tu es pleine d'innocence ! amitié sainte ! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires[2] ! Oh ! qui me conduira[3] au champ des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus[4], où la Muse console encore des mânes fidèles[5] ! Tendre divinité de Virgile, tu n'eus à soupirer que la mort de deux amis ; moi j'ai à peindre leur vie infortunée. (Livre XII.)

[Les deux amis pressent leur fuite, autant qu'ils peuvent. Outougamiz sauve René de l'attaque des Illinois ; ils échappent à grand'peine à de nombreux périls. Ils vont périr de fatigue et de faim un peu avant d'arriver au pays des Natchez, lorsqu'ils rencontrent la sœur d'Outougamiz, Céluta. Ici finit le livre XII et, avec lui, la première partie du livre : l'*épopée*. Ce qui suit est le *roman* et n'est plus divisé en livres.]

1. Les *genoux* sont les grosses racines qui sortent de terre.

2. Chateaubriand annonçait dans la Préface des *Natchez* qu'il ferait paraître dans son poème des personnages allégoriques comme l'*Amitié*.... Il a fait mieux : il a peint l'amitié et il l'a chantée. Rien n'est plus touchant que le dévouement d'Outougamiz ; rien n'est plus ému ni plus ardent que cet hymne à l'amitié qui termine l'épisode. Cette idée de prendre la parole, sous forme lyrique, après le récit, lui a sans doute été inspirée par Virgile qui termine l'épisode de Nisus et Euryale, morts l'un près de l'autre, par une apostrophe aux *heureux jeunes gens*.

3. Mouvement qui rappelle une invocation de Virgile bien connue :

O qui me gelidis in vallibus Hæmi Sistat !

« O qui me conduira dans les fraîches vallées de l'Hémus ! »

4. Virgile. *Enéide*, livre IX. Les *Rutules* étaient un peuple de l'Italie contre lequel Enée dut combattre.

5. Allusion à l'apostrophe de Virgile aux deux amis à qui il promet l'immortalité « si mes vers, dit-il, ont quelque pouvoir ».

[Céluta va chercher du secours. On ramène les deux malheureux à la tribu des Natchez. René, guéri de ses blessures, épouse Céluta. Il invite ses amis à fêter la moisson dans son petit domaine :]

La fête de la moisson[1].

En un instant les nacelles[2] furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs ; avec ces cordes ils saisissaient les tiges de la folle avoine, qu'ils liaient en gerbes; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger ; le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages, animaient cette scène, moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte; sa lumière descendait sur la rivière, entre les saules à peine frémissants[3]. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des sirènes ou des tritons[4], l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du grand-chef[5] était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil! tu n'as pas toujours été heureuse! Lorsque, contrainte par Athaensic[6] de quitter le lit

1. C'est la moisson de la *folle avoine*. « Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz. » (*Chateaubriand.*) — Chateaubriand, dans le *Voyage en Amérique* (article *Moissons, Fêtes*) a décrit plusieurs travaux des champs et plusieurs fêtes pastorales chez les Indiens (par exemple, les semailles, la fête du blé vert, la fête du feu nouveau, la moisson du maïs, la récolte du sucre d'érable).

2. Les amis de René sont partis en nacelles pour arriver au lieu de la moisson ; ils se sont frayé un passage à travers un véritable *labyrinthe* de feuilles et de fleurs.

3. Description d'un clair de lune, suivie d'un hymne à la lune, ce qui n'étonne pas dans une œuvre de Chateaubriand (voir dans les autres œuvres plusieurs descriptions de ce genre, par ex. pp. 76, 101, 156, 255).

4. Souvenir mythologique assez disparate dans ce tableau indien. Les *sirènes* et les *tritons*, divinités marines, escortaient le char du dieu de la mer.

5. Le *grand-chef* ou *soleil* préside toutes ces fêtes.

6. La divinité de la vengeance, cf. plus haut, p. 362, n. 3.

nuptial, tu sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'orient, appellent inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres lorsque tu te retournes vers l'occident, et que la cruelle Athaensic force à son tour le Soleil à fuir devant toi[1].

« Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta compagne[2], elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés sur les bois, soit que, penchée au bord des ondes du Meschacebé, tu t'abandonnes à la rêverie, soit que tes pas s'égarent avec les fantômes le long des pâles bruyères[3].

« Mais, ô Lune! que tu es belle dans ta tristesse! L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes regards veloutent l'azur du ciel; ils rendent les nues diaphanes[4]; ils font briller les fleuves comme des serpents; ils argentent la cime des arbres, ils couvrent de blancheur le sommet des montagnes[5]; ils changent en une mer de lait les vapeurs de la vallée.

« C'est ta lumière, ô Lune! qui donne de grandes pensées aux sachems; à ta clarté, la mère veille au berceau de son fils; à ta clarté, les guerriers marchent aux[6] ennemis de la patrie; à ta clarté, les chasseurs tendent des pièges aux hôtes des forêts; et maintenant à ta clarté, chargés des dons du Grand-Esprit, nous allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe, la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez; un recueillement religieux avait saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas[7] : le pressentiment

1. Les amours de la lune se retrouvent dans toutes les mythologies. Voir, en Grèce, le mythe d'Endymion.

2. Chateaubriand a toujours signalé cette mélancolie de la lune. Il parle dans *Atala* du « grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. »

3. Ces *pâles bruyères*, qui sont un souvenir d'Ossian et une évocation du paysage britannique, surprennent un peu dans cet hymne indien.

4. « Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones *diaphanes* de satin blanc. » (*Génie du Christianisme*; cf. plus haut *Deux perspectives de la nature*, p. 100).

5. Sur cette impression de blancheur au clair de lune, relire dans le *Génie du Christianisme*, le passage auquel renvoie la note précédente.

6. **Aux** *ennemis* = **contre** *les ennemis*. Cf. Règle : *A quelle utilité ?*

7. Tous ces personnages nous sont déjà connus, sauf deux. *Adario* est un vieux guerrier, ami de Chactas et chef de la tribu de la Tortue. *D'Artaguette*, officier français, blessé dans le combat raconté au livre X, avait été épargné par Outou-

d'un avenir malheureux s'était emparé de leur cœur. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre[1]. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions : cette voix semblait sortir de l'eau; elle disait : « Mon libérateur, me voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta, regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila[2] qui nageait auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montrait au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide ; quelques épis de folle avoine, capricieusement tressés, ornaient son front. Sa figure riante brillait à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux; des filets d'argent coulaient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade[3] qui avait dérobé la couronne de Cérès[4].

[Il semble que les épreuves soient finies pour la tribu des Natchez; mais ce n'est qu'une accalmie et les mauvais jours, dont ils avaient tous le pressentiment, ne tardent pas à reparaître. D'abord René malgré son bonheur et malgré la naissance d'une fille, ne peut parvenir à être heureux. La liberté dans le désert et l'amour dévoué d'une femme ne suffisent pas à guérir son éternelle mélancolie :]

Tristesse de René.

René, vivant en lui-même et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait[5], ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues;

gamiz et envoyé au commandant du fort Rosalie pour porter des propositions de paix. Depuis ce jour il était resté l'ami de la tribu.

1. Cette réflexion mélancolique est bien à sa place dans une œuvre où René est le principal personnage. Voir plusieurs passages du roman *René*, et en particulier p. 170.

2. René avait délivré la petite Mila de l'attaque d'un Français.

3. Comme plus haut *tritons, sirènes :* image antique un peu surprenante dans cette pastorale indienne.

4. La *couronne de Cérès*, ce sont les épis de folle avoine : Cérès était la déesse des moissons.

* Comparer ce retour de la moisson avec un autre retour de moisson qu'on trouvera au début des *Martyrs*, p. 257.

5. Si René a trouvé des amis chez les Natchez, il a rencontré aussi des ennemis qui lui font une guerre sourde et, parmi eux, un certain Onduré qui aimait

calomnies qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient[1] de tout joug, importuné de tout devoir, les soins[2] qu'on lui rendait lui pesaient : on le fatiguait en l'aimant[3]. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait; lui-même ne le savait pas[4]. Etait-il agité de remords ou de passions, cachait-il des vices ou des vertus? C'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse[5]. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme maîtresse du cœur de René; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie[6] revenait, Céluta apprêtait le repas; elle ne prononçait que des paroles de douceur, elle ne craignait que de se rendre importune; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres, et, lorsque, jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayait quelquefois d'apaiser par sa tranquille raison[7] les troubles de l'âme du frère d'Amélie; mais il ne

Céluta. Ces ennemis répandent le bruit que René est le complice secret des mauvais desseins des Français.

1. Sens classique : *incapable de supporter*...

2. Changement de sujet : tour fréquent chez les écrivains classiques, par extension de la RÈGLE : *La fortune vient en dormant.*

3. Ces deux lignes définissent un des traits essentiels de l'âme ombrageuse de René.

4. Le roman *René* est le commentaire de cette phrase. Relire les principaux extraits qui en ont été donnés, et spécialement p. 169.

5. Céluta est une touchante figure, presque irréelle à force d'idéalisation et de pureté. Après son mariage avec René, elle s'était crue heureuse à jamais :

Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au maître de la nature comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

6. René est souvent désigné par cette périphrase qui nous ramène sans cesse, quand nous lisons les *Natchez*, au roman *René*.

7. Chactas n'avait pas toujours eu cette tranquille raison. Sa jeunesse avait été orageuse comme celle de René (voir les extraits d'*Atala*). Mais l'expérien-

lui pouvait arracher son secret[1]. « Qu'as-tu? lui disait-il. Tu voulais la solitude ; ne te suffit-elle plus ? Avais-tu pensé que ton cœur était inépuisable? Les sources coulent-elles toujours? — Mais qui empêche, répondait René, quand on s'aperçoit de la fuite du bonheur, de clore la vie? Pourquoi des amis inséparables n'arrivent-ils pas ensemble dans le monde où les félicités ne passent plus[2]? — Je n'attache pas plus de prix que toi à la vie, répliquait le sachem expérimenté : vous mourez et vous êtes oublié; vous vivez et votre existence n'occupe pas plus de place que votre mémoire. Qu'importent nos joies et nos douleurs dans la nature[3]? Mais pourquoi t'occuper toi-même de ce qui dure si peu? Tu as déjà rempli parmi nous les devoirs d'un homme envers ta patrie adoptive; il t'en reste d'autres à accomplir. Peut-être n'attendras-tu pas longtemps ce que tu désires ».

[Les prédictions de Chactas ne vont pas tarder à s'accomplir. Les Français préparent une nouvelle attaque contre les Natchez et enlèvent le vieil Adario qu'ils emmènent au fort Rosalie. Excités par Onduré, ils s'apprêtent à arrêter René par surprise. Mais celui-ci les devance et se rend de lui-même à la Nouvelle-Orléans. Il est inculpé d'avoir porté les armes contre les Français, et traduit devant un conseil de guerre. Céluta, qu'il a quittée sans la prévenir, le cherche partout, folle de douleur. Elle arrive près de l'endroit où il est enfermé :]

Douleur de Céluta.

Céluta contemplait les hauts murs de la prison, ses tourelles, ses doubles portes, ses guichets surbaissés[4], ses

ce et les malheurs l'ont éclairé, et la vieillesse lui a versé la sérénité. C'est le « sage Nestor » de cette épopée.

1. René a-t-il un secret? Son vrai secret, c'est son humeur éternellement inassouvie, et le vieux sachem ne s'y trompe pas. René avait cru trouver le bonheur dans la solitude et dans l'amour. Mais il retombait toujours dans ses chimères, rêvant une indépendance et une passion *autres* que celles qu'il avait rencontrées. — Voir plus bas, la lettre à Céluta, p. 381.

2. Qu'on se rappelle le cri du roman de *René* : « Levez-vous vite, orages désirés... », p. 171.

3. Il veut dire *dans l'ordre naturel et universel des choses*. Mais on peut étendre le sens et prendre *nature* dans le sens de *paysages*, et alors ce serait déjà une idée romantique reprise par bien des poètes. Cf. dans Lamartine les adieux d'Harold à la nature :

N'as-tu pas de pitié pour notre heure [suprême ?

Relire aussi, dans la *Maison du Berger* de Vigny, l'hymne où la nature exprime son indifférence pour l'homme.

4. Qui s'abaissent vers le milieu.

fenêtres étroites, défendues par des grilles ; demeure formidable, qui avait déjà l'air antique de la douleur, sur cette terre nouvelle, dans une colonie d'un jour[1]. Les Européens n'avaient point encore de tombeau en Amérique qu'ils y avaient déjà des cachots : c'étaient les seuls monuments du passé pour cette société sans aïeux et sans souvenirs.

Consternée à la vue de cette bastille, Céluta demeura d'abord immobile, puis frappa doucement à une porte ; le soldat de garde contraignit l'Indienne à se retirer. Elle fit le tour de la prison par des rues de plus en plus désertes : le ciel continuant à se charger de nuages et le roulement de la foudre se multipliant, l'infortunée s'assit sur la borne où René l'aperçut du haut de la tour. Elle mit sa fille sur ses genoux, se pencha sur elle pour la garantir de la pluie et la réchauffer contre son cœur[2]. Un violent coup de tonnerre ayant fait lever les yeux à Céluta, elle fut frappée[3] d'un rayon de lumière qui s'échappait à travers une fenêtre grillée : par un instinct secret, elle ne cessa plus de regarder cette lumière qui éclairait l'objet d'un si tendre et si fidèle amour[4]. Plusieurs fois Céluta appela René ; les vents emportèrent ses cris. Ce fut alors qu'elle commença à chanter de longues chansons, dont l'air triste et les paroles plaintives[5] lui servirent à la fois à se faire entendre de son mari et à endormir son enfant.

Cette pauvre jeune mère, après avoir été reconnue du frère d'Amélie, s'était retirée pour lui obéir[6]. Elle languissait à quelque distance : ses membres étaient engourdis ; le froid et la pluie avaient pénétré jusqu'à sa fille qui se glaçait au[7] sein maternel.

Céluta promenait des regards tristes sur ces déserts habi-

1. C'est toujours la même philosophie mélancolique et doublement mélancolique : d'une part la constatation des douleurs humaines, de l'autre l'antithèse entre la société et l'état de nature.

2. Les orages de la nature sont en harmonie avec les orages du cœur. C'est un procédé assez habituel à Chateaubriand. Cf. *René*, p. 170. Sur l'amour maternel de Céluta, cf. plus loin le fragment *Retour de Céluta*, p. 381.

3. *Frappée*, au sens concret = *ses yeux rencontrèrent.*

4. Périphrase dans la manière classique.

5. Sur la tristesse des complaintes et des chansons populaires, cf. *René* (le fragment expliqué. p. 22.)

6. Chateaubriand a raconté, quelques pages plus haut, que René avait aperçu Céluta et l'avait priée de rentrer bien vite dans sa tribu. Céluta avait feint d'obéir et avait quitté René, après lui avoir fait bénir leur fille à travers les barreaux de la prison.

7. Au *sein* = sur *le sein*. RÈGLE : *A quelle utilité?*

tés[1] où pas une cabane ne s'ouvrait à ses misères, quand elle découvrit auprès d'elle une petite lueur qui semblait sortir de terre. Une trappe se leva ; une femme âgée mit la tête au soupirail pour voir si l'orage commençait à s'éloigner. Cette vieille aperçut Céluta. « Oh ! pauvre Indienne, s'écria-t-elle, descends vite ici ». Elle acheva d'ouvrir la trappe et, avançant une main ridée, elle aida l'épouse de René à descendre dans le caveau, dont elle referma l'entrée.

Il n'y avait dans cette espèce de souterrain qu'un lit recouvert d'un lambeau de laine : une serge[2] grossière, clouée à une poutre, servait de rideau à cette couche. Deux morceaux de bois vert, dans le milieu d'un large foyer, jetaient, sans se consumer, de grosses fumées ; une lampe de fer, suspendue à un crochet, brûlait dans le coin noirci de ce foyer. Une escabelle était placée devant un rouet dont la fusée de coton[3] annonçait le travail de la maîtresse de ce réduit.

La vieille femme jeta dans le feu quelques copeaux, et, prenant son escabelle, elle en voulut faire les honneurs à Céluta : « Femme-chef de la cabane profonde[4], dit l'Indienne, tu es une matrone ; tu dois être la lumière du conseil des guerriers blancs, si j'en juge par ton hospitalité. A toi appartient la natte[5] ; moi je ne suis encore qu'une jeune mère[6] ». En disant cela, Céluta s'assit sur la pierre du foyer, débarrassa sa fille de ses langes trempés d'eau, et la présenta à la flamme[7].

[René est condamné par le conseil de guerre à être transporté en France. On l'embarque. Céluta s'évanouit sur le rivage. Mais d'Artaguette prouve au gouverneur que René est une victime innocente.

1. Alliance de mots : encore un procédé classique comme on en trouvera maint exemple chez Racine.

2. Etoffe de laine commune croisée.

3. *Fusée* est proprement la quantité de fil enroulée autour du fuseau.

4. Exemple de transposition en langage indien (voir plus haut, le récit de Chactas, et spécialement *Chactas à la cour*.) — La locution *femme-chef* est empruntée au langage politique de la tribu des Natchez. Elle désigne au sens propre la sœur du roi (nommé le *soleil*) ou, à défaut de sa sœur, sa plus proche parente dont le fils succède au *soleil*, même si celui-ci a des fils.

5. *La natte* est, dans le conseil des sachems, réservée au *soleil* ; elle est un des signes de la puissance et de la suprématie, les autres chefs s'asseyant tout autour et hors d'elle. Le langage symbolique de Céluta traduit son respect.

6. Scène touchante où apparaissent deux sentiments délicats, l'hospitalité due au malheur, le respect dû à la vieillesse.

7. Il se trouve que cette vieille femme est la mère du grenadier Jacques qui, avec d'Artaguette, est un ami de René. Céluta est donc tout particulièrement soignée par la bonne hôtesse.

René est remis en liberté et d'Artaguette réunit dans une petite fête intime ses amis les Indiens, Céluta, son mari, et Mila et Outougamiz qui, naturellement, sont là. Les scènes d'amour entre Mila et Outougamiz sont, dans le poème, une partie épisodique dont le ton aimable diffère du reste de l'ouvrage. En voici un exemple :]

Mila et Outougamiz.

Le simple couple[1] n'avait pas plus tôt vu tout le monde heureux qu'il ne s'était plus souvenu de personne : après avoir parcouru les appartements[2] et s'être miré dans les glaces, il s'était retiré dans un cabinet rempli de toutes les parures d'une femme[3].

« Eh bien, dit Mila, que penses-tu de cette grande hutte[4] ? — Moi, dit Outougamiz, je n'en pense rien. — Comment! tu n'en penses rien? répliqua Mila en colère. — Ecoute, dit Outougamiz, tu parles maintenant comme une chair blanche et je ne t'entends plus. Tu sais que je n'ai point d'esprit[5] : quand René est fait prisonnier par les Illinois ou par les Français[6], je m'en vais le chercher. Je n'ai pas besoin de penser pour cela; je ne veux point penser du tout, car je crois que c'est là le mauvais Manitou de René[7] ».

« Outougamiz, dit Mila, en croisant les bras et s'asseyant

1. Mila et Outougamiz ne sont pas encore mariés. *Simple* veut dire ici *candide*. On verra que Mila est moins candide que son amoureux.

2. C'est la maison de d'Artaguette.

3. Mila doit s'habiller en *Européenne* pour le festin.

4. *Hutte*; c'est le terme dont se servent les Indiens du roman pour désigner toute espèce de maisons, même les palais. Cf. plus haut, *Chactas à la cour*, p. 351, n. 1.

5. On l'appelle, dans sa tribu, Outougamiz le *simple*.

6. On a vu comment Outougamiz avait délivré son ami des Illinois. — Quand René eut été emmené à bord de la frégate qui devait le transporter en France, Outougamiz avait suivi quelque temps le vaisseau à la nage, dans l'espoir de délivrer encore une fois le prisonnier.

7. *Le mauvais génie* de René. Outougamiz n'est point tellement sot ici. — Les *manitous* sont des *génies* auxquels croient les Indiens :

Chaque sauvage a son manitou, comme chaque nègre a son fétiche : c'est un oiseau, un poisson, un quadrupède, un reptile, une pierre, un morceau de bois, un lambeau d'étoffe, un objet coloré, un ornement américain ou européen. Le chasseur prend soin de ne tuer ni blesser l'animal qu'il a choisi pour manitou : quand ce malheur lui arrive, il cherche par tous les moyens possibles à apaiser les mânes du dieu mort ; mais il n'est parfaitement rassuré que quand il a *rêvé* un autre manitou. Les songes jouent un grand rôle dans la religion du sauvage. (Chateaubriand, *Voyage en Amérique.*)

sur le tapis, tu me fais mourir de honte parmi toutes ces chairs blanches; il faut que je te remmène bien vite. J'ai fait là une belle chose de te suivre! Que dira ma mère! Mais tu m'épouseras, n'est-ce pas[1]? »

« Sans doute, dit Outougamiz, mais dans ma cabane, et non pas dans cette grande vilaine hutte. As-tu vu ce sachem à la robe noire, qui était pendu au mur, qui ne remuait point et qui me suivait toujours des yeux[2] ? »

« C'est un esprit[3], répondit Mila. La grande salle où je me voyais quatre fois[4] me plaît assez; elle n'est cependant bonne que pour les blancs, chez lesquels il y a plus de corps que d'âmes[5].

« N'est-ce pas de la salle des ombres dont[6] tu veux parler? dit Outougamiz. Elle ne me plaît point du tout à moi : je voyais plusieurs Mila et je ne savais laquelle aimer[7]. Retournons à nos bois, nous ne sommes pas bien ici. — Tu as raison, dit Mila, et j'ai peur d'être jugée comme René. — Comment jugée! s'écria Outougamiz. — Bon! repartit Mila, est-ce que je ne t'aime pas? est-ce que je n'ai pas pitié de ceux qui souffrent? est-ce que je ne suis pas juste, belle, noble, désintéressée[8]? N'en voilà-t-il pas assez pour me faire juger et mourir, puisque c'est pour cela qu'ils voulaient casser la tête à René? »

« Partons, Mila! dit Outougamiz. Léger nuage de la lune des fleurs[9]! le matin ne te colorerait point ici dans un ciel bleu; tu ne répandrais point la rosée sur l'herbe du vallon; tu ne te balancerais point sur les brises parfumées. Sous

1. Tout à fait amusant, mais si peu indien! La petite Mila a, tour à tour, des naïvetés, des indignations, des coquetteries qui ne s'accordent pas toujours très bien. Mais la scène est piquante et ne manque pas d'esprit.

2. Ce *sachem* est un portrait. Il y a parfois du *rébus* dans ce procédé de transposition.

3. Mila, si timide devant les étrangers et devant René, est imperturbable d'assurance devant Outougamiz.

4. Allusion aux glaces qu'elle a tout de suite remarquées, comme de juste.

5. La petite Mila a sa philosophie qui n'est point tendre pour les chairs blanches.

6. On attendrait ou bien : n'est-ce pas la salle *dont*... ou bien : n'est-ce pas de la salle *que*... Chateaubriand exprime deux fois le complément. C'est un tour classique. Boileau a dit :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux [parler.

7. Outougamiz, à son tour, marivaude.

8. Elle connaît très bien ses qualités. — Remarquer aussi la naïveté et l'assurance triomphante de ses déductions. Outougamiz est émerveillé et convaincu.

9. Voilà le style poétique indien qui reparaît. Il y a ici, comme dans toute l'épopée, un mélange un peu composite de tous les tons. C'est de la marqueterie.

le ciel nébuleux des chairs blanches, tu demeurerais sombre; la pluie de l'orage tomberait de ton sein, et tu serais déchirée par le vent des tempêtes ».

Mila se souvint que l'heure du festin approchait. On lui avait dit que tout ce qui était dans le cabinet était pour elle. Elle se plaça devant une glace, essayant les robes, qu'elle ne savait comment arranger; elle finit cependant par se composer, avec des voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'aurait pas repoussé la Grèce[1]. Suivie d'Outougamiz, avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin[2].

[Au beau milieu du repas, d'Artaguette reçoit une lettre du père Souël, le missionnaire, l'informant que certains Natchez préparent contre René de ténébreuses machinations. On décide que René rentrera immédiatement dans la tribu avec Mila et Outougamiz, et que Céluta encore souffrante ne le rejoindra que plus tard. Les voyageurs partent; mais, quelques jours plus tard, Céluta, inquiète pour son mari, quitte la Nouvelle-Orléans pour le retrouver[3] :]

Retour de Céluta ; lettre de René.

La nuit se leva revêtue de cette beauté qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé était parsemé de nuages blancs semblables à de légers flocons d'écume ou à des troupeaux errants dans une plaine azurée[4]. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous, les bisons, les chevreuils, les orignaux[5] sortaient de leur retraite pour

1. Toujours cette évocation, assez singulière, de la Grèce dont on a vu plusieurs exemples, Cf. p. 366, n. 6; 372, n. 4; 384, n. 3.
2. *Etudier le ton et la couleur de ce tableau.
3. Céluta a été embarquée sur une pirogue par la fille du gouverneur français qui l'a prise en amitié. Mais un jour que tout le monde était descendu à terre, Céluta, qui s'était assoupie près d'un rocher, est abandonnée par les matelots.
4. Se reporter à toutes les descriptions citées des solitudes américaines. Cf. en particulier pp. 59, 76, 101, 156.
5. Les *caribous* sont des espèces de rennes ; l'*orignal* est l'élan du Canada.

L'orignal a le muffle du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge et de noir. Sa course est rapide. Selon les sauvages, les orignaux ont un roi surnommé le *grand orignal*; ses sujets lui rendent toutes sortes de devoirs. Ce grand orignal a les jambes si hautes, que huit pieds de neige ne l'embarrassent point du tout. Sa peau est invulnérable ; il a un bras qui lui sort de l'épaule, et dont il use de la même manière que les hommes se servent de leurs bras. (Chateaubriand, *Voyage en Amérique.)*

paître les savanes. Dans le lointain on entendait les chants extraordinaires des raines[1], dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappelaient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

Les zéphyrs embaumés par les magnolias[2], les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuraient d'harmonieuses plaintes que Céluta prenait pour la voix des enfants à naître[3]; elle croyait voir les petits génies des ombres, et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune, légers fantômes qui s'égaraient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressait la parole à sa fille couchée sur ses genoux; elle lui disait : « Si j'avais le malheur de te perdre à présent, que deviendrais-je? Ah! si ton père m'aimait encore, je t'aurais bientôt retrouvée[4]! Je découvrirais mon sein, j'épierais ton âme errante avec les brises de l'aube, sur la tige humectée des fleurs, et mes lèvres te recueilleraient dans la rosée. Mais ton père s'éloigne de moi, et les âmes des enfants ne rentrent jamais dans le sein des mères qui ne sont point aimées[5]. »

1. *Raine*, grenouille.

2. Arbre à grosses fleurs blanches. Cf. p. 143, n. 2.

3. Chateaubriand a souvent marqué (voir plus haut le récit de Chactas, p. 363, n. 4 et 365, n. 4.) cette tendance religieuse des Indiens à découvrir des *génies* dans les bruits de la nature et dans les inventions humaines. Ici, ce qu'imagine Céluta, *cette jeune mère*, est particulièrement touchant.

4. Cette phrase est éclairée par ce qui suit.

5. Allusion à certaines croyances religieuses des Indiens.

Chateaubriand a marqué, en plusieurs circonstances, la tendresse des Indiennes pour leurs enfants. Il dit, dans le *Voyage en Amérique*, qu'il a raconté souvent comment la jeune mère indienne « porte ses enfants, comment elle les suspend aux branches des arbres, comment elle leur chante, comment elle les parc, les endort et les réveille, comment, après leur mort, elle les pleure, comment elle va répandre son lait sur le gazon de leur tombe, ou recueillir leur âme sur les fleurs ». Voici un passage d'*Atala* (Epilogue). Chateaubriand a rencontré une femme assise sous un arbre et berçant sur ses genoux un enfant mort :

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, avant de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser ; hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance. » . . . Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps ; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, empor-

L'Indienne versait, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas qui a perdu sa couronne et dont le cœur exposé aux pluies se fond et s'écoule en eau[1].

Des pélicans, qui volaient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissait les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il était temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéraient, en allongeant la tête[2], des écureuils noirs, accrochés à l'extrémité d'une liane flottante[3]. La blanche et souffreteuse Amélie, couchée sur l'herbe, ressemblait à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir des ailes[4]. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie sa fille purifiée; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums; enfin, elle la renferma dans les peaux d'hermine, et la suspendit de nouveau à ses épaules par une tresse de chèvrefeuille[5] : la pèlerine qui s'avance pieds nus dans les montagnes de Jérusalem porte ainsi les présents sacrés qu'elle doit offrir au saint tombeau[6].....

[Après maintes tribulations, Céluta arrive aux Natchez : elle n'y trouve plus René que ses ennemis ont fait envoyer perfidement, par le Grand conseil, chez les Illinois pour traiter de la paix. Pendant ce temps la calomnie va son chemin. On répand le bruit que René est un traître, un espion des Français. Les Natchez convoquent l'assemblée générale des Indiens pour préparer l'insurrection et la délivrance. Tous prononcent le serment de se taire sur leurs desseins et de prêter leur concours au massacre général des blancs : Outougamiz s'aperçoit trop tard de son imprudence et du piège que lui ont tendu les ennemis de René qui sont les siens. Lié par son secret, il laisse pourtant pressentir à ses amis qu'un

tant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant.

1. Bien que l'ananas soit un fruit d'Amérique et qu'ainsi l'image ne soit pas — géographiquement — déplacée, il faut avouer qu'une telle comparaison est singulière, même avec le détail final qui la relève un peu.

2. Chateaubriand saisit toujours le détail caractéristique et plastique.

3. Se reporter à la description des deux rives du Meschacebé qui ouvre *Atala*, p. 143.

4. Ces deux images sont moins étranges que celles de l'ananas. Et même, on pourrait leur faire le reproche contraire, celui d'être assez banales et un peu vieillies.

5. Chateaubriand n'oublie pas, lui non plus, de mentionner tous ces petits détails d'exotisme.

6. Rapprochement un peu recherché et tiré de trop loin. Et puis, pourquoi cette perpétuelle évocation de la Grèce ou de la Palestine dans un récit indien? Cf. plus haut, p. 381, n. 1.

malheur va fondre sur eux. Et, juste à ce moment, un missionnaire apporte à Céluta une lettre[1] de son mari.]

« Je comptais vous attendre aux Natchez : j'ai été obligé de partir subitement sur un ordre des sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon voyage : il se peut faire[2] que je ne vous revoie plus[3]. J'ai dû vous paraître si bizarre que je serais fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès de vous.

J'ai reçu de l'Europe, à mon retour de la Nouvelle-Orléans, une lettre qui m'a appris l'accomplissement de mes destinées[4] : j'ai raconté mon histoire à Chactas et au Père Soüel[5]: la sagesse et la religion doivent seules la connaître[6].....

J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la couvrirent lorsque les temps commencèrent[7]. Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même[8].....

Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort. Vous savez si René a résisté et à quel prodige d'amitié il a dû faire le sacrifice[9] d'une indépendance qui du moins n'était

1. Cette *lettre*, que René envoie à sa femme comme un testament, est la confession de cette âme qui était si mystérieuse pour Céluta. Elle reflète les mêmes sentiments exaltés et douloureux que le roman *René*. Je cite les passages où se peint, avec l'ennui, la solitude morale et le dégoût de la vie.

2. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

3. Ton très sec et très détaché. Céluta qui aime tant René n'est pas aimée de lui.

4. Il a appris la mort de sa sœur Amélie, entrée au couvent un peu avant qu'il ne partît pour l'Amérique. Cf. le roman *René*.

5. C'est le roman *René*.

6. Chactas est la *sagesse*, le Père Souël la *religion*. Pourtant René confesse aussi à sa femme le mystère de sa vie et de ses ennuis.

7. Peu importe à René l'endroit où il est : le fleuve *n'a pas de nom :* il se sent perdu dans l'univers. Et il faut à sa rêverie et à sa détresse le majestueux décor du désert et des immenses forêts aussi vieilles que l'univers.

8. C'est bien là en effet la vraie misère de René, toujours inassouvi, toujours en quête de sensations nouvelles qui puissent remplir le vide de son cœur, toujours égaré dans la poursuite d'un bien inconnu qui le fuit ou qui le déçoit aussitôt qu'il croit l'avoir rencontré. Cf. p. 169.

9. Ceci n'est pas tendre pour la pauvre Céluta, et la fin de la phrase ne rachète pas la dureté du début. René est doublement cruel. Il déclare qu'il a fait le sacrifice de sa chère indépendance et qu'il l'a fait non par amour pour Céluta mais par amitié pour Outougamiz.

funeste qu'à lui. Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour et le bonheur d'être père[1] : j'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger[2] au delà de moi. Le sang qui fit battre mon cœur douloureux animera celui de ma fille : je t'aurai transmis, pauvre Amélie, ma tristesse et mes malheurs[3].....

Retournez sous le toit fraternel[4] ; brûlez celui que j'ai élevé de mes mains[5] ; semez des plantes parmi ses cendres ; rendez à la forêt l'héritage que j'avais envahi. Effacez le sentier qui monte de la rivière à la porte de ma demeure : je ne veux pas qu'il reste sur la terre la moindre trace de mon passage[6].....

Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne ? Je serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune[7]. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé[8]. Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né ou être à jamais oublié[9].....

1. Pas très clair; René veut dire qu'il est si malheureux, si maudit que l'amour de Céluta ne lui cause aucune joie ni sa paternité aucun bonheur.

2. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

3. C'est comme un refrain dans cette triste confession. René n'est pas seulement malheureux. Il fait le malheur de ceux qui l'approchent, qui sont mêlés à sa vie ou lui doivent la vie.

4. La cabane d'Outougamiz.

5. La cabane élevée par René lors de son mariage. C'était en effet un usage chez les Natchez que le futur mari bâtît sa cabane :

Il en choisit presque toujours l'emplacement dans quelque vallon solitaire, auprès d'un ruisseau ou d'une fontaine, et sous les bois qui la peuvent cacher... On laisse le prétendu poser seul les fondements de sa demeure ; mais il est aidé dans la suite du travail par ses compagnons. Ceux-ci arrivent chantant et dansant... Ils frappent dans la main de leur ami, sautent sur ses épaules et achèvent la cabane. (Chateaubriand, *Voyage en Amérique.)*

6. Cette rage de destruction est très significative. René met son orgueil à anéantir toute trace de son passage sur la terre comme d'autres s'efforcent d'éterniser leur souvenir. C'est, de part et d'autre, la même ambition puérile.

7. Voir le roman *René*.

8. Cet aveu nous révèle mieux que tout autre la lassitude de René qui avait cru trouver, dans son exil en Amérique, le repos au milieu de la nature. Voir la première citation qui a été donnée des *Natchez*, la peinture de la joie de René se réveillant *libre* dans la cabane de Chactas, p. 357.

9. Cette formule résume l'ennui de René, sa lassitude de vivre, ses aspirations au néant le plus absolu, puisqu'il veut effacer jusqu'à la moindre trace de son passage, jusqu'au plus petit souvenir de ce qu'il fut.

[Pendant que René s'abandonne ainsi à son désespoir et à ses malheurs, sa femme et ses amis cherchent à le sauver de lui-même et de ses ennemis. L'habile et rusée Mila profite d'une fête pour arracher à un jongleur le secret de la conspiration contre René et contre les blancs. Céluta en est informée; mais aussitôt Mila disparaît, et les Indiens répètent que le remords l'a poussée au suicide. Outougamiz court chez les Illinois pour supplier René de ne pas rentrer chez les Natchez; mais il revient bientôt, ayant rencontré Chactas qui rentrait lui aussi d'une mission où l'avaient délégué les sachems. Chactas n'est pas long à deviner ce qui s'est passé en son absence; mais il meurt, à peine revenu, au moment où il s'apprête à sauver René.]

Mort de Chactas.

Il[1] disait : « Qu'entends-je? Il y a une assemblée générale des Natchez au rocher du lac[2]! Mila s'est précipitée dans le fleuve! René est absent, et on l'accuse sans l'entendre! Céluta est plongée dans la douleur! Outougamiz paraît insensé[3]! Akansie se repent[4]! Les jeux proclamés semblent cacher quelque résolution funeste[5]. On m'a éloigné et mon retour jette de la confusion parmi vous!..... Grand-Esprit, tu me rappelles à toi avant que j'aie pu pénétrer ces mystères! que ta volonté soit faite! prends dans ta main puissante ce qui échappe à ma faible main. Adieu! chère patrie, je dois à mon âme[6] le dernier moment qui me reste. Ici finissent entre moi et les hommes les scènes de la vie. Sachems, vous me donnez mon congé en me cachant vos secrets : je vais apprendre ceux de l'éternité. »

1. Chactas à réuni chez lui les principaux sachems avant d'expirer.

2. L'assemblée où on a décidé le massacre des blancs.

3. Outougamiz, si bon et si dévoué, a toujours été Outougamiz le *simple* : mais il a en outre des raisons très particulières pour avoir perdu la tête : Mila, sa femme, disparue, Chactas mourant, son ami René condamné à mort par les Natchez. Il faut ajouter aussi que sa confiance en René a été ébranlée par tout ce qu'il a entendu dire de son ami : il souffre de ces soupçons qui s'imposent à lui, quoi qu'il fasse.

4. *Akansie*, la violente Akansie, est appelée parfois la *femme-chef* dans le roman. Elle était la plus proche parente du grand chef des Natchez, et son fils, d'après les lois de la tribu, devait hériter de la royauté. Elle avait toujours été l'ennemie de René et avait favorisé les desseins d'Onduré, le principal adversaire de René. Mais pour diverses raisons, elle commençait à se repentir de son rôle.

5. Chactas était revenu au moment où commençaient les *grands jeux* auxquels devaient assister les Français.

6. C'est le langage d'un chrétien, et Chactas, en effet, va mourir en chrétien.

Après ces paroles, on n'entendit plus rien. Les sachems sortirent bientôt en silence, les yeux baissés et chargés de pleurs : ainsi de vieux chênes laissent tomber de leurs feuilles flétries les gouttes de rosée qu'y déposa une belle nuit[1]. L'aube blanchissait l'horizon, et la femme-chef envoya chercher le tuteur du soleil[2].

Outougamiz et Céluta entrèrent alors dans la cabane de Chactas. Le vieillard éprouvait dans ce moment une défaillance. Il avait prié, avant son évanouissement, qu'on le portât au pied d'un arbre et qu'on lui tournât le visage vers l'orient pour mourir. Quand il reprit ses sens, il reconnut à la voix Outougamiz et Céluta, mais il ne leur put parler.

Adario[3] n'était point sorti de la cabane avec les autres sachems : il y était resté afin de faire exécuter la dernière volonté de son ami. Chactas fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvrait le fleuve et tout le désert.

L'aurore entr'ouvrait le ciel; à mesure que la terre accomplissait sa révolution d'occident en orient, il sortait de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose, magnifiques rubans déroulés de leur cylindre[4]. Du fond des bois s'élevaient les vapeurs matinales[5]; elles se changeaient

1. Image délicate et empruntée, comme toujours, au paysage même qui fait le décor du roman.

2. Le *soleil* est le jeune roi auquel Onduré a imposé sa tutelle, après avoir vraisemblablement tué le vieux roi et dicté ses volontés à Akansie, la femme-chef, qui l'aime et le redoute.

3. *Adario*, vieil ami de Chactas, représente dans le roman le patriotisme farouche. Il est un des premiers à accueillir la calomnie d'Onduré en ce qui concerne la trahison de René. Chactas mourant lui dit : « Mon vieil ami, nous avons parcouru ensemble un long chemin. Je vous aime et vais vous attendre. Ne calomniez pas René; pardonnez-lui l'excès dans le bien, et ni vous ni moi ne vaudrons mieux que lui. » Mais malgré cette prière, Adario reste convaincu du crime de René.

4. Image très recherchée. Cette description ne vaut pas la description de l'aurore dans les funérailles d'*Atala* (voir plus haut p. 158.

5. Cf. cette description de l'aurore dans Leconte de Lisle :

Les abeilles sortaient des ruches naturelles
Et par essaims vibraient au soleil matinal ;
Et, livrant le trésor de leurs corolles frêles,
Chaque fleur répandait sa goutte de cristal.

Et le ciel descendait dans les claires rosées
Dont la montagne bleue au loin étincelait ;
Un mol encens fumait des plantes arrosées
Vers la sainte nature à qui mon cœur parlait.

(La Fontaine aux lianes.)

en fumée d'or, en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux-moqueurs[1] chantaient, les colibris voltigeaient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montaient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens, dispersées sur les collines et dans les vallées, se peignaient des rayons du levant : jusqu'aux bocages de la mort[2], tout riait dans la solitude.

Outougamiz et Céluta se tenaient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le sachem rendait le dernier soupir. Un peu plus loin, Adario debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardait mourir son ami : Chactas était assis et appuyé contre le tronc du tulipier; la brise se jouait dans sa chevelure blanche et le reflet des roses de l'aurore colorait son front pâlissant[3].

Faisant un dernier effort, le sachem tira de son sein un crucifix que lui avait donné Fénelon[4] : « Atala, dit-il d'une voix ranimée, que je meure dans ta religion! que j'accomplisse ma promesse au père Aubry[5]! Je n'ai point été purifié par l'eau sainte, mais je demande au ciel le baptême de désir. Vertueux chef de la prière[6], qui remis dans mes mains ce signe de mon salut, viens me chercher aux portes du ciel[7]. Je donnerai peu de peine à la mort; une partie de son ouvrage est déjà faite; elle n'aura point à clore mes paupières comme celles des autres hommes[8] : je vais au contraire ouvrir à la clarté divine des yeux fermés depuis longtemps à la lumière terrestre[9]. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le

1. Oiseau du genre merle.
2. Les cimetières.
3. *Roses* de l'aurore, front *pâlissant* : un peu de recherche et d'*effet* dans le style. Mais le tableau, dans l'ensemble, est très plastique.
4. Détail inattendu : on est surpris de voir apparaître Fénelon dans cette mort du vieux sachem. Mais c'est une allusion au voyage de Chactas à Paris. Chactas, avant de quitter Paris, s'était jeté aux pieds de Fénelon en lui disant :

O le plus vénérable des sachems, chaste et pure hermine des vieux chênes! que ne puis-je t'emmener dans mes forêts!... Mais, quels que soient les lieux où le Grand Esprit conduise mes pas, sous l'arbre, au bord du fleuve, sur le rocher, je rappellerai tes leçons, et je tâcherai de devenir sage de ta sagesse.

On voit qu'il tient parole.
5. Voir la fin d'*Atala*. Chactas avait promis de se faire instruire dans la religion chrétienne. Cf. p. 155.
6. *Chef de la prière* = *prêtre*. Voir, dans le récit de Chactas, plusieurs exemples de ces transpositions. Cf. p. 365, n. 3.
7. Chactas parle exactement en chrétien et en croyant.
8. Chactas était aveugle.
9. Exemple d'antithèse, comme les aime Chateaubriand.

temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal[1]. Outougamiz et Céluta, ayant vu le sachem s'affaisser, se levèrent, s'approchèrent du tulipier et embrassèrent les pieds déjà glacés du vieillard : ils perdaient en lui leur dernière espérance. »

[Malgré son désespoir, la vaillante Céluta met tout en œuvre pour sauver René. Dans la crainte qu'il ne revienne du pays des Illinois avant le jour fixé pour le massacre des blancs, elle dérobe de nuit dans le temple quelques-uns des roseaux de la gerbe qui servent à compter les jours. Elle espère ainsi avancer le massacre de plusieurs jours. Mais rien ne peut empêcher la destinée de s'accomplir. René revient plus tôt qu'on ne l'avait espéré :]

Mort de René.

René fit un long détour afin d'arriver chez lui par la vallée. La rivière qui coulait dans cette vallée ayant grossi, il eut quelque peine à la traverser ; deux heures furent ainsi perdues dans une nuit où chaque minute était un siècle[2]. Comme il commençait à gravir la colline sur le penchant de laquelle était bâtie sa cabane, un homme s'approcha de lui dans les ténèbres pour le reconnaître et disparut[3].

Le frère d'Amélie n'était plus qu'à la distance d'un trait d'arc de la demeure qu'il s'était bâtie ; une faible clarté s'échappant par la porte ouverte en dessinait le cadre au dehors sur l'obscurité du gazon. Aucun bruit ne sortait du toit solitaire : René hésitait maintenant à entrer ; il s'arrêtait à chaque demi-pas[4] ; il ne savait pourquoi il était tenté de retourner en arrière, de s'enfoncer dans les bois et d'attendre le retour de l'aurore. René n'était plus le maître de ses actions[5] ; une force irrésistible le soumettait aux décrets de la Providence : poussé presque malgré lui jusqu'au seuil

1. On a déjà vu que Chateaubriand prend volontiers ses images et ses comparaisons au paysage américain.
2. Ce n'est pas d'un très bon style. De pareilles fautes sont rares dans Chateaubriand.
3. C'est un homme aposté par Onduré pour épier le retour de René.
4. Expression étrange.
5. René n'a jamais été vraiment maître de ses actions, puisqu'il a été le jouet de son imagination. Il semble qu'ici en outre il soit le jouet des événements et de la Providence. C'est tout à fait conforme au type de l'*homme fatal*, si fort à la mode pendant le romantisme. Hernani dira :

> Je suis une force qui va,
> Agent aveugle et sourd de mystères [funèbres.

qu'il redoutait de franchir, il jette un regard dans la cabane.

Céluta, la tête baissée dans son sein, les cheveux pendants et rabattus sur son front, était à genoux, les mains croisées, les bras levés dans le mouvement de la prière la plus humble et la plus passionnée. Un maigre flambeau, dont la mèche allongée par la durée de la veille obscurcissait la clarté, brûlait dans un coin du foyer. Le chien favori de René, étendu sur la pierre de ce foyer, aperçut son maître et donna un signe de joie, mais il ne se leva point, comme s'il eût craint de hâter un moment fatal[1]. Suspendue dans son berceau à l'une des solives sculptées de la cabane, la fille de René poussait de temps en temps une petite plainte, que Céluta, absorbée dans sa douleur, n'entendait pas[2].

René, arrêté sur le seuil, contemple en silence ce triste et touchant spectacle; il devine que ces vœux adressés au ciel sont offerts pour lui; son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnaissance; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avait depuis longtemps séché les larmes, laissent échapper un torrent de pleurs délicieux[3]. Il s'écrie : « Céluta, ma Céluta! » Et il vole à l'infortunée qu'il relève, qu'il presse avec ardeur. Céluta veut parler; l'amour, la terreur, le désespoir lui ferment la bouche; elle fait de violents efforts pour trouver des accents; ses bras s'agitent, ses lèvres tremblent, enfin un cri aigu sort de sa poitrine, et lui rendant la voix : « Sauvez-le, sauvez-le! Esprits secourables, emportez-le dans votre demeure[4]! »

Céluta jette ses bras autour de son époux, l'enveloppe et semble vouloir le faire entrer dans son sein pour l'y cacher. René prodigue à son épouse des caresses inaccoutumées : « Qu'as-tu, ma Céluta? lui disait-il; rassure-toi. Je viens te protéger et te défendre. » Céluta, regardant vers la porte, s'écrie : « Les voilà! les voilà! » Elle se place devant René pour le couvrir de son corps : « Barbares, vous n'arriverez à lui qu'à travers mon sein. »

1. Il est bien extraordinaire que le chien, lui aussi, ait le pressentiment du malheur qui va frapper René. — Ce retour de René, reconnu par son chien, fait songer au retour d'Ulysse à Ithaque.

2. Joli détail et bien touchant. Il faut que Céluta soit absorbée dans la douleur pour ne pas entendre la plainte de sa fille. Toute cette scène d'intérieur, malgré quelques taches, est émouvante.

3. Ces larmes rachètent la dureté de la lettre à Céluta (voir plus haut, p. 384). Nous n'avons plus ici le René égoïste du reste du poème. Il se fait en lui comme une conversion, malheureusement bien tardive.

4. Céluta est jusqu'au bout l'épouse passionnée et le type d'une admirable tendresse.

« Ma Céluta, dit René, il n'y a personne; qui te peut troubler[1] ainsi? »

» Céluta, frappant la terre de ses pieds : « Fuis, fuis ! tu es mort! Non, viens; cache-toi sous les peaux de ma couche ; prends des vêtements de femme. » L'épouse désolée[2], arrachant ses voiles, en veut couvrir son époux : « Céluta, disait celui-ci, reprends ta raison; aucun péril ne me menace. — Aucun péril! dit Céluta l'interrompant. N'est-ce pas moi qui te tue? N'est-ce pas moi qui hâte ta mort? N'est-ce pas moi qui en ai fixé le jour en dérobant les roseaux[3]?... Un secret... O ma patrie! — Un secret? repartit René. — Je ne te l'ai pas dit, s'écrie Céluta[4]. Oh! ne perds pas ce seul moment laissé à ton existence! Fuyons tous deux! viens te précipiter avec moi dans le fleuve! »

Céluta est aux genoux de René; elle baise la poussière de ses pieds, elle le conjure par sa fille de s'éloigner seulement de quelques heures. « Au lever du soleil, dit-elle, tu seras sauvé; Outougamiz viendra; tu sauras tout ce que je ne puis te dire dans ce moment! — Eh bien, dit René, si cela peut guérir ton mal, je m'éloigne; tu m'expliqueras plus tard ce mystère[5], qui n'est sans doute que celui de ta raison troublée par une fièvre ardente. »

Céluta, ravie, s'élance au berceau de sa fille, présente Amélie aux baisers de son père et avec ce même berceau pousse René vers la porte. René va sortir : un bruit d'armes

1. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

2. Bien des raisons troublent l'âme de Céluta, déjà désemparée par la tristesse. Elle est heureuse et surprise d'entendre René lui parler avec une tendresse inaccoutumée, elle est désespérée de son retour qui l'amène à la mort, elle est épouvantée de sentir que chaque minute perdue augmente les chances du meurtre, elle ne sait à quoi se décider, elle a le remords d'avoir avancé le massacre, en prenant les roseaux, et elle est comme affolée de ne pouvoir révéler à René le secret de la conspiration et de l'éloigner sans lui donner ses raisons.

3. Voir un peu plus haut, dans les quelques lignes explicatives qui précèdent *Mort de René*, p. 389, à quel événement elle fait allusion.

4. Céluta a juré au vieil Adario de ne point divulguer à René le secret de la conspiration contre les blancs, ou plutôt elle n'a point prêté le serment, mais elle a promis de faire comme si elle avait juré :

Mon frère, disait-elle, a pu jurer parce qu'il ne sait pas à quoi l'engageait son serment ; moi, qui connais d'avance les conséquences de ce serment, je serais une femme dénaturée si je le prononçais. Je ne jurerai donc point, mais pour te consoler, Adario, sache que si ma vertu ne me fait garder le secret, tous les serments de la terre seraient inutiles.

5. Il y aura donc toujours eu *quelque chose* pour empêcher l'absolue intimité entre René et Céluta. C'était d'abord René qui avait son « mystère » ; à peine l'a-t-il fait connaître à Céluta que celle-ci à son tour est liée par un secret.

retentit au dehors. René tourne la tête; la hache lancée l'atteint et s'enfonce dans son front, comme la cognée dans la cime du chêne, comme le fer qui mutile une statue antique, image d'un Dieu et chef-d'œuvre de l'art. René tombe dans sa cabane : René n'est plus[1].

[Céluta s'évanouit sur le cadavre de René, où elle est trouvée quelques instants après par Mila. Car Mila, contrairement au bruit qu'on avait répandu, ne s'était pas jetée dans le fleuve; on l'avait enfermée dans une caverne, d'où elle a réussi à s'échapper. Outougamiz arrive à son tour, très stupéfait de retrouver Mila et s'obstinant à ne pas la croire vivante et à l'appeler *fantôme*. Son désespoir est effrayant à la vue du cadavre de René. Mais le canon se fait entendre; le jeune homme, fidèle à son serment, va prendre les armes dans sa tribu. Lorsque tous les colons sont massacrés aux Natchez, et que le fort Rosalie est enlevé, Outougamiz, revenu à la cabane de René, tue Onduré, enterre René, et meurt quelques mois après. Les Natchez sont refoulés dans le désert par l'armée française. Tous les personnages du poème sont morts, sauf Céluta et Mila qui ne tardent pas à rejoindre les autres, en se précipitant volontairement dans une cataracte[2].]

1. Tout ce tableau est très pathétique.

2. Il y a des familles et des races maudites. Tous ceux qui ont approché René et qui ont tenu de près ou de loin à sa vie ont été malheureux. C'est là encore un des caractères de l'*homme fatal*. Et l'on peut dire que le poème des *Natchez* est la démonstration de cette phrase qui se trouve à la fin :

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence... Celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

POÉSIES (1828)

[C'est aussi dans cette édition de 1826-1831 que Chateaubriand publia pour la première fois ses poésies. (Il indique, dans la Préface, que trois seulement avaient déjà paru, l'une dans l'*Almanach des Muses*, une dans le *Mercure* à son retour de l'émigration, une troisième dans un journal de Londres.) Ces poésies comprennent trois groupes, de l'aveu même de l'auteur.

Le premier, sous le titre général de *Tableaux de la nature*, comprend des idylles composées entre 1784 et 1790, mais « des idylles sans moutons et où l'on trouve à peine un berger ». Voici celle qui avait été insérée dans l'*Almanach des Muses*, en 1790 :]

L'Amour de la campagne.

Que de ces prés l'émail[1] plaît à mon cœur !
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage ;
Et cependant d'ennuis[2], de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle[3] à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible.

1. Image assez banale et inversion très pénible.

* Montrer que le passage est rempli d'inversions lourdes et rudes.

2. *Cependant d'ennuis*, allitération disgracieuse. Chateaubriand, si soucieux de l'harmonie dans sa prose, semble n'y plus faire attention dans sa poésie.

3. Elégiaque latin (54-19 av. J.-C.) très goûté au 18ᵉ siècle.

Souvent tu me verras, inquiet et sensible[1],
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours[2].

J'y veux terminer ma carrière;
Rentré[3] dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.

Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris[4] feront ma courte histoire :

« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
Il commença sa[5] vie à l'ombre de ces chênes;
Il la passa couché près de cette eau,
Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines[6] ».

(*Œuvres complètes*, III, 542.)

1. Au 18e siècle on est *sensible*, on aime à s'attendrir, à verser des larmes, à pleurer de joie comme de tristesse. C'est ce qui explique le succès de la comédie larmoyante.

2. Lamartine, au début de l'*Isolement*, s'assied lui aussi sur la montagne et regarde le fleuve. Mais que sa mélancolie est donc différente de celle de Chateaubriand et infiniment plus profonde !

3. *Rentré* ne se rapporte à rien grammaticalement. Il faut entendre : *quand je serai rentré*. Cf. Règle : *La fortune vient en dormant*.

4. Il disait pourtant qu'il ne mettrait pas de *bergers* dans ses idylles. Mais c'était la mode pour les idylles, même élégiaques comme celles-ci.

5. Commen*ça sa*... Deuxième exemple d'allitération disgracieuse dans ce passage.

6. Le morceau n'est guère poétique ni par le sentiment ni par la forme. On y surprend très aisément la marque du 18e siècle finissant — qui apparaîtra aussi, mais avec plus de talent, dans Chénier — une tristesse larmoyante et langoureuse. La campagne plaît pour les attendrissements qu'elle fait naître.

Voici une autre poésie de Chateaubriand qui précisera la même impression : c'est la poésie qu'on signalait plus haut comme ayant été imprimée dans le *Mercure* (elle vaut un peu mieux que l'autre).

La Forêt.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestige de mon cœur ! Je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière

[Le second groupe, intitulé *Poésies diverses*, comprend une vingtaine de pièces écrites après 1790. Les plus célèbres sont les trois romances insérées dans les *Aventures du dernier Abencérage* où on les trouvera (le *Souvenir du pays de France*, la *Ballade de l'Abencérage*, la *Romance du Cid*[1]). Voici une partie de la poésie qui avait été imprimée dans un journal de Londres, en 1796 : c'est une élégie imitée de Gray[2].]

Les Tombeaux champêtres.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur ;
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure;
Le berger se retire et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.
Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance[3]
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain[4],
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,

Ici, loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornement d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris, gardez mes vœux offerts !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères ;
Moi de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

(*Œuvres complètes*, III. 534.)

* D'après ces deux poésies, commenter cette réflexion de l'auteur dans sa *Préface :*

Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie ; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés quoique disposés à se former en dix syllabes.

1. Cf. p. 309.
2. Voir plus haut, pour *Gray*, p. 330, n. 3.
3. Image assez banale. — Cf. au contraire les descriptions *en prose* des nuits et des clairs de lune, par exemple les extraits donnés plus haut du *Voyage en Amérique* ou du *Génie*, pp. 76 et 101.
4. Epithète singulière pour dire l'insecte que l'on ne voit pas et qu'on reconnaît mal à son bruit. — *Insecte incertain* est bien dur à prononcer.

Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain[1].

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux[2],
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits dorment sous l'if antique.

. . . .

Là dorment dans l'oubli des poètes sans gloire[3],
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire[4] :
Que dis-je? des Titus faits pour être adorés[5].
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil[6] combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés!
Loin du monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus[7],
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire;
Une Muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir[8].

1. Ceci est meilleur, mais ne vaut pas telle description de Chénier à la même date :

> Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,
> La génisse traînant sa mamelle féconde,
> Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
> A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
> Promener près des eaux sa tête nonchalante
> Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
>
> (*Elégie*, XXXVIII.)

2. Le mot *sillons* continue, pour les cimetières, l'image des champs. C'est un peu recherché.

3. Il développe cette idée que bien des morts inconnus eussent été illustres, si le sort l'avait permis.

4. Poètes, orateurs, guerriers : ce sont les trois groupes *illustres*, aux yeux de Chateaubriand.

5. *Titus*, empereur romain (79-81), symbole de la vertu. L'image est ici bien particulière.

6. Ce sont les arbres funèbres des cimetières, les cyprès et les ifs.

7. Le temps a été souvent comparé à un fleuve ou à une mer :

> Ne pourrons-nous jamais sur l'océan [des âges
> Jeter l'ancre un seul jour ?
>
> (Lamartine : *Le Lac*.)

8. Probablement la formule religieuse : « Qu'il repose en paix : *requiescat in pace!* ». A moins que l'auteur ne désigne tout autre fragment de la Bible ou de l'Evangile gravé sur la pierre tombale.

En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière?

. . . .

Pour moi[1] qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour de rêver et le charme des pleurs[2],
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots[3] :
« Souvent, nous l'avons vu, dans sa marche posée,
Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
Pour admirer au loin le lever du soleil.
Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
Immobile il rêvait, tout le jour demeurant
Les regards attachés sur l'onde passagère[4], etc...

[Enfin il faut ajouter aux poésies lyriques de Chateaubriand la tragédie *Moïse* qu'il commença à composer vers 1810, à laquelle il travailla, dit-il, pendant près de vingt années, et qu'il eut l'intention de faire jouer au moment où les romantiques renouvelaient le théâtre. Il a dit dans la *Préface :*]

PRÉFACE DE *MOÏSE*

J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, dans le système complet de la tragédie grecque; la seconde sur un sujet emprunté de l'Ecriture, la troisième sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes. Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie :

1. Après la méditation sur les morts, voilà les réflexions sur lui-même. Il *se voit* dans la tombe et il imagine d'avance le récit des bergers et l'épitaphe qui sera gravée sur sa tombe.

2. *Le charme des pleurs :* voilà bien une expression du 18e siècle finissant qui savourait la joie des larmes, le bonheur de pleurer et de montrer par là qu'on était *sensible.*

3. On a vu la même idée plus haut dans la poésie *L'amour de la campagne,* p. 394.

4. On peut arrêter ici la citation. On reconnaît ici certains thèmes lyriques d'André Chénier songeant à la mort et imaginant ce qu'on fera, ce qu'on dira de lui lorsqu'il ne sera plus. Mais Chénier est plus *païen.* Chateaubriand a plus de mélancolie, bien que sa poésie soit encore bien gauche. Lamartine ne tardera pas à traiter le même sujet avec plus d'émotion et d'éclat.

j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque, *Astyanax.* Saint Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique*[1] ; je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque, j'ai choisi *Moïse*[2]....

Plusieurs personnes désiraient encore voir donner *Moïse,* afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devais bien quelque réparation, moi l'aïeul du romantique[3] par mes enfants sans joug, *Atala* et *René.* Ces personnes espéraient quelque succès dans la pompe du spectacle du *Moïse,* la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même, et je puis le dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï, à la clarté de la lune, portant les Tables de la Loi[4] ; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène ; que le chœur du quatrième acte, groupé sur la montagne au lever de l'aurore ; que le dénouement en action amené par le sacrifice ; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals[5], ses aloès, le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires; je pense que cette variété de scènes donnerait peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il en faut convenir, à la tragédie classique. Une autre innovation que je conseillais pouvait encore ajouter à cet intérêt de pure curiosité ; selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur : autrement, vous mêlez

1. Il prend le mot dans le sens que lui avait donné Mme de Staël : « La littérature *romantique*... exprime notre religion, elle rappelle notre histoire. » *De l'Allemagne*, II, 11.)

2. Il dit encore dans cette *Préface* :

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Ecriture : je dis ce que j'ai tenté, non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il était, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène non pas Joad, mais Moïse même, ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivrait Israël, frappait l'Egypte, entr'ouvrait la mer, écrivait l'histoire de la Création, peignait d'un mot la naissance de la lumière et parlait au Seigneur face à face, bouche à bouche ?

3. On disait, au sens neutre, le *romantique* pour le *romantisme.*

4. C'est le fragment que nous donnons plus bas.

5. Plante grasse, espèce de cactus.

deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie[1] (*Œuvres complètes*, III, 515[2].)

[Il est inutile d'analyser l'intrigue de *Moïse*. Le sujet en est la première idolâtrie des Hébreux, et l'auteur suppose, en s'appuyant sur certains textes de la Bible, que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étrangères. Voici un seul exemple, le passage que Chateaubriand jugeait devoir être du plus grand effet, Moïse descendant du Sinaï à la clarté de la lune, en portant les Tables de la Loi :]

Moïse descend du Sinaï.

Sur ces tableaux[3] divins la main de l'Éternel
Grava toutes les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant!
Dis par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignais t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami.
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,
Et mon œil cherche encore, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur[4].

. . . .

1. * Discuter ces idées sur le renouvellement de la tragédie.

2. Chateaubriand fit lire sa pièce en 1828 au comité du Théâtre français. Elle fut reçue. Taylor donna des ordres pour le décor et les costumes, Halévy s'occupa de la musique. Mais on objecta à l'auteur qu'il allait être sifflé, que le temps n'était plus propre « aux ouvrages entachés de classique et de religion », que le public voulait « des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard ». Il retira sa pièce et il déclara dans sa *Préface* qu'on la lirait dans la solitude du cabinet, puisqu'il ne savait quand il pourrait la montrer environnée des prestiges et du bruit du théâtre. « Que de trônes auront croulé, dit-il, avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendait élever le sien!» Nadab dans la pièce est le fils d'Aaron, qui conspire contre Moïse.

3. Terme impropre (pour *tables*).

4. Ce qu'il y a de meilleur dans ce début, ce sont les rimes. L'apostrophe est éloquente, mais n'a pas beaucoup de couleur.

Qu'avec un doux transport[1] je vois ce camp tranquille[2],
D'un peuple fugitif[3] unique et noble asile!
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur.
Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple[4].
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob! sois en tout digne du droit d'aînesse[5].
Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
En profitant du feu de tôn esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels et prompt à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre[6];
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris;
Les ruines du temps t'offriront des abris;
En te voyant toujours, les races étonnées
Iront se racontant[7] tes longues destinées
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Que Moïse marqua du sceau de l'Eternel.
Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du ciel tu pourrais succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles[8].

(III, 1.)

1. Terme de la tragédie classique = *émotion*.

2. Il promène ses regards sur le camp des Hébreux, endormi à ses pieds.

3. Les Hébreux avaient fui l'Egypte.

4. Même idée que dans la prière d'Esther dans la tragédie de Racine. Mais Racine vaut infiniment mieux.

5. *Jacob*, qui avait acheté à son frère Esaü le droit d'aînesse, fut père de douze fils qui furent chefs des douze tribus d'Israël. C'est pourquoi ce nom désigne symboliquement tout le peuple juif.

6. *Poudre* = *poussière*.

7. Règle : *Les plaisirs me vont décevant*.

8. Quelle différence avec les vers où Vigny fait parler Moïse dans la célèbre poésie qui porte ce nom! Moïse, chez Vigny, n'est sans doute qu'un symbole, mais plusieurs vers sont bien le langage du législateur des Hébreux, et ils ont une autre poésie que ceux de Chateaubriand.

* Comparer les deux fragments.

MÉLANGES HISTORIQUES (1827)

[Le recueil des *Mélanges historiques*, publié dans la même édition de 1826-1831, comprenait, avec la réimpression de l'*Essai sur les Revolutions*, différentes études historiques dont la plus étendue est intitulée *Mémoires sur la vie et la mort du duc de Berry*. Ces *Mémoires* comprennent deux parties : la première depuis la naissance du duc jusqu'à son arrivée en France, à la première Restauration ; la seconde jusqu'à l'assassinat et les derniers moments qui sont longuement décrits. Chateaubriand montre le prince faisant une confession publique de ses fautes et demandant la grâce de son assassin ; il décrit les funérailles, la consternation de la France, et il termine par un portrait général. Voici quelques réflexions qu'il a reproduites dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (IV, p. 162) :]

Portrait du duc de Berry.

Un fils de saint Louis, dernier rejeton de la branche aînée de sa famille[1], échappe aux traverses d'un long exil et revient dans sa patrie[2]; il commence à goûter le bonheur, il se flatte de se voir renaître, de voir renaître en même temps la monarchie dans les enfants que Dieu lui promet[3]: tout à coup il est frappé au milieu de ses espérances, presque dans les bras de sa femme[4]. Il va mourir et il n'est pas plein de jours! Ne pourrait-il accuser le ciel, lui demander pourquoi il le traite avec tant de rigueur? Ah! qu'il lui eût été pardonnable de se plaindre de sa destinée! Car enfin, quel

1. Le *duc de Berry* (1778-1820) était le second fils du comte d'Artois (Charles X).

2. Il avait émigré avec ses parents en 1789, pris part au siège de Thionville, puis séjourné en Angleterre. En 1814, il débarqua à Cherbourg et arriva à Paris où Louis XVIII, au retour de Napoléon, le choisit, en mars 1815, pour général en chef. Le 17 juin 1816, il épousa Marie-Caroline de Naples.

3. Il avait eu deux enfants morts-nés (1817-1818), une fille, Louise-Marie-Thérèse (1819). Il eut un enfant posthume, le duc de Bordeaux, plus tard comte de Chambord, né le 29 septembre 1820.

4. Il venait de reconduire sa femme à sa voiture, à la sortie de l'Opéra, lorsqu'il fut assassiné par Louvel.

mal faisait-il ? Il vivait familièrement au milieu de nous, dans une simplicité parfaite ; il se mêlait à nos plaisirs et soulageait nos douleurs[1] ; il ne nous priait, pour récompense de ses bienfaits, que de le laisser vivre obscur, en attendant qu'il devînt notre grand roi et notre bon maître. Déjà six de ses parents avaient péri : pourquoi l'égorger encore, le rechercher, lui innocent, lui si loin du trône, vingt-sept ans après la mort de Louis XVI[2] ? Connaissons mieux le cœur d'un Bourbon[3]. Ce cœur, tout percé du poignard qu'il était, n'a pu trouver contre nous un seul murmure : pas un regret de la vie, pas une parole amère ne sont échappés à ce prince. Epoux, fils, père et frère, en proie à toutes les angoises de l'âme, à toutes les souffrances du corps, il ne cesse de demander la grâce de l'*homme* qu'il n'appelle pas même son assassin[4] ! Le caractère le plus impétueux devient tout à coup le caractère le plus doux. C'est un homme plein de passions, attaché à l'existence par tous les liens du cœur : c'est un prince dans la fleur de l'âge ; c'est l'héritier du plus beau royaume de la terre qui expire, et vous diriez que c'est un infortuné qui ne perd rien ici-bas. Le prodige[5] est partout : l'âme est pour ainsi dire transformée, et le corps, par la force de l'âme, semble vivre contre les lois de la nature[6]. Depuis trente ans, les Français se font moissonner sur les champs de bataille ; la Providence voulait opposer à ces sacrifices de l'honneur l'héroïsme d'un trépas chrétien[7] ; elle voulait nous montrer dans l'antique famille de nos rois ce que c'était que ces anciennes morts des chevaliers dont nous avions perdu la tradition[8]. (Deuxième partie, II, 7.)

1. Le duc de Berry était en effet très populaire.

2. Il fut assassiné le 13 février 1820, et mourut quelques heures après.

3. On sent que tout le passage est un plaidoyer en faveur de la monarchie traditionnelle.

4. Très exact. Le duc de Berry demanda avec insistance à Louis XVIII la grâce de Louvel. Celui-ci fut exécuté le 7 juin 1820.

5. L'imagination religieuse de l'auteur crée ici un peu aisément le miracle.

6. Il avait été frappé d'un poignard au côté droit. L'autopsie montra que le cœur avait été touché. « Le prince, écrit Chateaubriand, aurait dû mourir sur le coup. »

7. L'antithèse est un peu factice, d'autant plus que les sacrifices de l'honneur peuvent être aussi des trépas chrétiens.

8. Toute cette fin est inspirée par les souvenirs de la chevalerie et par une ardente foi légitimiste.

MÉLANGES LITTÉRAIRES (1828)

[Dans son édition des *Œuvres complètes* de 1826 à 1831, Chateaubriand recueillit pour la première fois, sous le titre de *Mélanges littéraires*, plusieurs articles de critique publiés sous l'Empire à partir de 1800 (généralement dans le *Mercure de France*) et dans les premières années de la Restauration (généralement dans le *Conservateur* et le *Journal des Débats*).]

Classiques et romantiques[1].

Une partie de nos gens de lettres n'admire plus que les ouvrages étrangers, tandis que l'autre tient fortement à notre ancienne école. Selon les premiers, les écrivains du siècle de Louis le Grand n'ont eu ni assez de mouvement dans le style, ni surtout assez de pensées[2]; selon les seconds, tout ce prétendu mouvement, tous les efforts du jour vers les pensées nouvelles, ne sont que décadence et corruption.

On pourrait dire aux premiers qu'on se perd sans retour aussitôt que l'on abandonne les grands modèles[3], qui peuvent seuls nous retenir dans les bornes délicates du goût; qu'on se trompe lorsqu'on prend pour de véritables mouvements une manière qui procède sans fin par exclamations et par interrogations[4]... Une des sources de l'erreur où

1. Article d'avril 1801 sur Shakespeare. — On remarquera que Chateaubriand ne parle pas de *classiques* ni de *romantiques*, mais d'*ancienne* et de *nouvelle école*. Son article est évidemment dirigé contre la *Littérature* (1800) de Mme de Staël qui avait mis à la mode la littérature anglaise.

2. Encore une attaque contre Mme de Staël et la littérature des *penseurs*.

3. C'est une question qu'il reprendra plus à fond, et toujours à propos des écrivains anglais, dans son *Essai sur la littérature anglaise* (voir plus loin), où il attaquera vigoureusement notre romantisme. — Sur Shakespeare en particulier, il reprend quelques-unes des critiques de Voltaire.

4. Ceci encore est dirigé contre Shakespeare, dont il dit aussi :

Shakespeare est naturel dans les sentiments et dans la pensée, jamais dans l'expression... Il a tous les défauts des écrivains italiens de son siècle ; il manque éminemment de simplicité. Ses descriptions sont enflées, contournées ; on y sent souvent l'homme de mauvaise éducation, qui, ne connaissant ni les genres ni les tons ni les sujets

sont tombés les gens de lettres qui cherchent des routes inconnues vient de l'incertitude qu'ils ont cru remarquer dans les principes du goût. On est grand homme dans un journal, et misérable écrivain dans un autre : ici un génie brillant, là un pur déclamateur. Les nations entières varient : tous les étrangers refusent du génie à Racine[1] et de l'harmonie à nos vers ; nous, nous jugeons des auteurs anglais tout différemment que les Anglais eux-mêmes ; on serait étonné de savoir quels sont les grands hommes de France en Allemagne[2], et quels sont les auteurs français qu'on méprise dans ce pays.

Mais tout cela ne saurait jeter l'esprit dans l'incertitude[3] et faire abandonner les principes, sous prétexte qu'on ne sait pas ce que c'est que le goût. Il y a une base sûre où l'on peut se reposer : c'est la littérature ancienne : elle est là pour modèle invariable[4].

C'est donc autour de ceux qui nous rappellent à ces grands exemples qu'il faut nous hâter de nous rallier, si nous voulons échapper à la barbarie. Quand les partisans de l'ancienne école iraient un peu trop loin dans leur haine des littératures étrangères, on devrait encore leur en savoir gré : c'est ainsi que Boileau s'éleva contre le Tasse[5], par la raison, comme il le dit lui-même, que son siècle avait trop de penchant à tomber dans les défauts de cet auteur.

Cependant, en accordant quelque chose à un adversaire[6], ne le ramènerait-on pas plus aisément aux bons modèles ? Est-ce qu'on ne pourrait pas convenir que les arts d'imagination[7] ont peut-être un peu trop dominé dans le siècle de

ni la valeur exacte des mots, va plaçant au hasard des expressions poétiques au milieu des choses les plus triviales.

1. Il y a en effet, dans l'art de Racine, quelque chose de très particulier que les étrangers sentent difficilement.

2. Par exemple *du Bartas*, le poète du 16e siècle. La question que soulève Chateaubriand est des plus intéressantes.

3. Après avoir montré la *relativité du goût*, Chateaubriand met en garde contre les conclusions excessives qu'on en pourrait tirer. C'est une réplique à la *Littérature* (1800) de Mme de Staël.

4. Fort bien, mais pourquoi Chateaubriand, précisément à cette date, écrivait-il, dans le *Génie*, *contre* l'admiration des anciens ? Se reporter à la thèse générale du *Génie*.

5. Mais pourquoi Chateaubriand, précisément à cette date, célébrait-il le Tasse, avec Milton, pour leurs épopées chrétiennes ?

6. L'adversaire ici, c'est Mme de Staël. Notez que Chateaubriand se fait gloire de n'être ni dans un camp ni dans l'autre. Il propose une conciliation ; il sera à la fois classique et romantique.

7. Mme de Staël, à la fin de sa *Littérature*, explique pourquoi la *littérature d'imagination*, comme elle l'appelle, ne fera plus de progrès en France.

Louis XIV ? que ce qu'on appelle aujourd'hui *peindre la nature* était alors une chose presque inconnue[1] ? Pourquoi n'admettrait-on pas que le style du jour connaît réellement plus de formes ; que la liberté que l'on a de traiter tous les sujets a mis en circulation un plus grand nombre de vérités[2]; que les sciences ont donné plus de fermeté aux esprits et de précision aux idées[3] ? Je sais qu'il y a des dangers à convenir de tout cela, et que, si l'on cède sur un point, on ne saura bientôt plus où s'arrêter ; mais enfin ne serait-il pas possible qu'un homme marchant avec précaution entre les deux lignes, et se tenant toutefois beaucoup plus près de l'antique que du moderne, parvînt à marier les deux écoles et à en faire sortir le génie d'un nouveau siècle[4] ? Quoiqu'il en soit, tout effort pour obtenir cette grande révolution sera inutile si nous demeurons irréligieux[5]. L'imagination et le sentiment tiennent essentiellement à la religion : or une littérature d'où les enchantements et la tendresse sont bannis ne peut jamais être que sèche, froide et médiocre[6].

Eloge des lettres[7].

Comment pourrais-je calomnier les lettres ? Je serais bien ingrat, puisqu'elles ont fait le charme de mes jours. J'ai eu des malheurs comme tant d'autres[8] ; car on peut dire du

1. C'est bien exagéré. N'a-t-on pas loué de nos jours, et avec infiniment de raison, le *réalisme* de Molière, de Racine, et de bien d'autres ?
2. Cf. les idées de Hugo dans la *Préface de Cromwell.*
3. Chateaubriand écrit après un siècle de *science*, et, bien que son inspiration soit toute différente, il rend hommage à ce passé.
4. *Cet homme*, c'est lui-même. N'a-t-il pas dit bien souvent qu'il était sur les confins des deux écoles ? Voir, à la fin de ce livre, le passage : *Récapitulation de ma vie.*
5. Voici, pour finir, une nouvelle attaque contre Mme de Staël dont la *Littérature* était aussi étrangère que possible aux considérations religieuses, conformément à l'esprit du 18e siècle. Chateaubriand a souvent reproché à Mme de Staël d'avoir voulu prouver qu'il n'y a « rien de plus sec que le christianisme et de plus tendre que la philosophie. » On remarquera pourtant que l'esprit de l'*Allemagne* est tout différent de celui de la *Littérature*, et que le sentiment religieux y tient une très grande place.
6. La littérature *romantique* sera toute pénétrée d'inquiétudes métaphysiques et religieuses.
7. Article de mai 1806. — On remarquera que Chateaubriand, si différent par ailleurs de Mme de Staël, soutient ici des idées identiques à celles du « Discours préliminaire » de la *Littérature.*
8. *Plus* que d'autres, dit-il assez souvent. Cf. *René*, presque à chaque page.

chagrin parmi les hommes ce que Lucrèce dit du flambeau de la vie :

Quasi cursores, vitaï lampada tradunt[1].

J'ai toujours trouvé dans l'étude quelque noble raison de supporter patiemment mes peines[2]. Souvent, assis sur la borne d'un chemin en Allemagne[3], sans savoir ce que j'allais devenir, j'ai oublié mes maux et les auteurs de mes maux en rêvant à quelque agréable chimère que me présentaient les Muses compatissantes. Je portais pour tout bien avec moi mon manuscrit sur les déserts du Nouveau Monde[4] ; et plus d'une fois les tableaux de la nature tracés sous les huttes des Indiens[5] m'ont consolé à la porte d'une chaumière de la Westphalie dont on m'avait refusé l'entrée.

Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur, à rétablir dans un concert parfait les harmonies de l'âme. Quand, fatigué des orages du monde, vous vous réfugiez au sanctuaire des Muses, vous sentez que vous entrez dans un air tranquille, dont la bénigne[6] influence a bientôt calmé vos esprits. Cicéron avait été témoin des malheurs de sa patrie[7] ; il avait vu dans Rome le bourreau s'asseoir auprès de la victime (par hasard échappée au glaive), et jouir de la même considération que cette victime[8] ; il avait vu presser avec la même cordialité et la main qui s'était baignée dans le sang des citoyens et la main qui ne s'était levée que pour les défendre[9] ; il avait vu la vertu devenir un objet de scandale dans un temps de crime[10], comme le crime est un objet d'horreur dans un temps de vertu ; il avait vu les Romains, dégénérés, per-

1. « Et comme des coureurs, ils se transmettent le flambeau de la vie. »

2. Il a souvent dit qu'il devait au travail et à l'étude de grandes consolations. Voir son séjour à la *Vallée-aux-Loups*, p. 247.

3. Lorsqu'il était soldat à l'armée de Condé. Cf. le récit de sa vie après le siège de Thionville, p. 68.

4. Sur le point de mourir en traversant les Ardennes, il s'étendit à terre, la tête appuyée sur un sac où se trouvait le manuscrit d'*Atala*; cf. p. 69.

5. Il a écrit qu'*Atala* fut composée « sous les huttes des sauvages » ; cf. p. 139.

6. *Bénigne = bienfaisante.*

7. L'exemple de Cicéron est fort bien choisi. Dans ses ouvrages de philosophie et de rhétorique, ainsi que dans ses lettres, on trouve très souvent cette affirmation que les lettres seules, à certains moments, donnent la paix à l'âme.

8. Evocation des guerres civiles.

9. Remarquer l'éloquence, mêlée d'un peu de rhétorique, de tout ce passage, les répétitions, les antithèses, etc.

10. Montesquieu, dans les *Considérations*, a souvent exprimé des idées analogues, dans les passages où il parle de la vie romaine sous les mauvais empereurs.

vertir la langue de Scipion[1] pour excuser leur bassesse, appeler la constance : entêtement, la générosité : folie, le courage : imprudence, et chercher un motif intéressé à des actions honorables, pour n'avoir pas la douleur d'estimer quelque chose ; il avait vu ses amis se refroidir peu à peu pour lui, leurs cœurs se fermer aux épanchements de son cœur, leurs peines cesser d'être communes avec ses peines, leurs opinions changer par degré[2] : ces hommes emportés et brisés tour à tour par la roue de la fortune l'avaient laissé dans une profonde solitude. A ces peines, déjà si grandes, se joignirent des chagrins domestiques[3]. « Ma fille me restait, écrit-il à Sulpicius ; c'était un soutien toujours présent, auquel je pouvais avoir recours. Le charme de son entretien me faisait oublier mes peines ; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant rouvre dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées... je suis chassé de ma maison et du Forum. »

Que fit Cicéron dans une position si triste ? Il eut recours à l'étude[4]. « Je me suis réconcilié avec mes livres, dit-il à Varron ; ils me rappellent à leur ancien commerce ; ils me déclarent que vous avez été plus sage que moi de ne pas l'abandonner[5]. »

Les Muses, qui nous permettent de choisir notre société, sont d'un puissant secours dans les chagrins politiques ; quand vous êtes fatigués de vivre au milieu des Tigellin et des Narcisse[6], elles vous transportent dans la société des Caton[7] et

1. La famille des *Scipions* était une des familles les plus intelligentes, les plus lettrées de Rome. Le choix de ce nom, ici, est symbolique.

2. Il est impossible de ne pas voir ici un retour de Chateaubriand sur lui-même et, dans cette peinture des guerres civiles à Rome, une évocation de notre vie politique en France depuis les débuts de la Révolution. Pourtant, Chateaubriand, malgré son isolement et son abandon en cette année 1806, où il écrivait cet article (voir plus haut p. 202), avait gardé de précieuses amitiés.

3. C'est tout à fait l'histoire de Chateaubriand : chagrins *politiques* (asservissement de son pays) ; chagrins *domestiques* (mort de sa sœur Lucile, après M[me] de Beaumont). L'année 1806 marque réellement une crise dans sa vie. Cf. p. 200.

4. Et Chateaubriand eut recours surtout aux *voyages*... Mais il est très vrai que l'étude aussi le consola.

5. C'est aussi ce que disait Cicéron à ses amis Brutus et Atticus : « Ce sont vos lettres qui m'ont ranimé et qui m'ont ramené à mes anciennes études » *Vestris primum litteris recreatus me ad pristina studia revocavi.*

6. *Tigellin* et *Narcisse*, favoris de Néron et ses mauvais conseillers. (Sur *Narcisse*, cf. Racine, *Britannicus*.)

7. Il s'agit sans doute ici de *Caton l'Ancien* ou *Caton le Censeur*, type du vieux Romain rigide et austère. Mais on peut comprendre aussi *Caton d'Utique* (1[er] siècle avant J.-C.), le philosophe républicain qui se

des Fabricius[1]. Pour ce qui est des peines du cœur, l'étude, il est vrai, ne nous rend pas les amis que nous pleurons, mais elle adoucit le chagrin que nous cause leur perte ; car elle mêle leur souvenir à tout ce qu'il y a de pur dans les sentiments de la vie et de beau dans les images de la nature[2].

La mission de l'historien[3].

Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société ; ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse[4]. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère ; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide[5]. Cependant la Muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes même en paraissent embellis[6] ; l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur.

Lorsque, dans le silence de l'abjection[7], l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la

tua après Pharsale pour ne pas voir disparaître la liberté de sa patrie. Je conjecture *Caton l'Ancien* à cause du rapprochement avec Fabricius.

1. *Fabricius,* autre vieux Romain (3e siècle avant J.-C.), immortalisé par Rousseau dans la célèbre *prosopopée* de Fabricius.

2. C'est une idée de Mme de Staël. On voit que Chateaubriand n'est pas toujours rebelle aux idées de celle qu'il combat si souvent.

3. Ecrit en juillet 1807, à propos du « Voyage pittoresque et historique de l'Espagne » d'Alexandre de Laborde. C'est le célèbre article du *Mercure* qui déchaîna la colère de Napoléon, fit supprimer le *Mercure,* et attira une violente persécution à l'auteur.

4. Il a dit ailleurs : « Les peuples commencent par la poésie et finissent par les romans ». Les romans qu'il désigne ainsi ne sont pas les romans à *fictions,* mais des peintures de mœurs qui confinent à l'histoire.

5. *Thucydide,* célèbre historien grec du 5e siècle avant J.-C.

6. Ce n'est pas toujours exact. Et Chateaubriand lui-même n'a-t-il pas loué le *poète* Shakespeare d'avoir fidèlement conservé l'horreur de certaines époques historiques ?

7. Ici commence la fameuse phrase où Napoléon se sentit visé.

gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales*[1] ; bientôt il ne fera voir dans son tyran déifié que l'histrion[2], l'incendiaire[3] et le parricide[4] ; semblable à ces premiers chrétiens d'Egypte qui au péril de leurs jours pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le crime offrait à l'encens de la peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible[5].

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux[6]. Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincere ; il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

Toutefois, il est des parties dans l'histoire qui ne demandent pas le même courage dans l'historien. Les *Voyages*, par exemple, qui tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire[7], comme celui que nous annonçons, peuvent être écrits sans péril. Et néanmoins les ruines et les tombeaux révèlent souvent des vérités qu'on n'apprendrait point ailleurs[8] ; car la face des lieux ne change pas comme le visage des hommes : *Non ut hominum vultus ita locorum facies mutantur*[9].

1. Il s'agit de *Tacite*, historien de la fin du 1er siècle après J.-C., dont les *Annales* sont l'œuvre principale.

2. *Histrion = comédien*. Néron aimait à jouer de la lyre en chantant les chants du théâtre. (*Annales*, XIV, 14.)

3. Néron passe pour avoir fait brûler Rome. Tacite ne l'accuse pas expressément. (*Annales*, XV, 38.)

4. Il fit tuer sa mère Agrippine. (*Annales*, XIV, 5 à 8.)

5. La mission principale de l'historien, aux yeux de Chateaubriand, est de clouer au pilori les tyrans.

6. Lui-même l'avait éprouvé.

7. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* tient en effet de la poésie et de l'histoire. Cf. p. 203.

8. Il veut dire que les *ruines* des monuments et les *tombeaux* des héros fameux sont une perpétuelle leçon pour le voyageur, puisqu'ils nous rappellent soit l'orgueil des tyrans, soit leur déchéance, et qu'ils sont, suivant les époques et les pays, des témoignages de *liberté* ou de *tyrannie*.

9. Phrase de Tacite (*Annales*, XIV, 10). Elle est ici tout à fait de circonstance, dans un passage où Chateaubriand a évoqué Tacite et Néron. Car il s'agit précisément des angoisses de Néron après la mort de sa mère : le rivage, près duquel il avait fait tuer Agrippine, toujours présent à ses regards, l'importunait. Chateaubriand détourne un peu la citation de son vrai sens. Il veut dire que les monuments, *témoins* de certains crimes, en portent le *témoignage* à travers les siècles et qu'ils ne mentent pas comme les visages des hommes, intéressés à cacher ce qu'ils pensent d'une infamie.

LA FIN DE LA VIE POLITIQUE (1828-1830)

(D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

[A la chute du ministère Villèle[1], Chateaubriand rentra en grâce et fut nommé ambassadeur à Rome. Il arrive en octobre 1828 près du pape :]

Ambassade de Rome[2].

Les premiers moments de mon séjour à Rome furent employés à des visites officielles. Sa Sainteté me reçut en audience privée; les audiences publiques ne sont plus d'usage et coûtent trop cher. Léon XII[3], prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est vêtu d'une simple soutane blanche; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas; il vit, avec son chat, d'un peu de *polenta*[4]. Il se sait très malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne : il mettrait volontiers, comme Benoît XIV[5], son cercueil sous son lit. Arrivé à la porte des appartements du pape, un abbé me conduit par des corridors noirs jusqu'au refuge ou au sanctuaire de Sa Sainteté. Elle ne se donne pas le temps de s'habiller, de peur

1. Villèle donna sa démission le 2 décembre 1827. Chateaubriand a écrit sur cette chute : « J'avais rugi en me retirant des affaires. M. de Villèle se coucha ». (*Mémoires*, IV, 355). Les pourparlers pour la constitution d'un nouveau ministère furent assez longs. Chateaubriand ne partit pour son ambassade de Rome que le 14 septembre 1828.

2. Se reporter au premier voyage de Chateaubriand en Italie, p. 175. — Chateaubriand dans ce second séjour, écrit :

J'ai revu ma lettre à M. de Fontanes sur Rome, écrite il y a vingt-cinq ans, et j'avoue que je l'ai trouvée d'une telle exactitude qu'il me serait impossible d'y retrancher ou d'y ajouter un mot. Une compagnie étrangère est venue cet hiver (1829) proposer le défrichement de la campagne romaine : ah! messieurs, grâce de vos cottages et de vos jardins anglais sur le Janicule! Si jamais ils devaient enlaidir les friches où le soc de Cincinnatus s'est brisé, sur lesquelles toutes les herbes penchent au souffle des siècles, je fuirais Rome pour n'y remettre les pieds de ma vie.

3. Pape de 1823 à 1829.

4. Bouillie de farine d'orge.

5. Pape de 1740 à 1758.

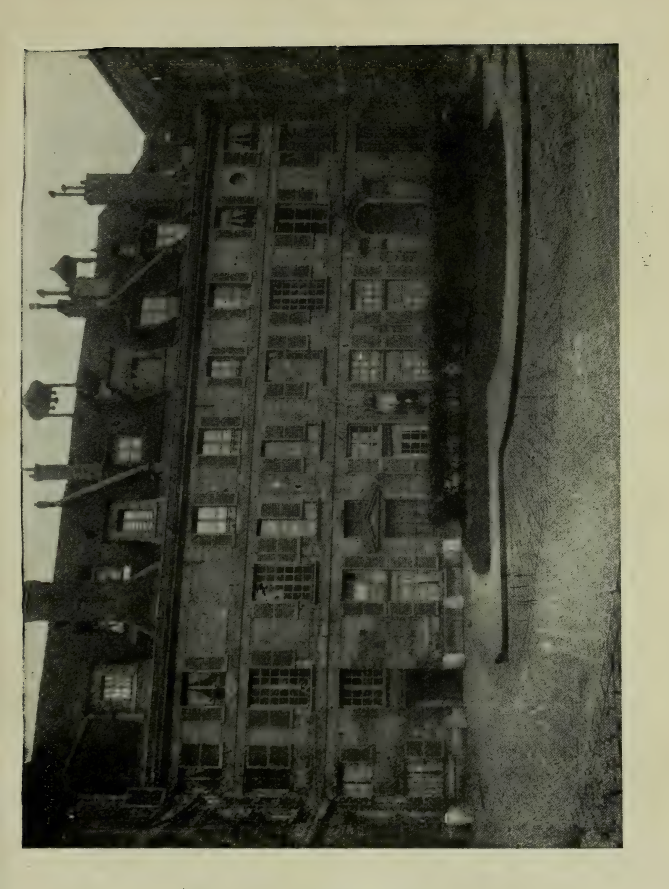


Fig. 20. — L'Abbaye aux Bois.

Cette gravure représente l'intérieur de la célèbre abbaye, que Chateaubriand apercevait des fenêtres de Mme Récamier. (Cf. p. 444.)

de me faire attendre[1]; elle se lève, vient au-devant de moi, ne me permet jamais de mettre un genou en terre pour baiser le bas de sa robe au lieu de sa mule[2], et me conduit par la main jusqu'au siège placé à droite de son indigent fauteuil. Assis, nous causons. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 22.)

[Il décrit agréablement le monde des cardinaux, des ambassadeurs ses collègues, des artistes. Il fréquente la société romaine, dit du mal des Anglais qui envahissent Rome, et éprouve par moments de l'ennui et de la lassitude. Le pape meurt. Voilà Chateaubriand lancé dans les intrigues diplomatiques pour préparer une bonne élection. Un de ses candidats, Pie VIII, est élu. Il se repose en visitant Rome, ses musées, ses églises. Il se reprend à aimer passionnément sa Rome si triste et si belle. Il recommence les promenades qu'il y faisait vingt-cinq ans auparavant et il fait sans cesse de nouvelles découvertes :]

On n'a point vu Rome[3] quand on n'a point parcouru les rues de ses faubourgs mêlées d'espaces vides, de jardins pleins de ruines, d'enclos plantés d'arbres et de vignes, de cloîtres où s'élèvent des palmiers et des cyprès, les uns ressemblant à des femmes de l'Orient, les autres à des religieuses en deuil. On voit sortir de ces débris de grandes Romaines, pauvres et belles, qui vont acheter des fruits ou puiser de l'eau aux cascades versées par les aqueducs des empereurs et des papes. Pour apercevoir les mœurs dans leur naïveté, je fais semblant de chercher un appartement à louer; je frappe à la porte d'une maison retirée; on me

1. Chateaubriand, toujours orgueilleux, signale avec complaisance les attentions et les égards du pape.

2. Pantoufle du pape sur laquelle il y a une croix.

3. Ceci est extrait d'une lettre à Mme Récamier du 14 mai 1829. Pendant toute son ambassade, il entretint une correspondance très assidue avec Mme Récamier dont il sera question un peu plus loin (cf. Cinquième période : L'*Abbaye-aux-Bois*). Voici une autre lettre où il lui raconte des fouilles qu'il dirige dans la campagne romaine :

J'ai mis moi-même la main à l'œuvre, j'ai découvert des fragments de marbre : les indices sont excellents, j'espère trouver quelque chose qui me dédommagera de l'argent perdu à cette loterie des morts : j'ai déjà un bloc de marbre grec assez considérable pour faire le buste de Poussin. Cette fouille va devenir le but de mes promenades ; je vais aller m'asseoir tous les jours au milieu de ces débris. A quel siècle, à quels hommes appartenaient-ils? Nous remuons peut-être la poussière la plus illustre sans le savoir. Une inscription viendra peut-être éclairer quelque fait historique, détruire quelque erreur, établir quelque vérité. Et puis, quand je serai parti avec mes douze paysans deminus, tout retombera dans l'oubli et le silence... Il y reste quelques oiseaux et moi, encore pour un temps fort court ; nous nous envolerons bientôt... Quand j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit pas : le bruit de mes pas à *Torre Vergata* n'aura réveillé personne. (*Mémoires*, V, 121.)

répond : *Favorisca*[1]. J'entre : je trouve, dans des chambres nues, ou un ouvrier exerçant son métier, ou une *zitella*[2] fière, tricotant ses laines, un chat sur ses genoux, et me regardant errer à l'aventure sans se lever.

Quand le temps est mauvais, je me retire dans Saint-Pierre ou bien je m'égare dans les musées de ce Vatican aux onze mille chambres et aux dix-huit mille fenêtres (Juste-Lipse[3]). Quelles solitudes de chefs-d'œuvre ! On y arrive par une galerie dans les murs de laquelle sont incrustées des épitaphes et d'anciennes inscriptions : la mort semble née à Rome[4].

Il y a dans cette ville plus de tombeaux que de morts. Je m'imagine que les décédés, quand ils se sentent trop échauffés dans leur couche de marbre, se glissent dans une autre restée vide, comme on transporte un malade d'un lit dans un autre lit. On croirait entendre les squelettes passer durant la nuit de cercueil en cercueil[5].

La première fois que j'ai vu Rome, c'était à la fin de juin : la saison des chaleurs augmente le délaisser[6] de la cité ; l'étranger fuit, les habitants du pays se renferment chez eux[7] ; on ne rencontre pendant le jour personne dans les rues. Le soleil darde ses rayons sur le Colisée[8] où pendent des herbes immobiles, où rien ne remue que les lézards.

1. Mot à mot : *Faites-moi la faveur*, signifie ici *Entrez.*

2. *Zitella* = jeune fille.

3. Savant hollandais de la fin du 16e siècle, qui a publié plusieurs ouvrages sur l'antiquité.

4. Antithèse remarquable et préparée par ce qui précède.

5. Image macabre et idée bien extraordinaire. Toujours la même tristesse dans l'âme de l'auteur.

6. Vieux mot. Infinitif employé substantivement pour dire l'*abandon.* Chateaubriand aime les archaïsmes. Cf. Règle : *Vendre le dormir.*

7. On sent un peu de tristesse dans tout cela. Chateaubriand s'était ennuyé en arrivant à Rome. Il écrivit le 3 novembre 1828 à Villemain :

Votre lettre, monsieur, est venue bien à propos dans ma solitude de Rome : elle a suspendu en moi le mal du pays que j'ai fort. Ce mal n'est autre chose que mes années qui m'ôtent les yeux pour voir comme je voyais autrefois : mon débris n'est pas assez grand pour se consoler avec celui de Rome. Quand je me promène seul à présent au milieu de tous ces décombres des siècles, ils ne me servent plus que d'échelle pour mesurer le temps ; je remonte dans le passé, je vois ce que j'ai perdu et le bout de ce court avenir que j'ai devant moi ; je compte toutes les joies qui pourraient me rester, je n'en trouve aucune ; je m'efforce d'admirer ce que j'admirais, et je n'admire plus. Je rentre chez moi pour subir mes honneurs, accablé du *sirocco* ou percé par la *tramontane.* Voilà toute ma vie, à un tombeau près que je n'ai pas eu le courage de visiter. On s'occupe beaucoup de monuments croulants ; on les appuie ; on les dégage de leurs plantes et de leurs fleurs ; les femmes que j'avais laissées jeunes sont devenues vieilles, et les ruines se sont rajeunies : que voulez-vous qu'on fasse ici ? (*Mémoires,* V, 60).

8. Immense amphithéâtre dont les ruines sont encore imposantes. Cf. p. 189.

La terre est nue; le ciel sans nuages paraît encore plus désert que la terre. Mais bientôt la nuit fait sortir les habitants de leurs palais et les étoiles du firmament; la terre et le ciel se repeuplent; Rome ressuscite[1]; cette vie recommencée en silence dans les ténèbres, autour des tombeaux, a l'air de la vie et de la promenade des ombres qui redescendent à l'Érèbe[2] aux approches du jour.

Hier j'ai vagué[3] au clair de la lune dans la campagne entre la porte Angélique et le mont Marius. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes[4]. Je n'ai retrouvé que là cette tristesse mélodieuse dont parlent les poètes anciens, à propos de l'oiseau du printemps. Le long sifflement que chacun connaît, et qui précède les brillantes batteries[5] du musicien ailé, n'était pas perçant comme celui de nos rossignols; il avait quelque chose de voilé comme le sifflement du bouvreuil de nos bois. Toutes ses notes étaient baissées d'un demi-ton; sa romance à refrain était transposée du majeur au mineur; il chantait à demi-voix; il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller[6].....

Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira[7]. Aux moments perdus de mon ambassade[8], à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes *Mémoires*.

1. Tableau grandiose de ce réveil de la terre et du ciel qui est comme une *résurrection* après la *mort* de la journée.

2. Terme de la mythologie ; désigne la région des Enfers.

3. Mot assez rare = *errer çà et là*.

4. Où les roseaux formaient des balustres.

5. Terme très rare dans ce sens pour désigner les roulades du rossignol. Se reporter au chant des oiseaux, dans le *Génie*, p. 96.

6. Tous les détails sont amenés pour confirmer cette impression de mélancolie et de recueillement au clair de lune.

7. Le couvent de *Saint-Onuphre* est situé sur le versant du Janicule. Le Tasse en occupa une cellule, lorsqu'il vint à Rome pour se faire couronner au Capitole. Il y mourut (1595).

8. Il n'avait pas beaucoup de *moments perdus* pour visiter Rome, rêver, pratiquer des fouilles, rédiger ses *Mémoires* et écrire à ses amis. Le mardi 10 février 1829, le pape Léon XII mourut. Chateaubriand eut pour mission de surveiller de très près l'élection de son successeur et d'intriguer auprès des cardinaux. Le conclave fut assez long; le 31 mars, le cardinal Castiglioni fut élu pape et prit le nom de Pie VIII. On trouvera dans les *Mémoires*, au tome V, les dépêches diplomatiques de Chateaubriand dans ces circonstances. Il a parlé avec beaucoup de complaisance de son rôle à cette occasion :

Je me procure le journal secret du conclave, chose qu'aucun ambassadeur n'avait jamais pu obtenir; j'envoie jour par jour la liste nominative des scrutins... Si un *carbonaro* remue, je le sais, et je juge du plus ou moins de

Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur[1]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 222).

[Chateaubriand, venu en congé à Paris en mai 1829, trouve le roi très mal disposé pour ses ministres. Il part pour les Pyrénées prendre les eaux de Cauterets et se reposer. Il apprend brusquement l'arrivée au pouvoir du prince de Polignac. Il donne sa démission. Et quelque temps après, ce sont les « ordonnances » et les journées de juillet.]

Révolution de juillet.

Les groupes s'étaient reformés le 28 plus nombreux; au cri de : *Vive la Charte!* qui se faisait entendre se mêlait déjà le cri de *Vive la liberté! à bas les Bourbons!* On criait aussi : *Vive l'empereur! vive le prince Noir!* mystérieux prince des ténèbres qui apparaît à l'imagination populaire dans toutes les révolutions. Les souvenirs et les passions étaient descendus; on abattait et l'on brûlait les armes de France; on les attachait à la corde des lanternes cassées; on arrachait les plaques fleurdelisées[2] des conducteurs de diligence et des facteurs de la poste; les notaires retiraient leurs panonceaux...... les voituriers leurs estampilles[3], les fournisseurs de la cour leurs écussons. Ceux qui jadis avaient recouvert les aigles napoléoniennes peintes à l'huile, de lis bourboniens détrempés à la colle n'eurent besoin que d'une éponge pour nettoyer leur loyauté[4] : avec

vérité de la conspiration; si un abbé intrigue, je le sais, et je déjoue les plans que l'on avait formés pour éloigner les cardinaux de l'ambassadeur de France... Voici maintenant un autre point de vue : si l'on compare mes lettres officielles aux lettres officielles de mes prédécesseurs, on s'apercevra que, dans les miennes, les affaires générales sont traitées autant que les affaires privées; que je suis entraîné par le caractère des idées de mon siècle dans une région plus élevée de l'esprit humain. (*Mémoires*, V, 209.)

1. Toujours les mêmes rêves mélancoliques, désolés, où il entre beaucoup d'orgueil et d'affectation. — *Le Tasse* avait eu une existence très mouvementée et très malheureuse, avant l'apothéose des dernières années de sa vie. De là ces mots *génie de la gloire et du malheur.* Le Tasse a souvent servi d'exemple aux poètes romantiques pour prouver que l'homme de génie est voué au malheur. Cf. la poésie de Lamartine intitulée : *Ferrare.*

2. Portant les fleurs de lis, emblèmes de la royauté.

3. Les plaques des voitures avec la marque royale.

4. Phrase cinglante et vigoureusement frappée. C'est bien le ton du satirique et du polémiste.

un peu d'eau on efface aujourd'hui la reconnaissance et les empires.

Le maréchal de Raguse[1] écrivit au roi[2] qu'il était urgent de prendre les moyens de pacification, et que demain, 29, il serait trop tard. Un envoyé du préfet de police était venu demander au maréchal s'il était vrai que Paris fût déclaré en état de siège : le maréchal, qui n'en savait rien, parut étonné; il courut chez le président du Conseil; il y trouva les ministres assemblés, et M. de Polignac lui remit l'ordonnance[3]. Parce que l'homme qui avait foulé le monde aux pieds avait mis des villes et des provinces en état de siège, Charles X avait cru pouvoir l'imiter. Les ministres déclarèrent au maréchal qu'ils allaient venir s'établir à l'état-major de la garde.....

[Marmont fait circuler des troupes dans Paris pour rétablir l'ordre. Des barricades se dressent :]

Dans tous ces quartiers pauvres et populaires[4], on combattit instantanément, sans arrière-pensée : l'étourderie française, moqueuse, insouciante, intrépide, était montée au cerveau de tous; la gloire a, pour notre nation, la légèreté du vin de Champagne. Les femmes, aux croisées, encourageaient les hommes dans la rue; des billets promettaient le bâton de maréchal au premier colonel qui passerait au peuple ; des groupes marchaient au son d'un violon[5]. C'étaient des scènes tragiques et bouffonnes, des spectacles de tréteaux et de triomphe : on entendait des éclats de rire et des jurements au milieu des coups de fusil, du sourd gémissement de la foule, à travers des masses de fumée. Pieds nus, bonnet de police en tête, des charretiers improvisés conduisaient, avec un laisser-passer de chefs inconnus, des convois de blessés parmi les combattants qui se séparaient.

Dans les quartiers riches régnait un autre esprit. Les gardes nationaux, ayant repris les uniformes dont on les avait

1. *Marmont*, maréchal de France, qui avait signé la capitulation de Paris en 1814.

2. Le roi était à Saint-Cloud.

3. L'ordonnance qui mettait Paris en état de siège. Chateaubriand, légitimiste *quand-même*, trouve que la monarchie fait des fautes et qu'elle est mal conseillée. Il laisse entendre qu'il l'eût sauvée s'il eût été ministre.

4. Les quartiers voisins de l'Hôtel de Ville.

5. * Comparer les descriptions de la Révolution de 1789 dans les *Mémoires*. Chateaubriand sait faire vivre les foules. Cette peinture est animée et colorée.

dépouillés[1], se rassemblaient en grand nombre à la mairie du Ier arrondissement pour maintenir l'ordre. Dans ces combats, la garde souffrait plus que le peuple, parce qu'elle était exposée au feu des ennemis invisibles qui étaient dans les maisons. D'autres nommeront les vaillants des salons qui, reconnaissant des officiers de la garde, s'amusaient à les abattre, en sûreté qu'ils étaient derrière un volet ou une cheminée. Dans la rue, l'animosité de l'homme de peine ou du soldat n'allait pas au delà du coup porté : blessé, on se secourait mutuellement. Le peuple sauva plusieurs victimes[2]. Deux officiers, M. de Goyon et M. Rivaux, après une défense héroïque, durent la vie à la générosité des vainqueurs. Un capitaine de la garde, Kauffmann, reçoit un coup de barre de fer sur la tête : étourdi et les yeux sanglants, il relève avec son épée les baïonnettes de ses soldats qui mettaient en joue l'ouvrier. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 284 sq.)

[Charles X donne l'ordre à Marmont de se replier sur le Carrousel. Le lendemain, le Louvre et les Tuileries sont enlevés par la foule. Marmont se retire à Saint-Cloud. Le 30, les pairs sont convoqués au Luxembourg :]

A la Chambre des pairs.

Un autre spectacle m'attendait à quelques pas de là[3] : une fosse était creusée devant la colonnade du Louvre ; un prêtre, en surplis et en étole, disait des prières au bord de cette fosse : on y déposait les morts. Je me découvris et fis le signe de la croix. La foule silencieuse regardait avec respect cette cérémonie, qui n'eût rien été si la religion n'y avait comparu[4]. Tant de souvenirs et de réflexions s'offraient à moi, que je restais dans une complète immobilité. Tout à

1. Depuis qu'ils avaient été licenciés après la revue d'avril 1827.

2. Chateaubriand fait l'éloge du peuple, de sa générosité. L'épisode suivant montrera qu'à d'autres égards, en effet, il n'eut qu'à se louer de lui. Il rapporte un peu plus haut que des hommes du peuple disaient en regardant la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf : « Tu n'aurais pas fait cette bêtise-là, mon vieux ! »

3. Il venait de rencontrer, sous le costume de général du gouvernement provisoire, un certain capitaine Dubourg qui avait été autrefois son compagnon de Gand.

4. L'idée du *Génie du Christianisme* reparaît souvent dans les *Mémoires*, ce qui est très naturel d'ailleurs.

coup je me sens pressé; un cri part : « Vive le défenseur de la liberté de la presse[1] ! » Mes cheveux m'avaient fait reconnaître. Aussitôt des jeunes gens me saisissent et me disent : « Où allez-vous? Nous allons vous porter. » Je ne savais que répondre; je remerciais; je me débattais; je suppliais de me laisser aller. L'heure de la réunion à la Chambre des pairs n'était pas encore arrivée. Les jeunes gens ne cessaient de crier : « Où allez-vous? où allez-vous ? » Je répondis au hasard : « Eh bien, au Palais-Royal! » Aussitôt j'y suis conduit aux cris de : « Vive la Charte! vive la liberté de la presse! vive Chateaubriand! » Dans la cour des Fontaines, M. Barba, le libraire, sortit de sa maison et vint m'embrasser.

Nous arrivons au Palais-Royal; on me bouscule dans un café sous la galerie de bois. Je mourais de chaud. Je réitére à mains jointes[2] ma demande en rémission de ma gloire[3] : point; toute cette jeunesse refuse de me lâcher. Il y avait dans la foule un homme en veste à manches retroussées, à mains noires, à figure sinistre, aux yeux ardents, tel que j'en avais tant vu au commencement de la Révolution : il essayait continuellement de s'approcher de moi, et les jeunes gens le repoussaient toujours. Je n'ai su ni son nom ni ce qu'il me voulait.

Il fallut me résoudre à dire enfin que j'allais à la Chambre des pairs. Nous quittâmes le café; les acclamations recommencèrent. Dans la cour du Louvre, diverses espèces de cris se firent entendre : on disait : « Aux Tuileries! aux Tuileries! », les autres : « Vive le premier consul! » et semblaient vouloir me faire l'héritier de Bonaparte républicain[4]. Hyacinthe[5], qui m'accompagnait, recevait sa part des poignées de main et des embrassades. Nous traversâmes le pont des Arts et nous prîmes la rue de Seine. On accourait sur notre passage; on se mettait aux fenêtres. Je souffrais de tant d'honneurs[6], car on m'arrachait les bras. Un des

1. On sait qu'il s'était fait une très réelle popularité en plaidant toujours pour la liberté de la presse et les garanties de la Charte. C'est pour cette raison qu'il avait sévèrement jugé les ordonnances de juillet. Cf. plus haut un article sur la *liberté de la presse*, p. 350.

2. L'attitude est un peu puérile. Il exagère, et cette exagération n'a rien de plaisant.

3. *Rémission* = *adoucissement*. Il demande qu'on veuille bien se relâcher un peu de ces démonstrations d'enthousiasme.

4. *Avant que* Napoléon ne perçât sous Bonaparte, comme dit Victor Hugo.

5. *Hyacinthe Pilorge*, son secrétaire.

6. Toujours la même exagération et la même affectation de modestie. Chateaubriand était loin d'être insensible à la gloire et il ne dédaignait pas la popularité qui lui venait de la jeunesse.

jeunes gens qui me poussaient par derrière passa tout à coup sa tête entre mes jambes et m'enleva sur ses épaules. Nouvelles acclamations; on criait aux spectateurs dans la la rue et aux fenêtres : « A bas les chapeaux! vive la Charte! » et moi je répliquais : « Oui, messieurs, vive la Charte! mais vive le roi[1]! » On ne répétait pas ce cri, mais il ne provoquait aucune colère. Et voilà comme la partie était perdue! Tout pouvait encore s'arranger, mais il ne fallait présenter au peuple que des hommes populaires : dans les révolutions un nom fait plus qu'une armée[2].

Je suppliai tant mes jeunes amis qu'ils me mirent enfin à terre. Dans la rue de Seine, en face de mon libraire, M. Le Normant, un tapissier offrit un fauteuil pour me porter; je le refusai et j'arrivai au milieu de mon triomphe dans la cour d'honneur du Luxembourg. Ma généreuse escorte me quitta alors après avoir poussé de nouveaux cris de : *Vive la Charte ! vive Chateaubriand !*

[A la Chambre des pairs, Chateaubriand essaie vainement de plaider la cause du roi. Les événements se précipitent. Le duc d'Orléans est nommé lieutenant-général du royaume. Le roi part pour Rambouillet, puis pour l'exil. Le duc d'Orléans est nommé roi malgré les efforts de Chateaubriand qui prononce, le 7 août, un très beau discours en faveur du duc de Bordeaux. Après avoir examiné la situation politique, combattu le principe d'un roi nommé par les chambres ou élu par le peuple, et plaidé la cause de la légitimité, il conclut :]

« J'ai transporté le combat sur le terrain de mes adversaires[3]; je ne suis point allé bivouaquer dans le passé sous

1. Il se montre « cornélien » dans sa réplique : il n'entend pas renier sa fidélité à son roi, au risque d'être mal vu ou peut-être maltraité. Mais ce cri fut-il réellement poussé?

2. Voilà l'orgueil : tout pouvait être sauvé si Chateaubriand avait été ministre, si le roi n'avait pas mis au pouvoir des hommes impopulaires. Mais il y a bien de la naïveté à supposer que le seul nom de Chateaubriand eût fait plus qu'une armée.

3. Dans la première partie de son discours, il discute l'opinion des républicains et celle des monarchistes qui veulent changer de gouvernement. Il se place à leur *point de vue* qui est celui de la liberté; il avoue avec eux que Charles X a été imprudent, il le fait même dans des termes agressifs pour le roi, il loue la défense « légitime et héroïque » du peuple de Paris, etc. C'est ce qu'il appelle se placer sur le *terrain* de ses adversaires. Tout en acceptant leurs idées et leurs principes, il en tire des conclusions différentes. Il propose en ces termes de choisir pour roi le duc de Bordeaux :

Ce n'est ni par un dévouement sentimental, ni par un attendrissement de nourrice transmis de maillot en maillot depuis le berceau de Henri IV jusqu'à celui du jeune Henri, que je plaide une cause où tout se tournerait de nouveau contre moi, si elle triomphait. Je ne vise ni au roman, ni à la chevalerie, ni au martyre; je ne crois pas au droit divin de la royauté, et je

le vieux drapeau des morts, drapeau qui n'est pas sans gloire, mais qui pend le long du bâton qui le porte, parce qu'aucun souffle de la vie ne le soulève. Quand je remuerais la poussière des trente-cinq Capets[1], je n'en tirerais pas un argument qu'on voulût seulement écouter. L'idolâtrie d'un nom est abolie, la monarchie n'est plus une religion, c'est une forme politique[2] préférable dans ce moment à toute autre, parce qu'elle fait mieux entrer l'ordre dans la liberté.

Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés[3]; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit[4]. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables, si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois[5], ils s'acheminent vers l'exil.

Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté, à ces champions de l'autel et du trône qui naguère me traitaient de renégat, d'apostat et de révolutionnaire[6]. Pieux libellistes,

crois à la puissance des révolutions et des faits. Je n'invoque pas même la Charte, je prends mes idées plus haut; je les tire de la sphère philosophique de l'époque où ma vie expire : je propose le duc de Bordeaux tout simplement comme une nécessité de meilleur aloi que celle dont on argumente.

1. Même point de vue que plus haut. Il emprunte le langage des adversaires de la monarchie sur les *Capets*. — Remarquer les métaphores (*drapeau*, *poussière*), banales en elles-mêmes, mais relevées par le mouvement de la phrase.

2. Pour lui, la monarchie n'est plus rien si elle est *choisie* librement entre d'autres systèmes politiques et si elle est acceptée comme répondant le mieux aux exigences du moment.

3. On peut lui rendre cette justice qu'en effet il avait poussé la monarchie vers le libéralisme. — Il dit plus loin :

J'avais été assez calme en commençant ce discours; mais peu à peu l'émotion me gagna; quand j'arrivai à ce passage : *Inutile Cassandre*... ma voix s'embarrassa et je fus obligé de porter mon mouchoir à mes yeux pour supprimer des pleurs de tendresse et d'amertume.

Cassandre, fille de Priam, avait le don de prophétie sans pouvoir persuader (Mythologie).

4. La phrase est très belle : grave, émue et digne en même temps.

5. Toujours ce loyalisme, ce point d'honneur qui eut réellement sa grandeur. On songe aux vers de Hugo, écrits d'ailleurs dans un tout autre esprit :

Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain.

(Châtiments).

6. Parce qu'il avait soutenu la liberté de la presse et attaqué Decazes et Villèle.

le renégat vous appelle[1] ! Venez donc balbutier un mot, un seul mot avec lui pour l'infortuné maître qui vous combla de ses dons et que vous avez perdu[2] ! Provocateurs de coups d'État, prédicateurs du pouvoir constituant, où êtes-vous? Vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du roi : votre silence d'aujourd'hui est digne de votre langage d'hier. Que tous ces preux, dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants d'Henri IV à coups de fourche, tremblent maintenant accroupis sous la cocarde tricolore : c'est tout naturel. Les nobles couleurs dont ils se parent protègeront leur personne, et ne couvriront pas leur lâcheté[3]. » *(Mémoires d'Outre-Tombe,* V, 321 et 393).

[Après cette séance, Chateaubriand donne sa démission de pair de France, puisqu'il ne veut pas prêter serment à Louis-Philippe ; il renonce à sa pension de douze mille francs[4]. Il rentre définitivement dans la vie privée:]

Fin de ma carrière politique.

Ici se termine ma carrière politique. Cette carrière devait aussi clore mes *Mémoires*, n'ayant[5] plus qu'à résumer les expériences de ma course. Trois catastrophes ont marqué les trois parties précédentes de ma vie : j'ai vu mourir Louis XVI pendant ma carrière de voyageur et de soldat ; au bout de ma carrière littéraire, Bonaparte a disparu ; Charles X, en tombant, a fermé ma carrière politique.

1. Mouvement très oratoire d'indignation et d'ironie. Il dit qu'en prononçant ces mots ses regards se portèrent sur les rangs des pairs.

2. C'est-à-dire : *dont vous avez causé la perte.*

3. Cette fin est très éloquente : c'est un des plus beaux exemples de discours politique que l'on puisse citer. Noblesse de l'inspiration, indignation, polémique, antithèse, images, formules nerveuses, toutes les grandes qualités oratoires s'y trouvent réunies. — Chateaubriand ajoute :

Plusieurs pairs semblaient anéantis ; ils s'enfonçaient dans leur fauteuil au point que je ne les voyais plus derrière leurs collègues assis immobiles devant eux... Je descendis de la tribune, je sortis de la salle, je me rendis au vestiaire, je mis bas mon habit de pair, mon épée, mon chapeau à plumet..... et j'abandonnai, en secouant la poussière de mes pieds, ce palais de trahisons, où je ne rentrerai de ma vie.

4. « Je restai nu comme un petit saint Jean... Mes broderies, mes dragonnes, franges, torsades, épaulettes... m'ont rapporté sept cents francs, produit net de toutes mes grandeurs. »

5. Cf. Règle : *La fortune vient en dormant.*

J'ai fixé[1] l'époque d'une révolution dans les lettres, et de même, dans la politique, j'ai formulé les principes du gouvernement représentatif ; mes correspondances diplomatiques valent, je crois, mes compositions littéraires[2]. Il est possible que les unes et les autres ne soient rien, mais il est sûr qu'elles sont équipollentes[3].

En France, à la tribune de la Chambre des pairs et dans mes écrits, j'exerçai une telle influence que je fis entrer d'abord M. de Villèle au ministère, et qu'ensuite il fut contraint de se retirer devant mon opposition après s'être fait mon ennemi. Tout cela est prouvé par ce que vous avez lu[4].

Le grand événement de ma carrière politique est la guerre d'Espagne[5]. Elle fut pour moi, dans cette carrière, ce qu'avait été le *Génie du christianisme* dans ma carrière littéraire[6]. Ma destinée me choisit pour me charger de la puissante aventure qui, sous la Restauration, aurait pu régulariser la marche du monde vers l'avenir[7]. Elle m'enleva à mes songes et me transforma en conducteur des faits. A la table où elle me fit jouer, elle plaça comme adversaires les deux premiers ministres du jour, le prince de Metternich et M. Canning[8]; je gagnai contre eux la partie. Tous les esprits sérieux que comptaient alors les cabinets convinrent qu'ils avaient rencontré en moi un homme d'Etat[9]. Bonaparte l'avait prévu avant eux, malgré mes livres[10]. Je pourrais donc, sans me vanter, croire que le politique a valu en moi l'écrivain, mais je n'attache aucun prix à la renommée

1. J'ai *déterminé*... Allusion à ses ouvrages littéraires qui ont en effet amené une révolution en littérature.

2. Il est difficile d'en juger d'après les *Mémoires* qui renferment de courts billets adressés au ministre pendant ses ambassades. D'ailleurs il est difficile de comparer deux choses aussi différentes.

3. Les *Mémoires* ont une langue assez spéciale. J'ai signalé des archaïsmes. Voici un mot dérivé du latin et de formation savante pour dire *équivalentes*. Cf. les mots *intumescence*, *oblation* (pour *offrande*), *rédimer* (pour *racheter*), *équanimité* (pour *bienveillance*).

4. Son rôle d'orateur fut en effet considérable (bien que moindre que son rôle de journaliste). Il a raison de rappeler l'un et l'autre.

5. Le récit de cette guerre et du rôle qu'il y joua se trouve dans la *Guerre d'Espagne*, livre rédigé après 1830 (voir plus bas).

6. Il est très préoccupé du parallèle entre son rôle littéraire et son rôle politique. Toute cette fin y insiste.

7. Bien exagéré. Chateaubriand a toujours répété que *sa* guerre avait été un événement considérable.

8. *Metternich*, diplomate autrichien (1773-1859). — *Canning*, ministre anglais (1770-1827).

9. Aveu qui ne manque pas de naïveté.

10. Si Bonaparte l'a dit, *cela* doit être vrai. Mais est-il sûr que Bonaparte l'ait dit?

des affaires[1]; c'est pour cela que je me suis permis d'en parler...

Bien que mon rôle ait fini avec la légitimité, tous mes vœux sont pour la France, quels que soient les pouvoirs à qui son imprévoyant caprice la fasse obéir. Quant à moi, je ne demande plus rien ; je voudrais seulement ne pas trop dépasser les ruines écroulées à mes pieds[2]. Mais les années sont comme les Alpes : à peine a-t-on franchi les premières qu'on en voit d'autres s'élever. Hélas! ces plus hautes et dernières montagnes sont déshabitées, arides et blanchies[3]. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 408.)

1. Il est un peu irritant de voir Chateaubriand s'efforcer, par mille moyens, de prouver son génie, puis avouer, la démonstration faite, que tout cela n'a aucune importance. Cette modestie ne répond pas au reste. Elle est visiblement fausse.

2. Il souhaite ne pas survivre longtemps à la ruine de son idéal politique. Une de ses plus vives douleurs avait été de voir partir pour l'exil le roi et la famille royale :

Parfois Charles X et sa famille s'arrêtaient dans de méchantes stations de rouliers pour prendre un repas sur le bout d'une table sale où des charretiers avaient dîné avant lui. Henri V et sa sœur s'amusaient dans la cour avec les poulets et les pigeons de l'auberge. Je l'avais dit : la monarchie s'en allait, et l'on se mettait à la fenêtre pour la voir passer... Malédiction, Cherbourg, à tes parages sinistres ! C'est auprès de Cherbourg que le vent de la colère jeta Edouard III pour ravager notre pays ; c'est non loin de Cherbourg que le vent d'une victoire ennemie brisa la flotte de Tourville ; c'est à Cherbourg que le vent d'une prospérité menteuse repoussa Louis XVI vers son échafaud ; c'est à Cherbourg que le vent de je ne sais quelle rive a emporté nos derniers princes. Les côtes de la Grande-Bretagne, qu'aborda Guillaume-le-Conquérant, ont vu débarquer Charles le dixième sans pennon et sans lance ; il est allé retrouver, à Holy-Rood, les souvenirs de sa jeunesse, appendus aux murailles du château des Stuarts, comme de vieilles gravures jaunies par le temps. *(Mémoires*, V, 401.)

3. Le récit finit sur une image grandiose et tout à fait conforme à la *grande* manière de l'auteur.

Cinquième Période

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1830-1848)

LES « ÉTUDES HISTORIQUES » (1831)[1]

[Chateaubriand, dans sa retraite, mit la dernière main à un ouvrage qu'il fit paraître le 4 avril 1831, dans la série de ses *Œuvres complètes* (commencée en 1826), et qu'il intitula *Etudes historiques.*

Il y songeait et il y travaillait depuis longtemps. L'histoire l'avait toujours attiré. Il avait commencé sa carrière littéraire par un *Essai sur les Révolutions*; il avait marqué dans le *Génie*, dans *les Martyrs*, dans l'*Itinéraire*, ses préoccupations d'historien. Dès 1812, il avait composé une partie des grands *Discours* qui forment le début des *Etudes historiques;* de 1816 à 1826 il y travailla encore. Enfin, il mit à profit l'année entière qui sépare sa retraite de la vie politique, de la publication de l'œuvre, pour y travailler tous les jours avec opiniâtreté. Il était d'ailleurs un peu pressé par ses éditeurs, ce qui ne veut pas dire que nous avons affaire à une œuvre improvisée : les *Etudes historiques* sont une des œuvres, sinon les plus belles, du moins les plus originales de Chateaubriand.]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

AVANT-PROPOS

[L'*Avant-propos* a été presque entièrement reproduit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (V. 428); l'auteur y déplore l'inopportunité d'une pareille publication (étant donné les circonstances politiques), et il indique les raisons qui l'ont décidé à la faire malgré tout :]

Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écouler. On

1. Voici le titre complet : *Etudes et discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du Christianisme et l'invasion des Barbares; suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France.*

n'aura jamais une idée de la violence que je me suis faite; j'ai été forcé d'abstraire mon esprit dix, douze et quinze heures par jour, de ce qui se passait autour de moi, pour me livrer puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne[1]. Qui lirait quatre gros volumes, lorsqu'on a bien de la peine à lire le feuilleton d'une gazette? J'écrivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frappait à ma porte; en vain, je lui criais : « Attendez, je vais à vous. » Elle passait au bruit du canon, en emportant trois générations de rois[2].

Et que le temps concorde heureusement avec la nature même de ces *Études !* On abat les croix[3], on poursuit les prêtres; et il est question de croix et de prêtres à toutes les pages de mon récit; on bannit les Capets, et je publie une histoire dont les Capets occupent huit siècles[4]. Le plus long et le dernier travail de ma vie, celui qui m'a coûté le plus de recherches, de soins et d'années, celui où j'ai peut-être remué le plus d'idées et de faits[5], paraît lorsqu'il ne peut trouver de lecteurs; c'est comme si je le jetais dans un puits, où il va s'enfoncer sous l'amas des décombres qui le suivront. Quand une société se compose et se décompose, quand il y va de l'existence de chacun et de tous, quand on n'est pas sûr d'un avenir d'une heure, qui se soucie de ce que fait, dit et pense son voisin? Il s'agit bien de Néron, de Constantin, de Julien, des apôtres, des martyrs, des Pères de l'Église, des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, de Clovis, de Charlemagne, de Hugues Capet et de Henri IV! Il s'agit bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous nous trouvons engagés dans le naufrage du

1. Il a toujours l'air de n'attacher aucune importance à ce qu'il fait. Il est vrai qu'ici la date était mal choisie pour publier une œuvre, et que Chateaubriand n'était pas libre d'en choisir une autre. (Voir plus bas, p. 425, n. 2.)

2. Goût du symbole; personnification hardie et poétique de l'histoire.

3. Les premières années du règne de Louis-Philippe furent en effet marquées par des soulèvements contre le catholicisme, par réaction contre le gouvernement de Charles X. L'archevêché fut pillé et incendié, et Saint-Germain-l'Auxerrois saccagé, les 14 et 15 février 1831.

4. Les *Etudes historiques* proprement dites s'arrêtent à la fin de l'empire romain et aux grandes invasions. L'histoire des Capets est traitée dans l'*Histoire de France*. Mais celle-ci est une suite de la première œuvre; elle fut publiée en même temps.

5. Est-ce exagéré ? Le livre paraît être un des plus nourris de l'auteur. Il est vrai que certains historiens éminents ont contesté la valeur scientifique du livre et ont affirmé que l'érudition en était de mauvais aloi.

monde moderne[1]. N'est-ce pas une sorte de radotage, une espèce de faiblesse d'esprit que de s'occuper de lettres dans ce moment? Il est vrai, mais ce radotage ne tient pas à mon cerveau, il vient des antécédents de ma méchante fortune. Si je n'avais pas tant fait de sacrifices aux libertés de mon pays, je n'aurais pas été obligé de contracter des engagements qui s'achèvent de remplir[2] dans des circonstances doublement déplorables pour moi[3]. Je ne puis suspendre une publication dont je ne suis pas le maître; il faut donc couronner par un dernier sacrifice tous mes sacrifices. Aucun auteur n'a été mis à une pareille épreuve[4]; grâce à Dieu, elle est à son terme : je n'ai plus qu'à m'asseoir sur des ruines et à mépriser cette vie que je dédaignais dans ma jeunesse.

Après ces plaintes bien naturelles et qui me sont involontairement échappées, une pensée vient me consoler. J'ai commencé ma carrière littéraire par un ouvrage où j'envisageais le Christianisme sous les rapports poétiques et

1. Voir la fin de la quatrième période de la vie de Chateaubriand et son fameux discours du 7 août 1830, p. 418. Il est convaincu que la révolution de 1830 est la plus grande catastrophe qui ait eu lieu depuis longtemps. Quelques jours avant les *Etudes historiques*, il publiait (le 24 mars 1831) une petite brochure, *De la Restauration et de la Monarchie élective*, où il écrivait : « Nous marchons à une révolution générale », et où il laissait entendre que lui seul aurait pu s'y opposer :

J'étais l'homme de la Restauration *possible*, de la Restauration avec toutes les sortes de libertés. Cette Restauration m'a pris pour un ennemi; elle s'est perdue; je dois subir son sort. Irai-je attacher quelques années qui me restent à une fortune nouvelle, comme ces bas de robes que les femmes traînent de cours en cours et sur lesquels tout le monde peut marcher? A la tête des jeunes générations, je serais suspect; derrière elles, ce n'est pas ma place. Je sens très bien qu'aucune de mes facultés n'a vieilli; mieux que jamais je comprends mon siècle ; je pénètre plus hardiment dans l'avenir que personne ; mais la fatalité a prononcé.

2. Il s'était engagé avec un libraire pour la publication de ses *Œuvres complètes* qui avait, nous l'avons vu, commencé en 1826 (Cf. p. 334). Les *Etudes historiques* devaient terminer la collection. Chateaubriand était alors dans de graves embarras d'argent. Il avait résigné sa pension de pair ; il était loin d'avoir fait des économies pendant sa vie politique. « Je restai, dit-il, nu comme un petit saint Jean ». C'est à cette date qu'il écrivait, dans ses *Mémoires*, un éloge de l'argent où il disait :

O argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer, quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer? Avec toi, on est beau, jeune, adoré; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela : qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux?

3. Tristesses politiques et tristesses de la vie privée.

4. Il exagère. C'est sa tendance. Il lui faut des misères que personne n'ait connues.

moraux ; je la finis par un ouvrage où je considère la même religion sous ses rapports philosophiques et historiques[1]...

[Vient ensuite une préface très longue, très copieuse, dans laquelle Chateaubriand soulève des idées intéressantes :]

PRÉFACE

[Il commence par définir les caractères de l'histoire moderne :]

Caractères de l'histoire moderne.

Les annalistes de l'antiquité ne faisaient point entrer dans leurs récits le tableau des différentes branches de l'administration : les sciences, les arts, l'éducation publique étaient rejetés du domaine de l'histoire. Clio[2] marchait légèrement, débarrassée du pesant bagage qu'elle traîne aujourd'hui après elle. Souvent l'historien n'était qu'un voyageur racontant ce qu'il avait vu[3]. Maintenant l'histoire est une encyclopédie ; il y faut tout faire entrer, depuis l'astronomie jusqu'à la chimie, depuis l'art du financier jusqu'à celui du manufacturier, depuis la connaissance du peintre, du sculpteur et de l'architecte jusqu'à la science de l'économiste, depuis l'étude des lois ecclésiastiques, civiles et criminelles jusqu'à celle des lois politiques. L'historien moderne se laisse-t-il aller au récit d'une scène de mœurs et de passions, la gabelle[4] survient au beau milieu ; un autre impôt réclame ; la guerre, la navigation, le commerce accourent[5]. Comment les armes étaient-elles faites alors ? D'où tirait-on les bois de construction ? Combien valait la livre de poivre ? Tout est perdu si l'auteur n'a pas remarqué que l'année commençait à Pâques et qu'il l'ait datée du 1er janvier ? Comment voulez-vous qu'on s'assure[6] en sa parole, s'il s'est trompé de page

1. Voir plus bas, à la fin de la *Préface*, p. 431.
2. *Clio*, muse de l'histoire.
3. Pas toujours ; peut-on dire que Thucydide n'a raconté que ce qu'il a vu ou n'a fait que raconter ? — Mais tout de même Chateaubriand fait ici la théorie moderne de l'histoire.
4. *Gabelle*, impôt sur le sel avant la révolution.
5. Personnification assez vivante. — C'est Voltaire qui a introduit dans l'histoire toutes ces questions économiques. Cf. son *Siècle de Louis XIV*, où une partie importante est consacrée aux finances, au commerce, à l'industrie, etc.
6. *Qu'on s'assure* = *qu'on ait confiance*.

dans une citation, ou s'il a mal coté l'édition? La société demeure inconnue, si l'on ignore la couleur du haut-de-chausses[1] du roi et le prix du marc d'argent[2]. Cet historien doit savoir non seulement ce qui se passe dans sa patrie, mais encore dans les contrées voisines.

[Il passe en revue les sources pour écrire l'histoire de France : les manuscrits, les chartes. Il fait l'éloge des Bénédictins. Il montre que la Révolution a anéanti beaucoup de papiers qui seraient précieux. Il fait un résumé des historiens antérieurs à 1789. Il distingue les systèmes de l'école historique moderne :]

Voici ce qui me semble vrai dans le système de l'histoire *descriptive :* l'histoire n'est point un ouvrage de philosophie, c'est un tableau[3]; il faut joindre à la narration la représentation de l'objet, c'est-à dire qu'il faut à la fois dessiner et peindre; il faut donner aux personnages le langage et les sentiments de leur temps, ne pas les regarder à travers nos propres opinions, principale cause de l'altération des faits[4]. Si, prenant pour règle ce que nous croyons de la liberté, de l'égalité, de la religion, de tous les principes politiques, nous appliquons cette règle à l'ancien ordre de choses, nous faussons la vérité, nous exigeons des hommes vivant dans cet ordre de choses ce dont ils n'avaient pas même l'idée. Rien n'était si mal que nous le pensons[5]; le prêtre, le noble, le bourgeois, le vassal avaient d'autres notions du juste et de l'injuste que les nôtres : c'était un autre monde, un monde sans doute moins rapproché des principes généraux naturels[6] que le monde présent, mais qui ne manquait ni de grandeur ni de force, témoin ses actes et sa durée. Ne nous hâtons pas de prononcer trop dédaigneusement sur le passé : qui sait si la société de ce moment, qui

1. Sorte de culotte, au temps de Louis XIV.
2. Monnaie d'argent dont la valeur fut très variable. Le *marc* était proprement un poids qui valait 8 onces, soit 1/2 livre.
3. Chateaubriand est ici sur son vrai terrain, et il faut lui reconnaître le mérite de n'en pas triompher trop bruyamment. C'est lui qui, avec ses *Martyrs*, a créé l'histoire descriptive. On sait l'influence de cette œuvre sur A. Thierry, que Chateaubriand cite plus loin, avec de Barante, comme les représentants les plus distingués de cette école. Cf. p. 274, n. 2.
4. Très exact. C'est la théorie de la vraie *couleur locale* qui, malheureusement, a été souvent faussée chez les romantiques par des considérations étrangères à la vérité historique.
5. Vue très juste. Chateaubriand établit ici la relativité des idées, des croyances politiques, et il réhabilite l'ancien régime, trop discrédité de son temps.
6. Hommage rendu à la Révolution dont les idées de libéralisme lui semblent mieux répondre que les théories absolutistes à la vraie nature humaine.

nous semble supérieure (et qui l'est en effet sur beaucoup de points) à l'ancienne société, ne paraîtra pas à nos neveux[1], dans deux ou trois siècles, ce que nous paraît la société deux ou trois siècles avant nous[2]? Nous réjouirions-nous dans le tombeau d'être jugés par les générations futures avec la même rigueur que nous jugeons nos aïeux? Ce qu'il y a de bon, de sincère dans l'histoire descriptive, c'est qu'elle dit les temps tels qu'il sont.

L'autre système historique moderne, le système *fataliste*[3], a, selon moi, de bien plus graves inconvénients, parce qu'il sépare la morale de l'action humaine; sous ce rapport, j'aurai dans un moment l'occasion de le combattre, en parlant des écrivains de talent qui l'ont adopté. Je dirai seulement ici que le système, qui bannit l'*individu* pour ne s'occuper que de l'*espèce*, tombe dans l'excès opposé au système de l'histoire descriptive. Annuler totalement l'individu, ne lui donner que la position d'un chiffre, lequel vient dans la série d'un nombre, c'est lui contester la valeur absolue qu'il possède[4], indépendamment de sa valeur relative[5]. De même qu'un siècle influe sur un homme, un homme influe sur un siècle[6], et si un homme est le représentant des idées du temps, plus souvent aussi le temps est le représentant des idées de l'homme[7].

[Chateaubriand jette un coup d'œil sur l'Allemagne qui a fait entrer la philosophie dans l'histoire : il parle de Herder et de son influence sur Quinet. Puis il passe à Vico, traduit par Michelet et interprété par Ballanche. Il dresse la liste des auteurs qui ont écrit l'histoire depuis la Révolution. Il montre enfin la prépondérance de l'histoire dans l'art moderne :]

Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire : polémique, théâtre, roman, poésie. Si nous avons le *Richelieu* de

1. *Neveux = descendants*; c'est un latinisme.

2. * Etudier dans ce paragraphe la clairvoyance de l'auteur et sa largeur de vues.

3. Le système *fataliste* est celui qui explique tout par la fatalité historique, par le jeu aveugle de certaines forces qui mènent l'homme. Chateaubriand vise ici Thiers et Mignet, historiens de la Révolution.

4. Il est trop individualiste pour ne pas croire à la valeur de l'individu et pour diminuer son rôle.

5. L'homme a une valeur par lui-même et il en a une autre par rapport à son temps.

6. Excellente formule, très intelligente. C'est ce qu'on pourrait répondre, dans un autre ordre d'idées, à ceux qui, comme Taine, ont expliqué le génie par l'influence du milieu. L'homme de génie est en un sens déterminé par son temps, mais aussi il le détermine.

7. Surtout si l'homme est un homme supérieur.

M. Victor Hugo[1], nous saurons ce qu'un génie à part peut trouver dans une route inconnue aux Corneille et aux Racine. L'Ecosse voit renaître le moyen âge dans les célèbres inventions de Walter Scott[2]. Le Nouveau Monde, qui n'a d'autres antiquités que ses forêts, ses sauvages et sa liberté[3], vieille comme la terre, a trouvé dans M. Cooper[4] le peintre de ses antiquités. Nous n'avons point failli en ce nouveau genre de littérature: une foule d'hommes de talent nous ont donné des tableaux empreints des couleurs de l'histoire. Je ne puis rappeler tous ces tableaux, mais deux s'offrent en ce moment même à ma mémoire : l'un, de M. Mérimée, représente les mœurs à l'époque de la Saint-Barthélemy[5] ; l'autre, de M. Latouche, met sous nos yeux une des réactions sanglantes de la contre-révolution napolitaine[6]. Ces vives peintures rendront de plus en plus difficile la tâche de l'historien. Au 13e siècle la chevalerie historique produisit la chevalerie romanesque qui marcha de pair avec elle ; de notre temps la véritable histoire aura son histoire fictive, qui la fera disparaître dans son éclat ou la suivra comme son ombre.

Sous le simple titre de *chansonnier*[7], un homme est devenu un des plus grands poètes que la France ait produits : avec un génie qui tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait[8]..... Le poète n'est peut-être pas tout à fait aussi heureux quand il chante les rois sur leur trône, à moins que ce ne soit le roi d'Yvetot[9]. En général, M. de Béranger a pour démon familier une de ces muses qui pleurent en riant et dont le malheur fait grandir les ailes.

1. Il s'agit du drame *Marion Delorme* (1831).

2. *Walter Scott*, célèbre romancier écossais (1771-1832), qui exerça une grande influence sur le roman historique à l'époque romantique.

3. Se reporter plus haut aux extraits du *Voyage en Amérique*, surtout p. 58.

4. *F. Cooper*, romancier américain (1789-1851).

5. Il s'agit de la *Chronique de Charles IX*, roman historique (1829).

6. Allusion à un roman fort médiocre sur Naples.—*Latouche* était considéré comme une espèce de grand homme dans le milieu romantique. Ce qu'il a fait de mieux, c'est d'avoir publié en 1819 les poésies de Chénier, qui étaient presque totalement inconnues.

7. Le chansonnier *Béranger*.

8. Eloge qui paraîtrait extraordinaire, si l'on ne se souvenait que Béranger fut salué en son temps comme un génie incomparable. Vers 1830, Hugo lui-même ne balançait pas la gloire de Béranger. — Chateaubriand cite ici quelques fragments de ses chansons.

9. *Le Roi d'Yvetot* est une des chansons les plus populaires de Béranger, chanson que Chateaubriand semble apprécier particulièrement, sans doute parce qu'elle était une critique indirecte de Napoléon.

[Il dresse ensuite la liste des principaux historiens français de l'époque et il attaque vigoureusement l'école fataliste qui excuse presque les atrocités de la Révolution française en montrant que les criminels n'étaient pas responsables :]

Révolution et Christianisme.

Si, taisant ce que la Révolution a fait de bien, ce qu'elle a détruit de préjugés, établi de libertés dans la France, on retraçait l'histoire de cette Révolution par ses crimes, sans ajouter un seul mot, une seule réflexion au texte, mettant seulement bout à bout toutes les horreurs qui se sont dites et perpétrées dans Paris et les provinces pendant quatre ans, cette tête de Méduse[1] ferait reculer pour des siècles le genre humain jusqu'aux dernières bornes de la servitude[2] ; l'imagination épouvantée se refuserait à croire qu'il y ait eu quelque chose de bon caché sous ces attentats. C'est donc une étrange méprise que de glorifier ces attentats pour faire aimer la Révolution. Ce n'est point l'année 1793 et ses énormités qui ont produit la liberté[3] ; ce temps d'anarchie n'a enfanté que le despotisme militaire ; ce despotisme durerait encore si celui qui avait rendu la gloire sa complice avait su mettre quelque modération dans les jouissances de la victoire. Le régime constitutionnel est sorti des entrailles de l'année 1789 ; nous sommes revenus, après de longs égarements, au point du départ[4] : mais combien de voyageurs sont restés sur la route[5] !

Tout ce qu'on peut faire par la violence, on peut l'exécuter par la loi : le peuple qui a la force de proscrire a la force de contraindre à l'obéissance sans proscription. S'il est jamais permis de trangresser la justice sous le prétexte du bien public, voyez où cela vous conduit : vous êtes aujourd'hui le plus fort, vous tuez pour la liberté, l'égalité,

1. Image mythologique. *Méduse* était une des trois Gorgones ; son regard pétrifiait les gens. Persée lui coupa la tête.

2. Il veut dire que, par frayeur de l'anarchie, les hommes accepteraient la tyrannie la plus radicale.

3. Très juste. Il annonce ce que montrera Taine dans ses *Origines de la France contemporaine*, c'est-à-dire que la tyrannie jacobine a amené le despotisme militaire.

4. Nous dirions au *point* de *départ*.

5. Est-ce une pensée mélancolique, signifiant qu'il y eut en effet beaucoup de victimes avant d'en arriver là ? Ou bien veut-il dire que beaucoup d'*égarés* ont persisté dans leurs erreurs révolutionnaires ?

la tolérance ; demain, vous serez le plus faible, et l'on vous tuera pour la servitude, l'inégalité, le fanatisme. Qu'aurez-vous à dire ? Vous étiez un obstacle à la chose qu'on voulait; il a fallu vous faire disparaître : fâcheuse nécessité sans doute; ce sont là vos principes, subissez-en la conséquence[1].

[En regard de cette Révolution française, si mal conduite, à ses yeux, et si mal comprise par certains historiens, Chateaubriand trace le portrait de la société future qui obéira à l'esprit chrétien :]

Ainsi j'amène du pied de la croix au pied de l'échafaud de Louis XVI[2] les trois vérités qui sont au fond de l'ordre social : la vérité religieuse, la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, et la vérité politique ou la liberté. Je cherche à démontrer que l'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation, alors même qu'elle semble rétrograder[3]. L'homme tend à une perfection indéfinie; il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont les traditions religieuses et primitives de tous les peuples[4] nous apprennent qu'il est descendu; mais

1. Il donne à la suite quelques exemples pour montrer comment le *fatalisme* justifie tous les crimes. Ne pas oublier que toute cette page est destinée à combattre l'école historique qui, voulant tout expliquer, excusait tout.

Voici encore un autre fragment où il condamne cette école *fataliste* en histoire :

La fatalité introduite dans les affaires humaines n'aurait pas même l'avantage de transporter à l'histoire l'intérêt de la fatalité tragique. Qu'un personnage sur la scène soit victime de l'inexorable destin ; que, malgré ses vertus, il périsse : quelque chose de terrible résulte de ce ressort mis en mouvement par le poète. Mais que la société soit représentée comme une espèce de machine qui se meut aveuglément par des lois physiques latentes; qu'une révolution arrive par cela seul qu'elle doit arriver; que sous les roues de son char, comme sous celles du char de l'idole indienne, soient écrasés au hasard innocents et coupables ; que l'indifférence ou la pitié soit la même à l'égard du vice et de la vertu ; cette fatalité de la chose, cette impartialité de l'homme sont hébétées et non tragiques... Non, si l'on sépare la vérité morale des actions humaines, il n'est plus de règle pour juger ces actions; si l'on retranche la vérité morale de la vérité politique, celle-ci reste sans base; alors il n'y a plus aucune raison de préférer la liberté à l'esclavage, l'ordre à l'anarchie.

2. Rapprochement très dramatique. Toute son histoire tient entre ces deux victimes, Jésus-Christ et Louis XVI.

3. Il est assez piquant de le voir reprendre cette idée de progrès qui fut celle du 18e siècle et des encyclopédistes. Mais tandis que ceux-ci voyaient la perfectibilité dans l'affranchissement des idées religieuses et dans le règne des lumières, Chateaubriand signale le retour au christianisme et il en attend la régénération progressive de l'avenir.

4. Il y a donc eu une déchéance, comme l'attestent les mythes de tous les peuples. Mais l'humanité remontera à la lumière. Chateaubriand s'inspire ici des idées de son ami Ballanche qui croyait au progrès indéfini de l'humanité par la douleur et l'expiation.

il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu[1], au sommet duquel il reverra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce humaine[2].

Les fils d'Adam ne sont qu'une même famille qui marche vers le même but.... Sur des sociétés qui meurent sans cesse, une société vit sans cesse; les hommes sombrent, l'homme reste debout, enrichi de tout ce que ses devanciers lui ont transmis[3], couronné de toutes les lumières[4], orné de tous les présents des âges; géant qui croît toujours, toujours, toujours et dont le front, montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Eternel[5].....

Je ne me sépare point de mon temps, ainsi que des esprits inattentifs le pourraient croire[6]. Le christianisme est passé, dit-on. Passé? Oui, dans la rue, où nous abattons une croix[7], chez nos deux ou trois voisins, dans la coterie où nous déclarons du haut de notre supériorité qu'on ne nous comprend pas, qu'on ne peut pas nous comprendre, que, pour peu qu'une génération ne soit pas au maillot, elle est incapable de suivre le vol de notre génie et d'entrer dans ce mouvement de l'univers. Grâce à ce génie, nous devinons ce que nous ne savons pas; nous plongeons un regard d'ai-

1. La montagne où Moïse reçut les Tables de la Loi. Ici c'est une image pour caractériser l'état futur où l'humanité verra Dieu face à face. C'est une vision dans le *ton* de Ballanche.

2. Il a toujours été convaincu de l'importance exceptionnelle de l'année 1830.

3. Chateaubriand annonce les théories modernes sur la solidarité. Cf. aussi les idées de Pascal sur l'humanité, comparée à un seul homme, qui apprendrait toujours.

4. Alliance de mots singulière. Mais il faut songer que ce mot *lumière*, fort à la mode au 18e siècle, avait perdu son sens étymologique.

5. C'est toujours la même idée que plus haut, mais l'image est nouvelle et la phrase exprime, par son tour grandiose et oratoire, cette ascension indéfinie du géant. Chateaubriand croit à la conciliation des idées modernes et de l'idée chrétienne. Il avait écrit, dans la *Préface* de ses *Œuvres complètes* (1826) :

La société ne peut se soutenir qu'en s'appuyant sur l'autel; mais les ornements de l'autel doivent changer selon les siècles, et en raison des progrès de l'esprit humain. Si le sanctuaire de la Divinité est beau à l'ombre, il est encore plus beau à la lumière; la croix est l'étendard de la civilisation. Je ne redeviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté; alors je cesserai de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme.

6. Il est toujours très préoccupé d'être moderne, de marcher avec son temps. Il vient d'en accepter l'idée de progrès. On a vu que dans son discours à la Chambre des pairs il faisait porter toute la discussion du début sur les principes de liberté. Cf. p. 418.

7. Allusion aux événements qui suivirent la révolution de Juillet. Cf. p. 424, n. 3.

gle au fond des siècles ; sans avoir besoin de flambeau, nous pénétrons dans la nuit du passé ; l'avenir est tout illuminé pour nous des feux qui font clignoter les faibles yeux de nos pères. Soit; mais nonobstant ce[1], et sauf le respect dû à notre supériorité, le christianisme n'est pas passé[2].

Analyse et Extraits.

[Il n'y a pas lieu de suivre Chateaubriand dans toute sa révision historique. Il prend le monde romain à Jules César. Son premier Discours porte sur la chute de l'empire romain et les progrès du christianisme : il va jusqu'à Constantin. Le second pousse jusqu'à Valentinien, le troisième jusqu'à Théodose Ier. Une quatrième étude raconte les derniers empereurs, une cinquième oppose par des détails très précis les mœurs des chrétiens aux mœurs des païens, une sixième définit les mœurs des barbares. Les pages brillantes et solides ne manquent pas dans le livre. Voici une description tirée de la dernière partie sur les mœurs des Barbares :]

Mœurs des Barbares.

Tout ce qui se peut rencontrer[3] de plus varié, de plus extraordinaire, de plus féroce dans les coutumes des sauvages s'offrit aux yeux de Rome : elle vit, d'abord successivement et ensuite tout à la fois, dans le cœur et dans les provinces de son empire, de petits hommes maigres et

1. Style étrange.
2. Il continue en montrant les services que le christianisme a rendus à la société *moderne*. C'est comme une addition à la dernière partie du *Génie*. Le christianisme a affranchi la Grèce et il essaie de délivrer la Pologne. Il fait des progrès aux États-Unis. La philosophie allemande est chrétienne; celle de l'Angleterre aussi. Herder, Benjamin Constant et lord Byron ont proclamé la beauté de cette religion et sa grandeur. Chateaubriand croit à l'avenir du christianisme. Il dit encore dans cette même *Préface* :
Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus ; les enfants du Christ, de quelque lignée qu'ils proviennent, se sont serrés au pied du Calvaire, souche naturelle de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé ; il n'est plus resté au Vatican que la vertu des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique ; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait. Je répéterai ce que j'ai déjà dit dans cet ouvrage : pour jeter un nouvel éclat, le Christianisme n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et dans sa place.
3. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

basanés ou des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendres de frêne ; les uns nus, ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or ; les autres couverts de peaux, de sayons, de larges braies[1], de tuniques étroites et bigarrées ; d'autres encore la tête chargée de casques faits en guise de mufles de bêtes féroces, d'autres encore le menton et l'occiput rasés ou portant longues barbes et moustaches. Ceux-ci s'escrimaient à pied avec des massues, des maillets, des marteaux, des framées, des angons à deux crochets[2], des haches à deux tranchants, des frondes, des flèches armées d'os pointus, des filets et des lanières de cuir, de courtes et de longues épées ; ceux-là enfourchaient de hauts destriers bardés de fer, ou de laides et chétives cavales, mais rapides comme des aigles. En plaine, ces hommes hostoyaient[3] éparpillés ou formés en coin ou roulés en masse ; parmi les bois, ils montaient sur les arbres, objets de leur culte, et combattaient portés sur les épaules et dans les bras de leurs dieux[4].....

Les Huns parurent effroyables aux barbares eux-mêmes[5] ; ils considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux, ces cavaliers dont la voix était grêle et le geste sauvage[6]. La renommée les représentait aux Romains comme des bêtes marchant sur deux pieds, ou comme ces effigies difformes que l'antiquité plaçait sur les ponts... Ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-crues, couvées[7] un moment entre leurs cuisses ou échauffées entre leur siège et le dos de leurs chevaux. Leurs tuniques, de toile colorée et de peaux de rats des champs, étaient nouées autour de leur cou ; ils ne les abandonnaient que lorsqu'elles tombaient en lambeaux. Ils enfonçaient leur tête dans des bonnets de peau arrondis,

1. *Sayon* = *saie*, casaque ouverte que portaient les soldats et les paysans gaulois. — Les *braies* étaient le pantalon.

2. * Voir dans les *Martyrs* (livre VI) la peinture des Francs, p. 271, et comparer les deux passages.

3. Très vieux mot : *hostoyaient* = *combattaient*.

4. Les arbres qui sont des dieux et qui ont des épaules portent leurs fidèles. On sait en effet que plusieurs de ces Barbares adoraient des arbres. Mais l'image est tout de même bien singulière.

5. Il semble pourtant que les Barbares déjà décrits soient suffisamment effrayants, mais Chateaubriand renchérit dans l'horreur elle-même.

6. Merveilleuse description, très réaliste, très expressive.

7. L'image est amusante et d'ailleurs exacte.

et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre[1]. (*Sixième discours*, Première partie.)

[Les *Etudes historiques* proprement dites finissent avec l'invasion des barbares. Mais l'*Analyse raisonnée* de l'histoire de France en est la suite et, de l'aveu même de Chateaubriand, c'est le même ouvrage avec un titre différent. Une première partie va de Clovis, ou plutôt Klovigh, jusqu'à Philippe VI de Valois. Elle passe en revue les rois, les institutions, les mœurs. Elle explique la féodalité, la chevalerie. Une seconde partie est consacrée à Philippe de Valois. Chateaubriand mêle les réflexions philosophiques et les tableaux :]

Etrangeté du moyen âge.

Le moyen âge offre un tableau bizarre, qui semble être le produit d'une imagination puissante, mais déréglée[2]. Dans l'antiquité, chaque nation sort pour ainsi dire de sa propre source. Un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout, rend homogènes les institutions et les mœurs. La société du moyen âge était composée des débris de mille autres sociétés ; la civilisation romaine, le paganisme même y avaient laissé des traces ; la religion chrétienne y apportait ses croyances et ses solennités ; les barbares franks[3], goths, bourguignons, anglo-saxons, danois, normands retenaient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriétés se mêlaient, toutes les espèces

1. Pour ces descriptions des Barbares, Chateaubriand, comme à l'ordinaire, a utilisé une foule de textes. Il cite en note, à propos des moindres détails, ses copieuses références, des passages d'Ammien Marcellin, Jornandès, Plutarque, Grégoire de Tours, Tacite, etc.

2. Dans son jugement sur le moyen âge, il mêle les éloges et les critiques. Il en dit du bien parce qu'il a contribué à le mettre à la mode, mais il fait des restrictions, parce qu'il trouve qu'on a trop abusé du gothique et que le romantisme s'est trop inspiré du moyen âge.

3. *Franks* est l'orthographe nouvelle, mise alors à la mode par les historiens, par ex. Augustin Thierry. Si les *Martyrs* révélèrent à Thierry sa vocation historique (cf. p. 274, n. 2), Thierry, en revanche, par ses ouvrages, par ses articles de journaux, de 1817 à 1820 (devenus *Dix ans d'études historiques*), par ses *Lettres sur l'Histoire de France*, publiées dans le *Courrier français* à partir de juillet 1820, Thierry a fortement agi sur l'esprit de Chateaubriand qui l'admirait beaucoup et qui a déclaré, en plus d'un endroit des *Etudes historiques*, s'appuyer sur son autorité. Dans la *Vie de Rancé* il l'appellera « notre maître à tous ». On lira dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (V, 546), une visite que Chateaubriand fit en 1832 à Augustin Thierry, retiré à Vesoul.

de lois se confondaient..... Toutes les formes de liberté et de servitude se rencontraient : la liberté monarchique du roi, la liberté aristocratique du noble, la liberté individuelle du prêtre, la liberté collective des communes, la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de métiers et des marchands, la liberté représentative de la nation, l'esclavage romain, le servage barbare, la servitude de l'aubain[1]. De là ces spectacles incohérents, ces usages qui se paraissent contredire, qui ne tiennent que par le lien de la religion[2]. On dirait des peuples divers n'ayant aucun rapport les uns avec les autres, étant seulement convenus de vivre sous un commun maître autour d'un même autel.

Jusque dans son apparence extérieure, la France offrait alors un tableau plus pittoresque et plus national qu'elle ne le présente aujourd'hui. Aux monuments nés de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par une déplorable affectation de l'architecture bâtarde romaine[3], des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel ni appropriés à nos besoins ; froide et servile copie, laquelle a porté le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank[4]. Ce n'était pas ainsi qu'imitait le moyen âge ; les esprits de ce temps-là admiraient aussi les Grecs et les Romains[5] ; ils recherchaient et étudiaient leurs ouvrages ; mais au lieu de s'en laisser dominer, ils les maîtrisaient, les façonnaient à leur guise, les rendaient français et ajoutaient à leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés[6] ; le culte païen était exté-

1. L'*aubain* est l'étranger, soumis pendant la féodalité à une réglementation très rigoureuse.

2. La thèse fondamentale de l'ouvrage reparaît en plusieurs passages.

3. Allusion au goût gréco-romain sous la Révolution et l'Empire, et à la construction d'édifices imités des temples grecs, comme la *Madeleine* et la *Bourse*.

4. Le rapprochement n'est pas très évident. Le goût gréco-romain du 18e siècle n'était qu'un pastiche sans doute ; mais on ne voit pas comment la littérature latine, aux premiers siècles de notre formation nationale, put détruire l'originalité du génie frank, puisque nous sommes des Latins avant tout.

5. Il s'agit de prouver que le moyen âge ne fut pas une époque de barbarie et que la tradition de l'antiquité s'y maintint. Ce point est hors de doute aujourd'hui, mais le contraire parut la vérité même jusqu'à l'époque romantique.

6. Ce n'est pas exact. Les premières églises furent des *basiliques*, proprement les salles où le juge romain rendait la justice. Elles n'avaient rien de commun, originellement, avec les temples païens, pas même cette analogie d'être « des temples retournés ».

rieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien était intérieur, la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice[1], comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes[2]. Les proportions de l'église surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule chrétienne s'entassait sous la voûte de l'église, et que la foule païenne était répandue sous le péristyle[3] du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres, ils changèrent cette économie[4] et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel leurs édifices[5].

[Le même chaos apparaît dans les luttes de la France contre l'étranger et surtout contre les Anglais. Jamais il n'y eut plus de patriotisme ni plus de malheurs. Voici la fin de la bataille de Crécy :]

La nuit pluvieuse et obscure favorisa la retraite de Philippe[6]. Ce prince, entré sur le champ de bataille avec cent vingt mille hommes, en sortait avec cinq chevaliers, Jean de Hainaut, Charles de Montmorency, les sires de Beaujeu, d'Aubigny et de Montsault. Il arrive au château de Broye[7]; les portes en étaient fermées. On appela le commandant; celui-ci vint sur les créneaux et dit : « Qui est-ce là ? qui appelle à cette heure ? » Le roi répondit : « Ouvrez, c'est la fortune de la France », parole plus belle que celle de César dans la tempête[8], confiance magnanime, honorable au sujet comme au monarque, et qui peint la grandeur de l'un et de l'autre dans cette monarchie de saint Louis. Du château de Broye, Philippe se rendit à Amiens.

Il y avait déjà deux heures qu'il faisait nuit; les Anglais ne se tenaient pas encore assurés du triomphe; ils n'appri-

1. Trop joli, trop ingénieux. Il oppose la colonnade intérieure de nos églises à la colonnade extérieure des temples antiques. Pure coïncidence et non calcul.
2. Sur les *catacombes*, cf. le récit des *Martyrs*, p. 266.
3. Le promenoir extérieur du temple, entre les murs et les colonnes.
4. *Economie = disposition.*
5. Cette phrase n'est pas claire du tout. Il veut dire que le christianisme ne se préoccupa *d'abord* que de l'intérieur des églises, et ne chercha que *beaucoup plus tard* la décoration extérieure, à l'image des temples grecs.
6. La bataille de *Crécy* est du 26 août 1346. Crécy est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de la Somme, arrondissement d'Abbeville.
7. *Broye*, entre Crécy et Amiens.
8. César, traversant l'Adriatique pendant une tempête, lorsqu'il allait combattre Pompée en Grèce, dit au batelier : « Que crains-tu ? Tu portes César et sa fortune ».

rent toute leur victoire que par le silence qu'elle répandit sur le champ de bataille. Inquiets de ne plus rien entendre, ils allumèrent des falots, et entrevirent à cette pâle lueur les immenses funérailles[1] dont ils étaient entourés. Quelques mouvements muets indiquaient les restes d'une vie sans intelligence; quelques blessés, sans parole et sans cri, élevaient la tête et les bras au-dessus des régions de la mort : scène indéfinie et formidable entre la résurrection et le néant[2].

Edouard[3], qui pendant toute cette journée n'avait pas même mis son casque, descendit alors de la colline vers le prince de Galles, et lui dit en le serrant dans ses bras : « Dieu vous doins (donne) persévérance ! vous êtes mon fils.» Le prince s'inclina et s'humilia en honorant son père. Les luminaires élevés par les soldats éclairaient ces embrassements au milieu de tant de jeunes hommes privés pour jamais des caresses paternelles. Le fils et le petit-fils de la fille de Philippe le Bel avaient dans leurs veines de ce sang français qui souillait leurs pieds[4]; ils pouvaient aller raconter à leur mère, qui vivait encore, ce qu'ils avaient vu dans la vaste chambre ardente où gisaient les corps de ses parents et de ses amis[5].

Quand vint le jour, il faisait un brouillard si épais qu'on voyait à peine à quelques pas devant soi. Les communes de Rouen et de Beauvais, une autre troupe commandée par les délégués de l'archevêque de Rouen et du grand-prieur de France, mille lances conduites par le duc de Lorraine, ignorant ce qui s'était passé, s'avançaient au secours de Philippe. Les Anglais plantèrent sur un lieu élevé les bannières tombées entre leurs mains : attirés par ces enseignes de la patrie, les Français venaient se ranger autour d'elles et ils étaient égorgés[6].

[Puis Chateaubriand mène son *analyse raisonnée* depuis la bataille de Poitiers jusqu'à la révolution de 1789. Certains passages sentent le

1. Sens latin de *funera* : cadavres.
2. Ce n'est pas clair. Il veut dire que ces blessés sont entre la *vie* (la résurrection) et la *mort* (le néant). La phrase est bien solennelle et bien recherchée.
3. *Edouard III*, vainqueur à Crécy et dix ans plus tard à Poitiers.
4. Antithèse de très mauvais goût.
5. Voilà encore une de ces *étrangetés* de notre moyen âge qui frappent l'imagination de l'auteur. Mais de pareils faits ne sont-ils pas de tous les temps ?
6. Le tableau ne manque pas de vigueur ni de couleur. Il faudrait en enlever certaines réflexions d'un goût et d'un style douteux.

résumé fait hâtivement, mais on y trouve des pages brillantes comme ce tableau du 18e siècle :]

Tableau du 18e siècle.

Tandis que le peuple perdait à la fois ses mœurs et son ignorance, sourde au bruit d'une vaste monarchie qui roulait en bas[1], la cour se plongeait plus que jamais dans un despotisme qu'elle n'avait plus la force d'exercer[2]. Au lieu d'élargir ses plans, d'élever ses pensées en progression relative à l'accroissement des lumières[3], elle rétrécissait ses préjugés, ne savait ni se soumettre au mouvement des choses ni s'y opposer avec vigueur. Cette misérable politique qui fait qu'un gouvernement se resserre quand l'esprit public s'étend est remarquable en toutes révolutions[4] : c'est vouloir inscrire un grand cercle dans une petite circonférence; le résultat est certain. La tolérance s'accroît, et les prêtres font juger et exécuter un jeune homme qui dans une orgie avait insulté un crucifix[5]; le peuple se montre incliné à la résistance, et tantôt on lui cède mal à propos, tantôt on le contraint imprudemment; l'esprit de liberté paraît et on multiplie les lettres de cachet.....

Les diverses classes de la société étaient également corrompues ; la cour et la ville, les gens de lettres, les économistes et les encyclopédistes, les grands seigneurs et les gentilshommes, les financiers et les bourgeois se ressemblaient, témoin les Mémoires qu'ils nous ont laissés. Mais ce serait assigner de trop petites causes à la révolution que de les chercher dans cette vie d'hommes à bonnes fortunes, dans cette vie de théâtres, d'intrigues galantes et littéraires, unie aux coups d'état sur le parlement et aux colères d'un despotisme en décrépitude.....

1. *Qui roulait en bas* = *qui s'écroulait.*

2. Phrase expressive et nerveuse. Le pouvoir royal a encore le goût de la tyrannie : il n'a plus assez de vigueur pour l'imposer.

3. Chateaubriand, après les écrivains du 18e siècle, emploie souvent ce mot *lumières* pour caractériser les progrès de l'esprit humain. — *Relative à* = *proportionnée à...*

4. Allusion évidente à la révolution de 1830, provoquée par l'aveuglement de Charles X et sa résistance aux aspirations populaires (voir plus haut pp. 414 sq.).

5. Le chevalier de la Barre, dont Voltaire prit en main la cause et la réhabilitation. Il est établi aujourd'hui que de la Barre fut victime de la justice du temps et non de l'intolérance des prêtres.

La civilisation avait marché depuis dix siècles[1] ; une foule de préjugés étaient détruits, mille institutions oppressives battues en ruine[2]. La France avait successivement recueilli quelque chose des libertés aristocratiques féodales, du mouvement communal, de l'impulsion des croisades, de l'établissement des Etats[3], de la lutte des juridictions ecclésiastiques et seigneuriales, du long schisme[4], des découvertes du 16e siècle, de la réformation, de l'indépendance de la pensée pendant les troubles de la Ligue et les brouilleries de la Fronde, des écrits de quelques génies hardis, de l'émancipation des Pays-Bas et de la révolution d'Angleterre[5]. La presse, bien qu'enchaînée, conserva le dépôt de ces souvenirs sous la monarchie absolue de Louis XIV[6]; la liberté dormit, mais elle ne dérogea pas[7], et cette antique liberté, comme l'antique noblesse, a repris ses droits en reprenant son épée[8]. Les générations du corps et celles de l'esprit conservent le caractère de leurs origines respectives. Tout ce que produit le corps meurt comme lui ; tout ce que produit l'esprit est impérissable comme l'esprit même[9]. Toutes les idées ne sont pas encore engendrées, mais quand elles

1. Il se fait le défenseur de la civilisation et du progrès de l'esprit humain. On a déjà vu cette tendance dans cette *Histoire* même et dans les prophéties sur l'avenir. — Au point de vue historique, il a raison de montrer dans la Révolution le résultat de plusieurs siècles d'efforts.

2. Peu français : *Ruinées* ou *battues en brèche*.

3. Les *Etats-Généraux*, convoqués plusieurs fois de 1302 à 1614.

4. Le *Grand Schisme* d'Occident, de 1378 à 1449 (date du Concile de Bâle).

5. Il a parlé de cette révolution d'Angleterre dans son histoire des *Quatre Stuarts*, qui est une annexe à son Histoire de France (cf. page suivante).

6. Il a décrit, dans ce même livre, l'absolutisme de Louis XIV. Voici quelques jugements :

Tout devint individuel sous Louis XIV. Le peuple disparut comme aux temps féodaux : on eut dit d'une nouvelle conquête, d'une nouvelle irruption des Barbares, et ce n'était que l'invasion d'un seul homme. Observons néanmoins une différence : le nom du peuple ne se rencontre nulle part dans la monarchie de Hugues Capet, parce que le peuple n'existait pas ; il n'y avait que des serfs ; la nation, militaire et religieuse, consistait dans la noblesse et le clergé. Sous Louis XIV le peuple était créé, il se perdait seulement dans l'arbitraire, ce qui fait qu'il se retrouva au moment où ses chaînes rompirent.

7. Elle ne perdit ni sa dignité ni son rang. Très belle formule. La liberté a et garde ses titres de noblesse, même lorsqu'elle semble avilie.

8. La même pensée continue et se prolonge sur une image puissante. La liberté, comme la noblesse, reprend l'épée pour triompher de ses ennemis.

9. C'est une idée de Salluste, au début de son *Jugurtha :*

Corporis et fortunæ bonorum, ut initium, sic finis est, omniaque orta occidunt et aucta senescunt : animus incorruptus, æternus...

« Les biens du corps et de la fortune, ayant un commencement, ont aussi une fin. Tout ce qui naît périt, tout ce qui grandit vieillit ; l'âme seule est incorruptible et immortelle. »

naissent, c'est pour vivre sans fin[1], et elles deviennent le trésor commun de la race humaine.

[Chateaubriand a donné, comme une suite à son *Histoire de France* et sous le titre *Les Quatre Stuarts*, un résumé de la Révolution d'Angleterre au 17e siècle, et tracé le portrait des quatre Stuarts, Jacques Ier, Charles Ier, Charles II et Jacques II, dans un style un peu sec. Voici deux figures déjà rencontrées dans Bossuet :]

Henriette de France — Cromwell.

Elevée dans une monarchie absolue[2], dans une religion dont le principe est inflexible, dans une cour où l'on passe tout aux femmes, dans un pays où l'humeur est mobile et légère, Henriette fut d'abord un enfant[3] capricieux qui prétendit à la fois faire dominer sa volonté, sa religion et son humeur. Les prêtres, les femmes et les gentilshommes qu'elle avait amenés avec elle voulaient, les uns exercer leur culte dans tout son éclat, les autres établir leurs modes et se moquer des usages d'une *cour barbare*. Charles, accablé de toutes ces querelles, renvoya en France la suite de la reine[4]... Charles avait quelque chose de doux, de facile et d'affectueux dans le caractère; sa femme était plus impérieuse, et l'on s'apercevait qu'elle avait un certain mépris pour la faiblesse de Charles. La reine était charmante : quoiqu'elle fût née d'un sang[5] et dans une cour qui n'abondait pas en austères vertus, les républicains mêmes n'osèrent calomnier ses mœurs... On peut reprocher à Henriette-Marie du penchant à l'intrigue, penchant qu'elle tenait du sang des Médicis[6]; elle se livra aussi à des moines sans prudence et à des favorites qui la trahirent. Elle avait le courage du sang; le courage politique lui manquait quelquefois : et quand les orages populaires grondaient, quoique femme de tête et de cœur, elle donnait des conseils

1. L'idée est éternelle et ne meurt pas.
* Comparer Vigny dans son poème symbolique *La Bouteille à la Mer*.

2. A la cour de France.

3. Elle n'avait pas seize ans lorsqu'elle épousa Charles Ier. Née le 25 novembre 1609, elle se maria le 11 mai 1625.

4. Charles se plaignait des façons d'agir de sa femme dans des instructions pour la cour de France (12 juillet 1626), que cite Chateaubriand dans son texte, tout en indiquant dans une note que certains passages semblent être falsifiés.

5. Elle était la dernière des six filles de Henri IV, connu par ses galanteries.

6. Elle était fille de Marie de Médicis.

pusillanimes. Bienfaisante et magnanime, elle ne voulait pas même connaître le nom de ses calomniateurs : « Si ces personnes me haïssent, disait-elle, leur haine ne durera peut-être pas toujours, et s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils[1] auront honte de tourmenter une femme qui prend si peu de précaution pour se défendre[2]. »

[Puis, voici en regard le portrait de l'adversaire, de *Cromwell :*]

Mettez à part l'illégalité des mesures de Cromwell[3], illégalité dont, après tout, il était peut être obligé d'user pour maintenir son illégale puissance, l'usurpation de ce grand homme fut glorieuse. Au dedans il fit régner l'ordre : comme beaucoup de despotes, il était ami de la justice en tout ce qui ne touchait pas à sa personne, et la justice sert à consoler les peuples de la perte de la liberté[4]. Le fanatique, le régicide Cromwell, parvenu au pouvoir, fut tolérant en religion et en politique; il fit passer le bill[5] de la liberté de culte et de conscience; il employa des royalistes avoués[6]...

Cromwell aimait et protégeait la noblesse anglaise. Cette noblesse ne périt point, comme de nos jours la noblesse française, parce qu'elle ne sépara pas tout à fait sa cause de la cause générale[7], et qu'en même temps la révolution de 1640, entreprise en faveur de la liberté, et non de l'égalité[8],

1. *Ils* pour *elles*, renvoie à *personnes*, par accord avec le sens. Cf. Crouzet... *Gr. Fr.*, § 336, 2°.

2. Il est en effet établi qu'Henriette était généreuse et magnanime. Elle pécha seulement par imprudence. Chateaubriand ne cache pas ses fautes.

* Comparer le portrait d'Henriette de France dans l'*Oraison Funèbre* de Bossuet (il est, naturellement, plus idéalisé).

3. Cromwell en usait très cavalièrement avec les Parlements qui ne lui convenaient pas. Il prononçait leur dissolution.

4. Réflexion politique souvent juste. Chateaubriand mêle ordinairement des maximes à ses récits : c'est la manière de Tacite.

5. *Bill*, projet de loi proposé au Parlement anglais.

6. Chateaubriand en donne ici une liste. Il nomme, en particulier, Monk, commandant de l'armée et de la flotte, ancien royaliste militant qui d'ailleurs favorisa la restauration des Stuarts.

7. Encore un rapprochement avec les événements de notre histoire. Plus bas, il fera une comparaison entre Cromwell et Napoléon. Il ne peut se dégager des préoccupations de notre histoire, surtout au lendemain de cette Révolution de 1830 dont il a signalé l'importance. Il a d'ailleurs raison de distinguer le rôle de la noblesse anglaise dans la révolution de 1640 et celui de la noblesse française en 1789.

8. Il est certain que, si toute révolution a des causes multiples, la révolution anglaise fut surtout inspirée par le désir de la liberté qui caractérise dans l'histoire la politique intérieure de ce pays. Le gouvernement de Charles Ier avait mécontenté la nation ; la lutte contre les Parlements, la tyrannie religieuse provoquèrent le soulèvement qui aboutit à la défaite et à l'exécution de Charles Ier (1649).

n'était point dirigée contre l'aristocratie... L'administration de Cromwell fut active, vigilante, vigoureuse, mais trop fondée sur la corruption de la police, pour qui Cromwell avait un penchant décidé et à laquelle il sacrifiait des sommes considérables. Tous les services étaient payés régulièrement un mois d'avance; de grosses pensions, accordées à des hommes considérables, créaient des intérêts, si elles ne pouvaient créer des devoirs[1].....

Tous les monarques avaient renoncé à divertir leur orgueil du spectacle de la dégradation humaine, blessés peut-être encore qu'ils étaient de quelques vérités cachées sous de basses bouffonneries[2]; ils n'entretenaient plus dans leur cour ces misérables appelés *fous*. Cromwell en avait quatre, soit que ce tueur de rois aimât à s'environner de ce qui avait dégradé les rois, régicide encore envers leur mémoire[3]; soit que, n'osant porter leur sceptre[4], il affectât d'imiter leurs mœurs; soit enfin qu'il trouvât dans son penchant naturel aux scènes grotesques un rapport avec ces joies royales. Mais tous les bouffons de la terre n'auraient pu chasser du cœur de Cromwell la tristesse qui s'y était glissée... Il se sentait abandonné par l'esprit de la révolution, d'où lui était venue sa grandeur[5]. Cette révolution qui l'avait pris pour guide ne le voulait plus pour maître; sa mission était accomplie; sa nation et son siècle n'avaient plus besoin de lui; le temps ne s'arrête point pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre[6].

1. Excellente phrase de polémique ; antithèse vigoureuse. Les écrits politiques de l'auteur contiennent beaucoup de phrases dans cette manière.

2. Ironie glissée sous la forme bénigne et doucereuse d'une supposition.

3. Ce n'est qu'une phrase à effet. L'hypothèse est bien invraisemblable.

4. Cromwell ne se fit pas nommer *roi*, mais simplement *Protecteur*.

5. Dans les dernières années de Cromwell commence à se manifester ce mouvement loyaliste qui, après la mort du Protecteur, amènera très vite la restauration des Stuarts en 1660, Cromwell étant mort en 1658 et son fils Richard n'ayant exercé le pouvoir que deux années à peine.

6. Nouvel exemple des formules grandioses, un peu sèches de tour, dont use volontiers l'auteur dans ses écrits de polémique ou d'histoire. La brusquerie même de la phrase traduit cette indifférence du temps pour la gloire humaine.

* Comparer le portrait de Cromwell par Bossuet dans l'*Oraison Funèbre* d'Henriette de France.

LA VIE DE RETRAITE ET DE VOYAGES (1830-1836)

(D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

[Chateaubriand, rentré dans la vie privée, se donna plus complètement à un petit groupe d'amis très chers. Il fréquenta surtout l'Abbaye-aux-Bois, où s'était fixée Mme Récamier.]

L'Abbaye-aux-Bois.

Mme la duchesse d'Abrantès n'a peint que là demeure *habitée* de Mme Récamier[1]; je parlerai de l'asile *solitaire*[2]. Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël[3] et d'une vue de Coppet[4] au clair de lune; sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages[5], j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi : la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel, et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil mourant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Mme Récamier était à son piano; l'*angelus* tintait :

1. *Madame Récamier* (1777-1849) fut célèbre par sa beauté sous l'Empire et la Restauration. — Chateaubriand a cité, quelques pages plus haut, la description de son salon par la duchesse d'Abrantès.

2. Il y a un peu d'orgueil ici. Chateaubriand montre qu'il est parmi les amis les plus chers de la maîtresse de maison.

3. Un des plus grands écrivains français du début du 19e siècle (1766-1817). Elle était fille de Necker. Son livre le plus remarquable est l'*Allemagne*.

4. *Coppet*, sur le lac de Genève, résidence de Mme de Staël, quand Napoléon l'eut bannie de Paris. Cf. plus bas, la visite de Chateaubriand à Coppet, p. 457.

5. L'*Abbaye-aux-Bois* était un couvent, rue de Sèvres, que la Révolution supprima. Mme de Récamier se retira en 1819 dans l'une des dépendances, qu'elle habita jusqu'à sa mort en 1849. En 1827, des religieuses de Notre-Dame s'installèrent dans l'ancien couvent et y ouvrirent une maison d'éducation.



Fig. 21. — Madame Récamier.

(D'après le portrait de David, au Musée du Louvre.)

Ce portrait n'est qu'une ébauche. David l'entreprit en 1800, puis l'abandonna, parce que Mme Récamier n'en était pas satisfaite (fâchée peut-être d'être représentée les pieds nus). Mme Récamier, selon la mode de l'époque, est couchée sur un lit *empire*, imité de l'antique. — Sur l'amitié de Chateaubriand et de Mme Récamier, cf. plus haut pp 444 et 457.

les sons de la cloche « qui semblait pleurer le jour qui se mourait[1] » se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de *Roméo et Juliette*, de Steibelt[2]. Quelques oiseaux se venaient coucher[3] dans les jalousies relevées de la fenêtre ; je rejoignais au loin le silence et la solitude, par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité[4].....

Hélas ! les hommes que je rencontrais chez Mme Récamier[5] ont été rejoindre Hingant, Joubert, Fontanes[6], autres absents d'une autre société absente. Parmi ces amitiés successives se sont élevés de jeunes amis, rejetons printaniers d'une vieille forêt où la coupe est éternelle[7]. Je les prie, je prie M. Ampère[8], qui lira ceci lorsque j'aurai disparu, je leur demande à tous de me conserver quelque souvenir : je leur remets le fil de la vie dont Lachésis[9] laisse échapper le bout sur mon fuseau. Mon inséparable camarade de route, M. Ballanche[10], s'est trouvé seul au commencement et à la fin de ma carrière ; il a été témoin de mes liaisons rompues par le temps, comme j'ai été témoin des siennes entraînées par le Rhône[11] : les fleuves minent toujours leurs bords.

Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré : le moment de la rémunération[12] est arrivé : un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier et qu'elle était la source cachée de mes affections[13]..... En se promenant au milieu de ces *Mémoires* dans

1. Fragment traduit d'une poésie italienne.
2. Compositeur et pianiste allemand. Son opéra comique *Roméo et Juliette* fut représenté avec succès en pleine Terreur, le 10 septembre 1793.
3. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.
4. Cette fin est caressante et pénétrante. Elle a une douceur un peu mélancolique. Après les orages de la vie politique, Chateaubriand a trouvé l'asile. Le soir qui tombe sur l'*Abbaye* est l'image du soir de sa vie.
5. Il en cite quelques-uns, parmi lesquels *Mathieu de Montmorency*, qui mourut le 24 mars 1826.
6. Voir pour ces noms aux *Mémoires* entre 1797 et 1804, surtout pp. 74, n. 7, 85, 86 de ces *Extraits*.
7. L'image est très simple et très forte ; la phrase est, comme toujours dans les parties poétiques, très harmonieuse.
8. Il s'agit de *J.-J. Ampère* (1800-1864), fils du grand physicien et ami fidèle de Chateaubriand.
9. *Lachésis*, une des trois Parques qui présidaient à la vie des hommes. Elle tenait le fil que *Atropos* coupait ; *Clotho* tenait le fuseau.
10. *Ballanche*, écrivain français (1776-1847), ami de Chateaubriand et de Mme de Récamier.
11. Ballanche était de Lyon comme Ampère. Il avait eu des peines de cœur, un projet de mariage *tombé à l'eau*. Est-ce ce que Chateaubriand insinue ?
12. Dans le sens de *récompense*.
13. Réflexion délicate. L'amitié de Chateaubriand et de Mme Ré-

les détours de la basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie ; il lui plaira peut-être de s'y reposer : j'y ai placé son image. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 473.)

[Chateaubriand fit en 1831 un petit voyage sur les bords du lac de Genève, d'où il envoya plusieurs lettres à Madame Récamier; il donna un souvenir à Voltaire, à Mme de Staël, à Byron qui y avaient séjourné. Puis il revint à Paris et se lia avec quelques hommes politiques, Arago, Carrel et Béranger. En 1832, le choléra éclate à Paris. Chateaubriand décrit quelques scènes avec beaucoup de réalisme :]

Le Choléra.

Le choléra nous est arrivé[1] dans un siècle de philanthropie, d'incrédulité, de journaux, d'administration matérielle[2]. Ce fléau sans imagination n'a rencontré ni vieux cloîtres, ni religieux, ni caveaux, ni tombes gothiques; comme la terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin, qui racontait les remèdes qu'on avait employés contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir[3]. Et chacun continuait de vaquer à ses affaires, et les salles de spectacle étaient pleines. J'ai vu des ivrognes à la barrière, assis devant la porte du cabaret, buvant sur une petite table de bois et disant en élevant leur verre : « A ta santé, *Morbus*[4]*!* » Morbus, par reconnaissance, accourait, et ils tombaient morts sous la table. Les enfants jouaient au *choléra,* qu'ils appelaient le *Nicolas Morbus* et le *scélérat Morbus.* Le choléra avait partout sa terreur : un brillant

camier dura jusqu'à la mort de Chateaubriand. Mme Récamier ne lui survécut que quelques mois. On a vu plus haut (p. 411, n. 3) quelques lettres qu'il lui adressait déjà pendant son ambassade de Rome.

1. Le choléra, après avoir ravagé l'Asie et la Russie, s'abattit sur l'Angleterre de février à mai 1832, arriva en France en mars, atteignit Paris. L'épidémie ne se termina qu'à la fin de septembre. Dix-huit mille personnes moururent à Paris ; parmi elles, Casimir-Périer, président du Conseil des ministres.

2. Il a évoqué précédemment ce qu'aurait été l'aspect de Paris, si le fléau était tombé au milieu de nous dans un siècle religieux.

3. Personnification du fléau. Procédé habituel de l'auteur.

4. *Morbus* est un mot latin signifiant *maladie.* On joint souvent les deux mots : *choléra-morbus.*

soleil, l'indifférence de la foule, le train ordinaire de la vie, qui se continuait partout, donnaient à ces jours de peste un caractère nouveau et une autre sorte d'épouvante. On sentait un malaise dans tous les membres[1]; un vent du nord, sec et froid, vous desséchait; l'air avait une certaine saveur métallique qui prenait à la gorge. Dans la rue du Cherche-Midi, des fourgons du dépôt d'artillerie faisaient le service des cadavres. Dans la rue de Sèvres, complètement dévastée, surtout d'un côté, les corbillards[2] allaient et venaient de porte en porte; ils ne pouvaient suffire aux demandes; on leur criait par les fenêtres : « Corbillard, ici! » Le cocher répondait qu'il était chargé et ne pouvait servir tout le monde. Un de mes amis, M. Pouqueville[3], venant dîner chez moi le jour de Pâques, arrivé au boulevard du Montparnasse, fut arrêté par une succession de bières presque toutes portées à bras. Il aperçut, dans cette procession, le cercueil d'une jeune fille sur lequel était déposée une couronne de roses blanches. Une odeur de chlore formait une atmosphère empestée à la suite de cette ambulance fleurie[4]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 485.)

[Chateaubriand avait reçu de la duchesse de Berry douze mille francs pour les distribuer aux cholériques. Il était son agent secret en France depuis 1830. On l'accusa de comploter contre le gouvernement et il fut arrêté. Il a raconté son arrestation et son emprisonnement avec belle humeur :]

Mon arrestation.

Cette pantomime[5] m'aurait presque donné envie de rire, mais j'étais cruellement tourmenté pour madame de Cha-

1. L'historien grec Thucydide a décrit la peste d'Athènes, au 5e siècle avant notre ère. Les pestes les plus épouvantables dont on ait gardé le souvenir avec celle-là sont celle de Constantinople au 5e siècle de notre ère, la peste noire du 14e siècle, la peste de Milan en 1575 (célèbre par la charité de saint Charles Borromée), la peste de Marseille de 1720 (célèbre par le dévouement de l'évêque Belzunce).

2. Ce mot semble venir d'un coche qui faisait le service entre Paris et Corbeil et qu'on appelait *corbeillard* ou *corbillard*.

3. *Pouqueville* (1770-1838), célèbre par différentes publications sur la Grèce, où il avait longtemps séjourné. (Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, chap. III.) Il n'avait pas toujours été très lié avec Chateaubriand.

4. Antithèse entre la grâce de la décoration et l'horreur de la mort, aggravée par cet empoisonnement de l'air autour du cercueil.

5. Le 16 juin 1832, à quatre heures du matin, les policiers pénètrent chez lui et perquisition-

teaubriand. Quiconque la connaît, connaît aussi la tendresse qu'elle me porte, ses frayeurs, la vivacité de son imagination et le misérable état de sa santé : cette descente de la police et mon enlèvement pouvaient lui faire un mal affreux. Elle avait déjà entendu quelque bruit et je la trouvai assise dans son lit, écoutant tout effrayée, lorsque j'entrai dans sa chambre à une heure si extraordinaire.

« Ah! bon Dieu! s'écria-t-elle : êtes-vous malade[1]? Ah! bon Dieu, qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? » et il lui prit un tremblement. Je l'embrassai ayant peine à retenir mes larmes, et je lui dis : « Ce n'est rien, on m'envoie chercher pour faire ma déclaration comme témoin dans une affaire relative à un procès de presse. Dans quelques heures tout sera fini et je vais revenir déjeuner avec vous. »

Le mouchard[2] était resté à la porte ouverte; il voyait cette scène, et je lui dis en allant me remettre entre ses mains : « Vous voyez, monsieur, l'effet de votre visite un peu matinale. » Je traversai la cour avec mes recors[3]; trois d'entre eux montèrent avec moi dans le fiacre, le reste de l'escouade accompagnait à pied la capture et nous arrivâmes sans encombre dans la cour de la préfecture de police.

Le geôlier qui devait me mettre en souricière n'était pas levé; on le réveilla en frappant à son guichet, et il alla préparer mon gîte. Tandis qu'il s'occupait de son œuvre, je me promenais dans la cour de long en large avec le sieur Léotaud qui me gardait. Il causait et me disait amicalement, car il était très honnête[4] : « Monsieur le vicomte, j'ai bien l'honneur de vous remettre; je vous ai présenté les armes plusieurs fois lorsque vous étiez ministre et que vous veniez chez le roi; je servais dans les gardes du corps, mais que voulez-vous? on a une femme, des enfants ; il faut vivre! — Vous avez raison, monsieur Léotaud : combien ça vous rapporte-t-il? — Ah! monsieur le vicomte,

nent. Un grand sabre de Mamelouk fixe leur attention : ils se parlent tout bas et finissent par laisser l'arme sous un tas d'in-folios poudreux. C'est ce qui amuse Chateaubriand.

1. Mme de Chateaubriand, dans les *Mémoires*, est toujours ahurie, toujours inquiète; elle fait l'effet d'une bonne âme, un peu simple, et c'est bien ainsi que son mari, avec un peu d'ironie, a voulu la peindre.

2. Le *policier*. C'est le terme dont use constamment Chateaubriand.

3. *Recors :* on appelait ainsi un aide du sergent ou de l'huissier, qui l'assistait dans ses exécutions et lui prêtait main-forte. Il devait savoir signer, et signer les exploits et procès-verbaux pour lesquels il prêtait son ministère.

4. Cette réflexion, jetée en passant avec calme, est amusante et aimable.

c'est selon les captures. Il y a des gratifications tantôt bien, antôt mal, comme à la guerre[1]. » .....

La porte d'entrée se referma sur moi. Précédé du geôlier qui tenait les clefs et de ses deux garçons qui me suivaient pour m'empêcher de rebrousser chemin, j'arrivai par un étroit escalier au deuxième étage. Un petit corridor noir me conduisit à une porte; le guichetier l'ouvrit : j'entrai après lui dans ma case. Il me demanda si je n'avais besoin de rien : je lui répondis que je déjeunerais dans une heure. Il m'avertit qu'il y avait un café et un restaurateur qui fournissaient aux prisonniers tout ce qu'ils désiraient pour leur argent. Je priai mon gardien de me faire apporter du thé et, s'il le pouvait, de l'eau chaude et froide et des serviettes. Je lui donnai vingt francs d'avance : il se retira respectueusement, en me promettant de revenir[2].

Resté seul, je fis l'inspection de mon bouge : il était un peu plus long que large, et sa hauteur pouvait être de sept à huit pieds. Les cloisons, tachées et nues, étaient barbouillées de la prose et des vers de mes devanciers, et surtout du griffonnage d'une femme qui disait force injures au juste-milieu[3]. Un grabat à draps sales occupait la moitié de ma loge; une planche, supportée par deux tasseaux[4], placée contre le mur, à deux pieds au-dessus du grabat, servait d'armoire au linge, aux bottes et aux souliers des détenus; une chaise et un meuble infâme[5] composaient le reste de l'ameublement.

Mon fidèle gardien m'apporta les serviettes et les cruches d'eau que je lui avais demandées; je le suppliai d'ôter du lit les draps sales, la couverture de laine jaunie, d'enlever le seau qui me suffoquait et de balayer mon bouge après l'avoir arrosé. Toutes les œuvres du juste-milieu étant emportées, je me fis la barbe; je m'inondai des flots de ma cruche, je changeai de linge : Mme de Chateaubriand m'avait envoyé un petit paquet[6], je rangeai sur la planche au-dessus

1. Très jolie scène de comédie. Chateaubriand ne manque pas d'esprit. Cette description fait songer à certaines scènes des *Natchez*, par exemple à celle où Chactas est aux galères (cf. plus haut, p. 359).

2. Chateaubriand est traité *respectueusement* par le geôlier. Ce n'est pas un prisonnier ordinaire, bien qu'on lui donne la cellule des plus médiocres prisonniers. Et puis les vingt francs y sont bien pour quelque chose.

3. Le *juste-milieu* était un parti politique qui prétendait tenir la balance entre le parti légitimiste ou monarchique et le parti démocratique ou républicain.

4. *Tasseau*, petit morceau de bois pour soutenir une tablette.

5. Il fait le dégoûté un peu trop facilement.

6. Chateaubriand décrit ailleurs l'affolement de sa femme lorsqu'elle apprit son emprisonnement.

du lit toutes mes affaires comme dans la cabine d'un vaisseau. Quand cela fut fait, mon déjeuner arriva et je pris mon thé sur ma table *bien lavée*[1] et que je recouvris d'une serviette blanche. On vint bientôt chercher les ustensiles de mon festin matinal et on me laissa seul dûment enfermé.

Ma loge n'était éclairée que par une fenêtre grillée qui s'ouvrait fort haut ; je plaçai ma table sous cette fenêtre et je montai sur cette table pour respirer et jouir de la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevais qu'une cour ou plutôt un passage sombre et étroit, des bâtiments noirs autour desquels tremblotaient des chauves-souris[2]. J'entendais le cliquetis des clefs et des chaînes, le bruit des sergents de ville et des espions, le pas des soldats, le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons dévergondées des prisonniers mes voisins, les hurlements de Benoît, condamné à mort comme meurtrier de sa mère et de son ami. Je distinguais ces mots de Benoît entre les exclamations confuses de la peur et du repentir : « Ah ! ma mère ! ma pauvre mère ! » Je voyais l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde[3].

[Pour se distraire dans sa prison, il commence quelques vers élégiaques d'une épitaphe latine ; il envoie chercher un *Gradus*, au grand ahurissement de son geôlier ; il compose une romance[4]. Le préfet de police vient le chercher et lui donne comme prison une pièce de son appartement, qui servait de cabinet de toilette à sa fille :]

On me permit de garder mon domestique, qui coucha sur un matelas en dehors de ma porte, à l'entrée d'un étroit escalier plongeant dans le grand appartement de Madame Gisquet[5]. Un autre escalier conduisait au jardin, mais celui-

1. *Bien lavée*, en italique dans le texte : épithète homérique.

2. En quelques traits, il évoque le milieu. C'est bien ainsi en effet que nous nous figurons cette prison du Dépôt. Rapprocher cet art de la description des soirées à l'*Abbaye-aux-Bois*, p. 444.

3. De quoi se plaint-il exactement ? Des crimes ? ou de la société qui les punit ? En veut-il à Benoît, le parricide, ou à la justice qui l'a emprisonné ? C'est très équivoque comme impression et comme raisonnement. On croirait lire du Rousseau. Cf. le récit de Chactas, p. 360, n. 4.

4. Il composa une romance sur la mort d'une jeune Anglaise, fille d'un de ses vieux amis, qu'il avait enterrée la veille de son arrestation. — Il reçut aussi quelques visites, celles de Madame Récamier, de Bertin aîné, de Béranger qui « descendit de Passy pour me dire en chanson, sous le règne de ses amis, ce qui se pratiquait dans les geôles au temps des miens ». On sait que Béranger avait été emprisonné sous la Restauration.

5. La femme du préfet de police.

là me fut interdit et, chaque soir, on plaçait une sentinelle en bas contre la grille qui sépare le jardin du quai. Madame Gisquet est la meilleure femme du monde, et Mademoiselle Gisquet est très jolie et fort bonne musicienne[1]. Je n'ai qu'à me louer des soins de mes hôtes ; ils semblaient vouloir expier les douze heures de ma première réclusion. Le lendemain de mon installation dans le cabinet de Mademoiselle Gisquet, je me levai tout content, en me souvenant de la chanson d'Anacréon[2] sur la toilette d'une jeune Grecque[3] ; je mis la tête à la fenêtre : j'aperçus un petit jardin bien vert, un grand mur masqué par un vernis du Japon[4] ; à droite, au fond du jardin, des bureaux où l'on entrevoyait d'agréables commis de la police, comme de belles nymphes parmi des lilas ; à gauche, le quai de la Seine, la rivière et un coin du vieux Paris, dans la paroisse de Saint-André-des-Arcs[5]. Le son du piano de Mademoiselle Gisquet parvenait jusqu'à moi avec la voix des mouchards qui demandaient quelques chefs de division pour faire leur rapport. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 515, sq.)

[Après quinze jours, une ordonnance de non-lieu lui rendit la liberté. Il était temps : Mme de Chateaubriand était affolée. Elle avait eu si peur qu'elle le décida à partir pour la Suisse où ils laisseraient le temps faire l'oubli sur leur aventure.]

Journal de Paris à Lugano.

[Chateaubriand passe par Bâle, Lucerne. Le 16 août 1832, il est sur le lac des Quatre-Cantons.]

Deux heures.

Ma barque s'est arrêtée à la cale d'une maison sur la rive

1. Le préfet de police l'invita à venir passer les soirées dans son salon. Il accepta un soir et il entendit la jeune fille jouer du piano.

2. *Anacréon*, poète lyrique grec du 6e siècle avant J.-C. Les poésies que nous avons sous son nom sont sensiblement postérieures. Chateaubriand, comme tout son temps, goûtait beaucoup les poésies *anacréontiques*. Il en traduisit quelques-unes, par exemple la « Chanson de l'Hirondelle ». Cf. p. 473, n. 8.

3. Très joli souvenir et tout à fait de circonstance, puisqu'il est dans le cabinet de toilette. On notera, dans toute cette description, l'alternance des peintures un peu sombres et des détails gracieux, aimables, presque idylliques.

4. Ou *ailante*. Arbre très élevé; en réalité originaire de Chine, acclimaté en Europe au 18e siècle.

5. On écrit souvent aujourd'hui *Arts*.

droite du lac, avant d'entrer dans le golfe d'Uri[1]. J'ai gravi le verger de cette auberge et suis venu m'asseoir sous deux noyers qui protègent une étable. Devant moi, un peu à droite, sur le bord opposé du lac, se déploie le village de Schwytz[2], parmi des vergers et les plans inclinés de ces pâturages dits *Alpes* dans le pays : il est surmonté d'un roc ébréché en demi-cercle et dont les deux pointes, le *Mythen* et le *Haken* (la mitre et la crosse), tirent leur appellation de leur forme. Ce chapiteau cornu repose sur des gazons, comme la couronne de la rude indépendance[3] helvétique sur la tête d'un peuple de bergers. Le silence n'est interrompu autour de moi que par le tintement de la clochette de deux génisses restées dans l'étable voisine[4], elle semble me sonner la gloire de la pastorale liberté que Schwytz a donnée, avec son nom, à tout un peuple[5] : un petit canton dans le voisinage de Naples, appelé *Italia*, a de même, mais avec des droits moins sacrés, communiqué son nom à la terre des Romains.

Trois heures[6].

Nous partons ; nous entrons dans le golfe ou le lac d'Uri. Les montagnes s'élèvent et s'assombrissent[7]. Voilà la croupe herbue[8] du Grütli[9] et les trois fontaines où Fürst, Arnold de Melchtal et Stauffacher jurèrent la délivrance de leur

1. La partie la plus à l'est du lac des Quatre-Cantons; c'est aussi la plus sauvage.

2. C'est aujourd'hui une petite ville, chef-lieu du canton du même nom.

3. Image étrange. L'image de la couronne conviendrait à une monarchie. On comprend ce que Chateaubriand veut dire : le mot *couronne* est employé ici comme dans *couronne* de gloire, etc. Mais le rapprochement avec *indépendance* surprend un peu.

4. Ce paysage a été décrit par Chénier :

Oh! que ne suis-je enfant de ce lac en- [chanté
Où trois pâtres héros ont à la liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie [entière!

(*Elégies*, XXXVIII.)

Chénier parle aussi de la génisse qu'il verrait

A pas lents agiter sa cloche au son [d'argent.

5. Le canton de *Schwytz* forma en 1315 la Ligue helvétique. Le nom de *Suisse* est venu de là.

6. Remarquer ce procédé du *journal*, heure par heure. Cf. dans le *Voyage en Amérique*, p. 59.

7. Les montagnes enserrent de très près le lac d'Uri.

8. Assez rare.

9. *Grütli ou Rütli* : c'est la prairie où les trois conjurés, représentant les cantons d'Uri, Schwytz, Unterwalden, firent en 1307 le serment d'affranchir leur pays de la tyrannie de l'Autriche.

pays : voilà, au pied de l'Achsenberg, la chapelle qui signale l'endroit où Tell, sautant de la barque de Gessler, la repoussa d'un coup de pied au milieu des vagues.

Mais Tell et ses compagnons ont-ils jamais existé[1] ? Ne seraient-ils que des personnages du Nord, nés des chants des Scaldes[2] et dont on retrouve les traditions héroïques sur les rivages de la Suède? Les Suisses sont-ils aujourd'hui ce qu'ils étaient à l'époque de la conquête de leur indépendance ? Ces sentiers des ours voient rouler des calèches où Tell et ses compagnons bondissaient, l'arc à la main, d'abîme en abîme : moi-même suis-je un voyageur en harmonie avec ces lieux ?

Un orage me vient heureusement assaillir[3]. Nous abordons dans une crique, à quelques pas de la chapelle de Tell : c'est toujours le même Dieu qui soulève les vents et la même confiance dans ce Dieu qui rassure les hommes. Comme autrefois, en traversant l'Océan, les lacs de l'Amérique, les mers de la Grèce, de la Syrie, j'écris sur un papier inondé[4]. Les nuages, les flots, les roulements de la foudre s'allient mieux au souvenir de l'antique liberté des Alpes que la voix de cette nature efféminée et dégénérée que mon siècle a placée malgré moi dans mon sein[5]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 555.)

[Il arrive à Lugano, par la route du Saint-Gothard et le pont du Diable : il décrit la petite ville avec son aspect italien et, revenu à Lucerne,

1. Il est prouvé aujourd'hui que l'histoire de *Tell* est une légende et ne remonte pas avant la fin du 15e siècle. Chateaubriand, dans son *Essai sur les révolutions*, où trois chapitres sont consacrés à la Suisse, avait déjà révoqué en doute l'histoire de la pomme.

2. Ce mot dans le langage scandinave signifie simplement *poètes*.

3. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2. — Le mot *heureusement* s'explique par la suite. Cette nature, si arrangée pour les promeneurs, n'est plus en harmonie avec la légende de Tell; un orage sur le lac lui redonne sa couleur historique.

4. Il rappelle toujours ses voyages avec complaisance. Il rappelle surtout qu'il écrit dans les tempêtes et les orages.

5. Peu clair. Il veut dire que le paysage d'Uri est devenu efféminé, sous les enjolivements modernes, et qu'il ne *parle plus* à l'âme de Chateaubriand le langage qu'il aimerait à entendre. D'une manière générale, il trouve qu'on a trop *arrangé* les montagnes et qu'elles ont perdu de leur pittoresque avec les progrès de la civilisation :

Les chemins modernes, que le Simplon a enseignés et que le Simplon efface, n'ont pas l'effet pittoresque des anciens chemins. Ces derniers, plus hardis et plus naturels, n'évitaient aucune difficulté ; ils ne s'écartaient guère du cours des torrents ; ils montaient et descendaient avec le terrain, gravissaient les rochers, plongeaient dans les précipices, passaient sous les avalanches, n'ôtant rien au plaisir de l'imagination et à la joie des périls.

il donne son impression sur les montagnes que, décidément, il n'aime pas :]

Le paysage n'est créé que par le soleil ; c'est la lumière qui fait le paysage[1]. Une grève de Carthage, une bruyère de la rive de Sorrente[2], une lisière de cannes desséchées dans la campagne romaine[3] sont plus magnifiques, éclairées des feux du couchant ou de l'aurore, que toutes les Alpes de ce côté-ci des Gaules. De ces trous surnommés vallées, où l'on ne voit goutte en plein midi ; de ces hauts paravents à l'ancre[4] appelés montagnes ; de ces torrents salis qui beuglent avec les vaches de leurs bords ; de ces faces violâtres[5], de ces cous goîtreux, de ces ventres hydropiques : foin !

Si les montagnes de nos climats peuvent justifier les éloges de leurs admirateurs, ce n'est que quand elles sont enveloppées dans la nuit dont elles épaississent le chaos[6] : leurs angles, leurs ressauts[7], leurs grandes lignes, leurs immenses ombres portées, augmentent d'effet à la clarté de la lune. Les astres les découpent et les gravent dans le ciel en pyramides, en cônes, en obélisques, en architecture d'albâtre, tantôt jetant sur elles un voile de gaze et les harmoniant[8] par des nuances indéterminées, légèrement lavées de bleu ; tantôt les sculptant une à une et les séparant par des traits d'une grande correction. Chaque vallée, chaque réduit avec ses lacs, ses rochers, ses forêts, devient un temple de silence et de solitude. En hiver, les montagnes nous présentent l'image des zones polaires ; en automne, sous un ciel pluvieux, dans leurs différentes nuances de ténèbres,

1. Cette pensée n'est pas nouvelle. On l'a vue dans l'*Itinéraire*, p. 215. Chateaubriand est très souvent revenu sur cette idée.

2. La plage de *Sorrente*, immortalisée par une poésie de Lamartine :

Sur la plage sonore où la mer de [Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de [l'oranger...

Se reporter plus haut au *Voyage en Italie*, p. 183.

3. Sur la *campagne romaine* cf. p. 185.

4. Incompréhensible. C'est le texte de l'édition Biré. — D'autres éditions donnent *à l'encre* : les montagnes seraient des paravents tout noirs. Ceci se comprend mieux, mais, même avec la correction, c'est une expression étrange.

5. *D'une teinte violette*. Ne s'emploie guère. — Chateaubriand donne ici des raisons bien puériles.

6. Quelle nuit? Obscure? ou au clair de lune, comme il le laisse supposer? Car ce n'est pas la même chose. Dans le premier cas, pourquoi Chateaubriand les aime-t-il, puisque de jour il les trouve déjà trop noires? Dans le second cas, et si la lune détache les lignes, n'est-il pas vrai que le soleil en fait autant?

7. *Ressaut*, au sens propre, saillie d'un bâtiment.

8. Terme rare ; a été employé par Bernardin de Saint-Pierre.

elles ressemblent à des lithographies grises, noires, bistrées : la tempête aussi leur va bien, de même que les vapeurs, demi-brouillards, demi-nuages, qui roulent à leurs pieds ou se suspendent à leurs flancs[1].

Mais les montagnes ne sont-elles pas favorables aux méditations, à l'indépendance, à la poésie[2] ? De belles et profondes solitudes mêlées de mer ne reçoivent-elles rien de l'âme, n'ajoutent-elles rien à ses voluptés ? Une sublime nature ne rend-elle pas plus susceptible de passion, et la passion ne fait-elle pas mieux comprendre une nature sublime ? Un amour intime ne s'augmente-t-il pas de l'amour vague de toutes les beautés des sens et de l'intelligence qui l'animent, comme des principes semblables s'attirent et se confondent ? Le sentiment de l'infini, entrant par un immense spectacle dans un sentiment borné, ne l'accroît-il pas, ne l'étend-il pas jusqu'aux limites où commence une éternité de vie[3] ?

Je reconnais tout cela ; mais entendons-nous bien : ce ne sont pas les montagnes qui existent telles qu'on les croit voir alors ; ce sont les montagnes comme les passions, le talent et la muse en ont tracé les lignes[4], colorié les ciels, les neiges, les pitons[5], les déclivités, les cascades irisées, l'atmosphère *flou*[6], les ombres tendres et légères ; le paysage est sur la palette de Claude le Lorrain[7], non sur le Campo-Vaccino[8]. Faites-vous aimer, et vous verrez qu'un pommier isolé, battu du vent, jeté de travers au milieu des froments de la Beauce ; une fleur de sagette[9] dans un marais ; un petit cours d'eau dans un charnier ; une mousse, une fougère, une capillaire sur le flanc d'une roche ; un ciel

1. Ces impressions sont plus justes et plus équitables.
2. Rousseau l'avait déjà dit. Mais c'est surtout Sénancour, contemporain de Chateaubriand, qui l'a indiqué dans son célèbre roman d'*Obermann* (1804), où l'on trouve plusieurs descriptions très exactes et très poétiques de la Suisse. Cf., sur *Obermann*, à la fin, dans l'*Appendice*.
3. C'est un peu du pathos, ce qui est rare chez Chateaubriand. Les phrases sont entortillées. Il veut dire qu'une nature grandiose porte à la rêverie, à la méditation solitaire et réveille les souvenirs d'amour ou l'instinct de l'amour, et que la passion à son tour fait mieux goûter la grandeur du paysage.
4. Il en est de même de *tous* les paysages qui sont modifiés par nos sentiments, nos lectures.
5. Sommet d'une haute montagne. Se dit surtout des montagnes dans la région des Antilles.
6. Terme de peinture = ici *légère, vaporeuse*.
7. Voir l'éloge de *Claude Lorrain* dans la *Lettre à M. de Fontanes* (description de la lumière de Rome, p. 187).
8. *Campo-Vaccino*, nom qu'a longtemps porté le Forum romain, depuis la fin du moyen âge jusqu'au 19e siècle. Tout le Forum avait été enseveli sous les terres et les paysans des environs y laissaient reposer leurs bêtes (Campo-Vaccino signifie champ aux bestiaux). Claude Lorrain a peint le Campo-Vaccino.
9. Plante nommée *sagittaire*.

humide, enfumé ; une mésange dans le jardin d'un presbytère ; une hirondelle, volant bas, par un jour de pluie, sous le chaume d'une grange ou le long d'un cloître ; une chauve-souris même remplaçant l'hirondelle autour d'un clocher champêtre, tremblotant sur ses ailes de gaze dans les dernières lueurs du crépuscule[1], toutes ces petites choses, rattachées à quelques souvenirs, s'enchanteront des mystères de mon bonheur ou de la tristesse de mes regrets. En définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites[2]. Les glaces de la baie de Baffin[3] peuvent être riantes avec une société selon le cœur[4], les bords de l'Ohio et du Gange lamentables en l'absence de toute affection. Un poète a dit :

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.

Il en est de même de la beauté[5].

En voilà trop à propos des montagnes ; je les aime comme grandes solitudes ; je les aime comme cadre, bordure et lointain d'un beau tableau ; je les aime comme rempart et asile de la liberté ; je les aime comme ajoutant quelque chose de l'infini aux passions de l'âme : équitablement et raisonnablement, voilà tout le bien qu'on en peut dire. Si je ne dois pas me fixer au revers des Alpes[6], ma course au Saint-Gothard restera un fait sans liaison, une vue d'optique isolée au milieu des tableaux de mes *Mémoires ;* j'éteindrai la lampe, et Lugano rentrera dans la nuit[7]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 571.)

[De Lucerne, il va à Constance ; il fait la connaissance de la duchesse de Saint-Leu et de son fils, le futur Napoléon III. Sa femme l'a rejoint,

1. Tout ceci est excellent. Ce sont des impressions directes de l'auteur.

2. Un moraliste a dit, dans un sens, il est vrai, un peu différent : « Un paysage est un état de l'âme » (Amiel). Chateaubriand affirme que c'est notre moral qui fait la beauté d'un paysage.

3. Vaste golfe entre le Groënland et l'Amérique du Nord.

4. C'est une expression de Rousseau, qui parle souvent d'une « société selon son cœur », qu'il rêve et ne trouve pas.

5. La théorie est évidemment trop absolue. Il semble que Chateaubriand ait fait ce voyage en Suisse dans des dispositions assez mélancoliques. Il avait plus de soixante ans, il se sentait vieillir et il aspirait encore à l'amour. Le souvenir de Madame Récamier est présent à son cœur dans toute cette promenade : de là ses regrets.

6. Il avait cherché un logis à Lugano et n'en avait point trouvé. Il revenait à Lucerne pour s'y installer.

7. * Comparer ces impressions sur les montagnes à un autre passage sur le même sujet, donné plus haut (*Voyage au Mont-Blanc*, p. 194.)

M[me] Récamier aussi. Tous vont à Genève (fin de septembre 1832). Il visite Coppet :]

Coppet.

Le château était fermé ; on m'en a ouvert les portes ; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie[1], ou assise à son piano, ou sortant, ou causant sur la terrasse qui borde la galerie ; Madame Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée ; des jours écoulés ont remonté devant elle ; c'était comme une répétition de la scène que j'ai peinte dans *René* : « Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas..... Partout les salles étaient détendues et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées[2]..... »

Je me rappelais aussi ce que j'ai dit, dans ces *Mémoires*, de ma dernière visite à Combourg en partant pour l'Amérique[3]. Deux mondes divers, mais liés par une secrète sympathie nous occupaient, Madame Récamier et moi. Hélas ! ces mondes isolés, chacun de nous les porte en soi[4] ; car où sont les personnes qui ont vécu assez longtemps les unes près des autres pour n'avoir pas des souvenirs séparés[5] ? Du château, nous sommes entrés dans le parc ; le premier automne[6] commençait à rougir et à détacher quelques

1. M[me] Récamier, qui accompagne Chateaubriand, avait été très liée avec M[me] de Staël. On se rappelle que sa chambre à coucher de l'*Abbaye-aux-Bois* renfermait un portrait de M[me] de Staël et une vue de Coppet. Cf. p. 444.

2. C'est la dernière visite de René au manoir paternel, lorsqu'il s'apprête à partir pour l'Amérique. Cf. p. 171.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Première partie, livre III. C'est au moment où son père vient de le rappeler pour lui remettre son brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre :

> Je remontai la chaussée de l'étang, je vis les roseaux de mes hirondelles, le ruisseau du moulin et la prairie ; je jetai un regard sur le château. Alors, comme Adam après son péché, je m'avançai sur la terre inconnue.

4. Idée très moderne : les âmes sont impénétrables aux âmes ; chacun de nous est isolé des autres. Rapprocher de la phrase de Chateaubriand cette tirade de Musset dans *Fantasio* (I, 2) :

> Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble... mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence.

5. C'est pour cette raison qu'il signale, comme un événement *exceptionnel*, la sympathie qui l'unit à M[me] Récamier. Dans ce voyage, la pauvre M[me] de Chateaubriand est bien négligée. Elle n'a jamais tenu une grande place dans les pensées de son mari.

6. Cette visite est de la fin de septembre.

feuilles; le vent s'abattait par degrés[1] et laissait ouïr un ruisseau qui fait tourner un moulin. Après avoir suivi les allées qu'elle avait coutume de parcourir avec Madame de Staël, Madame Récamier a voulu saluer ses cendres. A quelque distance du parc est un taillis mêlé d'arbres plus grands et environné d'un mur humide et dégradé. Ce taillis ressemble à ces bouquets de bois au milieu des plaines que les chasseurs appellent des *remises* : c'est là que la mort a poussé sa proie et renfermé ses victimes.

Un sépulcre avait été bâti d'avance dans ce bois pour y recevoir M. Necker, Madame Necker et Madame de Staël; quand celle-ci est arrivée au rendez-vous, on a muré la porte de la crypte.... Je ne suis point entré dans le bois; Madame Récamier a seule obtenu la permission d'y pénétrer. Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève: les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura; on eût dit d'une gloire[2] qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil. J'apercevais, de l'autre côté du lac, la maison de lord Byron[3], dont le faîte était touché d'un rayon du couchant: Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle[4], et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié[5]. C'était au

1. *S'abattre* a ici le sens de *tomber, cesser,* et non de *tomber sur.*

2. *Gloire* signifie proprement, en terme d'archéologie, le rayonnement, l'irradiation lumineuse que les anciens peintres avaient coutume de placer autour des personnages divins pour les caractériser. (La Renaissance dédaigna ce symbole et n'employa qu'un mince cercle doré autour de la tête.) Par analogie, en langage de théâtre, la gloire est une machine qui, en forme de *nuage lumineux,* descend du cintre et reste suspendue à une certaine hauteur pour faire apparaître des êtres d'une condition surnaturelle.

3. Quand lord Byron quitta l'Angleterre pour la dernière fois, en 1816, il se rendit en Suisse et passa quelques mois sur les bords du lac de Genève : c'est là qu'il écrivit le troisième chant du *Pèlerinage d'Harold* et *le Prisonnier de Chillon.*

4. Rousseau était de Genève.

5. Voltaire avait passé une grande partie de sa vie à Ferney, pas très loin du lac de Genève. Il est inexact de dire qu'il avait été insensible à la beauté du paysage. On lit dans l'*Epître à Horace :*

Je crois Ferney plus beau (*). Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes, de loin, s'élevant dans la nue
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux

(*) *Plus beau* que Tibur où se retirait Horace.

pied du tombeau de Madame de Staël que tant d'illustres absents sur le même rivage se présentaient à ma mémoire[1] : ils semblaient venir chercher l'ombre leur égale[2] pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortège pendant la nuit. Dans ce moment, Madame Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre elle-même comme une ombre[3]. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu, où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé[4]. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 589).

[Chateaubriand rentre à Paris, dès qu'il apprend l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry[5]. Il sollicite du gouvernement l'autorisation de se rendre auprès de la princesse. On la lui refuse. Il publie un *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry* qui se termine par le mot célèbre : « Madame, votre fils est mon roi[6] ! » On le poursuit devant la cour d'assises (27 février 1833) ; il est acquitté. Il s'installe quelque temps à Paris. Il reçoit une lettre de la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye,

1. Voilà bien le grand art de l'auteur. Il rassemble sur un même petit coin des ombres illustres, Voltaire, Rousseau, Byron, Mme de Staël ; et c'est lui, Chateaubriand, autre génie, qui évoque ces souvenirs. — On remarquera en un sens la continuation de l'image de la *gloire : il semble* que les grands écrivains, qui passèrent là, descendent du ciel pour *chercher l'ombre leur égale.*

2. Madame de Staël.

3. Tableau antique qui serait bien à sa place dans une œuvre comme les *Martyrs*. Cette scène de 1832 nous reporte à cinquante ans en arrière, à cette fin du 18e siècle, où il était d'usage de placer des tombeaux dans les jardins et dans les parcs (comme ici) et où on allait pleurer sur ces tombeaux, en costume gréco-romain.

4. *Vanité de la gloire*, puisque Mme de Staël est là et n'est plus qu'un peu de poussière ; la *vérité de la vie*, c'est d'être aimé et de se survivre dans le cœur des amis, comme Mme de Staël continue à vivre dans l'âme de Mme Récamier.

5. Il espérait séjourner longtemps à Genève. Il écrivait à la fin de septembre 1832 : « Je passerai l'été prochain dans la patrie de Jean-Jacques. Dieu veuille que je ne gagne pas la maladie du rêveur. Et puis, quand l'automne sera revenu, nous irons en Italie : *Italiam!* c'est mon éternel refrain. » Mais, la duchesse de Berry ayant été arrêtée à Nantes le 7 novembre 1832, Chateaubriand rentra à Paris le 12, aussitôt qu'il sut la nouvelle.

6. Ce *Mémoire* parut le 29 décembre 1832. En voici la fin :

Illustre captive de Blaye, MADAME ! que votre héroïque présence sur une terre qui se connaît en héroïsme amène la France à vous répéter ce que mon indépendance politique m'a acquis le droit de vous dire : *Madame, votre fils est mon roi!* Si la Providence m'inflige encore quelques heures, verrai-je vos triomphes, après avoir eu l'honneur d'embrasser vos adversités ? Recevrai-je ce loyer de ma foi ? Au moment où vous reviendriez heureuse, j'irais avec joie achever dans la retraite des jours commencés dans l'exil. Hélas, je me désole de ne pouvoir rien pour vos présentes destinées ! Mes paroles se perdent inutilement autour des murs de votre prison : le bruit des vents, des flots et des hom-

le chargeant d'une mission auprès de Charles X, alors à Prague, pour annoncer à sa famille son mariage secret avec le comte Lucchesi-Palli. Il part le 14 mai 1833, suit les bords du Rhin, arrive au Danube, traverse Ulm, Ratisbonne. Le voici à la frontière autrichienne :]

Journal de Paris à Prague.

Waldmünchen, où j'arrivai le mardi matin 21 mai, est le dernier village de Bavière, de ce côté de la Bohême. Je me félicitais d'être à même de remplir promptement ma mission; je n'étais plus qu'à cinquante lieues de Prague. Je me plonge dans l'eau glacée, je fais ma toilette à une fontaine, comme un ambassadeur qui se prépare à une entrée triomphale ; je pars et, à une demi-lieue de Waldmünchen, j'aborde, plein d'assurance, la douane autrichienne. Une barrière abaissée ferme le chemin ; je descends avec Hyacinthe[1], dont le ruban rouge flamboyait. Un jeune douanier, armé d'un fusil, nous conduit au rez-de-chaussée d'une maison, dans une salle voûtée. Là était assis à son bureau, comme à un tribunal, un gros et vieux chef de douaniers allemands ; cheveux roux, moustaches rousses, sourcils épais descendant en biais sur deux yeux verdâtres à moitié ouverts, l'air méchant ; mélange de l'espion de police de Vienne et du contrebandier de Bohême[2].

Il prend nos passeports sans dire mot; le jeune douanier m'approche timidement une chaise, tandis que le chef, devant lequel il a l'air de trembler, examine les passeports. Je ne m'assieds pas et je vais regarder les pistolets accrochés au mur et une carabine placée dans l'angle de la salle ; elle me rappela le fusil avec lequel l'aga de l'isthme de Corinthe tira sur le paysan grec[3]. Après cinq minutes de silence, l'Autrichien aboie deux ou trois mots que mon Bâlois traduisit

mes, au pied de la forteresse solitaire, ne laissera pas même monter jusqu'à vous ces derniers accents d'une voix fidèle.

1. Son secrétaire, Hyacinthe Pilorge.

2. Il excelle à camper un personnage en quelques traits. C'est un des mérites de ses *Mémoires* où défilent tant de figures que l'on n'oublie plus.

3. L'*aga* de l'isthme avait montré à Chateaubriand une longue carabine qui portait, disait-il, fort loin :

Les gardes aperçurent un paysan qui gravissait la montagne hors du chemin : ils lui crièrent de descendre ; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta longtemps entre les sapins le paysan et lui lâcha son coup de fusil. Le paysan fut grièvement blessé et se plaignit. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir. *(Itinéraire.)*

ainsi : « Vous ne passerez pas. » — Comment, je ne passerai pas, et pourquoi ?

L'explication commence :

« Votre signalement n'est pas sur le passeport. — Mon passeport est un passeport des affaires étrangères. — Votre passeport est vieux. — Il n'a pas un an de date ; il est légalement valide. — Il n'est pas visé à l'ambassade d'Autriche à Paris. — Vous vous trompez, il l'est. — Il n'a pas le timbre sec. — Oubli de l'ambassade ; vous voyez d'ailleurs le *visa* des autres légations étrangères. Je viens de traverser le canton de Bâle, le grand-duché de Bade, le royaume de Würtemberg, la Bavière entière, on ne m'a pas fait la moindre difficulté. Sur la simple déclaration de mon nom, on n'a pas même déployé mon passeport. — Avez-vous un caractère public ? — J'ai été ministre en France, ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne à Berlin, à Londres et à Rome. Je suis connu personnellement de votre souverain et du prince de Metternich. — Vous ne passerez pas. — Voulez-vous que je dépose un cautionnement ? Voulez-vous me donner une garde qui répondra de moi ? — Vous ne passerez pas. — Si j'envoie une estafette au gouvernement de Bohême ? — Comme vous voudrez[1]. »

La patience me manqua ; je commençai à envoyer le douanier à tous les diables. Ambassadeur d'un roi sur le trône, peu m'eût importé quelques heures perdues ; mais ambassadeur d'une princesse dans les fers, je me croyais infidèle au malheur, traître envers ma souveraine captive[2].

L'homme écrivait : le Bâlois ne traduisait pas mon monologue, mais il y a des mots français que nos soldats ont enseignés à l'Autriche et qu'elle n'a pas oubliés. Je dis à l'interprète : « Explique-lui que je me rends à Prague pour offrir mon dévouement au roi de France ». Le douanier, sans interrompre ses écritures, répondit : « Charles X n'est pas

1. Dialogue très vivant où se croisent les paroles cassantes du fonctionnaire, esclave de la consigne, et les répliques hautaines du vicomte de Chateaubriand. En réalité, c'est le douanier qui avait raison. Le passeport avait onze mois de date, ne portait pas de signalement, et n'avait été délivré que pour la Suisse et l'Italie. Chateaubriand n'avait pas voulu le faire renouveler, pour ne pas attirer l'attention sur son voyage et pour ne pas perdre de temps.

2. Il exagère dans son antithèse. Tout retard l'eût agacé et à plus forte raison, s'il avait été « ambassadeur d'un roi sur le trône », mais il éprouve le besoin d'affirmer une fois de plus son loyalisme. D'ailleurs ses scrupules excessifs (« je me croyais infidèle au malheur, traître, etc. ») sont un peu surprenants.

pour l'Autriche le roi de France ». Je répliquai : « Il l'est pour moi[1] ».

[On refuse de le laisser passer. Il envoie une lettre au grand burgrave de Bohême par une estafette et, en attendant la réponse, il se promène dans Waldmünchen ;]

...Tous les jours il y a, *ut mos*[2], spectacle à Waldmünchen, et j'y assistais à la première place. A six heures du matin, un vieux berger, grand et maigre, parcourt le village à différentes stations ; il sonne d'une trompe droite, longue de six pieds, qu'on prendrait de loin pour un porte-voix ou une houlette. Il en tire d'abord trois sons métalliques assez harmonieux, puis fait entendre l'air précipité d'une espèce de galop ou de ranz des vaches[3], imitant des mugissements de bœufs et des rires de pourceaux. La fanfare finit par une note soutenue et montante en fausset.

Soudain débouchent de toutes les portes des vaches, des génisses, des veaux, des taureaux ; ils envahissent en beuglant la place du village; ils montent ou descendent de toutes les rues circonvoisines, et, s'étant formés en colonne, ils prennent le chemin accoutumé pour aller paître. Suit, en caracolant, l'escadron des porcs qui ressemblent à des sangliers et qui grognent. Les moutons et les agneaux, placés à la queue, font en bêlant la troisième partie du concert ; les oies composent la réserve : en un quart d'heure tout a disparu[4].

Le soir, à sept heures, on entend de nouveau la trompe ; c'est la rentrée des troupeaux. L'ordre de la troupe est changé : les porcs font l'avant-garde, toujours avec la même musique ; quelques-uns, détachés en éclaireurs, courent au hasard ou s'arrêtent à tous les coins. Les moutons défilent; les vaches, avec leurs fils, leurs filles et leurs maris, ferment la marche, les oies dandinent sur les flancs. Tous ces animaux regagnent leurs toits, aucun ne se trompe de porte; mais il y a des cosaques qui vont à la maraude, des étourdis qui jouent et ne veulent pas rentrer, de jeunes taureaux qui s'obstinent à rester avec une compagne qui n'est pas de leur crèche. Alors viennent les femmes et les enfants avec leurs petites gaules ; ils obligent les traînards

1. Réplique cinglante, mais assez déplacée et l'on s'étonne même que l'orgueil de Chateaubriand discute sur ce ton avec un chef de douaniers.

2. *Selon la coutume.*

3. Chant des Suisses dans la région de Fribourg.

4. Tableau pastoral narquois et amusant. Malgré l'énervement de cette attente prolongée dans un médiocre village, il a retrouvé sa gaîté.

à rejoindre le corps, et les réfractaires à se soumettre à la règle. Je me réjouissais de ce spectacle, comme jadis Henri IV à Chauny s'amusait du vacher nommé *Tout-le-Monde*, qui rassemblait ses troupeaux au son de la trompette[1]...

[Trois jours après, il reçoit le permis de partir et il quitte Waldmünchen.]

A huit heures du soir, le jeudi 23 mai, je montai en voiture. Qui le croirait? ce fut avec une sorte de peine que je quittai Waldmünchen! Je m'étais déjà habitué à mes hôtes; mes hôtes s'étaient accoutumés à moi. Je connaissais tous les visages aux fenêtres et aux portes; quand je me promenais, ils m'accueillaient d'un air de bienveillance. Le voisinage accourut pour voir rouler ma calèche, délabrée comme la monarchie de Hugues Capet[2]. Les hommes ôtaient leurs chapeaux, les femmes me faisaient un petit signe de congratulation. Mon aventure était l'objet des conversations du village; chacun prenait mon parti : les Bavarois et les Autrichiens se détestent; les premiers étaient fiers de m'avoir laissé passer.

J'avais remarqué plusieurs fois sur le seuil de sa chaumière une jeune Waldmünchenienne[3] à figure de vierge de la première manière de Raphaël; son père, à prestance honnête de paysan, me saluait jusqu'à terre avec son feutre à larges bords[4], il me donnait en allemand un bonjour que je lui rendais cordialement en français : placée derrière lui, sa fille rougissait en me regardant par-dessus l'épaule du vieillard. Je retrouvai ma vierge, mais elle était seule. Je lui fis un adieu de la main; elle resta immobile; elle semblait étonnée; je voulais croire en sa pensée à je ne sais quels vagues regrets : je la quittai comme une fleur sauvage qu'on a vue dans un fossé au bord d'un chemin et

1. * Etudier, dans cette page, le sens du comique chez Chateaubriand.

2. Rapprochement inattendu, mais, en l'espèce, tout à fait symbolique.

3. Il est toujours le même, toujours persuadé qu'on fait attention à lui et qu'on l'aime. Et il avait alors près de soixante-cinq ans!

4. Il aime aussi les hommages qu'on lui rend. Il est tout fier d'être connu à Waldmünchen où sa réputation l'a précédé. L'homme considérable du lieu, le brasseur de bière, possède ses ouvrages rangés parmi ses cruchons. Et c'est pourquoi il s'indigne naïvement contre le douanier qui le ne connaît pas.

Comment, mon nom qui volait d'un pôle à l'autre n'était pas venu aux oreilles d'un douanier dans les montagnes d'Haselbach!... Une triste vérité demeurait : c'est qu'il existait sur la terre un homme qui n'avait jamais entendu parler de moi.

qui a parfumé votre course. Je traversai les troupeaux d'Eumée[1]; il découvrit sa tête devenue grise au service des moutons. Il avait achevé sa journée; il rentrait pour sommeiller avec ses brebis, tandis qu'Ulysse allait continuer ses erreurs[2].

Je m'étais dit avant d'avoir reçu le permis : « Si je l'obtiens, j'accablerai mon persécuteur. » Arrivé à Haselbach, il m'advint, comme à Georges Dandin, que ma maudite bonté me reprit : je n'ai point de cœur pour le triomphe. En vrai poltron, je me blottis dans l'angle de ma voiture et Schwartz présenta l'ordre du gouverneur; j'aurais trop souffert de la confusion du douanier[3]. Lui, de son côté, ne se montra pas et ne fit pas même fouiller ma vache[4]. Paix lui soit! qu'il me pardonne les injures que je lui ai dites, mais que par un reste de rancune je n'effacerai pas de mes *Mémoires*. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 38.)

[Il entre en Bohême à la nuit tombante ;]

Conversation avec la lune.

Au sortir de la Bavière, de ce côté, une noire et vaste forêt de sapins sert de portique à la Bohême. Des vapeurs erraient dans les vallées, le jour défaillait, et le ciel, à l'ouest, était couleur de fleurs de pêcher[5]; les horizons baissaient presque à toucher la terre. La lumière manque à cette latitude, et avec la lumière la vie; tout est éteint, hyémal[6], blêmissant; l'hiver semble charger l'été de lui garder le givre jusqu'à son prochain retour. Un petit morceau de la lune qui entreluisait me fit plaisir ; tout n'était pas perdu puisque je trouvais une figure de connaissance. Elle avait l'air de me dire : « Comment! Te voilà! Te souvient-il que je t'ai vu dans d'autres forêts? Te souviens-tu

1. *Eumée* est le porcher d'Ulysse dans l'*Odyssée*. Chateaubriand dit ailleurs que cette partie de ses *Mémoires* est une vraie Odyssée : « Waldmünchen est Ithaque, le berger (du village) est le fidèle Eumée avec ses porcs; je suis le fils de Laërte, revenu après avoir parcouru la terre et les mers. »

2. Plaisanterie aimable et, au fond, mélancolique. Chateaubriand avait beaucoup pratiqué Homère dont le souvenir fleurit, dans son œuvre, en gracieuses images.

3. Pitié bien inattendue.

4. Coffret garni de cuir, attaché sur la voiture.

5. C'est la couleur qu'il trouvait déjà aux marbres du Parthénon.

6. *Hyémal* = *hivernal*. (Mot très rare.)

des tendresses que tu me disais quand tu étais jeune[1] ? Vraiment tu ne parlais pas trop mal de moi. D'où vient maintenant ton silence? Où vas-tu seul et si tard ? Tu ne cesses donc de recommencer ta carrière[2] ? »

O lune! vous avez raison[3]; mais si je parlais bien de vos charmes, vous savez les services que vous me rendiez; vous éclairiez mes pas, alors que je me promenais avec mon fantôme d'amour[4] ; aujourd'hui ma tête est argentée à l'instar de votre visage et vous vous étonnez de me trouver solitaire[5]! et vous me dédaignez! J'ai pourtant passé des nuits entières enveloppé dans vos voiles; osez-vous nier nos rendez-vous parmi les gazons et le long de la mer[6] ? Que de fois vous avez regardé mes yeux passionnément attachés sur les vôtres! Astre ingrat et moqueur, vous me demandez où je vais si tard[7] : il est dur de me reprocher la continuation de mes voyages. Ah ! si je marche autant que vous, je ne rajeunis pas à votre exemple, vous qui rentrez chaque mois sous le cercle brillant de votre berceau! Je ne compte pas des lunes nouvelles, mon décompte n'a d'autre terme que ma complète disparition, et, quand je m'éteindrai, je ne rallumerai pas mon flambeau comme vous rallumez le vôtre[8] ! (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 61.)

[Dès son arrivée à Prague, à la nuit, il se fait conduire près de Charles X :]

Entrevue avec Charles X.

A neuf heures et demie du soir[9], je me mis en marche ; un homme de l'auberge, sachant quelques mots de français, me

1. Se reporter, un peu dans toutes ses œuvres, aux descriptions des clairs de lune. Quelques-unes ont été citées pp. 76, 101.
2. Le ton est ironique et même narquois.
3. La lune le tutoie, il lui dit *vous*. Il respecte sa déesse.
4. C'est la *sylphide* dont il rêvait au château de Combourg et dont le souvenir le possède encore dans sa vieillesse.
5. C'est-à-dire sans l'accompagnement d'une personne aimée : il est vieux, il n'a plus l'âge d'être aimé. Il appelle souvent la lune « l'astre *solitaire* ». De là sa réflexion.
6. Et voici que la lune elle-même devient le « fantôme d'amour ». Elle est la *Phœbé* de la légende grecque, avec qui Chateaubriand eut ses rendez-vous comme autrefois le berger Endymion.
7. Les questions de la lune sont en effet ironiques et indiscrètes. Elle savait si bien, par expérience, les amours de l'auteur et ses promenades sentimentales à sa molle clarté !
8. Le ton change, la phrase a de l'ampleur, et cette fin est mélancolique.
9. Le 24 mai 1833 (il était arrivé à 7 heures du soir). Il quitta Prague le 30 mai. Le livre des *Mémoires* (Quatrième partie, Livre

conduisit. Je gravis des rues silencieuses, sombres, sans réverbères, jusqu'au pied de la haute colline que couronne l'immense château des rois de Bohême. L'édifice dessinait sa masse noire sur le ciel ; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres : il y avait là quelqne chose de la solitude, du site et de la grandeur du Vatican, ou du temple de Jérusalem vu de la vallée de Josaphat[1]. On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide ; j'étais obligé de m'arrêter par intervalles sur les plates-formes des pavés échelonnés, tant la pente était rapide.

A mesure que je montais, je découvrais la ville au-dessous. Les enchaînements de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence se présentaient à ma mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée : après avoir exploré des ruines mortes, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes[2].

Parvenu au plateau sur lequel est bâti Hradschin[3], nous traversâmes un poste d'infanterie dont le corps de garde avoisinait le guichet extérieur. Nous pénétrâmes par ce guichet dans une cour carrée, environnée de bâtiments uniformes et déserts. Nous enfilâmes à droite, au rez-de-chaussée, un long corridor qu'éclairaient de loin en loin des lanternes de verre accrochées aux parois du mur, comme dans une caserne ou dans un couvent. Au bout de ce corridor s'ouvrait un escalier, au pied duquel se promenaient deux sentinelles. Comme je montais le second étage, je rencontrai M. de Blacas[4] qui descendait. J'entrai avec lui dans les appartements de Charles X ; là étaient encore deux grenadiers en faction. Cette garde étrangère, ces habits blancs à la porte du roi de France, me faisaient une impression pénible : l'idée d'une prison plutôt que d'un palais me vint.

Nous passâmes trois salles anuitées[5] et presque sans meubles : je croyais errer encore dans le terrible monastère de l'Escurial[6]. M. de Blacas me laissa dans la troisième salle

IV), où ce séjour est raconté, a été écrit sur place, pendant la semaine qu'il passa près de Charles X. De là, la fraîcheur d'impression et la précision aimable de certaines scènes d'intérieur.

1. Voir dans l'*Itinéraire* la description de la vallée de Josaphat, p. 235. Chateaubriand est un grand peintre des régions solitaires, désolées, silencieuses.

2. Ce sont les ruines de la monarchie française.

3. Château royal de Prague.

4. Le *duc de Blacas* était le grand chambellan de Charles X.

5. *Anuitées* = *où il faisait nuit* (terme archaïque et inusité).

6. C'est toujours le même procédé, la même énumération des souvenirs, les mêmes rapprochements qui gravent dans la mémoire un paysage ou un décor. — Chateaubriand avait vu l'*Escurial*, en revenant de Jérusalem. Il a décrit le monastère dans un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 223.

pour aller avertir le roi, avec la même étiquette qu'aux Tuileries. Il revint me chercher, m'introduisit dans le cabinet de Sa Majesté, et se retira.

Charles X s'approcha de moi, me tendit la main avec cordialité en me disant : « Bonjour, bonjour, M. de Chateaubriand, je suis charmé de vous voir. Je vous attendais. Vous n'auriez pas dû venir ce soir, car vous devez être bien fatigué. Ne restez pas debout ; asseyons-nous. Comment se porte votre femme ? »

Rien ne brise le cœur comme la simplicité des paroles dans les hautes positions de la société et les grandes catastrophes de la vie. Je me mis à pleurer[1] comme un enfant ; j'avais peine à étouffer avec mon mouchoir le bruit de mes larmes. Toutes les choses hardies que je m'étais promis de dire[2], toute la vaine et impitoyable philosophie dont je comptais armer mes discours, me manqua. Moi, devenir le pédagogue du malheur ! Moi, oser en remontrer à mon roi, à mon roi en cheveux blancs, à mon roi proscrit, exilé, prêt à déposer sa dépouille mortelle dans la terre étrangére[3] ! Mon vieux prince me prit de nouveau par la main en voyant le trouble de cet *impitoyable ennemi*, de ce *dur opposant* des ordonnances de Juillet[4]. Ses yeux étaient humides ; il me fit asseoir à côté d'une petite table de bois, sur laquelle il y avait deux bougies ; il s'assit auprès de la même table, penchant vers moi sa bonne oreille pour mieux m'entendre, m'avertissant ainsi de ses années qui venaient mêler leurs infirmités communes[5] aux calamités extraordinaires de sa vie. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 67).

[Chateaubriand explique au roi le but de sa mission. Quelques jours après, nouvelle audience. Charles X d'abord refuse à la duchesse de Berry le droit de conserver son rang de princesse française et de venir embrasser

1. C'est très vraisemblable, si l'on songe au *loyalisme* de Chateaubriand. Il avait, certes, eu à se plaindre de Charles X, il ne lui avait pas ménagé ses vérités ; mais Charles X était le *roi* et il l'était resté plus que jamais, pour lui, dans son exil. En arrivant à Prague il se disait :

C'est dans cette ville que les fils aînés de saint Louis achèvent une vie d'exil, que l'héritier de leur race commence une vie de proscription, tandis que sa mère languit dans une forteresse sur le sol d'où il est chassé... O mon vieux roi, vous que je me plais, parce que vous êtes tombé, à appeler mon maître ! O jeune enfant, que j'ai le premier proclamé roi, que vais-je vous dire ? (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 64.)

2. Il lui en dira pourtant, s'il faut l'en croire, mais pas à cette première entrevue.

3. Charles X allait bientôt mourir (1836) à Göritz, ville d'Autriche, où il est enterré.

4. C'étaient les termes dont s'était servi Charles X au moment des ordonnances.

5. Dans le sens de *banales*, s'oppose à *extraordinaires* qui suit.

ses enfants. Longue discussion : Chateaubriand se montre pressant; le roi fléchit peu à peu. Il présente « M. le vicomte » à toute la famille royale, à Henri V « le duc de Bordeaux ». Il y a de jolis tableaux de ce « roi en exil », mais parfois aussi, semble-t-il, un peu d'enfantillage. Chateaubriand est naïvement heureux d'être — enfin ! — le personnage en vue, celui sur qui tout le monde a les yeux fixés :]

Les enfants sont entrés, le duc de Bordeaux[1] conduit par son gouverneur, Mademoiselle[2] par sa gouvernante. Ils ont couru embrasser leur grand-père, puis ils se sont précipités vers moi ; nous nous sommes nichés dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la ville et ayant une vue superbe[3]. J'ai renouvelé mes compliments sur la leçon d'équitation[4]. Mademoiselle s'est hâtée de me redire ce que m'avait dit son frère, que je n'avais rien vu ; qu'on ne pouvait juger de rien quand le cheval noir était boiteux. Madame de Gontaut est venue s'asseoir auprès de nous, M. de Damas un peu plus loin[5], prêtant l'oreille, dans un état amusant d'inquiétude, comme si j'allais manger son pupille, lâcher quelques phrases à la louange de la liberté de la presse, ou à la gloire de Madame la duchesse de Berry[6]. J'aurais ri des craintes que je lui donnais, si depuis M. de Polignac je pouvais rire d'un pauvre homme. Tout d'un coup Henri me dit : « Vous avez vu des serpents devins ? — Monseigneur veut parler des boas ; il n'y en a ni en Egypte, ni à Tunis, seuls points de l'Afrique où j'aie abordé ; mais j'ai vu beaucoup de serpents en Amérique. — Oh ! oui, dit la princesse Louise, le serpent à sonnettes, dans le *Génie du Christianisme*[7]. »

Je m'inclinai pour remercier Mademoiselle[8]. « Mais vous avez vu bien d'autres serpents ? a repris Henri. Sont-ils bien méchants ? — Quelques-uns, Monseigneur, sont fort

1. Henri V.

2. Le princesse Louise, sœur du duc de Bordeaux.

3. On a en effet de Hradschin une vue merveilleuse sur la ville de Prague, sur les dômes et les clochers des églises, les tourelles, le pont, les îles de la Moldau.

4. Il avait assisté à la leçon d'équitation de Henri, sous la direction de l'écuyer instructeur O'Hégerty. Henri agile et mince lui avait fait l'effet du « petit Jehan de Saintré ».

5. Mme de Gontaut était la gouvernante de Mademoiselle et M. de Damas le gouverneur d'Henri.

6. Ironique et amusant. Et Chateaubriand fait coup double, puisqu'il trouve le moyen, dans la phrase suivante, d'égratigner son vieil adversaire, M. de Polignac.

7. *Génie du christianisme*. Première partie, livre III, chap. II.

8. Chateaubriand est émerveillé de la science de Mademoiselle *qui a lu* son livre. Et il s'incline avec gravité, inondé d'une joie intérieure.

dangereux, d'autres n'ont point de venin et on les fait danser[1]. »

Les deux enfants se sont rapprochés de moi avec joie, tenant leurs quatre beaux yeux brillants fixés sur les miens.

« Et puis il y a le serpent de verre, ai-je dit : il est superbe et point malfaisant ; il a la transparence et la fragilité du verre ; on le brise dès qu'on le touche. — Les morceaux ne peuvent pas se rejoindre ? a dit le prince. — Mais non, mon frère, a répondu pour moi Mademoiselle. — Vous êtes allé à la cataracte de Niagara ? a repris Henri. Ça fait un terrible ronflement ? peut-on la descendre en bateau ? — Monseigneur, un Américain s'est amusé à y précipiter une grande barque; un autre Américain, dit-on, s'est jeté lui-même dans la cataracte ; il n'a pas péri la première fois ; il a recommencé et s'est tué à la seconde expérience. » Les deux enfants ont levé les mains et ont crié : « Oh[2] ! »

Madame de Gontaut a pris la parole : « M. de Chateaubriand est allé en Egypte et à Jérusalem. » Mademoiselle a frappé des mains et s'est encore rapprochée de moi. « M. de Chateaubriand, m'a-t-elle dit, contez donc à mon frère les pyramides et le tombeau de Notre-Seigneur[3]. »

J'ai fait du mieux que j'ai pu un récit des pyramides, du saint tombeau, du Jourdain, de la Terre sainte. L'attention des enfants était merveilleuse : Mademoiselle prenait dans ses deux mains son joli visage, les coudes presque appuyés sur mes genoux, et Henri perché sur un haut fauteuil remuait ses jambes ballantes[4]. *(Mémoires d'Outre-Tombe,* VI, 97).

1. Voir dans le *Génie* l'épisode du Canadien, charmeur de serpents.

2. Scène naïve, mais très juste de ton. Ce sont des enfants qui causent et non pas de petits princes solennels, gênés par l'étiquette.

3. Mademoiselle a une grande admiration pour Chateaubriand. Elle le fait causer et cache sa curiosité sous l'apparence de rendre ainsi service à son frère.

4. Très vivant et d'une aimable couleur. Il y a bien de la grâce dans cette scène d'intérieur, Chateaubriand questionné par les enfants et prenant un réel plaisir à les renseigner. Son âme déborde de joie. Il faut songer qu'il est en face de son *jeune roi.* On sait ce que ce mot représente pour lui. Il écrit, à la suite de cette soirée inoubliable :

Aimables enfants ! le vieux croisé vous a conté les aventures de la Palestine, mais non au château du foyer de la reine Blanche ! Pour vous trouver, il est venu heurter avec son bâton de palmier et ses sandales poudreuses au seuil glacé de l'étranger. Blondel a chanté en vain au pied de la tour des ducs d'Autriche ; sa voix n'a pu vous rouvrir les chemins de la patrie. Jeunes proscrits, le voyageur aux terres lointaines vous a caché une partie de son histoire ; il ne vous a pas dit que, poète et prophète, il a traîné dans les forêts de la Floride et sur les montagnes de la Judée autant de désespérances, de tristesses et de passions, que vous avez d'espoir, de joie et d'innocence.

[Sa mission accomplie, il va à Carlsbad présenter ses hommages à la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI[1], et il repart aussitôt pour Paris :]

Journal de Carlsbad à Paris.

Cynthie.

Du fond de ma calèche, je regardais se lever les étoiles[2].

N'ayez pas peur, Cynthie[3]; ce n'est que la susurration[4] des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile. J'ai un poignard pour les jaloux et du sang pour toi[5]. Que ce tombeau ne vous cause aucune épouvante, c'est celui d'une femme jadis aimée comme vous : Cecilia Metella reposait ici[6].

Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine[7]! La lune se lève derrière la Sabine[8] pour regarder la mer; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano[9], les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte[10]. Le long canal des vieux aqueducs laisse échapper quelques globules de son onde à travers les mousses, les ancolies[11], les giroflées, et joint

1. Elle occupait une maison isolée, à l'extrémité du village, sur la rive droite de la Tèple, petite rivière qui se rue de la montagne et traverse Carlsbad dans sa longueur. En montant l'escalier de l'appartement de la princesse, j'étais troublé : j'allais voir, presque pour la première fois, ce modèle parfait des souffrances humaines, cette Antigone de la chrétienté. Je n'avais pas causé dix minutes dans ma vie avec madame la dauphine ; à peine m'avait-elle adressé, dans le cours rapide de ses prospérités, deux ou trois paroles ; elle s'était toujours montrée embarrassée avec moi.

Chateaubriand trouve la duchesse travaillant à un morceau de tapisserie. Il lui remet une lettre de la part de la duchesse de Berry, et il la quitte en emportant d'elle cet adieu : « Dites à vos amis combien j'aime la France ; qu'ils sachent bien que je suis Française. »

2. Daté du 1[er] juin au soir, 1833.

3. *Cynthie* est un des noms de la déesse Diane. L'auteur s'adresse, dans cette rêverie d'amour, à une Cynthie imaginaire.

4. *Susurration* = *murmure* (mot rare).

5. Image ardente pour définir la protection dont il entoure son fantôme d'amour.

6. Sa rêverie amoureuse l'emporte dans la campagne de Rome, sur la voie Appienne, près du tombeau de Cécilia Métella (cf. p. 266.)

7. Voir p. 185.

8. Cf. p. 188, n. 6.

9. *Albano*, petite ville à une vingtaine de kilomètres de Rome, très fréquentée l'été à cause de son altitude et de sa salubrité.

10. *Soracte*, montagne calcaire de 700 mètres d'élévation, située à une quarantaine de kilomètres au nord de Rome.

11. *Ancolie*, genre de renonculacée, à très belles fleurs, bleues, violettes ou purpurines.



FIG. 22. — Portrait de Rancé.

On remarquera la figure ascétique de ce personnage, que d'autres gravures ont représenté méditant et priant devant une tête de mort. (Cf. p. 507.)

les montagnes aux murailles de la ville. Plantés les uns sur les autres, les portiques aériens, en découpant le ciel, promènent dans les airs le torrent des âges et le cours des ruisseaux[1]. Législatrice du monde, Rome, assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée[2].

Asseyons-nous : ce pin, comme le chevrier des Abruzzes[3], déploie son ombrelle parmi des ruines. La lune neige[4] sa lumière sur la couronne gothique de la tour du tombeau de Metella[5] et sur les festons de marbre enchaînés aux cornes des bucranes[6]; pompe élégante qui nous invite à jouir de la vie, si tôt écoulée.

Écoutez! la nymphe Égérie[7] chante au bord de sa fontaine; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée des Scipions[8]; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses sauvages. Le palmier de la *villa* abandonnée se balance à demi noyé dans l'améthyste et l'azur des clartés phébéennes[9]. Mais toi, pâlie par les reflets de la candeur de Diane, ô Cynthie, tu es mille fois plus gracieuse que ce palmier. Les mânes de Délie, de Lalagé, de Lydie, de Lesbie[10], posés sur des corniches ébréchées, balbutient autour de toi des paroles mystérieuses. Tes regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons.

Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu

1. Comparer une évocation, dans cette manière grandiose, p. 186.

2. *Solitude lactée*, expression étrange. Le clair de lune *blanchit* la campagne romaine. Sur la *solitude* de Rome, cf. p. 186.

3. Les *Abruzzes*, pays très montagneux de l'Italie centrale, limité à l'ouest par la région romaine et à l'est par l'Adriatique. — Chateaubriand évoque ici le *pin parasol* de la campagne de Rome.

4. *Neige*, avec un complément direct, emploi assez rare. — Sur l'image, cf. plus haut : *solitude lactée*.

5. Cf. p. 266.

6. *Bucrane*, ou bucrâne, tête de bœuf employée comme décoration de frises peintes ou sculptées. Cette tête, décharnée et réduite à l'état de squelette, figure en effet comme motif de décoration sur la frise du mausolée de Cécilia Métella.

7. La nymphe *Egérie*, qui avait, dit-on, inspiré à Numa sa législation religieuse, habitait, d'après la légende, une source située entre les voies Latine et Appienne.

8. *Hypogée = tombeau.* — Le tombeau des Scipions, retrouvé en 1780, était à gauche de la voie Appienne.

9. *Phébéenne*, vient de *Phébé* qui est *Diane* et la *Lune*. — Un peu de recherche dans cette création d'adjectifs. — Remarquer d'ailleurs avec quel art Chateaubriand exprime la douceur et la langueur du paysage.

10. Ce sont des noms d'amoureuses, réelles ou imaginaires chantées par les poètes.

peux jouir. Ces constellations si brillantes sur ta tête ne s'harmonisent à tes félicités que par l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps finit! sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé[1].

Une vapeur se déroule, monte et enveloppe l'œil de la nuit d'une rétine argentée[2]; le pélican crie et retourne aux grèves; la bécasse s'abat dans les prêles[3] des sources diamantées[4]; la cloche résonne sous la coupole de Saint-Pierre; le plain-chant[5] nocturne, voix du moyen âge, attriste le monastère isolé de Sainte-Croix; le moine psalmodie à genoux les laudes[6], sur les colonnes calcinées de Saint-Paul; des vestales[7] se prosternent sur la dalle glacée que ferme leurs cryptes; le *pifferaro*[8] souffle sa complainte de minuit devant la Madone[9] solitaire, à la porte condamnée d'une catacombe[10]. Heure de la mélancolie, la religion s'éveille et l'amour s'endort[11]!

Cynthie, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres, le refrain que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque vélivole[12], ou le rameur vénitien dans sa gondole légère. Va aux défaillances de ton repos; je protègerai ton sommeil. La nuit dont tes paupières couvrent tes yeux dispute de suavité avec celle que l'Italie assoupie et parfumée verse sur ton front. Quand le hennissement de nos chevaux se fera entendre dans la campagne, quand l'étoile du matin annoncera l'aube, le berger de Frascati[13] descendra avec

1. Cette méditation sur la brièveté de la jeunesse et de la vie est habituelle aux poètes latins qui ont chanté les Délie, les Lesbie, les Cynthie (Properce, Horace, Catulle, etc...). Chateaubriand la prend à son compte.

2. Cette image est bien recherchée.

3. *Prêles*, plantes qui se multiplient dans les prairies basses et humides.

4. Un peu d'abus des adjectifs descriptifs et harmonieux.

5. *Plain-chant*, musique spéciale de l'église catholique, d'un caractère grave et calme.

6. Les *laudes*, avec les *matines*, constituent l'*office nocturne* et doivent être chantées après minuit, avant le lever de l'aurore.

7. Les *vestales* étaient, chez les Romains, les prêtresses de Vesta, chargées d'entretenir le feu sacré. — Chateaubriand se sert de ce mot antique pour désigner les religieuses qui passent la nuit en prières.

8. *Pifferaro*, musicien ambulant qui joue du *piffero*, sorte de chalumeau.

9. La *Vierge*.

10. Sur les *catacombes*, cf. p. 266.

11. On sent ici des impressions très personnelles et des souvenirs précis de l'auteur. Il n'y avait pas très longtemps qu'il avait séjourné à Rome (cf. un peu plus haut, *Ambassade de Rome*, p. 410).

12. *Vélivole* = *qui vole à la voile*, mot sans doute forgé par l'auteur sur un mot latin.

13. *Frascati*, à 17 kilomètres S.-E. de Rome, ville construite sur les ruines de l'ancienne Tusculum.

ses chèvres, et moi je ne cesserai de te bercer de ma chanson à demi-soupirée[1]. (*Mémoires*, VI, 162.)

[Chateaubriand entre en Bavière, traverse Bayreuth et poursuit sa route à travers la Franconie :]

L'Hirondelle.

A Bischofsheim[2], où j'ai dîné, une jolie curieuse s'est présentée à mon grand couvert[3] : une hirondelle, vraie Progné[4], à la poitrine rougeâtre, s'est venue percher[5] à ma fenêtre ouverte, sur la barre de fer qui soutenait l'enseigne du *Soleil d'Or ;* puis elle a ramagé le plus doucement du monde, en me regardant d'un air de connaissance et sans montrer la moindre frayeur. Je ne me suis jamais plaint d'être réveillé par la fille de Pandion[6] ; je ne l'ai jamais appelée *babillarde*, comme Anacréon[7] : j'ai toujours, au contraire, salué son retour de la chanson des enfants de l'île de Rhodes : « Elle vient, elle vient l'hirondelle, ramenant le beau temps et les belles années ! ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle[8]. »

« François, m'a dit ma convive de Bischofsheim, ma trisaïeule logeait à Combourg, sous les chevrons de la cou-

1. Toute cette page est admirable de coloris, de douceur et d'harmonie. — Cette *chanson à demi-soupirée*, dont il berce le sommeil de Cynthie, l'auteur nous la donne sous la forme d'un hymne antique, et, dans le moment le plus ému de son invocation, il est brusquement arraché à sa rêverie par une grosse voix qui lui crie : *Mein Herr, dix kreutzer bour la parrière !* (Monsieur, dix kreutzer pour la barrière.)

2. Ville de la basse Franconie. — Il y arriva le 2 juin 1833.

3. On appelait *grand couvert* du roi un cérémonial assez compliqué, pratiqué aux 17e et 18e siècles, quand le roi mangeait en public. (Le *petit couvert* désignait le repas du roi en particulier, dans sa chambre à coucher). — Chateaubriand emploie plaisamment ce mot pour désigner son dîner à l'hôtellerie. N'est-il pas visité par une fille de roi ?

4. *Procné* ou *Progné,* nom mythologique de l'hirondelle.

5. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

6. *Progné* était fille de Pandion, roi d'Athènes. Elle servit dans un repas à son mari Térée les membres de leur fils, qu'elle tua de concert avec sa sœur Philomèle qui avait à se plaindre de Térée. Celui-ci fut changé en huppe, et Philomèle en rossignol.

7. *Anacréon*, poète grec du 6e siècle avant notre ère.

8. La célèbre chanson de l'hirondelle nous a été transmise avec plusieurs variantes. Chateaubriand, qui aimait beaucoup les hirondelles, se plaisait à lire, à traduire et à paraphraser les chansons grecques sur cet oiseau. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, pp. 4 et 21.

verture de ta tourelle ; tu lui tenais compagnie chaque année en automne, dans les roseaux de l'étang, quand tu rêvais le soir[1]. Elle aborda ton rocher natal le jour même que tu t'embarquais pour l'Amérique, et elle suivit quelque temps ta voile. Ma grand'mère nichait à la croisée de Charlotte[2] ; huit ans après, elle arriva à Jaffa avec toi ; tu l'as remarqué dans ton *Itinéraire*[3]. Ma mère, en gazouillant à l'aurore, tomba un jour par la cheminée dans ton cabinet aux *Affaires étrangères ;* tu lui ouvris la fenêtre[4]. Ma mère a eu plusieurs enfants ; moi qui te parle, je suis de son dernier nid ; je t'ai déjà rencontré sur l'ancienne voie de Tivoli dans la campagne de Rome : t'en souviens-tu ? Mes plumes étaient si noires et si lustrées ! tu me regardas tristement[5]. Veux-tu que nous nous envolions ensemble ? »

— « Hélas ! ma chère hirondelle, qui sais si bien mon histoire, tu es extrêmement gentille ; mais je suis un pauvre oiseau mué[6], et mes plumes ne reviendront plus ; je ne puis donc m'envoler avec toi. Trop lourd de chagrins et d'années, me porter te serait impossible. Et puis, où irions-nous ? Le printemps et les beaux climats ne sont plus de ma saison. A toi l'air et les amours, à moi la terre et l'isolement. Tu pars ; que la rosée rafraîchisse tes ailes ! Qu'une vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, lorque tu traverseras la mer d'Ionie ! Qu'un octobre serein te sauve du naufrage ! Salue pour moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de Rosette[7]. Si je ne suis plus quand les fleurs te ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre : viens au soleil couchant happer des moucherons sur l'herbe de ma tombe ; comme toi, j'ai aimé la liberté, et j'ai vécu de peu[8]. »
(*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 178.)

1. Cf. p. 45.
2. La fille du pasteur Ives, en Angleterre. Chateaubriand avait connu cette famille pendant son premier séjour en Angleterre.
3. C'était à l'arrivée à Jaffa : deux bergeronnettes et une hirondelle se montrèrent sur le bateau.
4. Quand Chateaubriand fut renvoyé du ministère le 6 juin 1824, il raconte ceci :

Le 6 au matin, nous ne dormions pas... une hirondelle tomba par notre cheminée dans notre chambre ; nous lui ouvrîmes la fenêtre. Si nous avions pu nous envoler avec elle ! (*Congrès de Vérone,* II, 389.)

5. Sur cette tristesse à Rome, cf. p. 412.
6. *Qui a perdu ses plumes.*
7. Cf. Th. Gautier : *Ce que disent les hirondelles. (Emaux et Camées.)*
8. Cette apostrophe à l'hirondelle est une vraie poésie anacréontique digne de l'*Anthologie.* C'est un pastiche aimable et fort bien venu. Toute cette partie a été écrite en 1822, à Londres, où Chateaubriand était ambassadeur. Dans le parc de Kensington, par un jour d'été, il regardait voler les hirondelles en compagnie de son ami de Marcellus. Il lui lut cette apostrophe

[Chateaubriand rentre à Paris le 6 juin, et il écrit aussitôt à la duchesse de Berry. Celle-ci, sortie de prison, était à Naples. Elle lui demande de venir la voir à Venise. Le 3 septembre, il repart pour un nouveau voyage :]

Journal de Paris à Venise.

Venise.

[Il traverse le Jura par une violente tempête, il gagne Lausanne, remonte le Rhône, suit la route du Simplon, descend sur Milan, et arrive à Venise[1] qu'il décrit longuement : monuments[2], musées, histoire, prison, arsenal. Voici les gondoliers :]

La gaîté de ces fils de Nérée[3] ne les abandonne jamais : vêtus du soleil, la mer les nourrit. Ils ne sont pas couchés et désœuvrés comme les lazzaroni[4] à Naples ; toujours en mouvement, ce sont des matelots qui manquent de vaisseaux et d'ouvrage, mais qui feraient encore le commerce du monde et gagneraient la bataille de Lépante[5] si le temps de la liberté et de la gloire vénitiennes n'était passé.

à l'hirondelle qu'il avait, disait-il, écrite le matin même. Et Marcellus ajoute : « Je battis des mains à cette inspiration antique, aussi élégante et primitive qu'une idylle de Théocrite, aussi gracieuse et plus mélancolique qu'une ode d'Anacréon. » — Chateaubriand aimait beaucoup *Anacréon*, l'*Anthologie*, et la poésie alexandrine. A chaque instant, dans ses récits, refleurissent d'aimables souvenirs de la Grèce antique. Lorsque, en 1812, l'Académie n'inscrivit point le *Génie du Christianisme* sur la liste des prix décennaux, Chateaubriand écrit cette jolie réflexion sur ses confrères :

J'aurais pu leur dire ce qu'un poète grec dit à un oiseau : « Fille de l'Attique, nourrie de miel, toi qui chantes si bien, tu enlèves une cigale, bonne chanteuse comme toi, et tu la portes pour nourriture à tes petits. Toutes deux ailées, toutes deux habitant ces lieux, toutes deux célébrant la naissance du printemps, ne lui rendras-tu pas la liberté ? Il n'est pas juste qu'une chanteuse périsse du bec d'une de ses semblables. » (*Mémoires*, III, 51.)

1. Le 10 septembre 1833.

2. Voici un passage sur la ville :

Venise ne renferme ni décombres romains, ni monuments des barbares... La tour du monastère, changée en colonne de rose, se réfléchit dans les vagues ; la façade blanche de l'église est si fortement éclairée, que je distingue les plus petits détails du ciseau. Les enclôtures des magasins de la *Giudecca* sont peintes d'une lumière titienne ; les gondoles du canal et du port nagent dans la même lumière. Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour : le vent du soir soulève ses cheveux embaumés ; elle meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature.

3. *Nérée*, dieu marin. Périphrase plaisante pour désigner les gondoliers.

4. Mendiants de Naples (au singulier, *lazzarone*).

5. Bataille de 1561, où don Juan d'Autriche anéantit la flotte turque, avec l'aide des flottes de Venise et de l'Espagne.

A six heures du matin ils arrivent à leurs gondoles, attachées, la proue à terre, à des poteaux. Alors ils commencent à gratter et laver leur *barchette*[1] aux traghetti[2], comme des dragons étrillent, brossent et épongent leurs chevaux au piquet. La chatouilleuse cavale marine s'agite, se tourmente aux mouvements de son cavalier qui puise de l'eau dans un vase de bois, la répand sur les flancs et dans l'intérieur de la nacelle. Il renouvelle plusieurs fois l'aspersion, ayant soin d'écarter l'eau de la surface de la mer pour prendre dessous une eau plus pure. Puis il frotte les avirons, éclaircit les cuivres et les glaces du petit château noir[3], il époussette les coussins, les tapis et fourbit le fer taillant de la proue. Le tout ne se fait pas sans quelques mots d'humeur ou de tendresse, adressés, dans le joli dialecte vénitien, à la gondole quinteuse ou docile[4].

La toilette de la gondole achevée, le gondolier passe à la sienne. Il se peigne, secoue sa veste et son bonnet bleu, rouge ou gris, se lave le visage, les pieds et les mains. Sa femme ou sa fille lui apporte dans une gamelle une miscellanée[5] de légumes, de pain et de viande. Le déjeuner fait, chaque gondolier attend en chantant la fortune : il l'a devant lui, un pied en l'air, présentant son écharpe au vent et servant de girouette, au haut du monument de la Douane de mer[6]. A-t-elle donné le signal ? Le gondolier favorisé, l'aviron levé, part debout à l'arrière de sa nacelle, de même qu'Achille[7] voltigeait autrefois, ou qu'un écuyer de Franconi[8] galope aujourd'hui, sur la croupe d'un destrier. La gondole, en forme de patin, glisse sur l'eau comme sur la glace. *Sia stati ! sta longo*[9] *!* en voilà pour toute la journée. Puis vienne la nuit, et la *calle*[10] verra mon gondolier chanter et boire le demi-sequin que je lui laisse en allant très certainement remettre Henri V sur le trône. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 257.)

[A Venise, il ne trouve pas la duchesse qui lui donne rendez-vous à Ferrare. Arrivé à Ferrare, on le prie d'aller à Prague pour une nouvelle

1. Petite barque.
2. *Traghetti* signifie *traversées*.
3. Petite cabine décorée, où se mettent les passagers.
4. * Relever des exemples de ces personnifications d'objets inanimés, auxquelles tient en grande partie la poésie du style de Chateaubriand.
5. *Miscellanée* = *mélange*.
6. La girouette de la Douane est une *Fortune* qui court, l'écharpe au vent. Cette girouette devient ainsi la déesse symbolique du gondolier.
7. Achille *aux pieds légers* était célèbre par la rapidité de sa course.
8. *Franconi* était un Vénitien qui fonda à Paris, au début du 19e siècle, le Cirque Olympique.
9. Ces mots signifient : « Arrêtez ! arrêtez ! à distance ! »
10. La *calle* = la *rue*.

mission auprès de Charles X. Il retourne donc à Prague. Parti le 20 septembre, il arrive le 26 près de Charles X ; il en repart le 29 pour la France. Il arrive à la frontière le 4 octobre, fête de Saint-François, son patron ;]

Mes Saint-François diverses.

La Saint-François m'est, tous les ans, un jour d'examen de conscience. Je tourne mes regards vers le passé ; je me demande où j'étais, ce que je faisais à chaque anniversaire précédent. Cette année 1833, soumis[1] à mes vagabondes destinées, la Saint-François me trouve errant. J'aperçois au bord du chemin une croix ; elle s'élève dans un bouquet d'arbres qui laissent tomber en silence, sur l'Homme-Dieu crucifié, quelques feuilles mortes. Vingt-sept ans en arrière, j'ai passé la Saint-François au pied du véritable Golgotha[2].

Mon patron aussi[3] visita le saint tombeau. François d'Assise, fondateur des ordres mendiants, fit faire, en vertu de cette institution, un pas considérable à l'Evangile, et qu'on n'a point assez remarqué : il acheva d'introduire le peuple dans la religion[4] ; en revêtant le pauvre d'une robe

1. *Soumis* se rapporte à *me* qui est plus loin. Extension de la RÈGLE : *La fortune vient en dormant.*

2. Il arriva à Jérusalem le 4 octobre 1806 et il fut reçu au couvent des Pères latins, dont le patron était saint François. Il alla prier devant le chœur de l'église du monastère, considérant comme un bonheur pour lui d'être arrivé à pareil jour dans la Ville sainte. — Il aime d'ailleurs à signaler que beaucoup d'actes importants de sa vie ont été faits le 4 octobre. Il écrit au début des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie. »

3. *Saint François d'Assise* (1182-1226), se retira, à vingt-quatre ans, à un quart de lieue d'Assise, dans un endroit appelé *Portiuncula*, où était une vieille église appartenant aux Bénédictins. Il fit vœu de pauvreté et fonda en 1209 l'ordre de Saint François, en 1221 le *tiers-ordre.* En 1219, il alla prêcher en Egypte et en Syrie. Le sultan, touché de sa foi, lui accorda la garde du Saint-Sépulcre, confiée depuis lors aux franciscains.

4. Chateaubriand a toujours rêvé un catholicisme démocratique. Il a dit, dans ses *Mémoires :* « Nul ne sera sauvé qu'il ne soit né, comme le Christ, sur la paille. » Il a écrit de son compatriote Lamennais :

Si, après avoir embrassé l'enseignement évangélique populaire, il fût resté attaché au sacerdoce, il aurait conservé l'autorité qu'ont détruite des variations. Les curés, les membres nouveaux du clergé (et les plus distingués d'entre ces lévites) allaient à lui ; les évêques se seraient trouvés engagés dans sa cause s'il eût adhéré aux libertés gallicanes, tout en vénérant le successeur de Saint Pierre et en défendant l'unité. En France, la jeunesse eût entouré le missionnaire en qui elle trouvait des idées qu'elle aime et les progrès auxquels elle aspire.

de moine, il força le monde à la charité, il releva le mendiant aux yeux du riche, et dans une milice chrétienne prolétaire il établit le modèle de cette fraternité des hommes que Jésus avait prêchée...

Mon patron étendait cette tendresse fraternelle aux animaux mêmes, sur lesquels il paraîtrait avoir reconquis par son innocence l'empire que l'homme exerçait sur eux avant sa chute; il leur parlait comme s'ils l'eussent entendu; il leur donnait le nom de *frères* et de *sœurs*. Près de Baveno[1], comme il passait, une multitude d'oiseaux s'assemblèrent autour de lui; il les salua et leur dit : « Mes frères ailés, aimez et louez Dieu, car il vous a vêtus de plumes et vous a donné le pouvoir de voler dans le ciel »... Une cigale habitait une branche de figuier, près de sa porte à la Portiuncule[2]; il l'appelait; elle venait se reposer sur sa main et il lui disait : « Ma sœur la cigale, chante le Dieu ton créateur ». Il en usa de même avec un rossignol et fut vaincu aux concerts par l'oiseau qu'il bénit, et qui s'envola après sa victoire. Il était obligé de faire reporter au loin dans les bois les petits animaux sauvages qui accouraient à lui et cherchaient un abri dans son sein[3].....

J'ai reçu de mon patron la pauvreté, l'amour des petits et des humbles, la compassion pour les animaux; mais mon bâton stérile ne se changera point en chêne vert pour les protéger[4].

Je devais[5] tenir à bonheur d'avoir foulé le sol de France le jour de ma fête; mais ai-je une patrie[6]? Dans cette patrie ai-je jamais goûté un moment de repos? Le 6 octobre au matin, je rentrai dans mon infirmerie[7]. Le coup de vent de la Saint-François régnait encore. Mes arbres, refuges nais-

1. *Baveno*, sur la rive occidentale du lac Majeur, en face des îles Borromées.

2. Cf. plus haut, p. 477, n. 3.

3. Saint François fut en effet très populaire par sa tendresse pour les animaux et aussi pour les plantes.

4. Saint François avait demandé à un jeune homme des tourterelles qu'il ne voulait pas laisser tuer. Il planta à la porte de son monastère son bâton qui se changea en un grand chêne où les tourterelles bâtirent leur nid.

5. *Je devais* = *j'aurais dû*. RÈGLE : *Dans l'ancienne langue* (comme en latin. Cf. CROUZET, *Grammaire latine*, § 66, 2.), *les verbes marquant* possibilité, obligation convenance, nécessité, etc., *ont aux temps de l'indicatif le sens du conditionnel :*

Vous dont j'**ai pu** (= j'aurais pu)
[laisser vieillir l'ambition...
(RACINE.)

6. Tristesse et désenchantement; il est toujours le même.

7. L'*infirmerie* Marie-Thérèse où il s'était installé en 1832. C'était un établissement de charité, situé rue d'Enfer (aujourd'hui Denfert-Rochereau) et fondé par la femme de Chateaubriand, qui

sants des misères recueillies par ma femme, ployaient sous la colère de mon patron. Le soir, à travers les ormes branchus de mon boulevard, j'aperçus les réverbères agités dont la lumière demi-éteinte vacillait comme la petite lampe de ma vie. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 361.)

[Chateaubriand rentré en France vécut à partir de ce moment au milieu de quelques amis fidèles, et presque dans l'isolement. Il composa quelques ouvrages qui ont des parties assez curieuses, sans valoir d'ailleurs ses précédents.]

mourut en 1847 et fut enterrée dans la chapelle.

En voici la description :

Je me trouve à la fois dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc. Le matin je m'éveille au son de l'*Angelus*; j'entends de mon lit le chant des prêtres dans la chapelle ; je vois de ma fenêtre un calvaire qui s'élève entre un noyer et un sureau : des vaches, des poules, des pigeons et des abeilles ; des sœurs de charité en robe d'étamine noire et en cornette de basin blanc ; des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques vont errant parmi les lilas, les azaléas, les pompadouras et les rhododendrons du jardin, parmi les rosiers, les groseillers, les framboisiers et les légumes du potager. Quelques-uns de mes curés octogénaires étaient exilés avec moi : après avoir mêlé ma misère à la leur sur les pelouses de Kensington, j'ai offert à leurs derniers pas les gazons de mon hospice ; ils y traînent leur vieillesse religieuse comme les plis du voile du sanctuaire.

J'ai pour compagnon un gros chat gris-roux à bandes noires transversales, né au Vatican dans la loge de Raphaël; Léon XII l'avait élevé dans un pan de sa robe où je l'avais vu avec envie lorsque le pontife me donnait mes audiences d'ambassadeur. Le successeur de saint Pierre étant mort, j'héritai du chat sans maître, comme je l'ai dit en racontant mon ambassade de Rome. On l'appelait *Micetto*, surnommé le *chat du pape*. Il jouit en cette qualité d'une extrême considération auprès des âmes pieuses. Je cherche à lui faire oublier l'exil, la chapelle Sixtine et le soleil de cette coupole de Michel-Ange, sur laquelle il se promenait loin de la terre.

Ma maison, les divers bâtiments de l'*Infirmerie* avec leur chapelle et la sacristie gothique, ont l'air d'une colonie ou d'un hameau. Dans les jours de cérémonie, la religion cachée chez moi, la vieille monarchie à mon hôpital, se mettent en marche. Des processions, composées de tous nos infirmes précédés des jeunes filles du voisinage, passent en chantant sous les arbres avec le Saint-Sacrement, la croix et la bannière. Mme de Chateaubriand les suit, le chapelet à la main, fière du troupeau objet de sa sollicitude. Les merles sifflent, les fauvettes gazouillent, les rossignols luttent avec les hymnes. Je me reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre : de la théorie du christianisme, j'ai passé à la pratique.

Mon gîte fait face à l'occident. Le soir, la cime des arbres éclairés par derrière grave sa silhouette noire et dentelée sur l'horizon d'or. Ma jeunesse revient à cette heure ; elle ressuscite ces jours écoulés que le temps a réduits à l'insubstance des fantômes.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE (1836)[1]

Analyse et Extraits.

[Cet ouvrage, publié en 1836, est la très longue préface d'une traduction du *Paradis perdu* de Milton[2]. Après un « Avertissement » où il explique pourquoi il a traduit Milton qu'il relit depuis trente ans, et une « Introduction » assez discutable, où il étudie le latin comme source des langues de l'Europe et la vie publique en Angleterre au moyen âge, Chateaubriand expose dans une première partie l'histoire de la littérature anglaise jusqu'aux Tudors : il n'oublie pas les chants populaires et primitifs.

La seconde partie va jusqu'aux Stuarts et est presque exclusivement consacrée à Shakespeare. Il commence par attaquer vigoureusement les romantiques qui ont mal compris le grand poète :]

Faux admirateurs de Shakespeare.

J'ai mesuré autrefois Shakespeare avec la lunette classique[3] ; instrument excellent pour apercevoir les ornements de bon ou de mauvais goût, les détails parfaits ou imparfaits, mais microscope inapplicable à l'observation de l'ensemble, le foyer de la lentille ne portant que sur un point et n'embrassant pas la surface entière[4]. Dante, aujourd'hui

1. *Œuvre importante* pour l'étude du romantisme français.

2. Cette traduction est complète et assez littérale. Elle a été fort discutée par certains critiques. Mais des juges compétents en ont loué la fidélité et la couleur. Chateaubriand sentait fort bien le génie de Milton dont il a parlé avec goût (cf. p. 103). On trouvera à cette référence un extrait de sa traduction.

3. Avant d'attaquer les romantiques, Chateaubriand montre que l'esprit *classique* ne saurait comprendre exactement Shakespeare, et il rappelle que lui-même, en plus d'une circonstance, jugea très mal le poète anglais pour l'avoir jugé selon l'esthétique du classicisme ; par exemple, dans certains articles du *Mercure de France* (avril 1801), qu'il a recueillis dans ses *Mélanges littéraires*.

4. L'image n'est pas très exacte. La critique classique *embrasse* bien la surface entière de l'œuvre littéraire, mais elle juge d'une façon absolue et selon des principes très arrêtés, au lieu de saisir les lois profondes qui donnent naissance à l'œuvre d'art.

l'objet d'une de mes plus hautes admirations, s'offrit à mes yeux dans la même perspective raccourcie. Je voulais trouver une épopée selon les *règles* dans une épopée libre[1] qui renferme l'histoire des idées, des connaissances, des croyances, des hommes et des événements de toute une époque; monument semblable à ces cathédrales empreintes du génie des vieux âges, où l'élégance et la variété des détails égalent la grandeur et la majesté de l'ensemble.

L'école classique, qui ne mêlait pas la vie des auteurs à leurs ouvrages, se privait encore d'un puissant moyen d'appréciation[2]. Le bannissement de Dante donne une clef de son génie: quand on suit le proscrit dans les cloîtres où il *demandait la paix*, quand on assiste à la composition de ses poèmes sur les grands chemins, en divers lieux de son exil, quand on entend son dernier soupir s'exhaler en terre étrangère, ne lit-on pas avec plus de charme les belles strophes mélancoliques des trois destinées de l'homme après sa mort ?

Qu'Homère n'ait pas existé[3]; que ce soit la Grèce entière qui chante au lieu d'un de ses fils, je pardonne aux érudits cette poétique hérésie; mais toutefois, je ne veux rien perdre des aventures d'Homère. Oui, le poète a nécessairement joué dans son berceau avec neuf tourterelles; son gazouillement enfantin[4] ressemblait au ramage de neuf espèces d'oiseaux. Niez-vous ces faits *incontestables*[5]?... Je tiens que la vie du père des fables a été retracée par Hérodote,

1. Chateaubriand fut initié assez tard à la poésie de Dante. Il eut la révélation d'une autre espèce d'épopée que celle dont Boileau avait donné les *règles* (*Art poétique*, chant III), ou même que celle qu'il avait lui-même réalisée dans les *Martyrs*.

2. Il donne ici la règle de la critique historique ou biographique. Il explique l'œuvre par l'*homme*, de même que dans le paragraphe précédent il l'explique par l'*époque*. Il est certain que les classiques ne se préoccupaient pas de tout cela.

3. Allusion à la question homérique, soulevée par l'Allemand Wolf à la fin du 18e siècle et qui battait son plein vers 1830. Beaucoup de savants ne croyaient pas à l'existence d'Homère et voyaient dans son œuvre un assemblage de chants populaires. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, p. 76 sq. — Tout ce paragraphe ne se rattache que de très loin au développement général. Chateaubriand vient de dire que la vie d'un auteur explique son œuvre et il ajoute : Ainsi, pour Homère, je le comprends mieux parce que je crois à son existence et que je me figure ce qu'il fut.

4. Terme impropre et assez singulier. Homère n'est pas enfantin. Sa poésie a certainement la fraîcheur des premiers âges, mais elle est déjà très savante.

5. C'est lui qui souligne. Sa question est naïve et ne décide rien.

père de l'histoire[1] ? Pourquoi donc serais-je allé à Chio et à Smyrne, si ce n'eût été pour y saluer l'école et le fleuve de Mélésigène[2], en dépit de Wolf, de Woold, d'Ilgen, de Dugas-Montbel et de leurs semblables[3] ? Des traditions relatives au chantre de l'*Odyssée*, je ne repousse que celle qui fait du poète un Hollandais. Génie de la Grèce, génie d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Sapho, de Simonide, d'Alcée[4], trompez-nous toujours ! Je crois ferme à vos mensonges[5]. Ce que vous dites est aussi vrai qu'il est vrai que je vous ai vu assis sur le mont Hymette, au milieu des abeilles, sous le portique d'un couvent de caloyers[6] : vous étiez devenu chrétien, mais vous n'en aviez pas moins gardé votre lyre d'or et vos ailes couleur du ciel où se dessinent les ruines d'Athènes[7].

Toutefois, si jadis on resta trop en deçà du romantique[8], maintenant on a passé le but; chose ordinaire à l'esprit français, qui sautille du blanc au noir comme le cavalier au jeu d'échecs. Le pis est que notre enthousiasme actuel pour Shakespeare[9] est moins excité par ses clartés que par ses taches ; nous applaudissons en lui ce que nous sifflerions ailleurs.

1. Hérodote avait raconté la vie d'Homère. L'antithèse entre *père des fables* et *père de l'histoire* est plus poétique que vraie. Si Hérodote a créé l'histoire grecque, il a gardé dans son récit bien des fictions et bien des images qui sentent l'épopée, qui rappellent l'influence d'Homère et qui marquent son goût pour *les fables*.

2. Surnom d'Homère. Parmi les sept villes qui se disputaient son berceau, il y avait Smyrne, bâtie sur les bords du fleuve Mélès. *Mélésigène = né près du Mélès*. — Le raisonnement ici est puéril. Il veut dire au fond : La meilleure preuve qu'Homère a existé, c'est que moi, Chateaubriand, je suis allé voir les lieux où il est né.

3. Ce sont quelques noms de savants qui ne croyaient pas à l'existence d'Homère. L'Allemand Wolf souleva la question dans ses *Prolégomènes* (1795), Dugas-Montbel, traducteur d'Homère, donna aux environs de 1830 son *Histoire des poèmes homériques*, où il remplaçait l'individualité d'Homère par « un Homère multiple et collectif, symbole du peuple grec racontant lui-même, dans ses poésies nationales, ses origines et sa gloire. »

4. *Homère* et *Hésiode*, poètes épiques grecs (8e siècle avant J.-C.); *Eschyle, Sophocle* et *Euripide* sont les trois grands tragiques du 5e siècle; les autres sont des lyriques du 6e siècle.

5. Très belle apostrophe, mais que prouve-t-elle ici ? Elle serait mieux à sa place plus bas, lorsqu'il opposera le mauvais goût romantique à la pureté de l'art véritable.

6. Moines grecs.

7. Il veut dire par ce symbole que l'esprit poétique a survécu à la ruine de la Grèce antique et s'est continué dans la Grèce chrétienne.

8. Pour le *romantisme :* expression très fréquente entre 1820 et 1840.

9. Shakespeare était le dieu des romantiques. Cf. Hugo : *Préface de Cromwell* (1827).

Pensez-vous que les adeptes soient ravis des traits de passion de Roméo et Juliette? Il s'agit bien de cela! Vous n'avez donc pas entendu Mercutio comparer Roméo à *un hareng saure*[1] *sans ses œufs?.....*

Pauvres gens qui ne sentez pas ce qu'il y a de merveilleux dans ce dialogue : la nature elle-même prise sur le fait! Quelle simplicité! quel naturel! quelle franchise! quel contraste comme dans la vie! quel rapprochement de tous les langages, de toutes les scènes, de tous les rangs de la société[2]!

Et toi, Shakespeare, je te suppose revenant au monde et je m'amuse de la colère où te mettraient des faux adorateurs. Tu t'indignerais du culte rendu à des trivialités dont tu serais le premier à rougir, bien qu'elles ne fussent pas de toi, mais de ton siècle; tu déclarerais incapables de sentir tes beautés des hommes capables de se passionner pour tes défauts, capables surtout de les imiter de sang-froid, au milieu des mœurs nouvelles[3] (Deuxième partie).

[Il montre que, si Voltaire fit connaître Shakespeare à la France, il eut assez de goût pour ne pas admirer jusqu'à ses défauts. Les Anglais eux-mêmes font des réserves : pourquoi irions-nous plus loin qu'eux dans notre engouement? Sans méconnaître le génie de Shakespeare, d'autant plus admirable qu'il avait à son époque plus d'obstacles à surmonter, Chateaubriand croit que Shakespeare a été funeste à l'art :]

Que la manière de composer de Shakespeare a corrompu le goût.

Shakespeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte; il ne peint pas

1. *Saure*, s'orthographie aussi *saur*, au masculin; désigne une teinte jaune-brun (comme est celle des harengs salés et fumés).

2. Ce paragraphe est un résumé ironique de la *Préface de Cromwell*. Hugo y avait dit :

Le drame est un miroir où se réfléchit la nature... Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir... C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature.

Voir, pour plus de détails, l'extrait suivant où la question est traitée avec plus d'ampleur.

3. Attaque directe contre Hugo et contre les fanatiques de Shakespeare. Une troupe d'acteurs anglais était venue jouer du Shakespeare à Paris, au lendemain de la *Préface de Cromwell*. Ils eurent un grand succès. Pourtant la réaction commençait à se dessiner. Les romantiques étaient allés trop loin dans leur admiration. Lorsque Chateaubriand écrit ces lignes en 1836, il n'était pas le

une classe particulière d'individus; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré; il ne distingue pas les genres, il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : quand il tient une jeune tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanchie ; le temps lui a remis ses pouvoirs[1].

Mais cette universalité de Shakespeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art ; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si pour atteindre la hauteur de l'art tragique il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison[2], de brasser ensemble le burlesque et le pathétique[3], de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine, qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre ; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal aura fait un drame à la manière du poète anglais.

seul à penser ainsi. Beaucoup de bons esprits se détachaient de l'Angleterre pour revenir au classicisme des Grecs, ces vrais maîtres en fait de poésie et de beauté.

1. Chateaubriand signale ici cette loi des contrastes qui apparaît dans l'œuvre de Shakespeare et que Hugo a reprise dans son théâtre, où il rapprochera par exemple le roi du bandit. (*Hernani.*)

2. Il est certain que la plupart des drames romantiques ne sont pas *composés*, et que les scènes se suivent sans lien, et que l'action rebondit sans cesse par des coups de théâtre singuliers et mélodramatiques.

3. Ce mélange des genres, cette union du burlesque et du pathétique (ou du comique et du tragique) est une des idées à laquelle Hugo tenait le plus pour caractériser le drame. Il disait dans sa *Préface* :

> Dans le drame, le corps joue son rôle comme l'âme ; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : *A la mort et allons dîner !...* Ainsi Cromwell, de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles I[er], barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant.

Le comique, qui se mêle au tragique dans le drame, c'est ce que Hugo appelle le *grotesque*.

Persuadons-nous qu'écrire est un art, que cet art a des genres, que chaque genre a des règles[1]. Les genres et les règles ne sont point arbitraires, ils sont nés de la nature même ; l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu[2] ; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle[3]. La perfection ne détruit point la vérité : Racine, dans toute l'excellence de son *art*, est plus *naturel* que Shakespeare[4].....

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter[5], le fracas de la scène, la multitude des personnages imposent, mais ont au fond peu de valeur ; ce sont liberté et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte ; pas de petite fille qui sur ce point n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit[6] ?... Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus

1. Nouvelle réplique à Hugo qui avait dit *(Ibid.)* : « Il n'y a ni règles ni modèles. » Remarquer pourtant que Hugo ne proscrivait pas ces règles éternelles de beauté qui, disait-il, « planent sur l'art tout entier ». En poésie, par exemple, il conservait la forme du vers ; il donnait au poète le droit de tout dire, mais à la condition de respecter la beauté : la liberté *dans* l'art.

2. Très exact. C'est la pure théorie classique, et elle se justifie par la loi de l'*unité d'impression*. L'art doit choisir dans la réalité et interpréter cette réalité. Sinon c'est le chaos et la confusion. Le réalisme pur n'est pas possible.

3. La querelle de l'idéalisme et du réalisme battait son plein quand il écrivait ces lignes. Les défenseurs du *beau idéal*, Cousin, Quatremère de Quincy, s'appuyaient sur les découvertes récemment faites dans la sculpture grecque et sur les ouvrages de Platon. Chateaubriand se range à leur avis et il croit qu'on peut rester *vrai* tout en *choisissant* dans la réalité. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique de 1820 à 1850*, chap. VII.

4. *Plus naturel ?* non. C'est autre chose. Pourquoi les opposer l'un à l'autre ? Comme le disait un rédacteur du journal le *Globe* : « Ce sont deux puissants dieux ». Mais Chateaubriand a raison de défendre la vérité de Racine contre ceux qui jugeaient son art faux, conventionnel et moins naturel que celui de Shakespeare. Rappelons ici l'ouvrage de Stendhal : *Racine et Shakespeare* (1822).

5. Autre question. C'est la figuration scénique substituée dans le drame aux récits de la tragédie classique. Chateaubriand vise encore ici la *Préface de Cromwell :*

> [Dans la tragédie] au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages, placés comme le chœur antique entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que souventes fois nous sommes tentés de leur crier : vraiment ! mais conduisez-nous donc là-bas ?

6. C'est la théorie de Boileau sur les récits au théâtre :

> Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
>
> (*Art Poétique*, chant III.)

sublime tragédie[1]. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée[2]; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur : les anciens donnaient aux Furies même un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords[3].

Cet amour du laid qui nous a saisis[4], cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés, cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant[5]. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement[6] une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge[7], le Parthénon à un toit à porcs ; il en est de même au figuré et au moral.....

Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changements forcés qu'ils apportent dans les opinions littéraires comme dans les opinions politiques[8] ; mais ces changements ne justifient pas la corruption du goût ; ils en montrent seulement une des causes.... La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles[9], paraît et doit paraître froide ; de la froideur à l'ennui

1. Très vrai. Les mélodrames ont fait verser des larmes, plus qu'une belle tragédie. Et pourtant Musset a écrit cette boutade :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

2. Poète légendaire des premiers temps de la Grèce.

3. Les Grecs, en effet, à la belle époque de leur art, détestaient l'horrible, le trivial.

4. Paragraphe très important : condamnation du *drame* romantique, alors triomphant, et aussi du *roman* fantastique et violent.

5. Hugo et ses amis ne parlaient en effet que de *nature*.

6. C'est-à-dire *par nature*, *par goût*. Le mot est ironique, après celui de *nature*. Si l'on tient compte de la nature, ne faut-il pas tenir compte de la nôtre, c'est-à-dire de nos préférences ?

7. Il y a en effet, autour de nous, des choses belles et des choses laides, ce n'est pas douteux. Tel paysage est plus beau que tel autre. Mais il faut ajouter que l'art *peut* transfigurer ce qu'il touche, et que la plaine de Montrouge, interprétée par un artiste de génie, paraîtra aussi belle, en poésie ou en peinture, que la baie de Naples. C'est que justement l'art se sera ajouté à la nature.

8. Très clairvoyant et très juste. Il ne veut pas revenir au pur classicisme.

9. Oui, la tragédie était conforme à un idéal social très particulier, Mme de Staël l'a montré dans sa *Littérature*, en faisant voir que la beauté d'une œuvre est relative à l'époque où elle a pris naissance. — Quand Chateaubriand écrivait ces lignes, certains auteurs essayaient, par dégoût du drame, de faire revi-

il n'y a qu'un pas. Par là s'explique, sans l'excuser, l'outré de la scène moderne, l'apparition des gibets et des bourreaux, la présence des assassinats, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux[1].

[Après quelques analyses et citations de Shakespeare, Chateaubriand conclut :]

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée ; ces génies-mères[2] semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises ; Montaigne, La Fontaine, Molière viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott[3].

On renie souvent ces maîtres suprêmes, on se révolte contre eux, on compte leurs défauts, on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs, partout s'impriment leur traces ; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs[4] et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts ; leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain[5]. (Deuxième partie.)

[La troisième partie étudie la littérature anglaise sous les deux premiers Stuarts et la République, et la quatrième, la littérature sous les deux derniers Stuarts. Rien de saillant à en tirer. La vie et l'œuvre de Milton

vre la tragédie classique. Bientôt (1838), Rachel allait jouer du Corneille et du Racine. Mais Chateaubriand, très clairvoyant, sentait bien que la tragédie ne pouvait plus plaire en restant ce qu'elle était au 17e siècle.

1. Voir les drames de Hugo.

2. L'expression a eu du succès. Elle est très juste. Il y a dans l'histoire littéraire quelques grands génies, plus hauts que les autres, et qui ont enfanté tous les autres.

3. Nous joindrions aujourd'hui Chateaubriand à cette liste. Il a renouvelé tout l'art moderne.

4. *Hoirs* = *héritiers*. Vieux mot.

5. Image un peu singulière et qu'il eût mieux valu supprimer.

y occupent une place considérable et presque exclusive. La cinquième et dernière partie, « La littérature sous la maison de Hanovre », soulève quelques discussions intéressantes et quelques rapprochements ingénieux avec la France. A propos de Gray et des poètes pastoraux, il fait l'éloge de Fontanes, dans des termes assez identiques à ce qu'il en a dit dans ses *Mémoires.* Byron lui est un prétexte à parler de lui-même :]

Les deux nouvelles écoles littéraires[1].

Il y aura peut-être quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a avenir) la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles ; l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France, tous deux voyageurs dans l'Orient[2], assez souvent l'un près de l'autre et ne se voyant jamais : seulement la vie du poète anglais a été mêlée à de moins grands événements que la mienne[3].

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce[4] ; dans *Childe-Harold* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*.....

J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la description de Rome. *Les Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage pour moi d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a osé dire : « L'influence de l'auteur du *Génie* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de *Childe-Harold* est de la famille de René[5] ».

S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms di-

1. Chateaubriand aime les parallèles. Il va en poursuivre un entre Byron et lui-même.

2. Rapprochement un peu puéril. Il n'y a pas là de quoi s'étonner. On a déjà vu plusieurs fois cette tendance de l'auteur à s'émerveiller de ce qui nous semble très naturel et à voir de mystérieuses coïncidences dans des faits sans importance.

3. Naturellement. Toujours cet orgueil ! Mais Byron a été, pourtant, mêlé de plus près que Chateaubriand au grand événement de l'indépendance grecque, puisqu'il est allé mourir dans Missolonghi assiégée (1824).

4. *Byron* (1788-1824) fit son premier voyage en Grèce de 1810 à 1812, c'est-à-dire quelques années après Chateaubriand. Les deux premiers chants du *Pélerinage d'Harold* parurent en 1812.

5. Chateaubriand admirait Béranger qui le lui rendait bien. Ils se faisaient tous les deux la cour. Aussi n'est-il pas surprenant que Béranger soit invoqué ici comme une *autorité*.

vers dans Childe-Harold, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour[1], si par hasard lord Byron m'avait fait vivre de sa vie[2], il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer ? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir ? Lord Byron peut-il m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français ses contemporains[3] ?

Lord Byron a laissé une déplorable école ; je présume qu'il serait aussi désolé des Childe-Harold auxquels il a donné naissance que je le suis des René qui rêvassent autour de moi[4]. Les sentiments *généraux* qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour sont inépuisables[5] ; ils fourniront toujours des inspirations nouvelles au talent capable de les développer ; mais les manières *particulières* de sentir, les *individualités* d'esprit et de caractère ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit : il ne reste rien à cueillir dans ce champ, après la main qui l'a moissonné la première[6]. Une *maladie* de l'âme n'est pas un état permanent

1. Ce sont les personnages des principaux poèmes de Byron. Ils ont tous en effet des ressemblances, ils réalisent ce qu'on a appelé le *héros byronien*, sombre, silencieux, orgueilleux, mystérieux. Le *héros romantique* au théâtre et dans le roman procède de lui : par exemple Hernani.

2. Expression obscure. Il veut dire que Byron lui a pris quelque chose (dans *René)* pour le traiter à sa manière, pour le *faire vivre* d'une façon plus complète par son imitation.

3. Chateaubriand est blessé dans son orgueil. Il souffre visiblement de cette indifférence apparente de Byron pour lui, d'autant plus que ses ennemis opposaient la gloire du poète anglais à la sienne. Sa tactique est d'insinuer que Byron n'est venu qu'après lui et que, lui, il reste le précurseur.

4. L'école de Byron, c'est aussi l'école de Shakespeare (voir quelques pages plus haut) : c'est l'*école romantique*. Il est très vrai que Chateaubriand était désolé de sa propre postérité, de ceux qui s'étaient proclamés fils de René. Il écrivait dans ses *Mémoires :*

> Une famille de René poètes et de René prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes, de bambin qui, à seize ans, n'ait épuisé la vie. (*Mémoires d'Outre-Tombe*. II, 281.)

5. C'est très exact, bien que Voltaire ait dit dans le *Siècle de Louis XIV :* « Il ne faut pas croire que les grandes passions tragiques et les grands sentiments puissent se varier à l'infini d'une manière neuve et frappante. Tout a ses bornes ».

6. Ceci encore est juste. Si les grands sentiments sont à tout le monde et peuvent, par conséquent, être sans cesse renouvelés, il n'en est pas de même des façons *particulières* de sentir qui sont la marque personnelle de certains écrivains.

et naturel : on ne peut la reproduire, en faire une *littérature*, en tirer parti comme d'une passion incessamment modifiée au gré des artistes divers qui la manient et en changent la forme[1]...

J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort ; il a été appelé avant son tour : mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron aurait dû rester sur la terre : le monde me pouvait perdre[2] sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter[3].

Tout ce que j'ai vu passer ou tout ce qui a passé autour de moi depuis que j'existe ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux ! Cent fois par le soleil ou par la pluie, au bord d'une fosse ouverte dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière ; à chaque nouvelle pelletée, le bruit creux s'assourdissait et diminuait. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil[4]. (Cinquième partie.)

1. Tout ce paragraphe est dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 281.

2. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 39, n. 2.

3. Voilà le Chateaubriand déplaisant. Sa modestie me semble plus insupportable encore que son orgueil. Elle est affectée et nullement sincère.

4. Un peu de mélodrame dans tout cela. Il y insiste trop. Rapprocher la simple phrase de Pascal : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais ». (*Pensées*, éd. Havet, XXIV, 58.)

LE CONGRÈS DE VÉRONE (1838)

[*Le Congrès de Vérone*, qui est suivi de *La Guerre d'Espagne,* (les deux ouvrages n'en faisant qu'un [1]) a été publié en 1838[2]. Il raconte les événements de 1822 à 1824 auxquels Chateaubriand fut mêlé comme délégué au Congrès de Vérone, puis comme ministre des Affaires étrangères. L'Espagne étant agitée par des révolutions et menaçant la sécurité européenne, les puissances songèrent à une intervention. Notre ministre des Affaires étrangères, délégué au Congrès de Vérone, Mathieu de Montmorency, entendait faire de la question d'Espagne une question européenne. Mais Villèle et Louis XVIII revendiquèrent pour la France le droit d'intervenir *seule.* Montmorency fut remplacé par Chateaubriand qui décida la guerre d'Espagne et rétablit le pouvoir royal au delà des Pyrénées.

L'ouvrage débute par un résumé de l'histoire espagnole depuis 1815 et par une peinture de la race :]

Caractère des Espagnols.

Dans ce pays, l'indépendance nuit à la liberté. Que font les droits politiques à un homme qui ne s'en soucie point, qui renferme sa vie dans son proverbe : *Oueja de casta, pasto de gracia, hijo de casa* (Brebis de race, repas gratis, enfant de la maison); à cet homme qui, comme le Bédouin, armé de son escopette et suivi de ses moutons, n'a besoin pour vivre que d'un gland, d'une figue, d'une olive ? Il ne lui faut qu'un voyageur ennemi pour l'envoyer à Dieu, qu'une chevrière pauvre et fille d'un vieux père pour l'aimer. Le *majo* (berger) en soie du Guadalquivir, lance en houlette, chevelure retenue par une résille, ne distingue jamais la chose de la personne et réduit toute dissidence d'opinion à ce dilemme : *Tue ou meurs*[3].

1. La numérotation des chapitres est continue : *Congrès de Vérone*, 1 à 34; *Guerre d'Espagne*, 35 à 85.

2. *Le Congrès de Vérone* (fragment détaché des *Mémoires* sur une période que Chateaubriand voulait faire connaître de son vivant), était, dans sa rédaction primitive, plus copieux qu'il ne le devint. Chateaubriand y avait inséré une foule de notes diplomatiques. Il les réduisit de moitié, à la prière de son ami Marcellus. Il en reste encore suffisamment pour qu'on juge du réel talent de Chateaubriand comme homme politique et diplomate.

3. C'est le mot de l'*espagnol* don Diègue à son fils dans le *Cid.*

Ce caractère est si profondément gravé dans le moule ibérien[1] que la partie modernisée de la population, en adoptant les idées nouvelles, garde à travers ces idées son génie primitif. Aurait-on pu croire que des Espagnols égorgeassent des moines? C'est ce que font sans remords et sans pitié les *liberalès*[2]. Cependant l'autorité des religieux datait de loin dans la péninsule... Les moines combattirent avec le Cid et entrèrent avec Ferdinand dans Grenade[3]. On les massacre nonobstant. Pourquoi? Parce que dans un certain parti une haine, empruntée d'ailleurs[4], ingrate et non motivée, s'est élevée contre eux. Or, en Espagne, que l'on aime ou que l'on haïsse, tuer est naturel ; par la mort on se flatte d'atteindre à tout. Les aventuriers qui, l'épée à la main, s'avançaient dans les flots jusqu'à la ceinture pour prendre possession de l'Océan Pacifique, avaient entrepris de rendre l'Amérique à ses déserts[5] ; l'Espagnol convoitait la domination de l'univers, mais de l'univers dépeuplé[6] ; il aspirait à régner sur le monde vide, comme son Dieu assis en paix dans la solitude de l'éternité[7].

A cet indomptable despotisme de caractère se trouve réunie, par un contraste étonnant, une nature apathique et comique, molle et vantarde. Dans la guerre civile, quand une bande a obtenu un succès, vous croyez qu'elle va le poursuivre? Point : elle s'arrête, reste sur les lieux à publier des rodomontades, à chanter sa victoire, à jouer de la guitare, à se chauffer au soleil. Le battu se retire paisiblement, et agit comme l'autre quand il triomphe. Ainsi vont une suite de rencontres sans résultats. Si les combattants ne prennent pas une ville aujourd'hui, ils la prendront demain, après-demain, dans dix ans, ou ne la pren-

1. Les *Ibères* furent les premiers habitants de l'Espagne.

2. *Liberalès* (libéraux), adversaires des *realès* (ou monarchistes).

3. La prise de Grenade par Ferdinand le Catholique est de 1492.

4. Allusion évidente à la Révolution française et aux idées révolutionnaires.

5. Détail historique très contestable. Telle n'était point l'intention des premiers conquérants. Il est très vrai qu'ils firent périr beaucoup d'indigènes dans le travail des mines d'or. Mais ce n'était pas leur but et ils n'aspiraient point à régner sur un *univers dépeuplé*.

6. Tout ceci rappelle le discours de Galgacus dans Tacite (*Vie d'Agricola*), quand le chef breton reproche aux Romains de vouloir dépeupler l'univers : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* « Là où ils font le désert, ils appellent cela faire la paix ».

7. Image très forte mais bien inattendue. Elle serait mieux à sa place dans le merveilleux d'une épopée comme les *Martyrs*.

dront pas du tout : qu'importe ? Les Hidalgos[1] disent qu'ils ont mis six cents ans à chasser les Maures[2].

Ils admirent trop leur longanimité : la patience transmise de génération en génération finit par n'être plus qu'un bouclier de famille qui ne protège rien et qui sert seulement d'antique parure à des mœurs héréditaires...L'indifférence de la foule est derrière ces événements qui de loin font tant de bruit. Quand l'émeute ou la *faction* arrive, on ferme sa porte et on la laisse passer comme une nuée de sauterelles. On n'est guère pour personne ; don Carlos ne peut prendre une ville, Christine ne peut réunir les campagnes[3]. Les Espagnols d'ailleurs se sont guerroyés de tout temps pour des rois compétiteurs. La guerre finie, chacun, sans être changé, retourne à l'obéissance ou plutôt à sa vie habituelle : celle-ci se conserve entière plus que dans d'autres pays, à cause de l'isolement des populations champêtres et d'un commerce vagabond fait par des espèces de caravanes à travers les plaines nues et les montagnes inhabitées[4]. *(Congrès de Vérone,* Chap. II).

[Chateaubriand passe ensuite au Congrès de Vérone, aux questions discutées, aux mémoires présentés sur les affaires d'Orient, d'Italie, de Grèce et surtout d'Espagne. Il donne la liste des grands personnages qui assistent à la réunion, il ne dit que quelques mots des fêtes qui furent données en leur honneur ; il insiste davantage sur ses relations personnelles avec le tsar Alexandre, dont il raconte la vie. L'ouvrage est bourré de notes diplomatiques. Le Congrès fini, Chateaubriand quitte Vérone (13 décembre 1822), revient à Paris, et est nommé le 26 ministre des affaires étrangères. Il prépare la guerre d'Espagne. Et il en justifie la nécessité :]

Justification de la guerre d'Espagne.

Les contradicteurs de l'expédition d'Espagne ont perpétuellement confondu deux choses : la question *française* et

1. Nobles espagnols.
2. Raisonnement très faux. Si les Espagnols ont mis six cents ans à chasser les Maures (8e siècle au 15e) ce n'est point par mollesse ni indifférence. C'est que la tâche était rude et qu'il fallut conquérir pied à pied le terrain sur les envahisseurs.
3. *Ferdinand VII* était mort en 1833 ; sa fille *Isabelle II* devint reine sous la régence de sa mère *Christine ;* mais le prétendant *don Carlos* se fit proclamer sous le nom de Charles V, et le pays fut divisé en carlistes et christinos. La guerre civile dura de 1833 à 1839. C'est pendant cette période que Chateaubriand écrit son ouvrage.
4. Tel était le tableau de l'Espagne, et pour quelques points

la question *espagnole* : quand la seconde n'aurait pas été aussi heureusement résolue que la première[1], des ministres *français* n'étaient responsables à l'opinion *française* que de l'honneur et de la prospérité de la France. Nous reviendrons sur ce sujet.

On cherchait à soulever nos peuples et notre armée[2], il fallait opter entre une guerre et une révolution; la première sembla moins dispendieuse : par l'expérience déjà faite, la gloire aux Français[3] coûte moins que les malheurs.

La guerre n'a point été injuste; nous avions le droit de l'entreprendre: nos intérêts essentiels étaient en péril.

A Dieu ne plaise que nous considérions les calamités d'un Etat comme une chose insignifiante : reproche aux hommes qui, violant le droit des nations, obtiendraient la prospérité de leur pays aux dépens de la prospérité d'un autre pays! Il était de notre devoir d'épargner aux Espagnols les maux inséparables de toute invasion militaire. Nous ne nous étions rien dissimulé ; nos succès devaient avoir pour le peuple de Charles-Quint des inconvénients ainsi que nos revers ; mais à tout prendre, en nous sauvant, nous le délivrions du plus grand des fléaux, de la double tyrannie démagogique et soldatesque. Pourrait-on douter de cette vérité? Est-ce comme ennemis ou comme libérateurs que nous avons été reçus à Madrid?

Quel était l'état de la Péninsule au moment du passage de la Bidassoa? Etait-ce une contrée tranquille, heureuse, dans laquelle nous allions porter le désordre, sous prétexte de nous mettre en sûreté contre un mal imaginaire? La guerre civile ne s'étendait-elle pas jusqu'aux portes de la capitale? La Catalogne n'était-elle pas en armes? Valence n'était-elle pas menacée d'un siège? Le royaume de Murcie n'était-il point soulevé? Ne se battait-on point dans les rues de Madrid? L'anarchie constituée, l'insurrection des camps reconnue en droit, l'héritier du trône mis en accusation, les

de l'Espagne actuelle il est encore véridique. — On remarquera que Chateaubriand ne voit plus les Espagnols *en beau*, comme lorsqu'il écrivait le *Dernier Abencérage* (cf. p. 302). Les raisons politiques n'étaient plus les mêmes.

1. *Ferdinand VII*, par ses discussions avec les Cortès, avait contribué à déchaîner la guerre civile. En 1823, l'armée française, commandée par le duc d'Angoulême, traversa l'Espagne, s'empara de Cadix le 31 août, et rétablit l'autorité de Ferdinand VII.

2. Il a expliqué un peu plus haut que les sociétés secrètes avaient fait, à partir de 1815, des progrès effrayants dans l'armée, et qu'elles s'étaient fondues en 1820 dans les *carbonari* venus d'Italie.

3. Inversion pénible.

prisons violées, les prisonniers égorgés, les propriétés envahies, les prêtres déportés ou noyés, les citoyens exilés, des clubs prêchant le massacre et la terreur, des sociétés secrètes remuant et corrompant tout, les colonies perdues, la marine détruite, la dette nationale accrue d'une manière effrayante, voilà l'Espagne sous le règne des Cortès[1].

Dites-vous que peu importait la mise en accusation de l'héritier du trône, les noyades des prêtres et le reste[2]? Selon vous, le genre humain devait *marcher*[3] ; tant pis pour ceux culbutés dans le fossé ou écrasés en route. Nous comprenons. Mais nous, mandataires de la France, vous voulions que la France *marchât* avant tout[4], et ces atrocités appelées *utiles* l'empêchaient d'aller à sa résurrection. Ensuite, ce que vous prenez pour un progrès était une descente dans un puits de sang; heureux si, remontés de ce trou des meurtres, après un siècle d'efforts, vous ne fassiez pas horreur? Qu'avons-nous gagné à 1793[5]? Le Directoire, Bonaparte, la Restauration, le meilleur de nos temps d'arrêt, si elle avait su nous sauver en se sauvant[6]. *(Guerre d'Espagne,* Chap. XXXVIII).

1. Est-ce le tableau de l'Espagne? ou de la France sous la Terreur? On pourrait s'y tromper. Chateaubriand est tellement hanté par la vision de notre Révolution qu'il saisit, partout où l'occasion lui en est donnée, la persistance de l'esprit révolutionnaire.

2. Le tour est oratoire. Il a l'air de faire un discours à la tribune, et non d'écrire un ouvrage d'histoire.

3. C'est le terme dont on usait alors pour dire que la France devait aller jusqu'au bout des principes révolutionnaires.

4. Le reprise est superbe, même avec le jeu de mots. *Marcher* ici veut dire que la France doit *bien marcher* et ne pas tomber.

5. Ceci devait venir, c'était attendu. Tout le reste le prépare.

6. Excellent et juste. C'est du meilleur style de la polémique ou de l'éloquence politique. Remarquer que Chateaubriand, ici encore, fait allusion aux fautes de Charles X et aux maladresses de son gouvernement. — L'âpreté du ton de Chateaubriand s'explique par ce fait que cette guerre d'Espagne ne fut pas populaire et qu'il a besoin de la justifier. Il a écrit dans ses *Mémoires* (IV, 284) :

Ma guerre d'Espagne, le grand événement politique de ma vie, était une gigantesque entreprise. La légitimité allait pour la première fois brûler de la poudre sous le drapeau blanc, tirer son premier coup de canon après ces coups de canon de l'Empire, qu'entendra la dernière postérité. Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol où naguère les armées d'un conquérant avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait pu prétendre à ce prodige ? C'est pourtant ce que j'ai fait ; mais par combien de malédictions ma tête a été frappée à la table de jeu où la Restauration m'avait assis ! J'avais devant moi une France ennemie des Bourbons et deux grands ministres étrangers, le prince de Metternich et M. Canning. Il ne se passait pas de jour où je ne reçusse des lettres qui m'annonçaient une catastrophe, car la guerre avec l'Espagne n'était pas du tout populaire, ni en France, ni en Europe.

[Il passe ensuite aux séances de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs, dans lesquelles il défendit contre des adversaires assez nombreux le projet de la guerre. Il montre la mauvaise humeur des Anglais, il cite plusieurs pièces diplomatiques et, revenant à sa thèse favorite, il recommence à un autre point de vue son apologie, en parlant des idées révolutionnaires[1] :]

Loin de nous excuser de la guerre d'Espagne, nous nous en faisons honneur, vous le savez et nous le répétons. Le résultat en aurait été aussi utile qu'il a été glorieux si l'on nous eût laissé le temps de recueillir la moisson que nous avions semée[2].

D'abord il s'agissait de sauver les Bourbons. Relisez plus haut les preuves, à présent non contestées, du complot des carbonari. Nous avions heureusement la conviction, contre l'opinion commune, que les obstacles étaient surmontables : notre excuse était notre confiance ; notre foi nous absolvait et nous sauvait.

Ce n'est pas que nous pensions préserver en définitive la monarchie de la trame des siècles[3] : l'univers change ; les principes nouveaux détruisaient graduellement les anciens principes ; la démocratie tend à se substituer à l'aristocratie et à la royauté[4]. Il faut se donner garde de prendre ces idées révolutionnaires du *temps* pour les idées révolutionnaires des *hommes ;* l'essentiel est de distinguer la lente conspiration des âges de la conspiration *hâtive* des intérêts et des systèmes[5]. Si l'on ne séparait ces deux choses, on s'exposerait à poursuivre le genre humain au lieu de poursuivre une faction. C'est ce que nous avons compris : nous nous sommes efforcé d'arrêter le mouvement factice qui, précipitant la société trop vite dans le sens de sa pente, l'empêcherait de prendre son niveau quand le monde se transformera en république ou en monarchie républicaine. Lorsqu'on rompt violemment ses entraves, on est presque

1. Il distingue les idées révolutionnaires du *temps*, des idées révolutionnaires des *hommes*.

2. Chateaubriand fut *congédié* du ministère. Cf. plus haut, p. 332.

3. L'expression est très concise. Elle veut dire que la monarchie ne pouvait être préservée de tout ce que les siècles avaient peu à peu *tramé*, *comploté* contre elle.

4. Il a vu clair, il ne s'y est pas trompé. Il est de ceux qui à cette date ont vu la force nouvelle de la démocratie et prédit son ascension prochaine. Comparer Tocqueville, l'auteur de la *Démocratie en Amérique*.

5. Ce serait excellent en effet et *essentiel*. Mais est-ce possible? Comment distinguer ce qui vient de l'*évolution*, et ce qui est le fruit de la *révolution*, c'est-à-dire des intérêts et des systèmes.

toujours repris et réenchaîné : il n'y a de liberté durable que pour ceux dont le temps a usé les fers[1].

Nous voulions donc premièrement mettre le trône, à peine rétabli[2], à l'abri de cette propagande de clubs et de ventes[3], laquelle nous arrivait par le pire des conducteurs, la démagogie militaire[4], la constitution des mameloucks espagnols; nous prétendions secondement rendre à la France des soldats et lui ramener son alliée naturelle.

L'Espagne était devenue anglaise : en vertu des institutions qu'elle s'était données et de l'influence que la Grande-Bretagne avait acquise durant la guerre de l'indépendance, il nous était évident que nos ennemis l'emporteraient sur nous dans le conseil de Madrid; que, de changement en changement, on arriverait, soit par la corruption législative, soit par les vices ou la faiblesse du prince, à quelque innovation désastreuse dans l'ordre de la succession au trône.

De là l'un ou l'autre de ces dangers : ou la France serait replongée aux[5] troubles du jacobinisme sous l'inspiration de la jacobinerie espagnole; ou la couronne catholique passerait, par mariage, à quelque race *étrangère :* deux choses auxquelles le ministre d'un roi de France doit s'opposer à tout prix. (*Guerre d'Espagne*, Chap. 51).

[Chateaubriand ne raconte pas la guerre d'Espagne. Il publie simplement les correspondances diplomatiques[6] à ce sujet, et il trace quelques esquisses, assez souvent amusantes, de son passage au ministère :]

Chateaubriand au ministère.

Nous n'avions point d'audiences à heure fixe; entrait qui voulait; la porte était toujours ouverte.

1. Formule d'un grand effet. Mais l'aphorisme n'est pas entièrement juste. Pourquoi croire qu'une brusque insurrection ne puisse pas assurer une liberté définitive? Il est certain que ce qui se fait lentement est mieux établi, en général. Mais il y a, en politique, de sérieuses exceptions à cette loi. Voyez les Etats-Unis révoltés contre l'Angleterre au 18e siècle.

2. Depuis 1815.

3. Les *ventes* étaient les *cercles* des carbonari.

4. Voir plus haut, p. 494. Chateaubriand n'aime pas la démagogie, mais il la trouve plus dangereuse dans l'armée que partout ailleurs.

5. *Aux = dans les.* Règle : *A quelle utilité ?*

6. Chateaubriand faisait grand cas de sa correspondance diplomatique (voir plus haut, p. 413, n. 8, son jugement sur les lettres

Parmi les besoigneux d'argent et d'intrigues de toutes les les sortes, s'avançaient en procession, vers la rue des Capucines, de mystérieux butors; personnages vêtus d'un habit brun boutonné, ressemblant à de sérieux et inintelligents bahuts remplis de papiers secrets[1]. Venaient des mouchards en enfance, à chevrons de la République, de l'Empire et de la Restauration : oubliant ce qu'ils devaient taire, ils disaient de chacun des choses étranges; puis se présentèrent des marchands de songes : nous n'en achetâmes pas, nous en avions à revendre[2]. Des messieurs remirent entre nos mains de gros mémoires chargés de notes et de notules explicatives et corroboratives. Se produisirent[3] des dames utiles qui faisaient de l'amour avec des romans, comme on faisait jadis des romans avec l'amour[4]. Ceux-ci nous demandaient des places, ceux-là des secours; tous se dénonçaient les uns aux autres, tous se seraient pris aux cheveux, n'était que ces espèces de morts de tous les régimes étaient chauves. Il y en avait de bien sales ; il y en avait de bien singuliers ; ils se tenaient à quatre pour n'être pas bêtes, mais ils ne pouvaient s'en empêcher[5].....

On nous annonça un homme de banque : sans façon et sans précaution oratoire, il nous déclara qu'il appartenait à des *maisons respectables*, que, s'il était possible de lui communiquer des dépêches télégraphiques, mon Excellence pourrait profiter des succès, sans nuire le moins du monde aux fonds publics. Nous regardâmes cet homme avec ébahissement, puis nous le priâmes de sortir par la porte, si mieux n'aimait[6] sortir par la fenêtre.....

Après cela apparut un homme d'une contenance embarrassée, tournant son chapeau dans ses mains et le brossant

qu'il adressait de son ambassade de Rome à son ministre). Il a dit de la correspondance qu'il échangea, étant ministre :

Si, comme la plupart des secrétaires d'Etat, nous avions commandé des dépêches à nos chefs de division, nous contentant de minuter la marge, de pareilles dépêches n'auraient de valeur que celle des documents de fabrique, faits à la machine des bureaux : mieux vaudrait sans doute alors compiler ces banalités politiques, pour en extraire une histoire. Mais peu de diplomates se sont trouvés dans notre position : le hasard une fois avait placé dans un emploi éminent un homme ayant l'usage d'*écrire*.

1. C'est le style comique et réaliste des *Mémoires*.

2. Très joli. Chateaubriand connaît son point faible et il en plaisante avec esprit.

3. Inversion assez pénible: on en a déjà vu quelques exemples.

4. Ce n'est pas clair et l'antithèse est factice. Il veut dire sans doute que ces dames cherchaient à réaliser dans leur vie l'amour qu'elles avaient vu dépeint dans les romans.

5. Cinglant ; tout à fait dans la manière de Saint-Simon.

6. Tour archaïque = *s'il n'aimait pas mieux.*

avec son coude; pourtant, rien n'était moins embarrassé que cet homme de ressource, d'esprit et d'imagination en emprunts ; nous l'avions déjà vu à Vérone. Il nous expliqua ses plans d'une manière un peu longue; ils n'étaient pas très clairs, mais ils étaient ingénieux; si la lumière n'y pénétrait partout, les obscurités, laissées çà et là, étaient peut-être des obscurités savantes d'où se dégagerait l'inconnue. Du reste, le changeur d'effets et de royaumes ne manquait pas d'élégance; s'il faut en croire un proverbe d'Espagne, lorsque dans la jeunesse on a rencontré la beauté, elle vous laisse de quoi vous défendre du temps : la disgrâce des années tardives a moins de prise sur vous.

Pour nous délivrer de ce rendez-vous de mouches qui bourdonnent partout où s'épand quelque goutte d'or, nous n'avions pas, comme l'amiral turc de M. Choiseul-Gouffier, un lion familier venant sentir aux mains de nos visiteurs; mais nous avions un négrillon qui leur passait entre les jambes, les tiraillait et les interrompait dans leurs discours[1]. Il nous avait été envoyé d'Egypte par notre hôte et notre ami M. Drovetti[2]. Il était fils de prince, il s'appelait *Morgan* (la perle), nom de tendresse que lui avait donné sa mère, égorgée par les soldats du pacha...

C'était ainsi qu'à travers les conseils, les discours, les Chambres, les projets de loi, les sollicitations, les plaintes, les audiences, les visites, les dîners et les bals (car nous donnions aussi des fêtes), c'était ainsi que contrarié de cent façons nous poursuivions nos opérations d'Espagne, passant les nuits à écrire, trouvant encore le temps de barbouiller quelques pages de nos *Mémoires*, d'aller, en souvenir de notre vie errante, chercher quelque image de cette vie..... (*Guerre d'Espagne*, Chap. 56.)

1. Chateaubriand est souvent amusant. Il a le sens du comique. On en a vu maints exemples dans les *Mémoires*. Au reste toute cette page semble détachée des *Mémoires*, Chateaubriand n'ayant presque rien dit, dans ceux-ci, de son ministère.

2. Voir l'*Itinéraire*, p. 242. M. Drovetti était consul à Alexandrie quand Chateaubriand y passa

LA VIE DE RANCÉ (1844)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[En 1844, Chateaubriand publia son dernier ouvrage, *la Vie de Rancé*. Voici dans quelles circonstances :]

AVERTISSEMENT

Lorsque j'allais voir, il y a plus de vingt ans, Mlles d'Acosta (cousines de Mde de Chateaubriand, alors au nombre de quatre et qui ne sont plus que deux), je rencontrais, rue du Petit-Bourbon, un prêtre vêtu d'une soutane relevée dans ses poches; une calotte noire à l'italienne lui couvrait la tête ; il s'appuyait sur une canne et allait, en marmottant son bréviaire, confesser, dans le faubourg Saint-Honoré, Mme de Montboissier, fille de M. de Malesherbes. Je le retrouvai plusieurs fois aux environs de Saint-Sulpice ; il avait peine à se défendre d'une troupe de mendiantes qui portaient dans leurs bras des enfants empruntés. Je ne tardai pas à connaître plus intimement cette proie des pauvres, et je le visitais dans sa maison, rue Servandoni, nº 16. J'entrais dans une petite cour mal pavée ; le concierge, Allemand, ne se dérangeait pas pour moi. L'escalier s'ouvrait à gauche, au fond de la cour ; les marches en étaient rompues. Je montais au second étage ; je frappais ; une vieille bonne, vêtue de noir, venait m'ouvrir ; elle m'introduisait dans une antichambre sans meubles où il n'y avait qu'un chat jaune qui dormait sur une chaise. De là je pénétrais dans un cabinet orné d'un grand crucifix de bois noir. L'abbé Séguin, assis devant le feu et séparé de moi par un paravent, me reconnaissait à la voix : ne pouvant se lever, il me donnait sa bénédiction et me demandait des nouvelles de ma femme. Il me racontait que sa mère lui disait souvent dans le langage figuré de son pays : « Rappelez-vous que la robe des prêtres ne doit jamais être brodée d'avarice. » La sienne était brodée de pauvreté[1]...

1. Chateaubriand résume ici quelques traits de l'abbé Séguin, qui, sous la Révolution, refusa de prêter le serment, vit son frè-

C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie que j'ai écrit l'histoire de l'abbé de Rancé. L'abbé Séguin me parlait souvent de ce travail[1], et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins, je lus, et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la *Vie de Rancé*[2].

Voilà tout ce que j'avais à dire. Mon premier ouvrage a été fait à Londres en 1797, mon dernier à Paris en 1844. Entre ces deux dates, il n'y a pas moins de quarante-sept ans, trois fois l'espace que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine : *Quindecim annos, grande mortalis ævi spatium*[3]. Je ne serai lu de personne, excepté de quelques arrière-petites-nièces, habituées aux contes de leur vieil oncle[4]. Le temps s'est écoulé ; j'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte ; c'est une dérision que de vivre après cela[5]. Que fais-je dans le monde ? Il n'est pas bon d'y demeurer lorsque les cheveux ne descendent plus assez bas pour essuyer les larmes qui tombent des yeux[6]. Autrefois je barbouillais du papier avec mes filles, Atala, Blanca, Cymodocée ; chimères qui ont été chercher ailleurs la jeunesse. On remarque des traits indécis dans le tableau du *Déluge*, dernier travail du Poussin : ces défauts du temps embellissent le chef-d'œuvre du grand peintre[7], mais on ne m'excusera pas ; je ne suis pas Poussin, je n'habite point au bord du Tibre, et j'ai un mauvais soleil[8].

Analyse et Extraits.

[Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, né à Paris, reçut une forte éducation littéraire, devint un des habitués de l'hôtel de Rambouillet et

re, abbé comme lui, arrêté et massacré, passa tout le temps de la Terreur à courir de faubourg en faubourg, sous un déguisement, administrer des secours aux fidèles, et s'enrôla même dans la garde nationale pour sauver ceux qui étaient l'objet de perquisitions.

1. L'ouvrage porte cette dédicace : « A la mémoire de l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice, né à Carpentras le 8 août 1748, mort à Paris, à 95 ans, le 19 avril 1843 ».

2. *Rancé* (1626-1700), abbé de la Trappe, réforma la vie monastique dans son abbaye.

3. *15 ans, un grand espace de la vie humaine.*

4. Cette déplaisante modestie, dont nous avons vu mainte preuve, finit par devenir du radotage.

5. Ici encore, il reste le même, l'éternel René, avec son ennui, ses bâillements, son désenchantement, son dégoût de la vie.

6. Idée et image très singulières et d'un goût douteux.

7. Pourquoi *embellissent ?* C'est une affirmation gratuite pour se donner le triste plaisir d'une antithèse mélancolique.

8. Il y a bien de l'amertume dans cette fin. Mais est-elle jus-

mena pendant la Fronde une vie qui semble avoir été très dissipée. Il fut ordonné prêtre en 1651 et il songea à faire pénitence de ses divertissements. Il commença par se retirer dans sa terre de Veretz en Touraine, puis il alla dans un prieuré qu'il possédait près du château de Chambord :]

Chambord.

Quand on arrive à Chambord, on pénètre dans le parc par une de ses portes abandonnées ; elle s'ouvre sur une enceinte décrépite et plantée de violiers[1] jaunes ; elle[2] a sept lieues de tour. Dès l'entrée on aperçoit le château[3] au fond d'une allée descendante. En avançant sur l'édifice, il sort de terre dans l'ordre inverse une bâtisse placée sur une hauteur, laquelle s'abaisse à mesure qu'on en approche. François Ier, arrière-petit-fils de Valentine de Milan[4], s'était enseveli dans les bois de la France, à son retour de Madrid ; il disait comme son aïeule : *Tout ne m'est rien, rien ne m'est plus*...

Chambord n'a qu'un escalier double[5] afin de descendre et monter sans se voir : tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage ; les degrés s'élèvent accompagnés de petites cannelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La fusée[6], en éclatant, forme des dessins fantastiques qui semblent avoir retombé sur l'édifice ; cheminées carrées ou rondes, enjolivées de fétiches de marbre, semblables aux

tifiée? A la fin de cette promenade à travers l'œuvre de Chateaubriand, on est un peu las de ces plaintes sans objet et sans fondement.

1. Variété de giroflée.

2. Négligence de style : ce n'est pas pas le même *elle* que dans la phrase précédente.

3. Le *château de Chambord* fut construit, sous François Ier, en douze ans. Louis XIV y vint quelquefois et y fit faire des modifications par Mansard. Au 18e siècle, le château appartint à Stanislas Leczynski, puis au maréchal de Saxe et, sous l'Empire, à Berthier prince de Wagram. En 1820, une souscription nationale l'offrit au duc de Bordeaux, fils du duc de Berry.

4. *Valentine de Milan*, princesse italienne, aïeule de Louis XII.

5. L'escalier monumental occupe le centre de l'édifice; il est construit de telle façon que deux personnes peuvent le gravir ou le descendre simultanément sans se rencontrer ; il se compose de deux rampes superposées en hélice au-dessus l'une de l'autre.

6. La partie supérieure de l'édifice, spécialement vers la lanterne au haut de l'escalier. Elle affecte en effet la forme d'une fusée.

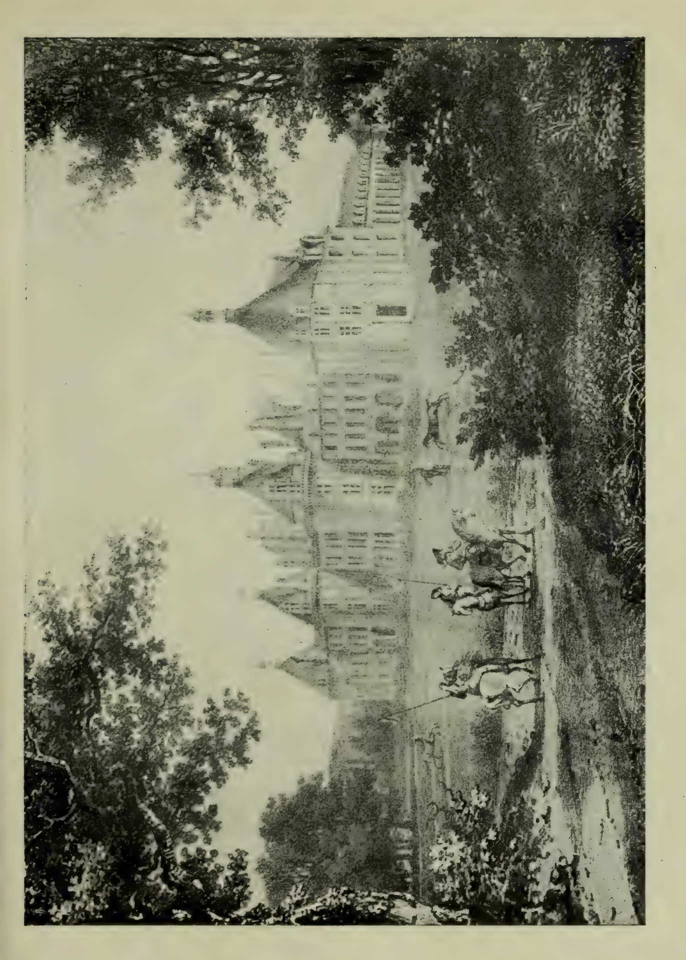


FIG. 23. — Chambord.

Ce célèbre château, une des merveilles de la Renaissance, fut bâti sous François I[er]. (Cf. notre page 502, n. 3.)

poupées que j'ai vu retirer des fouilles à Athènes. De loin, l'édifice est un arabesque[1]; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure[1]; de près cette femme s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours; c'est alors Clorinde[2] appuyée sur des ruines. Le caprice d'un ciseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante[3]. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur de lis et la salamandre[4] se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la Renaissance, car à Venise il s'est mélangé.

Ce qui rendait à Chambord sa beauté, c'était son abandon: par les fenêtres, j'apercevais un parterre sec, des herbes jaunies, des champs de blé noir: retracements[5] de la pauvreté et de la fidélité de mon indigente patrie. Lorsque j y passai, il y avait un oiseau brun de quelque grosseur qui volait le long du Cosson, petite rivière inconnue[6].

L'abbé Le Bouthillier se logea parmi les moines de son prieuré; de quelque côté qu'on ouvrît une fenêtre, on ne voyait que des bois. Le château, près duquel n'a pas même pu se former un village, est frappé de malédiction[7]. (Livre II.)

[L'abbé de Rancé va prendre l'avis de l'évêque de Comminges. Il vend sa vaisselle d'argent, distribue le montant en aumônes, se défait de sa terre de Véretz et se retire dans son abbaye de la Trappe, située dans le Perche (à 12 kil. de Mortagne). La discipline en était très relâ-

1. A l'époque de la Renaissance, on use beaucoup des *arabesques* antiques, motifs d'architecture ornés de feuillages, de fleurs, de statues, de draperies. Chateaubriand compare le monument tout entier à une statue de femme dont la partie supérieure de l'édifice figurerait la chevelure. C'est une impression bizarre.

2. Une des héroïnes de la *Jérusalem délivrée* du Tasse : Armide représente la coquetterie, Hermine la sensibilité et Clorinde l'indifférence. Cf. *Génie du christianisme*. Deuxième partie, livre I, chap. 2.

3. Toujours la même image assez recherchée et peu exacte.

4. La *salamandre* est un animal héraldique, toujours représenté au milieu des flammes, posé sur ses quatre pattes et la tête contournée. Elle existe dans les armoiries de plusieurs familles, mais elle est surtout célèbre pour avoir été adoptée comme emblème par Charles de Valois, comte d'Angoulême et son fils François Ier, roi de France, qui s'en servit à profusion comme motif d'ornement.

5. Très rare; peu employé.

6. Si Chateaubriand parle tant de Chambord, c'est qu'il venait (1843) de faire une visite à Londres au comte de Chambord qui l'avait prié de venir le voir.

7. Très exagéré. — Il y a actuellement un village de Chambord.

chée. Il se mit courageusement à l'œuvre (1662), après un voyage à Rome où il prit l'avis du Saint Père, qui fut assez long à se prononcer:]

La Trappe.

Les moines étaient eux-mêmes les architectes et les maçons. Des frères convers[1] appendus au haut du clocher étaient ballottés par les vents et rassurés par leur foi. Celui qui plaça le coq sur l'édifice vint avant son entreprise se prosterner au pied de Rancé. La religion prit le frère par le bras, et il monta ferme. Les travailleurs se mettaient à genoux sur leurs cordes lorsque l'heure des prières venait à tinter. Rancé augmenta le couvent d'un nombre de cellules... Il déposa sur l'autel de l'église les reliques qu'il avait apportées de Rome et qui s'enrichirent ensuite de quelques autres. Dans l'église, il remplaça, et il eut tort, par un beau groupe, cette vierge de peu de prix qui, sur la cime des Alpes, rassérène les lieux battus des tempêtes. Rancé retira le couvent de la désolation humaine et l'épura par la désolation chrétienne. Ces lieux, que les Anglais avaient fait retentir de leurs pas armés, ne répétèrent que le susurrement de sa sandale.

L'abbaye n'avait pas changé de lieu : elle était encore, comme au temps de la fondation[2], dans une vallée. Les collines assemblées autour d'elle la cachaient du reste de la terre. J'ai cru, en la voyant, revoir mes bois et mes étangs de Combourg le soir aux clartés allenties[3] du soleil. Le silence régnait : si l'on entendait du bruit, ce n'était que le son des arbres ou les murmures de quelques ruisseaux ; murmures faibles ou renflés selon la lenteur ou la rapidité du vent; on n'était pas bien certain de n'avoir pas ouï la mer. Je n'ai rencontré qu'à l'Escurial[4] une pareille absence de vie...

1. Se dit des religieux qui servent les autres.

2. Le *monastère de la Trappe* fut fondé en 1140 par Rotrou, comte du Perche. En 1148, la congrégation qui l'occupait fut réunie à l'ordre de Citeaux, filiation de Clairvault. Soumise à l'austérité de la règle cistercienne, l'abbaye de la Trappe fut longtemps célèbre par la vertu de ses abbés et de ses religieux. Au 16e siècle, le relâchement avait succédé à la ferveur. Les religieux avaient laissé tomber les bâtiments en ruines.

3. Mot créé par l'auteur. On sait sa prédilection pour les archaïsmes et les néologismes. — *Allenties* = *adoucies*.

4. Monastère fondé par Philippe II, à une quarantaine de kilomètres de Madrid, dans un site sauvage. C'est actuellement le Panthéon des rois d'Espagne.

L'hospitalité changea de nature, elle devint purement évangélique; on ne demanda plus aux étrangers qui ils étaient ni d'où ils venaient; ils entraient inconnus à l'hospice et en sortaient inconnus, il leur suffisait d'être hommes; l'égalité primitive était remise en honneur. Le moine jeûnait tandis que l'hôte était pourvu: il n'y avait de commun entre eux que le silence[1]...

Un homme s'étant égaré entendit une cloche sur les huit heures du soir: il marche de ce côté et arrive à la Trappe. Il était nuit: on lui accorda l'hospitalité avec la charité ordinaire, mais on ne lui dit pas un mot: c'était l'heure du grand silence. Cet étranger, comme dans un château enchanté, était servi par des esprits muets, dont on croyait seulement entendre les évolutions mystérieuses[2]. Des religieux en se rendant au réfectoire suivaient ceux qui allaient devant eux sans s'embarrasser où ils allaient; même chose pour le travail: ils ne voyaient que la trace de ceux qui marchaient les premiers. Un d'entre eux pendant l'année de son noviciat ne leva pas une seule fois les regards: il ignorait comme était fait le haut de sa cellule. (Livre III.)

[Rancé fut fort attaqué par les libertins et aussi par certains catholiques qu'épouvantaient ses réformes. Il poursuivit courageusement son œuvre, recueillit de plus en plus des solitaires (comme à Port-Royal) et entretint des rapports très suivis avec Bossuet, son camarade de collège:]

Bossuet visita son condisciple: il se leva sur la Trappe comme le soleil sur une forêt sauvage. L'aigle de Meaux se transporta huit fois à cette aire[3]... La Trappe était le lieu où Bossuet se plaisait le mieux: les hommes éclatants ont un penchant pour les lieux obscurs. Devenu familier avec le chemin du Perche, Bossuet écrivait à une religieuse malade: « J'espère bien vous rendre, à mon retour de la Trappe, une plus longue visite », paroles qui n'ont d'autres mérites que d'être jetées à la poste en passant et d'être signées *Bossuet*.

Bossuet trouvait un charme dans la manière dont les

Il y a aussi, annexés au monastère, un palais et une bibliothèque. Chateaubriand a décrit l'*Escurial* dans ses *Mémoires* et, dans les *Congrès de Vérone*, où il l'appelle « le Versailles des steppes. »

1. Le règlement de Rancé prescrivait le silence aux Trappistes (Constitution de 1675.)

2. Très pittoresque; on retrouve, dans cette œuvre de vieillesse, quelques-unes des qualités ordinaires de Chateaubriand. Elles apparaissent seulement avec moins de fréquence.

3. L'image banale de l'*aigle de Meaux* est relevée par le détail de la fin. Allusion au site sauvage de la Trappe.

compagnons de Rancé célébraient l'office divin. « Le chant des psaumes, dit l'abbé Ledieu, qui venait seul troubler le silence de cette vaste solitude, les longues pauses de complies; le son doux, tendre et perçant du *Salve Regina*[1] inspiraient au prélat une sorte de mélancolie religieuse. » A la Trappe, il me semblait en effet pendant ces silences ouïr passer le monde avec le souffle du vent. Je me rappelais ces garnisons perdues aux extrémités du monde et qui font entendre aux échos des airs inconnus comme pour attirer la patrie : ces garnisons meurent et le bruit finit.

Bossuet assistait aux offices du jour et de la nuit. Avant vêpres, l'évêque et le réformateur prenaient l'air. On m'a montré près de la *grotte de Saint-Bernard* une chaussée embarrassée de broussailles qui séparait autrefois deux étangs. J'ai osé profaner[2], avec les pas qui me servirent à rêver René, la digue où Bossuet et Rancé s'entretenaient des choses divines. Sur la levée dépouillée je croyais voir se dessiner les ombres jumelles du plus grand des orateurs et du premier des nouveaux solitaires. (Livre IV.)

[Rancé composa un traité sur les *Devoirs de la vie monastique* que Bossuet admirait beaucoup. Il recommandait la charité, l'amour de Dieu, si rare parmi les hommes. En même temps, il entretenait une longue correspondance avec des mondains et des mondaines. Plus il vieillissait, plus son austérité augmentait. En 1696, il abandonna la direction de l'abbaye pour redevenir simple réligieux.]

Mort de Rancé.

Rancé, apercevant un religieux qui pleurait, lui tendit la main et lui dit : « Je ne vous quitte pas, je vous précède ». Le Tasse avait adressé les mêmes mots aux frères qui l'environnaient à Saint-Onuphre. Rancé demanda d'être enterré dans la terre la plus abandonnée et la plus déserte : sur un champ de bataille où l'on n'entend plus de bruit, on voit sortir du sol les pieds de quelques soldats[3].

1. *Salut, reine du ciel :* début d'un cantique.
2. A tout moment. Chateaubriand *s'interpose* dans le récit et évoque ses souvenirs. Ce ne sont pas, du reste, les passages les plus ennuyeux du livre. C'est ainsi que, dans un passage du livre III, il évoque ses souvenirs lointains d'émigration à Londres. Il rappelle qu'il allait, le long de la Tamise, « voir entrer au port des vaisseaux chargés des richesses du monde, admirer les maisons de campagne de Richmond. »
3. L'image est un peu surprenante et bien inattendue. Elle veut dire que les soldats sont enterrés où ils sont tombés, et

Job mourut dans le petit réduit qu'il s'était fait, comme le palmier dont les branches sont chargées de rosée. Rancé entretint le prélat[1] de l'empressement que ses frères avaient mis à le soulager[2]..... Plus il s'était avancé vers le terme, plus il était devenu serein ; son âme répandait la clarté sur son visage. On présenta le crucifix au mourant ; il s'écria : O éternité ! quel bonheur ! Et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse ; il baisa la tête de mort qui était au pied de la croix. En remettant cette croix à un moine, il remarqua que celui-ci ne l'imitait pas, il dit : « Pourquoi ne baisez-vous pas la tête de mort ? C'est par elle que finit notre exil et notre misère ». Rancé se souvenait-il de la relique que la tradition disait être placée auprès de lui[3] ?.....

Le lit de cendres était préparé ; Rancé le regarda tranquille avec une sorte d'amour, puis il s'aida lui-même à se coucher sur le lit d'honneur..... Il s'établit par les paroles de l'Ecriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque :

L'ÉVÊQUE. — Le Seigneur est ma lumière et mon salut.

L'ABBÉ. — Je mettrai en lui toute ma confiance.

L'ÉVÊQUE. — Seigneur, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur.

L'ABBÉ. — Ne tardez pas, mon Dieu, hâtez-vous de venir.

Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux[4]. (Livre IV.)

que Rancé, soldat de la foi, voulut reposer sur son champ de bataille, dans le désert de son abbaye.

1. L'évêque de Séez, son confesseur.

2. « Les os de Rancé s'étaient cariés ; il ne possédait plus que deux grands yeux où avait circulé la passion et où se montrait encore l'intelligence. » (Chateaubriand.)

3. On disait que Rancé avait toujours sous les yeux une tête de mort. Son ami Bossuet y fit allusion en lui envoyant deux de ses oraisons funèbres « comme deux têtes de mort assez touchantes ». Chateaubriand dit, plus loin :

Ce qui domine chez lui est une haine passionnée de la vie ; ce qu'il y a d'inexplicable, ce qui serait horrible si ce n'était admirable, c'est la barrière infranchissable qu'il a placée entre lui et ses lecteurs.

4. Rancé mourut en 1700. Chateaubriand se montre un peu surpris de cette résignation stoïque. Il écrit :

Rien de plus désespérant que cette doctrine, mélange de stoïcisme et de fatalité, qui n'est attendrie que par quelques accents de miséricorde qui s'échappent de la religion chrétienne. On sent comment Rancé vit mourir tant de ses frères sans être ému, comment il regardait le moindre soulagement offert aux souffrances comme une insigne faiblesse et presque un crime.

[*LES DERNIÈRES ANNÉES (1837-1848)*]

(D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe.)*

[Cependant Chateaubriand vieillissait dans la retraite et l'isolement. En 1837 et 1841, il écrivit les deux derniers livres de ses *Mémoires*, donnant quelques impressions sur la politique générale du moment et traçant quelques portraits avec finesse et malice. Il n'aimait pas Thiers, bien qu'il lui reconnût de la souplesse. Il déplora la mort d'Armand Carrel, qu'il aimait tendrement. Il railla le féminisme de G. Sand. Très attentif aux idées modernes, il observait le mouvement socialiste d'un œil très clairvoyant ; il expliquait, comme il l'avait fait tant de fois, que le vieil ordre de choses ne pouvait plus renaître, que la monarchie absolue avait fait son temps, et que personne ne pouvait entraver les progrès de la liberté. Mais, en même temps, il affirmait que l'idée chrétienne était l'avenir du monde et que le *progrès* de la société future se confondrait sûrement avec le *progrès* du christianisme[1]. Le 16 novembre 1841, au lever du jour, il traça les dernières lignes des *Mémoires d'Outre-Tombe* :]

Récapitulation de ma vie.

Vous m'avez vu naître, vous avez vu mon enfance[2], l'idolâtrie de ma singulière création dans le château de Combourg[3], ma présentation à Versailles[4], mon assistance àParis

1. Il disait par exemple :
Mes investigations m'amènent à conclure que l'ancienne société s'enfonce sous elle ; qu'il est impossible à quiconque n'est pas chrétien de comprendre la société future poursuivant son cours et satisfaisant à la fois ou l'idée purement républicaine ou l'idée monarchique modifiée. Dans toutes les hypothèses, les améliorations que vous désirez, vous ne les pouvez tirer que de l'Evangile..... Si le ciel n'a pas prononcé son dernier arrêt, si un avenir doit être un avenir puissant et libre, cet avenir est loin encore, loin au-delà de l'horizon visible ; on n'y pourra parvenir qu'à l'aide de cette espérance chrétienne, dont les ailes croissent à mesure que tout semble la trahir, espérance plus longue que le temps et plus forte que le malheur.

2. Cf. pp. 29 à 46.

3. Il s'agit du fantôme d'amour, de la *Sylphide*.

4. Cf. p. 47.

au premier spectacle de la Révolution. Dans le Nouveau-Monde je rencontre Washington[1] ; je m'enfonce dans les bois ; le naufrage me ramène sur les côtes de ma Bretagne. Arrivent mes souffrances comme soldat, ma misère comme émigré[2]. Rentré en France, je deviens auteur du *Génie du Christianisme.* Dans une société changée, je compte et je perds des amis. Bonaparte m'arrête et se jette, avec le corps sanglant du duc d'Enghien, devant mes pas ; je m'arrête à mon tour, et je conduis le grand homme de son berceau, en Corse, à sa tombe, à Sainte-Hélène. Je participe à la Restauration et la vois finir[3].

Ainsi la vie publique et privée m'a été connue. Quatre fois j'ai traversé les mers ; j'ai suivi le soleil en Orient, touché les ruines de Memphis, de Carthage, de Sparte et d'Athènes ; j'ai prié au tombeau de saint Pierre et adoré sur le Golgotha. Pauvre et riche, puissant et faible, heureux et misérable, homme d'action, homme de pensée, j'ai mis ma main dans le siècle[4], mon intelligence au désert[5] ; l'existence effective s'est montrée à moi au milieu des illusions, de même que la terre apparaît aux matelots parmi les nuages. Si ces faits répandus sur mes songes, comme le vernis qui préserve des peintures fragiles, ne disparaissent pas, ils indiqueront le lieu par où a passé ma vie[6].

Dans chacune de mes trois carrières je m'étais proposé un but important : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire[7] ; littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines ; homme d'Etat, je me suis efforcé de donner aux peuples le système de la monarchie pondérée, de replacer la France à son rang en Europe, de lui rendre la force que les traités de Vienne lui avaient fait perdre ; j'ai du moins aidé à conquérir celle de nos libertés qui les vaut toutes, la liberté de la presse[8]. Dans l'ordre divin, religion et liberté ; dans l'ordre humain, honneur et gloire (qui sont la génération humaine de la religion et de la liberté) : voilà ce que j'ai désiré pour ma patrie.

1. Le fait a été contesté.
2. Cf. p. 68.
3.* Chercher, dans les extraits donnés, les passages se rapportant à ces événements.
4. Il est certain qu'il a été mêlé de près aux événements politiques des trente premières années du 19e siècle.
5. Il veut dire que, si son action s'est mêlée à celle de la foule, sa pensée et ses rêves se sont donné libre cours dans la solitude.
6. C'est pourquoi il est bon de rattacher ses œuvres aux événements tels que les *Mémoires* en donnent le récit.
7. C'est bien peu de chose en comparaison des deux autres projets dont il parle.
8. Très exact. Voir plus haut sa polémique à ce sujet, p. 350.

Des auteurs français de ma date, je suis quasi le seul qui ressemble à ses ouvrages[1] ; voyageur, soldat, publiciste, ministre. C'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint l'Océan, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique et les lois....

Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, après avoir revêtu la casaque du sauvage et le cafetan[2] du mamelouck, je me suis assis à la table des rois pour retomber dans l'indigence. Je me suis mêlé de paix et de guerre, j'ai signé des traités et des protocoles, j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes ; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire[3] : et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec les filles de mon imagination, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, sans parler de ce que je pourrais appeler les réalités de mes jours, si elles n'avaient elles-mêmes la séduction des chimères[4]. J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée[5].

Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né[6], nageant avec espérance vers une rive inconnue[7].....

1. Excessif. Cette pensée pourrait s'appliquer à tous les écrivains romantiques qui ont fait de la littérature *personnelle.* Et s'il veut dire qu'il n'a parlé que de ce qu'il a réellement fait ou vu, ceci n'est pas très exact, car, dans son *Voyage en Amérique* par exemple, il a décrit ce qu'il n'avait pu entrevoir.

2. *Cafetan* ou *caftan*, vêtement d'apparat en forme de robe longue avec des manches courtes; il est en soie ou en étoffe de coton, souvent doublé de fourrures. Autrefois les ambassadeurs européens étaient tenus de mettre un cafetan lorsqu'ils obtenaient une audience de la Porte. L'usage d'offrir des cafetans comme marque de distinction est encore répandu dans une partie de l'Orient.

3. Règle : *Il se faut entr'aider,* p. 32, n. 2.

4. * Rechercher, dans les extraits, les passages auxquels tout ce paragraphe fait allusion.

5. Il se connaît bien. Le mal du siècle procède de lui. Voir surtout les extraits de *René*, p. 160.

6. Il aime les images empruntées à la mer : souvenir de son enfance à Saint-Malo.

7. Il veut dire d'abord, *au point de vue politique*, qu'il a abandonné les principes de monarchie absolue, qui étaient ceux de son enfance et de sa jeunesse, pour saluer une société nouvelle qui tirera le meilleur parti possible de ce qu'il y eut de bon dans la Révolution. Et il veut dire aussi, *au point de vue littéraire*, qu'il a fait la transition entre l'ancienne et la nouvelle école, entre les classiques et les romantiques.

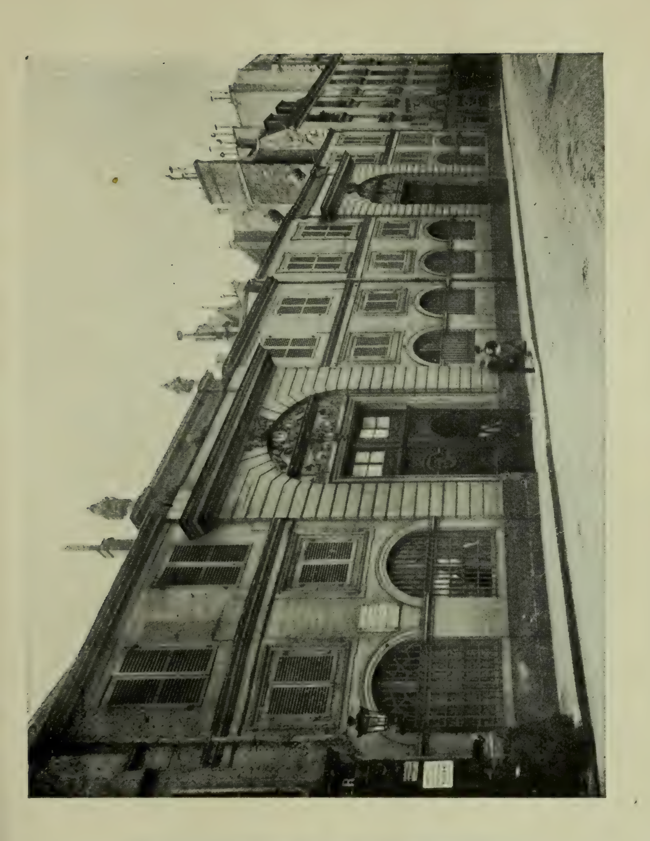


FIG. 24. — Maison où mourut Chateaubriand.

Chateaubriand, après avoir séjourné longtemps rue d'Enfer (à l'Infirmerie Marie-Thérèse), s'était retiré rue du Bac pour être plus près de l'Abbaye aux Bois. C'est là qu'il mourut. (Cf. p. 511.)

En traçant[1] ces derniers mots, ce 16 novembre 1841, ma fenêtre, qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence[2]. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil[3]. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité[4]. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 473.)

[Chateaubriand, malade, presque paralysé par la goutte, trouva encore la force d'aller voir, en novembre 1843, le comte de Chambord qui lui donnait rendez-vous à Londres. Tous les jours il se faisait porter chez Mme Récamier : le salon s'ouvrait aux amis; Chateaubriand s'asseyait au coin de la cheminée. Sa femme mourut le 9 février 1847, et Ballanche suivit, le 12 juin. Lui-même s'alita le 2 juillet 1848, reçut les sacrements, dicta son testament et mourut le mardi 4 juillet. Le samedi 8, un service funèbre fut célébré dans l'église des Missions étrangères, située rue du Bac, dans le voisinage de la maison mortuaire ; le corps fut transporté à Saint-Malo, où eurent lieu le 18 juillet les obsèques solennelles. A l'élévation, la musique fit entendre la mélodie *Combien j'ai douce souvenance*... Puis le cortège s'achemina vers l'îlot du Grand-Bé, où le cercueil fut déposé dans le sépulcre de granit. Il repose là, sous une pierre entourée d'une petite grille en fer et surmontée d'une croix. Point d'inscription ; ni nom, ni date.]

1. RÈGLE : *La fortune vient en dormant.*

2. Cette fin des *Mémoires* est très poétique. L'image banale de l'*aube des jours nouveaux* est rafraîchie et renouvelée. Remarquer le parallélisme entre l'aurore au sens propre et au sens figuré : c'est là ce qui fait la beauté du passage.

3. Malgré sa défiance de la démocratie, il espérait toujours dans le triomphe des grands principes qui avaient dirigé sa vie : religion, honneur, liberté.

4. Les dernières lignes de l'auteur sont un acte de foi. Et c'est en effet le crucifix à la main qu'il descendit dans l'éternité. La déclaration qu'il fit écrire, par son neveu, le 2 juillet 1848, deux jours avant sa mort, est la suivante : « Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien ». — Toute cette page, remaniée, forme la *Preface testamentaire* des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Voici ce que, dans cette Préface, il ajoute de spécial sur la composition de ces mémoires :

Les *Mémoires*, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux : ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration. Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres ; il arrive que, dans les instants de mes prospérités, j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans

mes jours de tribulation, je retrace mes jours de bonheur. Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et l'on ne sait si ces *Mémoires* sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue...

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire ; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique ; ensuite, j'ai toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice ; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelques faiblesses, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin, destiné à rester après moi sur la terre. Si Minos jugeait que j'ai assez souffert dans ce monde pour être au moins dans l'autre une Ombre heureuse, un peu de lumière des Champs-Elysées, venant éclairer mon dernier tableau, servirait à rendre moins saillants les défauts du peintre : la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux.

APPENDICE I

BIBLIOGRAPHIE

Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie complète de Chateaubriand. Voici les ouvrages qui pourront être particulièrement consultés par les élèves (outre les histoires de la littérature qu'ils ont entre les mains) :

Pour les Elèves du premier Cycle :

BÉDIER .... *Etudes critiques* (à propos du *Voyage en Amérique).*

DE MARCELLUS....... *Chateaubriand et son temps.*

Pour la Seconde :

BIRÉ................. *Les dernières années de Chateaubriand.*

LE BRETON .... *Le Roman français au dix-neuvième siècle.*

PELLISSIER .... *Le mouvement littéraire au dix-neuvième siècle.*

AUGUSTIN THIERRY.. *Récits des temps mérovingiens* (Préface).

VILLEMAIN........... *M. de Chateaubriand.*

Pour la Première :

BRUNETIÈRE......... *L'Evolution des genres. — L'Evolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle.*

DOUMIC.............. *Etudes sur la littérature française*, II.

E. DUPUY............ *La Jeunesse des romantiques. — A. de Vigny* (pour certaines influences ou analogies).

FAGUET.............. *Le dix-neuvième siècle.*

V. GIRAUD .... *Chateaubriand : études littéraires.*

HÉMON............... *Cours de littérature :* Chateaubriand.

SAINTE-BEUVE....... *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

On lira aussi avec profit :

BIRÉ : *Edition des Mémoires d'Outre-Tombe* (pour l'*Introduction* et les *appendices*). — BOURGET : *Etudes et Portraits.* — LE BRAZ : *Au pays d'exil de Chateaubriand.* — PAILHÈS : *Chateaubriand, sa femme et ses amis.* — A. FRANCE : *Lucile de Chateaubriand.* — HERRIOT : *Mme Récamier et ses amis.*

APPENDICE II

LES VARIANTES DE CHATEAUBRIAND

[D'après le livre de M. Giraud : *Chateaubriand, études littéraires.*]

On sait que Chateaubriand a souvent remanié, retouché certains de ses textes. On a pu comparer, dans ce recueil, deux variantes d'une nuit d'Amérique, celle de l'*Essai sur les Révolutions* (p. 76) et celle du *Génie du Christianisme* (p. 101) [M. V. Giraud, dans son *Chateaubriand, études littéraires,* p. 187 sq., signale encore d'autres variations de la même page]. On a vu aussi que certaines descriptions de l'*Itinéraire* avaient été reprises avec modifications, pour les *Martyrs* (cf. pages 232, 234 et 289 de ce recueil).

Pour bien se rendre compte du travail de la composition et du style chez Chateaubriand, voici un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, pour lequel nous donnons d'abord la première rédaction, puis la rédaction définitive de l'édition Biré. Je cite d'après M. V. Giraud, à qui j'ai déjà fait plus d'un emprunt et qui est assurément le meilleur guide pour ces sortes d'études[1].

C'est un passage sur l'enfance de Chateaubriand.

Première rédaction

[D'après M. Giraud, dans *Chateaubriand, études littéraires*, p. 67.]

Je paraissais déguenillé au milieu des enfants parés de leurs plus beaux habits. A certains jours de l'année, il y a à Saint-Malo des espèces de foires qu'on appelle des assemblées et qui se tiennent dans des îles et sur des forts aux environs de la ville. Rien de plus gai que ces fêtes. On s'y rend à pied quand la mer est retirée ou en bateau lorsqu'elle est pleine. La foule des matelots et des paysans, le concours des marchands, les tentes élevées au bord de la mer, les vaisseaux qui entraient au port ou mouillaient en rade, les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre

1. M. Giraud, dans son livre, donne plusieurs variantes intermédiaires entre le « premier jet » et la rédaction définitive. Elles sont fort curieuses. Mais il a paru préférable ici de donner seulement *l'ébauche* et le *texte définitif*, pour que les élèves puissent faire plus facilement la comparaison.

dans ces fêtes le mouvement et la gaîté. J'étais le seul qui n'en partageât pas la joie ; j'y paraissais mal vêtu et sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Afin d'éviter les mépris qui s'attachent à la mauvaise fortune, j'allais m'asseoir loin de la foule auprès de ces flaques d'eau que la mer laisse dans la concavité des rochers. Là, je m'abandonnais à mes petites rêveries ; je m'amusais à voir voler les oiseaux de mer ou à ramasser des coquillages à mes pieds. Le soir en rentrant, je n'étais guère plus heureux. J'avais le malheur d'avoir pour certains mets une répugnance invincible, on me forçait d'en manger. J'implorais les yeux de La France pour qu'il m'enlevât mon assiette lorsque mon père par hasard tournait la tête ; car si je ne mangeais pas ce qu'on m'avait servi, j'allais coucher sans souper. J'ai souvent ainsi souffert de la faim. Pour le feu, même rigueur. On ne souffrait pas que j'approchasse de la cheminée. Il y a loin de là aux soins que l'on donne aux enfants d'aujourd'hui.

Mais si j'avais des peines qui ne sont plus connues de l'enfance, j'avais aussi des plaisirs qu'elle ignore presqu'entièrement. On ne sent plus ce que c'est que ces fêtes de religion et de famille, où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir avec vous ; où le paysan dans sa cabane mangeait le même gâteau que le roi dans son palais. L'espérance d'un pareil jour qui revenait tous les ans faisait supporter aux misérables 364 de privations et de travaux. Noël, le premier jour de l'An, les Rois, le Carnaval, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean grâce à la Religion étaient pour moi des jours de bonheur. Il n'y a que la Saint-François que je[1]..... point : personne n'a jamais célébré ma fête[2], car je n'ai jamais apporté de joie à personne ; et comme Job j'ai maudit le jour où je suis né. Cette petite ville de Saint-Malo remplie de hardis navigateurs et d'hommes habitués aux périls se distinguait par sa piété. Elle ne ressemblait à aucune ville de France, elle avait quelque chose d'étranger et rappelait l'Espagne par ses mœurs et même par le costume des habitants. Plusieurs familles malouines étaient établies à Cadix et plusieurs familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. Saint-Malo lui-même par sa position dans une

1. « Ici quelques lettres barrées et indéchiffrables. » (Note de M. Giraud.)

2. Ici le texte du manuscrit original porte « et comme Job j'ai maudit le jour où je suis né », rayé par l'auteur puisque c'est reporté à la ligne suivante. Je n'ai pas cru utile, dans un texte destiné aux élèves, de donner quelques particularités orthographiques ni quelques lapsus évidents de Chateaubriand.

presqu'île, par le caractère de son architecture, par sa chaussée, ses citernes, ses murs et ses forts avancés dans la mer, a beaucoup de ressemblance avec Cadix; et quand j'ai vu cette dernière ville j'ai songé sur le champ à la première[1]...

Aux fêtes dont j'ai parlé plus haut, on me conduisait avec mes sœurs à ces diverses églises. Quelquefois c'était à la Victoire, ce couvent d'Ursulines bâti, sous les murs de la ville au bord de la mer : et mon oreille était frappée par la douce voix de quelques femmes invisibles dont les paisibles cantiques se mêlaient aux mugissements des vagues pour louer Celui qui creuse le gouffre de la mer et forme l'abîme du cœur de l'homme. Le plus souvent on nous menait à la cathédrale lorsque dans l'hiver à l'heure du salut la vieille Basilique était remplie d'une foule immense ; que les autels étaient éclairés de toutes parts; qu'on voyait de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants tenant leurs petites bougies pour éclairer leurs livres de prières; que la multitude au moment de la bénédiction chantait en chœur le Tantum ergo ; *que dans l'intervalle de ces chants on entendait le vent de la mer et des tempêtes de Noël qui ébranlaient les vitraux de l'église, j'éprouvais tout enfant que j'étais un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dit de joindre mes deux mains pour prier Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris. Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyais comme en réalité : Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Eternel..*

Rédaction définitive

[D'après les *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, I, 48.]

J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie.

Mes compatriotes avaient quelque chose d'étranger qui rappelait l'Espagne. Des familles malouines étaient établies à Cadix, des familles de Cadix résidaient à Saint-Malo. La position insulaire, la chaussée, l'architecture, les maisons,

1. Ici un court fragment sur la cathédrale de Saint-Malo, qui n'a pas été reproduit dans le texte définitif.

les citernes, les murailles de granit de Saint-Malo, lui donnent un air de ressemblance avec Cadix ; quand j'ai vu la dernière ville, je me suis souvenu de la première[1]....

Certains jours de l'année, les habitants de la ville et de la campagne se rencontraient à des foires appelées *assemblées*, qui se tenaient dans les îles et sur des forts autour de Saint-Malo ; ils s'y rendaient à pied quand la mer était basse, en bateau lorsqu'elle était haute. La multitude de matelots et de paysans ; les charrettes entoilées ; les caravanes de chevaux, d'ânes et de mulets ; le concours des marchands ; les tentes plantées sur le rivage ; les processions de moines et de confréries qui serpentaient avec leurs bannières et leurs croix au milieu de la foule ; les chaloupes allant et venant à la rame ou à la voile ; les vaisseaux entrant au port, ou mouillant en rade ; les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces réunions le bruit, le mouvement et la variété.

J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Evitant le mépris qui s'attache à la mauvaise fortune, je m'asseyais loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là, je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. Le soir, au logis, je n'étais guère plus heureux ; j'avais une répugnance pour certains mets : on me forçait d'en manger. J'implorais des yeux La France qui m'enlevait adroitement mon assiette, quand mon père tournait la tête. Pour le feu, même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui.

Mais si j'avais des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, j'avais aussi quelques plaisirs qu'elle ignore.

On ne sait plus ce que c'est que ces solennités de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir ; Noël, le premier de l'An, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean étaient pour moi des jours de prospérité. Peut-être l'influence de mon rocher natal a-t-elle agi sur mes sentiments et sur mes études. Dès l'année 1015, les Malouins firent vœu d'aller aider à bâtir *de leurs mains et de leurs moyens* les clochers de la cathédrale

1. Ici un court fragment sur les mœurs des Malouins, qui n'est pas dans la version originale.

de Chartres ; n'ai-je pas aussi travaillé de mes mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne ? « Le soleil, dit le père Maunoir, n'a jamais éclairé canton où ait paru une plus constante et invariable fidélité dans la vraie foi que la Bretagne. Il y a treize siècles qu'aucune infidélité n'a souillé la langue qui a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est à naître qui ait vu Breton bretonnant prêcher autre religion que la catholique. »

Durant les jours de fête, que je viens de rappeler, j'étais conduit en station avec mes sœurs aux divers sanctuaires de la ville, à la chapelle de Saint-Aaron, au couvent de la Victoire ; mon oreille était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles : l'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots. Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du salut, la cathédrale se remplissait de la foule ; que de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants lisaient, avec de petites bougies, dans leurs Heures ; que la multitude, au moment de la bénédiction, répétait en chœur le *Tantum ergo* ; que, dans l'intervalle de ces chants, les rafales de Noël frôlaient les vitraux de la basilique, ébranlaient les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin, j'éprouvais un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre les mains pour invoquer Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris ; je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux[1].

APPENDICE III

[CHATEAUBRIAND ET L'AMÉRIQUE]

[D'après le livre de M. Bédier.]

[On sait que M. Bédier, dans ses *Etudes critiques* (article *Vérité et fiction*) a démontré que Chateaubriand n'avait pas visité toute la partie de l'Amérique du Nord qu'il disait avoir vue. Parti de Saint-Malo le

1. On trouvera dans le livre de M. Bédier, *Etudes critiques*, p. 292, plusieurs indications de passages retouchés par Chateaubriand dans l'ensemble de son œuvre. On pourra en tirer d'intéressants exercices de comparaison.

8 avril 1791, arrivé à Baltimore le 10 juillet (la traversée fut très longue) rembarqué le 10 décembre pour débarquer au Havre le 2 janvier 1792, il ne passa que cinq mois aux États-Unis, pendant lesquels il lui était impossible, tout calcul fait, de parcourir tout le chemin que ce récit du voyage en Amérique laisserait supposer.

M. Bédier prouve d'abord, en dressant pour chacune des étapes le temps *minimum* et en ne tenant compte d'aucun arrêt ni d'aucun accident, que Chateaubriand ne *pouvait pas* être à Philadelphie pour le 10 décembre.

Il montre ensuite qu'il est bien singulier que la relation du voyage jusqu'au Niagara soit très précise alors que la suite est pleine d'obscurités.

Il prouve que Chateaubriand n'a vu ni ce qu'il dépeint dans la seconde moitié du *Voyage en Amérique* (par exemple les Florides), ni le cours du Meschacebé si magnifiquement décrit dans *Atala*, ni les paysages de son épopée des *Natchez*. Aurait-il donc imaginé tout cela? M. Bédier démontre que ce sont des récits de voyageurs qui lui ont donné la vision première de ces régions, et il donne des textes nombreux sur lesquels l'imagination de Chateaubriand a travaillé. En voici deux pour faire connaître comment Chateaubriand *utilisait ses sources* et subissait la suggestion d'une page écrite par d'autres :]

A. — *Comparer à la description fameuse du* Meschacebé *dans* Atala, *p. 141, ces lignes de l'américain Bartram qui raconta en 1791 des voyages accomplis de 1773 à 1778 :*

« Je remis de bonne heure à la voile sur la rivière Saint-Jean et je vis ce jour-là de grandes quantités de *pistia stratiotes*, plante aquatique très singulière. Elle forme des îles flottantes dont quelques-unes ont une grande étendue et qui voguent au gré des vents et des eaux. Ces groupes commencent pour l'ordinaire ou sur la côte ou près du rivage, dans les eaux tranquilles ; de là, ils s'étendent par degrés vers la rivière, formant des prairies mobiles, d'un vert charmant, qui ont plusieurs milles de long et quelquefois un quart de mille de large..... Quand les grosses pluies, les grands vents font subitement élever les eaux de la rivière, il se détache de la côte de grandes portions de ces îles flottantes. Ces îlots mobiles offrent le plus aimable spectacle : ils ne sont qu'un amas des plus humbles productions de la nature et pourtant ils troublent et déçoivent l'imagination. L'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plantes en fleurs, on voit des groupes d'arbrisseaux, des vieux troncs d'arbres abattus par les vents et couverts encore de la longue mousse qui pend entre leurs débris. Ils sont même habités et peuplés de crocodiles, de serpents, de grenouilles, de loutres, de corbeaux, de hérons, de courlis, de choucas. (Bédier, p. 264.) »

B. — *Comparer la description des castors dans le* Voyage en Amérique *et dans le livre du Père jésuite Charlevoix :*

Histoire et description générale de la Nouvelle France... *(Paris, 1744).* [Bédier, *p. 220*] :

Chateaubriand.

La longueur moyenne du castor est de deux pieds et demi à trois pieds : sa largeur d'un flanc à l'autre, d'environ quatorze pouces ; il peut peser quarante-cinq livres, sa tête ressemble à celle du rat ; ses yeux sont petits, ses oreilles courtes, nues en dedans, velues en dehors ; ses pattes de devant n'ont guère que trois pouces de long et sont armées d'ongles creux et aigus ; ses pattes de derrière, palmées comme celles du cygne, lui servent à nager ; la queue est plate, épaisse d'un pouce, recouverte d'écailles hexagones, disposées en tuiles comme celles des poissons ; il use de cette queue en guise de truelle et de traîneau.

Les mâchoires, extrêmement fortes, se croisent ainsi que les branches des ciseaux ; chaque mâchoire est garnie de dix dents, dont deux incisives de deux pouces de longueur : c'est l'instrument avec lequel le castor coupe les arbres, équarrit leurs troncs, arrache leur écorce, et broie les bois tendres dont il se nourrit.

L'animal est noir, rarement blanc ou brun ; il a deux poils, le premier long, creux et luisant ; le second, espèce de duvet qui pousse sous le premier, est le seul employé dans le feutre. Le castor vit vingt ans. La femelle est plus grosse que le mâle et son poil est plus grisâtre sous le ventre.

Charlevoix.

Les plus grands castors ont un peu moins de quatre ou cinq pieds sur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, et pèsent soixante livres..... La tête d'un castor est à peu près de la figure d'un rat de montagne. Il a les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, particulièrement celles de devant ; elles n'ont guère que quatre ou cinq pouces de long ; les ongles en sont taillés de biais et aigus, comme les plumes à écrire. Les pieds de derrière sont garnis de membranes entre les doigts ; ainsi le castor nage avec la même facilité que tout animal aquatique. Sa queue est épaisse d'un pouce...couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont hexagones... et sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des poissons.

Les mâchoires ont une force extraordinaire..., elles se croisent comme les deux tranchants des ciseaux. Chaque mâchoire est garnie de dix dents, dont deux incisives et huit molaires. Les deux incisives supérieures ont deux pouces et demi de long. Ils vivent d'écorces... et de bois tendre.

Dans les quartiers du Nord les plus reculés, les castors sont noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs ; dans les pays plus tempérés, ils sont bruns... leur poil est de deux sortes : l'un est rude, gros, luisant..., l'autre poil est un duvet très fin... et c'est celui qu'on met en œuvre. On prétend que le castor vit quinze ou vingt ans.

APPENDICE IV

[CHATEAUBRIAND ET *L'ITINÉRAIRE*]

Le *Journal* du valet Julien[1].

[Le valet Julien, qui accompagna Chateaubriand à Jérusalem, prit, lui aussi, des notes de voyage qui ont été publiées. Elles n'ont aucune valeur littéraire et il ne saurait être question de proposer un sujet de comparaison qui serait fort ridicule. Mais on verra mieux, semble-t-il, par quelques extraits fort prosaïques de Julien, à quel point Chateaubriand fut un grand magicien qui poétisait tout ce qu'il touchait :]

Il a fallu nous occuper de notre départ pour Jaffa qui eut lieu le jeudi 18 septembre. Nous nous sommes embarqués sur un bâtiment grec, où il y avait au moins, tant hommes que femmes et enfants, cent cinquante Grecs qui allaient en pèlerinage à Jérusalem, ce qui causait beaucoup d'embarras dans le bâtiment. Nous avions, de même que les autres passagers, nos provisions de bouche et nos ustensiles de cuisine que j'avais achetés à Constantinople. J'avais, en outre, une autre provision assez complète que M. l'ambassadeur nous avait donnée, composée de très beaux biscuits, jambons, saucissons, cervelas ; vins de différentes sortes, rhum, sucre, citrons, jusqu'à du vin de quinquina contre la fièvre. Je me trouvais donc pourvu d'une provision très abondante que je ménageais et ne consommais qu'avec une grande économie, sachant que nous n'avions pas que ce trajet à faire ; tout était serré où aucun passager ne pouvait aller. Notre trajet, qui n'a été que de treize jours, m'a paru très long par toutes sortes de désagréments et de malpropretés sur le bâtiment. Pendant plusieurs jours de mauvais temps que nous avons eus, les femmes et les enfants étaient malades, vomissaient partout, au point que nous étions obligés d'abandonner notre chambre et de coucher sur le pont[2].....

[Près de la mer Morte] nous sommes descendus de cheval..... nous avions une assez bonne cantine que les religieux de Jérusalem nous avaient donnée. Après notre collation faite, nos Arabes allèrent à une certaine distance de nous, pour écouter, l'oreille sur terre, s'ils entendaient quelque bruit; nous ayant assuré que nous pouvions être tranquilles, alors chacun s'est abandonné au sommeil. Quoique couché sur des cailloux, j'avais fait un très bon somme, quand Monsieur vint me réveiller, à cinq heures du matin, pour faire préparer tout notre monde à partir. Il avait déjà empli une bouteille en fer-blanc, tenant environ trois

1. Passages cités par Chateaubriand lui-même dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 508 sq.
2. Cf. notre *Chateaubriand*, p. 229.

chopines, de l'eau de la mer Morte, pour rapporter à Paris..... Nous sommes arrivés au Jourdain à sept heures du matin, par des sables où nos chevaux entraient jusqu'aux genoux, et par des fossés qu'ils avaient peine à remonter. Nous avons parcouru le rivage jusqu'à dix heures, et, pour nous délasser, nous nous sommes baignés très commodément par l'ombre des arbrisseaux qui bordent le fleuve. Il aurait été très facile de passer de l'autre côté à la nage, n'ayant de largeur, à l'endroit où nous étions, qu'environ 40 toises; mais il n'eût pas été prudent de le faire, car il y avait des Arabes qui cherchaient à nous rejoindre, et en peu de temps, ils se réunissent en très grand nombre. Monsieur a empli sa seconde bouteille de fer-blanc d'eau du Jourdain[1].

APPENDICE V

[CHATEAUBRIAND ET L'ITALIE[2]]

Comparaison avec Montaigne, Mme de Staël, Stendhal et Taine.

[On a vu p. 183, une citation de Lamartine sur l'Italie. Mais il est d'autres écrivains pouvant fournir des sujets de comparaison avec Chateaubriand.]

A. — Montaigne, *Journal de voyage*[3]

[écrit par le secrétaire sous la dictée de Montaigne qui parle de lui-même à la troisième personne.]

Il disait qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise et le plan de son gîte ; que cette science qu'il en avait était une science abstraite et contemplative de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous le sens ; que ceux qui disaient qu'on y voyait au moins les ruines de Rome en disaient trop ; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire ; ce n'était rien que son sépulcre. Le

1. Cf. notre *Chateaubriand*, p. 231.
2. A propos du *Voyage en Italie* et de certains passages des *Martyrs*.
3. *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et et 1581*, [publié en 1774].

monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort, renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même. [Il disait] que ces petites montres de sa ruine, qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérés à tant de fois à sa ruine, n'avaient pu universellement éteindre ; mais qu'il était vraisemblable que ces membres dévisagés [*défigurés*] qui en restaient, c'étaient les moins dignes ; et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avait portés, premièrement, à ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne ; que les bâtiments de cette Rome bâtarde, qu'on allait à cette heure attachant à ces masures antiques, quoi qu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisaient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir. Encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout et que la sépulture ne fût elle-même, pour la plupart [*pour la plus grande partie*] ensevelie. [Il disait] que cela, de voir une si chétive décharge, comme de morceaux de tuiles et pots cassés, être anciennement arrivé à un monceau de grandeur si excessive, qu'il égale en hauteur et largeur plusieurs naturelles montagnes..... Il disait ne pouvoir aisément faire convenir, vu le peu d'espace et de lieu que tiennent aucuns de ces sept monts, et notamment les plus fameux, comme le Capitolin et le Palatin, qu'il y rangeât un si grand nombre d'édifices. A voir seulement ce qui reste du temple de la Paix, le long du *Forum Romanum*, duquel on voit encore la chute toute vive, comme d'une grande montagne, dissipée en plusieurs horribles rochers, il ne semble que deux tels bâtiments pussent tenir en toute l'espace du mont du Capitole, où il y avait bien vingt-cinq ou trente temples, outre plusieurs maisons privées. Mais, à la vérité, plusieurs conjectures qu'on prend de la peinture de cette ville ancienne n'ont guère de vérisimilitude, son plan même étant infiniment changé de forme, aucuns de ses vallons étant comblés, voire dans les lieux les plus bas qui y fussent..... Il croyait qu'un ancien Romain ne saurait reconnaître l'assiette de sa ville, quand il la verrait. Il est souvent advenu qu'après avoir fouillé bien avant en terre, on ne venait qu'à rencontrer la tête d'une fort haute colonne qui était encore en pied au-dessous. On n'y cherche point d'autres fondements aux

maisons que des vieilles masures ou voûtes, comme il s'en voit au-dessous de toutes les caves[1].....

B. — Mme de Staël, *Corinne*[2].

[On a déjà cité p. 192, n. 4, un passage sur la *Campagne romaine,* un sur les *Jardins de Rome,* un sur le *Colisée,* en les rapprochant de certaines descriptions de Chateaubriand.]

Tivoli[3].

La maison de Corinne était bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone ; au haut de la montagne, en face de son jardin, était le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avaient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominaient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiraient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnaissance des générations successives envers elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le considérât, faisait tableau avec le temple, qui était là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes, le travail et la présence de l'homme ; elles se confondent avec les arbres, avec la nature, elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun évènement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvait mieux convenir à l'habitation de Corinne en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine? (*Corinne*, VIII, 4.)

1. Cf. à la première partie de la *Lettre à M. de Fontanes*, p. 185. Pour Chateaubriand, comme pour Montaigne, Rome est un *tombeau.* Mais Chateaubriand a goûté en artiste la poésie des *ruines* et de la *lumière.* Montaigne ne s'intéresse ni à la campagne ni aux beautés décoratives de la ville. Il n'est curieux que de la Rome antique, il en cherche les vestiges sous les décombres.

2. Le roman *Corinne* est de 1807.

3. Cf. notre *Chateaubriand,* p. 179.

Le Forum[1].

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude ; les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend pour ainsi dire témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris ; mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes ; et Rome, plus souvent qu'une autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation ; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi-détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petite espace, centre d'une ville alors très circonscrite, et dont les habitants combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum, n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité ! (IV. 3.)

1. Pour cette *méditation*, cf. la *Lettre à M. de Fontanes*, p. 185.

C. — Stendhal, *Promenades dans Rome*[1].

La campagne romaine[2].

Le 3 août [1827] nous traversâmes ces campagnes désertes, et cette solitude immense qui s'étend autour de Rome à plusieurs lieues de distance. L'aspect du pays est magnifique; ce n'est point une plaine plate; la végétation y est vigoureuse. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aqueduc ou quelque tombeau en ruines qui impriment à cette campagne de Rome un caractère de grandeur dont rien n'approche. Les beautés de l'art redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété, qui est le grand défaut du plaisir de voir des paysages. Souvent, en Suisse, un instant après l'admiration la plus vive, il se trouve qu'on s'ennuie. Ici l'âme est préoccupée de ce grand peuple qui maintenant n'est plus. Tantôt on est comme effrayé de sa puissance, on le voit qui ravage la terre; tantôt on a pitié de ses misères et de sa longue décadence. Pendant cette rêverie, les chevaux ont fait un quart de lieue ; on a tourné un des plis du terrain ; l'aspect du pays a changé, et l'âme revient à admirer les plus sublimes paysages que présente l'Italie. *Salve magna parens rerum*[3] *!...*

De la table où j'écris, je vois les trois quarts de Rome ; et, en face moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre, et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à cela. L'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénêtre tout entière. Mais il me semble que, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas. (I, 17. Calmann-Lévy, édit.)

1. Ecrit en 1829. Depuis 1802, l'auteur avait fait plusieurs séjours à Rome.

2. Ecrit à la date du 13 août 1827. Cf. notre *Chateaubriand*, p. 185. L'influence de la *Lettre à M. de Fontanes* est visible, mais quelle différence dans le style !

3. « Salut, mère illustre de l'univers ! » C'est aussi le cri de Chateaubriand.

Le Colysée[1].

Le Colysée offre trois ou quatre points de vue tout à fait différents. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colysée ; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots, qui, par troupes de quinze ou vingt, font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, depuis Benoît XIV qui restaura cet édifice, vient prêcher ici le vendredi. Tous les jours, excepté au moment de la sieste ou le dimanche, vous rencontrez des maçons servis par des galériens ; car il faut toujours réparer quelque coin de ruines qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie...

Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Ailleurs ces souvenirs[2] pourraient être communs ; pour le voyageur placé sur ces ruines, ils sont immenses et pleins d'émotion. Ces pans de murs, noircis par le temps, font sur l'âme l'effet de la musique de Cimarosa, qui se charge de rendre sublimes et touchantes les paroles vulgaires d'un *libretto*. L'homme le plus fait pour les arts, J.-J. Rousseau, par exemple, lisant à Paris la description la plus sincère du Colysée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération et, pourtant, celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser et à avoir peur de son lecteur...

Que de matinées heureuses j'ai passées au Colysée, perdu dans quelque coin de ces ruines immenses. Des étages supérieurs on voit en bas, dans l'arène, les galériens du pape travailler en chantant. Le bruit de leurs chaînes se mêle au chant des oiseaux, tranquilles habitants du Colysée. Ils s'envolent par centaines quand on approche des broussailles qui couvrent les sièges les plus élevés où se plaçait jadis le peuple roi. Ce gazouillement paisible des oiseaux, qui retentit faiblement dans ce vaste édifice, et, de temps à autre, le

1. Ainsi orthographié. Articles du 16 et 17 août 1827. Cf. notre *Chateaubriand*, p. 189.

2. Il vient d'évoquer Vespasien, Titus, saint Paul, etc.

profond silence qui lui succède, aident sans doute l'imagination à s'envoler dans les temps anciens. On arrive aux plus vives jouissances que la mémoire puisse procurer. (Ibid., I, 23 et 33.)

D. — On pourra également comparer à certains passages de Chateaubriand plusieurs extraits du ***Voyage en Italie*** de Taine, fait en 1864, publié en 1866, et par exemple :

a) Sur *la campagne romaine* : Chateaubriand, p. 185. — Taine, depuis : « Le jour est tombé, et, dans la nuit sans lune... », jusqu'à : « Les racines tordues s'accrochent entre les cailloux... » (*Voyage en Italie*, II, 4 à 6.)

b) Sur *le Colisée* : Chateaubriand, p. 189. — Taine, depuis : « Au Colisée d'abord », jusqu'à : « ...et l'on prend une idée de la vie romaine. » (*Ibid.*, I, 14).

c) Sur *Naples* : Chateaubriand, p. 182 et 265, n. 2. — Taine, depuis : « Cette largeur infinie d'espace... » jusqu'à : « ...toute la clarté s'épanche et s'étale sur la mer. » (*Ibid.*, I, 53).

APPENDICE VI

[CHATEAUBRIAND ET LA GRÈCE[1]]

Comparaison avec Lebrun, Quinet, Ampère, Renan, About, Barrès.

A. — Lebrun, ***Le Ciel d'Athènes***[2].

O soirs! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles,
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord
Et que nous demeurions assis longtemps encore
Les yeux levés vers les étoiles!

1. Pour plus de détails, cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique* (1820-1850). On y verra comment la génération romantique, à la suite de Chateaubriand, a compris et goûté la Grèce.

2. Poésie publiée en 1830. Lebrun avait voyagé en Grèce de 1820 à 1822. (Cf. R. Canat, *op. cit.* p. 36 à 40). — Comparer notre *Chateaubriand*, pp. 205, 220, 225.

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux;
La transparente nuit brillait bleue et sereine,
C'était un autre jour qui reposait les yeux[1].
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine......

Doux bords, même embellis de mes jours de douleurs!
Chemin de Marathon! Kelidonou! Colone!
O penchants de l'Hymette! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne!......

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois à l'eau du Céphise et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée!

B. — Quinet, *De la Grèce moderne*[2].

On pourra faire les comparaisons suivantes avec Chateaubriand :

Pour la *description du Péloponèse*: Chateaubriand, p. 209, 211. — Quinet (*Œuvres complètes*, V, 195), le passage qui commence ainsi : « Courons vite, mes braves guides ».

Sur *Athènes :* Chateaubriand, p. 217. — Quinet (*Œuvres complètes*, V, 368). Quinet s'y applaudit d'avoir trouvé Athènes en ruines, après le dernier siège, parce que les ruines modernes ont démasqué les ruines antiques :

La plupart des voyageurs qui m'ont précédé se sont plaints que l'impression sérieuse des ruines fût troublée par le babil de la ville moderne. Je considère comme une bonne fortune d'avoir visité la ville de Minerve dans ces temps de désastres. J'eusse pu me croire arrivé le lendemain

1. Cf. dans les *Martyrs*, p. 255 : « Ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence de jour. L'air était doux comme le lait. »

2. Quinet voyagea en Grèce en 1829 (cf. R. Canat, *op. cit.* p. 41 sq.). *La Grèce moderne* parut en 1830. Elle est publiée au tome V des œuvres complètes de Quinet (éd. Pagnerre).

de l'incendie de Xerxès ou des massacres de Sylla. Privée de ses habitants, livrée à un maître étranger, tout dans Athènes réveille les pensées d'un autre temps. Même ce qu'il y a aujourd'hui de moins triste chez elle ce sont les ruines. L'œil, fatigué d'errer sur un sol brûlé par l'incendie, sur des décombres, sur des huttes de branches de pin, cherche pour se reposer les colonnes et les murailles de l'antiquité.

C. — Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*[1].

Ampère, grand ami de Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois, fit son pèlerinage en Grèce, avec Mérimée, en 1841. L'ouvrage est intéressant et tout rempli de souvenirs de Chateaubriand. On y trouvera, en maint endroit, des impressions de paysages qu'on pourra comparer aux récits de l'Itinéraire. — Au point de vue des mœurs, l'originalité de l'ouvrage est dans ce fait que Ampère *retrouve* partout la Grèce antique dans la Grèce moderne.

D. — Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*[2].

Renan vit la Grèce au cours de sa mission en Syrie (1860). La *Prière sur l'Acropole* est un témoignage de la forte impression qu'il ressentit en face du Parthénon.

***Comparer la *Prière sur l'Acropole* à la description de Chateaubriand, pp. 220 et 222.**

On remarquera en outre que les deux premiers couplets de cette *prière* ont pu être inspirés par trois passages de Chateaubriand, l'un des *Martyrs*, l'autre des *Natchez*, le troisième de *René*. Je souligne les ressemblances :

[Texte de Renan] : Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux, qui habitent au bord d'une mer sombre, *hérissée de rochers,* toujours *battue par les orages.* On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des *baies solitaires.* Les nuages y paraissent sans couleur, et la *joie même y est un peu triste*. . . J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des *glaces flottantes*. . .

[*Les Natchez*] (cf. plus haut, p. 367, n. 2).

[*Les Martyrs*] (cf. p. 277, n. 2).

[*René*] (cf. p. 170), « Le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. »

1. Publié en 1848. Cf. R. Canat, *op. cit.* p. 152 sq.
2. Publié en 1876-1882.

E. — About, *La Grèce contemporaine*[1].

a) Comparer la description de *Sparte* dans Chateaubriand, p. 211, et les *bords de l'Eurotas* dans About (I, 6), depuis : « L'Eurotas est le plus beau fleuve de la Morée... » jusqu'à : « L'ancienne Sparte a péri tout entière... ». Remarquer que About conteste certains détails à Chateaubriand, sur le cours de l'Eurotas.

Son lit peut avoir là quinze mètres de large ; l'eau très claire et très rapide, coule sur un lit de sable fin, entre deux massifs d'arbres derrière lesquels s'élèvent de beaux rochers, grands, taillés à pic, de couleur tantôt rougeâtre, tantôt dorée. Le pont est d'une seule arche, très hardie..... Ici, les lauriers-roses sont de véritables arbres, plus grands que des chênes de vingt ans. Il ne faut pas penser cependant, comme M. de Chateaubriand l'a fait croire à beaucoup de monde, qu'on n'en trouve que sur l'Eurotas. Il n'y a pas de ruisseau sans lauriers-roses.

b) Comparer au décor du début des *Martyrs*, c'est-à-dire les bords de l'Alphée et du Ladon (cf. pp. 257, 259, 263), la description d'About (I, 7), depuis : « Le Ladon, le plus beau des fleuves de l'Arcadie », jusqu'à : « Et partout des clématites, des lianes de toute espèce. »

F. — Barrès, *Le Voyage de Sparte*[2].

Comparer à la description de Sparte dans Chateaubriand p. 211, le passage de M. Barrès (pp. 211 et 229), depuis « Bientôt je vis sans obstacle le Taygète », jusqu'à : « Le paradis est un cimetière. Les cyprès y commémorent le plus illustre des deuils ».

On remarquera que cette dernière description, tout en marquant aussi la désolation du paysage, signale pourtant en plus d'un endroit la richesse luxuriante de la végétation et la fertilité de la plaine :

Je m'engage entre les huttes qui recouvrent, dit-on, la Sparte des héros. Partout des arbres à fruits et de petites rivières. J'aperçois deux gerbes bruissantes qui tombent de la montagne. Que ne peut la lumière de Grèce ! Elle change en beauté une colonne de poussière soulevée au loin par le vent... Sparte, le soir où j'y parvins, embaumait le lilas en fleur. Parmi les blanches maisons de ce grand village neuf, je crus, au premier regard, retrouver l'Andalousie, Grenade, par exemple...

1. 1855. (About fut élève de l'Ecole d'Athènes en 1851.)
2. 1895.

APPENDICE VII

[CHATEAUBRIAND ET LA PALESTINE]

Comparaison avec Lamartine et Loti.

A. — Lamartine, *Voyage en Orient*[1].

Comparer, à la description de *Jérusalem* dans Chateaubriand pp. 235 à 239, celle de Lamartine, depuis : « La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis... » jusqu'à : « La ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties ».

On remarquera que si Lamartine, comme Chateaubriand, fait une peinture désolée de la vallée de Josaphat, en revanche il contredit Chateaubriand dans la description de la ville elle-même; car c'est, à n'en pas douter, l'auteur de l'*Itinéraire* qu'il vise dans ces lignes :

Cette ville, non pas, comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lequel sont jetées quelques chaumières d'Arabes ou plantées quelques tentes de Bédouins..... mais ville brillante de lumière et de couleur, présente noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants....., les façades de ses maisons teintes, par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Pæstum.

B. — Loti, *Jérusalem*[2].

Comparer à la description de la *mer Morte* et du *Jourdain* dans Chateaubriand, p. 231, le passage de Loti qui va depuis : « Sur la sinistre grève où nous arrivons... » jusqu'à : « Des tristesses et des silences infinis sont descendus sur lui comme sur toute cette Palestine à l'abandon. »

Loti marque, comme Chateaubriand, la désolation de la Palestine, le caractère *sinistre* de la mer Morte, de ses eaux tachées de bitume, de ses bords calcinés, où vient se perdre le Jourdain jaunâtre et limoneux :

Il y a d'abord une ligne de défense qu'il faut franchir, une ceinture de bois flottés, de branches et d'arbres dépouillés de toute écorce, presque pétrifiés dans les bains chimiques, blanchis comme des ossements

1. Voyage fait en 1832-1833, publié en 1835.
2. 1895.

— et on dirait des amas de grandes vertèbres..... Et on n'a vu cela nulle part, une mer dont le lit est stérile comme un creuset d'alchimie.

Aucun écrivain ne ressemble à Chateaubriand autant que Loti. Nous avons cité plus haut (p. 366, n. 6; p. 367, n. 1 et 3), des passages de Loti sur les mers polaires, qui ont un air de parenté avec quelques pages des *Natchez*. On pourra faire une comparaison entre les deux écrivains.

APPENDICE VIII

[CHATEAUBRIAND ET L'AFRIQUE]

Comparaison avec Flaubert et Loti.

A. — Flaubert, *Correspondance*[1].

Comparer à la description de l'*Egypte* dans Chateaubriand (*Itinéraire*, p. 240; les *Martyrs*, p. 283, n. 1), les passages où Flaubert décrit Alexandrie, les Pyramides, les bords du Nil, et surtout (I, 230), le fragment qui commence ainsi : « Dès les portes d'Alexandrie, le désert commence... »
On en profitera pour faire une comparaison d'ensemble entre les deux écrivains. On sait que Flaubert goûtait particulièrement Chateaubriand et qu'il lui a emprunté certains tours de phrase, certains rythmes, certains procédés descriptifs. (Voir par exemple plus haut, p. 158, n. 2, p. 368, n. 5.) On cherchera aussi ce que *Salammbô* doit aux *Martyrs*.

B. — Loti, ***La Mort de Philæ***[2].

Comparer à la description des *Pyramides* dans Chateau briand, p. 240, celle qui ouvre le livre de Loti, depuis : « Un monde où tout est uniformément rose sous les étoiles de minuit... » jusqu'à : « Alentour, le désert; un coin du morne royaume des sables. » — On remarquera la supériorité incontestable du passage de Loti.
Comparer à la description du *désert* dans Chateaubriand, p. 283, n. 1, le passage de Loti sur le désert Memphite qu-va depuis : « Là-bas, devant nous, il y a un monde qui de

1. Flaubert fit un voyage en Orient en 1849-51. Il visita l'Egypte, la Palestine, la Grèce. Le récit se trouve aux tomes I et II de la Correspondance. Cf. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique* (1820-1850).
2. 1905.

plus en plus se révèle... » jusqu'à « ...le sable des mers primitives qui représente un travail d'émiettement d'une durée impossible à concevoir. » — Loti, comme Chateaubriand, marque cet envahissement de l'Egypte par l'éternel sable :

Le sable est le souverain incontesté de cette nécropole....., il s'amasse sur toutes choses avec une persistance obstinée depuis les plus vieux âges, et il a déjà enseveli à Memphis tant de statues, de colosses, de temples et d'allées de sphinx ! Il arrive sans cesse, il arrive de la Libye, du grand Sahara, qui en contiennent de quoi poudrer l'univers. Il s'harmonise bien avec ces hautes ossatures des pyramides qui forment d'immuables écueils sur son étendue toujours en mouvement.

APPENDICE IX

[CHATEAUBRIAND ET L'ESPAGNE]

Comparaison avec Th. Gautier et René Bazin.

A. — Th. Gautier, *Voyage en Espagne*[1].

Comparer à la description de l'*Alhambra*, dans Chateaubriand p. 305, la description de Gautier, et particulièrement depuis : « La salle des Ambassadeurs, une des plus grandes de l'Alhambra, remplit tout l'intérieur de la tour de Comarès », jusqu'à : « ... des arcs d'une élégance extrême et d'une coupe toute particulière ». On remarquera que Gautier insiste davantage sur l'ornementation des salles et des cours, sur la décoration des murailles :

Les murailles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés, qu'on ne saurait mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. L'architecture gothique, avec ses dentelles de pierre et ses rosaces découpées à jours, n'est rien à côté de cela. Les truelles à poisson, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce dont les confiseurs couvrent leurs dragées, peuvent seules en donner une idée.

B. — Bazin, *Terre d'Espagne*[2].

Comparer à la description de *Grenade*, dans Chateaubriand, p. 303, le passage où René Bazin décrit la ville et la campagne de Grenade, vues du haut de la tour de la Véla, depuis :

1. Voyage fait en 1840, publié en 1843.
2. Voyage fait en 1894.

« Je découvre une des vues les plus harmonieuses que l'homme puisse contempler » jusqu'à : « Si les hommes alors bâtissent Grenade aux toits roses, ils auront ajouté la vie à la beauté sereine et qui n'a pas de saison. » On remarquera, dans ce dernier passage, la précision du tableau et l'évocation de la cité par quelques traits choisis avec art.

Elle est là tout entière, rose et déployée en éventail au-dessous de moi, Grenade, la cité tant rêvée. Vers la gauche, c'est la ville nouvelle, plus vive de couleur et plus tassée ; vers la droite, c'est la ville ancienne, hachée de menus traits d'ombre par les jardins plantés d'ifs, montant un peu sur les collines pelées de l'Albaycin, le faubourg bohémien. En avant, au delà du cercle immense des maisons, une plaine sans limite, doucement bleue parce qu'elle est lointaine, traversée de lueurs pâles qui sont des bras de fleuve.

APPENDICE X

[CHATEAUBRIAND ET LE MAL DU SIÈCLE]

Extraits du roman de Sénancour, *Obermann*.

[Le roman *Obermann*, paru quelques années après *René*, a souvent été rapproché de *René* comme exprimant également le mal du siècle. Il y a des ressemblances entre les deux œuvres, mais aussi des différences. Nous donnons deux textes, pour qu'on puisse saisir les unes et les autres.]

Obermann et René[1]

Quand je trouvais un endroit découvert et fermé de toutes parts, où je ne voyais que des sables et des genièvres, j'éprouvais un sentiment de paix, de liberté, de joie sauvage, pouvoir de la nature sentie pour la première fois dans l'âge facilement heureux. Je n'étais pas gai pourtant : presque heureux, je n'avais que l'agitation du bien-être. Je m'ennuyais en jouissant, et je rentrais toujours triste. Plusieurs fois j'étais dans les bois avant que le soleil parût. Je gravissais les sommets encore dans l'ombre, je me mouillais dans la bruyère pleine de rosée ; et quand le soleil paraissait, je regrettais la clarté incertaine qui précède

1. Cf. *René*, p. 169. — On relèvera les ressemblances dans cette description d'un pessimisme *sentimental*.

l'aurore. J'aimais les fondrières, les vallons obscurs, les bois épais ; j'aimais les collines couvertes de bruyère, j'aimais beaucoup les grès renversés et les rocs ruineux, j'aimais bien plus ces sables mobiles, dont nul pas d'homme ne marquait l'aride surface sillonnée çà et là par la trace inquiète de la biche ou du lièvre en fuite. Quand j'entendais un écureuil, quand je faisais partir un daim, je m'arrêtais, j'étais mieux, et pour un moment je ne cherchais plus rien. C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà, et que depuis je ne rencontre jamais sans plaisir. J'aime le bouleau, j'aime cette écorce blanche, lisse et crevassée, cette tige agreste, ces branches qui s'inclinent vers la terre, la mobilité des feuilles, et tout cet abandon, simplicité de la nature, attitude des déserts. Temps perdu, et qu'on ne saurait oublier ! Illusion trop vaine d'une sensibilité expansive ! Que l'homme est grand dans son inexpérience ! Qu'il serait fécond, si le regard froid de son semblable, si le souffle aride de l'injustice ne venait pas dessécher son cœur ! J'avais besoin de bonheur. J'étais né pour souffrir... Des déchirements prolongés, semblables à des gémissements funèbres : voilà le matin de la vie ; à midi, des tempêtes plus froides et plus continues ; le soir, des ténèbres plus épaisses, et la journée de l'homme est achevée.

Obermann contre René[1].

Je ne suis point l'esclave des passions, je suis plus malheureux : leur vanité ne me trompera point, mais enfin ne faut-il pas que la vie soit remplie par quelque chose ? Quand l'existence est vide, peut-elle satisfaire ? Si la vie du cœur n'est qu'un néant agité, ne vaut-il pas mieux la laisser pour un néant plus tranquille ? Il me semble que l'intelligence cherche un résultat ; je voudrais que l'on me dît quel est celui de ma vie. Je veux quelque chose qui voile et entraîne mes heures : je ne saurais toujours les sentir rouler si pesamment sur moi, seules et lentes, sans désirs, sans illusions, sans but.....

1. La misère d'Obermann n'est pas seulement d'ordre *sentimental*. Obermann souffre dans sa raison et dans sa volonté. Il voudrait connaître l'énigme du monde, pour savoir et pour agir. Le livre est rempli de méditations *métaphysiques*. On opposera le passage suivant aux plaintes de René.

Ce n'est point dans le malheur que je songerais à rejeter la vie. La résistance éveille l'âme et lui donne une attitude plus fière ; l'on se retrouve enfin quand il faut lutter contre de grandes douleurs ; on peut se plaire dans son énergie, on a du moins quelque chose à faire. Mais ce sont les embarras, les ennuis, les contraintes, l'insipidité de la vie, qui me fatiguent et me rebutent... Je me demande quelquefois où me conduira cette contrainte qui m'enchaîne à l'ennui, cette apathie d'où je ne puis jamais sortir, cet ordre de choses nul et insipide dont je ne saurais me débarrasser, où tout manque, diffère, s'éloigne, où toute probabilité s'évanouit, où l'effort est détourné, où tout changement avorte, où l'attente est toujours trompée, même celle d'un malheur du moins énergique, où l'on dirait qu'une volonté ennemie s'attache à me retenir dans un état de suspension et d'entraves, à me leurrer par des choses vagues et des espérances évasives, afin de consumer ma durée entière sans qu'elle ait rien atteint, rien produit, rien possédé...

Il se peut que le vrai bien de l'homme soit son indépendance morale, et que ses misères ne soient que le sentiment de sa propre faiblesse dans des situations multipliées ; que tout devienne songe hors de lui, et que la paix soit dans le cœur inaccessible aux illusions. Mais sur quoi se reposera la pensée désabusée ? Que faire dans la vie quand on est indifférent à tout ce qu'elle renferme ? Quand la passion de toutes choses, quand ce besoin universel des âmes fortes a consumé nos cœurs, le charme abandonne nos désirs détrompés, et l'irrémédiable ennui naît de ces cendres refroidies...

Que veux-je ? que suis-je ? que demander à la nature ? Est-il un système universel, des convenances, des droits selon nos besoins ? L'intelligence conduit-elle les résultats que mon intelligence voudrait attendre ? Toute cause est invisible, toute fin trompeuse ; toute forme change, toute durée s'épuise, et le tourment du cœur insatiable est le mouvement aveugle d'un météore errant dans le vide où il doit se perdre. Rien n'est possédé comme il est conçu, rien n'est connu comme il existe. Nous voyons les rapports et non les essences ; nous n'usons pas des choses mais de leurs images. Cette nature cherchée au dehors et impénétrable dans nous est partout ténébreuse. Je sens est le seul mot de l'homme qui ne veut que des vérités. Et ce qui fait la certitude de mon être en est aussi le supplice. Je sens, j'existe pour me consumer en désirs indomptables, pour m'abreuver de la séduction d'un monde fantastique, pour

rester atterré de sa voluptueuse erreur. Le bonheur ne serait pas la première loi de la nature humaine! Le plaisir ne serait pas le premier moteur du monde sensible! Si nous ne cherchons pas le plaisir, quel sera notre but? Si vivre n'est qu'exister, qu'avons-nous besoin de vivre ? Nous ne saurions découvrir ni la première cause ni le vrai motif d'aucun être : le pourquoi de l'univers reste inaccessible à l'intelligence individuelle. La fin de notre existence nous est inconnue; tous les actes de la vie restent sans but.

APPENDICE XI

[CHATEAUBRIAND ET LE ROMANTISME[1]]

* Comparer le passage de *René*, choisi comme texte de lecture expliquée, p. 20, et l'*Isolement* de Lamartine.

* Comparer le fragment de *René* sur la maison paternelle, p. 171, et la poésie de Lamartine, *Milly ou la terre natale* (cf. p. 172, n. 3).

* Comparer la « Retraite de Russie » dans Chateaubriand, p. 318, et le fragment de Hugo (L'*Expiation*, cf. p. 318, n. 1) qui a pu être inspiré par la lecture de Chateaubriand.

* Comparer le *Moïse* de Chateaubriand, p. 399, et le *Moïse* de Vigny.

* Comparer dans *Atala*, la description du village de la mission, p. 150, et dans *Jocelyn*, l'épisode des *Laboureurs*.

* Comparer le passage de Chateaubriand sur les églises gothiques, p. 115, et telle description de ces églises dans Michelet.

* Comparer la bataille des Francs dans les *Martyrs*, p. 271 sq., et tel récit de bataille, dans Augustin Thierry, dans la *Conquête de l'Angleterre* ou dans les *Récits des temps mérovingiens*.

1. Il ne saurait être question d'épuiser ici ce vaste sujet. On n'a voulu que signaler à l'attention des élèves quelques problèmes importants, faciles à résoudre par des comparaisons de textes.

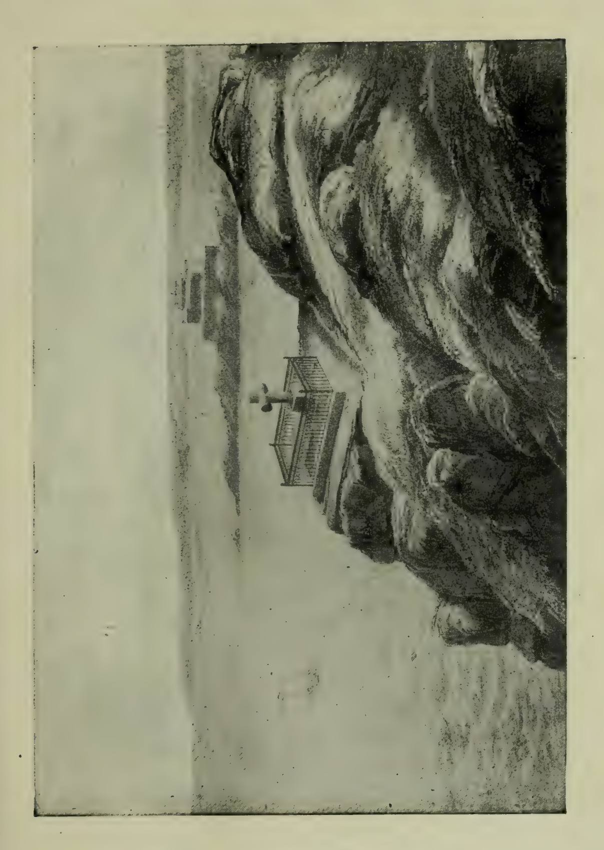


FIG. 25 — Tombeau de Chateaubriand.

Ce tombeau est situé dans l'îlot du Grand-Bé, près de Saint-Malo. En 1828, Chateaubriand avait choisi cet endroit, et il en avait obtenu la concession, en 1831, après d'assez longs pourparlers : « Je reposerai donc, écrivait-il, au bord de la mer que j'ai tant aimée. »

TABLE DES MATIÈRES[1]

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

MORCEAUX CHOISIS

Première Période : AVANT L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME

(1768-1800)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

[*LES ANNÉES DE JEUNESSE (1768-1791)*]

1. Comme on l'a dit dans l'*Avertissement* (p. 12), les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne sont pas groupés sous un titre spécial mais sont disséminés à travers les autres œuvres qu'ils servent à encadrer et à expliquer. — On ne trouvera pas non plus sous un titre spécial cette *Correspondance* de Chateaubriand qui sera bientôt publiée mais qui ne l'est pas encore : du moins les élèves en auront-ils une idée très suffisante en se reportant aux fragments cités pp. 178, 185, 411 (cf. n. 3).

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

[Fait en 1791, publié en 1827.]

Analyse èt Extraits.

L'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS (1797)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

Deuxième Période : L'APOLOGISTE DU CHRISTIANISME

[1800-1804]

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME (1802)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

ATALA (1801)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

RENÉ (1802)

Analyse et Extraits.

Troisième Période : L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE

[1804-1814]

LE VOYAGE EN ITALIE

[Fait en 1803-1804, publié en 1826.]

Analyse et Extraits.

LE VOYAGE AU MONT-BLANC (1806)

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

[Fait en 1806, publié en 1811]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

LES MARTYRS (1809)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE

(Ecrit en 1807, publié en 1826)

Quatrième Période : LA VIE POLITIQUE

(1814-1830)

DE BUONAPARTE ET DES BOURBONS (1814)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

MÉLANGES POLITIQUES ET POLÉMIQUE (1826)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

LES NATCHEZ

[Ecrit en 1796, publié en 1826.]

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

POÉSIES (1828)

MÉLANGES HISTORIQUES (1827)

MÉLANGES LITTÉRAIRES (1828)

[*LA FIN DE LA VIE POLITIQUE (1828-1830)*]

Cinquième période : LES DERNIÈRES ANNEES

(1830-1848)

LES ÉTUDES HISTORIQUES (1831)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

[*LA VIE DE RETRAITE ET DE VOYAGES (1830-1836)*]

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE (1836)

Analyse et Extraits.

LE CONGRÈS DE VÉRONE (1838)

Analyse et Extraits

LA VIE DE RANCÉ (1844)

L'œuvre expliquée par l'auteur.

Analyse et Extraits.

[*LES DERNIÈRES ANNÉES (1837-1848)*]

APPENDICES

(Voir *Chateaubriand par l'Image* à la fin du volume.)

Imp. du Journal *Le Havre* (O. Randolet), rue Fontenelle, 35, Le Havre.

TABLE DES GRAVURES

CHATEAUBRIAND

PAR L'IMAGE

Illustrations documentaires

Cette illustration d'une ancienne édition de Chateaubriand représente deux scènes de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, récit publié en 1811 du voyage fait en 1806 pour étudier les lieux où devaient se dérouler les tableaux des *Martyrs* (cf. p. 254 de nos *Morceaux choisis*).

La scène de gauche se passe à Sparte. En haut, Chateaubriand, qui vient de monter sur la colline de la citadelle avec son janissaire, contemple à ses pieds le paysage de Sparte. C'est l'illustration du récit de notre page 212 : « Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons, etc... » Ces monts sont figurés à l'horizon ; on aperçoit, tout en bas, « l'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ». Le paysage paraît, en effet, désolé : à peine quelques arbustes se dessinent-ils le long de la rivière. C'est bien la tristesse que l'auteur évoque dans son récit. En outre, il convient d'observer l'attitude du voyageur. Il a enlevé son chapeau, comme s'il saluait les glorieux souvenirs du passé : geste un peu naïf qui n'est pas dans le récit de Chateaubriand, mais qui a semblé au dessinateur traduire l'*admiration* et la *stupeur*, désignées dans le texte. — Tout en bas le janissaire et le domestique Joseph, assis près d'une colonne, tournent prosaïquement le dos au paysage. Mais Chateaubriand, lui, contemple la vallée de l'Eurotas (cf. le récit p. 213). On remarquera l'antithèse, qui apparaît souvent dans l'*Itinéraire*, entre les émotions de Chateaubriand et l'indifférence de ses compagnons de route. Et on lira dans l'*Appendice* de notre livre, le récit du valet Julien.

La scène de droite se passe à Carthage. Elle illustre le récit de notre page 244. Chateaubriand est monté au sommet de la citadelle de Byrsa, comme il était monté au sommet de la citadelle de Sparte et, à Athènes, sur le plateau de l'Acropole. Il aime, dans les endroits fameux, à embrasser d'un coup d'œil les vastes horizons. Remarquez aussi cette attitude solennelle dans la solitude, cette pose du voyageur rêveur. Nous savons que, dès son enfance, il aimait déjà à s'isoler et à s'asseoir au bord de l'Océan. (V. *Morceaux choisis*, p. 34, son séjour à Brest.) Troisième détail : la rêverie historique. La gravure le représente, comme à Sparte, près de *ruines*, le regard fixé sur des *ruines*. Et, pour mieux préciser cette préoccupation de l'histoire qui n'a cessé de le hanter dans tout son voyage, l'artiste a représenté symboliquement, au-dessus du voyageur, Didon se poignardant sur son bûcher, comme une des figures que Chateaubriand évoque dans sa méditation.

En somme, les moindres détails de cette gravure veulent traduire l'orgueil de Chateaubriand, son souci des nobles attitudes, sa curiosité des vastes horizons, océan, plaines ou vallées, sa rêverie historique, ses méditations désolées en face de paysages jadis fameux, aujourd'hui abandonnés, son goût pour les ruines qu'il aime d'abord à cause de leur beauté, et surtout parce qu'elles rappellent aux hommes la vanité des choses humaines. C'est bien là le « refrain » de l'*Itinéraire* et aussi la grande idée philosophique de l'œuvre entière de Chateaubriand.

(Voir l'illustration en regard.)

CHATEAUBRIAND

PAR L'IMAGE

Illustrations documentaires





Fig. 26. — Chateaubriand sur les ruines de Sparte et sur les ruines de Carthage.

(Voir l'explication en regard.)

Cette illustration d'une ancienne édition de Chateaubriand représente deux scènes de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, récit publié en 1811 du voyage fait en 1806 pour étudier les lieux où devaient se dérouler les tableaux des *Martyrs* (cf. p. 254 de nos *Morceaux Choisis*).

La scène de gauche se passe à Sparte. En haut, Chateaubriand, qui vient de monter sur la colline de la citadelle avec son janissaire, contemple à ses pieds le paysage de Sparte. C'est l'illustration du recit de notre page 212 : « Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons, etc... » Ces monts sont figurés à l'horizon; on aperçoit, tout en bas, « l'Eurotas coulant solitaire sous les débris du mont Babyx ». Le paysage paraît, en effet, désolé: à peine quelques arbustes se dessinent-ils le long de la rivière. C'est bien la tristesse que l'auteur évoque dans son récit. En outre, il convient d'observer l'attitude du voyageur. Il a enlevé son chapeau, comme s'il saluait les glorieux souvenirs du passé: geste un peu naïf qui n'est pas dans le récit de Chateaubriand, mais qui a semblé au dessinateur traduire l'*admiration* et la *stupeur*, designées dans le texte. — Tout en bas, le janissaire et le domestique Joseph, assis près d'une colonne, tournent prosaïquement le dos au paysage. Mais Chateaubriand, lui, contemple la vallée de l'Eurotas (cf. le récit, p. 213). On remarquera l'antithèse, qui apparaît souvent dans l'*Itinéraire*, entre les émotions de Chateaubriand et l'indifférence de ses compagnons de route. Et on lira dans l'*Appendice* de notre livre, le récit du valet Julien.

La scène de droite se passe à Carthage. Elle illustre le récit de notre page 244. Chateaubriand est monté au sommet de la citadelle de Byrsa, comme il était monté au sommet de la citadelle de Sparte et, à Athènes, sur le plateau de l'Acropole. Il aime, dans les endroits fameux, à embrasser d'un coup d'œil les vastes horizons. Remarquez aussi cette attitude solennelle dans la solitude, cette pose du voyageur rêveur. Nous savons que, dès son enfance, il aimait déjà à s'isoler, à s'asseoir au bord de l'Océan. (V. *Morceaux Choisis* p. 34, son séjour à Brest.) Troisième détail : la rêverie historique. La gravure le représente, comme à Sparte, près de *ruines*, le regard fixé sur des *ruines*. Et, pour mieux préciser cette préoccupation de l'histoire qui n'a cessé de le hanter dans tout son voyage, l'artiste a représenté symboliquement, au-dessus du voyageur, Didon se poignardant sur son bûcher, comme une des figures que Chateaubriand évoque dans sa méditation.

En somme, les moindres détails de cette gravure veulent traduire l'orgueil de Chateaubriand, son souci des nobles attitudes, sa curiosité des vastes horizons, océan, plaines ou vallées, sa rêverie historique, ses méditations désolées en face de paysages jadis fameux, aujourd'hui abandonnés, son goût pour les ruines qu'il aime d'abord à cause de leur beauté, et surtout parce qu'elles rappellent aux hommes la vanité des choses humaines. C'est bien là le « refrain » de l'*Itinéraire* et aussi la grande idée philosophique de l'œuvre entière de Chateaubriand.

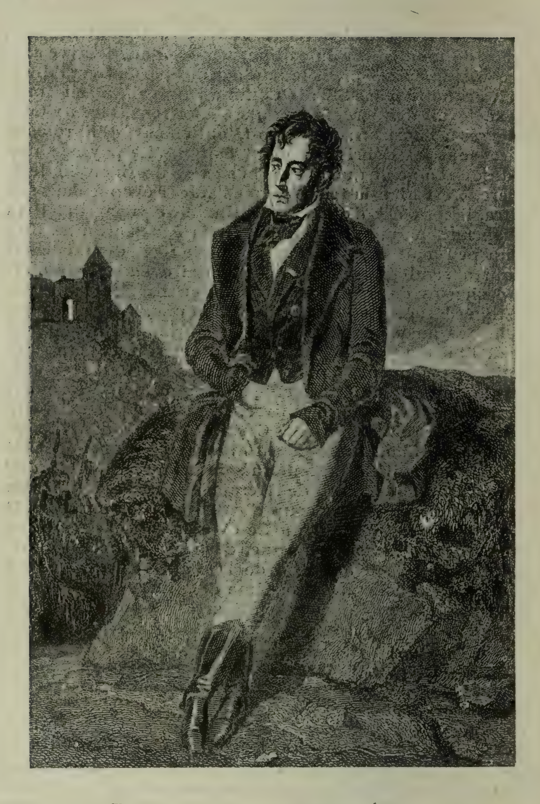


FIG. 27. — Portrait de Chateaubriand.

Ce portrait, du peintre Gigoux, représente un Chateaubriand jeune encore, dans l'une de ces attitudes d'*observation* qu'il aimait à prendre au cours de ses voyages.

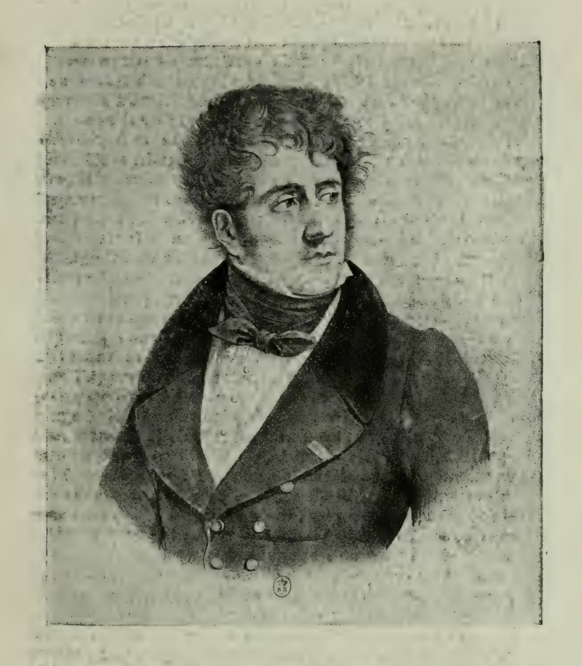


FIG. 28. — Portrait de Chateaubriand

C'est une très belle lithographie — peut-être un peu idéalisée — de Lordereau. Elle représente un Chateaubriand qui est resté le type habituel des portraits de Chateaubriand : front large, yeux profonds, figure très séduisante.



FIG. 29. — Portrait de Chateaubriand.

Ce portrait représente un Chateaubriand déjà âgé et même enlaidi (on dirait une caricature). — Nous n'avons plus ici le jeune et brillant auteur d'*Atala* et de *René*, mais l'homme d'Etat de la restauration. (Cf. plus haut, p. 352.)

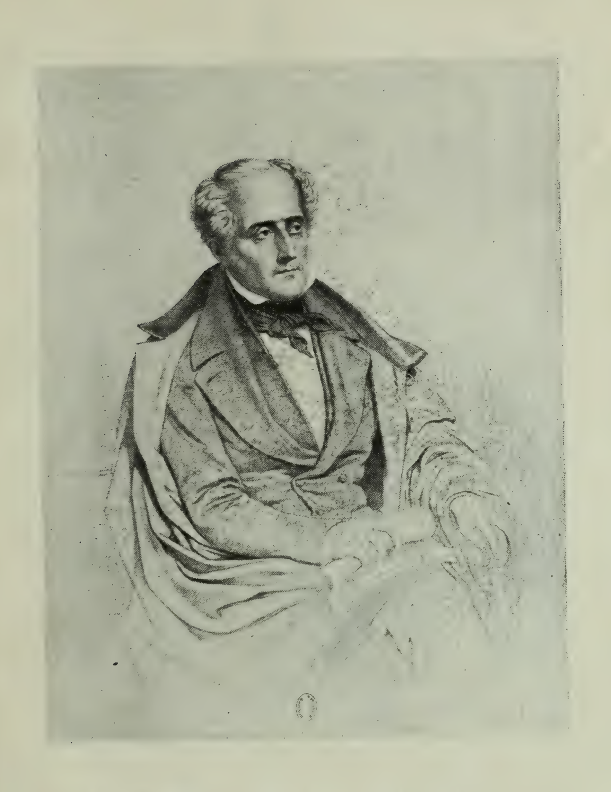


Fig. 30. – Portrait de Chateaubriand

Voici un autre portrait, mais sans caricature, cette fois, de Chateaubriand âgé. Il tient dans sa main le manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe.* Cette lithographie fut très populaire, car elle portait les dernières paroles de Chateaubriand : « Le Christ seul sauvera la société moderne. Voilà mon Roi, voilà mon Dieu » avec la signature de l'auteur.



Fig. 31. — Chateaubriand sur son lit de mort.

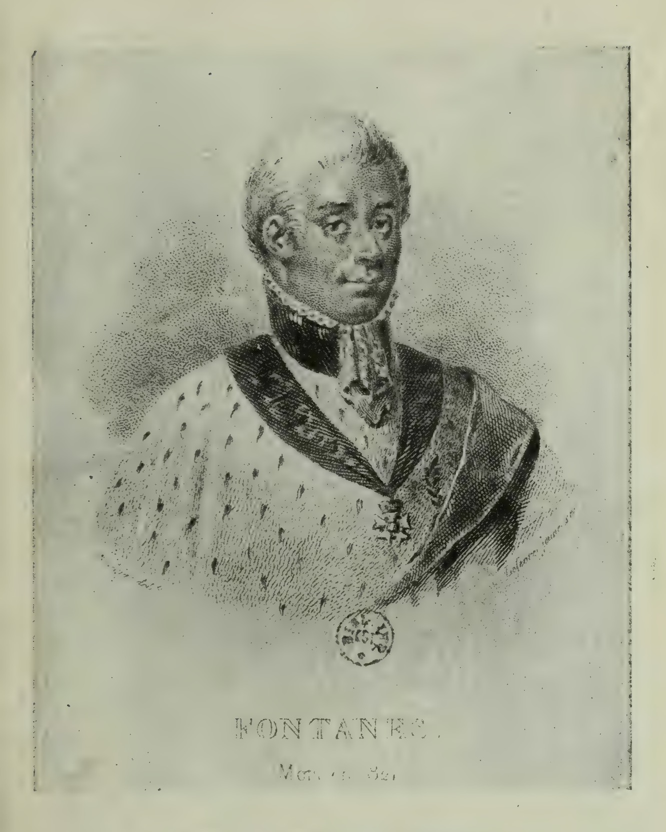


Fig. 32. — Portrait de Fontanes.

Fontanes était un très grand ami de Chateaubriand. Voir plus haut, pp. 86, 185 et 329, n. 6.

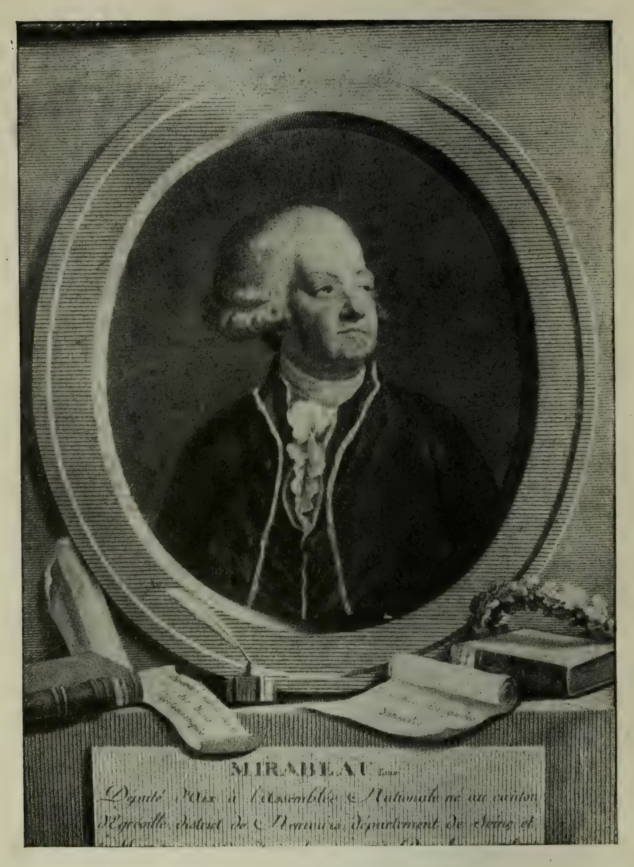


FIG. 33. — Portrait de Mirabeau.

Dans l'inscription, la partie effacée se complète ainsi :
« Seine-et-Marne au mois de mars 1749, mort à Paris le 2 avril 1791. » — Le portrait de Mirabeau par Chateaubriand se trouve plus haut, p. 50.



Fig. 34. — Portrait de Mme de Staël.

On lit autour du médaillon :
« Peint d'après nature en 1816, au Château de Coppet, par P.-L. Bouvier de Genève, et gravé par le même en 1817. »



Fig. 35. — Les principales scènes d' « Atala ».

Cette série de vignettes, œuvre de Victor Adam, vers 1830, représente toutes les principales scènes d'*Atala*, depuis le moment où Chactas quitte son bienfaiteur Lopez pour retourner au désert, jusqu'à la scène finale des funérailles d'*Atala* que nous avons déjà vue reproduite plus haut, p. 156. On recherchera d'après le récit pp. 144-sq., quelles sont les scènes d'*Atala* figurées dans ces vignettes.

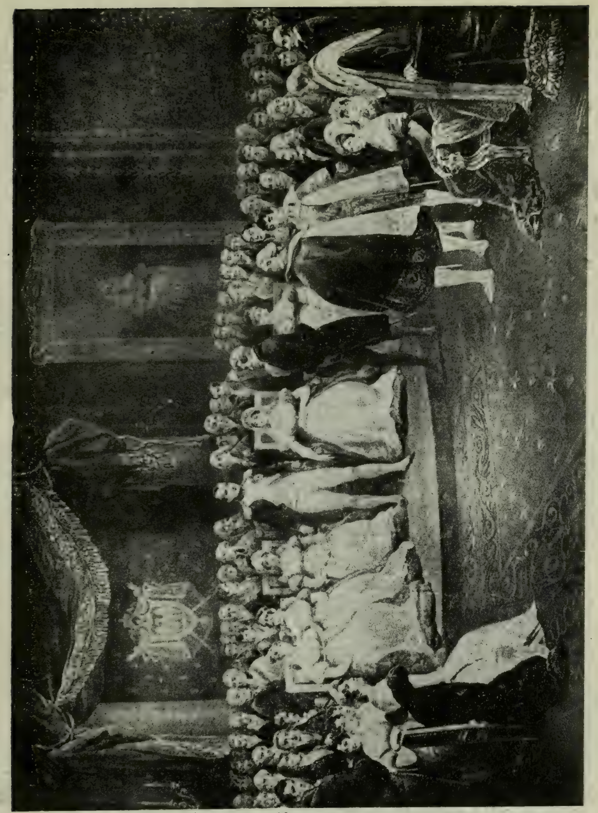


Fig. 36. — Le Siècle de Chateaubriand.

Dans celte sorte de Parthénon, l'artiste a groupé artificiellement les personnages les plus illustres du siècle de Napoléon, c'est-à-dire, en commençant par la gauche, Mme de Staël, Mlles Mars, Georges, Duchesnoy, MM. Talma, Gros, David, Girodet, Denon, Vernet, Fontaine-Vauquelin, Grétry, Chérubini, Berton, Isabey, Boïeldieu, Dupuytren, Desgenettes (derrière le fauteuil d'Hortense, Napoléon et Caroline Murat), de Fontanes, Arago, Louis Nap léon, Arnault, Raynouarc, Jérome Napoléon, Chaptal, Lucien Napoléon, Cardinal Maury, Cardinal Fesch, Lebrun, Marie Lætitia, Napoléon, Talleyrand, Duval, Fouché (derrière Joséphine), Corvisart, Joseph Napoléon, Cuvier, Laplace, Fourcroy, *Chateaubriand*, (derrière Pauline Borghèse), Lagrange, Daru, Carnot, An rieux, Larochefoucauld-Liancourt, Etienne, Larrey, Cambacérès, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Delille, Monge, Picard, Lacépède, Chaudet, Bernardin de Saint-Pierre, Berthollet, Guérin, Ducis, Mmes Campan, de Genlis — MM. Spontini, Thénard, Barbe-Marbois, J.-M. Chénier, Legendre, Sylvestre de Sacy, Désaugiers, Dubois, Broussais, Baron Gérard.

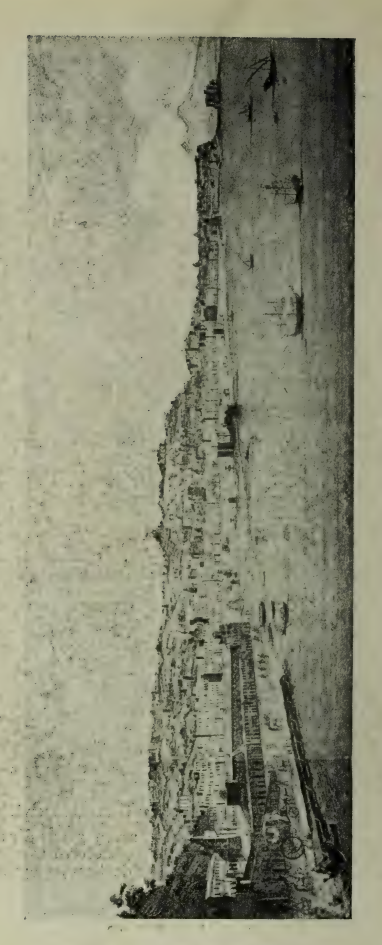


FIG. 37. — La ville de Naples.

Cette gravure reproduit une vieille estampe au bas de laquelle on lit : « Vue de la ville de Naples du côté de Ghiaia, commençant depuis le tombeau de Virgile jusqu'au Châteuu de l'Œuf, dédié à M dame Earle, dame anglaise, gravé d'après le t bleau de M. le Vicomte de Choiseul, ambassadeur à la Cour de Naples, par son très obéissant serviteur Giraud, architecte. »

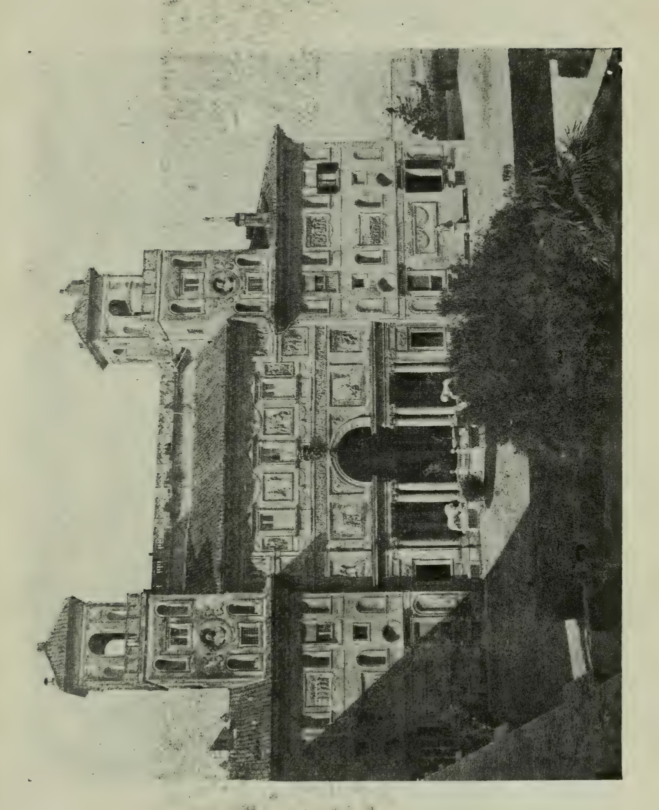


Fig. 38. — Villa Médicis.

(ou Académie de France à Rome)

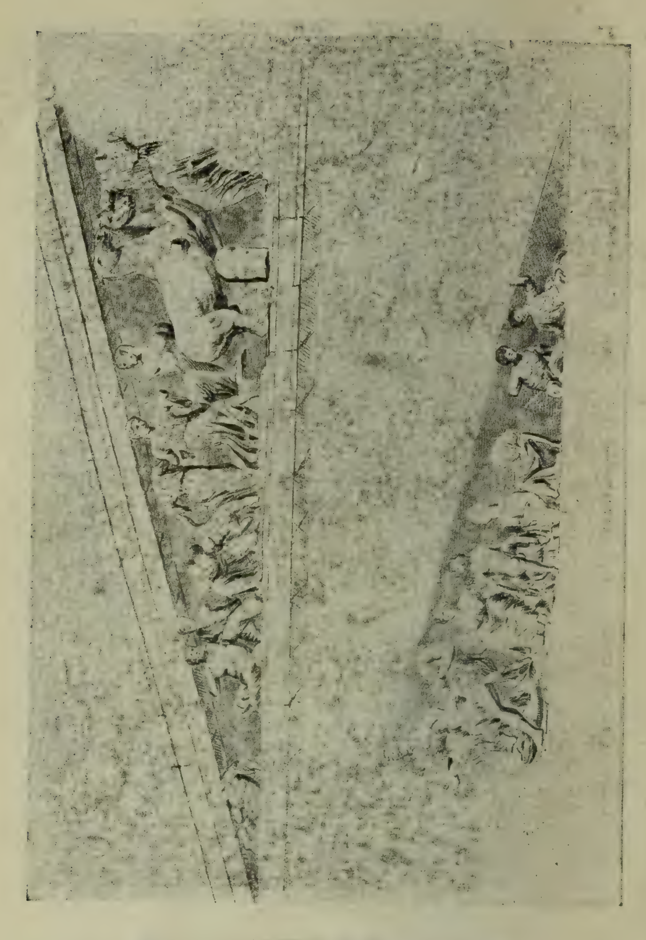


Fig. 39. — Fronton occidental du Parthénon.

On a vu l'autre fronton p. 244.

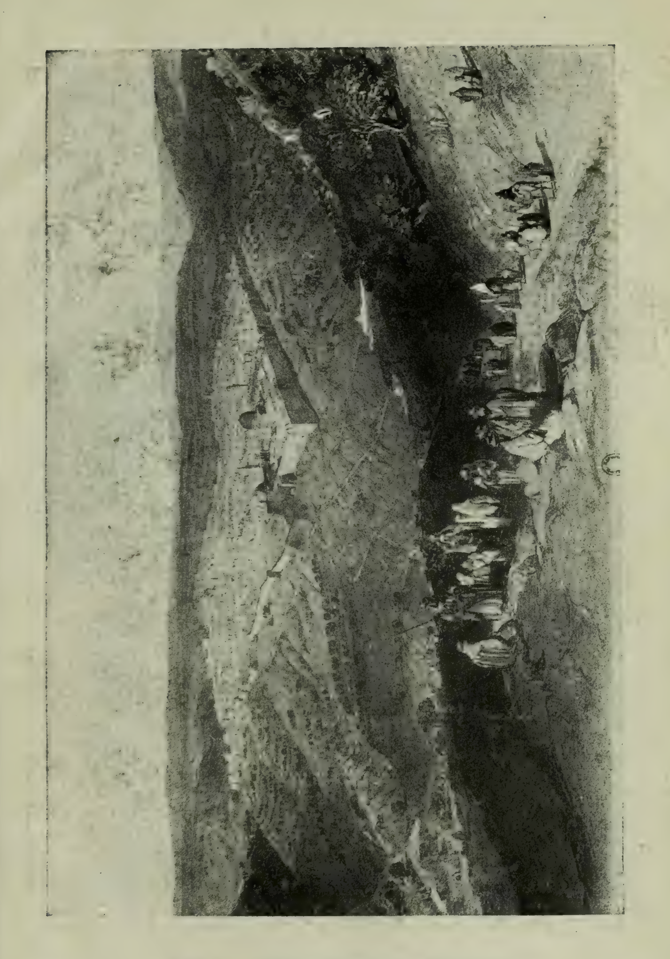


FIG. 40. — Vue de la moderne Jérusalem.

Voir plus haut, p. 272, la vue de l'ancienne Jérusalem.

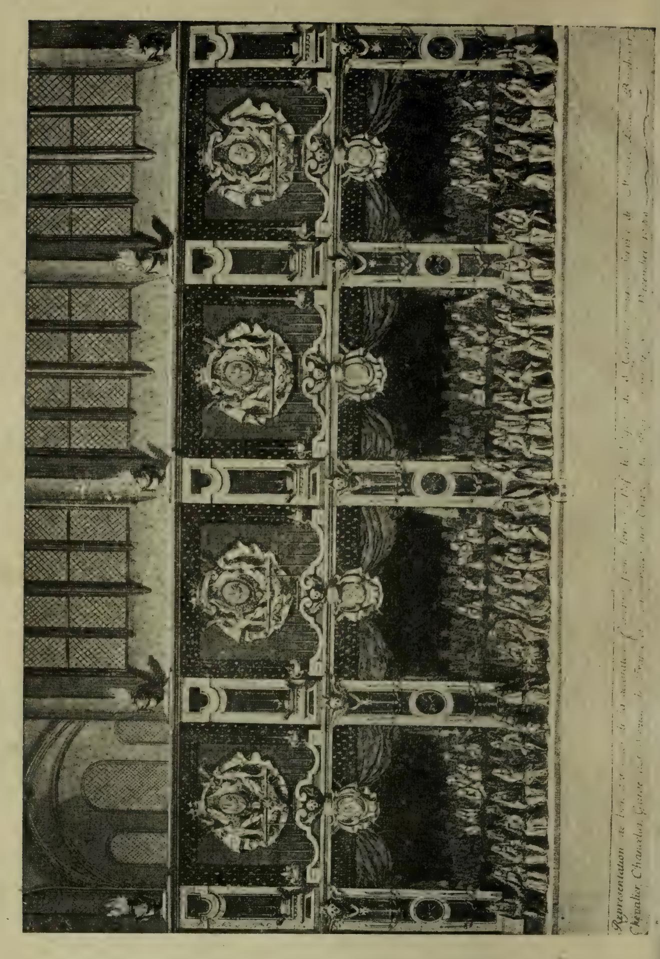


Fig. 41. — Décor d'une Oraison funèbre, au temps de Bossuet.

D'après Mariette (B. N. E.).

Ce pompeux décor pourra servir d'illustration au passage des *Natchez* (p. 365), où Chactas raconte qu'il a assisté, dans une église de Paris, à l'oraison funèbre d'un grand personnage.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 069199104